



This is a digital copy of a book that was preserved for generations on library shelves before it was carefully scanned by Google as part of a project to make the world's books discoverable online.

It has survived long enough for the copyright to expire and the book to enter the public domain. A public domain book is one that was never subject to copyright or whose legal copyright term has expired. Whether a book is in the public domain may vary country to country. Public domain books are our gateways to the past, representing a wealth of history, culture and knowledge that's often difficult to discover.

Marks, notations and other marginalia present in the original volume will appear in this file - a reminder of this book's long journey from the publisher to a library and finally to you.

Usage guidelines

Google is proud to partner with libraries to digitize public domain materials and make them widely accessible. Public domain books belong to the public and we are merely their custodians. Nevertheless, this work is expensive, so in order to keep providing this resource, we have taken steps to prevent abuse by commercial parties, including placing technical restrictions on automated querying.

We also ask that you:

- + *Make non-commercial use of the files* We designed Google Book Search for use by individuals, and we request that you use these files for personal, non-commercial purposes.
- + *Refrain from automated querying* Do not send automated queries of any sort to Google's system: If you are conducting research on machine translation, optical character recognition or other areas where access to a large amount of text is helpful, please contact us. We encourage the use of public domain materials for these purposes and may be able to help.
- + *Maintain attribution* The Google "watermark" you see on each file is essential for informing people about this project and helping them find additional materials through Google Book Search. Please do not remove it.
- + *Keep it legal* Whatever your use, remember that you are responsible for ensuring that what you are doing is legal. Do not assume that just because we believe a book is in the public domain for users in the United States, that the work is also in the public domain for users in other countries. Whether a book is still in copyright varies from country to country, and we can't offer guidance on whether any specific use of any specific book is allowed. Please do not assume that a book's appearance in Google Book Search means it can be used in any manner anywhere in the world. Copyright infringement liability can be quite severe.

About Google Book Search

Google's mission is to organize the world's information and to make it universally accessible and useful. Google Book Search helps readers discover the world's books while helping authors and publishers reach new audiences. You can search through the full text of this book on the web at <http://books.google.com/>



A propos de ce livre

Ceci est une copie numérique d'un ouvrage conservé depuis des générations dans les rayonnages d'une bibliothèque avant d'être numérisé avec précaution par Google dans le cadre d'un projet visant à permettre aux internautes de découvrir l'ensemble du patrimoine littéraire mondial en ligne.

Ce livre étant relativement ancien, il n'est plus protégé par la loi sur les droits d'auteur et appartient à présent au domaine public. L'expression "appartenir au domaine public" signifie que le livre en question n'a jamais été soumis aux droits d'auteur ou que ses droits légaux sont arrivés à expiration. Les conditions requises pour qu'un livre tombe dans le domaine public peuvent varier d'un pays à l'autre. Les livres libres de droit sont autant de liens avec le passé. Ils sont les témoins de la richesse de notre histoire, de notre patrimoine culturel et de la connaissance humaine et sont trop souvent difficilement accessibles au public.

Les notes de bas de page et autres annotations en marge du texte présentes dans le volume original sont reprises dans ce fichier, comme un souvenir du long chemin parcouru par l'ouvrage depuis la maison d'édition en passant par la bibliothèque pour finalement se retrouver entre vos mains.

Consignes d'utilisation

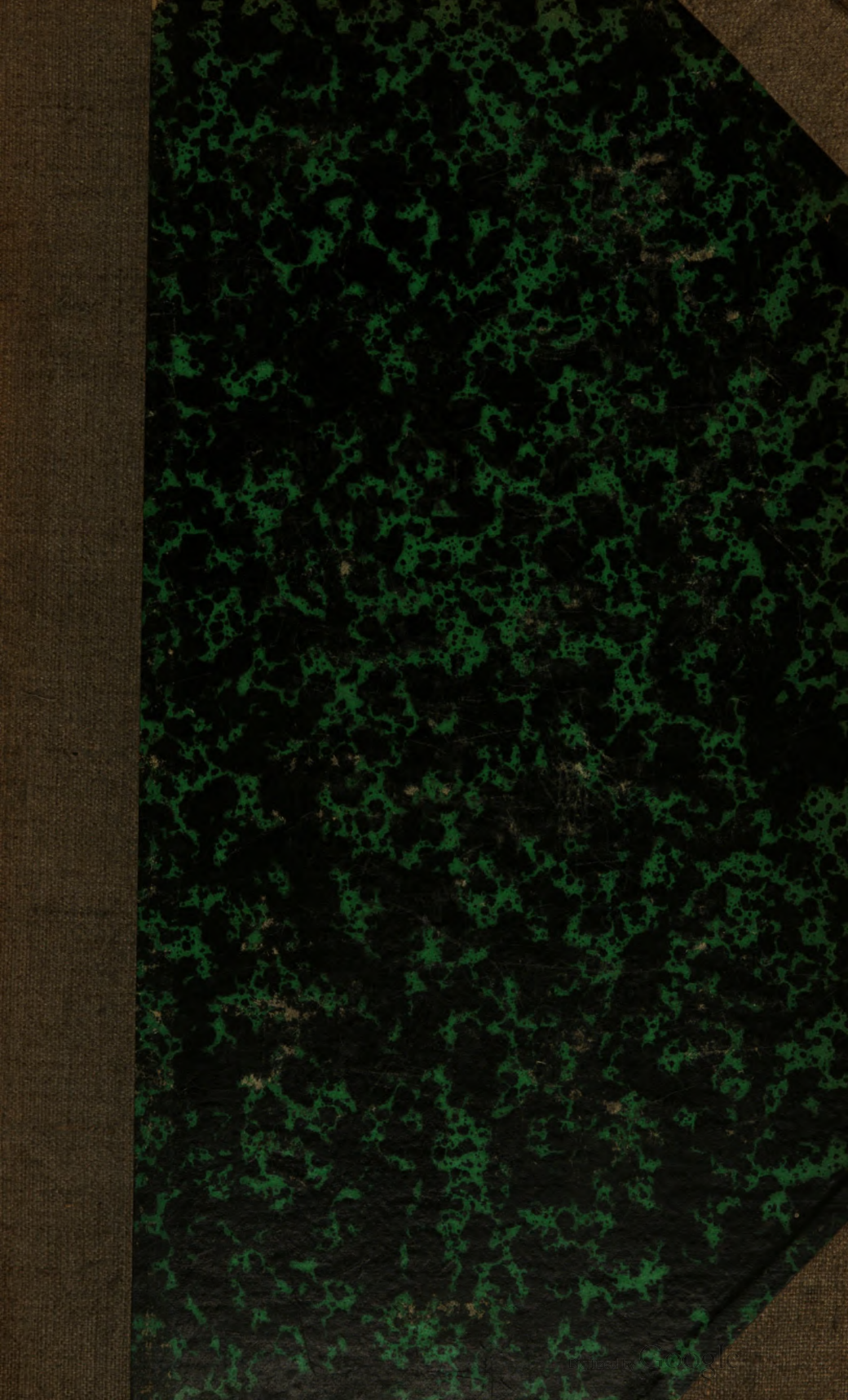
Google est fier de travailler en partenariat avec des bibliothèques à la numérisation des ouvrages appartenant au domaine public et de les rendre ainsi accessibles à tous. Ces livres sont en effet la propriété de tous et de toutes et nous sommes tout simplement les gardiens de ce patrimoine. Il s'agit toutefois d'un projet coûteux. Par conséquent et en vue de poursuivre la diffusion de ces ressources inépuisables, nous avons pris les dispositions nécessaires afin de prévenir les éventuels abus auxquels pourraient se livrer des sites marchands tiers, notamment en instaurant des contraintes techniques relatives aux requêtes automatisées.

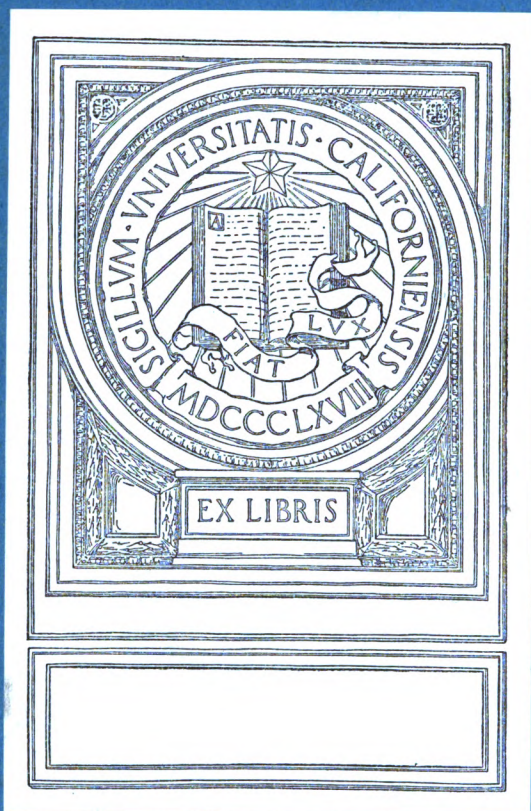
Nous vous demandons également de:

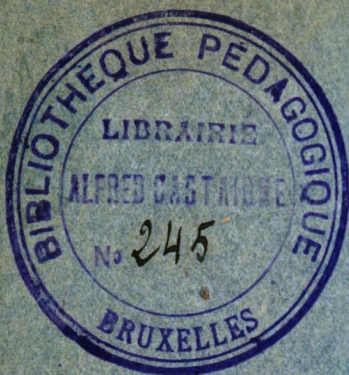
- + *Ne pas utiliser les fichiers à des fins commerciales* Nous avons conçu le programme Google Recherche de Livres à l'usage des particuliers. Nous vous demandons donc d'utiliser uniquement ces fichiers à des fins personnelles. Ils ne sauraient en effet être employés dans un quelconque but commercial.
- + *Ne pas procéder à des requêtes automatisées* N'envoyez aucune requête automatisée quelle qu'elle soit au système Google. Si vous effectuez des recherches concernant les logiciels de traduction, la reconnaissance optique de caractères ou tout autre domaine nécessitant de disposer d'importantes quantités de texte, n'hésitez pas à nous contacter. Nous encourageons pour la réalisation de ce type de travaux l'utilisation des ouvrages et documents appartenant au domaine public et serions heureux de vous être utile.
- + *Ne pas supprimer l'attribution* Le filigrane Google contenu dans chaque fichier est indispensable pour informer les internautes de notre projet et leur permettre d'accéder à davantage de documents par l'intermédiaire du Programme Google Recherche de Livres. Ne le supprimez en aucun cas.
- + *Rester dans la légalité* Quelle que soit l'utilisation que vous comptez faire des fichiers, n'oubliez pas qu'il est de votre responsabilité de veiller à respecter la loi. Si un ouvrage appartient au domaine public américain, n'en déduisez pas pour autant qu'il en va de même dans les autres pays. La durée légale des droits d'auteur d'un livre varie d'un pays à l'autre. Nous ne sommes donc pas en mesure de répertorier les ouvrages dont l'utilisation est autorisée et ceux dont elle ne l'est pas. Ne croyez pas que le simple fait d'afficher un livre sur Google Recherche de Livres signifie que celui-ci peut être utilisé de quelque façon que ce soit dans le monde entier. La condamnation à laquelle vous vous exposeriez en cas de violation des droits d'auteur peut être sévère.

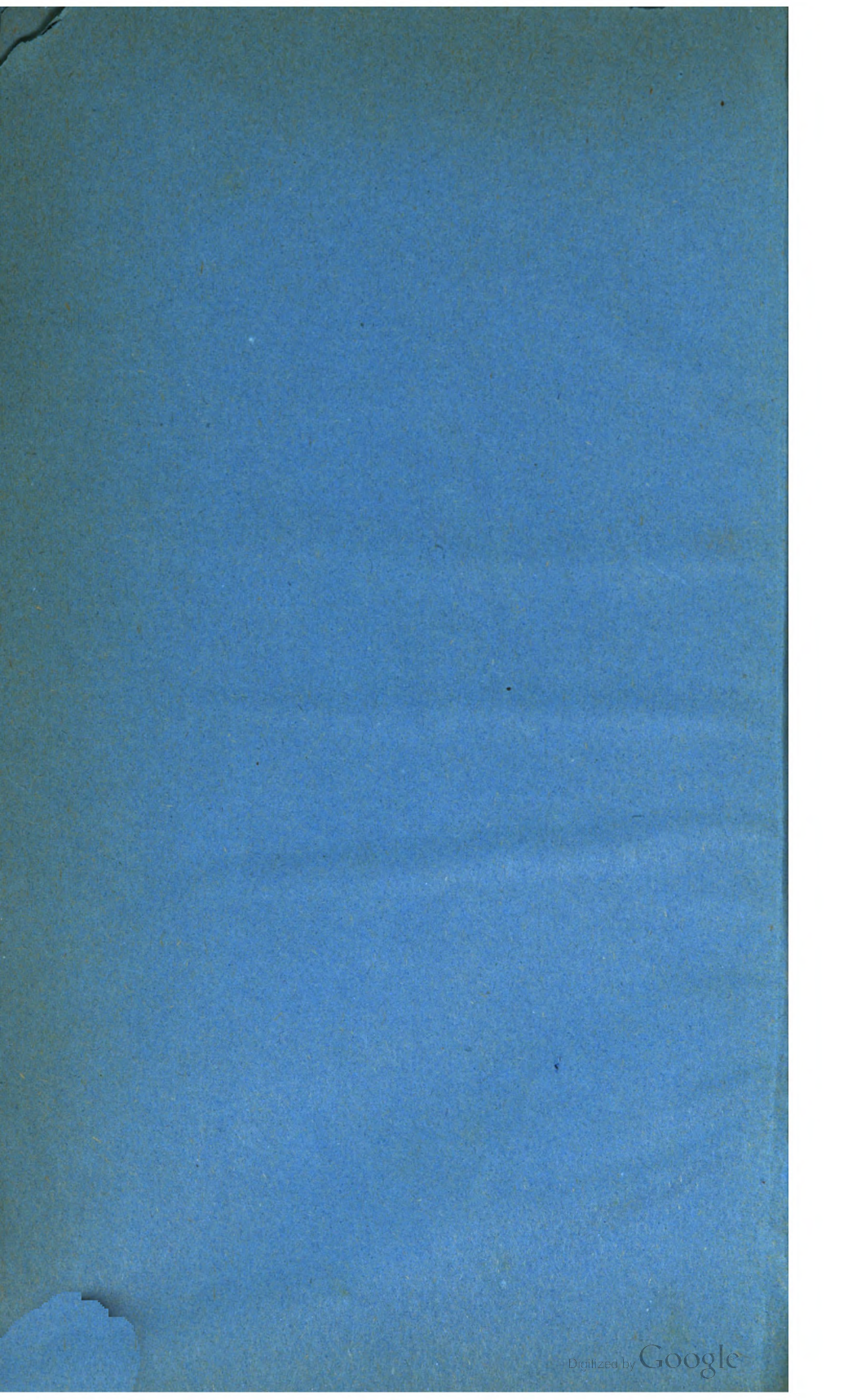
À propos du service Google Recherche de Livres

En favorisant la recherche et l'accès à un nombre croissant de livres disponibles dans de nombreuses langues, dont le français, Google souhaite contribuer à promouvoir la diversité culturelle grâce à Google Recherche de Livres. En effet, le Programme Google Recherche de Livres permet aux internautes de découvrir le patrimoine littéraire mondial, tout en aidant les auteurs et les éditeurs à élargir leur public. Vous pouvez effectuer des recherches en ligne dans le texte intégral de cet ouvrage à l'adresse <http://books.google.com>









REVUE
DE
L'INSTRUCTION PUBLIQUE
EN BELGIQUE.

REVUE
DE
L'INSTRUCTION PUBLIQUE
EN BELGIQUE.

=

XIII^{me} ANNÉE.

NOUVELLE SÉRIE. — TOME HUITIÈME.



BRUGES,
Imprimerie de DAVELUY, Quai Vert.
—
1865.

REVUE DE L'INSTRUCTION PUBLIQUE

EN BELGIQUE.

NOUVELLE SÉRIE. — TOME VIII.

Numéro 1.

Janvier 1865.

THÈMES D'IMITATION SUR TITE-LIVE.

(Suite. — Voir la livraison d'août 1864.)

THÈME VII.

De la conjugaison periphrasée. Gantr. § 159. — Liv. II, 1-15.

Environ 200 ans après la fondation^d du royaume des Danois, Canut, père de Charles-le-Bon *succéda* ² à son père Suénon.

Dès que^d Canut eut *illustré* sa jeunesse par de grandes victoires ³ et qu'il *intervint* ⁴ lui-même ³) dans les événements ¹) au spectacle desquels ⁵ son âge lui avait jusqu'alors à peine permis d'*assister* ²) dès qu'il^d fut *arrivé* ⁶ au trône ³), (*en possession*) d'une gloire déjà assurée ⁷ ¹), mais qui ne connaissait ⁸ pas encore l'envie ²) il songea à se marier ⁹ et, considérant les alliances ¹⁰ voisines comme obscures et inférieures à son rang, il épousa ¹¹ Adèle, fille de Robert le Frison ¹², comte de Flandre. Elle lui donna un fils qui reçut le nom de Charles ¹³.

Voyant^d alors que les Danois *commençaient* à oublier ¹⁴ dans un lâche repos leur antique vigueur, persuadé ¹⁵ que de braves qu'ils étaient ils *deviendraient* ¹⁶ timides et mous, s'ils cessaient ¹⁷ d'exercer ¹⁸ leurs esprits et leurs corps à la pratique ¹⁹ de la guerre, il crut qu'il fallait *recupérer* comme son *patrimoine* l'Angleterre qu'il avait eu le malheur de perdre ²⁰, convaincu qu'il retirerait ³) plus ¹) d'honneur et de gloire ⁴) de la conquête d'une seule Ile que des dépouilles de l'Orient tout entier qu'il venait de soumettre ²). Canut ne douta nullement qu'avec l'*aide* de son beau-père cette expédition ne fût promptement terminée^d. Il confia d'abord ce dessein encore secret à son frère Olaf; puis, d'après les conseils de son confident ²², il le communiqua à ses sujets ²³.

Dès qu'²) ils ¹) furent arrivés^d en grand nombre à l'assemblée fixée par le roi : J'ai l'intention, dit-il, de porter^d la guerre en Angleterre. Si vous ²⁴ tenez^c à vous *signaler* dans cette nouvelle guerre par des

TOME VIII.

1

M543014

actes de courage 25 comme 26 il convient^c à des Danois qui se souviennent de leur ancienne bravoure; chacun de vous s'empressera de *se présenter dans quelques jours* en armes et prêt pour le départ.

Vous n'aurez pas sujet de vous repentir^c d'avoir engagé^c cette lutte. Si vous me suivez^d avec une ardeur 27 égale à celle qui m'anime, nous délivrerons 28 sous peu nos compatriotes établis en Angleterre et qui gémissent depuis vingt ans sous le joug étranger 29. Que le nombre des ennemis ne vous effraie point. Alors même que vous seriez un contre dix dans cette lutte, vous combattriez, je pense, avec plus d'ardeur pour la liberté que ceux-là pour la domination. Je ne doute pas que 1) nous ne revenions^d vainqueurs 30 de cette expédition 3), si vous faites^d preuve 31 de ce courage 32 que vos aïeux vous ont transmis comme un héritage 33 2). Nous ne cesserons de *poursuivre par la force des armes* cette race perfide et ennemie de la liberté d'autrui que lorsque nous les verrons^d *chassés pour toujours* de cette terre qui longtemps avant leur arrivée appartenait aux Danois. Je ne sais pas si 34, au moment où nous aborderons^d dans 33 leur île, ils auront fait de grands préparatifs de guerre 36; mais, ce que vous ne devez pas ignorer, nous trouverons 37 dans les Flamands 38 et dans leur chef intrépide de puissants auxiliaires 36 et la victoire ne nous échappera pas, si nous *attaquons*^d l'ennemi à l'improviste et que nous lui *enlevions par un coup de main* les villes qui, peuplées 40 en grande partie de Danois, nous recevront, dès notre arrivée, comme des *libérateurs*, envoyés du ciel 41 à leur secours. — Resteriez-vous indifférents 42 [au sort] de ces malheureux exilés Danois, qui [se voyant] dans l'impossibilité 43 de défendre *ce qu'ils ont de plus cher, leurs femmes et leurs enfants*, contre 44 les traitements indignes que leur font subir les vainqueurs, nous entourent en ce moment en suppliant 45, (*soutenus*) *par l'espoir que nous les vengerons* 46. N'auriez-vous pas de pitié 42 des Saxons, de cette race alliée 47 de la nôtre, qui finira par s'éteindre tout-à-fait, s'ils doivent vivre^d plus longtemps *exposés* à tant d'outrages. —

Ces malheureux sont dans une situation telle 48 que, si nous ne les secourons^d drns ce péril imminent, comme nous aurions dû le faire depuis longtemps, ils ne pourront jamais sortir 49 de leurs misères. Il faut donc faire la guerre^d et nous la ferons, si l'honneur 50 et la dignité^c du nom danois vous *touche*^d. Vous prendrez les armes avec joie 51 pour venger 52 tant d'outrages. Il n'y a rien que les

hommes ne soient capables ⁵³ d'entreprendre^d quand *il s'agit* du salut ou de la gloire de la patrie.

(A relire Gantr. §§ 86 et 87.)

1 Après que le royaume eut été fondé. — 2 succedere in locum. — 3 insignem facere rem. — 4 = qu'il osa devenir l'exécuteur (exactor) des... — 5 dont il avait à peine pu être le spectateur à cause des... — 6 pervenire ad regnum. — 7 maturus abl. abs. — 8 gloria nondum se vertit in invidiam. — 9 circumspectare nuptias. — 10 connubium ou affinitas. — advocare in matrimonium. — 12 Frisius. — 13 de laquelle naquit Charles, son fils. — 14 senescere otio inertii immemores... — 15 = craignant. — 16 ex acerrimis victoribus ad servitia recidere... — 17 nisi. — 18 exercere ou firmare continuo usu. — 19 bellum impigre ou gnaviter perficere et arma fortiter sustinere. — 20 malheureusement perdue. — 21 accedit honos ex. — 22 celui-ci lui conseillant la même chose. — 23 popularis. — 24 s'il ne vous répugne point. — 25 fortia facere. — 26 = qui conviennent. — 27 incensus ardore pugnandi. — 28 vindicare in libertatem. — 29 a perfidâ gente servitute oppressus. — 30 superior discedo ex. — 31 habere. — 32 virtus et animus. — 33 hereditarius. — 34 Me praeterit. — 35 appellere (avec ou sans naves). — 36 magna mole bellum parare. — 37 uti. — 38 Flandri. — 39 auxiliaris. — 40 impletus. — 41 celo demissus. — 42 N'avez-vous pas de pitié de... ou de... — 43 quod non possunt. — 44 (et d'empêcher) qu'ils ne subissent des (traitements) indignes, acerba pati ab. — 45 supplex. — 46 in spem rei. — 47 cognatus ou consanguineus. — 48 ont été amenés à cette situation (*locus*) ou en sont venus à ce degré (eô) de misères (Gr. § 104, 2, 7, 2). — 49 emergere ex.. — 50 spretus honor. — 51 Alacer capesso arma. — 52 ultor. — 53 = ne doivent. Part. fut.

Anno fere ducentesimo (post) quam regnum Danorum conditum erat, Canutus, pater Caroli Boni, in locum patris Suenonis successit. Is, ubi adolescentiam magnis victoriis (*ou* rebus bene gestis) insignem (8, 5) fecit rerumque, quarum ob immaturam (1, 3) aetatem vix spectator (5, 5) esse potuerat, exactor (5, 5) fieri ausus est, quum, maturâ (7, 8) jam gloriâ, necdum in invidiam se vertente (7, 8) ad regnum pervenisset (*ou* regnum adeptus esset (L. 1, 1), *ou* obtinuisset (C. 1, 1) *ou* occupasset (C. 1, 1), nuptias circumspectans (10, 8), finitimaque (C. 2, 2 et 3, 2) connubia obscura ac dignitate sua (C. 1, 43 et 4, 17) minora (*ou* inferiora) ducens, Praefecti Flandriae, Roberti Frisii filiam Adelam in matrimonium advocavit (C. 1, 9), ex quâ ei Carolus filius natus est. Tum, ubi Danos jam diutius otio inertii (Liv. I, 22 et XXV, 7) senescere videt immemores pristinae virtutis, timens ne ex acerrimis victoribus ad servitia (10, 8 et 11, 5) segnia et timida reciderent (7, 8) (*ou* e fortibus segnes et timidi fierent), nisi corpora et animos continuo usu (C. 1, 40) ac disciplina ad bella impigre perficienda et arma fortiter sustinenda firmarent, Angliam infeliciter

amissam velut haereditatem gentis (2, 3) repetendam putavit, ratus plus (10, 4) sibi ex unius insulae quam totius Orientis spoliis, quem modo subegerat (*ou* subegisset), accessurum (C. 1, 18) esse honoris et gloriae. Nec dubitavit quin futurum esset, ut, adjuvante (*ou* adjutore) (2, 11) socero, bellum brevi perficeretur. Primum (*ou* Primò) igitur occultum (11, 7) Olavo fratri consilium committit (4, 1), eoque id ipsum suadente (*ou* hortante), rem deinde popularibus aperit. Qui ubi frequentes (11, 5) convenere in concionem a rege indictam : Bellum, inquit, in Angliam sum gesturus (*ou* Angliae sum illaturus). Si vos non pigebit facere fortia (12, 9), quae decent Danos virtutis pristinae (C. 1, 13) memores, unusquisque (10, 13) vestrum maturabit (C. 1, 7 *et* 2, 5) intra paucos dies (*ou* paucis post diebus *ou* post paucos dies) armatus adesse (10, 1) et paratus ad proficiscendum. Neque erit cur vos initi certaminis poeniteat. Si me sequemini eodem, quo ego, ardore pugnandi incensi (6, 1 *et* 13, 7), nostros (C. 1, 15) homines, qui in Anglia consederunt (C. 1, 31 *et* 2, 47, Liv. 11, 7), a perfidissima gente vicesimum jam annum servitute oppressos (*ou* tristi servitio subjectos) (2, 2) brevi in libertatem vindicabimus (C. 7, 1, Liv. 12, 3, cf. 1, 8). Ne numerus hostium vos terreat. Etiam si singuli (12, 5) cum denis dimicaretis, fortius, puto, vos pro libertate pugnabitis quam illi pro dominatione. Non dubito quin, si virtutem et animum a maioribus vobis hereditaria relicta habueritis, superiores (C. Nepos) ex hoc bello discessuri sitis (14, 3). Non ante desinemus persequi (6, 3) bello gentem dolosam alienaeque libertati infestam (3, 7) quam illam (e) terra quae diu ante eorum adventum Danorum erat, in perpetuum (3, 2) expulsam (6, 7) viderimus. Me praeterit, num futurum sit, ut, quum eo appulerimus, magna mole bellum paraverint; sed, quod vos fugere non potest, Flandris eorumque duce impavido bonis auxiliaribus (C. III, 23) utemur, nec victoria e manibus elabetur, si hostem improvise adoriemur (11, 4) aut repentino impetu capiemus (10, 5) oppida, quae magna ex parte Danis impleta, nos, ubi primum advenerimus, ut liberatores (3, 7) coelo demissos excipient. Nonne vos miseret Danorum infelicium exsulum, qui, quod pignora conjugum ac liberorum (1, 5) tueri non potuerunt (*ou* potuerint), quin indigna (*ou* acerba) a victoribus paterentur, supplices in spem ultionis (11, 6) nos circumstant, aut gentis cognatae Saxonum, quae mox tota peribit (*ou* exstinguetur), si diutius tot claudibus (13, 1) opportuni (13, 10) victuri fuerint. In eum enim locum deducti sunt (13, 4) (*ou* eo enim miseriae venere) ut nisi, quod jamdiu

nobis faciendum fuit, propere (12, 12) illis succurramus (*ou* opem tulerimus (6, 3) nunquam e tantis malis emersuri sint. Bellum igitur gerendum est, et profecto geretur, si vos movet (6, 4) spretus Danorum honor et dignitas. Arma capessetis (6, 8) alacres, tot injuriarum ultores (12, 5). Nihil non aggressuri sunt homines, si (*ou* ubi *ou* quum) patriae salus aut gloria agitur (3, 6).

THÈME VIII.

De la conjugaison périphrasée, § 139. — Liv. II, 1-15.

A peine le roi eut-il prononcé dans l'assemblée ces paroles chaleureuses 1, que tous les assistants 2, *enflammés de colère et d'indignation, firent entendre des menaces* 3 [et s'écrièrent] qu'il ne fallait pas *différer* plus long-temps la *vengeance* et qu'ils étaient prêts à exécuter le plus tôt possible tous les ordres [qu'on leur donnerait.] D'ailleurs *il leur semblait* [qu'il serait] *glorieux* pour leur nation de *donner de nouveau des rois* 4 à une contrée, dont les habitants, race *composée d'un mélange* 5 de Danois et de Saxons, avaient conservé la même langue et les mêmes mœurs qu'eux-mêmes et avaient le droit de *revendiquer le bénéfice de cette fraternité d'origine* 6. Bientôt Canut *fit venir des troupes* de tout le pays, et voyant^d 7 [l'ardeur avec laquelle] tous les esprits *se portaient vers* 8 la gloire militaire, il *fit équiper* 9 une flotte, que devaient^d renforcer 10 environ 600 vaisseaux venus de la Flandre et se dirigea 11 vers^c les côtes de la mer de Lym 12. — De là 13 on peut facilement et en très-peu de temps passer dans l'Océan pour se rendre 14 en Angleterre. [Cependant ce passage] autrefois praticable 15 aux vaisseaux est *fermé* 16 aujourd'hui par une barrière de sable. 17 — A l'époque où Canut *allait faire*^d une *descente* 18 en Angleterre, Guillaume le Bâtard 19 *régnait* 20 sur cette contrée, qui lui appartenait depuis 20 ans *par droit de conquête*. — D'abord 1) [il voulut] que 21 *la religion elle-même défendit* 3) 22 aux vaincus 2) de *trahir* 23 leur nouveau roi. Aussi leur *fit-il jurer* 24 de *ne jamais souffrir dans leur pays d'autre roi* 25 que lui et ses descendants. — Ensuite, pour récompenser dignement les soldats, avec l'aide desquels il avait remporté une si brillante victoire, il leur distribua les terres et les villes [qu'il fit] enlever à leurs anciens possesseurs. Tout ce que les malheureux vaincus avaient acquis et amassé 26 avec tant de peines depuis de longues années, devait *passer*^d avec les possesseurs eux-mêmes *entre les mains* 27 des vainqueurs 28. — Aussi depuis que la liberté était

perdue pour eux, leurs âmes s'enflammaient-elles de courroux à l'idée des outrages dont on les avait abreuvés. C'est la dernière ressource des vaincus 29. — [Le joug] de la servitude leur fut tellement odieux, que, s'ils n'avaient espéré^d que les Flamands et les Danois, leurs alliés naturels 30, leur porteraient secours, ils auraient [préféré recourir]^d au fer, au poison, au feu, à tous les moyens [pour] terminer leur existence et 31 échapper à tant de maux. Aussi le roi Guillaume, persuadé 32 que les Saxons auraient déjà pris les armes contre lui, si une occasion favorable s'était présentée, redoutait-il ses nouveaux sujets autant que ses anciens ennemis 2). Dès qu'il apprit qu'une guerre formidable le menaçait de la part des Danois et des Flamands 1), il *distribua des troupes* 3) *dans* toutes les villes maritimes et fit stationner 33 une flotte dans le *voisinage* 34 des côtes où l'ennemi devait aborder^d. Ensuite il fit *faire des levées extraordinaires* 35, comme il l'avait fait 20 ans auparavant, au moment où poussé par l'ambition il se disposait à passer^d le détroit; en promettant 36, comme autrefois, solde et récompense à 37 tout cavalier ou fantassin qui voudrait s'enrôler à son service 38. Une foule immense, *attirée par l'espoir* 39 du butin et de la victoire, se rendit avec empressement à cet appel 40. Autant il était venu autrefois de soldats pour conquérir l'Angleterre, autant il en arriva maintenant pour la défendre. Ces nouvelles levées, à mesure qu'elles arrivaient^d, furent *cantonnées dans* 41 les villes et les villages maritimes qui n'étaient pas encore occupés par des garnisons, et y furent reçues avec bienveillance par les Normands. — *Ceux des Danois qui restaient encore* 42, 1) *effrayés* 43 [à la vue] de tant d'ennemis, sortirent de l'Angleterre 3) [pour retourner] dans leur patrie 2), *emportant leurs biens* 44 *avec eux* 2). [Regardant] toute *résistance comme inutile* 45 *dans des circonstances aussi critiques*, [ils voulaient] *réserver leur vengeance* 46 *pour des temps plus favorables* 47. —

(A relire Gantr. § 86 et § 87).

1 Cum animo dicere. — 2 qui aderant Gr. § 183, 2. — 3 minaciter fremere. — 4 suos regnare in... — 5 mixtus. — 6 cognatio. — 7 postquam ou ubi. — 8 intensus in rem ou rei. — 9 instruere ou imperare classem abl. abs. — 10 supplere. — 11 advehi. — 12 Lymicus. — 13 Unde. — 14 un passage facile et très-court est ouvert à celui qui... — 15 pervius. — 16 interclusus. — 17 interjecta arenarum moles. — 18 excurrere. — 19 Nothus. — 20 imperitare. — 21 d'abord, afin que omnium primum ut. — 22 religiosum est. — 23 deficere a. — 24 jurejurando adigere. — 25 regnare. — 26 parere et congerere partic. avec possidere. Gr. § 164 r. — 27 cedere in ditionem. — 28 ii qui vicerunt Gr. § 185, 2. — 29 Le courroux, l'outrage, l'indignation 2) enflammait leurs âmes 1) [accendere et stimulare].

choses qui conviennent à... — 30 cognata gens. — 31 ut. — 32 quum minime dubitaret. — 33 stare. — 34 in custodiam. — 35 tumultarium militem scribere. — 36 proponere abl abs. — 37 Si quis vel... vel... — 38 nomen dare. — 39 excitatus ad. — 40 respondere ad nomen. — 41 in hospitia dividere per. — 42 Quod reliquum erat. — 43 metu. — 44 res suae. — 45 afin que, vengeurs impuissants .. — 46 servare se vindicem. — 47 ad opportuniore.

Ad (12, 8) haec in concione cum animo dicta, omnes qui aderant ira et indignatione incensi (6, 1 et 13, 7) minaciter fremunt (6, 4) non ultra differendam ultionem seque paratos esse omnia imperata prae-propere et impigre (*ou* quanta maxima possent celeritate) exsequi (*ou* ad imperata perficienda). Praeterea amplum (9, 4) Danis videbatur, suos in Anglia rursus regnare (2, 5), cujus incolae, genus e Saxonibus et Danis mixtum, eandem secum (Gr. § 184, 16) linguam et mores servassent, ideoque beneficium (3, 4 cognationis (6, 4) repetere (2, 3. 3, 5. 6, 3) possent. Itaque Canutus, arcessitis (*ou* accersitis) undique auxiliis (14, 6) postquam omnium animos gloriae (*ou* in gloriam) intentos (11, 4) vidit, imperata classe, quam circiter sexcentae e Flandria naves suppleturae erant (*ou* essent), oras Lymici maris advehitur, unde in Angliam navigantibus facilis et brevissimus in Oceanum transitus (10, 4) patet, quondam navigiis pervius, nunc vero interjecta arenarum mole interclusus (C. 1, 23) (*ou* perclusus).

Eodem tempore quo Canutus cum classe in Angliam excursurus erat, Guilelmus Nothus huic regioni jam per viginti annos (*ou* viginti annis) subactae jure belli (12, 14) imperitabat. Omnium primum victos, ut religiosum (5, 3) illis esset a novo rege deficere, jurejurando adegit (1, 9) neminem nisi se stirpemque suam in Anglia passuros regnare (1, 9. 2, 5). Deinde ut militum virtutem, quod adjumentum egregiae victoriae habuerat (*ou* habuisset,) (3, 5 et 10, 2) amplissime remuneraret (12, 15), agros et urbes prioribus dominis ademta (9, 6. 3, 6.) inter suos divisit. Quidquid victi jamdiu tot laboribus partum congestumque possidebant, id omne cum ipsis dominis in ditionem eorum, qui vicerant, cessurum erat (10, 7). Post (5, 10) libertatem amissam accendebat Saxonum animos et stimulabat dolor, injuria, indignatio, quae miseros victos decent. Adeo invisa deinde servitus fuit, ut, nisi a Danis et Flandris, cognatis gentibus, auxilium sperassent, ferro, veneno, igni, quacunque vi potuissent (10, 4) vitam potius finituri fuerint, ut tot mala evaderent (Gr.) Itaque Guilelmus, quum minime dubitaret, quin, occasione data, jamdiu a se defecturi fuerint, ubi audivit ingens sibi a Danis et Flandris imminere (3, 1) bellum, timens non minus periculi a novis civibus quam a veteribus

hostibus, praesidia per oppida maritima disposuit, classemque ad custodiam (4, 1) littoris, ad quod hostes appulsuri essent, in portu stare iussit. Dein per omnem Galliam eadem, qua viginti annis ante, quum avidus imperii (1, 9) transiturus erat (2, 3) fretum Gallicum, agendi ratione usus (14, 7), tumultuarium scribit militem, stipendio (9, 7) et mercede proposita, si quis vel pedes vel eques nomen daturus esset (C. C. 3, 110). Ingens turba excitati ad praedam et victoriam (13, 6), alacres ad nomen respondere. Quot milites olim ad Angliam expugnandam, totidem nunc ad eam defendendam convenere. Novi delectus, ut quisque adveniebat, in hospitia divisi (14, 8) per oppida et vicos mare adjacentia (Gr.), quae nondum a praesidiis occupabantur, a Normandis benigne excepti sunt (14, 8). Danorum quod reliquum erat (15, 6), rebus suis in patriam translatis (2, 10) tot hostium metu ex Anglia cessere (2, 10), ut, vani in rebus tam asperis (9, 7) ultores, ad opportuniore se vindices servarent (11, 4).

THÈME IX.

Concordance des temps du subjonctif. Gant. § 140. Présent historique § 134. — Liv. II, 1-15.

Pendant que^d les Normands faisaient de grands préparatifs de défense 1, la flotte des Danois et des Flamands, qui espérait [voir] le terme de son voyage et de l'expédition, [en arrivant], après une heureuse traversée 2, [dans] les plaines situées au-delà de la mer 3, fut forcée de différer son départ et de stationner dans la mer de Lym. — En effet, Olaf, frère de Canut, qui d'après l'ordre du roi devait faire^d de nouvelles levées et porter le nombre des vaisseaux à 600 4, alléguait 2) tous les jours de nouveaux prétextes de retard 3, tout en^d cachant^c à son frère ses desseins perfides 1). C'est qu'il cherchait 6 à enlever^d la couronne 7 au roi, s'il portait sans lui ou à le priver de son armée, [pendant qu'il serait] préoccupé 8 de ce retard. — Olaf ne doutait pas que le roi ne s'attirât^d le mépris 9 des siens, [en assurant] l'impunité aux soldats qui, découragés 10 par cette inaction, déserteraient les drapeaux ou qu'il ne devint odieux à tous, en voulant^d punir ceux qui n'avaient manqué à leur devoir 11 que par excès de zèle.

Tel était l'état des choses, quand 12 arrivèrent des députés du roi Guillaume. [Ces hommes], instruits^c 13 par leur maître dans toutes les ruses et les artifices des Normands, redoutant^c 14 une guerre qu'ils voyaient sur le point d'éclater^d, aimèrent mieux [recourir] à

des pratiques secrètes 15 qu'à la force ouverte pour *arriver au roi* 16. D'abord ils *vont trouver* 17 *les plus distingués* 18 d'entre les chefs pour les *exciter* 19 à la révolte par des prières et des présents. Puis quand 20 ils voient les principaux citoyens disposés à *ourdir un complot* contre le roi, afin de donner 20 plus de forces à la conjuration, ils *sondent les dispositions* d'Olaf [pour l'engager] à se faire 21 le chef et l'âme 21 de ce complot. Olaf, qui depuis long-temps *ambitionnait avec ardeur la royauté*, voyant que le moment était venu de *mettre son projet à exécution*, ferme son cœur 22 à la tendresse [qu'il devait] à son frère, et cache ses desseins perfides *sous les dehors* 23 de la bonne foi. Pendant 24 qu'il approuve 24 *ouvertement* le projet aventureux du roi dans les lettres qu'il lui adresse, en l'y encourageant et en le flattant, afin de pouvoir plus facilement [profiter] de la difficulté de l'entreprise pour le rendre odieux aux soldats 25, il *s'occupe* 26 *en secret d'autres projets* 26 et cherche par tous les moyens possibles à entraver l'expédition. Ensuite, afin de ne pas [être le seul qui] *songeât* 27 à *trahir le roi et à lui tendre des pièges* 27, il s'efforce 28 d'*associer à ses projets* le plus de seigneurs possible. Il savait du reste que, *séduits* par les dons et par l'or du perfide Normand, ils inclineraient 29 facilement à entrer dans la conjuration 29.

Il leur prouve 30 que le roi [indifférent] à l'amitié ou à la parenté de qui que ce soit n'a jamais *accordé le pardon* d'aucune injure, n'a jamais *fait fléchir la rigueur des lois* et s'est *fait détester* 31, surtout auprès de la noblesse, par son excessive sévérité. Olaf espérait que, s'il parvenait 32 à *attirer les seigneurs dans la complicité de cette profanation de la dignité royale* 30, ceux-ci *perdraient* 33 à jamais l'espoir de rentrer en grâce auprès du roi.

« Sous le *dernier* roi dit-il, vous avez pu vivre *sans redouter* 34
« ni les lois ni le roi et en possession 35 d'un très-grand nombre de
« privilèges 32. Mais depuis que 36 Canut a *fait de l'égalité la loi com-*
« *mune de tous* [les citoyens], vous n'avez obtenu qu'une seule chose
« c'est 33 de voir 34 *s'échapper de vos mains* toute espèce d'influence 34.
« Ne songez-vous pas 35 *combien votre réputation tient* 35 *aujourd'hui*
« à peu de chose et *combien la confiance qu'on met en vous est* 36 *fai-*
« *blement assise*? Je pourrais 37 vous rappeler ici combien *vous l'em-*
« *portiez* 33 autrefois en autorité sur tous [vos concitoyens]; mais
« j'aime mieux vous demander 38 ce que nous pourrions 38 accomplir,
« si nous *unissions* nos efforts 36 pour *effacer* 37 la honte imprimée 37
« à notre honneur. Si nous avons moins d'influence 38 qu'autrefois

« la faute en est à nous, qui avons permis^d au roi *de porter*^d *atteinte*³⁹
 « à notre dignité. Il est de notre devoir^e de ne rien négliger pour
 « sortir^d de l'esclavage⁴⁰ et *recouvrer*^d *la liberté pleine et entière* 42.
 « Nous ne mettons pas moins d'ardeur 43 à *conserver* 3) cette pré-
 « cieuse 43 liberté 1) que vos ancêtres n'en ont mis à la *conquérir*. » 2)
 (A relire Gant. § 87 et § 88).

1 Magna mole bellum parare. — 2 feliciter transmittere. — 3 campus trans-
 marinus. — 4 navium numerum ad .. summam explere. — 5 moras serere. —
 6 donec ou ut. — 7 regno fraudare. — 8 sollicitus. — 9 ne devint méprisable.
 — 10 taedium morae. — 11 deficere ab officio. — 12 Interim ou pendant que ces
 choses se passaient. — 13 edoctus æj. qui. — 14 horrere. — 15 malae artes. — 16
 grassari in aliquem. — 17 convenire. — 18 honoratissimus quisque Gr. — 19 solli-
 citare ad defectionem. — 20 facere vires. — 21 afin qu'il se fît (dux et auctor). —
 22 oblivisci. — 23 species ou simulatio. — 24 probare ou fovere ou amplecti. —
 25 convertere aliquid in. — 26 moliri aliquid. — 27 defectionem et insidias parare,
 ou movere ou moliri. — 28 inclinare ad conjurationem. — 29 invidia oritur regi,
 ex .. — 30 s'il pouvait faire en sorte que personne ne fut exempt de crime
 en profanant... — 31 ita ut, solutus metu. — 32 habere multum licentiae. —
 33 ut. — 34 nulla vis est penes aliquem. — 35 Aliquid succurrit (in mentem). —
 36 eminere supra. — 37 consilia et animos componere ou consociare. — 38 ad-
 ditus. — 39 minus posse et pollere. — 39 deminuer aliquid ex. — 40 exuere
 rem. — 42 solidus. — 43 ardent à conquérir = acer vindex; à conserver =
 non segnis custos.

Dum Normanni bellum magna mole parant, classis Danorum et
 Flandrorum, quae propediem, ubi feliciter transmisisset (Gr.) in
 Angliam, finem itineris (11, 10) et belli campum transmarinum
 sperabat, profectionem differre et in mari Lymico stare (11, 7) cogi-
 tur (ou coguntur) (10, 7). Olavus enim, frater Canuti, qui, jussu regis,
 (12, 4) novos delectus habiturus et numerum navium ad sexcentarum
 summam expleturus erat (1, 10), dum fratrem perfide consilia celat,
 moras in dies serebat, (1, 5) ut (ou donec) regem sine se proficiscentem
 regno fraudaret (10, 13) vel mora sollicitum (2, 4) exercitu destitue-
 ret (12, 8). Non dubitabat quin futurum esset, ut rex vel eorum, qui
 taedio morae arma relinquerent ou desererent (10, 3), impunitate
 contemnendus (2, 5) vel, si punire vellet, qui nimio studio ab officio
 defecissent, omnibus invisus fieret.

Interim (ou dum haec geruntur) legati a Guilelmo regi superve-
 niunt (3, 5, 6, 10), omnes dolos et perfidiam Normannorum a domino
 edocti, qui bellum, quod jamjam exorturum videbant, horrentes
 (9), malis artibus quam vi aperta (9, 7) in regem grassari (12, 15)
 maluerunt. Primo honoratissimum quemque (13, 1) e ducibus con-
 veniunt (C 1, 27) quos precibus et donis ad defectionem sollicitarent

(C. 2, 1). Dein, ubi procures (*ou* primores) paratos vident ad consilia in regem struenda (3, 6) quo plus virium conjurationi facerent (1, 10), Olavi animum ambientes pertentant (3, 6) ut dux et auctor fieret conjurationis. Is, qui jam antea impensius (9, 6 *et* C. 2, 4) regnum affectabat (7, 6), ubi sensit (4, 6) occasionem incepti moliendi esse opportunam, pietatis in fratrem oblitus, perfidissimi animi consilia summae fidei specie (14, 8) (*ou* simulatione) (C. 1, 40. 3, 50) textit, et, dum aperte (3, 6) quo facilius postmodum imperatae rei difficultatem in odium regis converteret, (C. 1, 41) consilium tam audax literis ad eum missis hortando et blandiendo, approbat (12, 5) (*ou* fovet 1, 6 *ou* amplectitur), clam alia moliri (3, 6) et profectionem quacumque poterat ratione impedire conatur. Deinde, ne solus defectionem et insidias moliretur, quam plurimos procures (1) in societatem consilii assumere studet (4, 2); sciebat enim eos donis et auro perfidi Normanni captos *ou* illectos facile ad conjurationem esse inclinatu-ros; iisque ostendit, regi, qui nullius amicitiae ant necessitudini veniam injuriae concessisset, neque legi unquam laxamentum dedisset (3, 4), ex immodica severitate invidiam apud omnem potissimum nobilitatem ortam esse (7, 5). Sperabat enim, procures spem in perpetuum cum rege pacis amissuros (3, 2) si efficere posset, ne quis eorum, contacta regia (3, 2) dignitate, expers esset sceleris (6, 3). « Sub proximo rege, inquit, ita potuistis vivere, ut, metu legum et regis soluti (1, 4) plurimum licentiae (12, 4) haberetis. Canutus vero ubi jus omnium aequavit, (3, 3) hoc unum adepti estis, ut nulla penes vos (2, 3) esset vis et auctoritas. Nonne vobis succurrit quam fama vestra levi momento pendeat, et quantum fides in vobis posita leviter sit fundata (7, 10). Hic in memoriam vobis revocare possem, quantum olim supra omnes gratia eminueritis; sed vos hoc rogare malo, quid perficere possemus, si consilia et animos componeremus (13, 4) *ou* consociaremus (1, 5), ut injuria nomini nostro addita dematur (2, 2 *et* 2, 10). Nostra est culpa, si minus quam antea possumus et pollemus, qui regi concesserimus, (12, 4) ut aliquid ex dignitate nostra deminueretur (1, 7); nostrum est, nihil omittere quin invisam servitutem exuamus solidamque libertatem (2, 6) recuperemus (2, 6). Cujus aureae libertatis majores vestri tam acres fuere vindices (1, 8), ejus non segniores erimus custodes. » (1, 8).

Namur 1864.

J. GRAFÉ.

(1) Autre manière, en intercalant la prop. explic. :

Quam plurimos procures, quos auro captos *ou* illectos facile ad conjurationem inclinatu-ros sciebat, in societatem consilii assumere studet.

DE LA VALEUR DES MOTS EN GREC.

(Suite et fin. — Voir la livraison de décembre 1864.)

DES MOTS COMPOSÉS.

On appelle composés les mots qui sont formés de deux ou de plusieurs mots combinés ensemble et terminés par une seule désinence qui constitue l'unité de ce mot.

La plupart de ces mots n'ont que deux termes; ceux qui renferment trois ou quatre mots n'ont cependant en général que deux termes principaux; les autres mots modifient les éléments principaux, mais n'ont pas dans ce mot de valeur propre et indépendante.

παντο-μετάβολος qui vend de tout, de *πᾶν* tout, et *μετάβολος* trafiquant.

Les racines n'ont ni valeur nominale, ni valeur verbale; elles sont abstraites; elles n'ont ni sens actif, ni sens passif, c'est-à-dire qu'elles sont aptes à exprimer l'une ou l'autre idée.

Les substantifs et les adjectifs qui entrent dans la composition peuvent exprimer tous les nombres et tous les cas. — Dans la composition le dernier terme seul a une désinence; le premier mot perd généralement la sienne, et le second en prend souvent une autre que celle qu'il avait primitivement. Un grand nombre de composés sont terminés par des mots qui ne se trouvent pas à part dans la langue et ne sont usités qu'en composition.

Le premier terme se joint au second tantôt immédiatement, tant au moyen d'une liaison.

Ces lettres de liaison sont ο, α, η, ι (*ει, αι*) ε, σι (*σ, σε σο*).

ἀδελφο-κτόνος meurtrier de son frère;

ἄερ-ο-βάτης qui marche dans les airs;

ἄσπιδ-η-φόρος qui porte un bouclier;

ἁπλ-α-γρών qui a la simplicité d'un enfant;

ἄμαρτ-ι-νος qui a l'esprit égaré;

ἀγ-έ-στρατος qui conduit les armées;

παν-σί-νοσος qui guérit les maladies.

D'autres mots perdent leur consonne finale, même leur syllabe finale :

σωμ-σχέω (pour *σωματ-σχέω*) exercer le corps.

Quant à la signification, remarquons que le mot déterminant précède presque toujours le mot déterminé; le sens principal est donc dans le dernier terme, la modification est dans le premier :

νυκτι-πάτης qui erre pendant la nuit.

Il y a cependant des exceptions :

κρησσό-τεκνος que l'on préfère à ses enfants.

Il faut donc traduire les mots composés en considérant le premier tantôt comme un qualificatif :

εἰς-οδός chemin dans, entrée,

κακο-πάρθενος fille malheureuse,

tantôt comme complément, n'importe à quel cas :

ἀνδρο-πρεπής qui convient à un homme,

ἀνδρο-δόκος qui accueille les hommes,

ἀνδρ-ἀδελφος frère du mari.

Un très-grand nombre marquent possession des qualités ou des objets exprimés par les mots simples :

ξανθοκέμης qui a les cheveux blonds.

Valeur des préfixes.

Parmi les verbes composés, ceux qui ont pour premier terme une préposition, sont primitifs, c'est-à-dire de formation immédiate; ceux qui n'ont pas pour premier terme une préposition, sont en très-grande partie dérivés d'un composé déclinable; ainsi :

βαλανηρχέω manger des glands, vient de βαλανηφόρος qui mange des glands.

Examinons la valeur de quelques préfixes :

1° α marque augmentation (très-rare), privation, union, égalité; suivi d'une voyelle il prend le ν euphonique :

ἄ-δηλος obscur,

de ὀηλος clair,

ἄ-τάλαντος du même poids,

de τάλαντον poids,

ἄ-ξύλος rempli de bois,

de ξύλον bois,

ἀν-όμοιος dissemblable,

de ὁμοιος semblable.

2° εὐ, *benè*, bien-être, facilité :

εὐ-αγγελίζω annoncer une bonne nouvelle,

εὐ-αίρετος aisé à prendre,

εὐ-αγρέω faire une bonne chasse,

3° δυσ, *malè*; difficulté, peine, souffrance :

δυσ-αγρέω être malheureux à la chasse,

δυσ-αίρετος difficile à prendre.

4° ἄρι, ἔρι, βρι, βοῦ, δά, ζά augmentent; ils sont poétiques :

ἄρι-γνωτος très-connu,

ἔρι-θαλής très-verdoyant,

βού-λιμος faim extrême,

βρι-ήπνος qui crie fort,

δα-φείνος tout sanglant,

ζα-θεος très-divin.

5° *νη*, particule inséparable, marque privation :
νή-πιος (*ἴπος*), infans, enfant.

6° *ἀμφι* 1. autour, de tous les côtés :
ἀμφι-βάλλειν entourer.

2. des deux côtés ; *in utraque parte* :
ἀμφι-βίος qui vit dans deux éléments divers,
ἀμφι-δίξιος qui se sert également des deux mains.

3. augmente :
ἀμφι-πνευμα très-grande difficulté de respirer.

4. doute, ambiguité, chose sur laquelle on peut discuter :
ἀμφι-βολος qui frappe des deux côtés, équivoque.
ἀμφι en composition est presque constamment poétique.

7° *ἀνά* 1. élévation de bas en haut :
ἀνα-βαίνειν monter.

2. répétition, *re* en latin :
ἀνα-λαμβάνω reprendre.

3. en arrière, idée de reculer, de défaire :
ἀνα-πίπτω tomber en arrière ou à la renverse.

4. augmente :
ἀνα-πείθειν persuader,
ἀνα-βοάω appeler à haute voix.

8° *ἀντί* contre, en face, en échange.

1. égalité :
ἀντί-θεος qui est l'égal d'un dieu.

2. opposition :
ἀντι-λέγειν parler contre.

3. opposition de lieu, en face :
ἀντι-βλέπειν regarder en face.

4. alternative, succession, à son tour :
ἀντ-ωφελεῖν aider à son tour.

5. échange, en retour :
ἀντ-ωνεῖσθαι acheter en échange,
ἀντι-παρτεχειν rendre en échange, réparer.

9° *ἀπό* à partir de, loin de.

1. séparation :
ἀπο-βαίνειν s'en aller.

2. est négatif, ou substitue à l'idée du mot une idée contraire :
ἀπο-κολλάω décoller,
ἀπό-ρρητος qui ne doit pas être dit,
ἀπό-μισθος qui ne reçoit point de salaire.

3. restitution :

ἀπο-δίδωμι restituer,
ἀπο-λαμβάνω recouvrer ce qui était dû.

4. perfection :

ἀπ-εργάζεσθαι achever.

5. renforce :

ἀπ-αιτεῖν redemander, réclamer.

10° διὰ, à travers, d'un bout à l'autre.

1. idée de traverser :

δι-άγειν conduire au travers,
δι-φαίνειν faire voir à travers, clairement.

2. perfection, achèvement, après obstacles et difficultés vaincus :

δι-εργάζεσθαι achever.

3. durée, continuité de l'action, constamment, toujours :

δια-μένειν persévérer, durer en résistant aux difficultés.

4. distribution, *dis* en latin :

δι-ἀγγέλλειν annoncer partout,
δια-διδόναι distribuer,
δια-τάττειν mettre en plusieurs lieux, disposer,
δια-δοκιμάζειν envisager une chose dans toute ses parties.

5. séparation :

δια-ζευγνύναι séparer.

6. en cachette :

δια-δύεσθαι s'échapper.

7. est augmentatif ou explétif :

δι-αγωνιᾶν être dans une grande agitation.

11° εἰς dans.

1. entrée dans un lieu :

εἰσ-άγειν conduire dans, introduire.

2. mouvement vers un lieu :

εἰσ-αφίκεισθαι arriver à.

3. idée de faire connaître, de publier :

εἰσ-φέρειν porter devant le peuple,
εἰσ-ηγεῖσθαι montrer, enseigner, conseiller.

12° ἐκ hors.

1. mouvement, départ d'un lieu :

ἐκ-βάλλειν jeter dehors, chasser.

2. cession, changement de possession :

ἐκ-διδόναι livrer, remettre.

3. loin des regards, en cachette :

ἐκ-πηδᾶν s'en aller en cachette.

4. choix, préférence :

ἐξ-αίρειν enlever, mettre à part.

5. privation, contraire :

ἐκ-καλύπτειν découvrir.

6. perfection, achèvement :

ἐκ-πολιορκεῖν prendre une ville assiégée.

7. en public :

ἐκ-φέρειν porter dehors, publier.

8. renforce :

ἐξ-ευνρινεῖν examiner avec soin.

13° ἐν dans, avec repos.

1. repos, stabilité, persévérance dans :

ἐν-οικεῖν habiter dans,

ἐμ-μένειν rester fidèle à.

2. mouvement vers, synonyme de εἰς :

ἐμ-βάλλειν jeter dans

ἐγ-χέειν verser dans.

3. convenance :

ἐν-νομος conforme à la loi, légitime,

ἐν-δικος conforme au droit.

4. participation :

ἐμ-φρων qui est dans son sens, sensé,

ἐν-τεχνος savant dans un art,

ἐν-τιμος considéré.

5. diminue :

ἐν-διδόναι dans le sens neutre, se ralentir,

ἐγ-χλωρος verdâtre,

ἐμ-πικρος un peu amer.

14° ἐπὶ sur.

1. contre :

ἐπι-τειχιζεῖν fortifier dans des vues hostiles.

2. succession, après :

ἐπι-πλέειν naviguer derrière.

3. mouvement vers :

ἐπι-στέλλειν envoyer à,

ἐπ-άγειν amener.

4. addition, en sus, de surplus :

ἐπι-μετρεῖν ajouter à la mesure, donner de surplus,

ἐπ-ισχύειν augmenter ses forces.

5. séjour dans, *in* sans mouvement :

ἐπί-γειος qui est sur la terre, terrestre,
ἐπί-φθονος exposé à la jalousie,
ἐπι-κίνδυνος exposé à un danger,
ἐπι-θαλάσσιος près de la mer, maritime.

6. augmente :

ἐπ-ακούειν écouter attentivement.

45° κατά de haut en bas.

1. de haut en bas :

κατα-βαίνειν descendre.

2. fixation :

καθ-ίστημι placer dans un lieu fixe, établir.

3. défaveur, contre :

κατα-γελᾶν se moquer de...
κατα-γινώσκειν condamner.

4. retour, *re* en latin :

κατα-πλεῖν revenir au port,
κατ-ίεναι retourner.

5. distribution :

κατα-νέμειν partager entre plusieurs.

6. destruction, perte :

κατα-κυβεύειν perdre au jeu de dés,
κατα-μισθοφορεῖν dépenser pour la paie des mercenaires.

7. augmentation, abondance :

κατά-φοβος plein de crainte,
κατ-ελπίζειν espérer beaucoup.

46° μετά avec

1. changement, passage d'un lieu ou d'un état à un autre :

μετα-βιβάζειν transporter, déplacer,
μετα-δοκεῖν changer de sentiment,
μετα-πειθεῖν déconseiller.

2. union, participation :

μετ-έχειν participer à,
μετα-διδόναι donner une part.

3. intervalle, en parlant du temps et de l'espace :

μετα-πύργιον espace entre les tours,
μετα-δέρπιος qui se fait pendant le repas du soir.

4. après :

μετα-γινώσκειν connaître après, s'amender, se repentir,
μετα-κλαίειν pleurer après, regretter, déplorer.

TOME VIII.

2

17^ο παρά auprès

1. présence, proximité, auprès, entre, *juxta*, *inter*, *ad* :

παρ-εἶναι être présent,
παρ-πῆμπειν escorter, reconduire avec honneur,
παρ-ακολουθεῖν être aux côtés de, accompagner,
παρ-λαμβάνειν prendre auprès de soi, recevoir,
παρ-καλεῖν appeler auprès.

2. transgression, violation, à côté, au delà, outre :

παρ-βαίνειν marcher à côté, transgresser.

3. éloignement, de côté, hors de :

παρ-χωρεῖν céder, faire cession de
παρ-άγειν conduire de côté.

4. négligence, diminution :

παρ-ακούειν entendre mal,
παρ-ορᾶν voir mal ou avec indifférence,
παρ-ληρεῖν extravaguer un peu.

5. en cachette :

παρ-δύναι pénétrer en se glissant,
παρ-τηρεῖν épier, guetter

6. renforce :

παρ-διδόνα livrer, abandonner,
παρ-χειμάζειν passer tout l'hiver.

18^ο περί autour.

1. tout autour, de toutes parts :

περι-βλέπειν regarder tout autour,
περι-κόπτειν couper autour.

2. augmente la force du simple, soit en bonne soit en mauvaise part :

περι-φανής visible de tous les côtés, très-illustre,
περι-βόητος qui fait beaucoup de bruit.

3. marque négligence, dédain, avec les verbes voir et remarquer :

περι-ορᾶν regarder à peine, avec indifférence.

4. supériorité :

περι-εἶναι l'emporter, vaincre.

19^ο πρό devant

1. devant :

προ-πύλαιον lieu qui est devant la porte, vestibule,
προ-άγειν précéder.

2. en avant :

προ-βαίνειν avancer.

3. action de protéger :

προ-βάλλεσθαι mettre devant soi comme un rempart.

4. en public :

προ-κηρύττειν faire annoncer publiquement.

5. auparavant, avant, en parlant du temps :

προ-αγορεύειν prédire.

6. préférence, *prae* :

προ-αιρεῖσθαι préférer.

20° πρὸς vers, *ad*

1. vers, auprès, avec changement de lieu :

προς-καλεῖσθαι appeler auprès de soi,

προς-εἶρχεσθαι aller trouver.

2. addition, augmentation, en outre :

προς-γράφειν ajouter à ce que l'on a écrit,

προς-ερωτᾶν interroger en outre.

3. auprès, *juxta*, *apud* :

προς-καθίζειν faire asseoir auprès,

προς-καρτερεῖν être assidu auprès, persévérer dans.

21° σύν avec

1. assemblage, union, simultanéité, en même temps, éga-
ment :

συμ-φαιτᾶν fréquenter ensemble,

συν-θύειν sacrifier ensemble.

2. dans le même lieu :

συ-ρρέειν couler dans le même endroit,

συγ-κλείειν enfermer ensemble,

συμ-πιέζειν presser dans le même endroit, comprimer.

3. convenance :

σύμ-μετρος qui a la juste mesure.

4. renforce :

συν-τείνειν tendre avec effort.

22° ὑπέρ sur

1. au-dessus, au delà, en parlant du lieu et du temps :

ὑπερ-θρῶσκειν sauter par-dessus,

ὑπέρ-γηρος parvenu au-delà de la vieillesse.

2. surabondance, excès :

ὑπερ-φοβεῖσθαι être en proie à une vive crainte,

ὑπερ-σθίειν manger excessivement.

3. mépris, violation :

ὑπερ-ορᾶν mépriser,

ὑπερ-βιβλινειν νόμον violer la loi.

4. défense, protection :

ὑπερ-ασπίζειν couvrir de son bouclier, protéger.

5. excellence, supériorité :

ὑπερ-βάλλειν surpasser, vaincre.

23° ὑπό sous

1. sous, dessous, en parlant du lieu :

ὑπο-χθόνιος qui est sous terre,

ὑπο-τέμνειν couper en dessous,

ὑπο-δύειν s'enfoncer dessous.

2. en secret, en cachette :

ὑπο-ανοίγειν ouvrir en cachette,

ὑπο-καθίζειν placer en embuscade.

3. peu à peu, diminution :

ὑπο-ρρέειν tomber peu à peu,

ὑπο-γελάειν sourire,

ὑπο-έρυθρος rougeâtre.

4. ensuite, après :

ὑπο-ειπεῖν parler après un autre.

Observations.

1° Remarquons d'abord que souvent les verbes composés ont la même signification que les verbes simples; ils ont seulement plus de nombre et d'harmonie.

2° Ensuite le même verbe ne conserve pas toujours la même signification; sa valeur peut varier suivant les mots qui l'entourent; ainsi ἀνάγειν peut signifier conduire, pousser en haut et intrans, reculer; ἀνέχειν élever et retenir, arrêter.

3° Souvent plusieurs prépositions se combinent pour modifier la signification d'un mot grec; on peut en trouver jusqu'à deux, trois et même davantage, par exemple : προκαταγιγνώσκω condamner d'avance, préjuger, de πρό, κατά, γινώσκω; προεξανίσταμαι se lever avant le temps, de πρό, ἔξ, ἀνά, ἵσταμαι.

A.-C. HURDEBISE.

Tournai, octobre 1864.

EXAMEN ET ANALYSE DE CERTAINS GALLICISMES.

CE, C'EST, C'EST.... QUI, C'EST.... QUE.

(Suite et fin. — Voir la livraison de décembre 1864).

Après avoir présenté, dans un article précédent, des considérations générales sur la nature et l'emploi du pronom *ce*, nous allons passer en revue les principaux types de phrases dans lesquelles ce démonstratif est employé, examiner les diverses modifications qui s'y produisent et l'analyser ainsi que les mots placés sous son influence. Notre but n'est pas de donner des règles pour apprendre à écrire correctement ni d'examiner la légitimité des constructions, mais d'expliquer les locutions qui se rencontrent dans les auteurs.

Nous nous occupons seulement ici de *ce* suivi du verbe *être* soit seul : « C'est, ce sont, » soit précédé des verbes *pouvoir* et *devoir* : « Ce peut être, ce doit être » (1). De plus nous ne considérons que des phrases complètes, c'est-à-dire dans lesquelles le sens de *ce* est entièrement déterminé par le contexte, sans qu'il soit besoin de recourir à une phrase précédente.

Afin de suivre un certain ordre nous considérerons *ce* d'abord lorsqu'il est employé par pléonasme, ensuite lorsqu'il sert à former une périphrase au moyen d'un mot relatif auquel il est intimement lié; en d'autres termes *ce* pléonastique et *ce* périphrastique.

I. *Ce* PLÉONASTIQUE.

Sous cette dénomination sont rangés tous les cas où, dans une proposition avec le verbe *être* ayant déjà un sujet et un attribut exprimé, le pronom *ce* intervient par pléonasme comme second sujet ou second attribut; non pas qu'on soit toujours libre de l'employer ou de l'omettre, car souvent sa présence est indispensable, mais à la rigueur et grammaticalement parlant, on pourrait s'en passer.

Il se présente deux cas principaux, suivant que la proposition offre ou n'offre pas d'inversion.

1° *Sans inversion*. Le sujet placé en tête de la proposition est répété par le pronom *ce*, afin d'insister sur l'attribut :

(1) A ces verbes on pourrait peut-être ajouter *aller*, *sembler*, *paraître*, qui ne sont pas cités dans les grammaires et les dictionnaires. Du moins des locutions comme *ce va être*, *ce semble être*, *ce paraît être*, bien que peu employées, n'ont rien qui choque l'oreille.

Les plus accomodants, *ce sont* les plus habiles. LA FONTAINE.
Le moins qu'on peut laisser de prise aux dents d'autrui,
C'est le mieux. ID.
Le premier occupant, *est-ce* une loi plus sage ? ID.

Ou avec des infinitifs :

Souhaiter, *ce n'est* pas une peine
Étrange et nouvelle aux humains. LA FONTAINE.
Alléguer l'impossible aux rois, *c'est* un abus. ID.
Mais vous traiter ainsi, *c'est* vous pousser à bout. MOLIERE.

Le sujet peut être une proposition entière :

Qu'un mot dans un ouvrage ait paru vous blesser,
C'est un titre chez lui pour ne point l'effacer. BOILEAU.
Que je les paie ou non, *ce n'est* pas ton affaire. REGNARD.

L'analyse de ces phrases ne présente aucune difficulté. Le sujet et l'attribut se distinguent sans peine; le pronom *ce* est un sujet répété par pléonasme.

Il n'en est pas autrement dans les cas d'attraction où l'attribut fait la loi au verbe, si l'on disait pas exemple : « Que je les paie ou non, *ce ne sont* pas tes affaires, » et dans les rares exemples où *ce* fait la loi au verbe, comme dans la phrase souvent citée de M^{me} de Grignan : « Des reproches à une tigresse, *c'est* des marguerites devant des pourceaux. »

2^o Avec *inversion*. L'attribut placé en tête de la proposition est répété par le pronom *ce*; le sujet est rejeté à la fin, et se trouve ainsi accentué par *c'est* :

Notre ennemi, *c'est* notre maître,
Je vous le dis en bon françois. LA FONTAINE.
Et ce lieu, *c'est* la cour. ID.
Le gibier du lion, *ce ne sont* pas moineaux. ID.
Mon plus solide espoir, *c'est* votre cœur, Madame. MOLIERE.
Le plus sot animal, à mon avis, *c'est* l'homme. BOILEAU.
Ce qui paraît le moins en lui, *c'est* son âme. LA BRUYERE.

Ou avec l'infinitif précédé de *de* :

Le défaut des auteurs, *c'est de* tyranniser. MOLIERE.

Le sujet peut être une phrase entière :

Et tout ce que je veux,
C'est que vous y daigniez favoriser mes vœux. MOLIERE.

Ici l'analyse est également facile. *Ce* représente l'attribut; c'est un second attribut employé par pléonasme.

Le français moderne admet dans ce cas un changement remarquable. Il consiste en ce que le sujet est pris pour attribut et l'attribut pour sujet. Ceci a lieu régulièrement quand le sujet est un pronom de la première ou de la seconde personne :

Les vrais auteurs de nos maux, *c'est* nous-mêmes.

Cet homme-là, Sire, *c'était* moi-même. M^{me} DE SEVIGNÉ.

Et cet homme, *ce sera* moi. J.-J. ROUSSEAU.

Dans l'exemple : « Les vrais auteurs de nos maux, c'est nous-mêmes, » il est évident qu'au point de vue du sens *nous-mêmes* est sujet, puisque c'est de *nous* qu'on énonce quelque chose; *les vrais auteurs* est attribut, car c'est ce qu'on énonce; *ce* est un second attribut pléonastique. La construction logique serait donc : « Les vrais auteurs de nos maux, *ce sommes* nous-mêmes, nous-mêmes sommes *ce*. » Mais au point de vue de l'expression les deux attributs deviennent sujets, car c'est le second, *ce*, qui fait la loi au verbe; le sujet *nous-mêmes* devient attribut et n'a sur le verbe aucune influence.

Cette construction non-seulement a lieu dans le cas actuel, mais elle se représentera chaque fois que *ce* accompagné du verbe *être* sera suivi d'un pronom de la première ou de la seconde personne.

Dans l'ancienne langue la règle générale était suivie :

Car, certes, *ce ne suis* je mye. P^{ATHÉLIN}.

C'estes vous, je regnie saint Pierre! I^D.

C'estes vous, par m'ame,

Qui ne parlez, fors que de noise! I^D.

Mais le français moderne a abandonné cette syntaxe. Toutefois, il la conserve assez rigoureusement à la troisième personne du pluriel, où l'expression s'accorde avec le sens :

Après les bonnes leçons, ce qu'il y a de plus instructif, *ce sont* les ridicules.

Ce qu'on souffre avec le moins de patience, *ce sont* les perfidies, les trahisons, les noirceurs.

Ce qui m'attache le plus à la vie, *ce sont* mes enfants.

Cette dernière phrase revient à : « Mes enfants *sont ce*, savoir, (*ce*) qui m'attache le plus à la vie. »

On trouve cependant des exceptions :

Les meilleurs endroits pour élever les paonneaux, *c'était* les petites îles.

B^{UFFON}.

On voit qu'ici l'attribut *ce* devient sujet et le verbe se met au singulier. Mais cette manière n'a point prévalu.

Les deux constructions générales des n° 1 et 2 se ressemblent en ce sens que *c'est* se trouve souvent placé entre deux mots de même nature, et qu'il est parfois difficile de distinguer quel est le sujet et quel est l'attribut. Le vers de La Fontaine :

Les plus accomodants, *ce sont* les plus habiles (VII, 4), pris isolément peut également signifier que les hommes accomodants sont habiles, ou que les hommes habiles sont accomodants. Mais le texte montre que le premier sens seul peut être admis. De même « La richesse, c'est la sagesse » pourrait offrir deux sens, comme on le voit en ajoutant des adjectifs : « La vraie richesse, c'est la sagesse, » ou « La richesse, c'est l'unique sagesse. » Pour distinguer le sujet de l'attribut il faut bien considérer dans le passage ce que l'auteur énonce et ce dont il l'énonce.

3° Il y a une troisième tournure qui diffère un peu des deux autres. Elle consiste à commencer la proposition par *c'est*, à faire suivre l'attribut, qui de la sorte est accentué, et à rejeter le sujet à la fin :

Mais *c'est* mal dit, abymé; c'est deshonoré. MAD. DE SÉVIGNÉ.

Cette construction est employée surtout quand le sujet est ou un infinitif ou une proposition entière.

Avec un infinitif pour sujet :

C'est peu de dire aimer, Elvire, je l'adore. CORNEILLE.

C'était plaisir d'observer leurs efforts;

C'était pitié de voir tomber les morts. LA FONTAINE.

Car *c'est* double plaisir de tromper le trompeur. ID.

C'est faire à notre sexe une trop grande offense,

De n'étendre l'effort de notre intelligence

Qu'à juger d'une jupe, ou de l'air d'un manteau. MOLIERE.

Ce n'est pas mon compte

De souffrir dans mon sang une pareille honte. ID.

Apprenez, mon ami, que *c'est* une sottise

De se venir jeter au travers d'un discours. ID.

Ce m'est une chose toujours nouvelle de contempler avec quelle férocité les hommes traitent d'autres hommes. LA BRUYÈRE.

Dans ces phrases *ce* est sujet grammatical. Le sujet logique c'est l'infinitif. On voit que l'infinitif sujet logique prend *de* quand il est rejeté à la fin et que l'attribut logique le précède. Cet infinitif avec *de* peut être considéré comme un génitif appositif ou identique (1).

(1) On a des exemples de ce génitif dans des expressions comme : « Le mot de *pitié*, le fleuve du *Rhin*, le titre de *duc*, la comédie des *Plaideurs*. » Elles

Avec une proposition entière pour sujet :

*Ce n'est pas un fait dans le monde ignoré
Que Clitandre ait pour moi hautement soupiré.* MOLIÈRE.

*Et c'est mon sentiment qu'en fait comme en propos
La science est sujette à faire de grands sots.* IN.

*C'est peu qu'en un ouvrage où les fautes fourmillent
Des traits d'esprit semés de temps en temps pétillent.* BOILEAU.

*C'est une chose étrange que les hommes aient voulu comprendre les principes
de toutes choses.* PASCAL.

C'est heureux qu'il fasse nuit. DUMAS.

Ici *ce* est également sujet grammatical; il annonce et représente le sujet logique qui est toute la proposition commençant par *que*.

II. *Ce* PÉRIPHRASTIQUE.

Dans les phrases rangées sous ce titre, *ce* est souvent également pléonastique; mais sa présence est accompagnée d'altérations plus grandes que dans les précédentes. Il y a toujours périphrase en ce sens que les deux propositions que la tournure implique, viennent de la décomposition d'une seule proposition simple, qui a par elle-même un sens complet. Des deux propositions résultantes la première s'est formée d'un des termes de la proposition primitive précédé de *c'est*; ce terme est ainsi nécessairement accentué; la seconde renferme le reste de cette proposition et s'est rattachée par un mot relatif à la première, dont sans cela le sens serait tout-à-fait incomplet et indéterminé.

La nature du mot relatif diffère suivant le terme de la proposition primitive qui doit ressortir : si le sujet est accentué, c'est le pronom relatif *qui*; si c'est l'attribut, le pronom relatif neutre *que*; si c'est le complément direct, le pronom relatif masculin ou féminin *que*; enfin, si c'est le complément indirect ou l'adverbe, la conjonction *que*. Nous allons passer en revue ces différents cas.

1° *C'est* suivi de *qui*. — La première proposition est formée du sujet de la proposition simple accentué par *c'est*; la seconde renferme

reviennent à : « Le mot *pitié*, le fleuve *le Rhin*, le titre *duc*, la comédie *les Plaideurs*, » et le génitif y est une simple apposition du mot précédent. Dans le cas actuel, l'infinitif avec *de* paraît se rattacher au sujet grammatical *ce* comme apposition : « *C'est peu de dire* aimer, *ceci, de dire* aimer, est peu, *ceci, dire* aimer, est peu. » Mais dans l'exemple vu plus haut : « Le défaut des auteurs, *c'est de tyranniser*, » il se rattache à une idée exprimée auparavant : « Le défaut des auteurs *c'est* (celui) *de tyranniser*. »

le reste de cette proposition rattaché à l'autre par le pronom relatif *qui*. (La proposition simple peut être construite avec le verbe *être* ou avec tout autre verbe.)

C'est elle qui gouverne. MOLIERE.

Ce sont des coquins qui font courir tous ces bruits-là. Id.

Ce sont, dit-il, leurs lois *qui* m'ont de ce pays

Rendu maître et seigneur. LA FONTAINE.

C'est elle, disait-il, *qui* nous montre à bien vivre. BOILEAU.

C'est lui (Dieu) *qui* prépare les effets dans les causes les plus éloignées. BOSS.

C'est Dieu *qui* fait les conquérants. Id.

C'était elle (la loi) *qui* établissait les magistrats. Id.

Ce furent les Phéniciens *qui* inventèrent l'écriture. Id.

Ce sont les faits *qui* louent et la manière de les raconter. LA BRUYÈRE.

Dans le premier exemple, « *C'est elle qui gouverne*, » *elle* est sujet de *est*; *ce* est attribut grammatical; il représente l'attribut logique *qui gouverne*. La phrase revient en effet à celle-ci : « *C'est elle la gouvernante*; la gouvernante, c'est-elle.

Mais il y a des phrases qu'il est impossible d'expliquer de la même manière :

C'est moi qui suis Guillot, berger de ce troupeau. LA FONTAINE.

Ma foi, *ce n'est pas vous qui* nous le ferez voir. BOILEAU.

Hippolyte, grands dieux ! — *C'est toi qui* l'as nommé. RACINE.

C'est moi qui étends les cieux. BOSSUET.

C'était eux qui disposaient de l'empire. Id.

Dans ces phrases il y a une double attraction. En effet si on prend la première : « *C'est moi qui suis Guillot*, » on voit qu'elle revient à : « *Qui est Guillot, c'est moi*. » Le relatif *qui* a pris la première personne par attraction, à cause de *moi* qui précède. De plus, « *Qui est Guillot, c'est moi*, » revient, comme on l'a vu, à : « *Qui est Guillot, ce suis je*. » Le sujet *je* est donc devenu attribut, et l'attribut *ce*, sujet. La phrase : « *Qui est Guillot, ce suis je*, » s'analyse facilement : *Qui est Guillot* attribut ; *ce* second attribut ; *je* sujet. Quant à la phrase : « *C'est moi qui suis Guillot*, » on peut l'analyser : *ce* sujet (apparent) ; *moi* attribut (apparent) ; *qui suis Guillot*, attribut (logique) de *moi*.

Cependant on trouve des cas où la proposition relative est indépendante du pronom qui la précède et rattachée à *ce* :

Ce n'est pas moi *qui se ferait* prier. MOLIERE.

Je vous demande si ce n'est pas vous *qui se nomme* Sganarelle. Id.

C'est toi seul *qui l'a fait*. CORNEILLE.

Vous vous étonnerez que ce soit moi *qui s'y oppose*. DE LA PLACE.

Ici il n'y a qu'une seule attraction : « Ce n'est pas moi qui se ferait prier » revient à : « Qui se ferait prier, ce n'est pas moi. » *Qui se ferait prier*, sujet (apparent); *ce*, second sujet (apparent); *moi* attribut (apparent). Au fond *moi* est sujet; *qui se ferait prier* et *ce*, attributs(1).

Il ne faut pas confondre avec les tournures précédentes, dans lesquelles le pronom *qui* est pris absolument, les cas où il sert simplement à rattacher une proposition relative à un terme quelconque d'une autre proposition :

Ils demandèrent la sagesse.

C'est un trésor *qui* n'embarrasse point. LA FONTAINE.

Ce a rapport à ce qui précède : « La sagesse est un trésor qui n'embarrasse point. »

2. *C'est* suivi de *que* pronom relatif neutre. — La première proposition est formée de *c'est* et de l'attribut (ou du complément attributif) accentué; la seconde du reste de la proposition primitive, rattaché par le pronom relatif neutre *que* :

C'est vicieux *qu'il* est, et non malheureux.

C'est Pierre *qu'on* le nomme.

Dans la première phrase *ce* est sujet grammatical, *vicieux* est attribut. Le sujet logique est la relative *qu'il est*, (*ce*) *qu'il est*, où *que* est attribut. La phrase revient à : « (Ce) qu'il est, cela est vicieux. » Dans la seconde phrase, de même *ce* est sujet grammatical et *Pierre* attribut. Le sujet logique est *qu'on le nomme*, (*ce*) *qu'on le nomme*, où *que* est complément attributif. Le *que* est un relatif neutre, parce qu'il représente un attribut en tant qu'attribut, une qualité abstraite, qui n'a par elle-même ni genre ni nombre. C'est le rôle que joue *le* dans la phrase : « Etes-vous malades? Nous *le* sommes. »

(1) Nous sommes forcé d'employer ici les termes : sujet *grammatical*, sujet *logique*, sujet *réel*, sujet *apparent*, dont nous devons indiquer la différence. Pour nous le sujet grammatical n'a pas de sens par lui-même, il tient la place du sujet logique, il le représente, il tire de lui son sens. Ainsi dans « Il tombe des pierres, » *il* est sujet grammatical, et *des pierres* sujet logique. Le sujet apparent au contraire est celui qui d'après la construction paraît sujet tandis que, en réalité, il est attribut. Dans la phrase : « Le coupable, c'est vous, » *le coupable* paraît sujet, puisque le verbe est à la troisième personne, mais au fond il est attribut, car j'énonce de *vous* la culpabilité, qui est une attribution; *vous* au contraire, n'est pas une attribution que l'on puisse énoncer de *le coupable*. Il en est de même de l'attribut *grammatical* ou *logique*, *réel* ou *apparent*. Ces termes du reste s'excluent pas : le sujet grammatical peut être en outre réel ou apparent, de même que le sujet logique, et c'est ce qu'il faut toujours bien distinguer.

Très-souvent la phrase se présente sous forme elliptique, soit avec des substantifs soit avec des infinitifs.

Avec des substantifs :

C'est un raisonnement bien mauvais que le vôtre. CORNEILLE.

Il ne sait ce que *c'est que* la cour. LA FONTAINE.

C'étoit un beau sujet de guerre

Qu'un logis où lui-même il n'entroit qu'en rampant. ID.

Ce sont charmes pour moi que ce qui part de vous. MOLIERE.

C'est quelque chose que cela. ID.

Et ce n'est pas mon fait que les choses d'esprit. ID.

C'est un méchant métier que celui de médire. BOILEAU.

Ce n'est pas sagesse en eux qu'une telle conduite... C'est donc un vice.

LA BRUYÈRE.

Ici encore *ce* est sujet grammatical ; l'attribut est le substantif ou le pronom qui suit *c'est*. Le sujet logique est la relative avec ellipse du verbe *être* amenée par *que*. « C'est un raisonnement bien mauvais que le vôtre » revient à : « Cela est un mauvais raisonnement, (ce) que votre raisonnement (est) (1). »

Avec des infinitifs :

Et c'est mal de l'honneur entrer dans la carrière

Que dès les premiers pas regarder en arrière. CORNEILLE.

Mais c'est mourir deux fois que souffrir tes atteintes. LA FONTAINE.

Et ce n'est point du tout la prendre pour modèle

Ma sœur, que de tousser et de cracher comme elle. MOLIERE.

Non; mais c'est un dessein qui serait malhonnête,

Que de vouloir d'une autre enlever la conquête. ID.

C'est avoir de bons yeux que de voir tout cela. ID.

C'est une chose infâme

Que d'être si soumis au pouvoir d'une femme. ID.

C'est un métier que de faire un livre comme de faire une pendule.

LA BRUYÈRE.

C'est rusticité que de donner de mauvaise grâce. ID.

(1) D'après M. Mauvy (Nouvelle gramm. des gramm. p. 119) « dans ces phrases, *que* n'a qu'une valeur explicative; c'est une sorte de conjonction équivalente à c'est-à-dire. De là, dit-il, nous arrivons à cette analyse : *c'est un défaut que la médiance*; *ce* (la chose en question) *est un défaut*, c'est-à-dire *la médiance*. Toutefois, continue-t-il, on peut encore chercher l'analyse dans les mots mêmes de la phrase sans y rien changer, et l'on trouve : *ce* (que j'affirme) *est que la médiance est un défaut*. » Il n'est pas nécessaire de faire remarquer le peu de solidité de ces explications.

L'explication et l'analyse sont les mêmes qu'avec un substantif quand l'infinitif sujet de la proposition relative n'est pas précédé de *de*. Lorsqu'il est précédé de *de* on a une tournure analogue à celle qu'on a vue plus haut, où l'infinitif joue le rôle d'un génitif (4).

3. *C'est* suivi de *que* pronom relatif masculin ou féminin. — La première proposition est formée de *c'est* et du complément direct accentué; la seconde, du reste de la proposition primitive rattaché par le pronom relatif *que* de même genre et de même nombre que le substantif ou pronom qui précède :

Vous raillez. *Ce n'est pas* Henriette qu'il aime ? **MOLIÈRE.**

C'est Dieu même *que* je demande et *que* je cherche. **PASCAL.**

C'est lui *que* l'on envie et dont on voudrait voir la chute. **LA BRUYÈRE.**

Ce est attribut grammatical. Le sujet est le substantif ou le pronom qui suit *c'est*. L'attribut logique est la proposition relative tout entière, dans laquelle *que* est complément direct. « *Ce n'est pas* Henriette qu'il aime » revient à : « Henriette n'est pas *ce*, savoir, laquelle il aime, (la femme) qu'il aime. » Le *que* est un relatif féminin, car on aurait : « *Ce n'est pas* Henriette qu'il a aimée. »

La construction peut présenter des attractions du genre de celles qu'on a déjà vues :

C'est vous, Seigneur, oui *c'est vous* que nous adorons. **MASILLON.**

Avec la construction primitive : « *Ce vous êtes*, que nous adorons, » *vous* est sujet; *ce*, attribut grammatical; *que* (celui que, *quem*) *nous adorons* attribut logique. Dans la tournure moderne : « *C'est vous* que nous adorons, » *ce* devient sujet (apparent); *vous*, attribut (apparent); *que nous adorons*, sujet (apparent).

Il faut distinguer de ce *que* absolu celui qui sert simplement à rattacher une relative à un des termes de la proposition :

C'est un droit *qu'à* la porte on achète en entrant. **BOILEAU.**

Ce a rapport à ce qui précède : « *Ce* (le fait de siffler, dont on a parlé) est un droit qu'on achète. »

(1) M. Littré dans son grand dictionnaire, actuellement en voie de publication, donne une autre analyse. « *C'est* une peine que de garder, se décompose en : *ce que* est : de garder, est une peine. » Cette explication diffère de la nôtre en ce que M. Littré fait de *ce* un sujet logique, antécédent de *que*, tandis que nous y voyons seulement un sujet grammatical, représentant et annonçant le sujet logique *que* (ce que) *de garder* (est).

4. *C'est* suivi de *que* conjonction. — La première proposition est formée d'un des compléments indirects de la proposition primitive accentué par *c'est*. En disant complément indirect nous entendons tout autre complément que le complément direct et le complément attributif, par conséquent tous les compléments marqués par des prépositions, ainsi que les adverbes et les locutions adverbiales. La seconde proposition renferme le reste de la proposition primitive, rattaché à la première par la conjonction *que* :

Ce n'est qu'au désespoir, *qu'il* nous faut recourir. CORNEILLE.

Ce n'est pas aux hérons *que* je parle. LA FONTAINE.

C'est à vous, non à moi, *que* sa main est donnée. MOLIERE.

C'est à payer cette somme avec les dépens, *que* vous êtes condamnée par arrêt de la cour. *Id.*

C'est de vous *que* mes vers attendent tout leur prix. LA FONTAINE.

C'était bien de chansons *qu'alors* il s'agissait. *Id.*

C'est souvent du hasard *que* naît l'opinion. *Id.*

Et *c'est* d'un autre objet *que* son cœur est épris. MOLIERE.

C'est sur ces connaissances *qu'il* faut que la raison s'appuie. PASCAL.

Quand sur une personne on prétend se régler,

C'est par les beaux côtés *qu'il* lui faut ressembler. MOLIERE.

C'est par eux *qu'à* mes yeux il a d'abord paru. *Id.*

C'est par l'honneur *qu'il* a de rimer à latin

Qu'il a sur son rival emporté l'avantage. *Id.*

C'est par là *que* je vaux, si je vaux quelque chose. BOILEAU.

C'est par là *que* j'y tiens un rang plus honorable. MOLIERE.

Ce n'est pas pour ses enfans *qu'il* bâtit... *c'est* pour lui seul. LA BRUYÈRE.

C'est sur le mariage où ma mère s'apprête

Que j'ai voulu, monsieur, vous parler tête à tête. MOLIERE.

Et *c'est* en courtisan *qu'il* en prend la défense. *Id.*

Et *ce n'est* qu'en fuyant *qu'on* pare de tels coups. CORNEILLE.

C'est là *que* du lutrin git la machine énorme. BOILEAU.

C'est ainsi *que* Dieu règne sur tous les peuples. BOSSUET.

C'est faute d'entendre le tout *que* nous trouvons du hasard dans les rencontres particulières. *Id.*

C'est en vain *que* le raisonnement essaie de les combattre. PASCAL.

Dans toutes ces phrases *ce* est sujet grammatical de *est*, et le complément qui suit *est* joue le rôle d'attribut. Le sujet logique est toute la proposition relative. « *Ce n'est pas aux hérons que je parle* » revient à : « *Que je parle, ce n'est pas aux hérons, ma parole ne s'adresse pas aux hérons.* » Mais ceci demande explication.

Considérons la phrase : « *C'est aux pauvres que je donne.* » Si on examine celle-ci, qui est à peu près équivalente : « *Si je donne, c'est*

aux pauvres, » on verra que, prise isolément, la proposition principale « C'est aux pauvres » est tout-à-fait vague et indéterminée. L'indétermination porte sur deux mots : sur *ce*, mot vague par lui-même, pronom dont il faut déterminer la relation, et sur *est* qui peut représenter des temps divers et une foule d'idées différentes. Mais dans la phrase complète : « Si je donne, c'est aux pauvres, » ces deux mots sont entièrement déterminés. En effet, *ce* représente l'action de donner faite par moi ; *est* se trouve déterminé dans le temps par le temps du verbe *donner*, et tire de ce verbe un sens d'attribution, de direction ; de sorte que la phrase devient : « Si je donne, cela (cet acte de donner posé par moi) aboutit, arrive aux pauvres. »

Que l'on prenne maintenant la phrase : « C'est aux pauvres que je donne, » on trouvera qu'elle ne diffère de la précédente qu'en ce qu'elle renferme une explication marquée par la conjonction *que* (que je donne), au lieu d'une supposition marquée par la conjonction *si* (si je donne). On expliquera donc : « Ceci, à savoir, que je donne, ou, l'action de donner faite par moi aboutit aux pauvres (1). » On analysera de même : « C'est par vous que je le sais, » ceci, que je le sais, existe par vous. « C'est quand il arrivera qu'on le jugera, » ceci, qu'on le jugera, le fait de le juger aura lieu quand il arrivera. « C'est sur nos œuvres qu'on nous jugera, » le fait de nous juger aura lieu sur nos œuvres. « C'est hier qu'il est arrivé, » ce fait-ci a eu lieu hier, lequel ? qu'il est arrivé.

Avec les compléments indirects marqués par une préposition la décomposition de la proposition primitive peut s'opérer d'une autre manière. Elle consiste à prendre le mot complément de la préposition et à l'accentuer par *c'est*, puis à rattacher le reste de la proposition par un pronom relatif ou par un adverbe relatif :

Ce sont eux par qui nous l'avons appris.

C'est vous, dignes Français, à qui je viens parler. VOLTAIRE.

C'est vous, mon cher Narbal, pour qui mon cœur s'attendrit. FÉNELON.

C'est lui dont la femme par son collier de perles s'est fait des ennemies de toutes les dames du voisinage. LA BRUYÈRE.

Dans la première phrase *ce* est attribut (grammatical); *eux* est sujet de *est*; la phrase relative *par qui nous l'avons appris* est attribut (logique). Ce qui revient à : « Eux sont *ce*, par qui (eux par qui) nous l'avons appris. » Les deux exemples commençant par

(1) M. Littré (ouvr. cit.) donne une analyse différente. « C'est à vous que je parle, dit-il, se décompose en : ce que est : je parle à vous, est. » Impossible de rien comprendre à cette manière de décomposer.

c'est vous pour ce vous êtes offrent des attractions comme on en a vu plus haut.

Enfin il y a une troisième manière d'opérer la décomposition de la phrase primitive qui se rencontre dans les auteurs et qui est ancienne. En voici des exemples.

C'est à vous à qui je vendy

Six aulnes.

PATHELIN.

C'est de ces seuls trésors dont je suis amoureux. MOLIERE.

C'est à vous, mon esprit, à qui je veux parler. BOILEAU.

Les constructions de ce genre ne sont explicables qu'en admettant une attraction en vertu de laquelle le substantif ou le pronom de la principale se met au cas du relatif qui suit. Elles sont assez peu usitées et les grammairiens les repoussent.

C'est suivi de *que* conjonction sert encore à faire ressortir ou du moins à désigner, non plus un terme particulier d'une proposition, mais une proposition ou une phrase entière :

Quoi que vous en puissiez dire, si *est-ce que* je ne crois pas. ACADEMIE.

Il vous ressemble, si *ce n'est qu'il* est trop petit. ID.

Je ne sais rien de Fontainebleau, si *ce n'est qu'on* y jouera quatre des belles pièces de Corneille. MAD. DE SEVIGNÉ.

D'ordinaire cette construction s'emploie dans les interrogations (*est-ce que*), soit pour leur donner plus de vivacité, soit pour éviter certaines consonnances avec des temps du verbe monosyllabiques :

Est-ce qu'il ne s'en ira point? MOLIERE.

Est-ce que vous vous défiez de moi? ID.

Est-ce que vous avez envie de tuer quelqu'un? ID.

Est-ce que nous sommes, nous autres, de la côte de saint Louis? ID.

Dans toutes ces phrases, *ce* est sujet grammatical de *est*; le sujet logique est toute la proposition commençant par *que*. Le verbe *être* est donc construit absolument, sans attribut.

Il ne faut pas confondre avec *est-ce que*, l'interrogation par *est-ce.. que* avec un ou plusieurs mots intercalés et accentués :

Est-ce donc pour veiller qu'on se couche à Paris? BOILEAU.

Cette interrogation ne diffère pas pour l'analyse de la phrase : « *C'est donc pour veiller qu'on se couche à Paris.* » Elle rentre dans celles qu'on vient de voir.

On ne peut pas expliquer de la même manière les constructions avec *c'est que*, *ce ne pas que* :

Monsieur, pourquoi la donniez-vous (cette bataille)? — Monsieur lui répondit le duc de Weimar, *c'est que* je croyais la gagner. M^{me} DE SEVIGNÉ.

Le Roi... voyant rentrer tant de troupes : En voilà, dit-il, plus que je n'en avais. — Sire (dit le maréchal de Grammont), *c'est qu'ils ont fait des petits*. In.

Pourquoi le bal ? — *C'est qu'ils sont en fort bon équipage pour danser*.

BOILEAU.

C'est que la liberté n'est pas une comtesse

Du noble faubourg Saint-Germain. BARBIER.

De ces sortes de dieux votre cour se compose :

Ils ne vous quittent point. *Ce n'est pas qu'après tout*

D'autres divinités n'y tiennent le haut bout. LA FONTAINE.

On voit que dans tous ces exemples *ce* n'est pas un sujet ou un attribut grammatical tirant son sens de la proposition relative qui suit; mais c'est un pronom qui se rapporte à ce qui précède et qui a sa fonction logique dans la proposition. D'un autre côté la proposition relative ne sert pas à expliquer le sens de *ce*, mais plutôt à donner un motif ou une explication pour une énonciation précédente : « C'est que je croyais la gagner » revient à : « La cause pour laquelle j'ai donné la bataille est parce que je croyais la gagner. » *Ce* est donc attribut logique et *que je croyais la gagner* sujet logique. De même *Ce n'est pas que* signifie : « Ce qui vient d'être dit n'implique pas que, » ou autres sens analogues.

Ces matières sont assez abstraites et assez difficiles. Disons en terminant qu'afin de donner autre chose que des suppositions plus ou moins hasardées, nous avons comparé ce travail à un ouvrage recommandable sous tous rapports, la Syntaxe du français moderne(1) par M. Édouard Mätzner, publiée à Berlin en 1843. Un livre de ce genre fait par un étranger offre des avantages qu'on chercherait en vain dans une grammaire composée par un homme du pays. En effet les Français, qui possèdent leur langue pour ainsi dire par intuition, et qui sentent naturellement la force de toutes les expressions, cherchent peu à les analyser; à la moindre difficulté, on tranche en prononçant le mot *gallicisme*, puis tout est dit. La grandeur et la solennité du mot couvre le vide de l'explication. Un étranger au contraire, s'il veut pénétrer le génie du français, est forcé d'entrer dans de minutieuses analyses, de se rendre compte de tout et d'examiner d'autant plus les tournures qu'elles s'écartent plus de sa langue. Ajoutons que M. Mätzner est un homme fort instruit. A la connaissance des langues anciennes il joint celle des langues romanes et en particulier celle de nos anciens dialectes; la langue moderne est sans cesse comparée non-seulement à la vieille langue

(1) Syntax der neufranzösischen Sprache, ein Beitrag zur geschichtlich-vergleichenden Sprachforschung. 2 vol. in-8°.

mais à presque tous les idiomes indo-germaniques ou même sémitiques, et les citations abondent. Pour le dire en passant, il nous semble qu'une bonne traduction de cet ouvrage serait un véritable service rendu à l'enseignement; on y puiserait des connaissances plus sérieuses et plus profondes que celles que l'on trouve dans les ouvrages du même genre actuellement à notre disposition (1).

Bruges, décembre 1864.

E. FEYS.

NOTE SUR LE CERCLE.

I. Lorsque l'équation générale des courbes du second ordre peut prendre la forme

$$y^2 + 2xy \cos \theta + x^2 + ax + by + c = 0$$

elle représente un cercle.

En effet, par la transformation qui fait disparaître les termes du premier degré, ceux du second degré ne changent pas et l'on a :

$$y^2 + 2xy \cos \theta + x^2 = d^2.$$

Or, cette dernière est la distance constante de la nouvelle origine à un point quelconque de la courbe. Donc cette courbe est une circonférence dont le centre est la nouvelle origine.

II. Les coordonnées du centre sont alors

$$x = \frac{b \cos \theta - a}{2 \sin^2 \theta} \quad \text{et} \quad y = \frac{a \cos \theta - b}{2 \sin^2 \theta}.$$

Valeurs qu'on obtiendrait également par les formules générales des coordonnées du centre, dans les courbes du second ordre.

Les éléments de la transformation fournissent aussi, pour calculer le rayon

$$d^2 = \frac{a^2 + b^2 - 2ab \cos \theta}{4 \sin^2 \theta} - c.$$

III. En résolvant l'équation du cercle successivement par rapport à y et à x , on trouve, pour les diamètres qui en résultent :

$$y = -x \cos \theta - \frac{b}{2}$$

$$x = -y \cos \theta - \frac{a}{2}.$$

(1) Le travail ne serait pas long, pour les deux tiers à peu près l'ouvrage se compose de citations.

D'où l'on voit que ces diamètres sont respectivement perpendiculaires aux axes coordonnés et qu'ils rencontrent ces axes à des distances de l'origine marquées par $(-\frac{b}{2})$ et $(-\frac{a}{2})$. Si donc, à ces distances, on élève des perpendiculaires aux axes, elles iront se couper au centre.

T. LAMBERT.

Dinant, août 1864.

ACTES OFFICIELS.

Sont nommés :

A l'école moyenne d'Ypres : second régent, le sieur *Raepsaet*, troisième régent; — troisième régent, le sieur *Justice*, deuxième instituteur à l'école moyenne d'Anvers;

A l'école moyenne de Rochefort : maître de dessin en partage, à titre provisoire, en remplacement du sieur Lamborelle, le sieur *Sosset*, assistant;

A l'école moyenne de Dinant : maître de dessin, le sieur *Laborne*, professeur de dessin à l'école des beaux-arts.

— Le sieur *Lambert*, curé à Herquegnies, est nommé inspecteur ecclésiastique cantonal des écoles primaires pour le canton de Frasnè, en remplacement du sieur Delcoigne, démissionnaire.

— Le sieur *Lejeune* (Jean-Henri), professeur agrégé de l'enseignement moyen du degré inférieur, régent à l'école moyenne d'Ypres, est nommé professeur spécial à la section normale de Couvin.

— L'école moyenne de l'État, à Couvin, est élevée de la catégorie inférieure à la catégorie intermédiaire à partir du 1^{er} janvier 1865.

— Le délai fixé pour l'envoi au département de l'intérieur des ouvrages sur le développement intellectuel, moral et matériel de la Belgique depuis 1830, est prorogé jusqu'au 1^{er} juillet 1866, par cette considération que le dernier exposé décennal de la situation générale du royaume, qui doit faciliter les recherches et les travaux des concurrents ne pourra pas être complété avant quelques mois.

— Le prix quinquennal des sciences physiques et mathématiques (5,000 fr.) pour la période de 1859-1863 est décerné au sieur Stas, professeur à l'école militaire, membre de la classe des sciences de l'Académie royale de Belgique, pour un mémoire intitulé : *Recherches sur les rapports réciproques des poids atomiques*.

— Sont nommés membres du jury chargé de décerner le prix de littérature flamande pour la troisième période quinquennale : MM. *Bormans*, membre de la classe des lettres de l'Académie, *Ph. Blommaert*, correspondant de la classe des lettres de l'Académie, le chanoine *J. David*, membre de la classe des lettres de l'Académie, *Heremans*, professeur de littérature flamande à l'université de Gand, *J. Nolet de Brouwere Van Steenland*, associé de la classe des lettres de l'Académie, *F.-A. Snellaert*, membre de la classe des lettres de l'Académie, *Ch. Stallaert*, professeur à l'athénée de Bruxelles.

— Sont nommés membres du conseil d'administration de la caisse des pensions des veuves et orphelins des membres du corps administratif et enseignant des établissements d'instruction moyenne dirigés par l'État, pour le terme de six années, à prendre cours à partir du 1^{er} janvier 1865 : MM. *Quetelet*, directeur de l'Observatoire de Bruxelles, président, *Thiery*, directeur général de l'instruction publique, *Convert*, professeur de rhétorique à l'athénée de Bruxelles, *Arens*, directeur de l'école moyenne de Louvain.

— *Concours de composition musicale*. Un arrêté royal du 31 décembre porte ce qui suit : « Les concurrents pour les prix de composition musicale pourront, pour la mise en musique d'une scène dramatique, choisir entre un poème en langue française et un poème en langue flamande. La composition de ces deux poèmes fera l'objet d'un double concours.

« Il sera décerné un prix de 300 francs ou une médaille en or de la même valeur à l'auteur de chacun des deux poèmes (français et flamand), dont il sera fait choix pour le concours de composition musicale de 1865.

« Les poèmes ne contiendront pas plus de trois morceaux de musique de caractère différent, entrecoupés de récitatifs. Le choix des sujets est abandonné à l'inspiration des auteurs, qui pourront, à leur gré, écrire un monologue ou introduire divers personnages en scène.

« Les écrivains belges qui voudront concourir pour l'obtention de chacun des prix institués par le présent arrêté, adresseront, avant le 15 avril 1865, leur travail au secrétaire perpétuel de l'Académie royale des sciences, des lettres et des beaux-arts de Belgique. Les manuscrits ne porteront aucune indication qui puisse faire connaître les auteurs; ils seront accompagnés d'un billet cacheté, contenant le nom et le domicile de celui-ci.

« Il est interdit, sous peine d'être déchu du prix, de faire usage d'un pseudonyme. Dans ce cas, le prix serait dévolu au poème qui suivrait immédiatement dans l'ordre de mérite.

« Le jugement des poèmes se fera par deux commissions à désigner par la classe des beaux-arts de l'Académie, immédiatement avant l'époque qui sera indiquée par Notre Ministre de l'intérieur, pour l'ouverture du concours de composition musicale. Les poèmes couronnés seront envoyés au moins six jours d'avance au Ministre de l'intérieur, qui adressera au président du jury du concours les copies nécessaires aux concurrents. Les billets cachetés ne seront ouverts que lorsque les concurrents seront entrés en loge. »

Suit un programme dans lequel la classe des beaux-arts de l'Académie indique les conditions du poème qui lui paraissent les plus favorables à l'œuvre du musicien.

Nécrologie. — En Belgique : M. *Le Roy*, membre honoraire de l'Académie de médecine, à Soignies; — M. *Roberti*, artiste peintre, professeur à l'Académie des beaux-arts de Bruxelles; — M. *François Roelandts*, auteur dramatique flamand; — M. *Kersten*, rédacteur en chef du *Journal historique et littéraire*, auteur de l'Essai sur l'activité du principe pensant.

A l'étranger : M. *Bouillet*, inspecteur général de l'instruction publique, l'auteur des Dictionnaires, à Paris; — M. *Hubert*, auteur d'une rhétorique et d'autres ouvrages classiques; — M. *Guillaumin*, éditeur du Journal des économistes, à Paris; — M. *Narbut*, historien polonais, ancien professeur à l'université de Wilna.

REVUE DE L'INSTRUCTION PUBLIQUE

EN BELGIQUE.

Numéro 2.

Février 1865.

DES INSTITUTIONS RELIGIEUSES CHEZ LES ROMAINS.

Comme les antiquités religieuses chez les Romains ne sont pas enseignées spécialement dans nos universités, et que cette étude, outre l'intérêt qu'elle offre par elle-même, est encore d'une nécessité indispensable pour l'intelligence des auteurs anciens, nous croyons faire chose utile à nos lecteurs, en donnant ici le résumé des travaux les plus récents et les plus autorisés sur cette matière. Nous puisons surtout dans l'ouvrage de M. Marquardt, publié à Leipzig en 1856, sous le titre de *Handbuch der Römischen Alterthümer 4^{ter} Theil. Der Gottesdienst* (568 pp. in-8°).

§ I.

DE LA RELIGION ROMAINE EN GÉNÉRAL.

La religion romaine, comme celle de tous les peuples indo-germaniques, a son origine dans l'observation des phénomènes de la nature considérés comme la manifestation d'une puissance ou d'une force divine. Mais, tandis que l'imagination des Grecs et d'autres peuples aryens personnifia ces forces, leur donna de bonne heure une forme humaine, et créa un système compliqué de mythologie, les ancêtres des Romains se bornèrent à les adorer et à s'efforcer de les rendre favorables, sans chercher à pénétrer leur nature, à les combiner et à forger des histoires sur leur origine et leurs qualités. C'est ainsi qu'une mythologie romaine proprement dite n'a pour ainsi dire pas existé, car la religion des fondateurs de Rome était plutôt panthéiste que polythéiste : dans chaque phénomène naturel, dans chaque acte de la vie, ils croyaient voir un esprit divin ; tout homme, toute famille, toute maison, toute vertu ou qualité était représentée par un génie ou une divinité, ou participait à l'esprit divin universel. Il s'ensuit que les notions que nous avons sur les anciens dieux des Romains sont extrêmement vagues : ce sont des êtres abstraits, sans corps et par conséquent sans histoire. Les principaux sont *Janus*, le dieu du soleil, présidant à tous les commencements, *Jupiter*, le dieu de la lumière et de l'éclat céleste (*Ju, Dii* viennent

de la racine *div* briller) *Juno* (*Jovino* féminin de *Jovis*), déesse de la lumière, *Vesta*, la déesse du feu brûlant au foyer et sur l'autel, *Mars*, le dieu de la force virile (de *mar* ou *mas*), *Quirinus*, le Mars des Sabins (de *quiris* ou *curis* « lance »), *Saturnus*, le dieu des semences (*a satu*), *Ops*, la terre, source d'abondance, et *Minerva* ou *Menerva*, la déesse de la mémoire (*memini*) ou de l'esprit (*men-s*). Aucune image, aucune statue ne représentait ces dieux abstraits : des symboles seuls, tels que la lance, les rappelaient à l'esprit.

Mais si les Romains étaient peu curieux de s'enquérir de la nature de leurs divinités et ne donnaient guère matière à la création d'une mythologie, ils n'en étaient que plus religieux. Par le mot *religio*, qu'ils ont formé, ils entendaient l'observation ponctuelle de toutes sortes de rites et de cérémonies propres à se rendre la divinité favorable ou à consulter sa volonté, et la crainte de rien faire qui pût lui déplaire. De là chez les Romains un culte très-compiqué, un rituel étendu contenant des formules exactes de sacrifices, de prières, de purifications, des méthodes de divination, enfin des cérémonies de toute nature qu'il fallait observer à la lettre.

Peu de mythologie, mais un culte étendu, tel fut donc le caractère de la religion romaine primitive. Il était dans la nature de cette religion d'éprouver de prompts changements, et les circonstances politiques aidèrent au plus haut point à la transformer.

D'abord le nombre des dieux augmentait chaque fois qu'il se présentait un phénomène qu'on ne croyait pas pouvoir attribuer à un des dieux connus (1). Les attributs de ceux-ci étaient du reste si peu déterminés que, craignant d'oublier dans ses prières le dieu qu'il fallait réellement invoquer, le scrupuleux romain ajoutait fréquemment à un nom de divinité les formules *Sive deus sive dea*, *Sive femina*, *sive mas*, *Quisquis es*, *Sive quo alio nomine fas est appellare*.

Il résultait de ce principe une tolérance sans limite pour les autres divinités amenées à Rome par des étrangers ou par les peuples soumis qu'on forçait de s'y établir. Chaque fois du reste qu'on montait à l'assaut d'une ville, on priait les dieux qui la proté-

(1) Ainsi une voix ayant annoncé pendant la nuit l'arrivée des Gaulois on érigea l'an 390 a. C. un temple à *Atius Locutius*. On construisit un *fanum* au dieu qui força Hannibal à s'éloigner de Rome, sous le nom de *Deus Rediculus*. Lorsqu'on commença à se servir de monnaies de cuivre, il se forma un dieu nommé *Deus Aesculanus*, et quand plus tard on frappa des monnaies d'argent en 269 a. C., on reconnut un *Deus Argentinus*.

geaient de la quitter et de venir à Rome, où on leur promettait un culte et des temples. Mais ce qui contribua surtout à modifier l'ancienne religion romaine, ce fut l'influence grecque, dont les premiers effets se font sentir sous le règne des Tarquins.

On connaît les efforts des Tarquins pour faire participer la plèbe à la vie politique, réservée jusqu'alors aux seuls patriciens. La plèbe était bannie de la communauté religieuse, comme elle l'était de la communauté politique. Tarquin-le-Superbe résolut de l'y faire entrer, et à cet effet, il construisit le temple du Capitole, destiné à servir de centre religieux à l'État agrandi. Ce temple était consacré à Jupiter, à Junon et à Minerve; c'étaient des dieux anciens, mais on leur rendit un culte tout nouveau : leur temple fut construit avec grande magnificence par des architectes étrusques, des sculpteurs d'Étrurie y placèrent les statues des trois dieux, en forme humaine, comme l'étaient les statues grecques; des jeux, des processions splendides étaient faits en leur honneur; enfin l'élément grec se fait jour dans toutes les cérémonies de la triade du Capitole.

Cet élément devint plus puissant encore par l'introduction des livres sibyllins. Ces livres originaires de la Troade dans l'Asie-Mineure furent apportés de Cumes à Rome et déposés dans le temple du Capitole, où ils étaient confiés à la garde d'un collège de deux, ensuite de dix, plus tard de quinze prêtres. Écrits en grec, ils contenaient les noms des dieux grecs et asiatiques et l'indication des cérémonies nécessaires pour obtenir leur faveur. On les consultait, dans les temps calamiteux, où le culte ordinaire ne semblait pas suffisant pour apaiser la colère divine, et on était généralement renvoyé par eux à des divinités étrangères, ou à des cérémonies nouvelles pour le culte des anciens dieux romains. C'est ainsi que furent introduits dans le cercle des dieux de Rome Apollon et sa famille, Artémis (sous le nom de Diane) et Latone; Cérès, Dis (ou Pluton) et Proserpine, Cybèle ou Mater magna, Vénus, Esculape et le culte grec de Mars, d'Hercule et de Saturne. C'est ainsi encore qu'on établit la coutume grecque des *lectisternia* ou repas donnés aux dieux et les *supplicationes*, prières publiques à tous les temples.

Les luttes politiques entre la plèbe et le patriciat amenèrent de leur côté des transformations dans les sentiments religieux et surtout dans les rapports de la religion avec l'État. Pendant la première période de l'histoire romaine, aussi longtemps que le patriciat seul composait le peuple romain, la religion et l'État formaient un en-

semble organique; le roi est en même temps le prêtre suprême, les citoyens constituent une communauté religieuse, étroitement unie par le culte. Mais lorsque la plèbe fut entrée dans l'État, le lien religieux fut brisé : tous les citoyens n'étaient plus unis par un culte commun, les plébéiens étaient exclus des anciens *sacra publica* et des sacerdoce, comme du mariage avec les patriciens et des pouvoirs politiques. La lutte engagée entre les deux partis était donc autant religieuse que civile, et la victoire fut remportée sous les deux rapports. La même année que la plèbe fut admise au consulat (366 a. C.), elle eut accès au collège des décemvirs; l'an 300 la loi *Ogulnia* la fit entrer dans les collèges des pontifes et des augures. L'État comme la religion forma donc de nouveau un tout homogène; seulement si l'élément religieux dominait à l'origine de Rome, l'élément civil est maintenant le plus fort.

Pourtant malgré tous ces motifs de transformation, le caractère religieux des Romains se maintint, jusqu'à la seconde guerre punique, pur de toute grave altération. Les cultes grecs mêmes, quand ils paraissaient froisser les sentiments religieux, devaient subir quelques modifications pour être admis. Du reste les anciens dieux italiens et romains avaient toujours le plus d'adorateurs, et les vieilles cérémonies pontificales prédominaient dans le culte. Enfin les plébéiens élevés au sacerdoce montraient autant de zèle que les patriciens pour le maintien de la religion. Mais à la seconde guerre punique commence une nouvelle période pour l'histoire religieuse de Rome, une période de décadence; elle dure jusqu'à la fin de la république.

Deux causes contribuèrent surtout à cette décadence. La première fut l'introduction à Rome de la philosophie grecque. Hostile à la religion, cette philosophie cherchait alors à prouver que tous les dieux n'étaient que des hommes remarquables par leurs vertus ou leur puissance, élevés au rang de divinités par les peuples reconnaissants. Le principal auteur de ce faux système d'interprétation mythologique fut Evhémère, qui vivait sous Cassandre (300 a. C.), et qui expliqua ses idées dans un ouvrage intitulé *ἱερὰ ἀναγραφὴ*. Ennius le fit connaître à Rome par un poème qui n'était autre chose qu'une traduction en vers de l'écrit d'Evhémère, et l'influence de ces idées se montre dans les histoires qui transformèrent p. ex. Saturne en premier roi du Latium et firent naître comme des hommes Hercule Esculape, Castor et Pollux. Le panthéisme des Stoïciens se répandit

encore davantage à Rome et fut accepté par la majorité des gens instruits. Il se fit ainsi une scission complète entre les idées du peuple et celles des personnes instruites ; la religion ordinaire ne parut propre qu'à la basse classe ; elle devait être respectée tout au plus par politique. On reconnaissait alors trois doctrines sur les dieux, celle des poètes, celle des philosophes et celle de l'État ; quelques hommes bien pensants, tels que le pontife Mucius Scévola (consul en 95 a. C.) et Varron, désiraient que les deux premières fussent cachées au peuple et qu'on s'en tint à la dernière, même quand elle enseignait des faussetés. Mais leur désir ne pouvait se réaliser, la direction imprimée aux études philosophiques devait nécessairement atteindre les couches inférieures de la société et y détruire le sentiment religieux : malheureusement le cercle des philosophes restait fort petit, et le grand nombre n'apprit que l'irrégion sans apprendre la philosophie.

La seconde cause de décadence religieuse doit être cherchée dans le mouvement politique. L'ambition de la noblesse faisait peu rechercher les sacerdoces patriciens de flamines et de *rex sacrificulus*, dont les dignitaires ne pouvaient aller à la guerre, source d'honneurs et de richesses. Pendant 75 ans, depuis 87 a. C. il n'y eut pas de *flamen dialis* à Rome. Les grands collèges des pontifes, des décevirs et des augures, accessibles aux plébéiens, devinrent des institutions purement civiles, surtout depuis que la *lex Domitia* (650 u. C. 104 a. C.) abolit l'ancien système de cooptation, et fit nommer par le peuple les membres de ces collèges. Ceux-ci furent dès lors assimilés aux magistrats ; les sacerdoces devinrent des places politiques : la connaissance des rites transmise jadis dans les familles sacerdotales se perdit depuis que les dignités n'étaient plus conférées par les prêtres eux-mêmes, et la science religieuse fut ignorée par ceux mêmes qui avaient mission de la défendre contre les attaques incessantes de la philosophie. Indifférents au culte, les pontifes laissaient vacants plusieurs sacerdoces publics ; les temples tombaient en ruines, on pillait les statues et les objets sacrés. Avec la chute du culte, les dieux mêmes tombaient en oubli ; plusieurs divinités romaines n'étaient plus connues que des érudits, d'autres étaient même une énigme pour les hommes les plus savants : ainsi l'on se disputait sur la nature de Vêjovis.

Les seules divinités jouissant encore de quelque popularité étaient celles qui offraient de l'analogie avec les dieux grecs. La mythologie

grecque avait remplacé en effet la religion romaine; on y cherchait presque exclusivement l'explication des divinités latines et l'on regardait comme inexplicable ce qui ne pouvait être éclairci de cette manière.

Rien de plus curieux sous ce rapport que le procédé d'Ovide, dans ses *Fastes*, cette caricature de la religion romaine : dès le commencement du poème il ignore la nature de Janus :

Quem tamen esse deum te dicam, Jane biformis?
Nam tibi par nullum Graecia numen habet.

Mais les Romains de cette époque ne pouvaient comprendre le sens idéal de la mythologie hellénique; le culte grec, avec ses fêtes, ses jeux et son théâtre, au lieu de leur élever l'esprit, ne fut pour eux qu'une école d'immoralité, dans laquelle les mythes les plus licencieux étaient représentés. Ils se croyaient permis tous les vices, quand ils en voyaient souillés les dieux eux-mêmes.

Auguste chercha à guérir cette dépravation morale, en remettant en honneur la religion perdue : il fit relever les temples, entoura de pompes nouvelles les cérémonies religieuses, institua de nombreux collèges de prêtres et augmenta leurs revenus. Mais tous ces efforts ne pouvaient sauver que la forme; le fond religieux était détruit à jamais. La religion n'était du reste, pour Auguste et ses successeurs, qu'un instrument politique, les prêtres dépendaient entièrement de l'empereur, le pontife suprême. Bientôt même le chef de l'État fut adoré à la manière orientale, et placé au nombre des dieux.

Cependant l'homme a besoin de croire : la conscience de ses rapports avec la divinité le pousse à embrasser une religion et à s'attirer la faveur du dieu dont il dépend. Lorsque la mythologie grecque et romaine ne satisfait plus le sentiment religieux, on se tourna vers l'Orient. Les religions mystérieuses de l'Égypte et de l'Asie-Mineure, l'étrangeté ou les formes sévères de leurs cultes, les prescriptions parfois rigoureuses mais toujours nettement formulées qu'elles imposaient, enfin les promesses de purification et de récompenses après cette vie, devaient attirer vivement une société corrompue, déchirée par les remords. Depuis longtemps quelques dieux de l'Orient avaient trouvé place dans le panthéon romain, mais ils avaient dû se plier aux exigences du culte national de Rome; le culte purement oriental avait été pros crit, ses ministres punis ou bannis. On s'était montré surtout rigoureux contre le culte d'Isis, dont les fêtes nocturnes étaient souvent une cause de scandale;

sous Tibère entre autres il fut prohibé (Tac. Ann. II, 85). Mais les empereurs suivants, loin de lui être hostiles, le favorisèrent au plus haut point : Othon, Domitien, Commode, Caracalla et Alexandre Sévère sont cités comme adorateurs ardents d'Isis. Ce culte se répandit même dans le reste de l'empire romain : on en a trouvé des traces dans la Gaule, dans l'Espagne, dans la Dacie, dans la Germanie et même en Bretagne. Les jeûnes, l'abstention des plaisirs sensuels prescrite par les prêtres d'Isis, et surtout l'espoir d'être conduits par Osiris dans le séjour des bienheureux, attiraient beaucoup d'adeptes. En même temps se répandirent les mystères grecs de Cérès d'Éleusis, de Sabazius, le culte oriental de Vénus et d'Adonis et celui de Cybèle. Le judaïsme lui-même fut en honneur, tandis que le christianisme produisit de nombreuses conversions.

A partir des Antonins les religions orientales sont dominantes : Mithra surtout, le dieu persan du soleil, est honoré à Rome. Pour être agréable à lui ou à Cybèle, on se soumit au rite barbare du baptême du sang nommé *taurobolium* ou *criobolium*. On descendait l'initié dans une large fosse qu'on recouvrait d'un plancher percé de trous; sur ce plancher était immolé un bœuf ou un béliet (ζῆτις), dont le sang filtrait comme une pluie à travers les trous. Le patient le recevait sur tous ses membres, et avait soin que les yeux, les joues, les lèvres, le nez et surtout la langue en fussent arrosés. Enfin les dieux de l'Orient avaient fait oublier les dieux romains à tel point que Firmicus Maternus écrivant sous Constantin son livre *de errore profanarum religionum*, crut pouvoir se borner à prouver la fausseté des cultes d'Isis, de Cybèle, de la Virgo Cœlestis de Carthage, et de Mithra.

Pour satisfaire les cœurs aspirant au monothéisme, ces religions prétendaient toutes honorer le vrai dieu, dont tous les autres ne sont que des symboles. La lutte qu'elles livraient au christianisme y faisait entrer plusieurs idées chrétiennes, mais malgré tous ses efforts, malgré le fard dont elle se couvre, l'erreur ne peut tenir longtemps contre la vérité. Le christianisme triompha avec Constantin en 324; persécuté jadis il poursuivit à son tour; les temples furent abattus, leurs revenus confisqués et le culte des idoles défendu sous peine de mort (cod. Theod. XVI 10, 4). Julien l'Apostat (361-363) chercha à relever le paganisme, mais ses efforts n'eurent d'autres effets que d'arrêter, pour quelques années, sa chute définitive. Gratien, qui

renonça en 382 à la dignité de *pontifex maximus* renouvela les persécutions ; Théodose-le-Grand et ses fils Honorius et Arcadius se distinguèrent surtout par leur zèle, et laissèrent peu à faire à leurs successeurs. Les derniers décrets témoignant de l'existence de rites ou de cultes payens datent du commencement du VI^e siècle.

§ II.

DES DIFFÉRENTES ESPÈCES DE CULTES ET DES PRÊTRES.

Il y avait deux espèces de cultes à Rome, des cultes privés et des cultes publics, *sacra privata* et *sacra publica*. Le culte privé est institué pour le salut de l'individu, de la famille ou de la *gens* ; dans le premier cas il a pour ministre le citoyen lui-même qui veut implorer pour sa personne la protection divine ; dans le second il est exercé par le père de famille ; dans le troisième, par un prêtre ou sacrificateur (*flamen*) nommé par la *gens* dans son sein ; celle-ci entretient pour son culte un *sacellum* du dieu patron, qui reçoit de là un surnom : ex. *Minerva Matusia*; *Hercules Julianus* etc.

Les *sacra publica* sont célébrés pour le salut du peuple entier, *pro populo*, soit par des prêtres officiels, dotés par l'État, *sacerdotes populi Romani*, soit par les citoyens eux-mêmes, soit par des corporations ou des *gentes* auxquelles l'État confie des cultes particuliers.

La seconde espèce de *sacra publica* porte le nom spécial de *sacra popularia* ; la troisième celui de *sacra gentilicia*.

SACRA PRIVATA.

Le culte de la famille s'adresse principalement aux Pénates et aux Lares. Les *Pénates* sont les génies protecteurs des provisions (*penus*), qui nourrissent et entretiennent la famille. La chambre aux provisions se trouve à côté de l'atrium, au fond de la maison, dans le *penetrale domus*, les Pénates y entretiennent l'abondance, et des personnes pures et chastes peuvent seules y pénétrer. Le sanctuaire des Pénates est le foyer qui se trouve dans l'atrium, où les provisions sont préparées ; on y voit leurs images, et les jeunes filles de la maison y entretiennent, pour l'usage domestique et en leur honneur, un feu éternel. On leur donne une partie de chaque repas pris par la famille ; le père, en qualité de prêtre, leur offre des sacrifices, et pendant l'hiver, lorsque les provisions sont si utiles et que la famille est rassemblée autour du foyer, on célèbre leur fête.

Les *Lares*, c'est-à-dire « les seigneurs », sont d'autres génies protecteurs. Ils comprennent d'abord les ancêtres, dont les âmes vivent dans les enfers et continuent à exercer une influence sur les générations suivantes, ce qui leur a fait donner le nom de *manes* « bons, » par euphémisme; le *Lar familiaris* ou le fondateur de la famille jouissait parmi eux de faveurs particulières. Les *Lares* comprennent ensuite le génie du maître de la maison, la force génératrice vivant dans la famille et l'augmentant sans cesse. Leurs statues en bois se trouvaient au foyer à côté de celles des *Pénates*. Comme ceux-ci ils étaient censés prendre part à toutes les joies et à toutes les douleurs domestiques; on les invoquait dans toutes les circonstances importantes : on ne les oubliait ni à la naissance d'un enfant, ni au mariage ou au décès d'un membre de la famille, ni au départ et au retour du père. Ils s'identifiaient avec la maison ou la famille, et pour ce motif on emploie leurs noms pour désigner l'une ou l'autre.

SACRA PUBLICA POPULI ROMANI.

Les prêtres ou ministres des *sacra publica* se divisent en trois classes comme ces *sacra* eux-mêmes. La première comprend les grands collèges ou les sacerdoces de l'État tout entier. D'abord ils étaient au nombre de cinq : le collège des *Pontifes*, auquel se rattachent le Roi des sacrifices, les *Flamines* et les *Vestales*; les *X viri* ou *XV viri sacris faciundis*, les *Augures*, les *Saliens* et les *Féciaux*. Les deux derniers collèges perdirent plus tard leur importance, et le nom de *grands* n'était plus mérité que par les *Pontifes*, les prêtres des *dii patrii* ou du rite romain, par les *X viri* ou *XV viri*, les prêtres des *dii peregrini* ou du rite grec, et par les *Augures*, les prêtres de la divination romaine.

La deuxième classe comprend les prêtres des *sacra popularia*; les plus anciens et les plus considérés sont les *Curions*.

A la troisième appartiennent les *Sodales*, dont plusieurs avaient de l'importance par leur antiquité et leur caractère patricien, ou en acquirent plus tard par le culte de la maison impériale.

Tous ces prêtres avaient le droit de porter la toge prétexte et une place d'honneur aux fêtes et aux jeux; ils étaient exempts d'impôts et du service militaire, et l'État leur assignait un domaine *ager publicus* dont les revenus leur appartenaient. Des esclaves publics et des hommes libres de différentes espèces (sacrificateurs, musiciens, hérauts, licteurs etc.) leur étaient adjoints pour les aider à

accomplir les cérémonies du culte. Parmi ces aides sacerdotaux on distingue particulièrement les *camilli* et *camillae*, enfants n'ayant pas atteint l'âge de puberté et possédant encore leur père et leur mère, *patrimi* et *matrimi* (en grec ἀμφιθαλείς). Leurs parents devaient être unis par *confarreatio* et, avant la loi Ogulnia (300 a. C.), être patriciens. Aux cultes célébrés selon le rite grec on admettait des fils d'affranchis; c'est pourquoi les enfants assistant aux cultes anciens portaient aussi le nom de *pueri ingenui* ou celui de *patrimi maximi*. Ces *camilli* n'aidaient pas seulement les prêtres dans les sacrifices; ils formaient encore une pépinière pour le sacerdoce, et on les instruisait dans les fonctions qu'ils devaient accomplir un jour. On les prenait généralement dans les familles des prêtres eux-mêmes, où le sacerdoce était pour ainsi dire héréditaire.

Les Flamines, le Roi et les Vestales étaient nommés par le *Pontifex Maximus*; les collèges des Pontifes, des X ou XV *vir*i, des Augures et des VII *vir*i *epulones* se complétaient par *cooptatio* jusqu'à ce que la loi *Domitia* (650 de R. 404 a. C.) en fit désigner les membres par les comices tributes (4). Les autres collèges, les Salii, les Luperci et les Arvaux étant purement patriciens, continuaient sans doute à se servir exclusivement de la *cooptatio*. Chaque nouveau prêtre était tenu de donner un grand dîner, dont le luxe était devenu proverbial.

(La suite prochainement)

COLLECTION DES GRANDS ÉCRIVAINS DU PAYS PUBLIÉE PAR L'ACADÉMIE ROYALE DE BELGIQUE.

LE PAS DE LA MORT, POÈME DE CHASTELLAIN.

La partie des temps modernes qui s'étend jusqu'au seizième siècle, fut longtemps regardée comme une époque de grossièreté et d'ignorance. Il était généralement convenu qu'elle n'avait rien produit de remarquable en aucun genre : sans parler de ses arts, qui étaient

(1) La *cooptatio* ne fut pas entièrement abolie : les comices désignaient les prêtres qui devaient être admis par le collège. Ce choix était fait parmi les citoyens qu'un ou deux membre du collège avaient déclarés, sous serment, dignes de la *cooptatio*; 17 des 35 tribus, tirées au sort, y procédaient. Sylla abrogea ces dispositions en 673 u. c., mais elles furent rétablies par le tribun T. Atius Labiénus en 691.

flétris du nom de gothiques, ses productions littéraires n'avaient aucune valeur. De telles conclusions étaient admises de bonne foi par des esprits justes d'ailleurs et éclairés, de sorte que Boileau pouvait, sans réclamation, dater de Villon la naissance de la poésie française.

La cause de ce dédain doit être attribuée, à la Renaissance, qui nous rendit un fort mauvais service, non pas en nous faisant apprécier les admirables productions de l'antiquité, mais en nous faisant oublier les nôtres. On s'éprit de la beauté de la forme, de la pureté du style, de l'harmonie des vers et des périodes dans des langues étrangères déjà parvenues à leur plus complet développement; on n'eut plus de regard que pour les écrivains grecs et latins; on dédaigna, on désavoua la littérature nationale, à cause d'une certaine rudesse primitive qui contrastait avec le développement ultérieur, et les écrits qui dans leur temps avaient valu tant de renommée à leurs auteurs, furent relégués dans les rayons les plus obscurs des bibliothèques. L'imprimerie à son début répandit par le monde tous les ouvrages des anciens : les pièces les plus médiocres, les fragments les plus insignifiants furent exhumés, édités, commentés; la découverte de deux ou trois mots nouveaux faisait le tour de l'Europe savante. Mais pour notre littérature, l'imprimerie n'était pas née : des poèmes considérables, des histoires de longue haleine n'étaient pas même connus de nom; tant les arrêts les moins motivés de l'opinion ont force de loi.

Aujourd'hui tout est changé, et nous sommes témoins d'une Renaissance qui ne laissera pas, il faut l'espérer, d'avoir aussi son utilité. On s'aperçoit qu'on a jugé avant de connaître, qu'on a commencé par où on aurait dû finir. Certes l'étonnement a été grand parmi les savants lorsqu'ils ont vu qu'ils poursuivaient bien loin matière à leurs investigations, tandis qu'ils avaient, tout près d'eux, une prodigieuse quantité de textes provoquant la lecture, sollicitant l'examen; lorsqu'ils se sont aperçus, au moment de mettre la main à l'œuvre, qu'après avoir pénétré les secrets d'idiomes étrangers fort difficiles, de langues qui semblaient à jamais perdues, ils ne comprenaient pas la langue nationale primitive, la langue de nos aïeux. Maintenant l'élan est donné, et on ne s'arrêtera plus avant d'avoir réparé une grande injustice. Sans parler des langues germaniques, qui provoquent beaucoup de recherches, les langues romanes sont étudiées avec ardeur; la langue d'oïl surtout est l'objet d'une atten-

tion spéciale, et deux nombreuses et savantes écoles, l'école française et l'école allemande, arrivent insensiblement à de magnifiques résultats : déjà elles ont exhumé et presque constitué avec sa grammaire si régulière notre vieille langue héroïque, la langue flexible, poétique et harmonieuse du treizième siècle, et tous les jours elles publient, sans parler d'autres productions, quelques-uns de ces poèmes chevaleresques qui donnèrent à la littérature française le sceptre en Europe au douzième et au treizième siècle, et qu'on ne peut comparer, malgré leur infériorité comme composition, qu'à l'Iliade et à l'Odyssée, ces poèmes uniques dans le monde.

Les gouvernements ne restent pas en arrière ; ils secondent l'action individuelle, favorisent les recherches, et viennent au secours de la science, en se chargeant des frais de longues et dispendieuses publications. Sous ce rapport le gouvernement belge se distingue et mérite les plus grands éloges. Jaloux de conserver tout ce qui intéresse l'honneur national, il a compris que les grands hommes, que les grands écrivains sont une partie essentielle de la gloire d'un pays, et que le présent s'illumine des reflets de la splendeur passée. Aussi il attaque nos antiquités nationales par tous les côtés à la fois. Pour ne rien dire des monuments des arts, architecture, peinture, sculpture, etc., à la découverte et à la conservation desquels veille une commission royale toute spéciale (1), il soutient les Bollandistes, qui ouvrent la tranchée, et dont les longues et savantes recherches nous dévoilent le côté religieux des anciens temps, tandis que les travaux entrepris pour la formation du tableau de nos anciennes assemblées nationales, nous en montreront le côté politique. De plus il a chargé depuis longtemps l'Académie de plusieurs importantes publications, qui toutes sont en bonne voie d'exécution. D'abord une collection des œuvres les plus remarquables des anciens compositeurs belges, traduites en notation moderne, fait revivre l'éclat de nos grandes écoles de musique. Les vieilles chroniques sortent de tous les dépôts d'archives, où va les chercher la commission royale d'histoire, pour arriver au grand jour de la publicité. Une biographie nationale, pour laquelle de longs travaux préparatoires ont été faits, et dont le premier volume paraîtra au commencement de cette année, va fouiller

(1) En ce moment même une dépêche ministérielle réclame l'avis de la commission royale des monuments au sujet de l'organisation, à Bruxelles, d'une exposition semblable à celle qui a eu lieu avec tant d'éclat l'année dernière à Malines. L'étranger serait appelé à y prendre part.

aussi en tous sens dans la profondeur des siècles, et révéler tout ce qu'il y a de glorieux et d'honorable dans notre passé. Enfin une collection des grands écrivains du pays, qui ont composé soit en flamand soit en français, nous fera connaître bien des ouvrages inconnus de notre ancienne littérature.

Notre intention est de rendre compte successivement de ces dernières publications ; d'examiner les œuvres inédites de nos vieux écrivains, de les étudier, de les faire connaître autant que le temps et l'espace nous le permettront. Nous commençons aujourd'hui par ceux qui ont écrit en français.

On sait comment fut décidée cette collection, et comment l'Académie royale de Belgique en fut chargée, par arrêté royal du 4^e décembre 1845, sur le rapport de M. Van de Weyer, ministre de l'intérieur. Pendant quinze ans l'entreprise paraissait oubliée, lorsqu'une lettre ministérielle du 2 juin 1860 vint rappeler à l'Académie « que la Belgique possédait des monuments littéraires d'une incontestable valeur et qu'elle s'était laissé devancer déjà par l'étranger pour plusieurs publications dont elle aurait dû peut-être prendre l'initiative. » Le ministre citait notamment les écrivains du XV^e siècle. Aussitôt on se mit à l'œuvre, M. Kervyn de Lettenhove dans ses rapports proposa la marche à suivre et les auteurs à éditer. Le 13 mai 1861 la commission était constituée, et un an après le premier volume était sous presse. Aujourd'hui, grâce en particulier à l'activité extraordinaire de M. Kervyn, à ses profondes connaissances en histoire et en bibliographie et à l'empressement avec lequel on lui a ouvert tous les dépôts littéraires de l'Europe, huit volumes ont paru savoir : *Les vraies chroniques de Jehan le Bel*, par M. Polain; *Le premier livre des chroniques de Froissart*, par M. Kervyn; *Les œuvres de Georges Chastellain* (6 vol.), par M. Kervyn. Ces textes pour la plupart sont inédits.

Désirant examiner d'abord Chastellain, nous aurions été heureux de commencer par son ouvrage le plus important, sa chronique, dont la partie publiée forme quatre volumes. Mais comme un tel examen demande beaucoup de temps, nous aborderons en attendant un court poème, intitulé le *Pas de la Mort*, que M. Kervyn lui attribue et qu'il a publié à la suite de la chronique. Aujourd'hui nous nous contenterons de le faire connaître, en réservant nos observations pour un prochain article.

La pièce est écrite en vers de huit syllabes. Elle se compose de

93 stances de huit vers chacune. Les six premiers vers courent sur deux rimes, le premier rimant avec le troisième et le quatrième, le second avec le cinquième et le sixième. Les deux derniers riment ensemble. Suivant l'usage du temps, il y a des successions de rimes masculines ou de rimes féminines différentes, ce qui ne laisse pas de choquer un peu nos oreilles modernes, bien que ce mode fût aussi naturel et aussi fondé en raison que le nôtre.

Sous le rapport du fond, le *Pas de la Mort* est une sorte de méditation, en l'entendant à peu près dans le sens religieux du mot. Afin d'engager les *mondains* à bien vivre, l'auteur montre que tous les hommes doivent mourir, et décrit le moment de la mort avec toutes les circonstances qui l'accompagnent.

Il expose d'abord, sous forme d'introduction, les causes qui l'ont engagé à écrire ce *traitié*. Dans sa jeunesse il a perdu sa dame. Il commence ainsi :

Je fus indigne serviteur,
Au temps de ma prime jeunesse,
De l'oultrepasser de valeur,
La joye de mon povre cœur,
Ma parassouvie maistresse ;
Mais la mort, par sa grant rudesse,
Envieuse de nostre bien,
Prit son corps et laissa le mien.

Un peu avant de mourir, elle voulut que je la visse encore :

Car elle me fit appeler
Et me dit basset à voix casse :
« Mon amy, regardez ma face.
« Voyez que fait dolante mort
« Et ne l'oubliez désormais ;
« C'est celle qu'aimiez si fort ;
« Et ce corps vostre, vil et ort,
« Vous perderez pour un jamais...

En voyant ce « taint et appaly visage, » je tombai à la renverse. Ma dame me fit transporter dehors, et peu après rendit l'esprit.

Et maintenant après avoir été témoin de ce triste spectacle, je comprends qu'il faut mourir et que les joies d'ici bas sont peu de chose.

Pour quoy, pour mirer les mondains,
Congnoissant ma fragilité,
Comme celui qui sçait le mains,
Ay faict et escript de mes mains,

Ainsy comme je l'ay trouvé,
Ce traité que j'ay compilé
Et nommé le Miroir de Mort;
Chascun en doit avoir remort.

Pour se mirer dans ce miroir il faut penser à la mort, songer à tous ceux que nous voyons mourir; car c'est notre image. Que sont devenus tous ceux qui ont vécu avant nous? Où sont les grands rois, les grands conquérants, les grands capitaines, les femmes célèbres par leur courage, par leur beauté, par leurs malheurs ou par leurs vertus? Tous ont subi la loi commune, et nous la subirons à notre tour.

Puisqu'il en est ainsi, puisque nous ne pouvons fuir, il faut nous garder de pécher, songer à la faiblesse de notre nature, et avoir confiance en Dieu qui voulut mourir pour nous, afin qu'il nous soutienne au dernier moment.

Après avoir établi la nécessité de la mort, l'auteur montre qu'elle vient sans qu'on y pense :

Quand nous cuidons estre plus haut
Plus subitement déchéons;
Il ne nous faut guères d'assaut;
Un petit de froit ou de chaut
Nous fait avoir les trenchisons (1),
Ou les mulles à nos talons,
Ou tout subitement mourir
Sans regarder n'avoir loisir.

Du reste elle n'épargne personne, ni la jeune dame dans tout l'éclat de sa beauté, ni le redoutable chevalier, ni le gentilhomme vêtu de court, ni l'abbé, ni le bourgeois :

Le bourgeois qui boit du meilleur
Et fait à tous chière commune,
Mort ne luy fera plus d'honneur
Comme à un povre laboureur
Ou à autre de la commune.
Il ne lui chault où elle plume,
A grant, au petit, au moyen :
Encontre elle, n'y a moyen.

L'auteur décrit ensuite les circonstances qui accompagnent la mort : douleurs physiques, car le corps travaille et s'ébranle de toutes parts, mais surtout angoisses morales, parce qu'alors l'âme connaît tous ses faits passés et que de tous côtés elle en est assaillie.

(1) *Trenquisons*, tranchées, douleurs aiguës.

Puis le démon est là, qui veut jeter le mourant dans le désespoir, en lui rappelant qu'il a mal vécu :

« Ne t'attens plus aux Évangilles,
« N'a messe qu'on te fasse dire :
« Tu n'as parens, ne fils, ne filles
« Ne tous ceux qui sont de tes villes,
« Qui se puissent tenir de rire;
« Il ne leur chault de ton martire,
« Ne si tu t'es dampné pour eux :
« Tu en es le seul malheureux.

Et puyz lui dit : « Je suis des princes
« De l'infernale mansion.
« Il te faut laisser tes provinces.
« Je t'enmenray povres et minces
« Au lieu de tribulation.

D'un autre côté le bon ange s'avance et tâche de le consoler et de le reconforter. Il lui représente la bonté et la miséricorde infinie de Dieu, et les tourments qu'il endura pour lui au jour de la passion :

« Sâ tendre chair fut deschirée
« Et son vierge sang espandu
« Par les grans coups de l'escorée...
« Le chief fut couronné d'espine
« Poignant jusques à son cerveau;
« Sa face glorieuse et digne
« En qui respand beauté divine
« Fut ressemblant à un méseau;
« Lui qui devant était si beau,
« Fut en cet estat rencontré
« De la Vierge qui l'ot porté.

La Vierge en voyant son fils lui adresse des prières touchantes :

« O mon enfant, escoute-moy;
« Je vueil à ta douleur partir;
« Mon Dieu, mon Seigneur et mon Roy,
« Fay tant pour la mère de toy,
« Qu'avant ta mort, puisse mourir;
« Car je ne te puis secourir,
« Et sy te voy tant désolé !
« Hélas ! à quoy t'ay-je porté ?

Le bon ange continue son exhortation, qui n'occupe pas moins de vingt-deux stances ; il engage le mourant à se repentir, en lui rappelant l'exemple du bon larron et de Madeleine, et en lui représentant le bonheur du ciel.

Après avoir ainsi fait voir les angoisses de la mort, l'auteur termine en s'adressant aux vivants et en les exhortant à bien vivre. Voici une des stances finales :

En Dieu soit ta ferme espérance,
En ce faux monde peu d'arrêt,
En vanité et en beubance,
En pompe et en outrecuidance,
En orgueil qui à Dieu desplait,
En luxure qui tout deffait,
En ire, paresse et envie,
En avarice et gloutonnie.

Tel est le *Pas de la Mort*, que M. Kervyn regarde comme une des plus faibles compositions de Chastellain. Cependant, tel qu'il est, cet ouvrage a quelque chose d'attachant ; moins sans doute à cause de sa forme littéraire qu'à cause du fond et des idées. Cette longue élégie sur le néant des choses humaines, sur la fragilité des biens d'ici bas, encore que les pensées n'en soient pas neuves, cette teinte de tristesse partout répandue, intéressent l'esprit et l'occupent. Il y règne une conviction profonde sans aucune arrière pensée. Le ton est ferme, franc et net ; la phrase facile se déploie avec clarté, sans étalage de science, d'antiquité ou de mythologie, sans recherche de beau parler, sans métaphysique nuageuse. La disposition et bonne et la marche facile à saisir. En revanche on y trouve des répétitions d'idées, des longueurs, une sorte de bavardage, résultant sans doute de la manière épique et des romans de chevalerie, des expressions assez crues, beaucoup de stances faibles, plus encore qui finissent faiblement, probablement à cause de la difficulté de la rime. Celles que nous avons données sont parmi les plus belles.

Sous le rapport de la versification, le rythme est bien marqué, la rime ferme, la coupe harmonieuse. Les exceptions doivent être, pensons-nous, attribuées en général à des altérations. Les dix dernières strophes offrent cette particularité, que les huit vers dont chacune se compose, commencent par la même lettre et qui plus est par le même mot. Ces lettres sont A, B, C, D, E, F, G, V, M, P. Quatre ou cinq vers seulement sur quatre-vingts font exception. Est-ce là un de ces jeux d'esprit, un de ces tours de force dont on trouve ailleurs des exemples, ou bien l'auteur a-t-il, en agissant de la sorte, une intention quelconque ? D'autre part la pièce est-elle entière, ou bien manque-t-il des strophes qui compléteraient les lettres de l'alphabet ? Ce sont des problèmes que nous laissons à de plus habiles.

NOTES SUR LES COURBES DU SECOND DEGRÉ.

En produisant ces notes, je n'ai pas la prétention de donner du neuf, du moins quant au fond.

Ce modeste travail comprend les théories du centre, des asymptotes, des diamètres y compris les diamètres conjugués et les axes, des cordes supplémentaires et de la tangente.

Si je suis entré dans quelques détails inutiles à l'exposé de la méthode, et si même quelquefois, j'ai pu suivre des chemins déjà tracés (1), c'est dans le but de former un ensemble qui puisse éventuellement être utilisé dans l'enseignement et servir aux élèves qui étudient la géométrie analytique.

Dans tous les cas, je pense que les procédés sont nouveaux, au moins dans leurs parties les plus importantes.

Mais, avant d'entrer en matière, je crois devoir présenter quelques préliminaires, comme base des raisonnements et des calculs qu'exigent les théories que je me propose d'exposer.

1° En résolvant, par rapport à y , l'équation générale du 2° degré

$$Ay^2 + Bxy + Cx^2 + Dy + Ex + F = 0 \quad (A)$$

et en y faisant $a = -\frac{B}{2A}$, $b = -\frac{D}{2A}$, $n^2 = \frac{B^2 - 4AC}{4A^2}$,

$$p = \frac{BD - 2AE}{4A^2}, \quad q = \frac{D^2 - 4AF}{4A^2},$$

on trouve $y = ax + b \pm \sqrt{n^2 x^2 + 2px + q}$, ou

$$y = ax + b \pm M \quad (B)$$

en posant

$$M = \sqrt{n^2 x^2 + 2px + q} \quad (C)$$

2° Il faut se rappeler que l'équation (A) représente

une ellipse si $n^2 < 0$ et $p^2 - n^2 q > 0$,

une hyperbole si $n^2 > 0$ et $p^2 - n^2 q \geq 0$,

une parabole si $n^2 = 0$ et $p \geq 0$.

(1) Particulièrement dans les traités de MM. Noël, Ritt, Briot et Bouquet.

3° L'équation de la ligne droite, résolue aussi par rapport à y , est :

$$y = mx + h \quad (D)$$

En y posant $m = a + \alpha$ et $h = b + \beta$, elle devient

$$y = ax + b + (\alpha x + \beta) \quad (E)$$

ou $y = ax + b + N \quad (F)$

si on y fait

$$N = \alpha x + \beta \quad (G)$$

Les équations (B) et (F) et par suite les ordonnées qui correspondent à une même abscisse, dans la courbe et la droite représentées par ces deux équations, ont ainsi une partie commune. De sorte que pour les points communs à ces deux lignes, les deux autres parties doivent être égales.

Donc pour ces points on doit avoir

$$\alpha x + \beta = \sqrt{n^2 x^2 + 2px + q}.$$

D'où, élevant au carré.

$$(\alpha^2 - n^2) x^2 + 2(\alpha\beta - p)x + \beta^2 - q = 0 \quad (P)$$

I. *Centre.* Supposons que la droite rencontre la courbe en deux points. La partie de cette droite, comprise entre ces deux points, sera une corde dont le milieu aura pour abscisse la demi-somme des racines de l'équation (P) prise en signe contraire.

Donc pour ce point, $x = \frac{p - \alpha\beta}{\alpha^2 - n^2}$.

Éliminant β entre cette équation et $N = \alpha x + \beta$ (G), on trouve $\alpha N - p - n^2 x = 0$

d'où $\alpha = \frac{p + n^2 x}{N} \quad (H)$

Mais pour que cette valeur de x soit l'abscisse du centre, il faut qu'elle soit indépendante non-seulement de β , mais encore de α , car ce point devant être le milieu de la corde, quelle que soit la direction de celle-ci, son coefficient angulaire m , et par suite α , doit pouvoir y prendre une valeur quelconque.

Donc α est indéterminé. Donc l'expression (H) donne simultanément

$$N = 0 \text{ et } x = -\frac{p}{n^2}.$$

La dernière est donc l'abscisse du centre.

Pour avoir son ordonnée, il suffit de substituer ces valeurs de N et de x dans (F) et l'on aura $y = -\frac{ap}{n^2} + b$.

Ainsi les coordonnées du centre sont

$$x = -\frac{p}{n^2} = \frac{2AE - BD}{B^2 - 4AC}$$

$$y = -\frac{ap}{n^2} + b = \frac{2CD - BE}{B^2 - 4AC}.$$

Si $n^2 = 0$, ces valeurs sont infinies, à moins qu'un des numérateurs ne soit nul aussi, ce qui les rendrait indéterminées. Mais alors p serait nul et l'équation (A) ne représenterait plus une courbe. Donc la parabole n'a pas de centre.

Si $n^2 > 0$, ces coordonnées ne sont ni infinies ni indéterminées et, comme elle proviennent d'équations du 1^{er} degré, elles ne sauraient être imaginaires, ni avoir chacune plus d'une valeur réelle. Donc l'ellipse et l'hyperbole ont chacune un centre et n'en ont qu'un.

II. *Asymptotes.* Pour que la droite puisse être une asymptote de la courbe, il faut d'abord que les racines de (P) soient infinies. On doit donc avoir

$$\left. \begin{aligned} \alpha^2 - n^2 &= 0, \text{ d'où } \alpha = \pm n \\ \alpha\beta - p &= 0, \text{ d'où } \beta = \pm \frac{p}{n} \end{aligned} \right\} \quad (I)$$

Mais dans l'ellipse, on a toujours $\alpha^2 - n^2 > 0$. Et dans la parabole, si $\alpha^2 - n^2 = 0$, on a aussi $p = 0$ et l'équation ne représente plus une courbe.

Donc l'hyperbole est la seule courbe du 2^{me} degré qui puisse avoir des asymptotes rectilignes. Mais il faut encore que la droite s'approche indéfiniment de la courbe. Or, des conditions (I) combinées avec les équations (C) et (G), on déduit

$$N - M = nx + \frac{p}{n} - \sqrt{n^2 x^2 + 2px + q}$$

et
$$N + M = nx + \frac{p}{n} + \sqrt{n^2 x^2 + 2px + q}$$

Multipliant et divisant successivement ces deux équations, il vient

$$N - M = \frac{p^2 - n^2 q}{n^2 (N + M)}. \quad (K)$$

On sait, par la discussion de l'équation (A), pour le cas de $n^2 > 0$ et $p^2 - n^2 q > 0$, qu'à partir des abscisses qui sont données par l'équation $n^2 x^2 + 2px + q = 0$, N augmente indéfiniment, à mesure que x devient plus grand ou plus petit. Or, il en est de même de M , à partir de $M = 0$, limite comprise par les deux premières. Donc, depuis ces deux limites, le facteur $N + M$ du dénominateur de (K) et par suite celui-ci augmente constamment et devient infini lorsque $x = \pm \infty$, tandis que le numérateur reste constant. Donc la différence des ordonnées de la courbe et de la droite diminue indéfiniment sans pouvoir jamais être nulle.

Donc si les conditions (I) sont remplies et si la courbe est une hyperbole, la droite sera une asymptote.

L'équation de cette droite devient alors, en substituant dans (E) les valeurs (I)

$$y = (a \pm n)x + (b \pm \frac{p}{n}).$$

Cette équation, que l'on obtient en faisant $q = \frac{p^2}{n^2}$ dans celle de la courbe, montre que l'hyperbole a deux asymptotes qui se coupent à son centre, car elle est satisfaite par les coordonnées de ce point.

En fonction des paramètres de (A), l'équation générale des asymptotes est

$$y = \frac{1}{2A} (-B \pm \sqrt{B^2 - 4AC})x + \frac{1}{2A} (-D \pm \frac{BD - 2AE}{\sqrt{B^2 - 4AC}}).$$

Cas particuliers. 1° $C = 0$. Alors $y = -\frac{E}{B}$ et

$$y = -\frac{B}{A}x + \frac{AE - BD}{AB}. \text{ La 1}^{\text{re}} \text{ est parallèle à l'axe des } x.$$

2° $A = 0$. Résolvant les équations de la courbe et de la droite par rapport à x , et raisonnant comme dans le cas général, on obtient $x = -\frac{D}{B}$ et $y = -\frac{C}{B}x + \frac{CD - BE}{B^2}$.

La 1^{re} est parallèle à l'axe des y .

De ces deux cas particuliers on peut conclure que, si l'équation de la courbe est privée du carré de l'une des coordonnées, une des asymptotes est parallèle à cette coordonnée.

3° $A=0$ et $C=0$. Des deux dernières équations on tire $y = -\frac{E}{B}$ et $x = -\frac{D}{B}$. Asymptotes respectivement parallèles aux axes coordonnés.

4° $A=0$, $C=0$, $D=0$. On trouve $x=0$ et $y = -\frac{E}{B}$. C'est à dire l'axe des y et une parallèle à l'axe des x .

5° $A=0$, $C=0$, $E=0$. D'où $y=0$ et $x = -\frac{D}{B}$. L'axe des x et une parallèle à l'axe des y .

6° $A=C=D=E=0$. Dans ce cas $x=0$ et $y=0$.

Ici les asymptotes coïncident avec les axes, et par conséquent l'équation générale, qui prend alors la forme $Bxy + F = 0$, est celle de la courbe rapportée à ses asymptotes.

TH. LAMBERT.

Dinant, janvier 1865.

(La suite prochainement.)

UNE LETTRE INÉDITE DE JEAN ARGYROPOULO.

Un de nos correspondants veut bien nous communiquer une lettre inédite de Jean Argyropoulo à Georges de Trébizonde. C'étaient, comme on sait, deux de ces Grecs du Bas-Empire que la prise de Constantinople amena en Italie, où ils eurent une foule de disciples. La lettre a été copiée par Hase. Elle offre de l'intérêt en ce qu'elle montre de quelle manière ces savants se traitaient, et combien ils avaient dégénéré de l'urbanité antique. La voici telle qu'elle nous est transmise.

Ex codice Ambros. græco N° 114. Τοῦ σοφωτάτου καὶ λογιωτάτου κυρίου Ἰωάννου διακόνου καὶ ἄρχοντος τῶν ἐκκλησιῶν, τοῦ Ἀργυροπούλου, ἐπιστολὴ πρὸς Γεώργιον τὸν Τραπεζούντιον.

Ἀνέγων σου καὶ ταῦτα τὰ γράμματα, σοφώτατε Γεώργιε, ἢ τό γε ἀληθέστερον εἰπεῖν, τὰ τραύματα, καὶ κατέγων σου τὰ νοήματα ἢ ληρήματα, ἐξ ἐπηρμένης ἢ μᾶλλον εἰπεῖν σεσημμένης καὶ σαπερᾶς τῆς διανοίας προϊόντα, καταγέλαστα τε ὄντα, καὶ πάσης αὐθαδείας ἢ μᾶλλον εἰπεῖν κωμικῆς βωμο-

λοχίας ἀπόζοντα. Τοσοῦτον καὶ γὰρ αὐτοῖς περιῆν ἀπὸ βορᾶς, ὥστ' ἑμοὶ γε καὶ λεκάνης ἐδίδεσεν ἔν' ἐμέσω. Οὐ γὰρ ἔγωγ' ἠνετχόμεν ἀναγνώναι· ἐντεῦθεν τοῖνυν καὶ τὴν κεφαλὴν ἀλγίσσας, οὐκ ἔσχον ἐπὶ πλείον ἐκτεῖναι σοι τάντιγγραφα, ὡς ἔδει. Δίχου δὴ τὰ παρόντα τό γε νῦν, καθάπερ κήρυκα· μικρὸν γὰρ ὕστερον ἀφίξεται καὶ ὅσα σοι πρὸς ἔπος ἀπολογήσασθαι χρή τῇ φιλολοιδορίᾳ κεφαλῇ. Πάντως δ' ὅποιον εἴπησθα ἔπος, τοῖόν κ' ἐπακούσαιο, Ὅμηρός φησιν. Ἐρρώσο, καθ' ὁπότερον ἂν βούλοιο τούτου σημαινόμενον.

BILLETS D'ALEXANDRE DE HUMBOLDT A HASE.

Nous nous empressons d'insérer quelques nouveaux billets inédits d'Alexandre de Humboldt, dont un de nos correspondants veut bien nous donner la primeur.

I.

(1822, 22 juin.) M. Cuvier me charge d'une prière pour vous, mon excellent ami, et comme il sera très-reconnaissant de votre obligeance, je pense qu'en bonne politique vous devez le satisfaire. On prétend qu'au XIV^{me} siècle il y avait encore des rennes dans les Pyrénées, parce que Gaston de Foex assure en avoir vu. Or. M. Cuvier a découvert que Gaston a été en Prusse, etc. Il prétend que Gaston peut y avoir vu ces animaux. Il me paraît tout aussi peu prouvé qu'au XIV^{me} siècle il y avait des rennes en Prusse; mais cela ne me regarde pas. La prière de M. Cuvier se réduit à cela : pourrez vous trouver à la Bibliothèque quelques citations allemandes qui confirment que Gaston a été en Prusse. Si vous les trouvez, vous devriez les porter à M. Cuvier qui reçoit tous les matins de 9 à 11 h. et les samedis de 9 h. à minuit les soirées. Vous serez très-bien reçu. Mille amitiés. H. Lundi.

II.

(1822, 22 avril?) Mon cher ami! M. Cuvier a trouvé dans les manuscrits des chasses du comte de Foys à votre bibliothèque que le comte dit avoir vu des rennes en Norwège et en Suède, où il a passé de Prusse. Cela explique tout très-bien. M. Cuvier a lu une note à l'Institut; il me charge de vous dire de ne pas vous donner beaucoup de peine. Cependant si vous trouvez quelque autre confirmation de ce fait du voyage en Norwège, cela lui serait très-agréable. Mille tendres amitiés. H.

III.

(1822, en août.) Une prière, cher ami. Vous connaissez les manières impertinentes et dédaigneuses avec lesquelles M. Cuvier dit les choses qu'il ne sait pas; il m'a nié hier la trouvaille des livres de Tacite à Corvey et que Machiavel n'a pas connu le beau morceau de Néron et d'Agrippine. Il a prétendu chez Mad. de Duras qu'il n'existe qu'un *seul* manuscrit de Tacite, celui de Florence, et que là dedans est tout le Tacite que nous avons, qu'il n'y a qu'un *seul* *codex*. Écrivez-moi, cher ami, un mot là dessus. Amitiés. H. Vendredi.

IV.

(1830, 2 décembre.) Vous pouvez, mon excellent ami, me tirer d'un grand embarras. M. de Rumford me tourmente d'autant plus avec son M. Fürst, que M. Arago par malice lui dit toujours que le répétiteur dépend de votre choix et de mon influence sur vous. Daignez de grâce me donner quelques mots vagues qui ne vous engagent à rien : « que vous ne perdez pas de vue M. Fürst que je vous ai recommandé si chaudement, que vous espérez le proposer aussi, mais qu'il est bien à craindre que la recommandation de l'État-Major... » Je pense que vous devez choisir Gauthier. Amitiés. H.

V.

(1831. 21 sept.) Je suis bien incommode dans mes éternelles quoique humbles pétitions, mon excellent ami. C'est encore votre voix et votre intérêt que je réclame en mon nom et celui d'Arago et de Dulong. Un artiste de grand talent, un de mes plus anciens amis, membre de la légion d'honneur, naturalisé Français dans toutes les formes légales, M. Steuben, sera porté par mes amis à la place de maître de dessin à l'École polytechnique. Il ira lui-même solliciter votre voix. De grâce, soyez-lui favorable, et si vous avez encore quelque influence dans la maison du maréchal Soult, protégez-nous là; car malheureusement on propose deux candidats dont le maréchal et ses formidables bureaux choisissent un. Mille tendres amitiés. H. Mercredi.

Nous allons ajouter quelques autres billets publiés par la *Correspondance littéraire*.

« Nous avons déjà donné, dit ce journal (novembre 1864), quelques petits billets d'Alexandre de Humboldt à M. Hase. En voici encore deux autres. On verra, non sans quelque surprise, dans le

second, l'illustre auteur du *Cosmos* allant, à cinquante ans, suivre en écolier les cours du savant helléniste. »

(1831, le 27 septembre.)

J'espère, mon cher et excellent ami, que vous aurez reçu mes Fragments asiatiques. La duchesse de Vicence, que j'ai vue hier, m'a chargé de vous saluer bien *affectueusement*. Elle se plaint que vous l'abandonnez. Possédez-vous par hasard ou pourrez-vous vous procurer par des amis *Gedike griechisches Lesebuch*? Je voudrais l'avoir prêté (*en prêt*) pour quelques semaines. Il y a à la fois de jolis morceaux de prose et de vers avec un Dictionnaire, dont j'ai grand besoin, en me promenant aux Tuileries. J'ai oublié mon exemplaire.

Amitiés,

HUMBOLDT.

(De la même année, 7 décembre.)

Mardi, jeudi, samedi, 2 h. 1/2 (1) *sic!* Malheureusement je perdrai souvent le samedi à cause de Letronne. Vous me devez un dédommagement, cher ami; tâchez les mardis et jeudis de nous donner quelques digressions intercalées sur les lettres, le digamma, la prononciation, du θ , l'atticisme, les dialectes et leur origine, de quel dialecte a pris naissance le grec moderne et le latin. Je ne suis votre cours qu'à cause de l'ancien grec et de l'instruction générale que vous savez répandre à si pleines mains.

Amitiés,

HUMBOLDT.

Nous trouvons encore plusieurs billets dans la *Correspondance littéraire* du mois de janvier dernier, avec une lettre d'envoi qu'on ne lira pas sans intérêt.

« Monsieur le directeur, voici encore quelques billets d'A. de Humboldt à M. Hase. — A propos de l'un de ceux que vous publiez dans votre dernier numéro vous dites : « On y verra, non sans quelque surprise, l'illustre auteur du *Cosmos* allant, à cinquante ans, « suivre en écolier les cours de grec du savant Hase. » Bien plus, pendant deux années scolaires, 1833-34 et 1834-35, l'illustre vieillard de soixante-deux ans suivit à Berlin, *régulièrement*, les cours de grec que professait M. Bœckh; il y prenait des notes, dont, pour la rareté du fait, son secrétaire, le docteur Buschmann, fit imprimer un *specimen* (en français) dans la *Gazette d'Augsbourg* (supplément extraordinaire au numéro du 24 novembre 1850).

(1) C'étaient les indications des jours et de l'heure où M. Hase faisait son cours de grec à la Bibliothèque Richelieu.

« Ne trouvez-vous pas significatif, monsieur le directeur, qu'après s'être approprié le monde physique tout entier et les parties les plus élevées du monde intellectuel, Humboldt sentit, à soixante ans, le besoin de perfectionner son éducation grecque et fit de l'étude de cette langue une récréation, un charme de sa vieillesse ? Cet exemple ne plaide guère en faveur de l'amoindrissement continu des études helléniques dans nos écoles, sous prétexte que nous sommes « une nation *latine*. »

« Votre tout dévoué FR. D »

1842, 16 novembre.

..... J'irai bientôt vous embrasser quand je me serai débarrassé de M. Oljers et de lord Brougham. N'est-ce pas une chose belle et hardie que nous avons enfin obtenu la création d'une nouvelle chaire politique à Bonn, en faveur de Dahlmann qui a fait la Charte à Hanovre et que *Rex exercituum* déteste le plus ? Je l'ai proposé à mon roi avec les Grimm, il y a deux ans.

Mille amitiés.

HUMBOLDT, en grande hâte.

1843, 10 août.

Presque au sortir de la *Médée d'Euripide*, représentée avec le plus grand succès (sur) notre théâtre grec de Postdam (château du nouveau Sans-Souci), j'ose vous écrire ce peu de lignes, mon excellent ami, pour vous dire combien je vous reste dévoué, que ma santé est excellente, que je travaille au *Kosmos*, et que je suis prié en grâce de protéger à la bibliothèque du roi, dans votre immense empire, le porteur de ces lignes, M. Charles Davout, premier secrétaire interprète de la légation ottomane, entièrement germanisé parmi nous. Vous ne devineriez pas que cet excellent jeune homme, élevé sur les bords du Bosphore, imprime dans ce moment, en français, des *Recherches sur la législation des peuples germaniques avant Charlemagne*, travail qui lui a valu les suffrages de l'aristocratie Savigny, du vaniteux Ranke, et du rude et inculte whig Raumer.

Mille amitiés.

A. HUMBOLDT.

1844, 3 avril.

Des trois éléments nationaux, la philosophie de Schelling, la choucroûte et la poésie romantique, le porteur de ces lignes, M. Liesen, ne possède que le dernier élément. Il ne vit que dans Schiller et Goethe, et rêve des cours de poésie allemande dont personne ne voudra à Paris. Il m'est tendrement recommandé par la

docte et *pieuse* princesse Guillaume de Prusse, tante de mon roi. La prière que je vous adresse en sa faveur, mon excellent ami, se réduit à le recommander très-spécialement pour l'usage de (*sic*) livres de la bibliothèque du roi. Ma santé se soutient ; l'atmosphère est un peu ténébreuse ici, mais *non semper sic erit*. Je soupire après la solitude de ma caverne-Mignet. Soyez bien persuadé à jamais que peu de personnes dans ce monde vous restent plus dévoué (*sic*) que moi. Saluez le pétulant talpatese (??) chinois. Mons. R. R., notre ami, a gravement déplu ici par son antiluthérianisme. Des pamphlets pleuvent contre le philosophe de la cour, Schelling. H:

« Postdam, ce 3 avril 1843. »

FOUILLES SCIENTIFIQUES DANS LA PROVINCE DE NAMUR.

M. Édouard Dupont, docteur en sciences naturelles, a adressé en date du 12 janvier à M. le ministre de l'intérieur un rapport sur les fouilles scientifiques exécutées sous sa direction dans la province de Namur pendant l'année 1864. Comme les découvertes qui viennent d'être faites, peuvent compter parmi les plus importantes de notre époque, nous allons donner la partie la plus essentielle du rapport, en regrettant de ne pouvoir l'insérer en entier.

Les premières fouilles ont eu lieu dans le trou des Nutons, à Furfooz, près de Dinant; nous en avons donné les résultats dans notre livraison de juillet dernier, d'après la notice lue à l'Académie par M. Van Beneden. La couche ossifère reposait sur une couche de stalagmite admirablement homogène, de plus d'un pied d'épaisseur, qui recouvrait uniformément la grotte sur les trois quarts de son étendue. Sous cette stalagmite, gît un grand dépôt de sable et d'argile bien stratifié, ne contenant pas d'ossements jusqu'à présent; il est épais de plus de six mètres; M. Dupont est actuellement occupé à l'exploiter. Mais en attendant le résultat, il a fait des découvertes extrêmement remarquables; nous lui laisserons la parole pour les exposer.

« A 200 mètres environ en aval du trou des Nutons, l'escarpement qui borde la Lesse présente une nouvelle grotte. Elle est comme sa voisine largement ouverte, son entrée est également surmontée de beaux rochers découpés, mais elle est beaucoup moins grande. Elle se divise en deux salles, l'une extérieure de six mètres à peine de profondeur; l'autre qui s'ouvre au fond de celle-ci, est un petit couloir profond de trois mètres, large et élevé de deux mètres. Cette caverne contenait un riche ossuaire humain qui prend place, je pense, parmi les découvertes paléontologiques les plus intéressantes faites jusqu'à ce jour en Belgique.

« Le 22 novembre dernier, profitant d'un moment où je ne pouvais employer tous nos ouvriers au trou des Nutons, et où ma présence n'y était pas nécessaire, je me rendis avec deux d'entre eux dans cette petite caverne. Le couloir du fond était obstrué complètement par de grosses pierres et ne permettait pas d'y pénétrer. Je me bornai donc à travailler dans la salle extérieure. Son fond était

couvert de fragments de rochers jusqu'à une épaisseur de plus de deux mètres. J'y fis creuser un trou et à 30 centimètres de profondeur, nous trouvâmes toutes les vertèbres d'un ours avec les côtes, le sternum et les os du bassin; puis des morceaux de squelette d'une chèvre. Et c'est au moment où la nuit allait nous forcer de quitter la grotte que je retirai d'entre les pierres un frontal humain admirablement conservé, provenant d'un individu de 15 à 16 ans. La caverne prit son nom.

« Quelques jours après, M. Van Beneden se rendit sur les lieux à ma demande : quelques os humains des membres et un grand nombre d'ossements d'animaux furent les résultats d'une courte exploration.

« Comme je désirais que ces découvertes eussent toute l'authenticité possible, je priai M. Van Beneden de vouloir bien revenir à son premier loisir, prenant l'engagement de ne pas continuer les fouilles, sans que plusieurs savants fussent présents. Le 10 décembre, nous étions à quatre dans la caverne, MM. Van Beneden, Hauzeur, de Keul et moi. Je fis ouvrir la petite galerie qui était au fond du trou; un ouvrier s'y glissa à plat ventre et y trouva des mâchoires et d'autres os humains. L'ouverture fut agrandie et nous pûmes juger de l'importance de l'osuaire qui se révélait à nous.

« Un nombre énorme d'ossements de notre espèce, dans un état de confusion incroyable, étaient enchassés entre de grosses pierres et entourés de terre; il devint évident pour tous qu'une cause violente avait pu seule placer ces ossements dans ce milieu.

« Nous déplaçons nous mêmes les terres et les pierres avec la plus grande précaution et bientôt un spectacle plus inattendu encore se présente à nous. Sur une surface d'un demi mètre carré environ se trouvent étalés deux crânes entiers et bien conservés, et des os de toute nature : omoplates, côtes, vertèbres, os des membres, etc., le tout appartenant à des êtres de notre espèce et disposé dans un désordre inexprimable. La quantité d'os que nous avons trouvée ce jour-là est si grande, que deux hommes purent à peine les transporter à Dinant.

« La semaine suivante, neuf membres de la société archéologique de Namur vinrent aussi constater les faits relatifs au gisement de ces os, et M. Van Beneden invita en mon nom l'Académie des sciences à assister à l'exhumation de ces restes.

« Le 26 décembre, six savants étaient présents. Un nombre considérable d'ossements furent encore retirés de la caverne, et chacun put s'édifier sur leur haute antiquité et sur la cause qui les avait mis dans cet état de désordre. Il fut, en effet, admis unanimement que ces squelettes remontaient à l'époque où l'homme, ignorant la fabrication des métaux, ne se servait encore que d'instruments en pierre et qu'ils avaient été mélangés à des pierres et à des terres par une grande inondation.

« Les ossements humains recueillis dans le trou du Frontal se rapportent à non moins de treize individus de tout âge; il y en a quelques-uns appartenant à des enfants âgés d'un an à peine.

« Un nombre considérable de couteaux en silex étaient accumulés, ainsi que des instruments en os, une aiguille, des bouts de flèches, etc. J'y ai aussi rencontré un sifflet. C'est une phalange de renne (cet os de la patte est creux, comme on sait, chez quelques animaux qui ruminent). Un petit trou avait été percé au milieu, de façon qu'en appliquant les surfaces articulaires de l'os contre les lèvres, on

en tire un son aigu. La découverte de cette pièce a de l'importance, parce que les savants français en ont recueilli d'identiques dans les cavernes à ossements humains des Pyrénées; et quand on se rappelle que les instruments en silex offrent également la même forme dans les deux pays, on est porté à admettre qu'il existait à cette époque reculée une grande similitude de mœurs entre des peuplades si distantes les unes des autres.

« Une autre trouvaille, qui tend encore à donner quelques lumières sur les mœurs de ces antiques habitants de nos contrées, fut celle de plusieurs objets que nous sommes portés à considérer comme des amulettes. C'est d'abord une coquille fossile, longuement spiralée, qui provient des terrains secondaires français éloignés au moins de 50 kilomètres. Elle est percée d'un trou artificiel par lequel on passait un cordon pour suspendre l'objet. Puis un beau morceau d'une substance violette transparente, appelée en minéralogie *fluorine*, et taillé très-régulièrement; il se trouvait mélangé aux os humains, et, comme l'autre objet, il me paraît provenir de la France, mais seulement d'un point distant d'environ 15 kilomètres.

« Le nombre de restes appartenant aux animaux est également fort grand et tous semblent indiquer que ce sont les débris des repas des aborigènes. M. Van Beneden y a reconnu le renne, le cerf, le cheval, le bœuf, l'ours, le sanglier, le coq de bruyères, etc. »

On n'a pas encore de renseignements précis sur les races auxquelles appartiennent les hommes enfouis dans le trou du Frontal. Quant à la présence de tant de restes humains accumulés en désordre, M. Dupont l'explique en disant que la galerie intérieure a servi de sépulture à ces populations primitives. « Elles y ont placé, soit en même temps, soit successivement, au moins treize cadavres et ont bouché l'entrée de la caverne avec une grande dalle qui a été retrouvée au pied de l'ouverture, à laquelle elle s'adapte parfaitement; de cette façon ces cadavres étaient à l'abri de la voracité des bêtes fauves. Un grand repas funéraire avait eu lieu devant la sépulture, par des peuplades ne se servant que de la pierre pour ustensile et existant à une époque où le pays était habité par des animaux tout différents de ceux d'aujourd'hui.

« Mais bientôt un grand désastre survint. Une épouvantable inondation couvrit entièrement le pays. Tout fut ravagé. Les forêts furent détruites, les animaux, comme les hommes, anéantis. L'impétuosité des courants fut telle, qu'elle transporta au loin des blocs de roche qu'un homme peut à peine remuer.

« Les eaux entrant tumultueusement dans le trou des Nutons, amenèrent par leur choc la chute de la voûte à l'entrée de la caverne. Les masses de pierres provenant de cette chute colossale furent mélangées au limon déposé par les eaux et à la grande quantité d'os formant les débris des repas des habitants de cet antre.

« C'est également ce qui arriva dans la caverne servant de sépulture, et la dissémination extrême des os humains au milieu des fragments de rochers est le résultat de la violence du courant. En même temps les campagnols, chassés par cette gigantesque irrigation, cherchèrent en vain un refuge dans les anfractuosités; plusieurs centaines périrent dans les grottes de Furfooz et leurs os furent répandus dans la masse du dépôt terreux. Le nombre de leurs restes est tellement prodigieux qu'ils forment l'un des traits les plus caractéristiques de cette

couche d'argile rouge-jaunâtre couvrant la superficie de toutes les cavernes où j'ai opéré des sondages.

« La confusion inexprimable qui règne dans ces dépôts, ne peut évidemment s'expliquer par des causes analogues à celles que nous voyons actuellement dans la nature. L'élévation du trou des Nutons au-dessus de l'étiage de la Lesse, élévation qui est d'au moins 50 mètres, soit près de 200 mètres au-dessus du niveau actuel des mers, et celle du trou du Frontal, qui mesure 40 mètres, les met, en effet, complètement à l'abri des crues les plus considérables de cette rivière. Devons-nous y voir les traces de cet épouvantable phénomène dont tous les peuples ont conservé le souvenir ? »

M. Dupont va continuer ses travaux, pour lesquels une nouvelle somme vient d'être votée par les Chambres. Le zèle qu'il déploie et l'étendue du champ qui s'ouvre devant lui, sont des garanties assurées des plus beaux succès.

ANALYSES ET COMPTES-RENDUS.

MARTYRUM CHRISTI DOMINI VITAM ET RES PRAECLARE GESTAS *ex Theodorici Ruinartii O. S. B. historiis deprompsit* FRANCISCUS MILLOZIUS *sacerdos doctor grammaticae tradendae in seminario Vaticano*. Romae 1862. 1 vol. in-8° de 288 pp.

L'auteur s'est proposé, en composant ce volume, d'offrir aux jeunes humanistes un ouvrage contenant, sous une forme tout-à-fait classique, des sujets tirés des premiers temps du christianisme.

Ce livre présente un intérêt particulier pour les professeurs de latin, en ce sens qu'il est pour ainsi dire un *thème d'imitation* continu. L'auteur s'est attaché, en effet, à écrire la vie des martyrs dans le style de Cornélius Népos, en se servant des tournures, des expressions, de phrases entières de cet auteur, et là où le biographe ne fournissait pas le terme voulu, il a mis généralement à profit d'autres écrivains anciens. Le fond seul est pris dans Ruinart, la forme appartient tout entière à l'antiquité classique et à l'habile arrangement de M. Millozius.

Voici un extrait pris à peu près au hasard : il montrera avec quelle exactitude le patient professeur romain a reproduit son modèle :

P. 31, ch. 1^{er}. « Venio nunc ad clarissimum virum. acerrimumque Christianae fidei propugnatorem, Justinum philosophum Prisci filium, qui utrum doctrina magis an animi fortitudine sit nobilitatus mihi difficile est ad iudicandum. Illud sine dubio affirmo, plurimis eum et maximis virtutibus floruisse, adeo ut non solum omnium Christianorum amorem haberet, sed ipsum etiam Imperatorem caperet, gratia praesertim et humanitate, quae in eo jam puero summa erat. Hic quum Christianos in multorum invidiam incidisse periniquo animo pateretur ob eamque causam saepe illorum caedem fieri videret, cepit consilium innocentes defendere, simulque aperire nefas esse eos diutius vexare. Itaque librum gravem multis verbis conscriptum Pio Antonino Augusto dedit. Ejus orationis vis et commendatio tanta fuit, ut Pius Imperator resistere non valens in edictum addiderit, *Ne qui in posterum Christianos conquirere, accusare neve multare*

auderent. Natus est igitur Justinus pater quo diximus, satis generoso et diti, Neapoli in Palaestina, quae a Flavio Vespasiano Flaviae civitatis nomen accepit. Priscus quum in filio ingenium docile, come, aptum ad artes optimas animadverteret, dedit veniam ut iis doctrinis, quibus puerilis aetas impertiri debet, erudiretur. Politioris humanitatis studia quum arripuisset, tantum in eis progressum fecit, ut brevi tempore condiscipulos ingenii praestantia longe superaverit. »

L'expression *studia arripere* est évidemment empruntée à Cicéron, *Cato maj.* ch. 8 « quas quidem sic avidè arripui quasi diurnam sitim explere cupiens » ; la seconde partie de la phrase de Cicéron se trouve dans le chap. suivant de la vie de saint Justin : « Itaque quasi diurnam sitim explere cupiens, primum cuidam Stoico se erudiendum tradidit. » L'imitation est moins heureuse à un autre endroit, où l'auteur fait parler les martyrs *magna voce et bonis laterebus*, comme le vieux Caton appuyant la loi Vocontia. Ailleurs on trouve des imitations de Tite-Live; en voici un exemple : p. 13, At illi unanimi dicta factis aequantes : *Certum nobis obstinatumque est, Hadriane, inquit, vitas potius quam fidei detrimentum facere, nec ad mortem minus animi est, quam parentibus nostris fuerit* (Liv. II, 12, 9 et 15, 5).

Mais c'est surtout Cornélius Népos qui a été exploré, fouillé dans tous les sens, au point que l'on ne peut lire deux lignes de l'ouvrage sans tomber sur une expression ou une tournure de cet auteur. Il va sans dire que ces emprunts continuels enlèvent au livre tout cachet d'originalité, et en rendent la lecture même assez fatigante; celui qui voudra connaître pour eux-mêmes les faits héroïques des martyrs, trouvera certes plus de plaisir à la lecture de Ruinart, mais ce n'est pas le fond seul qui a préoccupé l'auteur : il a voulu en outre donner aux élèves de son séminaire le moyen de s'approprier la forme classique, en leur présentant un livre d'une latinité à peu près irréprochable. Ce but il l'a pleinement atteint.

NOTICE SUR ANACRÉON par AMBROISE FIRMIN DIDOT. Paris typographie de Firmin Didot 1864. 62 pp. in-8°.

L'auteur nous apprend que cette notice est un essai destiné à être placé en tête d'une édition elzévirienne d'Anacréon, dans laquelle il a cru devoir accompagner le texte d'une nouvelle traduction. L'édition promise ne pourrait être mieux introduite que par la présente notice, où l'érudition et le style sont réunis d'une manière remarquable. La vie d'Anacréon, le caractère de ses poèmes y sont très-bien exposés; on y trouve ensuite la description des monuments reproduisant les traits du joyeux poète et les détails les plus curieux sur le texte et les manuscrits des odes, sur les éditions et les traductions principales qui ont paru. Mais tout en parlant d'Anacréon et de ses œuvres, M. Didot, avec cette *ἀπειρία* qui caractérisait le poète, fait, comme en causant, d'intéressantes observations sur une foule de sujets.

La notice est ouverte par une remarque fort judicieuse sur la part qu'ont prise à la culture des lettres et des arts les différents peuples de la Grèce. « Toute la partie orientale de la Grèce, dit l'auteur p. 6, est fertile en noms chers aux arts et à la poésie, tandis que l'autre partie, tournée vers l'Occident, depuis Messine jusqu'à l'Acarnanie et l'Épire, semble frappée d'une stérilité qui s'étend même aux belles îles ioniennes, Corcyre, Leucade, Céphalonie, Zante, qui porte encore aujourd'hui le nom de *Fior di Levante*. » — Quelques pages plus loin nous

trouvons la réflexion suivante : « On aime à voir dans les festins des anciens se mêler aux discussions philosophiques et littéraires de joyeuses chansons : c'était l'usage de nos pères, alors que la gaieté du bon temps, la gaieté *gauloise*, les charmait par sa naïveté. Chaque jour je le vois disparaître :

Le raisonner tristement s'accrédite,

et l'aimable société lyrique du *Caveau*, qui a compté tant de noms chers aux lettres, ne sera plus bientôt qu'un souvenir. » (p. 10).

Anacréon, comme Horace, était sobre tout en chantant l'*ivresse*; Ronsard et sa pleiade donnaient ce nom à leur enthousiasme, mais, dit très-bien M. Didot, « ces expressions figurées, ces transports *poétiques* qui, sous l'influence de la religion, des beaux-arts et du climat, n'offraient en Grèce et à Rome que des idées nobles et gracieuses, n'ont plus chez nous ce caractère et ne nous présentent que l'image d'une grossière ivresse, reléguée par Anacréon et par Horace chez les Scythes et les peuples barbares. Jamais dans la Grèce et l'Italie, que j'ai plusieurs fois parcourues, l'ivresse ne m'est apparue sous ce hideux aspect, même dans la plus basse classe. Cependant aux fêtes de Pâques, après le rigoureux carême des Grecs, j'ai assisté dans les places publiques de Cydonie, en Asie-Mineure, à des repas qui duraient des journées entières, et où de nombreuses amphores, vidées par les buveurs, auraient produit dans d'autres climats les querelles et l'abrutissement. » (p. 12).

Ailleurs Ronsard inspire à l'auteur des pages du plus grand intérêt sur le rythme dans la poésie française; nous ne pouvons résister au plaisir d'en citer au moins quelques lignes : « Le sentiment de l'harmonie antique, dit-il p. 54, que Ronsard et son école ont cherché à introduire dans notre langue, semble s'affaiblir de plus en plus. J'entendais dans mon enfance réciter les vers avec un accent bien plus prononcé qu'aujourd'hui, soit qu'on fût encore sous l'influence d'une tradition poétique transmise de poète en poète, par l'habitude de scander les vers grecs et latins, soit par un effet de la psalmodie des chants d'église et surtout de la déclamation théâtrale, bien plus accentuée qu'elle ne l'est à présent.

Les vers sont enfants de la lyre :

Il faut les chanter, non les dire. »

L'on voit que plus d'une fois M. Didot a étendu ses recherches au delà du domaine de la philologie grecque; ce n'est pas qu'il redoute les questions spéciales qui se rattachent à l'histoire de la vie et du texte d'Anacréon. Son ouvrage contient sur toutes ces questions plusieurs observations tout-à-fait neuves, témoin l'ingénieuse explication de la coupe du cabinet Durand (p. 28) et particulièrement le chapitre portant pour titre : « Sur quel manuscrit H. Estienne a-t-il donné son édition? »

Il n'existe qu'un seul manuscrit du recueil des odes anacréontiques; il était joint à l'Anthologie de Céphalas conservée à Heidelberg dans la bibliothèque des Électeurs; en 1623 il passa à Rome, avec cette bibliothèque, donnée au pape Grégoire XV par le duc de Bavière Maximilien. L'Anthologie fut cédée ensuite à la Bibliothèque impériale de Paris par le traité de Tolentino; après 1815 elle fut rendue à Heidelberg, mais le recueil des odes occupant le volume depuis la page 614, resta à Paris, où il forme le N° 384 du supplément grec. Or le texte donné par H. Estienne, le premier éditeur d'Anacréon, est tellement conforme à celui

de ce MS qu'on ne saurait admettre, dit M. Didot, la réalité de deux autres MSS qu'il dit avoir possédés, l'un très-ancien, écrit sur velin, l'autre sur écorce d'arbre, encore plus ancien. « Ce qui me confirme dans cette opinion, continue-t-il, c'est que la bibliothèque de Leyde possède un manuscrit qui n'est autre que la reproduction faite de la main de Henri Estienne du texte qui lui a servi pour son édition; or, cette copie commence, comme le manuscrit palatin, par Ἀνακρέων ἰδών με. Or, Henri Estienne, qui avait annoncé la découverte non pas d'odes anacréontiques, mais bien des Odes mêmes d'Anacréon, reconnu qu'il ne pouvait inaugurer son édition par cette première ode du manuscrit palatin Ἀνακρέων ἰδών με, puisqu'elle s'annonce d'elle-même *comme n'étant pas d'Anacréon*, il dut donc lui en substituer une autre. Celle dont il fit choix Θέλω λέγειν Ἀτρείδας, est la 23^e dans le manuscrit palatin. »

Mais comment expliquer alors l'assertion de H. Estienne au sujet de ses deux manuscrits? Voici quel est sur ce point l'avis de M. Didot. « Le silence absolu que Henri Estienne a gardé sur l'origine de ces deux manuscrits, qu'on n'a jamais revus, me donne lieu de croire que lorsqu'à son retour de son premier voyage en Italie, il se rendit en Brabant, il passa par Heidelberg, où, peut-être avec de grandes difficultés, il obtint communication du précieux manuscrit de l'Anthologie de Céphalas, qui contenait les poésies anacréontiques jusqu'alors ignorées, et que, dans son enthousiasme et avec l'audace de la jeunesse, ou peut-être pour ne pas compromettre celui qui lui avait facilité les moyens d'en obtenir une copie, il crut en prêtant à son texte l'autorité supposée de deux antiques manuscrits, pouvoir détourner les soupçons et donner à sa mystérieuse découverte une plus grande valeur. Tels sont probablement les motifs de la fraude pieuse à laquelle il a cru devoir recourir pour entourer de plus de respect cette résurrection d'un auteur profane. »

Nous pourrions multiplier ces citations, mais nous croyons en avoir dit assez pour prouver l'importance de la notice de M. Didot et pour engager tous les amis d'Anacréon à la lire avec attention. Est-ce à dire après cela que nous admettions toutes les opinions de l'auteur? Le *Grammatici certant* d'Horace n'est pas seulement vrai pour son temps, il l'est surtout de nos jours, où la discussion s'est emparée de tous les esprits. Voici donc quelques points en litige, sur lesquels nous nous permettrons d'exprimer un avis différent.

L'auteur donne l'an 572 a. C. comme celui de la naissance d'Anacréon; il dit qu'il se rendit jeune encore auprès de Polycrate, dont il fut le précepteur. Le passage tronqué d'Himérius, dont M. Didot tient ce détail, semble dire plutôt qu'Anacréon était le précepteur du fils de Polycrate et qu'il fut appelé à la cour de ce prince, quand il était déjà maître du pouvoir, c.-à-d. après 550; le poète aurait donc eu 42 ans au moins. (1)

Un des fragments les plus étendus des poésies perdues d'Anacréon est une satire contre un certain Artémon, préféré par la belle Euryppyle à cause de ses

(1) Voici comment le traducteur d'Himérius dans la bibl. gr. de M. Didot, a rendu le passage : « Habebat illis temporibus filium Polycrates, non Sami modo rex sed etiam totius Graeci maris dominus, qui ductus cupiditate Anacreonticae musices et carminum, etiam patri suo persuadebat, ut sibi optularetur in studio erga hunc poetam. Pater igitur poetam Teo arcessit eumque praeficit filio magistrum ejus studii quo is tenebatur erga Musas. »

richesses. Il l'appelle *περιφόρητος*, parce qu'il se faisait porter partout. Or nous savons que parmi les chefs-d'œuvre de Polyclète, on cite une statue d'Artéonon le Périphorète (Pline XXIV, 2). M. Didot croit à l'identité des deux personnages (p. 22), mais n'est-il pas étrange que Polyclète, contemporain de Périclès, ait reproduit les traits d'un riche parvenu vivant plus d'un siècle avant lui ? N'est-il pas plus probable qu'il s'agit ici du constructeur de machines de guerre dont parlent Plutarque (Péricl. ch. 27, d'après un passage d'Éphore, fragm. 117 Marx) et Diodore de Sicile XII, 28 ? Le surnom de *περιφόρητος* donné à cet ingénieur boiteux, qui examinait les ouvrages en litière, était sans doute un sobriquet trouvant son origine dans l'invective d'Anacréon contre son somptueux et lâche rival : *Ξανθῇ δὲ γ' Εὐρυπύλῃ μέλει δὲ περιφόρητος Ἀρτέμων*.

C'est à Anacréon, dit M. Didot, que l'on attribue l'invention de l'instrument de musique nommé *barbiton*; cela est vrai, mais l'attribution est-elle exacte ? Sappho se servait déjà de cet instrument d'après Athénée IV p. 182 F. *τὸν γὰρ βάρωμον καὶ βάριτον ὧν Σάπφω καὶ Ἀνακρέων μνημονεύονται*.

M. Didot est d'avis que les odes publiées par H. Estienne sont l'œuvre d'Anacréon en personne; « leur authenticité, dit-il, fut contestée; mais l'accord unanime de tant d'éditeurs, de traducteurs, d'imitateurs, qui depuis trois siècles les reproduisent sans cesse dans tous les pays, l'a sanctionnée en les plaçant au rang des chefs-d'œuvre de l'antiquité. » Cet argument n'est pas aussi solide qu'il le paraît au premier abord : il prouve que le recueil de Céphalas contient des pièces charmantes, qu'« on y retrouve le naturel aimable, la simplicité gracieuse » signalées par Denys d'Halicarnasse et par Hermogène dans les œuvres authentiques d'Anacréon, mais il ne détruit par les graves objections faites contre l'attribution de ces chansons au poète de Téos.

D'abord il doit paraître étrange que des nombreuses citations faites par les auteurs anciens des poésies d'Anacréon, presque aucune ne se rapporte aux chansons du recueil (1). Comment s'expliquer ensuite qu'elles sont écrites dans des mètres simples et uniformes (des *dimetri iambici catalectici* ou des *dimetri ionici a minore*), tandis que nous savons qu'Anacréon se servait de mètres variés et compliqués ? On ne reconnaît pas dans ces odes, des poésies sortant de l'âme, inspirées par des sentiments réels, dictées par les diverses circonstances de la vie : elles ne contiennent guère que des lieux communs ou sont des épigrammes transformées en chansons. Le dialecte ionien, dans lequel a écrit Anacréon, n'est que rarement employé dans toute sa pureté; dans la plupart des odes on voit dominer les formes attiques, ou l'on y trouve ce mélange des dialectes qui distingue les productions postérieures de la littérature grecque. Des expressions et des tournures inusitées dans les anciens auteurs y sont très-nombreuses; on y rencontre aussi des fautes de métrique et de prosodie, dont il n'y a pas d'exemple avant les siècles de décadence. Dans l'ode 24 le poète ne s'est préoccupé d'autre chose que de mettre huit syllabes à la suite les unes des autres et à placer l'accent sur la pénultième. Cette ode et la 18^e écrite en *versus politici*,

(1) Les seuls témoignages que l'on puisse invoquer sont un chapitre d'Aulu-Gelle, N. A. XIX, 9 rapportant comme étant du vieillard Anacréon une ode chantée à un banquet, et un passage d'Hépbestion citant les vers *ὁ μὲν θῖλον μάχεσθαι-πάρεστι γὰρ, μάχεσθω* (fr. 92 Bergk), qui se trouvent avec une variante dans l'ode 45 du recueil : *ὁ μὲν θῖλον μάχεσθαι-παρίστω καὶ μάχεσθω*.

ne peuvent remonter au delà du 9^e siècle; les fautes de quantité qui déparent les odes 8, 51 et 62 ne permettent pas de croire qu'elles soient antérieures au 7^e siècle, dans leur état actuel.

Enfin les chansons recueillies par Céphalas font fréquemment allusion à des faits, à des coutumes inconnues du temps d'Anacréon. Pour ce poète l'Amour n'était pas cet enfant malin que nous voyons jouer ou minauder dans plusieurs odes du reste charmantes. « L'amour, dit-il dans un des fragments authentiques, m'a frappé comme eût fait un forgeron de sa grande cognée, et m'a fait prendre un bain dans le torrent glacé. » Ailleurs nous trouvons ce vers énergique : ἀσπραγάλοι δ' Ἐρωτός εἰσιν μύλαι τε καὶ κύδοιμοι (fr. 44). Ibycus, contemporain d'Anacréon, compare l'Amour tantôt à un ouragan venant de la Thrace (fr. 1), tantôt à un fier coursier s'élançant au combat (fr. 2). Cette fureur ne se rencontre plus, deux siècles après, dans les chefs-d'œuvre de Praxitèle, dont les statues de l'Amour eurent tant de renommée et tant d'imitateurs : il le représente comme un bel adolescent au visage sérieux. Il n'a les traits et le caractère de l'enfance que dans les poèmes alexandrins, et ce n'est que sur les monuments de l'empire qu'on trouve ce grand nombre de petits amours jouants, dont l'art et la poésie de la décadence ont tant abusé. (V. Ofr. Müller *Handbuch der Archaeologie der Kunst*, 3^e éd. p. 622. Welcker *Griechische Götterlehre* T. II, p. 725).

Une des plus jolies pièces du recueil commence ainsi : τί με τοῦς νόμους διδάσκεις καὶ ῥητόρων ἀνάγκας; Certes il n'y avait point d'enseignement de la rhétorique du temps d'Anacréon : le premier rhéteur fut Gorgias vivant en 460 a. C. Ailleurs nous trouvons une allusion aux doctrines des Stoiciens, qui faisaient nourrir le soleil par les vapeurs de l'Océan : *cum sol igneus sit Oceanique alatur humoribus* dit le stoicien Cléanthe dans Cicéron de *Nat. deor.* II, 15. Le chansonnier voyant boire toute la nature en tire la conclusion connue. Dans une autre pièce (Od. 53) il est question des Parthes : on les reconnaît, dit le poète, à la tiare. Or Hérodote lui-même, vivant près d'un siècle après Anacréon, ne sait des Parthes que le nom, qu'il cite parmi ceux d'une foule d'autres nations soumises aux Perses (III, 95). Les Parthes n'ont pu entrer dans la chanson que lorsqu'ils devinrent les maîtres de l'Asie centrale.

Qui n'a pas admiré l'ode dans laquelle le poète décrit le portrait de sa maîtresse? Eh bien, elle ne peut être d'Anacréon : le peintre auquel s'adresse le chansonnier doit reproduire les traits de la belle par la cire, au moyen de l'encaustique. Tous les artistes qui passaient pour les inventeurs de cet art sont postérieurs à Anacréon, et nous savons qu'il ne fut répandu que par Pausias, contemporain d'Alexandre le Grand (Pline XXXV, 40). Puis le peintre est dit Ποῦλης κάραυε τέχνης. Or ce n'est qu'après Protogène, le rival d'Apelle, que s'accrut la gloire de l'art rhodien et que l'encaustique fut cultivée à Rhodes (Ofr. Müller, o. c. p. 171 et *passim*). — Le titre seul de l'ode suivante εἰς νεώτερον Βάβυλλον montre qu'elle n'est pas d'Anacréon. — L'usage des colombes messagères sur lequel repose la jolie pièce *La colombe*, ne se trouve indiqué nulle part dans les anciens auteurs grecs. Ce n'est non plus qu'à l'époque romaine que le Soleil est désigné sous le nom de Τίτάν (Od. 37. — V. Preller *Griech. Mythologie* T. I, p. 40).

Mais si le recueil n'est pas d'Anacréon, comment en porte-t-il nom? Voici la réponse la plus simple à cette question. Le poète de Téos a écrit ses poésies,

c'est incontestable, et s'il n'avait pris ce soin lui-même, Hipparque son protecteur eût fait pour ses vers ce qu'il fit pour les poèmes homériques; les critiques d'Alexandrie firent des éditions des œuvres d'Anacréon, qu'ils partagèrent en cinq livres. Mais à côté de cette transmission écrite, il y a eu sans doute une transmission orale pour un certain nombre de chansons à rythme facile, chantées à la fin des repas. Ces petites pièces, comme c'est le propre des chansons populaires, subirent bientôt de profondes modifications : non-seulement le dialecte fut accommodé au langage des chanteurs, la grammaire et la métrique furent altérées, mais des vers, des strophes entières furent ajoutées ou retranchées (1). Au bout de quatorze siècles, le fond primitif a dû souffrir de tels changements, qu'il serait fort difficile, si pas impossible à la critique de le séparer.

Ensuite, comme il était inévitable, les imitateurs ne firent pas défaut. Le recueil en donne les preuves les plus évidentes : on y trouve des odes écrites dans le même genre et portant des noms d'auteurs différents; on en voit d'autres dites d'Anacréon, il est vrai, mais roulant sur des sujets identiques et offrant des caractères d'imitation manifeste. Puis nous savons qu'une foule de poètes se disaient *anacréontiques* : la ville de Gaza en Syrie en comptait cinq, et nous possédons encore six odes de Jean de Gaza, publiées par Matranga dans la 2^{me} partie de ses *Anecdota graeca* (Rome 1850) et reproduites par Bergk dans les *Poetae Lyrici*. Mais combien n'y eut-il pas de chansonniers dont les noms restèrent inconnus? Quand Céphalas fit au 10^e siècle un recueil de ces chansons, il lui eût été impossible de les restituer toutes à leur véritable auteur, et ce n'est pas de sa faute si l'on attribua longtemps à Anacréon les œuvres de ses imitateurs.

Quoi qu'il en soit, cet ensemble de jolies pièces révèle, autant que de grands poèmes, la grace de l'esprit hellénique, et l'on peut dire de la plupart d'entre elles ce que M. Didot dit si bien des poésies d'Anacréon en général : « Elles feront toujours le charme de la jeunesse et de l'âge mûr; elles rappelleront de doux souvenirs à la vieillesse; elles vivront autant que la rose, qui conserve son parfum alors même qu'elle perd ses couleurs. » Elles méritent donc de repaître ornées de tous les embellissements de l'art typographique et précédées d'une dissertation aussi savante et aussi bien écrite que l'est celle dont nous venons d'entretenir nos lecteurs.

ACTES OFFICIELS.

Un arrêté royal approuve l'élection faite par la classe des sciences de l'Académie de MM. Maus, Gloesener, Candèze et l'abbé Coemans en qualité de membres titulaires, et celle de M. Gustave Deman faite par la classe des beaux-arts.

(1) L'ode conservé par Aulu-Gelle en fournit un exemple frappant; elle se trouve à la fois dans les Nuits attiques, dans l'Anthologie et dans le recueil des chants d'Anacréon; or, sans parler de petites variantes, le nombre de vers n'est pas le même : elle a 11 vers dans l'Anthologie, 16 dans Aulu-Gelle, 21 dans le recueil des odes.

— Sont nommés :

A l'athénée de Bruxelles : second professeur de mathématiques (section professionnelle), en remplacement du sieur Bouvier, démissionnaire, le sieur *Servais*, second professeur dédoublant de mathématiques (section professionnelle) à l'athénée de Liège ;

A l'école moyenne de Malines : troisième régent, le sieur *Delcroix*, surveillant chargé de l'enseignement du commerce à l'école normale de Nivelles ;

A l'école moyenne de Couvin : troisième régent, le sieur *De Geynst*, troisième régent à l'école moyenne de Malines ; — premier instituteur, le sieur *Munsbach*, instituteur ; — deuxième instituteur, le sieur *Courtheoux*, assistant.

— Le sieur *Hummer*, prêtre catholique romain, est admis à donner l'enseignement religieux à l'athénée d'Arlon, en remplacement du sieur Lanners, qui a reçu une autre destination.

— Le sieur *Van Hove*, prêtre catholique romain, est admis à donner l'enseignement de la religion et de la morale à la section normale primaire établie près de l'école moyenne de Bruges, en remplacement du sieur Bierre.

— Le sieur *Honnoré*, professeur au collège patronné d'Ostende, est nommé inspecteur ecclésiastique cantonal des écoles primaires pour le deuxième cercle du premier ressort d'inspection cantonale de la Flandre occidentale, en remplacement du sieur Affenaer, appelé à d'autres fonctions.

— Le Ministre de l'intérieur est autorisé à changer les époques fixées pour les diverses réunions du jury du concours universitaire de 1864-1865 et pour les deux dernières épreuves (concours en loge et défense publique des mémoires rédigés à domicile), auxquelles les concurrents sont soumis.

— Un arrêté royal approuve une nouvelle convention conclue entre l'administration communale de Herve et le directeur du collège existant en cette ville, pour le patronage de cet établissement.

— Par une mesure provisoire, qui, nous l'espérons, deviendra définitive, les vacances de Pâques commenceront cette année le lundi des Rameaux, et se prolongeront jusqu'au lundi de Quasimodo inclusivement.

Le *Moniteur* du 31 janvier publie le relevé statistique des examens subis, pendant les deux sessions de 1864, devant les jurys chargés de délivrer les grades académiques. Il donne également in-extenso les résultats de différents examens qui jusqu'ici n'avaient pas figuré dans ses colonnes. En voici le résumé.

De 1851 à 1864, pendant une période de 14 ans :

Grade d'aspirant professeur agrégé de l'enseignement moyen du degré inférieur, 355 inscrits, dont 188 admis, 133 ajournés, 5 refusés, 29 absents ou retirés ; — grade de professeur agrégé, 174 inscrits, dont 119 admis, 45 ajournés, 10 absents ou retirés ;

Grade d'aspirant professeur agrégé de l'enseignement moyen du degré supérieur pour les sciences, 19 inscrits, dont 18 admis, 1 ajourné ; — grade de professeur agrégé, 17 inscrits, dont 16 admis, 1 ajourné ;

Grade d'aspirant professeur agrégé de l'enseignement moyen du degré supérieur pour les humanités, 36 inscrits, dont 34 admis, 2 ajournés ; — grade de professeur agrégé, 52 inscrits, dont 45 admis, 7 ajournés.

En 1863 et 1864 il s'est présenté 12 aspirants à l'examen de capacité pour l'enseignement des langues modernes, savoir : pour le flamand 4, dont 1 admis,

3 refusés; — pour l'allemand 6, dont 3 admis, 1 ajourné, 1 refusé, 1 absent; — pour l'anglais 2, qui ont été admis.

En 1863 et 1864, 25 élèves de la première industrielle et commerciale des athénées royaux se sont fait inscrire pour obtenir le diplôme de capacité, savoir : Anvers 3, Bruxelles 9, Bruges 3, Mons 1, Tournai 2, Liège 2, Hasselt 3, Namur 2. Tous ont été admis, à l'exception de 3 élèves de Bruxelles qui se sont retirés. Gand et Arlon n'ont pas présenté de candidats.

— Le *Moniteur* publie dans son n° du 4 février le rapport sur le concours général de l'enseignement moyen et sur le concours universitaire en 1864. On y trouvera la liste des professeurs délégués et celle des élèves qui ont obtenu au moins la moitié des points. Les noms des lauréats et les matières des concours ont été donnés par la Revue. Nous ajouterons les détails suivants.

Dans l'examen *oral* sur les mathématiques pour les élèves de la première scientifique appelés à Bruxelles, les questions à résoudre étaient les suivantes :

I. Donnez la définition des logarithmes népériens.

Comment calcule-t-on la base de ces logarithmes ?

Qu'entend-on par module d'un système quelconque de logarithmes ?

Quelle est la relation entre ce module et la base de ce système ?

II. D'un point A, pris hors de deux cercles concentriques, on a mené à ces cercles deux tangentes dont le rectangle est égal à un carré donné C^2 . Déterminer la distance du point A au centre.

III. On a un cercle rapporté à deux axes rectangulaires OX, OY; d'un point quelconque N de la circonférence, on mène les droites MA, MB faisant respectivement avec l'axe des x les angles constants α et β .

Trouver le lieu des points tels que C, milieu de AB.

La version grecque et la composition latine ont été jugées, pour la rhétorique, par MM. de Closset, Gantrelle et Prinz; les exercices sur la langue grecque, la version latine et le thème latin pour la quatrième latine, par MM. Lebrun, Degand et A. Scheler.

La composition française a été jugée, pour la rhétorique latine et la première professionnelle, par MM. Hallard, Nicolay et Van Bommel; pour la troisième professionnelle et pour la quatrième latine, par MM. Fuerison, Th. Juste et James, qui ont apprécié aussi les réponses faites aux questions d'histoire et de géographie par les élèves de la première professionnelle (sections réunies) et par ceux de la troisième professionnelle.

Le thème flamand et les compositions flamandes de la quatrième latine et de la première professionnelle ont été jugés par MM. Dautzenberg, Delcroix et Fuerison.

Pour les deux classes professionnelles appelées au concours, le thème allemand et le thème anglais ont été appréciés par MM. Gantrelle, James et Prinz.

Les concours en mathématiques, en sciences naturelles, en sciences commerciales et en économie politique pour la première et pour la troisième professionnelle, ainsi que pour la troisième latine, ont été jugés par MM. De Vaux, Manderlier, Schaar, Dauge, Trasenster et Vinçotte.

Le concours général des écoles moyennes a été apprécié par MM. Servais, Brown, Loxhay, Rigelé, Spanoghe, Vinçotte; le concours spécial de flamand par MM. Heremans, Stallaert et Van Beers.

Quant au concours universitaire, la question de sciences physiques et mathé-

matiques a été appréciée par MM. Steichen, Schmit, Dauge, Schaar, Gilbert; la question de sciences naturelles par MM. Liagre, Hannon, Boddaert, Lacordaire, Van Beneden.

Les questions à traiter en loge étaient, pour les sciences physiques et mathématiques, « exposer la théorie des racines primitives des nombres premiers; » pour les sciences naturelles, « discuter les faits sur lesquels repose la théorie de sélection naturelle de Darwin. »

La défense publique des mémoires a porté sur les thèses suivantes :

Pour le concurrent en sciences physiques et mathématiques :

1° Démontrer le théorème de Fermat et l'extension qu'on peut lui donner.

2° Démontrer la loi de réciprocité de Legendre.

3° Démontrer le théorème de Wilson et la généralisation dont il est susceptible.

4° Quelles sont les propriétés des fractions continues que l'on emploie dans la résolution de l'équation $x^2 - Ay^2 = D$?

5° Exposer la méthode de Lagrange pour abaisser les coefficients de l'équation $x^2 - By^2 = Az^2$.

6° Exposer la théorie de Legendre pour juger de la possibilité ou de l'impossibilité de toute équation indéterminée du second degré.

7° Résoudre l'équation $x^2 - Ay^2 = D$ et, en particulier, $x^2 - Ay^2 = 1$.

8° Démontrer que toute racine irrationnelle d'une équation du second degré à coefficients rationnels se développe en fraction continue périodique.

9° Quel est l'usage des fractions continues pour résoudre l'équation $ax^2 + 2bxy + cy^2 = M$?

Pour le concurrent en sciences naturelles :

1° L'absence de variétés intermédiaires entre les espèces existantes peut s'expliquer par la théorie de Darwin.

2° Si la paléontologie ne nous a pas encore révélé les variétés innombrables qui, d'après Darwin, doivent avoir existé dans le temps, il faut l'attribuer à l'imperfection extrême de nos connaissances et des données géologiques.

3° On ne peut avec certitude dater de l'époque silurienne l'apparition de la vie sur la terre.

4° Les croisements entre les espèces et les races animales, les caractères des hybrides et des métis présentent des analogies remarquables. Les différences observées ne constituent pas un argument décisif en faveur de l'immutabilité des espèces.

5° Il est nécessaire de distinguer l'espèce pratique de l'espèce théorique.

La première pour tous les naturalistes est : « une collection illimitée d'individualités simples ou multiples, jouissant de certains caractères définis, dont l'ensemble peut se reproduire entre deux générations sexuelles consécutives. »

Le nombre des espèces pratiques de tous les âges varie relativement peu suivant les auteurs; celui des espèces théoriques oscille entre une et deux cent cinquante mille.

Projet de loi sur les jurys d'examen chargés de la collation des grades académiques. — Le nouveau projet destiné à remplacer la loi du 1^{er} mai 1857 a été déposé à la Chambre des représentants le 17 novembre dernier.

Pour la préparation de ce projet le gouvernement s'est aidé des lumières d'une

commission composée des recteurs des quatre universités et de quatre professeurs (un par université).

Nous extrayons de l'exposé des motifs les passages suivants sur le travail de cette commission : « La majorité de la commission ne s'est pas montrée favorable au système du jury professionnel qu'elle combat dans son rapport ; les deux membres de la minorité, partisans de ce système, déclarent, dans la note où ils en prennent la défense, qu'ils n'en espèrent, ni n'en réclament la mise en pratique immédiate. Il n'a pas été émis un vote formel sur la question du jury professionnel.

« La commission, à la majorité de six voix contre deux, s'est prononcée contre le rétablissement d'un jury central unique, et propose le maintien des jurys combinés et du jury central. Le gouvernement s'est rallié à cette proposition.

« Une seule modification a été introduite dans l'ensemble du système : elle consiste à substituer aux sections des jurys combinés et du jury central, chargées de la réception des pharmaciens, un jury spécial unique, qui serait organisé dans les mêmes conditions que les jurys ordinaires, qui n'aurait qu'une seule session par an, au mois de juillet, et qui siégerait alternativement, et d'année en année, dans chacune des quatre villes universitaires.

« La commission a proposé de consacrer d'une manière définitive le système actuel des jurys combinés et du jury central. Nous n'avons pas cru pouvoir aller aussi loin que la commission. Aux termes de l'art. 67 du projet, la loi devra être révisée avant la 1^{re} session de 1868.

« La loi du 1^{er} mai 1857 a réduit d'une manière notable la plupart des programmes d'examen, en n'exigeant plus pour certaines matières que des certificats de fréquentation des cours universitaires correspondants.

« La commission a proposé de supprimer les certificats de fréquentation ou de présence, et d'y substituer des examens sommaires sur les matières des cours à certificats, examens auxquels procéderaient, dans chacune des quatre universités, des jurys composés uniquement de professeurs de l'établissement et nommés par le Roi.

« La deuxième partie de cette proposition n'a été adoptée par la commission qu'à une voix de majorité ; quatre membres se sont prononcés pour, trois se sont prononcés contre, et un membre s'est abstenu.

« Nous n'avons pas cru pouvoir accueillir cette innovation : elle présentait le double inconvénient d'augmenter le nombre, déjà si considérable, des jurys existants, et ce qui est beaucoup plus grave, de faire intervenir le gouvernement dans le régime des établissements libres.

« Sans entrer dans cette voie qui nous paraît dangereuse, le gouvernement peut donner une satisfaction suffisante aux réclamations qu'a fait naître l'institution des cours à certificats. Désormais, en vertu de l'art. 6 du projet, les certificats devront porter la mention que les cours ont été fréquentés *avec fruit*. En outre, les professeurs, chargés des cours à certificats, siégeront, dans les jurys combinés, avec les professeurs chargés des cours à examen. Cette double mesure aura pour effet de donner un tout autre caractère aux cours à certificats et de les relever du discrédit qui les a atteints jusqu'à un certain point. »

Les changements de détail, apportés à la loi de 1857, de nature à intéresser nos lecteurs, sont les suivants :

Dans l'examen de candidat en philosophie et lettres, l'histoire politique de la Belgique remplace l'histoire politique de l'antiquité, qui devient une matière à certificat, et fera, avec l'histoire politique du moyen âge, l'objet d'un cours annuel. La logique, matière à certificat dans la loi du 1^{er} mai 1837, a été placée parmi les matières d'examen en tête de la psychologie.

Dans les matières à certificat pour la candidature en sciences naturelles ou en sciences physiques et mathématiques, on a substitué aux mots la zoologie et la minéralogie, ceux-ci : les principes de la zoologie et les principes de la minéralogie.

On a ajouté la logique à la psychologie, parmi les mêmes matières. La loi de 1837 avait supprimé la *grande distinction*. Le gouvernement, d'accord avec la commission, propose de la rétablir.

En vertu des dispositions antérieures, le récipiendaire ajourné pouvait être autorisé par le jury à se représenter, dans la même session, soit devant le jury qui l'avait ajourné, soit devant le jury central correspondant. On les a modifiées en ce sens que l'autorisation de se représenter dans la même session devra être accordée par le jury, à l'unanimité, et au moment même de l'ajournement.

On a maintenu les soixante bourses universitaires de 400 fr., et les six bourses de voyage de 1000 fr.; seulement, les bourses de 400 fr. sont attribuées exclusivement aux élèves des universités de l'État, comme elles l'étaient sous l'empire de la loi du 15 juillet 1849.

Le gouvernement a l'intention de proposer, au chapitre des lettres et des sciences du budget de l'intérieur, un crédit spécial, sur lequel des subsides seront alloués aux élèves de l'enseignement supérieur libre, et qui sera fixé de manière à rendre la compensation suffisante. Cette proposition sera faite, dans le premier budget qui suivra la promulgation de la nouvelle loi.

Les élèves de l'enseignement supérieur libre qui seront en possession de bourses universitaires de 400 fr., en jouiront aussi longtemps qu'ils se trouveront à cet égard dans les conditions requises par la loi du 1^{er} mai 1837.

Projet de loi sur les pensions des professeurs de l'enseignement moyen. —

M. le ministre de l'intérieur a présenté à la Chambre, dans la séance du 7 février courant, un projet de loi tendant à modifier la législation actuelle sur les pensions civiles, en faveur des professeurs et des inspecteurs de l'enseignement moyen.

L'art. 1^{er} de ce projet fixe l'âge auquel le professeur pourra demander sa pension (55 ans); il fixe également l'âge auquel le gouvernement pourra mettre le professeur à la retraite (60 ans).

L'art. 2 détermine la base d'après laquelle la pension sera liquidée : cette base consiste dans la 60^e partie, par année de service, du traitement dont le titulaire aura joui pendant les cinq dernières années.

L'art. 3 dispose que les diplômes de docteur en philosophie et lettres ou de docteur en sciences, ainsi que ceux de professeur agrégé pour l'enseignement moyen du degré supérieur, compteront pour quatre années de service; les diplômes de professeur agrégé du degré inférieur celui d'instituteur primaire et le certificat de capacité pour l'enseignement des langues modernes compteront pour deux années. On ne pourra faire valoir que le diplôme ayant rapport à l'enseignement donné pendant les cinq dernières années.

L'article 4 complète la disposition du § 2 de l'article 9 de la loi du 1^{er} juin 1850, en ce qui concerne les professeurs qui passent d'un établissement d'instruction moyenne dirigé par l'État, dans un établissement dirigé par la commune ou par la province. Le § 2 de l'article 9 prévoyait uniquement le cas où un professeur passerait d'un établissement communal ou provincial dans un établissement de l'État. Le gouvernement a jugé équitable de placer les deux éventualités sur la même ligne.

L'art. 4, dans le § 3, tend à consacrer une autre disposition. L'enseignement moyen n'ayant été organisé que par la loi du 1^{er} juin 1850, le gouvernement trouve équitable de tenir compte aux membres du personnel administratif et enseignant des établissements provinciaux ou communaux d'instruction moyenne les services qu'ils ont rendus avant cette époque, et pour lesquels ils n'ont pu participer soit à une caisse locale, soit à la caisse centrale de prévoyance des instituteurs et professeurs urbains. Comme cette disposition a un caractère purement transitoire, et qu'elle ne s'appliquera qu'à un très-petit nombre de personnes, la dépense à laquelle elle donnera lieu sera peu considérable.

L'art. 5 décide que la base du 1/60 par année de service sera appliquée aux personnes dont il s'agit dans le § 2 de l'art. 9 de la loi du 1^{er} juin 1850.

L'art. 6 a pour objet d'assurer le bénéfice de la nouvelle loi aux inspecteurs de l'enseignement moyen régi par ladite loi du 1^{er} juin 1850.

NOUVELLES DIVERSES.

— M. De Witte, le savant archéologue, membre de l'Académie royale de Belgique, correspondant de l'Institut, vient d'être élu associé étranger de l'Académie des inscriptions et belles-lettres de France.

— **ACADÉMIE DE BELGIQUE. Classe des sciences.** Parmi les questions mises au concours se trouvait la suivante : « Établir, par des expériences précises, quels sont les éléments essentiels qui entrent dans la constitution de l'acier, et déterminer les causes qui impriment aux différents aciers, produits par l'industrie, leurs propriétés caractéristiques. » Deux mémoires ont été reçus en réponse à cette question. Conformément au jugement de ses commissaires, la classe a accordé la médaille d'or, ainsi que le prix extraordinaire de huit cents francs à M. Caron, capitaine d'artillerie, directeur du laboratoire de chimie du dépôt central de l'artillerie, à Paris.

M. Quetelet a présenté à la classe un ouvrage qu'il vient de publier sous le titre d'*Histoire des sciences mathématiques et physiques chez les Belges*. Pendant près d'un demi-siècle l'auteur s'est attaché à cette étude et s'est efforcé, dans ses moments de loisir, d'étudier les travaux des savants anciens et modernes, qui se sont distingués en Belgique, et de rappeler leurs mérites par l'examen de leurs écrits ou de leurs autres travaux.

— On lit quelques nouvelles intéressantes dans les journaux français. D'abord on a pratiqué des fouilles à Bibracte, pour savoir si on avait affaire à une ville gauloise ou à un simple *oppidum*. Les résultats ont dépassé de beaucoup tout ce que l'on pouvait attendre : la vieille Bibracte est enfin exhumée ! La grande citadelle a été fouillée ; près de soixante et dix maisons l'ont été également ; maisons gallo-romaines, monceaux de tuiles à bords, de poteries, d'amphores, emplacements

de foyers au milieu des maisons, clous en nombre incalculable, murs en pierres sèches, en chaux et mortier d'une admirable construction et conservation, ciments, bétons, carrelages, carreaux d'un mètre de long, pierres de taille, stucs blancs, porte en pierres, hypocauste ou fourneau. Enfin pour couronner l'œuvre on a découvert un théâtre dont la corde de l'arc qui fait l'hémicycle a plus de cinquante mètres de long et où ont été faites les fouilles les plus intéressantes.

Ensuite M. Bréan, archéologue giennois, vient de découvrir à Gien-le-Vieux, de magnifiques thermes admirablement conservés qui n'ont pas moins de 100 mètres sur 50. L'étendue de cette belle substruction atteste l'importance de l'établissement, tête de pont ou camp à demeure, *castra stativa*, que les Romains auraient, indépendamment des deux camps mentionnés par Jules César, occupé sur ce point, et dont M. Bréan a déjà retrouvé de nombreux vestiges. Cette nouvelle découverte paraît de nature à jeter un jour plus vif encore sur la question de l'emplacement de *Genabum*, que M. Bréan croit avoir résolue dans un ouvrage en ce moment sous presse et qui paraîtra prochainement.

Enfin par décret du 11 janvier le vieux nom de Gergovie est restitué à un village situé à quelques kilomètres de Clermond-Ferrand sur les flancs du plateau où s'élevait l'ancienne Gergovie, et où César ayant attaqué Vercingétorix, essuya un grave échec, à la suite duquel il dut lever le siège. Des fouilles heureuses, pratiquées dans ces derniers temps, y ont fait découvrir des traces de travaux considérables, qui ont répandu un grand jour sur le récit de César.

— Dans la villa romaine découverte récemment à Neuig, près de Trèves, on a trouvé une magnifique mosaïque, considérée comme un des plus beaux spécimens de l'art antique. Cette mosaïque dessinée sous la direction de M. de Wilmorosky, chanoine de la cathédrale, forme sept belles planches colorées, qui vont être publiées par la société des Amis de l'antiquité des provinces rhénanes. Le roi de Prusse a voulu contribuer à l'exécution de cette œuvre d'art, et il a fait don à la société de 800 thalers.

— En ce moment les regards des savants se tournent vers le Mexique. D'abord il y a des grottes sépulcrales extrêmement remarquables dans l'État d'Oaxaca. Quelques-unes furent saccagées, au commencement de la conquête, mais beaucoup échappèrent à cette profanation, et les indigènes continuèrent pendant longtemps d'y transporter en secret les cadavres de leurs chefs, descendants des prêtres de Mitla et des rois zapotèques. Dans ces grottes on ne trouve pas seulement les restes des princes, mais aussi les images en terre cuite, moulées sur leurs cadavres; et peut-être y trouvera-t-on comme en Égypte, les livres sacrés de leurs histoires, avec les faits qui se rapportent à chacun d'eux.

Ensuite les bibliothèques des couvents du Mexique étaient autrefois fort riches. Elles possédaient des ouvrages dont les exemplaires sont introuvables, même en Europe. Aujourd'hui ces richesses sont dispersées et passées en d'autres mains, et on trouve dans les collections privées, une foule de livres précieux, en histoire, en médecine, en sciences, en beaux-arts, en voyages, on trouve également de riches collections de médailles renfermant des *agrigentines* et des *syracusaines*, qui semblent frappées hier, des médailles réellement carthaginoises et ibériennes apportées dit-on, au Mexique par un ingénieur longtemps attaché aux mines de la Hiendelaencina, en Espagne. On savait en effet que, dans ces galeries exploitées de toute antiquité, on avait fait des découvertes, mais on ignorait où en étaient passés les trésors.

Maintenant il va être publié, sous les auspices du ministère de l'instruction publique en France, par les soins de la commission scientifique du Mexique, un ouvrage (grand in-4°, accompagné d'un atlas grand in-f°), intitulé : *Expédition scientifique du Mexique et de l'Amérique centrale*. Cet ouvrage sera imprimé à l'imprimerie impériale et tiré à mille exemplaires.

M. l'abbé Brasseur de Bourbourg qui explore en ce moment le Yucatan, vient de découvrir à Mérida, dans une bibliothèque particulière, un ancien vocabulaire manuscrit de la langue *maya*, dont il se propose de rapporter une copie en France.

— Les journaux s'occupent en ce moment de la *Vie de Jules César*. Ils en donnent même déjà des extraits. Voici quelques détails puisés çà et là. La première publication est faite par l'imprimerie impériale à Paris. L'ouvrage se composera de trois ou peut-être de quatre volumes. Il y aura d'abord une édition de luxe, bel in-4°, cinq doigts de marge, beaucoup de notes, comme M. Thiers en a mis dans l'*Histoire du consulat et de l'Empire*, cartes géographiques, portrait de Jules César par M. Ingres. Le volume coûtera 50 fr. Il y aura ensuite une édition in-8° à 10 fr. le vol. M. Henri Plon, imprimeur de l'empereur, fait annoncer que le 1^{er} volume paraîtra à la fin du mois, simultanément dans les deux formats et que toutes les informations qui ont pu être données par divers journaux relativement à des éditions d'un prix et d'un format différent, sont inexactes. La traduction anglaise et la traduction allemande sont déjà fort avancées; la première est confiée à M. Wright, antiquaire et historien, la seconde à M. Ritschl, professeur à Bonn. M. Minervini, archéologue napolitain, fera la traduction italienne.

Les trois quarts du premier volume contiennent des considérations générales sur la république romaine. l'état de la constitution politique de la société d'alors, et même des considérations très-développées sur le pouvoir en général, qui excitent nécessairement une très-grande curiosité à cause de la portée d'un travail de cet ordre, sortant d'une plume impériale.

Le dernier quart sera consacré à la jeunesse de César et nous conduira jusqu'aux guerres dans les Gaules.

Nécrologie. En Belgique : M. *Meulenberg*, artiste peintre, professeur à l'Académie des beaux-arts de Bruxelles.

A l'étranger : M. *Proudhon*, le célèbre publiciste, à Passy; — M. X. B. *Saintine*, littérateur et auteur dramatique, à Paris; — M. le duc de *Clermont-Tonnerre*, ancien ministre français, éditeur et traducteur d'Isocrate; — M. *Court*, peintre d'histoire, conservateur du musée de Rouen, à Paris; — M. *Eugène Devéria*, peintre d'histoire, à Paris; — M. *Paul Royer-Collard*, professeur à la faculté de droit à Paris; — M. *Charles Monnard*, professeur de littérature romane à l'université de Bonn; — M. *Meyer*, professeur émérite de l'université de Nuremberg, connu par ses annotations sur Schiller; — M. *Sturm*, un des botanistes les plus connus de l'Allemagne, à Nuremberg; — M. *Schilling*, professeur de droit romain à l'université de Leipzig; — M. *Junghaus*, professeur d'histoire à l'université de Kiel.

DES INSTITUTIONS RELIGIEUSES CHEZ LES ROMAINS.

(Suite. — Voir la livraison de février).

LES GRANDS COLLÈGES SACERDOTAUX.

LE COLLÈGE DES PONTIFES ET LES PRÊTRES QUI Y SONT ATTACHÉS.

1. Des Pontifes.

Le nom de *pontifex* a été dérivé par beaucoup d'auteurs anciens et modernes de *pons* et de *facere*. Ils auraient eu ce nom parce qu'ils avaient bâti et qu'ils entretenaient le *pons sublicius*, pont de bois, regardé comme sacré, sur lequel on offrait des sacrifices et qui conduisait aux nombreux sanctuaires situés au delà du Tibre. Cette étymologie est d'autant plus incertaine qu'elle a été rejetée par le grand pontife Q. Mucius Scaevola, le plus savant des prêtres romains. Les autres étymologies proposées sont pourtant encore moins probables.

Pendant la royauté, le collège des pontifes paraît avoir été composé de quatre membres, ayant pour chef le roi lui-même ; après l'expulsion de Tarquin, le président fut nommé dans le collège et on lui donna le titre de *Pontifex Maximus*. La loi *Ogulnia* (300 a. C.) fit doubler le nombre des membres, en ordonnant de nommer quatre patriciens et quatre plébéiens. Sylla le porta à quinze, ce qui resta le chiffre normal. Depuis César jusqu'à Gratien 382 p. C. la dignité de grand pontife appartient à l'empereur. Les pontifes étaient nommés à vie.

Sous le rapport religieux, comme au point de vue politique, l'État romain était considéré, à son origine, comme une grande famille. A son foyer pétillait le feu éternel entretenu par les chastes Vestales, les jeunes filles de l'État ; ses Pénates protecteurs et la chambre aux provisions, *penus*, se trouvent dans le sanctuaire de Vesta. Il a aussi ses Lares (*Lares praestiles*) : ce sont les fondateurs de Rome, Romulus et Rémus, auxquels on ajouta, sous Auguste, le génie de l'empereur. Enfin de même que les anciennes *gentes* ont leur patron en dehors des Pénates et des Lares (p. ex. Sol, patron des Aurelii ; Hercule, des Pinarii), de même l'État est placé sous la

protection spéciale de Janus, de Jupiter et de Mars, auxquels on joignit ensuite Quirinus.

Le père de la grande famille est le chef de l'État, le roi. Il sacrifie lui-même pour le salut de l'État, surtout à Janus, le dieu suprême, et surveille en même temps tous les cultes publics et privés, afin que la négligence dans les cérémonies religieuses n'attire pas, sur l'ensemble ou sur une partie de l'État, la colère céleste. Pour assister le roi dans ses fonctions sacerdotales, il y a trois Flamines ou sacrificateurs particuliers, ceux de Jupiter, de Mars et de Quirinus; et quatre Pontifes chargés du culte des Pénates, des Lares et de Vesta ainsi que de la surveillance de la religion en général. Quand la royauté fut abolie, le culte spécial de Janus fut confié au roi des sacrifices; mais la haute direction religieuse fut placée entre les mains du *Pontifex Maximus*, assisté par les autres membres du collège, qui conservèrent en outre leur sacerdoce particulier, ainsi que les Flamines.

Les fonctions des pontifes comme ministres suprêmes de la religion sont très-étendues, car elles embrassent presque tout le domaine religieux. Voici les principales :

1° Ils assistent les magistrats dans les vœux qu'ils font pour le salut du peuple; le *Pont. Max.* récitant la formule que répète ensuite le magistrat. Les principaux de ces vœux sont ceux que forment, tous les ans au premier janvier, les nouveaux consuls (*solemnis votorum nuncupatio pro salute reipublicae*); on y ajouta depuis César des vœux *pro salute principis*, faits le 3 janvier, parce que le 2 de chaque mois est un *dies ater*. Cette solennité resta en usage jusqu'au 7^e siècle. — Ils aident ensuite les magistrats dans d'autres actes religieux, tels que des sacrifices, des jeux, et sont consultés par le sénat sur toutes les affaires qui ont rapport au culte. Ils donnent particulièrement leur avis sur le moyen d'expié des prodiges (*procuratio prodigiorum*), et ce n'est que dans les cas extraordinaires qu'on consulte à ce sujet des haruspices ou les livres sibyllins.

2° Les pontifes déterminent si un objet est sacré ou profane, et consacrent à la divinité des lieux, des choses ou des personnes. La consécration des temples est faite par eux, la dédicace au contraire est l'œuvre d'un magistrat et est exécutée par lui en présence des pontifes. Il répète, en tenant par la main le jambage de la porte (*postem tenere*), la formule de la dédicace, prononcée à haute voix par un pontife tenant également le jambage. Les pontifes proclament

aussi, après jugement, la *consecratio capitis et bonorum*. L'homme déclaré *sacer*, c'est-à-dire voué aux dieux infernaux, était exclu de toute communauté religieuse, politique ou domestique; il n'était plus protégé par aucune loi et pouvait être tué impunément. Un général pouvait, en répétant les paroles des pontifes, vouer soit l'armée ennemie, soit un Romain, soit lui-même aux dieux infernaux : son sort était dès lors entre leurs mains. Enfin il appartient aux pontifes de déclarer un *ver sacrum*. Par ce vœu on vouait à la divinité tout ce qui était produit le printemps suivant, aux mois de mars et d'avril : les fruits et les animaux étaient réellement offerts; les hommes étaient chassés du pays quand ils avaient grandi, et étaient abandonnés à leur sort. Cette consécration des hommes ne fut plus observée plus tard : l'on se contenta de l'offrande des fruits et des animaux.

3° Les pontifes fixent le calendrier, chose importante pour le culte, car il fallait savoir exactement à quel jour les fêtes devaient être célébrées. Le 1^{er} de chaque mois le roi des sacrifices convoquait le peuple sur le Capitole, et lui communiquait, par l'intermédiaire du scribe des pontifes, si les nones (ainsi nommées parce qu'elles avaient lieu neuf (4) jours avant la pleine lune, le jour des *idus*) tombaient au 5^e ou au 7^e jour. De cette convocation (*calare*) le 1^{er} du mois s'appelle *calendae*. Aux nones le peuple était réuni de nouveau, pour entendre du *rex sacrificulus* le détail des fêtes à célébrer pendant le mois. — Sous le rapport religieux les pontifes distinguaient les jours en *festi*, jours de fêtes, *profesti*, jours d'affaires, *religiosi*, jours consacrés aux dieux infernaux, ou devenus funestes (*atri*, *vitiosi*) par quelque calamité, et par là impropres aux affaires religieuses comme aux affaires civiles, et *intercisi*, jours dont le milieu seul était consacré à la fête. Sous le rapport civil on distinguait les jours en *nefasti*, auxquels il n'était pas permis d'accomplir un acte civil ou politique (les jours *festi*, *religiosi* et une partie des *intercisi* étaient de ce nombre), et en *fasti* auxquels on pouvait poser des actes civils non religieux. Les *dies fasti* étaient subdivisés en *comitiales*, auxquels il n'était pas seulement permis de juger mais encore de convoquer les comices, et en *fasti*, dans le sens restreint, où l'on devait se borner aux actes judiciaires. Aussi longtemps que le calendrier resta le secret des pon-

(1) Neuf selon la manière romaine, en comprenant dans le calcul le premier et le dernier jour.

tifes, ils exercèrent par là une influence immense sur la vie politique; elle leur fut enlevée par Cn. Flavius, scribe d'Appius Claudius Caecus, qui publia le calendrier l'an 304 a. C. 450 u. c.

4° Les pontifes veillent à la conservation des *sacra privata*, et interviennent à ce titre dans les actes qui pourraient entraîner une perturbation du culte privé. C'est pourquoi on conclut en leur présence le mariage par *confarreatio*; ils assistent aux testaments faits dans les *comitia calata*, ainsi qu'à l'*arrogatio* et à la *detestatio sacrorum* (1).

5° Les pontifes rédigent, conservent et expliquent les livres qui renferment la science religieuse et le droit divin. Le *Pont. Max.* inscrivait tous les ans les événements qui intéressaient la religion, tels que les prodiges et autres, dans les *Annales maximi*. Les *leges regiae* renfermaient les coutumes religieuses les plus anciennes; dans les *libri pontificii* se trouvaient la liste des lieux et des temps sacrés, le rituel et un livre indiquant les noms sous lesquels il fallait adorer les dieux de la patrie, nommé *indigitamenta*. Enfin ils tenaient les *commentarii pontificum*, ou recueil des débats et des décrets du collège, servant de règle pour leur conduite basée sur des précédents. Tous ces ouvrages forment les sources du *jus divinum*, et donnent aux pontifes qui seuls les connaissent, une grande science du droit non-seulement religieux, mais encore civil.

Avant l'institution de la préture (366 a. C.) ils étaient seuls réputés *juris consulti*, et tous les ans on députait un d'entre eux pour aider les juges dans les procès et pour donner son avis sur des cas épineux. Il était particulièrement important que la plainte fût formulée exactement selon les lois (c'est ce qu'on appelle *lege agere*), le moindre changement dans les termes pouvant entraîner la perte du procès (2). Or les pontifes avaient le secret de ces formules rigoureuses : un de leurs livres portait pour titre *legis actiones*, et fut

(1) Il paraît que la *detestatio sacrorum* n'a aucun rapport avec la transmission des biens par testament, avec laquelle on l'a confondue. C'est plutôt l'acte par lequel le membre d'une *gens* déclare vouloir en sortir, en renonçant à ses *sacra*. Telle est l'opinion de Savigny, de Mommsen, de Mercklin et de Marquardt.

(2) Gaius IV, 11 : *Legis actiones appellabantur — ideo, quia ipsarum legum verbis accommodatae erant et ideo immutabiles proinde atque leges observabantur : unde cum qui de vitibus succisis ita egisset, ut in actione vites nominaret, responsum est eum rem perdidisse, quia debuisset arbores nominare, eo quod lex XII tabularum, ex qua de vitibus succisis actio competeret, generaliter de arboribus succisis loqueretur.*

publié, avec le calendrier, par Cn. Flavius en 304 a. C. Puis les avis (*responsa*) des pontifes fournissaient un commentaire continuuel de la loi des XII tables, et devinrent une autorité, comme *jus civile* (droit coutumier) à côté du droit écrit. Lorsque vers 200 a. C. S. Aelius rédigea le premier recueil de droit, il l'intitula *Triperitita* et plaça dans le premier livre la loi des XII Tables, dans le second l'*interpretatio*, dans le troisième les *legis actiones*.

6° Le Pont. *Max.* exerce, comme père de l'État, le pouvoir paternel sur les Flamines et surtout sur les Vestales, qui représentent la famille. Il punit leur négligences, fait enterrer vivante la Vestale qui a violé la loi de chasteté, et flagelle jusqu'à la mort son séducteur. Il ne prononce toutefois la peine de mort qu'après avoir pris l'avis des autres pontifes formant son *consilium*, comme les parents dans la famille. On ne sait pas jusqu'à quel point le Pont. *Max.* exerçait un contrôle sur les autres prêtres.

7° Les Pontifes surveillent les cultes privés, et prennent soin que l'expiation nécessaire pour certains accidents ou certains méfaits ne soit pas négligée. Ces accidents sont principalement la chute de la foudre et la mort.

La foudre venant du ciel et mourant sur la terre, exige une tombe et une expiation comme la mort d'un homme. Le cercueil était fait en maçonnerie, sans fond; on construisait autour une espèce de puits s'élevant au-dessus de la terre et portant l'inscription de *fulgur conditum*. La forme du tombeau lui a fait donner le nom de *puteal*, le sacrifice d'une brebis de deux ans (*bidens*), fait au moment de l'élévation, l'a fait nommer *bidental* (1).

Selon le droit pontifical tout homme doit être enterré, à l'exception des suppliciés et des suicidés; l'âme de l'homme privé de sépulture n'a pas de repos et erre comme un fantôme. En conséquence il est du devoir de chacun de jeter au moins un peu de terre sur le corps qu'il rencontre, et si quelqu'un meurt à l'étranger, ses proches doivent accomplir néanmoins, en son honneur, les cérémonies des funérailles, s'ils ne veulent être punis d'expiations durant une année entière. Le lieu de la sépulture devait être hors de Rome; on dérogeait fort rarement à cette loi, p. ex. pour les Vestales et pour les empereurs, *qui legibus non tenentur*. Les tombeaux étaient inviola-

(1) V. dans Rich le dessin du *puteal* de Scribonius Libo. Dans les restes du *bidental* conservé à Pompéi, le *puteal* se trouve au centre; Rich le prend à tort pour un autel, au mot *bidental*.

bles; on ne pouvait même y toucher pour les restaurer, ni transporter le corps dans un autre endroit sans l'autorisation des pontifes.

Parmi les cérémonies religieuses des funérailles il faut noter les suivantes : lorsque le corps avait été placé sur le lit de parade, on mettait à côté un petit autel avec de l'encens (*acerra*); une branche de cyprès mise devant la maison indiquait qu'il y avait un cadavre à l'intérieur, et servait par conséquent d'avertissement pour ceux qui ne pouvaient entrer dans une maison en deuil. Pour les enterrements solennels le mort restait dans la maison pendant sept jours; il était brûlé le huitième et enterré le neuvième. La coutume d'emporter les corps pendant la nuit, pour ne pas les exposer à la lumière du soleil, fut changée plus tard pour les riches; on conserva toutefois l'emploi de flambeaux allumés, portés devant le cortège même pendant le jour.

Une première purification des personnes qui ont accompagné le convoi, est faite au lieu même de l'enterrement; on leur jette trois fois de l'eau, et on brûle du laurier. Puis la maison est purifiée par du souffre et de l'ellébore noir; on la balaie et l'on offre un bélier aux Lares. Le jour de cette purification s'appelle *feriae denicales*; la famille peut la faire quand elle veut. Mais régulièrement neuf jours après l'enterrement avait lieu le *sacrificium novemdiale* qui terminait le deuil des neuf jours : c'était un repas funéraire donné anciennement près du tombeau même, plus tard dans la maison; on mettait des mets sur la tombe; les riches donnaient parfois un festin à tout le peuple, ou bien distribuaient de la viande ou de l'argent et donnaient des jeux de gladiateurs ou de théâtre.

On ne cessait de rendre un culte au tombeau et aux mânes des décédés. Le 24 février on célébrait en leur honneur dans toute la ville la fête des *feralia*; à l'anniversaire des décès les familles fêtaient des *parentalia*. On répandait alors sur les tombeaux de l'eau, du vin, du lait chaud, du miel, de l'huile et le sang des victimes noires qu'on avait sacrifiées. On offrait aux mânes des parfums et de l'encens; on ornait la tombe de fleurs et de couronnes, on allumait des lampes dans les monuments, et on prenait un repas près du tombeau.

2. Du Roi des sacrifices.

Nous avons vu plus haut qu'après l'expulsion des rois, le pouvoir religieux du roi passa au Pont. *Max*. On établit alors un nouveau

prêtre du nom de *Rex*, auquel on réserva le culte de Janus et quelques cérémonies particulières. Aux dîners pontificaux et dans quelques fêtes le Roi était placé au premier rang, mais il était néanmoins soumis au *Pont. Max.* sous le rapport religieux, et ne pouvait exercer aucune fonction politique. Il était choisi à vie par le grand pontife, ne pouvait être tué ni démis de ses fonctions et devait être patricien; il était censé membre du collège des pontifes. Sa femme, sous le nom de *Regina sacrorum*, exerçait une partie du sacerdoce.

Nous n'avons que peu de détails sur les fonctions religieuses du Roi. C'était lui qui faisait proclamer, par le scribe des Pontifes, le *Pontifex Minor*, quand tombaient les nones, et qui donnait, dans une nouvelle assemblée, la liste des fêtes du mois. Deux jours de l'année, le 24 mars et le 24 mai, il faisait un sacrifice au *comitium*; avant qu'il n'eût quitté la place, le jour était *nefastus*, c'est-à-dire impropre aux affaires, le Roi ne pouvant non-seulement exercer aucune fonction politique, mais pas même paraître dans le *comitium* autrement que pour y sacrifier. Ces deux jours sont marqués dans le calendrier Q. R. C. F. c'est-à-dire *quando Rex comitiavit fas*, le jour est *fastus* quand le Roi a été au *comitium*. — Le 24 février le Roi faisait également un sacrifice au *comitium*, puis fuyait au plus vite, ce qui a fait donner à la cérémonie le nom de *regifugium*. On a voulu voir dans cette cérémonie un souvenir de la fuite de Tarquin, mais il est plus probable que c'était un sacrifice d'expiation : la faute du peuple étant censée retomber sur la victime, le prêtre fuyait après avoir fait son office. Le mois de février a pris son nom de ce sacrifice et d'autres cérémonies expiatoires (*februare* « purifier »).

La nullité politique du Roi faisait peu rechercher ce sacerdoce; à la fin de la république il fut parfois sans dignitaire. Auguste parait l'avoir renouvelé; il se maintint pendant l'empire, au moins jusqu'au milieu du 3^e siècle.

3. Des Flamines.

Le mot *Flamen* vient selon toute probabilité de *flare*, souffler pour allumer le feu, et signifie « sacrificateur. » Quinze prêtres de ce nom étaient attachés au collège des pontifes, mais trois seulement, le *Flamen Dialis*, le *Fl. Martialis*, et le *Fl. Quirinalis*, nommés *Flamines majores*, ont une certaine importance; les autres tombèrent peu à peu en oubli avec les dieux qu'ils servaient. Le premier des trois grands flamines est le *Flamen Dialis*. Il appartient entiè-

rement à la divinité avec sa femme, ses enfants et sa maison, la *domus flaminia* sur le Palatin; le feu de son foyer ne peut être emporté que pour des usages religieux. Il doit être marié par la *confarreatio*; si sa femme vient à mourir, il doit quitter le sacerdoce. Le divorce ne lui est pas permis. Ses enfants le servent comme *camilli* ou *camillae*; s'il n'en a pas, il en prend d'autres *patrimi et matrimi*, qui anciennement devaient être issus également d'un mariage par *confarreatio*. — Il lui est défendu d'exercer un emploi, de monter à cheval, de prêter serment, de voir une armée sous les armes, ou un travail manuel : à cet effet un licteur le précède partout, ordonnant sur son passage de cesser tout travail. Il ne peut passer aucune nuit, sous l'empire pas plus de deux nuits hors de sa maison; encore ne peut-il le faire que deux fois par an et avec l'autorisation du *Pont*. *Max.* — Chaque jour est pour lui un jour de fête; il paraît donc toujours en costume de cérémonie : un bonnet de fourrure (*albogalerus*, v. Rich sub voce), fait de la peau d'une victime blanche sacrifiée à Jupiter et surmonté d'une pointe (*apex*) en bois d'olivier, auquel est attaché un fil de laine, une toge prétexte épaisse en laine, tissée par sa femme, et nommée *laena*; enfin le couteau aux sacrifices (*secespita*, v. Rich), et la baguette (*commentaculum* ou *commotaculum*) avec laquelle il écartait la foule. — Il ne peut toucher rien qui soit impur : un mort ou un tombeau, des fèves (car elles sont consacrées aux dieux infernaux), une chèvre, un cheval, un chien, de la farine fermentée, de la viande crue. Il ne peut ni porter ni voir des liens ou des chaînes; c'est pourquoi il ne porte pas de nœuds, ni d'anneau, à moins qu'il ne soit fendu, et si un homme enchaîné entre dans sa maison, on le délie et l'on jette les chaînes, par-dessus le toit, hors de l'*impluvium*. Celui qui embrasse ses genoux ne peut être frappé dans la journée. Sa barbe ne peut être rasée qu'avec un couteau de cuivre, et un homme libre seul peut lui couper les cheveux; ces cheveux et les rognures de ses ongles sont enterrés *subter arborem felicem*. Il ne lui est pas permis de quitter sa coiffure; plus tard seulement il pouvait le faire chez lui. Lorsqu'il commet quelque négligence, ou laisse tomber son chapeau pendant un sacrifice, il est démis de ses fonctions.

Dé même la *Flaminica* se présente toujours en costume solennel : ses cheveux sont ramassés et dressés en forme de cône et unis par un ruban de laine pourpre (la forme de cette coiffure s'appelle *tutulus*, v. Rich sub voce); sa tête est couverte d'un voile (*flam-*

meum). Elle portait une longue robe de laine, cousue avec de la laine; ses sandales ou souliers sont faits du cuir de victimes; la *secespita* pend aussi à son côté.

Les autres flamines sont soumis à des cérémonies semblables, mais moins rigoureuses. Comme le *Flamen Dialis* ils ne peuvent occuper des fonctions publiques; il en résulte que ces places étaient peu recherchées. Dans les derniers temps de la république il n'y eut pas de *Flamen Dialis* pendant 75 ans de suite. Auguste le rétablit.

Tous les flamines sont nommés ou plutôt pris (*capuntur*) par le *Pont. Max.* Les *maiores* ont toujours été patriciens; les *minores* ont probablement pu être pris parmi les plébéiens depuis la loi Ogulnia.

4. Des Vestales.

Les Vestales étaient au nombre de six (1). D'après une *lex Papia*, le *Pont. Max.* proposait vingt jeunes filles, qui tiraient au sort celle d'entre elles qui serait élevée à la dignité de Vestale, à moins toutefois que les parents n'allassent présenter eux-mêmes leur fille et qu'elle ne fût acceptée par le sénat et le pontife.

La nouvelle Vestale ne pouvait avoir moins de six ans ni plus de dix; elle devait être *patrima* et *matrima* et être née de parents honorables, d'une famille que l'esclavage ou la *mancipatio* n'eût jamais corrompue. Auguste plus tard permit cependant de prendre des filles d'affranchis. La Vestale ne pouvait avoir aucun défaut corporel et si elle tombait malade, elle était soignée dans une maison particulière.

Celle qui remplissait toutes ces conditions était prise, *capta*, par le *Pont. Max.* dans ces termes : *Sacerdotem Vestalem, quae sacra fuciat quae jus siet sacerdotem Vestalem facere pro populo Romano Quiritibus, uti quae optima lege fuit, ita te, amata, capio*. Puis elle était inaugurée, conduite dans l'*atrium Vestae* et habillée.

Les Vestales ne devaient rester au service de la déesse que pendant trente ans. A l'âge de trente-six ou de quarante ans elles étaient exaugurées et pouvaient se marier, mais la plupart préféraient demeurer au temple jusqu'à leur mort. Pendant les dix premières années, elles apprenaient le service, pendant les dix suivantes elles l'exerçaient, pendant les dix dernières elles l'enseignaient.

(1) Selon la tradition Numa en institua quatre; Tarquin l'Ancien ou Servius Tullius en ajouta deux. On ne trouve mentionnées sept Vestales, que lorsque Gratien les abolit en 382 après J. C.

Leur principale fonction était l'entretien du feu sacré; ce feu était renouvelé le 1^{er} mars de chaque année. La Vestale qui le laissait éteindre était flagellée par le *Pont. Max.* en personne; le feu était rallumé par le frottement du bois sec d'un arbre heureux. Tous les jours elles arrosaient le temple, au moyen d'un goupillon, avec de l'eau qu'elles allaient chercher elles-mêmes à la fontaine d'Égérie, et ornaient de laurier purificateur la maison de la déesse. Elles préparaient et conservaient dans le *penus Vestae* des mets simples et primitifs dans des vases de terre; le principal est la *mola salsa*, de l'épeautre séchée et pilée, mélangée avec du sel. Puis elles avaient des prières journalières à faire pour le salut du peuple, et des prières spéciales en temps de calamités, ou lorsque des prodiges avaient apparu. Elles figuraient enfin à plusieurs fêtes, dont les principales sont : 1^o la fête de la Bonne-Déesse (invoquée aussi sous le nom de *Ops, Maia* ou *Fauna*), célébrée par la femme du consul ou du prêteur urbain de service à Rome, dans sa maison; c'était une fête secrète et nocturne; aucun homme ne pouvait y assister ni entendre le nom de la déesse, pas même le magistrat dans la maison duquel la fête était célébrée; les femmes y dansaient avec accompagnement d'instruments à cordes et à vent; — 2^o les *Vestalia*, célébrés le 9 juin. L'*intimus penus Vestae* était alors accessible aux mères de famille, qui y entraient nu-pieds et envoyaient ou apportaient des mets pour la déesse.

Le costume des Vestales était en rapport avec leur pureté : elles sont habillées tout en blanc, et ornées d'un bandeau (*infula*) semblable à un diadème (v. la description dans Rich) et d'un voile blanc (*suffibulum*). Elles ne sortaient jamais sans un licteur, devant lequel le consul lui-même devait faire place. Dans les jeux publics elles avaient une place d'honneur. Elles jouissaient de différents privilèges : elles étaient exemptes de tutelle, témoignaient sans prêter serment, sauvaient de la mort le criminel qu'elles rencontraient par hasard, et préservaient de toute attaque la personne qu'elles accompagnaient. Leur intervention était très-puissante pour l'accusé; celui qui les offensait était puni de mort; enfin on confiait à leur garde des testaments et des traités.

Aucun homme ne pouvait entrer dans leur demeure, ni se trouver pendant la nuit dans le temple. Comme c'était un crime de tuer violemment une Vestale, on enfermait dans un caveau souterrain, celle qui violait la chasteté.

LE COLLÈGE DES VII VIRI EPULONES.

L'an 496 a C. le tribun C. Licinius Lucullus obtint l'établissement d'un nouveau sacerdoce, destiné à soulager les pontifes chargés d'occupations; on créa trois prêtres sous le nom de *III viri epulones*; plus tard (on ne sait quand) on porta leur nombre à sept; César en fit nommer dix en 44; mais malgré cette augmentation ils conservèrent le nom de *VII viri epulones*, nom qu'on trouve encore cité à la fin du 4^e siècle après J. C.

Les *epulones* devaient offrir, le 14 novembre de chaque année, un repas à Jupiter sur le Capitole, *epulum Jovis*. La statue du dieu était couchée sur un lit; celles de Junon et de Minerve étaient placées sur des chaises, et tout le sénat prenait part au festin. Le lendemain avaient lieu dans le cirque les jeux plébéiens. L'institution de ce repas et ces jeux montrent à la fois le changement apporté dans le culte romain par la construction du temple sur le Capitole, et le but de cette construction (v. p. 39). Mais ce n'était pas seulement le 14 novembre que le sénat dînait aux frais de l'État; il le faisait après de nombreux sacrifices. Puis la coutume se répandit de plus en plus de régaler le peuple, au forum, le sénat avec les dieux au Capitole, à l'occasion de tous les jeux institués par des particuliers ou par l'État, pour des dédicaces, des triomphes, les anniversaires de la famille impériale, etc. Le soin de tous ces festins occupa suffisamment le collège des *epulones*, et lui procura une place parmi les grands collèges de l'État.

(La suite prochainement.)

COLLECTION DES GRANDS ÉCRIVAINS DU PAYS, PUBLIÉE
PAR L'ACADÉMIE ROYALE DE BELGIQUE.

LE PAS DE LA MORT, POÈME DE CHASTELLAIN.

(Suite et fin. — Voir la livraison de février.)

La donnée du *Pas de la Mort* n'est pas neuve, nous l'avons déjà dit. Dans tous les temps en effet les poètes ont touché ce sujet. Il semble que la poésie aime à jeter un regard mélancolique sur nos destinées, à évoquer tristement ceux qui ne sont plus, à déplorer le sort de l'homme, qui se montre un instant à la lumière pour bientôt disparaître. C'est la note plaintive qui retentit partout et toujours.

Écoutez Lucrèce, III, 4037 :

Hoc etiam tibi tute interdum dicere possis :
Lumina sis oculis etiam bonus Ancu' reliquit,
Qui melior multis quam tu fuit, improbe, rebus...
Scipiades, belli fulmen, Carthaginis horror,
Ossa dedit terrae, proinde ac famul infimus esset.
Adde repertores doctrinarum atque leporum;
Adde Heliconiadum comites; quorum unus Homerus
Sceptra potitus, eadem aliis sopitu' quiete est.

Catulle dit de son côté, V :

Soles occidere et redire possunt :
Nobis, quum semel occidit brevis lux,
Nox est perpetua una dormienda.

Horace s'écrit à son tour, Od. IV, 7 :

Damna tamen celeres reparant coelestia lunae;
Nos ubi decidimus,
Quo pius Aeneas, quo dives Tullus et Ancus,
Pulvis et umbra sumus.

Mais si tous parlent de la nécessité de mourir, chacun conclut à sa manière, suivant les dispositions de son esprit ou les impressions passagères du moment.

Il serait oiseux de continuer les citations. Après tout, entre les auteurs indiqués ci-dessus et celui que nous considérons, on ne trouve qu'un rapport éloigné, une communauté d'idées fort naturelle. Mais il y a une comparaison plus intéressante à faire, parce qu'elle offre des rapprochements plus visibles et plus nombreux et qu'elle a lieu entre deux écrivains à peu près de la même époque.

Villon dans son Grand Testament a quelques pages dans lesquelles il a exposé les mêmes idées que notre auteur. Comme lui il montre la nécessité de la mort, il décrit les circonstances physiques qui l'accompagnent, il passe en revue les personnages marquants qui ne sont plus. Nous entrerons dans quelques détails, qui feront encore mieux connaître le poème que nous analysons.

Notre auteur établit que la mort n'épargne personne, en cinq stances adressées aux dames, aux chevaliers, aux gentilshommes, aux abbés, aux bourgeois. Il dit en particulier aux dames p. 58 :

Il faut laisser vos haults atours
Et vos robes à longue queue,
Et vous faut oublier les tours
Que vous aprenez à ces cours
Au temps que vous faites la reue.

Villon dit la même chose en une seule stance; mais le tableau est complet, p. 60 (1) :

Je congnoys que pauvres et riches,
Sages et folz, prebstres et laiz,
Noble et vilain, larges ou chiches,
Petitz et grans, et beaulx et laidz,
Dames à rebrassez colletz,
De quelconque condiçon,
Portant attours et bourreletz,
Mort saisit sans exception.

Les circonstances physiques de la mort sont décrites comme suit dans leurs traits principaux par notre poète, p. 60 :

Le corps travelle à l'autre part,
Tremble, tressault, est sans vigueur
Par abondance de douleur...
Avant que l'esperit soit hors,
Le cœur qui veult crevier au corps
Haulce et sousliève la poitrine...
La face est tainte et apalie,
Et les yeux treilliés en la teste.
La parolle luy est faillie,
Car la langue au palais se lie.
Le poulx tressault et sy halette.
La vie fuit, la mort est preste...
Les os desjoindent à tous lez;
Il n'a nerf qu'au rompre ne tende.

Villon décrit des effets identiques en quelques vers d'une rare énergie, p. 60 :

Et meure Paris ou Helène.
Quiconques meurt, meurt à douleur.
Celluy qui perd vent et alaine,
Son fiel se crève sur son cueur;
Puys sue, Dieu sçait quel sueur!
Et n'est qui de ses maulx l'allége :
Car enfans n'a, frère ne sœur,
Qui lors voulsist estre son pleige.

La mort le faict fremir, pallir,
Le nez courber, les veines tendre,
Le col enfler, la chair mollir
Joinctes et nerfs croistre et estendre.

(1) Nous citons l'édition elzévirienne du bibliophile Jacob, Paris 1854.

Le rapprochement est encore plus marqué lorsque les deux auteurs évoquent les personnages des temps passés. Voici comment s'exprime le *Pas de la Mort*, p. 52 :

Où sont les princes de la terre ?
Où est Alixandre d'Allier,
Celuy qui tout voulu conquerre ?
Où est le bon roy d'Angleterre,
Artus, et son courage fier ?
Et Lancelot, bon chevalier,
Qui fut garde de son honneur ?
Ils sont morts comme un laboureur.

Charlemaine, roy des François,
Qui les Espaignes reconquist,
Roland et Ogier le Danois
Qui soustinrent le fais et pois,
Avant ce qu'à la foy les mist,
Ils (ont) logis aussy petit
Et aussy bien par dedans terre
Que celui qui va son pain querre.

Où sont les preux du temps jadis,
Qui férirent tant coups d'espée ?
La royne Sémiramis,
La renommée Thamaris,
Et la belle Panthasilée ?
Certes toute la plus doubtee,
A eu dolante départie
Et dure mort en sa partie.

Où est d'Hélaine la beauté
Sur toutes autres non pareille ?
Où est l'honneur et la clarté
De Lucrèce et sa chasteté,
De quoy un chascun s'esmerveille ?
Heureux est celui qui y veille
Et qui connoist qu'il faut finir !
Hélas ! nous ne pouvons fuyr.

Nous abrégeons de plus de moitié malgré la beauté de ce passage, car l'auteur rappelle également Pompée, Annibal, Samson, Olympias, Agrippine et Hécube.

Villon a absolument les mêmes idées, rendues dans le même mouvement. Mais il leur donne la forme plus gracieuse d'une ballade au mélancolique refrain. On connaît la charmante ballade des dames du temps jadis, p. 62 :

Dictes moy où, n'en quel pays,
Est Flora, la belle Romaine;
Archipiada, ne Thais,
Qui fut sa cousine germaine;
Echo, parlant, quand bruyt on maine,
Dessus rivière ou sus estan,
Qui beauté eut trop plus qu'humaine?...
Mais où sont les neiges d'antan !

Les personnages, comme on voit, sont changés; au lieu des femmes célèbres de l'antiquité, Villon met en scène surtout des courtisanes grecques et romaines et plus loin des dames du moyen âge d'illustration fort diverse. Il n'en est pas de même dans la ballade des seigneurs du temps jadis, p. 65 :

Qui plus ? Où est le tiers Calixte,
Dernier decédé de ce nom,
Qui quatre ans tint le Papaliste ?
Alphonse, le roy d'Aragon,
Le gracieux duc de Bourbon,
Et Artus, le duc de Bretagne,
Et Charles septième, le Bon?...
Mais où est le preux Charlemaigne !

Ici on retrouve plusieurs noms semblables, Charlemagne, Artus et plus loin Lancelot, quels que soient d'ailleurs les personnages désignés par Villon sous ces deux derniers noms. Mais si les idées et l'expression offrent beaucoup de rapports, il n'en est pas de même de l'esprit qui anime les deux auteurs, et ici il y a une différence importante à remarquer. Dans le *Pas de la Mort* tout est grave et d'un sérieux qui ne se dément jamais; Villon est moins sérieux qu'il ne le parait; il faut se défier de ce génie gaulois, qui sait, comme Horace, jouer des narines, de cet esprit passablement railleur, toujours prêt à voir les choses par le côté plaisant au moment même où l'on y pense le moins. Comment en effet prendre au sérieux des stances comme celles-ci :

Semblablement, le roy Scotiste,
Qui demy-face eut, ce dit-on,
Vermeille comme une amathiste
Depuys le front jusqu'au menton ?
Le roy de Chypre, de renom;
Hélas ! et le bon roy d'Espaigne,
Duquel je ne sçay pas le nom ?...
Mais où est le preux Charlemaigne !

D'en plus parler je me desiste;
Ce n'est que toute abusion.
Il n'est qui contre mort resiste,
Ne qui treuve provision.
Encore fais une question :
Lancelot, le roy de Behaigne,
Où est-il? Où est son tayan?...
Mais où est le preux Charlemaigne!

Naturellement en tout ceci on doit être sobre de suppositions; mais on serait presque tenté de croire que Villon a connu le *Pas de la Mort*, et que ces interrogations répétées *Où est, Où sont*, ont inspiré ou même à la fin égayé sa verve. Il a une troisième ballade sur le même sujet, mais cette fois en *vieil langage françois*. Elle tient beaucoup de la seconde pour le caractère.

Il nous reste maintenant à présenter quelques observations concernant l'édition, le texte, l'authenticité de l'ouvrage, le style et autres points analogues.

M. Kervyn de Lettenhove a publié le *Pas de la Mort* d'après le manuscrit de la Bibliothèque de Bourgogne collationné sur deux manuscrits de Paris, l'un de la Bibliothèque de l'Arsenal, l'autre de la Bibliothèque impériale. Il l'avait d'abord fait imprimer d'après le ms. de l'Arsenal, le seul qu'il connût alors; mais ayant ensuite découvert celui de la Bibliothèque de Bourgogne, qui renferme deux cents vers de plus que l'autre, puis le ms. de la Bibliothèque impériale, il a fait recomposer tout le poème et a donné le texte le plus complet en profitant des variantes fournies par les deux autres. Pour le dire en passant, cette différence de deux cents vers dans les mss. se dresse comme une question que nous aimerions de voir résolue. N'est-ce pas une addition au texte primitif, une interpolation? Nous serions fort tenté de le croire, surtout si cet accroissement tombe vers la fin du poème, comme le feraient soupçonner le développement disproportionné du discours que le bon ange tient au mourant, quelques différences dialectales et la faiblesse de la poésie. Mais les données nous manquent à cet égard.

Quel titre faut-il donner à l'ouvrage? « Ce poème, dit M. Kervyn (1), paraît avoir porté indifféremment pour titre : *Le Pas de la Mort* ou le *Miroir de Mort*; nous avons adopté le premier. » Nous eussions préféré l'autre. En effet, l'auteur du poème écrit, p. 52 :

(1) Tome VI, introduction.

Ce traité que j'ay compilé
Et nommé le *Miroir de Mort*.

De même on lit dans le ms. de la Bibliothèque de Bourgogne :

Explicit le *Miroir de Mort*.

Le ms. de la Bibliothèque impériale porte pour titre : *Le Miroir de Mort*. Ajoutons que Molinet répondit au *Miroir de Mort* par un poème intitulé le *Miroir de Vie*, dont M. Kervyn cite des fragments à la fin du volume.

Quant à la question de savoir qui est le véritable auteur du poème, M. Kervyn la tranche en l'attribuant à Chastellain. Il tire cette conclusion de quelques vers ajoutés au ms. de l'Arsenal :

Ce traité-cy pour enseigner
Fit George l'Aventurier.

Malgré cela il nous reste des doutes, et la paternité de Chastellain est à nos yeux assez problématique. Si la pièce rappelle en effet, pour le style et la manière, le *Concile de Basle*, ce mystère sans nom d'auteur, elle ne ressemble pas aux poèmes authentiques de Chastellain. Ceux-ci sont moins simples, plus abstraits, ils portent plus de traces du vieux français, l'auteur se débat contre la langue et vise à une énergie à laquelle il lui est rarement donné d'atteindre. On pourrait objecter qu'il composa cet ouvrage dans sa jeunesse, d'après ces vers du début :

Je fus indigne serviteur,
Au temps de ma prime jeunesse,
De l'oultrepasser de valeur...

Mais la conclusion contraire est tout aussi naturelle; en effet, on ne parle guère de sa première jeunesse avant d'être parvenu au moins à l'âge mûr.

Le ms. de la Bibliothèque impériale porte en regard du premier feuillet qui a été arraché : le *Miroir de Mort* FAIT messire Philippe de Croy, conte de Chimay. M. Kervyn garantit l'exactitude du mot FAIT et suppose une lacune qu'il comble ainsi : fait *par*, ou fait *pour*. Mais le copiste lui-même n'a-t-il pas mal lu, et n'a-t-il pas écrit *fait* au lieu de *feist* (fit) qui se trouvait au titre primitif?

On trouverait peut-être une donnée, moins sur l'auteur que sur la date du poème, dans ces vers adressés aux dames :

Il faut laisser vos *haulx atours*
Et vos robes à longue queue.

Villon disait de même :

Dames à rebrassez colletz
Portant attours et *bourrelets*.

Si par les *hauts atours* on veut entendre le haut-bonnet ou hennin qui a précédé le *bourrelet*, le Pas de la Mort est antérieur au Grand Testament et aux lois somptuaires qui ont défendu de porter la première coiffure.

Quoi qu'il en soit le style est bien du 15^e siècle, sorte de transition entre celui du 13^e et celui du 16^e, mais beaucoup plus rapproché de ce dernier. À ce point de vue il mérite d'être étudié. Malheureusement on s'en est assez peu occupé jusqu'ici. D'un autre côté M. Kervyn a suivi pour principe « d'adopter de préférence, lorsque le même mot est écrit diversement, la forme qui se rapproche le plus de l'orthographe moderne, » et peut-être a-t-il agi de même pour les expressions et les tournures. Cette manière facilite, il est vrai, la lecture du texte, mais n'est pas favorable à l'étude de la langue. Naturellement on ne peut demander une édition critique quand il s'agit d'un écrit publié pour la première fois, et le lecteur doit s'estimer heureux que le courageux éditeur ait pu lui donner en deux ans, grâce à un travail continué sans interruption, six volumes de textes pour la plupart inédits, mais nous aurions préféré lui voir suivre un principe différent et adopter plutôt la forme la plus ancienne; car les copistes ayant successivement rajeuni l'orthographe et les tournures, la forme la plus ancienne est la plus authentique. Il serait bon aussi, surtout dans ces sortes d'ouvrages qui doivent tant au style, de ne pas se montrer trop sobre de variantes. Force nous est donc d'aller un peu à l'aventure.

Il est certain que la composition primitive a subi des altérations de la part des copistes. Sans parler des surcharges qu'il est permis de soupçonner, les mss. ne s'accordent pas toujours et l'orthographe, bien qu'assez uniforme, offre des différences qui feraient supposer des temps ou des dialectes différents. Il est peu probable en effet que le même auteur ait écrit indistinctement et sans aucune nécessité de versification *ciel* et *chiel*; *campion* et *champion*; *Salveur*, *Sauveur*; *péchié*, *péchiet*; *pitié*, *pité*; *courage*, *couraige*; *dolour*, *douleur*, *doleur*; *douloureux*, *doulereux*, *doloureux*, *dolereux*; *moindre*, *mendre*, *le mains*; *espoentable*, *espoventable*.

Ensuite, même en ne tenant pas compte de l'orthographe, assez flottante du reste à cette époque, la versification trahit des altéra-

tions positives; les fautes en ce genre ne sauraient être attribuées à l'auteur; car dans ce temps on versifiait exactement d'après le système alors suivi. Or plusieurs vers n'ont pas assez de syllabes :

Nos parents, sœurs et frères p. 57.

Avise bien et recorde p. 64³.

Puisque tu seras eslu p. 64⁴.

Il y a ici quelque mot tombé. Les suivants, qui paraissent exacts, ne le sont pas non plus :

En ton *eage* premerain p. 56.

Ils ont *laissé* ces misères p. 57.

Bien est *changié* ta fierté p. 63.

Ceste *Vierge* sanctifie p. 64¹.

Pry Dieu qu'à l'heure de lors p. 64⁵.

Eage fait-il encore trois syllabes? C'est peu probable; il n'en fait que deux p. 154, ainsi que dans Villon *aage* p. 179, *eage* p. 39. — *Laissé* est aussi toujours de deux syllabes, voir pp. 58 et 59. — *Changié* est dans le même cas; pour rétablir le mètre il faut écrire sans accent *changie*, comme 64⁴. « Las! je me trouve bien *changie*, » où ce mot rime avec *Marie*. — Le quatrième vers est également boiteux, car *vierge* est dissyllabique. Il est possible qu'il y eût d'abord *sanctifiée* au lieu de *sanctifie*, et à la rime *percée* et *explorée* au lieu de *percie*, *explorie*. — Quant à l'impératif *pry*, il a dû être écrit *prye* ou *prie*, comme p. 64 *mercy luy prie*, ce qui donne une syllabe de plus.

Quelques vers sont trop longs :

En la vue *de* nostre Sauveur p. 64⁴.

Et enversa et mit sous *la* lame p. 49.

Vue faisant deux syllabes nous supposons qu'il y avait : « En la vue nostre Sauveur, » archaïsme que le copiste n'aura pas aperçu. — Dans le second vers l'article est probablement de trop; on lit dans Villon p. 60 : « Quant est du corps, il gyst *soubz* lame. »

En voici où la rime est fautive :

Et voient la Vierge Marie,

Auprès de son fils *couronné*,

Après luy la plus *honnourée*.

Il faut écrire *couronnée*. De même p. 64 :

Et congnoit tous ses faits passés,

De quoy il faut *un compte rendre*,

Et n'a plus loisir qu'il s'amende.

On peut supposer qu'il y avait : « De quoy il faut *que* compte rende. »

Nous avons encore remarqué un certain nombre d'endroits qui paraissent altérés. Ainsi p. 49, *comblé de mort* n'est-ce pas *combré*, comme p. 64^s, *combré de las*? — Dans le vers p. 50 :

Dure mort, toute beauté fine.

nous supprimerions la virgule, car le mouvement de l'idée indique dans *fine* un indicatif plutôt qu'un impératif. — On lit à la même page :

Quant je vis ce dolant ymage.

Image est féminin, mais le copiste trompé par le qualificatif *dolant*, qui peut servir pour les deux genres, aura écrit *ce* pour *ceste*. Nous pensons qu'il y avait : « Quant vis ceste dolant ymage. » — Page 59 :

Il ne lui chault ou elle plume,
A grant, au petit, au moyen.

Cette énumération manque de netteté. Il faut sans doute « A grant, ou petit, ou moyen. » — Même page :

Damps abbés ne sera laissié
Avec la dame de ses biens.

Le copiste n'aura-t-il pas lu la *dame* pour la *disme*? Rien dans le contexte n'indique qu'il puisse être ici question de dame. — Page 57 :

O jouventé de belle dame.

Il y a un accent de trop. On doit lire *jouvente*. — Page 64^r :

Combien que l'on crainde ta main
Combien d'honneur que on te face.

Nous écririons sans hésiter : « Combien *que d'honneur* on te face, » moins pour éviter l'hiatus, que parce que les six vers précédents commencent par *combien que*. — Même page :

Doublet et crémeur tu dois avoir,
Doublet de tant de biens vouloir,
Dont tu te puisses décevoir.

Nous préférons à ce texte des mss. de Paris la variante du ms. de Bruxelles « Doublet ton âme à décevoir, » qui laisse subsister le mot *doublet* au commencement des huit vers de la stance, si nous ne regardions d'après quelques variantes ce ms. comme assez peu correct. La vraie leçon ne serait-elle pas « Doublet te puisses décevoir » par une ellipse fréquente pour « *que tu te puisses*? » — Page 64^s :

Grande soufferte portera...
Vivons en redoubtant nos faits...

Ici M. Kervyn suit le ms. de Bruxelles; mais celui de la Bibl. impériale a *souffreté* (*souffrete*?) qui est plus correct, et « Vivons

en doubtant notres faits, » qui est plus ancien. D'ailleurs le mot *redouter* n'est pas, croyons-nous, dans toute la pièce.

On comprend qu'après ces copies et ces remaniements il reste assez peu de traces de la vieille langue, de la langue du 13^e siècle. Elles sont effectivement plus rares qu'on n'est en droit de le supposer d'après l'âge présumé du livre.

On retrouve cependant l's du cas sujet dans *damps abbés* au singulier p. 59. On le retrouve également, mais mal appliqué p. 63 : « Je t'enmenray *povres et minces*. » On rencontre généralement *riens* au sujet et *rien* au régime.

Un reste des cas se montre dans les deux vers suivants p. 64 et 64 :

En la présence *Lucifer*...

En la vue *nostre Sauveur*...

Si l'on admet pour le second la correction que nous avons proposée.

L'ancienne règle des adjectifs n'est plus guère observée. Cependant *grant* est employé au féminin concurremment avec *grante* ou *grande*, merveille *grant*, *grant* douleur, *grande* pitié, *grant* paine; de même les participes présents : *dolant* image, *Troye brulant*.

Il n'y a qu'un seul exemple de *ma* élidé pour *mon* : « Ma chierté et *m'honneur* mondain. » Il y en a un également de *nostre* au pluriel, mais dans une variante, *nostres faits*.

Quant aux adverbes nous n'en trouvons qu'un dont la formation soit ancienne :

(Sont) en supplice *éternelment*.

Encore le vers est-il douteux, puisqu'il a fallu ajouter un mot.

Pour ce qui regarde la versification, une chose particulière, c'est l'exactitude rigoureuse avec laquelle l'e muet au milieu du vers compte pour la mesure, soit dans le corps des mots, soit dans les terminaisons en *ie*, *ue*, *ée*, *oye*, comme dans *vie*, *vue*, *joye*, ou dans les terminaisons verbales en *oye*, *oyent*, *oie*, *oient*, à tous les temps. Ainsi *soyes*, *soient*, *voient* font toujours deux syllabes; *faisoient*, *monstroient*, *estoient* en font trois. Ceci est d'autant plus remarquable que dans le Pathelin et dans Villon il y a une foule d'infractions à cette règle ancienne.

C'est pourquoi nous doutons fort qu'on doive laisser subsister dans Villon des vers comme ceux-ci, qui se lisent dans l'édition citée plus haut :

En meurté ne me *vouldroient* voir.

Soye vraye voulenté ou enhort.

Si *prayerai* pour lui de bon cuer
Ta fortune je te *mueray*.
Respit ils *ayent* en paradis.
Honnestes, si furent *vrayement*.

Surtout que la plupart offrent des variantes correctes, et que les autres deviennent réguliers par l'expulsion d'un mot parasite ajouté après coup :

En meurté me voudroient voir.
Soit *vrayé* voulente ou enhort.
Pryerai pour lui de bon cuer.
Ta fortune te *mueray*.
Respit *ayent* en paradis.
Honnestes furent *vrayement*.

Voici encore quelques particularités. *Veoir* n'est qu'une fois de deux syllabes p. 54; mais le vers doit être altéré. Il s'agit des malheurs d'Agrippine, qui furent tels,

Que son fils pour *veotr* le *signe*
Et le lieu où il fut porté
La fit ouvrir.

Outre que *signe* rime assez mal avec *royne*, *Agrippine*, il n'offre pas de sens satisfaisant. Il y avait sans doute un autre mot signifiant *sein*. — *Royne* est toujours de trois syllabes, *roïne*. — *Diable* est une seule fois de trois syllabes, p. 55; partout ailleurs de deux. — On trouve seulement *esperit*, jamais *esprit*. — *Empereys* (4 syll.) est la seule forme pour impératrice.

On pourrait signaler beaucoup de petits faits de ce genre et en tirer des inductions sur l'âge du poème et sur l'état de la langue à cette époque. Les ouvrages en vers se prêtent surtout à cette étude; les altérations y sont plus transparentes à cause de la rime et du nombre fixe des syllabes, et les variations successives du langage s'y laissent mieux apercevoir.

En terminant nous remercions le savant éditeur du zèle consciencieux qu'il déploie pour tirer de l'oubli les monuments de notre ancienne littérature, et nous faisons des vœux pour voir bientôt aussi paraître à la lumière ces vieux poèmes que des mains habiles recueillent en ce moment, et qui ont si longtemps charmé nos aïeux. Cette publication du reste tant par l'esprit et la science que par la beauté de l'exécution typographique, est tout-à-fait digne de l'Académie.

NOTES SUR LES COURBES DU SECOND DEGRÉ.

(Suite et fin.)

III. *Diamètres.* En procédant comme pour trouver le centre, on a, pour les milieux de toutes les cordes parallèles à une même direction, $\alpha N - p - n^2 x = 0$.

Substituant dans (E) la valeur de N tirée de cette équation, on aura celle du diamètre qui divise en deux parties les cordes dont le coefficient angulaire est $m = a + \alpha$. Cette équation est

$$y = (a + \frac{n^2}{\alpha})x + (b + \frac{p}{\alpha}).$$

Dans la parabole $n^2 = 0$. De sorte que, pour cette courbe, l'équation du diamètre devient

$$y = ax + (b + \frac{p}{\alpha}).$$

Chacune de ces équations s'exprimerait facilement au moyen des coefficients de l'équation (A).

La première est vérifiée par les coordonnées du centre. Donc dans les courbes douées d'un centre, tous les diamètres concourent en ce point. La deuxième, où le coefficient de direction est constant, montre que tous les diamètres de la parabole sont parallèles entre eux.

Le coefficient angulaire d'une corde étant désigné par $m = a + \alpha$, si on représente par m' celui du diamètre qui y correspond, on aura $m - a = \alpha$ et $m' - a = \frac{n^2}{\alpha}$. Multipliant ces deux équations, il vient

$$(m - a)(m' - a) = n^2 \quad (L)$$

Relation analytique qui lie entre elles les directions d'un diamètre et des cordes qui lui sont conjuguées, et par suite celles de deux diamètres conjugués.

Réciproquement si cette relation existe entre les directions de deux diamètres, ceux-ci sont conjugués.

Car, pour un des diamètres et ses cordes conjuguées, on aura l'expression (L) et, représentant par m'' le coefficient angulaire du diamètre qui correspond aux cordes dont la direction est marquée par m' , on aura aussi

$$(m'' - a)(m' - a) = n^2. \text{ D'où } m = m''.$$

Donc chacun de ces diamètres est parallèle aux cordes conjuguées de l'autre.

Cette discussion ne peut s'appliquer qu'aux courbes qui ont un centre. Mais il y a aussi une relation fort simple entre les éléments d'un diamètre et de ses cordes conjuguées, dans la parabole.

Soient en effet, $m = a + \alpha$ le coefficient angulaire de ces cordes et $d = b + \frac{p}{\alpha}$ l'ordonnée à l'origine du diamètre. De ces égalités, on déduit $m - a = \alpha$ et $d - b = \frac{p}{\alpha}$, d'où, par voie de multiplication

$$(m - a)(d - b) = p \quad (O)$$

Pour avoir les points d'intersection d'un diamètre avec la courbe, il suffit de faire $\alpha = \frac{n^2}{x}$ et $\beta = \frac{p}{x}$ dans (P). Elle devient alors

$$n^2(n^2 - \alpha^2)x^2 + 2p(n^2 - \alpha^2)x + p^2 - \alpha^2q = 0 \quad (Q)$$

Il y aura deux points de rencontre ou il n'y en aura pas, suivant que les racines de cette équation seront réelles et différentes ou imaginaires. C'est-à-dire suivant que

$$\alpha^2(\alpha^2 - n^2)(p^2 - n^2q) \geq 0.$$

Dans l'ellipse, la première des conditions existe toujours, puisque chacun des facteurs qui compose le 1^{er} membre de cette expression est positif.

Relativement à l'hyperbole, c'est la première ou la deuxième, selon que $\alpha^2 - n^2 \geq 0$ lorsque $p^2 - n^2q > 0$, et selon que $\alpha^2 - n^2 \leq 0$ quand $p^2 - n^2q < 0$. Mais, si pour un diamètre $\alpha = m - a$, pour son conjugué $\alpha = m' - a$. Or, $(m - a)(m' - a) = n^2$. Donc, si $m - a > n$, il s'en suit que $m' - a < n$. Donc, de deux diamètres conjugués, l'un rencontre l'hyperbole en deux points et l'autre ne la rencontre pas.

Si $\alpha = \pm n$, le diamètre coïncide avec une asymptote, comme l'indique du reste l'équation (Q), où, avec cette supposition, x est infini.

De sorte que chacune des asymptotes est en même temps limite des diamètres qui rencontrent la courbe et de ceux qui ne la rencontrent pas, et forme ainsi la transition entre ces deux espèces de diamètres.

Quant à la parabole, l'équation (Q), où $n^2=0$, descend au 1^{er} degré, et ne donne qu'une valeur pour x . Donc, chaque diamètre, dans cette courbe, la rencontre en un point.

Lorsque le diamètre est un axe, outre l'égalité (L), on doit aussi avoir $1+m m' + (m+m') \cos \theta = 0$.

De la combinaison de ces deux équations, il en résulte une du 2^{me} degré en m . Donc il n'y a que deux directions pour lesquelles une corde est perpendiculaire à son diamètre conjugué. Donc l'ellipse et l'hyperbole ont deux axes et n'en ont que deux.

Dans la parabole, puisque $m'=a$, l'expression qui indique que le diamètre est perpendiculaire à ses cordes conjuguées devient

$$1 + m a + (m + a) \cos \theta = 0.$$

Cette équation, étant du 1^{er} degré en m , prouve que la parabole n'a qu'un axe.

On simplifierait cette discussion des axes, en supposant les coordonnées rectangulaires. On aurait alors pour déterminer m , dans les courbes qui ont un centre

$$a m^2 + (n^2 - a^2 + 1) m - a = 0$$

et pour la parabole, $m a + 1 = 0$.

La première de ces deux égalités montre que le cercle a une infinité d'axes, car, pour cette courbe, elle est indéterminée.

Tous les diamètres, dans la parabole, étant parallèles entre eux, sont parallèles à l'axe, puisque celui-ci est un diamètre.

Réciproquement toute droite parallèle à l'axe est un diamètre. Car, en désignant par d l'ordonnée à l'origine de cette droite, celle-ci divisera en deux parties égales toutes les cordes dont le coefficient de direction sera donné par la valeur unique et toujours réelle de m , tirée de l'équation (O).

On démontrerait de la même manière, par l'équation (L), que dans les autres courbes, toute droite qui passe par le centre est un diamètre, sauf, pour l'hyperbole, le cas de $n=\alpha$ qui donne les asymptotes.

La relation (L) montre aussi, puisque pour toute valeur réelle de m' il en résulte une pour m , que l'ellipse et l'hyperbole ont une infinité de systèmes de diamètres conjugués, dont un seul est rectangulaire.

IV. Cordes supplémentaires. Deux cordes supplémentaires sont toujours parallèles à deux diamètres conjugués. Car, puisque ces deux cordes aboutissent aux extrémités d'un même diamètre, celui-ci est une corde que le centre divise en deux parties égales. Représentons par C et C' les deux cordes et par D le diamètre. Si, par le centre, milieu de D, on mène un diamètre parallèle à C, base du triangle formé par C, C' et D, il passera par le milieu de C'. Et, si par le même point, on en mène un parallèle à C', il passera par le milieu de C. Donc chacun de ces diamètres divise en parties égales les cordes parallèles à l'autre. Donc ils sont conjugués.

Ainsi, entre les coefficients de direction m et m' de deux cordes supplémentaires, on a aussi

$$(m - a)(m' - a) = n^2.$$

Réciproquement, si cette relations existe entre les directions de deux cordes issues d'un même point de la courbe, elles sont supplémentaires, c'est-à-dire qu'elles aboutissent aux extrémités d'un même diamètre. Puisque $(m - a)(m' - a) = n^2$, il s'en suit que les deux cordes sont parallèles à deux diamètres conjugués. Donc, si du milieu de C, on mène une parallèle à C', et du milieu de C', une parallèle à C, on aura deux droites qui iront se couper au centre, puisque ce sont des diamètres. D'un autre côté, chacun de ces diamètres passe au milieu du troisième côté D du triangle dont les côtés sont D, C, C'. Donc le milieu de D est au centre, donc cette droite est un diamètre.

V. Tangente. Si les deux points d'intersection de la droite avec la courbe se réunissent en un seul, c'est-à-dire si les racines de (P) sont égales, la droite sera une tangente. Cette condition est donnée par l'équation

$$(\alpha\beta - p)^2 - (\alpha^2 - n^2)(\beta^2 - q) = 0.$$

$$\text{D'où} \quad n^2\beta^2 - 2p\alpha\beta + p^2 + q(\alpha^2 - n^2) = 0. \quad (R)$$

Tirant de celle-ci la valeur de β , et, après y avoir remplacé α par $m - a$, la substituant dans (D), où $h = b + \beta$, on aura l'équation de la tangente en fonction de son coefficient angulaire.

Les racines de (R) sont réelles ou imaginaires, suivant que

$$(\alpha^2 - n^2)(p^2 - n^2q) \gtrless 0.$$

Dans l'ellipse, c'est toujours la première de ces inégalités qui existe, car les deux facteurs du premier membre sont positifs. Donc, pour cette courbe, il y a toujours deux tangentes parallèles à une direction quelconque. Relativement à l'hyperbole, c'est la deuxième qui aura lieu, si $\alpha^2 - n^2 \gtrless 0$ en même temps que $p^2 - n^2q \gtrless 0$.

Donc, toute droite parallèle à l'un des diamètres qui rencontrent l'hyperbole, ne saurait être tangente à cette courbe.

Lorsque $\alpha^2 - n^2 = 0$, l'équation (R) reproduit les conditions (I) qui rendent la droite asymptote de la courbe. Les asymptotes sont donc les limites des tangentes, ou des directions qu'une droite doit avoir pour pouvoir être tangente à la courbe. Mais, ainsi que pour l'ellipse, l'équation (R) prouve qu'à chaque direction possible, correspondent toujours deux tangentes parallèles entre elles. Quant à la parabole, puisque $n^2 = 0$, l'équation (R) s'abaisse au premier degré et montre ainsi qu'il ne peut y avoir qu'une tangente parallèle à une direction donnée.

Si cette direction était celle de l'axe, on aurait $\alpha = 0$, et l'équation (R) ne donnerait plus aucune valeur finie pour β . D'ailleurs la droite serait alors un diamètre, et rencontrerait, par suite, la courbe en un point. Donc, dans la parabole, il y a toujours une tangente, mais il n'y en a qu'une, parallèle à une direction donnée, sauf le cas où elle serait celle de l'axe ou d'un diamètre, qui n'en admet aucune.

On peut aussi trouver l'équation de la tangente en fonction des coordonnées du point de contact. Soient en effet x' et y' ces coordonnées, l'équation (D) de la droite qui passe par ce point sera

$$\frac{y - y'}{x - x'} = m = a + \alpha \quad (S)$$

D'un autre côté, l'équation (P) donne pour l'abscisse du point de contact $x' = \frac{p - \alpha\beta}{\alpha^2 - n^2}$, et l'équation (G) devient, pour ce point, $N = \alpha x' + \beta$. De ces deux dernières, on déduit, par l'élimination de β , $\alpha = \frac{p + n^2 x'}{N}$. D'où, substituant dans (S)

$$\frac{y - y'}{x - x'} = a + \frac{p + n^2 x'}{N}. \quad (T)$$

Tel est le coefficient angulaire de la tangente.

Mais d'après l'équation (F), $N = y' - \alpha x' - b$. Remplaçant N par cette quantité dans (T), puis a , b , p et n par leurs valeurs en fonction des coefficients de (A), on aura l'équation générale de la tangente

$$\frac{y - y'}{x - x'} = - \frac{2Cx' + By' + E}{2Ay' + Bx' + D}.$$

En cherchant l'équation du diamètre, on a trouvé $\alpha = \frac{p + n^2 x}{N}$. Pour celui qui passe par le point de contact, on aura donc $\alpha = \frac{p + n^2 x'}{N}$. Donc le coefficient angulaire de ce diamètre est $a + \frac{n^2}{\alpha} = a + \frac{n^2 N}{p + n^2 x'}$. Ainsi, en le désignant par m' , on a $m' - a = \frac{n^2 N}{p + n^2 x'}$. En représentant celui de la tangente (T) par m , il vient $m - a = \frac{p + n^2 x'}{N}$.

$$\text{D'où } (m' - a)(m - a) = n^2.$$

Donc, dans les courbes pourvues d'un centre, toute tangente à l'extrémité d'un diamètre est parallèle à son conjugué.

Dans la parabole, le coefficient de direction de la tangente est $m = a + \frac{p + n^2 x'}{N}$, et pour l'ordonnée à l'origine du diamètre qui passe au point de contact, on a $d = b + \frac{pN}{p + n^2 x'}$.

$$\text{D'où } (m - a)(d - b) = p.$$

Donc la tangente à l'extrémité d'un diamètre est parallèle aux cordes conjuguées de ce diamètre.

Des deux dernières propositions on peut conclure, qu'aux sommets de la courbe, la tangente est perpendiculaire à l'axe.

Remarque sur le cercle. Faisant $A = C = 1$ et $B = 2\cos\theta$ dans la formule (L), elle devient

$$1 + mm' + (m + m') \cos \theta = 0, \text{ ou } 1 + mm' = 0$$

suivant que les axes coordonnés sont obliques ou rectangulaires. Donc, dans le cercle, tout diamètre est perpendiculaire à ses cordes et à ses tangentes conjuguées, et deux diamètres conjugués sont toujours perpendiculaires entre eux, ainsi que deux cordes supplémentaires.

TH. LAMBERT.

Dinant, janvier 1865.

CORRESPONDANCE.

DE LA PRONONCIATION MODERNE DU GREC ANCIEN.

On s'agite beaucoup en ce moment dans l'université de France pour décider quelle est la meilleure prononciation du grec à adopter dans les classes. On nous adresse à ce sujet des réflexions qui ne manquent pas de poids. Le lecteur en jugera.

Monsieur le rédacteur,

Au mois d'octobre dernier, M. Duruy a soumis à l'Académie des inscriptions et belles-lettres la question de savoir « s'il y aurait avantage à introduire dans l'enseignement du grec la prononciation nationale. » Cette question ne pouvait échapper à l'examen d'une commission. Le rapport a conclu contre Érasme, et semble avoir conquis la faveur de l'opinion. Aux yeux du *Temps*, accepter la prononciation des Klephtes, c'est un progrès; et il a peur que la perfide Albion, cette éternelle rivale, ne devance la France impériale dans la conquête de cette gloire nouvelle. Pour moi, le progrès dont il se félicite, je suis disposé à le prendre pour un retour vers le Bas-Empire.

Les langues, aussi bien que l'homme, ont leurs saisons. L'hiver chasse le printemps. La Grèce n'a pu, sans doute, échapper à ces exigences de la vie. Quand on songe aux calamités qui la ruinèrent et l'abâtardirent, depuis Alexandre jusqu'à Botzaris, on admettra volontiers qu'un citoyen de Setines ne comprenne pas un contemporain de Périclès, que le patois ait détrôné la langue. Actuellement, sous le roi Georges, qui dirait que, dans la capitale du nouveau

royaume, Sophocle ne trouve pas dix lecteurs, ne me surprendrait pas. Les Rayas n'ont pas le droit de revendiquer le privilège de l'immuabilité; et nous sommes autorisés à dire que si la situation est telle aujourd'hui, hier elle était toute différente.

Il y a apparence que le rapport de l'Académie a cédé à des considérations d'utilité. Peut-être, à ce point de vue, serais-je de son avis, capable même d'une hardiesse plus franche. Je bannirais le grec de l'enseignement pour le remplacer par le romain. Car ainsi, à coup sûr, on servirait une plus grande masse d'intérêts, et certes, celui qui serait en état d'échanger une conversation avec un député ou un matelot, qui chanterait la Marseillaise de Rhéga, n'aurait, je m'imagine, plus grand obstacle à vaincre pour arriver à l'intelligence de Xénophon. .

Je n'ai pas examiné, je n'ai pas capacité pour examiner toutes les faces de la question, surtout les considérations utilitaires, mot nouveau fait pour la cause et pour l'époque. Cependant dans la besace d'un pauvre mendiant, le hasard peut glisser une pièce qui échappe aux recherches d'un ardent numismate.

Je lisais ces jours derniers un traité de Denys d'Halicarnasse, dans la traduction de Batteux, bien entendu, et comme le bruit qui se fait autour de la proposition Duruy était venu jusque dans ma solitude, j'ai été frappé de plusieurs passages, d'où je pense pouvoir inférer que les habitudes romaines ne sont pas de tout point irréprochables.

Après avoir cité un dithyrambe de Pindare, Denys ajoute (1) : « Le membre suivant : ἐπὶ τε κλυτὰν πέμπεται χάριν, séparé du premier par un vide sensible, renferme plusieurs sons qui se choquent mutuellement. Il commence par un ε, et le membre précédent est terminé par un ι; or ces deux voyelles ne se réunissent point par la synalephe, et jamais l'ι ne se trouve avant l'ε dans la même syllabe. Il y a donc un hiatus ou un silence entre ces deux voyelles, ce qui leur donne plus de force et de consistance. Ἐπὶ τε, ces deux conjonctions (à moins qu'on ne veuille appeler la première préposition) suivies de κλυτὰν, rendent la construction dure, et la syllabe κλυ, brève de sa nature, et pourtant plus longue qu'une brève ordinaire, parce qu'elle comprend de plus une muette et une semi-voyelle, forme par cette brièveté équivoque, jointe à la dureté des consonnes, une sorte de nœud et d'obstacle pour l'oreille. Qu'on ôte

(1) Traité de l'arrangement des mots, ch. 22.

le κ , et qu'on dise *ἐπὶ τε λύταν*, il n'y a plus ni obstacle ni dureté. Après *λυτάν* vient le verbe *πέμπετε*, dont l'initiale ne se marie point avec la finale du mot précédent. La voix s'arrête sur le ν , et après avoir eu le passage fermé par les lèvres, elle ne fait entendre le π qu'en s'échappant, de manière que le ν et le π ne peuvent aller ensemble, la conformation de la bouche ne permettant pas que ces deux lettres soient proférées par le même organe, ni par deux articulations simultanées. L'une s'articule en portant la langue au palais, un peu au-dessus des dents, et laissant aller l'aspiration par le nez; l'autre en fermant la bouche sans mouvoir la langue, et poussant au-dehors l'aspiration comme par explosion. »

Est-il rien ici qui fasse soupçonner aucun changement de valeur du ν devant le π ? La conformation de la bouche, dit notre auteur, ne permet pas que ces deux lettres soient proférées par le même organe. Or, si le π se métamorphose en β , le ν en μ , ces deux lettres deviennent des labiales et seront proférées par le même organe.

Si le ν s'articule en portant la langue au palais, un peu au-dessus des dents, et laisse échapper l'aspiration par le nez, à coup sûr c'est une tout autre articulation que le μ , qui se profère tout autrement, qui n'exerce aucune action sur la langue, qui ne frôle pas les dents, et n'a besoin de lâcher aucune aspiration par le nez. Ensuite on ne peut accuser le β de fermer la bouche, c'est tout le contraire, ni de pousser l'aspiration au dehors comme par explosion.

D'après tous ces caractères, je conclurais donc que Denys se serait récrié contre ces règles :

« ν devant π se change en μ et se prononce comme tel; »

« π , au milieu d'un mot, ou précédé d'un article finissant en ν , ou de l'adverbe *δε*, ou de l'une des prépositions *εν* et *συν* se prononce comme β ... C'est cette combinaison $\mu\pi$, ou π surmonté d'un point qui sert à exprimer le *b* des mots étrangers ou nationaux « *μπαρονος*, baron. »

Je continue mes extraits : « Il en est de même des lettres ν , τ , π , κ , qui suivent, et dont la première, répétée quatre fois, frappe fortement l'oreille et tourmente la construction *τὸν πόλεμον τῶν Πελοποννησίων καὶ Ἀθηναίων*. » N'était-ce pas bien ici le cas de parler de la double valeur du ν , s'il a cette double valeur; si, immuable devant le τ , il se change en μ devant le π ? Ce silence, à mes yeux, parle avec une grande autorité.

« La position et la réunion des voyelles à la fin du membre, καὶ

Ἀθηναίων, semble encore allonger les sons et les séparer les uns des autres ; car l'ι et l'α ne peuvent se mêler pour former une diphthongue. »

De ces paroles j'induis la radiation de la règle : « αι se prononce comme e, » car si και devait sonner ke, Denys n'aurait pu dire que l'ι final ne fait pas diphthongue avec l'α initial de Ἀθηναίων. Et un passage antérieur : « Le mot λαβάν terminé par un ν, se joint à un mot qui commence par un δ, δίδεν τε με; et à cet autre σὺν ἀγλαίᾳ, qui se termine par un ι, se joint ἴδετε qui commence aussi par un ι, » me porterait à croire que l'ῶτα souscrit n'est pas muet, et que sa position n'est qu'une sorte d'abréviation qui, pas plus que les autres, n'a aucune influence sur la prononciation.

Puisque je suis en plein commerce avec les rhéteurs et les diphthongues, je me permettrai de citer un autre rhéteur, Démétrius de Phalère, que je traduis sur le latin. « Par leur concours les mêmes lettres longues et les mêmes diphthongues ont un caractère de grandeur. Mais le concours de voyelles et diphthongues différentes est une cause de grandeur et de variété de son, par exemple, ἦως. Dans οἶνον, non-seulement les lettres sont différentes, mais aussi les sons, le premier rude, le second ténu. De sorte qu'ils sont très-dissemblables. »

Ce passage me paraît décisif. En présence de ce texte, peut-elle subsister la règle qui « de α efface la première voyelle pour ne laisser entendre que la seconde » ? Quel que soit l'âge de l'œuvre qui porte le nom de Démétrius, plus vous le rapprocherez de notre temps, plus la thèse ou l'hypothèse d'Érasme gagnera de force.

J'achevais cette lettre, quand je reçus la visite d'un ami, élevé dans les mêmes traditions, mais qui a fait des lectures bien plus étendues, et il me demanda si un poète, dont Denys vante l'élocution comme réunissant toutes les beautés, harmonie, variété, etc., se serait jamais rendu coupable du vers suivant :

ὥς φρήτρι φρήτριφιν ἀρήγη, φύλα δὲ φύλοις. II, B, 362.
Hos phritri phritriphin arigi phila de philis.

Graîs ingenium, Graîs dedit ore rotundo
Musa loqui.

Bon Dieu ! qu'a de commun l'ore rotundo avec ce pépiement ! Agréez, etc.

9 Février 1865.

LES HOMMES D'ENGIS ET LES HOMMES DE CHAUVAUX,

PAR M. A. SPRING, MEMBRE DE L'ACADÉMIE (1).

Au début, lorsqu'on a commencé à explorer avec méthode les divers terrains qui composent l'enveloppe solide de notre globe, on inclinait généralement à croire que des catastrophes solennelles, immenses, avaient successivement détruit tout ce qui existait et vivait à la surface.

Cette opinion semble cependant avoir perdu tout crédit auprès de la plupart des géologues contemporains.

Au lieu de grandes convulsions marquant la fin de chaque période terrestre, ils sont disposés à admettre des transformations lentes et insensibles, surtout pour les temps tertiaires et quaternaires; au lieu de créations successives, ils inclinent en faveur d'une transformation des anciennes espèces animales et végétales, avec addition, à chaque époque, d'un certain nombre d'espèces nouvelles.

En effet, on constate que chaque terrain est relié au terrain précédent par des passages insensibles, et que le principe formulé par Linné : *Natura non facit saltus*, trouve son application en géologie aussi bien qu'en botanique. On constate particulièrement que les faunes et les flores empiètent d'une époque sur l'autre, et que de nombreuses espèces avaient survécu après chaque prétendue catastrophe.

Aucune transition n'offre plus d'intérêt que le passage qui s'est fait de l'âge tertiaire à l'âge diluvial ou quaternaire. C'est le diluvium qui recèle les plus anciens vestiges de l'existence humaine, et la question se présente, dès lors, de savoir dans quels rapports l'homme s'est trouvé avec la faune et la flore tertiaires.

Malgré l'opinion soutenue par quelques-uns, nous n'avons aucun motif pour dater son origine de l'époque tertiaire même. Mais ce qui devient tous les jours plus probable, c'est que, dans son enfance, l'homme a connu encore des animaux de cette époque, des animaux simplement *survivants* et destinés à s'éteindre, mais caractéristiques, les hideux et monstrueux reptiles dont les squelettes sont enfouis dans les systèmes crétacé et jurassique : les mosasaures et les mégalosaures, les plésiosaures et les ichthyosaures, ainsi que le dragon volant, couvert d'écailles, le ptérodactyle.

Il y a dans les légendes des peuples primitifs une concordance et un cachet de sincérité qui nous empêchent de les dédaigner absolument. On sait le rôle important qu'y jouent les serpents monstrueux, les dragons, les pythons, les hydres insatiables. Partout les premiers temps se sont passés dans des luttes avec ces reptiles hideux; la terreur et la superstition leur ont fait rendre un culte dans Babylone, chez les Assyriens et les Parthes, dans l'Inde et en Égypte, chez les Scythes et chez les Chinois. Les vieux poèmes de la Germanie célèbrent les exploits de Siegfried, le tueur de dragons, qui a purgé les bords du Rhin et de la Meuse, et la légende scandinave nous raconte que le dieu Thor, au moyen d'un énorme hameçon dont la tête de bœuf formait l'amorce, a détruit le serpent gigantesque

(1) Lecture faite à l'Académie royale de Belgique dans la séance publique du 16 décembre 1854. Nous regrettons que les bornes de cette revue nous aient forcés d'abréger quelque peu le beau travail de M. Spring et surtout de le dépouiller des notes savantes et nombreuses dont il est accompagné.

qui menaçait d'avaler le monde. Enfin, même dans la belle Grèce, Hercule a vaincu l'hydre de Lerne, et le mythe de Deucalion et Pyrrha nous enseigne que, lorsque Jupiter avait détruit le monde par l'eau, il naquit de l'océan de fange un serpent géant, le Python, *monstrum horrendum et informe*. Il vécut dans les grottes du mont Parnasse, où il fut tué de la main d'Apollon. Les jeux pythiques furent institués en commémoration de ce bienfait.

Mais l'hypothèse plus ou moins probable qu'une première race d'hommes se serait rencontrée avec des monstres survivants du temps tertiaire ne s'appuie pas exclusivement sur la légende. On a rencontré à Saint-Prest, près de Chartres, des ossements fossiles portant des marques qui paraissent faites avec des couteaux de silex en même temps que des restes de l'*Elephas meridionalis*. L'homme fossile de Denise, près du Puy, semble avoir vécu à la même époque. Or il semble établi que la faune à laquelle appartenait l'*Elephas meridionalis* est antérieure à la période glaciaire qui, en Europe, a éteint tout ce qui vivait.

Les terrains quaternaires ou diluviens sont remarquables par les restes des grands mammifères qu'ils renferment. Ils correspondent, entre autres, à l'époque où l'Europe a été habitée par les mamouths et par d'autres éléphants, par les rhinocéros, les hippopotames, les ours, les hyènes et les lions des cavernes. A considérer la force et la taille de ces animaux, on comprend que les récits héroïques aient attribué la force et la taille de géants aux hommes qui ont eu à leur disputer le sol. Les traditions de tous les peuples anciens parlent, en effet, d'une race de géants, de titans, de cyclopes et aussi de troglodytes ou habitants des cavernes.

Des faits nombreux groupés par Sir Charles Lyell (1) prouvent que l'homme a réellement existé à cette époque. Nous ne parlerons que de ceux qui appartiennent à la Belgique.

L'Académie se rappelle avec orgueil qu'un de ses membres, feu le docteur Schmerling, de Liège, a, l'un des premiers, affirmé que l'homme a été contemporain, sur le sol belge, des éléphants, des rhinocéros, des hyènes et des ours des cavernes. Elle se rappelle aussi l'hésitation avec laquelle l'importante découverte de Schmerling avait été accueillie dans le principe. Cette découverte allait à l'encontre de convictions généralement imposées par la plus grande autorité de l'époque, par Georges Cuvier. Actuellement le temps a fait son œuvre, il a amorti les préjugés, surtout depuis les découvertes analogues faites dans la vallée de la Somme, à Moulin-Quignon et jusque dans le sol de Paris et de Londres.

Schmerling a rencontré dans les cavernes à ossements des vallées de la Meuse, de la Vesdre et de l'Ourthe des ossements humains ou des objets travaillés de main d'homme en silex, en os, en corne, en bois de cerf, la plupart dans des conditions évidentes de contemporanéité avec des races éteintes d'animaux. Mais sa plus importante découverte a été faite dans la vallée de la Meuse.

Dans la caverne d'Engis qui, depuis, a entièrement disparu par l'exploitation du calcaire qui la formait, le docteur Schmerling a trouvé, entourés d'os d'éléphants, de rhinocéros et de grands carnassiers, les débris de trois individus humains, et en particulier deux crânes, dont l'un est assez complet pour se prêter à l'étude méthodique.

■ (1) Son ouvrage a été traduit en français par M. Chaper, sous ce titre : *L'ancienneté de l'homme prouvée par la géologie*. Paris 1864.

Plusieurs anatomistes, d'après ce crâne, ont assimilé l'homme d'Engis soit à la race éthiopienne, soit à certaines races actuelles de l'Europe, soit aux sauvages de l'Australie, soit aux Esquimaux ; mais toutes ces tentatives semblent devoir être stériles.

L'homme d'Engis doit être considéré comme une race à part, race troglodyte, ayant pour caractères distinctifs, outre le gisement géologique, d'être dolichocéphale et orthognathe (à dents insérées perpendiculairement), de présenter une faible capacité frontale avec une grande capacité occipitale, des orbites larges, des arcades sourcilières séparées, peu proéminentes et peu concaves, des dents incisives très-grandes et une stature moyenne (5 pieds $\frac{1}{2}$) ; race contemporaine des grands mammifères éteints, et ne disposant pour armes et ustensiles que d'instruments de pierre, aiguisés par simple cassure, sans avoir connu l'art de les polir : c'est là tout ce que nous savons pour le moment.

La mâchoire de Moulin-Quignon répond assez bien à ces caractères, et il nous semble permis de considérer, en général, comme contemporaines des hommes d'Engis, les tribus qui, dans les vallées de la Somme, de la Seine et de la Tamise, ainsi que dans les cavernes de l'Angleterre et de la France centrale et méridionale ont laissé des haches, des flèches, des couteaux et des ornements de pierre et d'os, enfouis dans le gravier inférieur et dans le limon en même temps que les restes de mammoths, de rennes et de rhinocéros.

On demandera, sans doute, d'où les hommes d'Engis étaient venus ? s'ils étaient aborigènes ? s'ils descendaient de la race *préglactaire*, encore problématique, des tueurs de dragons et de mosasaures ? ou, enfin, s'ils avaient immigré dans les régions de la Meuse actuelle ?

Si l'on considère que le sol de l'Allemagne n'a pas fourni une seule station de l'homme diluvial, tandis que ces stations abondent à l'ouest depuis la France méridionale jusqu'aux limites de l'Écosse, il est permis de croire que les pays situés au delà du Rhin actuel n'étaient pas alors habités et que les hommes d'Engis ont immigré du sud, en suivant les bords de la Méditerranée d'abord, les côtes élevées de la France centrale ensuite, les plateaux de l'Ardenne à la fin, et qu'ils se sont répandus de là sur les plaines de la Picardie et de l'Angleterre encore continentale.

Car, à l'époque où les hommes d'Engis hantaient les bords actuels de la Meuse et de l'Ourthe, l'Angleterre et l'Irlande n'étaient pas encore séparées du continent, et, selon la conjecture du professeur Forbes, la Tamise se jetait dans le Rhin. La Meuse elle-même n'avait pas adopté son lit actuel. Les volcans de l'Eifel n'étaient pas encore éteints ; mais la période glaciaire était passée dans nos contrées ; seulement l'Écosse et la Scandinavie étaient encore couvertes de glaces et dans une condition semblable à celle où se trouve le Groenland aujourd'hui.

Les végétaux qui ornaient alors l'Europe centrale étaient bien différents de ceux de l'époque suivante et de la nôtre. Il n'y avait pas encore de chênes ni de hêtres. Les forêts étaient constituées par le pin d'Écosse, dont on trouve des dépôts immenses. Pas de céréales encore, pas d'arbres à fruits, si ce n'est quelques baies sauvages. L'homme vivait de la chasse à l'aurochs, aux grands cerfs, aux rennes, à l'élan, et il disputait leur proie aux ours des cavernes, aux lions et aux hyènes.

Mais le temps s'avança. Les conditions du sol et de l'atmosphère subirent peu

à peu des changements. La période du diluvium rouge s'annonça. Les volcans de l'Eifel et ceux de l'Auvergne, déchirés dans de dernières convulsions, changèrent le niveau des terres environnantes. Plusieurs couches nouvelles de limon et de sable s'y déposèrent, et peu à peu la configuration du sol devint telle qu'elle est aujourd'hui. Les ruisseaux et les rivières qui avaient traversé la plupart des cavernes se retirèrent en y laissant le limon et la boue qui enveloppe les ossements et obstrue les fentes et les galeries.

L'existence devint de jour en jour plus difficile aux éléphants, aux ours et aux hommes. Ceux-ci abandonnèrent leurs stations et leurs lieux de rendez-vous, en y laissant les objets de leur industrie et, sauf quelques retardataires dans les flots de montagnes où sont les cavernes, ils se retirèrent devant les flots qui menaçaient de les engloutir.

En même temps, les rhododendrons, les gentianes, les gnaphaliums et les autres fleurs des Alpes, dont la vue nous charme aujourd'hui comme des souvenirs d'enfance, toute la flore postglaciaire fuyait vers le voisinage des glaces qui recouvraient les hautes montagnes ou se noyait dans les fonds des tourbières futures.

Les grands pachydermes moururent, faute de nourriture, et à leur suite les ours, les hyènes et les lions des cavernes. D'autres mammifères suivirent les végétaux dans leur émigration au nord et sur les hautes montagnes.

Une nouvelle flore et une nouvelle faune, la flore et la faune actuelles, s'avancèrent des plateaux de l'Asie et achevèrent la dispersion des flores et faunes postglaciaires. Mais, pendant longtemps encore, il y eut des *survivants* mêlés aux *nouveaux venus*. Le renne, entre autres, le bœuf musqué, l'aurochs, l'élan et d'autres espèces, aujourd'hui septentrionales, continuèrent d'habiter le centre de l'Europe jusqu'à l'époque où les temps historiques commencèrent à poindre.

Il y eut une longue période de transition, période de misère et de rénovation, pendant laquelle l'Angleterre se détacha du continent, et toute l'Europe prit peu à peu sa configuration actuelle.

Une nouvelle race d'hommes parut.

Ce fut une race brachycéphale et orthognathe, de petite stature; une race du nord.

C'est la race caractérisée par les ossements humains trouvés à Chauvaux, province de Namur, découverte dont M. Spring a lui-même rendu compte à l'Académie en 1833. Ces ossements se trouvaient dans des conditions entièrement différentes de ceux d'Engis, et appartiennent à une époque postérieure au grand déluge. Mais il ne faut pas confondre les hommes de Chauvaux avec les peuples historiques qui sont venus plus tard les chasser devant eux et qui les ont en partie exterminés. Les premiers étaient de race brachycéphale, les seconds sont tous de race dolichocéphale. Les hommes de Chauvaux ont, pendant de longs siècles peut-être, possédé exclusivement le sol, ils marquent une période à part, dont les vestiges se retrouvent ailleurs, dans des découvertes récentes.

Sur les côtes du Jutland, des îles danoises et de la Suède, il existe d'immenses dépôts d'écailles d'huitres et d'autres mollusques comestibles, renfermant en outre des ossements brisés d'animaux de chasse, des os d'oiseaux et de poissons, ainsi que des haches et autres instruments de silex. On avait, depuis longtemps, signalé ces dépôts comme une simple curiosité géologique, et on en avait enlevé des milliers de charges de chevaux pour couvrir les chemins, avant que l'idée

de leur origine fût venue à personne. On y a reconnu des amas de déchets de cuisine, des *Kjökkenmöddinger*, provenant d'un ancien peuple qui, à la manière de certaines tribus sauvages actuelles de l'Amérique et de l'Australie, avait vécu de chasse et de pêche.

Du fond des tourbières et des plus anciens tumulus du Danemark, que les antiquaires du pays considèrent comme contemporains des *Kjökkenmöddinger*, on a extrait des crânes humains petits et ronds, et remarquables surtout par une proéminence considérable des arcades sourcilières. Ils sont assez conformes au crâne de Chauvaux. Les os longs qui les accompagnent démontrent à leur tour que la race était de petite stature.

Tout le monde a connaissance des dépôts nombreux et variés d'ossements et d'ustensiles de l'âge de pierre, qui ont été découverts, pendant ces dernières années, dans les cavernes du centre et du midi de la France. Or la plupart de ces stations recouvrent des restes qui semblent devoir être considérés comme contemporains des hommes de Chauvaux.

Ensuite à l'est, au pied des Alpes, on a à signaler l'étonnante découverte des *habitations lacustres*. Pendant l'hiver 1854, les eaux du lac de Zurich avaient été extraordinairement basses; elles s'étaient retirées à une grande distance et avaient laissé à nu le limon du fond. Ce limon contenait un grand nombre d'outils de pierre, des os et des cornes taillés, des poteries, puis des noix et des végétaux divers à demi pourris. Il s'y trouvait, en outre, enfoncés perpendiculairement dans le lit du lac, des pilotis au nombre d'environ cent mille, chacun de 20 à 30 centimètres de diamètre, et tous régulièrement disposés à la distance de 30 à 40 centimètres les uns des autres. On découvrit bientôt que ces pilotis étaient les fondations d'un village antique antérieur aux âges de bronze et de fer, et que les objets de pierre et d'os dataient d'un peuple anté-historique.

La découverte produisit une sensation immense, et devint le point de départ de recherches nouvelles. On trouva peu à peu de semblables villages dans tous les lacs de la Suisse, dans les lacs de la Lombardie et dans ceux de la Bavière. Dans la Suisse seulement on en connaît déjà deux cents.

L'examen méthodique des objets qu'ils contenaient et l'étude des restes d'animaux sauvages et domestiques, permirent de reconstruire pour ainsi dire l'histoire et l'ethnographie des anciens habitants des lacs et de suivre leurs progrès jusqu'au contact des peuples historiques.

Une découverte analogue a été faite en Irlande; seulement les habitations lacustres avaient été construites, non pas sur des pilotis, mais sur des îlots artificiels, qui ont reçu le nom de *crannoges*.

Des motifs sérieux autorisent à considérer les hommes de Chauvaux comme appartenant à la race tchoude ou finnoise dont les Lapons d'aujourd'hui sont également des descendants. Cette race, avant l'arrivée des Celtes et des Scandinaves, posséda les bords de la Baltique; elle s'étendit peu à peu sur la Suède méridionale, sur les îles danoises, sur le Jutland et dans les plaines du Mecklembourg.

Pendant qu'une partie de ce peuple traversa la mer du Nord pour se fixer en Angleterre et en Irlande, une autre partie remonta les rivières du continent, entre autres la Meuse, et prit station autour des grottes et des cavernes qui longent cette rivière. Ne rencontrant plus les grands pachydermes, ni les ours et les

hyènes, leur existence fut plus facile. Ils pêchaient dans le fleuve, ils chassaient dans les forêts de l'Arlenne l'aurochs, l'élan, le grand cerf et le sanglier, et dans les grandes occasions, ils immolaient aussi des femmes et des enfants pour les manger.

Les hommes de Chauvaux ignoraient encore l'usage des métaux, mais ils avaient appris à aiguiser mieux et à polir les armes et les instruments de cuisine et de travail de pierre et d'os dont ils se servaient. Ils appendaient à leur corps des ornements d'os et peut-être aussi des ornements composés de dents humaines. Pour abattre les animaux, ils se servaient probablement aussi d'espèces de frondes; car c'est de cette manière qu'on s'explique la présence dans le dépôt de Chauvaux de cette énorme quantité de pierres, évidemment choisies et concassées, et toutes à peu près de la même grandeur. Enfin, ils fabriquaient déjà des poteries grossières et sans ornementation, en les cuisant dans les cendres de bois.

Les hommes de Chauvaux ou leurs congénères se sont ensuite avancés vers la France, où ils ont laissé des traces nombreuses dans les cavernes du centre et du midi. Une branche a franchi les Pyrénées, et l'on croit que les Escaldunes ou Basques en sont des survivants civilisés. Une autre branche s'est dirigée vers le sud-est et a pénétré dans la grande vallée qui sépare les Alpes du Jura. Ne trouvant pas là des cavernes pour s'abriter, et ayant conservé de ses ancêtres de la Finlande, de la Suède et du Danemark, l'habitude des lacs et des marais, elle s'est construit des habitations lacustres et des flots paludéens pour protéger les femmes et les enfants contre les incursions des animaux sauvages et peut-être des tribus humaines hostiles.

Les Celtes et les Germains, dans des siècles ultérieurs, ont forcé les hommes lacustres, qui avaient fini par adopter la vie pastorale, à s'enfuir dans les hautes montagnes. Les points les plus retirés du canton des Grisons, là où de nos jours l'ours brun a également cherché son dernier refuge, sont habités par une race brachycéphale qui, par son contraste avec les autres races de la Suisse, a depuis longtemps fixé l'attention des ethnographes.

Outre la branche occidentale ou basque, et la branche orientale ou suisse, on peut admettre encore une troisième branche qui se serait portée directement vers le midi et aurait occupé successivement, en longeant le versant occidental des Alpes maritimes, la Toscane et les îles de Corse, de Sardaigne et de Sicile.

La marche de la race de Chauvaux, depuis la Finlande, jusqu'aux Pyrénées et aux Alpes, a été lente; elle a eu le temps de se perfectionner dans les arts et dans l'industrie.

Il est remarquable de voir le progrès continu dont témoignent ses restes de station en station, à mesure qu'on approche du midi. Tandis qu'à Chauvaux encore, on ne trouve que des instruments peu variés et des argiles façonnées grossièrement, les cavernes de la France centrale renferment déjà des objets sculptés en os; plus loin, des représentations de formes animales gravées en profil sur des plaques de roche, et d'autres, gravées sur des os de renne et de bœuf.

Tandis que les hommes à Chauvaux étaient encore de véritables sauvages, infectés de cannibalisme, on rencontre, en s'avancant vers le sud, des vestiges d'un culte et de quelques idées sociales. En outre, la présence de certains animaux domestiques démontre déjà des tendances à la vie pastorale et à l'idée du domicile.

La branche qui s'est fixée en Suisse semble être encore plus récente que la branche des Pyrénées.

Tout y est plus avancé, plus perfectionné. Les hommes y vivaient à poste fixe, en communautés régulières : ils avaient appris l'art de dégrossir les troncs d'arbres et de les agencer pour construire des habitations à l'abri des vents, des eaux et des animaux sauvages.

Leurs instruments de travail et leurs armes sont plus variés, plus perfectionnés, plus élégants; leurs poteries sont mieux fabriquées et déjà ornées de dessins; le nombre des animaux soumis à la domesticité égale presque celui de nos jours. Ils cultivaient l'orge, le froment, le lin, et ils savaient confectionner non-seulement des filets de pêcheur, mais même des étoffes d'habillement. Rien n'est plus curieux que de suivre, dans les collections, le perfectionnement graduel et continu des objets que l'âge de pierre a laissés au fond des lacs.

En Danemark, en Suède et dans le Mecklembourg, la séparation de l'âge de pierre avec l'âge de bronze est nettement accusée. Les objets de bronze indiquent l'arrivée d'une race distincte qui a vaincu la race brachycéphale, attardée dans son développement, tandis qu'en Suisse la transition s'est faite graduellement.

Le peuple des lacs avait eu le temps de mûrir pour les arts de la paix. Les Phéniciens lui apportaient alors le bronze comme objet de commerce; il le façonnait lui-même selon les modèles qui lui étaient familiers, et les villages lacustres ont continué d'exister peut-être jusqu'à l'époque de l'invasion de la race allemandique.

Au centre comme au nord de l'Europe et particulièrement sur les bords de la Meuse, aucune trace de rapports avec des peuples commerçants n'a pu être constatée. Les hommes de Chauvaux ont été refoulés ou exterminés par les Celtes, qui possédaient le bronze, et par les Germains, qui possédaient le fer. Il est probable cependant que pendant longtemps encore après l'arrivée de ces peuples qui sont dolichocéphales, des groupes d'hommes brachycéphales ont encore occupé les parties les plus inaccessibles de l'immense forêt des Ardennes et les points les plus sombres des vallées de la Meuse et de l'Ourthe. Là ils cherchaient un refuge dans les cavernes et y menaient une existence triste et périlleuse. La misère et les privations ont dû affaiblir leur constitution, enlaidir leurs formes et raccourcir encore leur taille qui était déjà petite. A la fin, il n'en restait plus que quelques individus dont le souvenir survit encore dans la mémoire du peuple.

Les ouvertures des cavernes portent dans le pays le nom de *Trous de Sottais* et *Trous de Nutons*. Les habitants prétendent que jadis ces grottes avaient servi d'habitation à une race d'hommes de très-petite taille : *Sottais*, *Nutons*, pygmées, race timide et inoffensive. Ils racontent que, quand on déposait à l'entrée des grottes des objets cassés, en y ajoutant des vivres, les Sottais se chargeaient de les raccommoder. Souvent aussi ils déposaient eux-mêmes des vases vides près des ouvertures des cavernes pour solliciter le don de quelques vivres.

C'est à peu près l'histoire des Kobolts et des Elfes de la Germanie. Une crainte superstitieuse se joignit plus tard au souvenir de cette race petite, laide et farouche. La légende populaire tantôt accusa ses instincts moqueurs et dévastateurs, tantôt elle prêta des accents compatissants à son immense tristesse. A la fin, la poésie, qui console et concilie toutes les souffrances, accorda une origine céleste aux Elfes et aux Kobolts; leur roi Alberich devint l'Obéron et sa femme May reçut le nom de Titania.

Telle est la loi providentielle. Pour que les rapports d'une race inférieure avec une race civilisée ne lui deviennent pas fatales, il faut qu'elle se soit élevée d'abord par ses propres efforts, qu'elle se soit rendue apte à recevoir les bienfaits de la civilisation, sinon elle est inévitablement vouée à la destruction.

Les Celtes et les Germains, qui ont marché sur le corps des hommes de Chauvaux, descendent de la race des Aryas. Participant de la culture dont le zend et le sanscrit sont les interprètes, ils avaient un culte et des traditions. L'histoire commence.

Leurs plus anciens restes sont enfouis dans les tourbières, dans les tombes et dans les champs de morts disséminés en grand nombre depuis la mer Caspienne, le long du territoire de la Russie méridionale, et des plaines de l'Allemagne et de la Scandinavie, en Belgique et jusqu'aux points extrêmes du nord-ouest de l'Europe. Les crânes qu'on y trouve sont du type dolichocéphale; ils sont accompagnés d'armes en bronze artistement travaillées, de parures et d'ornements du même métal, d'objets d'ambre, de perles en verre bleu, et d'urnes funéraires d'une forme particulière et caractéristique. C'étaient des peuples richement dotés et destinés à retremper plus tard les races plus civilisées du midi.

On trouve dans le sol arable du Hainaut et de la province de Namur, dans les tumulus de la Hesbaye et dans les tourbières de la Flandre une riche collection de pierres taillées et polies à divers degrés d'achèvement : des haches, des flèches, des coins et des couteaux. On en trouve aussi dans les cavernes des provinces de Liège et de Namur, mais dans des conditions qui n'ont rien de commun ni avec les hommes d'Engis, ni avec les hommes de Chauvaux.

Ces pierres taillées appartiennent à des époques très-récentes.

Lorsque les armes de bronze et de fer étaient déjà connues et à la disposition des chefs, les simples combattants continuaient, pendant des siècles encore, de se servir d'armes de pierre. Il était sans doute difficile et coûteux de les pourvoir tous d'armes plus parfaites. On sait positivement que la hache de silex était encore l'arme des Francs et des Scandinaves, et que les Normands s'en servaient jusqu'aux huitième et neuvième siècles.

On peut résumer ainsi la succession des âges de pierre :

I. L'ÂGE PRÉGLACIAIRE OU MYTHOLOGIQUE. — L'homme a coexisté avec l'*Elephas meridionalis*, avec les dragons et, en général, avec les grands reptiles survivants des temps tertiaires. — *Les hommes de Saint-Prest* et peut-être *les hommes de Denise*.

II. L'ÂGE POSTGLACIAIRE OU HÉROÏQUE. — Une race d'hommes dolichocéphales a vécu avec les grands pachydermes et les ours des cavernes. Les cours d'eau n'avaient pas encore adopté leurs lits actuels; les îles Britanniques n'étaient pas encore séparées du continent; la Scandinavie était couverte de glaciers. — *Les hommes d'Engis*, de *Moulin-Quignon*, de *Clichy*, de *Kent's Hole*, de *Brixham*, etc.

III. L'ÂGE DILUVIAL (âge du diluvium rouge) OU TROGLODYTIQUE. — Les volcans du centre de l'Europe étaient éteints; les mers et les rivières avaient conquis leurs cours actuels; la faune et la flore ne comprenaient plus que quelques espèces anciennes en voie de se retirer au nord et vers les sommets des hautes montagnes. — *Les hommes de Chauvaux*, les troglodytes du centre de la France et des Pyrénées, les plus anciens habitants des lacs de la Suisse et de

l'Irlande, les hommes des tourbières et des kjökkenmoeddinger du Danemark.

IV. L'ÂGE MIXTE OU CELTO-GERMANIQUE. — Les armes et les ustensiles de pierre sont mêlés à des armes et ustensiles de bronze et de fer. — *Les pierres taillées des couches alluviales des provinces du Hainaut et de Namur; les tumulus du Mecklembourg, du Danemark, de la Bretagne, etc.; les hommes lacustres de la Suisse occidentale et autres.*

ANALYSES ET COMPTES-RENDUS.

GLOSSAIRE ROMAN-LATIN DU XV^e SIÈCLE (*ms. de la bibliothèque de Lille*) annoté par AUG. SCHELER, *bibliothécaire de S. M. le roi des Belges*. Anvers, Buschmann 1865. 1 vol. in-8^o de pp. 57.

Ce glossaire est une réunion d'environ 1500 noms d'objets désignés en latin de l'époque, avec le mot français correspondant. Ces mots ne sont pas rangés par lettre alphabétique, mais, ce qui en facilite beaucoup l'intelligence, ils sont groupés sous 28 titres généraux comprenant le corps humain, les habillements, les ustensiles, les animaux, les végétaux, les minéraux, les chargés et dignités etc.

Ce vocabulaire a déjà été publié à Bruxelles en 1846 par Émile Gachet, et accueilli alors avec beaucoup de faveur. M. Aug. Scheler le reproduit aujourd'hui dans les annales de l'Académie d'archéologie de Belgique (t. 22), après l'avoir considérablement épuré et enrichi de notes très-savantes dans lesquelles il recherche avec beaucoup de perspicacité la formation des mots et leur étymologie. Il y signale également ses doutes et les endroits qui l'embarrassent. On comprend en effet que la science ne soit pas toujours à l'aise dans ce recueil qui fut fait probablement « pour l'usage de quelque *ludimagister* dont il formait en partie l'outillage, » et dans lequel les mots français et surtout les mots latins revêtaient les formes les plus inusitées et les plus étranges. Nous en citerons quelques-uns; le lecteur pourra s'exercer s'il le désire, et en même temps se faire une idée de ce curieux vocabulaire.

On lit sous le titre *de copore humano et de partibus ejus*: *Carobeus*, seuron; *Parapharagaraus*, seuron. — *De paramentis mulierum*: *Calocertatorium*, ridoir; *Pecinata*, bateau;x; *Morganicum*, chalivari. — *De Seminibus*: *Fapulpa*, faites. — *De leguminibus*: *Sitrulus*, sorre. — *De domibus et utensilibus*: *Tripofonium*, treffonier; *Socale*, souaille; *Geneaculum*, matoignon; *Colimidium*, cocque plumet; *Holecus*, monsterson, *gallice* salsalle; *Lopilopium*, wingneron.

Sur ces mots et sur d'autres semblables, M. Scheler fait appel à toutes les lumières; surtout à la connaissance des patois. Quand la science est en défaut, le hasard peut quelquefois réussir; nous allons donc risquer une ou deux conjectures. — « *Carobeus*, seuron. » M. Scheler suppose qu'il est ici question d'une tumeur ou d'une sorte de verrue. Mais il renonce à trouver l'origine de ces mots. Pour nous, nous pensons qu'il s'agit de la gale, ou d'une espèce de gale. M. Littré dit dans son dictionnaire: « *Ciron*, insecte qu'on trouve dans les vésicules de la gale. La petite vésicule que le ciron fait venir à la peau. Bourguign. *soiron*; bas-lat. *siriones*. Ex. ki as surcilz aura ciruns, Si face ke nus li dirons. Le mourron à fleurs azurées tue les cirons des mains et en guérit la *gratelle*. » Ce dernier

mot est significatif. Quant à *carobeus* nous croyons que c'est l'excroissance d'un arbre (le caroubier?). En effet M. Littré dit encore : « Le caroub de Judée est la galle de térébinthe, produite par la piqure d'un puceron. » Ceci éclaircirait tout-à-fait l'étymologie de *gale* (maladie) et le rattacherait directement au latin *galla*, noix de galle, excroissance du chêne produite également par la piqure d'un insecte. Le mot *parapharagarus*, signifiant aussi « seuron » est d'une monstruosité désespérante. Mais ne serait-ce pas une de ces formules magiques employées par la superstition vulgaire pour guérir la gale?

« *Calocertatorium*, ridoir. » Encore deux mots embarrassants. On pourrait assimiler le premier à *calotricatorium* de Jean de Garlande, expliqué par les commentaires « instrument sur lequel on brise le lin, *ridoir*. » Mais ne vaudrait-il pas mieux écrire *calosertatorium*, et dériver ce mot du latin *sero*, *serto*, entrelacer, arranger en tresses? Ce serait alors un instrument à *rider*, créper, onduler les cheveux.

« *Geneaculum*, matoignon. » On pourrait voir ici *jentaculum*, déjeuner ou l'un des repas du matin; d'où *matignon*. Ce dernier mot ne peut guère, je pense, venir de *maton*, lait caillé, fromage blanc, qui dans certaines contrées est la base de ce repas.

« *Holecus*, salsalle. » En lisant *halecus* la racine serait *halex*, *ecis*, saumure. Le terme désignerait donc tout ce qui se met dans la saumure, salaisons, petit-salé, d'où *salsalle*.

Encore quelques légères observations. Page 53 : *licinium*, mèche de chandelle, n'est-il pas plutôt une corruption du latin *lacinia*, qu'un dérivé du grec ἑλκύνιον? — P. 43 : le mot *cifonie* qui traduit *eleborum* pourrait bien en supposant une altération dans l'orthographe, avoir du rapport avec *gryphus*, γρύψ, γύψ, griffon. En effet une espèce d'ellébore porte chez nous le nom de pied-de-griffon. — P. 22 : *vieta*, quenouille, semble devoir être écrit *vieta*, de *vicio*, lier; le chanvre lié. — P. 57 : *ovificium*, uvauté. N'est-ce pas *uvaute*? Le lorrain possède encore le mot *vaute*, espèce d'omelette. — P. 24 : *troclea*, touret. Ce dernier terme est encore usité en Lorraine pour rouet à filer. — P. 39 : *Ablton*, *ablij* (sic), vespre, ronce. Le mot latin n'a-t-il pas été forgé sur le mot français *hallier*? — P. 42 : *ulva*, ronche. Comme *ulva* signifie d'ordinaire *laiche*, M. Scheler ne se rend pas compte de la traduction *ronche* ou *ronce*. Sans doute cette traduction n'est pas exacte, mais on la conçoit, parce que les herbes des marais embarrassent comme les ronces.

Nous en avons dit assez pour montrer de quelle utilité peut être le glossaire de M. Scheler. Il nous révèle une foule de mots inconnus du XV^e siècle et grâce aux connaissances étendues de l'éditeur, ces mots pour la plupart nous arrivent tout expliqués. C'est par de sérieux travaux de ce genre qu'un jour arrivera où notre langue française, à toutes les époques de son développement, n'aura plus d'énigmes pour personne.

GRAMMAIRE ÉLÉMENTAIRE ET PRATIQUE DE LA LANGUE GRECQUE par FRÉD. DÜBNER et A.-C. HURDEBIZE. *Ouvrage adopté par le conseil de perfectionnement.* Troisième édition, seule autorisée pour la Belgique. Mons, Manceaux-Hoyois 1865. 1 vol. in-8° de 334 pp.

La grammaire grecque de Burnouf, excellente au moment de son apparition, a disparu de notre enseignement, parce que, ne tenant aucun compte des progrès

de la science, elle était restée immuable dans ses nombreuses éditions. Un sort pareil n'est pas à craindre pour l'ouvrage de M. Dübner qui a succédé chez nous à Burnouf. Dès sa seconde édition belge il a été revu avec soin, amélioré et augmenté en plusieurs endroits par un professeur distingué de nos athénées, M. Hurdebise.

Parmi les changements qu'il a introduits nous citerons les suivants, comme particulièrement utiles. Les règles spéciales de l'accentuation ont été placées après les chapitres auxquels elles se rapportent. Dans les déclinaisons et les conjugaisons les formes contractes précèdent les formes ouvertes; ces dernières se trouvent entre parenthèse comme étant moins usitées. Le chapitre des comparatifs et des superlatifs a été mis en tableau et a gagné ainsi en clarté. Dans la conjugaison du verbe le moyen est placé avant le passif. La disposition de la conjugaison des verbes en μ a été changée et rapprochée du mode employé pour $\lambda\omega$; $\epsilon\eta\mu$ a été conjugué en entier et mis en tableau. Le paragraphe traitant des verbes liquides et celui des temps seconds ont subi de nombreuses modifications : M. Hurdebise les a revus d'après les articles qu'il a publiés sur ces sujets dans la *Revue de l'instruction publique* en 1862 et en 1863. Plusieurs verbes irréguliers d'un usage très-fréquent dans les auteurs classiques ont été ajoutés; il en est de même d'un certain nombre d'exceptions aux différentes règles. La lexicographie est ainsi devenue plus complète, et l'élève sera sûr de trouver dans son manuel à peu près toutes les formes qu'il rencontrera dans le cours de ses lectures.

Dans la syntaxe M. Hurdebise a introduit un changement très-heureux : en tête de chaque règle il a placé un exemple, simple, facile à retenir. Cet exemple servira pour l'élève de type, de résumé de la règle et la gravera plus sûrement dans sa mémoire. Il a disposé d'une façon plus claire le paragraphe qui traite de l'emploi du participe au lieu de l'infinitif et a ajouté plusieurs observations utiles (p. ex. §§ 151, 1; 156, 3; 160, 2; 161; 171; 180, 1, 3 et 4; 182; 184; 190, 4; 191, 6; 193, 2; 194; 196; 197; 198; 200; 211; 220; 224; 228; 231; 232; 233; 236; 241; 242; 252; 268; 269, 2). Enfin il a inséré dans la grammaire son petit traité sur la formation et la dérivation des mots (v. *Revue* décembre 1864 et janvier 1865). Le professeur de quatrième pourra donc achever son programme sans perdre du temps par la dictée.

Ces indications suffisent, croyons-nous, pour montrer que la *Grammaire de la langue grecque* a gagné par la révision consciencieuse de M. Hurdebise. Nous espérons que les savants auteurs continueront leur œuvre si bien commencée, et qu'ils chercheront à améliorer de plus en plus un livre qui a déjà rendu tant de services aux études grecques dans notre pays. En attendant nous nous permettons de leur adresser quelques petites remarques.

M. Dübner a rompu avec la mauvaise méthode qui enseignait simultanément les différents dialectes de la langue grecque, mêlait les formes de tous les âges et ne reculait pas même devant des mots qu'une bouche grecque n'avait jamais prononcés. Il enseigne d'abord la langue attique et rien que l'attique : « jusqu'ici, dit-il p. 274, nous nous sommes rigoureusement renfermés dans les limites de la langue attique. » De cette manière l'étude des formes est singulièrement facilitée : au lieu de deux ou trois formes l'élève ne doit en apprendre qu'une. Elle deviendrait encore plus facile si l'on n'enseignait que le pur attique, tel qu'il

se trouve dans les prosateurs antérieurs à Alexandre, dont les ouvrages forment seuls la base des études, et si l'on se contentait de présenter dans les paradigmes la forme ordinaire, en reléguant dans les notes et les remarques ce qui est exception. Dans la grammaire actuelle le système contraire est bien souvent suivi; dans la conjugaison de εἰμί, p. ex. nous trouvons, dans le paradigme, εἶ ou εἷς, ἦς ou ἦσθα, ἦ ou ἦν, *εἶται* plus usité *εἵται*; puis l'on nous dit dans la note que les formes attiques sont εἶ, ἦσθα etc. N'était-il pas plus logique de les mettre seules dans le paradigme? Au § 5 se trouve parmi les diphthongues ων, qui n'existe que dans le dialecte ionien; au § 41 nous lisons χεῖρ, χειρός et χερός, χεῖρί et χερί, tandis que les auteurs attiques ne retranchent le ι que dans χερσῖν et χερσίν. Au § 63 nous trouvons que l'adjectif φίλος a quatre formes pour le comparatif et le superlatif, entre autres φίλιων. Or φίλιων est homérique; l'exemple unique de φιλιετός dans Sophocle Aj. 843 ne mérite pas une mention dans une grammaire élémentaire. Les formes en ῶν, ῖτος des comparatifs et superlatifs des adjectifs en υς autres que ἡδύς et ταχύς, ne devraient pas y figurer non plus, car les élèves ne les rencontreront peut-être jamais; la même observation s'applique à κυδῶν, κύδιετος, μάσσων, μήκιστος, ἐχθρότερος et ἐχθρότατος, aux formes δύω, δυεῖν, δυοί, enfin à tout ce qui est rare ou très-rare. Dans la conjugaison on donne comme régulières les formes λύσαις, λύσαι, λύσαιεν, comme éoliennes les formes λύσειας, λύσειε, λύσειαν, sans dire que les dernières sont employées de préférence par les auteurs attiques. Dans la conjugaison de τιμάω on présente comme attique τιμώμεν, τιμώγῃ au lieu de τιμῶμεν, τιμῶτε. Au § 118 nous lisons ἔστωλα, κεκέρδακα, pour lesquels les Attiques disaient ἔσταλλα, κεκέρδακα.

Dans le *tableau comparatif* des verbes en ω se trouvent des formes qui ne sont d'aucun dialecte, telles que λέλειπα, ἔκρυβον. On y donne, comme parfait de λέγω *dire*, εἶλογα et λέλογα, comme aoriste passif du même verbe, ἐλέγην à côté de ἐλέχθην. Or εἶλογα et ἐλέγην appartiennent au verbe *recueillir*, usité seulement en composition, comme on le remarque, pour le parfait, au supplément du § 88. Il est vrai qu'il y a un correctif à tout cela, en même temps qu'une excuse, dans l'*observation générale* suivant le tableau : « Il n'y a probablement pas un seul verbe grec qui ait tous les temps qu'on peut en déduire régulièrement. Ces distinctions devront être l'objet d'une étude ultérieure : il faut d'abord et avant tout que l'élève ait une connaissance complète *des formes elles-mêmes*, et qu'il ne soit pas distrait, en les apprenant, par des observations d'un autre ordre. C'est pourquoi nous avons, dans les règles et dans le tableau qui précèdent, dirigé toute son attention sur les formes qui se déduisent régulièrement des principes dont il doit se pénétrer, sans nous préoccuper intempestivement de certains caprices de l'usage. » Nous croyons que loin de faciliter l'étude par ce procédé, on crée aux jeunes gens des difficultés immenses, s'ils veulent avoir des connaissances tant soit peu sérieuses. Désapprendre est plus difficile qu'apprendre, et il se passera bien des années avant que le jeune homme ait expulsé de sa mémoire les barbarismes qu'un premier enseignement y aura fait entrer. Pourquoi du reste suivrait-on en grec une méthode qui semblerait ridicule en latin et en français? Qui s'est jamais imaginé de conjuguer un verbe *lare* parce qu'il y a un supin *latum*, ou *tulo* parce qu'on rencontre le parfait *tulī*?

Il nous semble qu'il eût été plus régulier de placer en tête de la grammaire les règles sur l'enphonie, au lieu de les mettre seulement au § 111. Plusieurs de ces

règles sont déjà appliquées dans les pages précédentes; on y parle de liquides et de muettes, avant qu'on ait donné la classification des consonnes. Il vaut mieux que le professeur puisse renvoyer à ce qui précède qu'à ce qui suit. Nous aurions désiré aussi que M. Hurdebise, au lieu de donner pêle-mêle les verbes irréguliers dont il a eu raison d'enrichir la grammaire, les eût joints aux classes auxquelles ils appartiennent. Les verbes γίγνομαι, ἄρχομαι, μάχομαι, δέω (δεί et δέομαι méritaient une mention spéciale), σφείλω et χαίρω auraient dû être ajoutés aux verbes qui se trouvent p. 140. On aimerait aussi de trouver ensemble les verbes allongés en ω : βάλω, δύνω, ἐλάω, πίνω, φθάνω, φθίνω. Dans la liste des verbes avec insertion d'ε, on ne rencontre pas γαμέω; dans celle des verbes en σκω manquent ἀρέσκω, γηράσκω, ἱλάσκωμαι, μεθύσκω et στερίσκω.

Nous lisons au § 25 : « On voit qu'en général les noms dont le radical se termine par ε ι ρ σ etc. ont α au nominatif. » Dans la première déclinaison α au nominatif fait partie du radical, de même que ο dans les noms de la 2^e déclinaison. Les noms dont le radical se termine par une consonne font partie de la 3^e déclinaison. On ne peut donc pas dire non plus que « les comparatifs et les superlatifs des adjectifs en σ se forment du radical en ajoutant ότερος, ότατος; » la désinence du comparatif et du superlatif est τερος, τατος. — Dans le tableau des désinences primitives du verbe se trouve à tort ο-ντι, ω-ντι, etc. pour ο-ντι, ω-ντι. — On dit p. 28 « ποῦς rejette au vocalif le σ dans les composés : Οιδίπους voc. Οιδίπου. » Ces mots ont deux formes au vocatif, ainsi qu'au génitif et à l'accusatif : Οιδίποδος et Οιδίπου, Οιδίποδα et Οιδίπουν. — On lit p. 120 « ρέω couler ρέομαι, ἔρρευσα, ῥύσσομαι, ἔρρύηκα, ἔρρύν. » On ne comprend pas trop, dans cette disposition, le sens de ῥύσσομαι et de ἔρρύν. Il aurait fallu dire que ces deux formes sont employées de préférence par les auteurs attiques pour ρέομαι et ἔρρευσα. — D'après la p. 144 ἐπιδάμην est aoriste 2 moyen de πειράσσω acheter; d'après la p. 148 il est l'aoriste de πρίσσω. Or πειράσσω signifie vendre, et πρίσσω n'existe pas : on dit au présent ὠτομαι. — Nous lisons p. 87 : « L'impératif du parfait (actif) est très-rare. Il n'existe que dans quelques verbes dont le parfait a la valeur du présent. » A la p. 127 on lit à propos de l'impératif du parf. 2 « ce temps est inusité. » Dans l'article de la *Revue* sur les temps seconds (1863 p. 58), M. Hurdebise renvoie à Krüger, gr. grecque § 51-5 A. 5. Je trouve pourtant à cet endroit un exemple d'impératif du parfait 2, κεχάνετε de (χαίνω) χάσσω. Dans le même chapitre sur les temps seconds nous trouvons ceci : (p. 129) « On a posé pour principe que les verbes qui ont un aoriste 2 actif ont aussi un aoriste 2 moyen, mais pas d'aoriste 2 passif. — Ce principe est généralement vrai. Cependant il y a des exceptions. Ainsi τρέπω a les trois aoristes; de même λείπω : ἔλιπον, et en composition ἐλιπόμην et ἐλίπην. » Dans la *Revue* l'auteur renvoie encore à Krüger p. 171. Or le grammairien allemand cite pour toute autorité de ἐλίπην Dion Cassius 57-53. Certes ce n'est pas là un modèle d'atticisme; aussi M. Krüger se gardera bien de lui attribuer de l'importance, quand il s'agit de formuler des règles : p. 112, il dit en parlant de τρέπω : « Das ist das einzige Verbum von dem der 2^e Aor. des Act. und Pass. zugleich vorkommt. » Enfin nous voyons figurer aussi dans la grammaire ἐτάμην, pour lequel on cite Matthiae p. 193 note. Matthiae ne produisant, à cet endroit, aucun exemple d'un auteur grec, n'est pas une autorité. — Nous n'avons pas rencontré dans la grammaire la conjugaison de ἔστηκα pluriel ἕσταμεν

etc., conjugaison suivie aussi par *τίδυνκα, βίβηκα, κέρραγα, δέδοικα* et *οἶδα*, car le pluriel *ἴσμεν* de *οἶδα* ne vient pas de *ἴσημι*, comme on le dit à tort p. 133, mais est mis pour *ἴδμεν*.

La syntaxe est sans contredit la partie la plus brillante du livre de M. Dübner; les nuances délicates de la pensée grecque y sont analysées avec une finesse et une clarté admirables. Nous sommes d'avis que l'étude en serait rendue plus fructueuse, si les règles des temps et des modes n'étaient pas divisées, et si le style en était plus serré; les préceptes ne sont faciles à retenir que lorsqu'ils sont exposés avec beaucoup de concision. En serrant le style on gagnerait du reste de la place pour plusieurs règles importantes omises maintenant.

Voilà les principaux points sur lesquels nous croyons devoir attirer l'attention des auteurs de la nouvelle édition de la grammaire grecque. Nous n'en professons pas moins la plus haute estime pour ce livre et nous souhaitons vivement qu'il rencontre le succès auquel il a droit.

ACTES OFFICIELS.

Par arrêté royal du 7 mars est agréée l'élection de MM. les docteurs *Gluge*, professeur à l'université de Bruxelles et *Van Kempen*, professeur à l'université de Louvain, comme membres titulaires de l'Académie royale de médecine, pour occuper les places devenues vacantes dans la première section de cette Compagnie par suite de la promotion de M. Stas à l'honorariat et du décès de M. Verheyen.

— La démission offerte par M. *Brasseur*, professeur ordinaire à la faculté de droit de l'université de Gand, est acceptée.

— Le sieur *Catalan*, docteur en sciences mathématiques, licencié en sciences physiques, ancien répétiteur à l'école polytechnique de Paris, est nommé professeur ordinaire à la faculté des sciences de l'université de Liège. Il donnera les cours suivants : éléments de calcul différentiel et de calcul intégral; — analyse supérieure (calcul intégral, fonctions elliptiques, calcul des variations, calcul aux différences); — probabilités; — astronomie.

— Le sieur *Page*, élève diplômé de l'école normale de Bonne-Espérance, maître d'études surveillant à la section normale de Gand, est nommé en la même qualité à la section normale de Couvin.

Il est remplacé par le sieur *Swellen*, élève diplômé de l'école normale de Saint-Trond.

— *Enseignement primaire*. Un arrêté ministériel du 28 février constitue le jury chargé de procéder, cette année, à l'examen de sortie des élèves-institutrices qui auront terminé leur troisième année d'études dans les écoles normales des localités flamandes et des localités wallonnes.

— *École d'industrie et des mines du Hainaut*. Un arrêté ministériel du 28 février approuve le nouveau règlement adopté par la députation permanente du conseil provincial du Hainaut, pour remplacer celui du 9 novembre 1861.

— *École industrielle de Charleroi*. Un arrêté royal du 16 février autorise le ministre de l'intérieur à prendre, de concert avec l'administration communale de Charleroi, les dispositions nécessaires pour réorganiser l'école des porions et

des contre-maitres de cette ville. En conséquence le ministre décide par arrêté du 17 février qu'il y a lieu de procéder à la réorganisation de cette école en la transformant en école industrielle, et arrête le règlement organique adopté par le conseil communal de Charleroi.

— *Concours universitaire.* Le ministre de l'intérieur déclare qu'à la date du 1^{er} mars, il avait reçu, pour le concours universitaire de 1864-1865, six mémoires rédigés à domicile, savoir :

1° Un mémoire en réponse à la question de *philosophie*;

2° Deux mémoires en réponse à la question de *sciences naturelles*;

3° Deux mémoires en réponse à la question de *sciences physiques et mathématiques*;

4° Un mémoire en réponse à la question de *droit romain*;

5° Un mémoire en réponse à la question de *droit moderne*. Ce mémoire, parvenu au département de l'intérieur le 28 février, avait été renvoyé par erreur au département des travaux publics.

En conséquence le ministre constitue les cinq jurys chargés d'apprécier ces différents mémoires.

NOUVELLES DIVERSES.

Nous venons de recevoir la 6^e et la 7^e livraison des *Poètes belges*, ou la poésie française en Belgique, par M. Van Hollebeke, professeur à l'Athénée de Namur. Ces livraisons contiennent une notice sur Van den Zande, poète distingué, dont le nom est presque inconnu en Belgique, et un article très-bien fait sur le baron de Stassart. La publication de M. Van Hollebeke continue à mériter les suffrages de tous les amis de notre littérature; de plus, au point de vue typographique c'est un magnifique ouvrage.

— La *Vie de César* a été décidément mise en vente à Paris; 14 mille exemplaires ont été immédiatement enlevés. A Vienne, à Leipzig, à Berlin et à Londres les éditions allemande et anglaise ont eu un débit aussi rapide.

— M. Jean Duvoisin, capitaine des douanes en retraite, auteur d'une traduction de la Bible en langue basque, vient d'être nommé chevalier de la Légion d'honneur.

Le capitaine Duvoisin a traduit la Bible en langue basque dialecte français ou du Labourd. Cette publication, faite aux frais et sous la direction du prince Louis-Lucien-Napoléon Bonaparte, assure le sort de l'*Euskara*, qui se trouve désormais fixé dans un monument considérable.

Il n'a pas fallu à M. Duvoisin moins de six années pour conduire à bonne fin ce travail. Le soin minutieux apporté à l'édition et la difficulté de fixer l'orthographe des mots basques ont coûté six autres années au prince lui-même.

L'impression de la Bible en langue basque espagnole ou guipuzcoa, est aussi commencée sous les mêmes auspices et avec la même collaboration. Elle ne pourra être terminée que dans cinq ans.

— Dans le monde savant, on s'occupe beaucoup depuis quelque temps d'une inscription hiéroglyphique trouvée à Abydos par M. Mariette. L'éminent archéologue français y a lu : 1° une liste de 76 Pharaons à identifier avec les rois de Manéthon ; 2° une autre liste renfermant les divisions géographiques de l'Égypte au temps de Sétî 1^{er}, père de Rhamsès le Grand (Sésostris). M. Mariette a le mo-

nopole des fouilles égyptiennes. Il les fait pour le compte du vice-roi. Les objets précieux qu'il découvre viennent de jour en jour grossir les richesses du musée de Boulaq, près du Caire. Malgré cela, on a publié à Berlin l'inscription d'Abydos sans même mentionner l'auteur de la découverte. Plainte de ce procédé a été portée à l'Institut de France, Académie des inscriptions et belles-lettres. Celle-ci s'est élevée avec indignation contre le sans-gêne des savants allemands, mais en ménageant fort le docteur Lepsius, auteur de la publication, et M. Dümichen, le correspondant empressé de M. Lepsius, qui, depuis plus de deux ans, suit M. Mariette pas à pas et attend que ses trouvailles soient mises au jour pour s'en emparer. (Presse.)

— Le *Monteur* français publie un rapport du ministre de l'instruction publique à l'empereur sur l'état de l'enseignement primaire pendant l'année 1863. Cette pièce ne remplit pas moins de 18 colonnes du *Monteur*. C'est une défense en forme du système de l'instruction primaire gratuite et obligatoire.

Les questions importantes soulevées par ce rapport ont été discutées pendant plusieurs séances par les ministres et les membres du conseil privé réunis sous la présidence de l'empereur.

À la suite des délibérations, l'empereur a décidé le renvoi à l'examen du conseil d'État d'un projet de loi qui se résume dans les propositions suivantes :

« 1^o Les instituteurs primaires libres ne seront pas assujettis à l'obtention préalable d'un brevet de capacité;

« 2^o Les communes dont la population est supérieure à 500 âmes seront tenues d'avoir une école publique de filles;

« 3^o Des primes d'assiduité pourront être accordées aux enfants qui suivront régulièrement l'école publique depuis l'âge de 7 ans jusqu'à celui de 13 ans;

« 4^o Le minimum du traitement annuel des institutrices publiques sera fixé à 500 fr.;

« 5^o Le traitement des instituteurs et institutrices adjoints sera amélioré et leur nomination confiée au préfet;

« 6^o L'exercice du droit conféré aux communes par les lois antérieures d'établir des écoles entièrement gratuites sera rendu plus efficace. Chaque commune sera autorisée à affecter, en sus de ses ressources actuelles, 2 centimes spéciaux sur les quatre contributions directes, pour l'établissement de cette gratuité. En cas d'insuffisance, la commune pourra recevoir une subvention du département, et le complément de la dépense sera supporté par l'État. Le traitement de l'instituteur primaire de l'école gratuite ne pourra être inférieur aux émoluments qui résultaient pour lui de la rétribution scolaire et du traitement fixe. »

Nécrologie. — En Belgique : M. *Cogels*, professeur de chimie à l'école industrielle d'Anvers.

À l'étranger : S. E. le cardinal *Wiseman*, auteur de plusieurs savants ouvrages, à Londres; — M. *Gratiolet*, professeur de zoologie à la faculté des sciences de Paris; — M. *Lespine*, philologue et helléniste distingué à Bordeaux; — M. Paul Gustave *Froment*, physicien distingué et constructeur d'instruments de précision, à Paris; — M. le duc de *Morny*, président du corps législatif, à Paris; — M. *H. Schott*, directeur des Jardins Botanique et Zoologique impériaux de Vienne, connu par divers traités de botanique, à Schoenbrunn; — le poète *Othon Ludwig*, à Dresde.

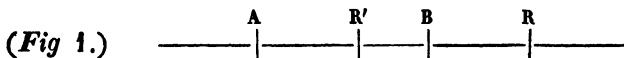
NOTE SUR LA MISE EN ÉQUATION DES PROBLÈMES DÉTERMINÉS.

On sait que, pour introduire dans le calcul différentes distances mesurées à partir d'un point fixe sur une ligne indéfinie, il faut considérer comme des quantités positives celles qui se prennent d'un côté de ce point et comme des quantités négatives celles qui se comptent dans le sens opposé.

Comme conséquence de ce principe posé par Descartes, si l'on prend comme inconnue, dans un problème d'application de l'algèbre à la géométrie, une distance comptée à partir d'un point donné sur une ligne, et que le problème soit susceptible d'une ou plusieurs solutions, pour lesquelles cette distance doive être portée dans un sens contraire à celui qu'on lui a supposé dans la mise en équation, *ces solutions seront toujours fournies par des valeurs négatives de l'inconnue.*

Bien que ce principe ne paraisse peut-être pas pouvoir se démontrer à priori, il se présente néanmoins avec un caractère de généralité absolue; aussi les exemples que l'on cite comme y faisant exception et dans lesquels il se trouverait ainsi en défaut, viennent au contraire le confirmer. Tel est particulièrement le problème suivant que les traités offrent comme un de ces exemples trompeurs.

Sur une ligne indéfinie passant par deux points A et B dont la distance est a , trouver un troisième point, tel que sa distance au premier soit moyenne proportionnelle entre sa distance au second point et la ligne donnée AB.



Si l'on suppose le point cherché à la droite de B, en R par exemple, en prenant pour inconnue sa distance à partir de B, on aura $BR = x$ et $AR = a + x$, et l'équation à résoudre sera :

$$(a+x)^2 = a \times x,$$

d'où l'on tire :

$$x = -\frac{a}{2} \pm \sqrt{-\frac{3a^2}{4}};$$

Ces valeurs étant imaginaires, en les interprétant strictement il faudrait conclure que le problème est insoluble. Or il peut recevoir deux solutions; et si l'on suppose le point demandé dans la position R' à gauche de B, en prenant BR' pour inconnue, on aura $BR' = x$ et $AR' = a - x$, et l'équation sera

$$(a-x)^2 = ax,$$

qui fournit pour l'inconnue deux valeurs réelles et positives, correspondant aux deux solutions du problème.

On pourrait donc croire que dans certains problèmes, si on cherche une distance inconnue du côté opposé à celui où elle doit être placée, l'erreur de la supposition n'est pas rectifiée toujours par des valeurs négatives, mais bien indiquée par des expressions imaginaires (1).

Mais il n'en est rien; car si l'on prend pour inconnue la distance du point R, comptée à partir de A, la position qui lui est supposée par rapport à A n'est pas fausse, et l'équation devrait avoir une racine positive; c'est ce qui n'a pas lieu, car en posant $AR = x$ et $BR = x - a$, on aura l'équation

$$x^2 = a(x - a),$$

dont les racines sont encore imaginaires.

On trouverait donc des *expressions imaginaires, même dans des cas où l'on ne devrait avoir que des valeurs positives*, comme ce serait en prenant pour origine de l'inconnue un point suffisamment éloigné à gauche de A.

Mais, outre que l'on ne peut pas en général connaître d'avance le sens dans lequel une distance inconnue doit être comptée, voici une simple question qui fera mieux sentir encore l'erreur qui consiste à attribuer les résultats imaginaires à une fausse position supposée au point inconnu.

(1) Voir Géométrie analytique par Lefebure, n° 162.

Sur une ligne indéfinie passant par deux points A et B, dont la distance est a , trouver un troisième point, tel que le carré construit sur sa distance au premier point soit équivalent au rectangle construit sur sa distance au second et sur la ligne donnée AB, augmenté d'un carré donné d^2 .

(Fig. 2.) —|—^{R'}—|—^A—|—^R—|—^B—|—^{R''}—|—

Soit R le point demandé; prenons AR comme inconnue, on aura $AR = x$ et $BR = a - x$; et l'équation à résoudre sera

$$x^2 = a(a - x) + d^2;$$

d'où l'on tire

$$x = -\frac{a}{2} \pm \sqrt{\frac{5a^2}{4} + d^2}.$$

Ces deux valeurs sont toujours réelles et de signes contraires; bornons-nous à les discuter dans l'hypothèse $d > a$; la valeur du radical est alors supérieure à $\frac{3a}{2}$.

Si nous construisons la valeur négative, nous aurons un point R' à gauche de A, à une distance AR' égale à

$$\frac{a}{2} + \sqrt{\frac{5a^2}{4} + d^2};$$

la distance de ce point R' au point B sera BA + AR' ou

$$\frac{3a}{2} + \sqrt{\frac{5a^2}{4} + d^2};$$

de manière que le rectangle construit sur AB et BR' aura pour mesure

$$\frac{3a^2}{2} + a \sqrt{\frac{5a^2}{4} + d^2},$$

quantité qui augmentée de d^2 devient égale précisément au carré de la valeur obtenue pour AR'; donc la racine négative représente une solution du problème.

Si nous prenons la valeur positive

$$-\frac{a}{2} + \sqrt{\frac{5a^2}{4} + d^2},$$

qui est plus grande que a , nous obtiendrons un point R'' placé au delà de B ; alors la distance BR'' sera égale à $AR'' - AB$ ou bien

$$\sqrt{\frac{5a^2}{4} + d^2} - \frac{3a}{2};$$

et le rectangle construit sur AB et BR'' , augmenté du carré d^2 , sera égal à

$$d^2 - \frac{3a^2}{2} + a \sqrt{\frac{5a^2}{4} + d^2}$$

tandis que le carré fait sur AR'' a pour mesure

$$d^2 + \frac{3a^2}{2} - a \sqrt{\frac{5a^2}{4} + d^2};$$

donc la racine positive ne représente pas une solution du problème.

Ainsi, des deux racines de l'équation, *l'une qui est négative répond à l'énoncé, l'autre qui est positive ne la vérifie pas; bien qu'il y ait cependant deux solutions, ainsi qu'on le verra.*

Au lieu de AR , si l'on prend AR'' comme inconnue, on aura des valeurs réelles ou imaginaires suivant que d^2 est supérieur ou inférieur à $\frac{3a^2}{4}$; mais sans entrer dans plus de détails, il est visible que, si c'était là la bonne interprétation des solutions fournies par le calcul dans les questions de géométrie, *on serait toujours dans la nécessité de vérifier séparément chacune d'elles avant de l'admettre, fût-elle même positive.*

Il importe donc de montrer que ces contradictions ne sont pas conformes aux vrais principes; elles sont en effet le résultat d'une inexactitude dans la traduction algébrique de l'énoncé. C'est ce qui va clairement ressortir de la solution suivante du problème qui précède.

Soit R le point demandé; on pourrait le supposer dans toute position, le résultat serait le même; on aura donc $AR = x$ et $BR = a - x$; le carré construit sur AR sera représenté par x^2 ; mais le rectangle construit sur AB et BR ne peut être représenté par $a(a - x)$ qu'à la condition que $a - x$ soit la valeur absolue

de BR, c'est-à-dire, soit une quantité positive; au contraire ce rectangle devra être représenté par $-a(a-x)$, dans la cas où $a-x$ serait négatif; donc la traduction algébrique du problème doit se faire de deux manières, savoir :

1° L'équation $x^2 = a(a-x) + d^2$
avec la condition $a-x > 0$.

2° Ou bien l'équation $x^2 = -a(a-x) + d^2$
avec la condition $a-x < 0$.

Une seule équation peut donc ne pas fournir toutes les solutions possibles.

En traitant la première équation, on trouve

$$x = -\frac{a}{2} \pm \sqrt{\frac{5a^2}{4} + d^2}.$$

Ces deux racines sont réelles; mais pour être convenables, elles doivent remplir en outre la condition $a-x > 0$; en nous bornant encore à l'hypothèse $d > a$, la première racine est plus grande que a , donc elle ne satisfait pas à la condition $a-x > 0$; elle ne convient pas au problème; l'autre racine au contraire remplit toutes les conditions de l'énoncé.

En résolvant l'équation (2), on trouve

$$x = \frac{a}{2} \pm \sqrt{d^2 - \frac{3a^2}{4}};$$

en conservant l'hypothèse $d > a$, ces deux racines sont encore réelles et de signes contraires; mais pour être convenables, elles doivent satisfaire en outre à la condition $a-x < 0$; il est facile de vérifier que la première seule la remplit.

Donc le problème aura définitivement deux solutions représentées, l'une par la racine négative de l'équation (1), l'autre par la racine positive de l'équation (2).

Si l'on se place dans l'hypothèse $d < a$, les deux racines de l'équation (1) sont alors les seules convenables.

C'est de la même manière qu'il convient de résoudre le premier problème.

Soit AR l'inconnue (fig. 1); en posant $AR = x$, on aura $BR = x - a$; mais puisque l'on admettrait comme convenables des

valeurs négatives pour x et $x-a$, et que, d'un autre côté, dans la proportion $AB:AR=AR:BR$, l'énoncé suppose que chaque ligne est représentée par sa valeur absolue, il est évident que AR y sera désigné par $+x$ ou par $-x$ suivant que x doit recevoir une valeur positive ou négative, et BR par $x-a$ ou par $a-x$, selon que $x-a$ est positif ou négatif.

Pour la première ligne AR , cette distinction est surabondante dans le cas actuel, parce que cette ligne n'entrera dans l'équation que par son carré; mais pour BR elle doit être maintenue; de sorte que le problème aura pour traduction algébrique :

1° L'équation $x^2=a(x-a)$
avec la condition $x-a > 0$.

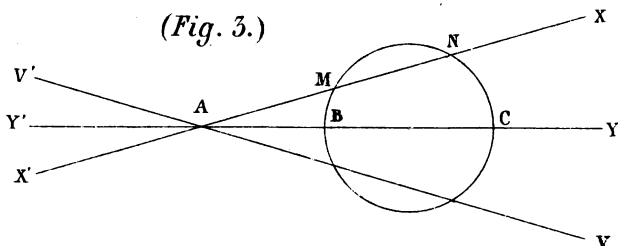
2° Ou bien l'équation $x^2=a(a-x)$
avec la condition $x-a < 0$.

L'équation (1) ayant ses racines imaginaires ne fournit aucune solution; l'équation (2) a deux racines réelles qui remplissent l'une et l'autre la condition $x-a < 0$; ces deux valeurs de x fournissent deux solutions possibles du problème, comme on peut aisément le vérifier, et il ne peut pas y en avoir d'autre.

Il reste donc constant que les équations fournissent toutes les solutions possibles des problèmes dont elles ont la signification. Mais elles peuvent en fournir davantage, attendu qu'elles ont souvent plus de généralité que l'énoncé même des problèmes, en ce sens qu'elles n'expriment pas toujours toutes les conditions auxquelles est astreinte l'inconnue par cet énoncé. C'est à ce point de vue spécial que nous examinerons une dernière question.

Soit à mener par un point A extérieur à une circonférence une sécante telle que la partie interceptée soit égale à une longueur donnée $2c$.

(Fig. 3.)



Supposons le problème résolu ; soit AM l'inconnue : on aura $AM = x$ et $AN = x + 2c$; en représentant par d la distance du point A au centre O et par R le rayon, l'équation sera, d'après une propriété connue :

$$x(x + 2c) = (d + R)(d - R);$$

cette équation donne

$$x = -\pm \sqrt{c^2 + d^2 - R^2};$$

Le point A étant extérieur, on a $d > R$, ces deux racines sont toujours réelles quelle que soit la valeur de c ; pourtant le problème est insoluble lorsque c est plus grand que R . Mais on ne doit pas s'étonner si l'équation n'indique pas cette circonstance, car elle n'est que l'expression d'un problème, facile à formuler, plus général que celui qui est proposé.

En effet, on a d'abord substitué à l'énoncé une propriété géométrique qui n'exige pas que le point A soit extérieur ; mais en désignant le rectangle construit sur AB et AC , par le produit $(d + R)(d - R)$, on admet implicitement cette condition, car la ligne AB ne peut être représentée par $d - R$ que pour autant que l'on ait $d > R$; néanmoins il convient d'ajouter explicitement cette inégalité à l'équation.

D'un autre côté l'équation $x(x + 2c) = d^2 - R^2$ ne contient pas toutes les restrictions de la propriété géométrique qu'elle devrait représenter. Elle n'exprime pas que les points M et N doivent se trouver sur la circonférence et sur une même droite indéfinie passant par A ; elle dit seulement que le rectangle des deux longueurs inconnues x et $x + 2c$, qui sont comptées à partir de A et dont la différence est $2c$, est équivalent au rectangle construit sur deux droites données $d - R$ et $d + R$; de manière que l'on peut tout aussi bien supposer que les extrémités M et N des longueurs inconnues se trouvent sur la droite indéfinie donnée YY' .

Enfin en accordant même au problème la généralité que présente l'équation, il faudrait encore observer que pour désigner, dans le rectangle $AM \times AN$, les lignes AM et AN par x et $x + 2c$, il faut que x et $x + 2c$ soient positifs ; c'est-à-dire, qu'on doit établir les quatre systèmes suivants :

$$\begin{array}{ll} 1^{\circ} & x.(x+2c) = d^2 - R^2 \\ \text{avec les conditions} & x > 0 \text{ et } x+2c > 0 \\ \text{ou simplement} & x > 0. \end{array}$$

$$\begin{array}{ll} 2^{\circ} & -x.(x+2c) = d^2 - R^2 \\ \text{avec les conditions} & x < 0 \text{ et } x+2c < 0 \\ \text{ou simplement} & x+2c < 0. \end{array}$$

$$\begin{array}{ll} 3^{\circ} & -x.(x+2c) = d^2 - R^2 \\ \text{avec les conditions} & x < 0 \text{ et } x+2c > 0 \end{array}$$

$$\begin{array}{ll} 4^{\circ} & x.(x+2c) = d^2 - R^2 \\ \text{avec les conditions} & x > 0 \text{ et } x+2c < 0 \text{ qui sont contradictoires.} \end{array}$$

La première équation donne une racine qui satisfait à la condition $x > 0$, savoir $x = -c + \sqrt{c^2 + d^2 - R^2}$.

La deuxième en donne une qui satisfait à la condition $x+2c < 0$, savoir $x = -c - \sqrt{c^2 + d^2 - R^2}$.

La troisième donne deux racines qui sont réelles à la condition $c^2 > d^2 - R^2$, et qui remplissent l'une et l'autre les deux conditions $x < 0$ et $x+2c > 0$.

Ainsi, dans l'hypothèse $c^2 > d^2 - R^2$, il existe sur la droite indéfinie YY' quatre positions pour chacun des points M et N , telles que le rectangle construit sur les distances respectives de ces deux points au point fixe A est équivalent au rectangle construit sur les lignes données AB et AC , ainsi qu'on peut le vérifier facilement.

Pour écarter de ces quatre solutions celles qui ne conviennent pas à l'énoncé, il nous faut exprimer les conditions qui ont été négligées : la première, c'est que les points M et N doivent se trouver sur la circonférence, c'est-à-dire, que la distance de chacun d'eux au point O est égale à R ; de cette manière la direction de AM et celle de AN ne seront plus arbitraires, car on connaît les trois côtés du triangle AOM et l'on pourra déterminer l'angle α que AM fait avec AO ; de même on déterminera l'angle α' que AN fait avec la même droite AO .

Enfin il faut encore que AM et AN se prennent sur la même droite; il ne suffit donc pas que les angles qu'elles font avec AO soient réels, il faudra en outre que ces angles soient égaux, si AM et AN se comptent d'un même côté, et supplémentaires dans le cas contraire.

La première solution donne pour valeur absolue de x l'expression $-c + \sqrt{c^2 + d^2 - R^2}$; l'angle α que cette ligne fait avec AO sera donné par la formule

$$\cos \alpha = \frac{d^2 + (-c + \sqrt{c^2 + d^2 - R^2})^2 - R^2}{2d(-c + \sqrt{c^2 + d^2 - R^2})} = \frac{\sqrt{c^2 + d^2 - R^2}}{d};$$

pour que l'angle α soit réel il faut que $c^2 + d^2 - R^2$ soit $< d^2$ ou $c < R$, c'est-à-dire que la corde interceptée soit plus petite que le diamètre. Si cette condition est satisfaite, la valeur de $\cos \alpha$ étant positive donne pour α deux valeurs égales, de signes contraires et inférieures à 90° , ce qui fournit deux sécantes AX et AV.

Mais il faut encore que l'angle α' que fait la ligne $x + 2c$ avec AO puisse recevoir les mêmes valeurs que α , ce qui se vérifie en effet.

La deuxième solution donne pour valeur absolue de x l'expression $c + \sqrt{c^2 + d^2 - R^2}$, d'où l'on déduira $\cos \alpha = \cos \alpha' = \frac{\sqrt{c^2 + d^2 - R^2}}{d}$ c'est-à-dire que AX ou AV représentent encore la direction et le sens des lignes x et $x + 2c$; mais puisque x et $x + 2c$ sont négatifs, le sens positif de leur direction sera AX' ou AV'; c'est pourquoi la quantité x désigne ici la ligne AN, et $x + 2c$ la ligne AM, bien que AM soit la plus petite en valeur absolue. La seule différence avec la première solution est donc que les désignations des points M et N sont substituées l'une à l'autre.

La troisième donne pour valeur absolue de x l'expression $+c - \sqrt{c^2 + d^2 - R^2}$, d'où l'on déduira

$$\cos \alpha = \frac{c}{d} \quad \text{et} \quad \cos \alpha' = \frac{c}{d}.$$

Or x et $x + 2c$ étant de signes contraires se comptent en sens opposés; donc les angles α et α' doivent être supplémentaires; on doit avoir $\cos \alpha' = -\cos \alpha$, ou bien $\frac{c}{d} = -\frac{c}{d}$, ce qui est impossible à moins que l'on n'ait $c = 0$; mais alors les valeurs de x et de $x + 2c$ seraient imaginaires, à cause de $d > R$.

On verra de même qu'il faut rejeter la quatrième solution.

On conclut donc que les deux premières sont seules convenables et fournissent les deux mêmes sécantes AX et AV; à la condition toutefois que c soit plus petit que R ,

Les deux dernières valeurs de x auraient pu être écartées par cette considération que le point A étant extérieur, ce dont on a tenu compte en posant $d > R$, les deux points M et N doivent être du même côté de ce point A et les valeurs de x et de $x + 2c$ doivent être de même signe.

Mais une telle considération, qui est possible dans le problème particulier qui nous occupe, ne l'est pas en général, et il s'agit ici de faire voir qu'on peut déterminer dans tous les cas les conditions de possibilité du problème, dès que l'algèbre a fourni l'expression précise de son énoncé.

Cette discussion suffit pour montrer qu'on retrouve toujours dans le calcul le compte exact des circonstances que présente toute question de géométrie, et le principe énoncé au commencement de cette note doit être maintenu dans toute sa rigueur.

J. LEDENT.

Malines, février 1865.

DES INSTITUTIONS RELIGIEUSES CHEZ LES ROMAINS.

(Suite. — Voir la livraison de mars).

LES GRANDS COLLÈGES SACERDOTAUX.

LE COLLÈGE DES XV VIRI SACRIS FACIUNDIS.

La tradition rapporte qu'une sibylle de Cumes présenta en vente à Tarquin-le-Superbe neuf livres d'oracles, qu'elle en brûla six, que le roi acheta les trois autres et les fit conserver sous une voûte du temple de Jupiter sur le Capitole. Il existait un grand nombre de recueils d'oracles qu'on prétendait écrits par des sibylles; le plus ancien paraît avoir été composé, du temps de Solon et de Cyrus, à Gergis près du mont Ida. Il fut attribué à la sibylle de l'Hellespont, née à Marpeessos, bourg près de Gergis, et enterrée dans cette ville dans le temple d'Apollon. Ce recueil vint de là à Érythres en Ionie, d'où il se répandit davantage, de sorte que la sibylle d'Érythres fut considérée comme la plus célèbre de toutes. C'est ce recueil qui arriva à Cumes et fut apporté de là à Rome.

Les trois livres d'oracles restèrent au Capitole jusqu'à l'année 674 (83 a. C.), lorsqu'ils furent brûlés dans l'incendie du temple. Quand

le temple eut été rebâti, le sénat envoya une députation à Érythres pour y prendre une nouvelle copie des oracles ; on en rapporta un millier de vers qu'on avait recueillis chez des particuliers, et l'on réunit d'autres oracles à Ilium, à Samos, en Sicile, en Italie et en Afrique, où le sénat avait envoyé également des députés. Le tout fut replacé dans le nouveau temple. Il paraît du reste qu'on étendit de bonne heure le recueil sibyllin primitif, par d'autres oracles répandus parmi les particuliers de Rome ou dans différentes villes étrangères. Plus d'une fois le sénat fit rechercher, par le préteur urbain, les oracles qui circulaient en ville; c'est ainsi que l'an 213 a. C. les *carmina Marciana*, des frères Marcii, dont l'origine nous est inconnue, furent reconnus comme sérieux et joints aux oracles de la Sibylle; ils semblent avoir eu des rapports avec ces derniers, puisqu'ils recommandent le culte d'Apollon. Nous savons aussi qu'on conservait avec les livres sibyllins les oracles étrusques de la prophétesse Begoë et les *sortes* d'une autre femme nommée Albunea de Tibur (1). Lorsqu'Auguste devint grand pontife, après la mort de Lépidus, l'an 12 a. C., il fit rechercher de nouveau les oracles circulant à Rome et en fit brûler deux mille; il soumit aussi à un examen critique les livres sibyllins, chargea les *XV viri* de copier en personne les oracles reconnus comme authentiques et les fit déposer dans le temple d'Apollon sur le Palatin (2). Ils s'y trouvaient encore l'an 363 après J. C.; on croit que Stilicon les fit brûler à Rome peu de temps après l'an 400.

Pour empêcher qu'on ne se servit des livres sibyllins dans un intérêt de parti ou pour agiter le peuple, la sagesse politique des Romains les tint secrets. L'État seul pouvait les faire consulter. Nous avons vu (p. 39) qu'on y cherchait non pas tant des prédictions proprement dites, que l'indication des moyens religieux à prendre pour expier des prodiges extraordinaires, et éloigner la colère divine dans des calamités publiques. Nous avons vu aussi que ces livres d'origine grecque introduisirent à Rome plusieurs divinités grecques et asiatiques, et firent célébrer à la manière grecque le culte de différents dieux latins. Il s'établit ainsi deux espèces de dieux, les *dii*

(1) Tite-Live semble désigner tous ces livres réunis par le nom de *libri fatales*; les livres sibyllins n'en auraient donc été qu'une partie; souvent pourtant l'expression ne paraît se rapporter qu'à ces derniers.

(2) Tibère fit faire une nouvelle enquête, l'an 19; il déclara quelques oracles apocryphes et en admit d'autres dans la collection.

patrii ou *proprii* et les *dei peregrini*, et deux liturgies, le *Romanus ritus* et le *Graecus ritus*. Le collège des pontifes avait la direction du culte romain, celui des *XV viri* dirigeait le culte grec ou étranger.

Tarquin n'établit d'abord que des *II viri sacris faciundis*, titre indiquant déjà par lui-même qu'il s'agissait de leur confier un culte nouveau. Ils étaient nommés pour la vie, étaient exempts du service militaire et devaient être patriciens. En vertu des rogations liciniennes de 387 de Rome, 367 a. C. ce sacerdoce fut rendu accessible aux plébéiens; c'était le premier qui fût dans ce cas. Mais on porta alors le nombre des membres du collège à dix, dont cinq patriciens et cinq plébéiens. Ce fut probablement Sylla qui créa les *XV viri sacris faciundis*; Cicéron les cite pour la première fois l'an 54 a. C. Ils continuèrent à exister jusqu'au 4^e siècle, sous la présidence d'un *magister* annuel, dont les fonctions étaient exercées, selon les circonstances, par le *pro magistro*.

La principale fonction (1) de ces prêtres était de conserver les oracles, de les tenir secrets, de les copier s'il était nécessaire, de les examiner sur l'ordre du sénat (*adire, inspicere libros*), et d'expliquer l'oracle trouvé. Nous ne savons comment on procédait à cet examen. On dit que les anciens oracles étaient écrits sur des feuilles de palmier; plus tard ils étaient écrits sur toile, *libri lintei*. Ils étaient en hexamètres grecs; c'est pourquoi deux interprètes grecs étaient adjoints au collège.

Les *XV viri* étaient ensuite chargés du culte spécial d'Apollon. Ce culte, introduit à Rome par les livres sibyllins, avait deux grandes fêtes, les *ludi Apollinares* et les jeux séculaires, ces derniers du moins depuis Auguste. Les *ludi Apollinares* furent fêtés pour la première fois l'an 242 a. C., par suite d'une prophétie de Marcius; l'année suivante ils furent établis comme *ludi stativi* et célébrés dès lors annuellement le 5 juillet; plus tard on les prolongea depuis le 6 jusqu'au 13. La partie principale de la fête consistait en représentations de théâtre, *ludi scenici*.

L'origine des jeux séculaires est entourée de ténèbres. Il paraît qu'ils furent institués pour écarter des maladies et de sinistres présages, sur le conseil des haruspices étrusques consultés à cet effet. En Étrurie on comptait le temps par générations humaines : une

(1) Tite-Live résume le cercle de leurs attributions par ces mots : *Decemvros sacris faciundis, carminum Sibyllae ac fatorum populi hujus interpretes, antistites eisdem Apollinaris sacri caerimoniarumque aliarum* (X, 8).

génération, pour les Étrusques, est l'époque de la plus longue vie humaine à partir d'un moment donné; lorsque le dernier homme dont la naissance avait eu lieu en dedans d'une période de temps, descendait dans les enfers, une nouvelle génération ou un nouveau siècle commençait. Mais comme il est impossible de reconnaître le commencement et la fin de ces périodes, les dieux les annoncent par des signes connus des haruspices; on dit qu'ainsi les quatre premiers siècles furent de 100 ans, le cinquième de 123, le sixième et le septième de 121 ans. A chaque nouvelle génération on célébrait une grande fête purificatrice. Les jeux séculaires romains semblent avoir été de même des fêtes de purification célébrées chaque fois que des prodiges annonçaient qu'on venait d'entrer dans une période nouvelle. Ils avaient lieu sur le *Terentum*, endroit du Champ de Mars d'où sortaient des vapeurs volcaniques, et où se serait trouvé un autel souterrain de Dis et de Proserpine. Le consul P. Valerius Publicola les aurait célébrés le premier, l'an 509 a. C. La date de la seconde célébration est incertaine; la troisième eut lieu l'an 249 a. C. On décida alors que la fête serait observée tous les cent ans : elle fut réellement célébrée en 149, mais en 49 elle n'eut pas lieu à cause de la guerre civile. Pendant toute la république les jeux séculaires étaient célébrés en l'honneur de Pluton et de Proserpine; on pourrait admettre tout au plus qu'Apollon et Diane y furent invoqués accessoirement depuis qu'on observait le siècle civil de 100 ans et non pas le siècle naturel. Auguste en les rétablissant l'an 737 de Rome, fit mettre Apollon et Diane au premier plan, et Pluton et Proserpine n'y eurent plus que des prières et des sacrifices accessoires à côté de Jupiter, de Junon, des Parques, des Ilithyies, de Demeter; les jeux nouveaux ne se rattachaient aux anciens qu'en ce qu'ils commençaient par un sacrifice offert, la première nuit, sur le *Terentum* par l'empereur assisté des *XV viri*. Ces jeux duraient trois jours et trois nuits; le troisième jour le *carmen saeculare* était chanté, en latin et en grec, dans le temple d'Apollon sur le Palatin, par trois groupes composés chacun de neuf jeunes garçons et trois groupes semblables formés de jeunes filles. Auguste établit aussi une innovation pour ce qui regarde l'époque de la célébration. Les *XV viri* consultés revinrent à la théorie du siècle naturel, et prenant la moyenne des siècles observés chez les Étrusques de 100 à 121 et 123 ans, ils établirent qu'un siècle était une période de 110 ans. Ils firent même d'après cela le calcul des jeux séculaires célé-

brés pendant la république et voulurent faire croire qu'ils avaient eu lieu en 298, en 408, en 518 et en 628 de Rome. Cette nouvelle théorie du siècle ne fut pas toujours observée sous l'empire; Claude célébra les jeux, l'an 800 de la ville, c'est-à-dire 63 ans après la célébration précédente : il revint à la théorie du siècle de 400 ans en prenant pour ère la fondation de Rome. Domitien fêta les jeux l'an 844, Antonin-le-Pieux l'an 900; Sévère renouvela la fête d'Auguste juste après 220 ans, en 957. Enfin les deux Philippes fêtèrent de nouveau l'an 1004.

LE COLLÈGE DES AUGURES.

Les augures, (dont le nom est en rapport avec *avis* (selon les anciens, de *avis* et *gerere*), sont des prêtres possédant la science des signes, *auspicia*, par lesquels les dieux donnent leur approbation ou leur désapprobation à des actes déterminés. Ils semblent n'avoir été d'abord qu'au nombre de deux, représentant les tribus des *Ramnes* et des *Tities*; on doubla ensuite le nombre, de manière qu'il y en eut deux pour chaque tribu; celle des *Luceres* paraît avoir été toujours exclue. La loi Ogulnia de l'an 300 a. C. fit ajouter à ces quatre augures patriciens, cinq plébéiens. Sylla augmenta le nombre des augures jusqu'à quinze, ce qui resta depuis lors le nombre normal. Nous avons vu plus haut le mode de nomination de ces prêtres (p. 46).

Le droit d'interroger la volonté du ciel au nom de l'État (*auspiciorum spectio*) appartient exclusivement au roi et depuis la république aux magistrats patriciens, les consuls, les dictateurs, les interrois, les préteurs, les censeurs, et au grand pontife héritier du pouvoir sacerdotal du roi. Ce droit, gage de la protection divine, est transmis par le roi ou par le magistrat à son successeur, et si cette transmission directe ne peut avoir lieu, il repose dans le sein des *patres* ou sénateurs patriciens (d'après l'opinion de Niebuhr, dans le sein du corps général des patriciens). Mais si le roi ou le magistrat patricien a seul le droit d'interroger les auspices ou la *spectio*, il ne lui appartient pas de les interpréter : une science étendue et compliquée est nécessaire pour connaître toutes les formalités de cette consultation, et pour distinguer si les signes sont favorables ou défavorables. Il faut donc qu'il réclame l'assistance des hommes versés dans cette matière, des augures, dont la fonction est la *nuntiatio*, c'est-à-dire l'annonce de la nature des signes. Le magistrat ne peut tenir des auspices sans être assisté d'un augure,

et il faut qu'il se soumette d'une manière absolue au jugement prononcé par lui. La moindre négligence peut avoir en effet les conséquences les plus graves : on y attribue les revers essuyés dans la guerre, et un *vitium*, une erreur commise, sous ce rapport, dans la nomination d'un magistrat entraîne sa déchéance, comme étant *vitio creatus*.

Le magistrat, assisté d'un augure, consulte les auspices surtout dans trois circonstances : 1° quand il entre en fonctions, 2° quand il tient les comices, 3° quand il part pour la guerre. Avant de partir pour la guerre, le général consultait les auspices à Rome en dehors du Pomérium; il les renouvelait le jour de la bataille, sans doute en présence d'un augure, dans les temps anciens, lorsque la guerre était faite en Italie; plus tard les *pullarii* remplaçaient l'augure, puisqu'on se contentait de l'*auspicium pullarium*, ou bien on ordonnait à un haruspice de consulter les entrailles. Lorsque la guerre ne réussissait pas, le général retournait à Rome pour interroger de nouveau la volonté céleste (*auspicia repetere*), mais lorsque l'éloignement rendait ce retour difficile, on prenait de nouveaux auspices dans un endroit du pays étranger, inauguré comme *ager Romanus*.

Les augures accordent aussi leur assistance à l'inauguration du roi et des prêtres. Parmi les derniers on sait que l'inauguration était nécessaire pour le rex, les flamines, les vestales, les pontifes, les augures et les saliens. Pour les quatre premiers la *spectio* était faite par le grand pontife, on ne sait par qui elle était faite pour les autres. La consécration est valable pour les prêtres nommés à vie; les flamines, les vestales et les saliens peuvent être déchargés de leurs fonctions par l'*exauguratio*.

On exécute aussi une *inauguratio* et une *exauguratio* pour les lieux consacrés. Par la première un endroit est soustrait à tout usage profane et à toute crainte ou scrupule religieux (*religio*) qui pourrait s'y rattacher; il est dit par là *liberatus* et *effatus*. Il devient ainsi propre à la consultation des auspices et à l'exécution des actes qui demandent une consultation préalable. Cette inauguration était faite de la manière suivante. Au moyen du *lituus*, bâton recourbé à l'extrémité comme une crosse d'évêque, l'augure tourné vers le midi trace dans le ciel deux lignes, l'une allant du nord au sud (*cardo*), l'autre de l'est à l'ouest (*decumanus*); il divise ainsi la partie visible du ciel et l'endroit où il se trouve en quatre régions (*descriptio regionum*). Puis tirant deux parallèles à chacune de ces lignes, il forme

un carré nommé *templum*, nom donné aussi bien au ciel limité qu'à la place même consacrée par des paroles religieuses.

On consacrait de cette manière la plupart des temples (pas tous, celui de Vesta, par ex. ne l'était pas) ou maisons des dieux, *aedes*, et tous les endroits où se tenaient des délibérations publiques, les *rostra* sur le forum, le Champ de Mars, la Curie, puis le Pomérium ou enceinte de la ville. On observait les mêmes principes pour l'arrangement des camps et la limitation des champs, sans que les uns et les autres fussent des *templa*.

Les signes auxquels on reconnaissait la volonté des dieux, étaient de différentes natures. C'était d'abord la foudre ; l'observer s'appelle *servare de coelo*. Les bons auspices sont dans ce cas les coups de foudre venant de gauche (*fulmina sinistra*), les mauvais sont les coups de foudre venant de droite. L'observateur étant en effet tourné vers le midi, les signes se montrant à sa gauche venaient de l'orient ; c'étaient donc des signes d'origine, de vie et par conséquent ils étaient heureux ; les signes d'occident étaient au contraire des signes de fin ou de mort. On demandait des signes par la foudre pour l'inauguration et l'entrée en charge, jamais pour les comices (1).

La seconde espèce de signes était formée par les oiseaux, *aves*. On distinguait les oiseaux en *alites*, donnant des signes par le vol et en *oscines*, indiquant l'intention du dieu par leur chant. Les oiseaux venant de l'orient, *aves sinistrae*, étaient heureux. Quelques oiseaux indiquaient par eux-mêmes un signe favorable ou défavorable ; quelques-uns ne constituaient un auspice que pour certaines personnes et pas pour d'autres. Pour les *oscines* on faisait attention à l'intonation de la voix, à l'endroit d'où on l'entendait, à la direction du son par rapport à l'observateur, etc.

La troisième espèce de signes est donnée par les poulets sacrés, *auspicia ex tripudiis*. Voici comment on les consultait. On tenait des poulets renfermés dans une cage ; quand on voulait interroger l'auspice, on ouvrait la cage et on leur jetait des boulettes de pâte ; s'ils mangeaient avec assez d'avidité pour laisser tomber une boulette hors du bec, l'auspice était parfaitement heureux ; s'ils ne

(1) La foudre était en effet un obstacle absolu pour la réunion des comices ; pour rendre cette réunion impossible, il suffisait qu'un magistrat quelconque déclarât, avant le commencement de l'assemblée, qu'il avait observé le ciel ou même qu'il voulait l'observer, n'importe pour quel motif. C'est pourquoi l'édit de convocation contenait les mots *ne quis magistratus minor de coelo servasse velit*.

mangeaient pas, s'ils ne voulaient pas sortir de la cage ou s'ils s'enfuyaient, l'auspice était malheureux. Le silence était nécessaire pour ce genre d'auspices comme pour le précédent. Tous les deux étaient consultés à minuit. Comme le dernier mode de consultation était moins long et aboutissait presque toujours, on finit par le préférer, d'abord à l'armée, ensuite aussi aux comices.

Ces trois espèces d'auspices étaient dits *impetrata*, parce qu'on les implorait, qu'on priait les dieux de donner des signes pour un acte déterminé. Il y en avait d'autres nommés *oblative*; c'étaient les signes qui se présentaient d'eux-mêmes, sans qu'on les eût demandés. Ils étaient donnés par des animaux terrestres, dont l'apparition était bonne ou mauvaise dans certaines circonstances; ainsi celle d'un loup, d'un renard, d'une chienne pleine ou d'un serpent était un mauvais signe pour un magistrat partant pour sa province. On les appelait *auspicia ex quadrupedibus* ou *pedestria*. La seconde classe de ces signes était formée *ex diris*, par ex. par l'apparition de mauvais oiseaux, comme le hibou, ou par des accidents troublant les auspices.

Nous ignorons complètement la différence qu'il y avait entre les *auspicia majora* appartenant aux magistrats patriciens et les *auspicia minora* qu'avaient les édiles curules et les questeurs. Nous ne savons pas non plus en quoi différaient les procédés de consultation suivis dans les différents comices électifs, par curies, par centuries ou par tribus.

LE COLLÈGE DES HARUSPICES.

Les haruspices, dont le nom dérive de *haruga*, mot étrusque signifiant « victime », étaient des prêtres étrusques, qui ne furent admis que fort tard parmi les sacerdoces romains. Ils étaient habiles en trois choses : l'examen des victimes, l'expiation des prodiges, l'explication et l'expiation de la foudre. Les prêtres romains étaient versés aussi dans ces matières, car on examinait les entrailles (*exta*) à chaque sacrifice selon le rite romain; les pontifes et les *XV viri* désignaient ce qu'il fallait faire pour écarter les funestes effets des prodiges; les augures expliquaient la foudre et les pontifes l'enterraient. Mais les prêtres étrusques avaient sur ces points une science très-compiquée, transmise d'abord par tradition et remplissant ensuite de nombreux volumes. Ils paraissaient donc plus habiles, et étaient par conséquent appelés de l'Étrurie par le sénat

(*haruspices ex Etruria acciti*), lorsque les pontifes et les *XV viri* semblaient ne pouvoir donner d'explications satisfaisantes. D'autres, établis à Rome depuis les guerres puniques environ, se mettaient au service de particuliers ou de magistrats pour leur dire les présages donnés par les entrailles.

Les haruspices ne prétendaient pas seulement connaître les moyens d'expiation les coups de foudre, mais encore pouvoir les expliquer, les détourner et les attirer. Pour les expliquer ils divisaient le ciel en seize régions, et observaient la direction de la foudre, sa couleur, son intensité, etc. Ils distinguaient onze sortes de foudres, dont trois venant de Jupiter, huit des autres dieux foudroyants. Nous n'avons pas de détails sur les cérémonies usitées pour écarter les orages, ou pour attirer sur la terre la foudre et même Jupiter qui la lance. Encore du temps d'Alaric les haruspices prétendaient connaître cette dernière science; ils disaient avoir protégé ainsi Narnia et offraient de défendre de même Rome avec les armes de Jupiter.

On ne sait ce qui est particulier aux Romains et aux Étrusques dans la manière de consulter les entrailles, *exta*. On observait surtout le foie, le cœur et les poumons. Le foie a une *pars familiaris* et une *pars hostilis*; la première a de l'importance pour celui qui sacrifie, la seconde pour le sort des ennemis; une fente de chaque côté (*fissum*) était l'objet d'une attention spéciale. Le foie avait aussi une tête, *caput*, dont l'absence était le plus mauvais de tous les présages. Après l'examen on jetait les *exta* dans un pot (*olla*) et on les faisait cuire; puis on observait de nouveau si le foie s'affaissait (*extabescit*) pendant la cuisson, ce qui était mauvais. Enfin on coupait le tout artistement, on l'aspergeait de *mola salsa* et on le brûlait sur l'autel.

Un *collegium haruspicum* est mentionné pour la première fois à Rome sous l'empereur Claude. Plus tard il y eut un *ordo haruspicum LX*; mais quoique leur art se soit exercé jusque dans les derniers temps de l'empire, il fut toujours considéré comme étrusque et les haruspices ne furent jamais traités sur un pied d'égalité avec les prêtres romains.

LE COLLÈGE DES SALIENS.

Les saliens, dont la tradition rapporte l'institution à Numa, sont des prêtres répandus dans toute l'Italie. A Rome il y en eut d'abord douze, ayant leur sanctuaire sur le Palatin, et nommés à cause de

cela *Palatini*; ils étaient consacrés à Mars. Tullus Hostilius, dit-on, en établit ensuite douze autres nommés *salii agonales*, *agonenses*, ou *collini*, ayant leurs sanctuaires sur le Quirinal et prêtres de Quirinus.

Les saliens sont toujours restés patriciens; à leur entrée au collège ils devaient être *patrimi* et *matrimi*; ils demeuraient dans le sacerdoce toute leur vie, à moins qu'ils ne fussent revêtus d'une autre fonction sacerdotale incompatible avec la leur, de celle de flamme, par exemple, ou qu'ils ne fussent désignés comme consul ou préteur. Dans ce cas ils pouvaient sortir du collège.

Une de leurs principales charges était de conserver les boucliers sacrés nommés *ancilia*. On raconte qu'un bouclier tomba du ciel sous le règne de Numa, et que le roi, pour empêcher qu'il ne fût dérobé par les ennemis, en fit construire onze autres tout-à-fait semblables, par un artisan nommé *Mamurius*, dont le nom fut admis depuis lors dans le chant salien. Cette tradition présente des caractères assez grands d'in vraisemblance : Mamurius d'abord n'est pas le nom d'un artisan, mais le dieu Mars ou *Mamers* en personne; puis la conservation des boucliers ne peut avoir été le but de l'institution des saliens palatins, puisque les saliens agonaux n'avaient pas de bouclier sacré, et auraient été par conséquent tout-à-fait inutiles. Il est probable que ces boucliers n'acquirent de l'importance qu'après l'établissement des prêtres, peut-être lorsqu'ils eurent paru, par des mouvements, annoncer des dangers pour l'État; car plus d'une fois ce mouvement est cité comme un prodige.

Les saliens faisaient des processions religieuses pendant la plus grande partie du mois de mars. Le 1^{er} ils se mettaient en mouvement, ce qu'on exprimait par *moventur ancilia*. Revêtus d'une tunique brodée couverte d'une cuirasse, et de la *trabea*, ayant sur la tête un casque surmonté d'une pointe conique, *apex*, portant une lance de la main droite et l'*ancile* au bras gauche, ils dansaient en chantant un chant spécial, sous la conduite d'un *praesul* et d'un chanteur, *vates*, avec accompagnement d'instruments à vent; en même temps ils frappaient les boucliers de la lance. La cérémonie était terminée chaque jour à des endroits fixes, où les saliens avaient des demeures, *mansiones*, dans lesquelles les *ancilia* étaient gardés pendant la nuit. Puis ils prenaient un repas dont le luxe devint proverbial.

Ils célébraient des fêtes particulières le 15, le 17, le 19, le 23 et le 24 mars. Tous ces jours étaient considérés comme *religiosi* et

comme impropres à toute entreprise publique ou privée. On évitait alors de livrer bataille, ou de conclure un mariage. Pendant les onze autres mois de l'année, les *ancilia* étaient en repos; on ne les remettait en mouvement que lorsqu'une guerre venait d'être déclarée, ainsi que le 19 octobre où l'on célébrait une fête nommée *armilustrium*.

Le chant des saliens (*saliorum carmina* ou *axamenta*) était conservé dans sa forme antique, qu'on croyait remonter au temps de Numa. Du temps de Quintilien les prêtres eux-mêmes le comprenaient à peine. Parmi les dieux dont les noms s'y trouvaient à côté de Mars, on cite Janus, Jupiter, qui y portait le nom de *Lucetius*, Junon et Minerve. On y admettait aussi les noms d'hommes ayant bien mérité de l'État, ce qui était un honneur et une récompense toute spéciale. On y introduisit les noms d'Auguste, de Germanicus, de Drusus, fils de Tibère, de Verus, fils de M. Antoninus et de Caracalla.

LE COLLÈGE DES FÉCIAUX.

Aucun acte public en général et en particulier aucune guerre ni aucun traité de paix ne pouvait être conclu sans qu'on eût invoqué la bénédiction céleste. Des offrandes, des prières et des vœux précédaient toutes les guerres, des actions de grâce les terminaient. L'extension de la puissance des Romains était considérée comme une récompense de leur piété; et pour assurer le succès à leurs armes ils cherchaient à rendre agréables aux dieux les guerres qu'ils entreprenaient. Or une guerre ne plaît à la divinité que lorsqu'elle est juste, c'est-à-dire lorsqu'elle a été déclarée solennellement après qu'on a demandé en vain satisfaction au peuple dont on a eu à se plaindre. De même un traité n'est sacré que lorsqu'il a été juré.

Un collège spécial de prêtres, les *fetiales*, est chargé de poser ces trois actes avec toutes les cérémonies voulues : demander ou donner satisfaction, déclarer la guerre et conclure les traités. On rencontre des féciaux dans toute l'Italie; leur institution à Rome est attribuée à Ancus Martius, qui aurait pris le *jus fetiale* de l'ancien peuple des *Aequicoli*, tradition devant sans doute son origine à la notion de *aequum colere*, qu'on croyait trouver dans le nom de ce peuple (1).

(1) Au lieu de *Aequicoli*, il se nommait plutôt *Aequiculi*, forme accessoire pour *Aequi*, comme *Aequuli*.

Plus tard le collège des féciaux était composé de vingt membres, nommés pour la vie; anciennement ils devaient être patriciens, et ils étaient toujours des hommes du plus haut rang. Un d'entre eux était nommé *pater patratus* pour accomplir les cérémonies du droit international; c'est-à-dire il était consacré « père, » et pouvait en cette qualité livrer aux ennemis le Romain qui les avait lésés : ce Romain passait du pouvoir de son père dans celui du *fétialis*.

Lorsque l'état romain a été lésé par un peuple étranger, les féciaux doivent demander satisfaction pour le dommage causé (*res repetere*) et réclamer l'extradition de l'auteur de l'offense. Cet acte s'appelle *clarigatio*. Pour le poser ils sortent au nombre de quatre, parfois de trois, portant les insignes de leur fonction, les herbes sacrées, *sagmina*, qui croissent sur le Capitole. Le *pater patratus* fait la demande aux frontières, la répète au premier homme qu'il rencontre, la fait encore en passant la porte et une dernière fois sur le forum. Si le peuple demandait du temps pour délibérer, on lui accordait dix jours et on prolongeait ensuite ce laps jusqu'à trente jours, temps ordinaire dans le droit romain. Si la satisfaction n'était pas donnée au bout de ce temps, le *pater patratus* protestait solennellement le 33^e jour et ajoutait que le peuple romain déciderait. Puis le roi, plus tard le consul, portait la chose devant le sénat. La guerre était-elle décidée, le *pater patratus* armé d'une lance sanglante se rendait à la frontière et là, en présence de trois témoins au moins, il déclarait la guerre et jetait sa lance sur le territoire ennemi. Lorsque le théâtre de la guerre s'éloigna de Rome, déjà du temps de Pyrrhus, cette cérémonie devenue trop difficile, fut remplacée par un symbole. Le *fétialis* jetait alors la lance près de la *columna bellica* au temple de Bellone, tandis que le général faisait la déclaration de guerre.

La conclusion de la paix devait recevoir également sa sanction par les féciaux. Ou bien ils formaient, au nom de l'État et par suite d'un décret du sénat, une trêve (*indutiae*), à l'expiration de laquelle la guerre pouvait recommencer sans autre formalité que la déclaration, ou bien ils terminaient la guerre par un traité solennel, *foedus*. Le général ne pouvait conclure aucune paix définitive; s'il contracte une convention avec l'ennemi, il s'engage à la présenter à la sanction du peuple, et à se livrer avec ceux qui ont signé la convention avec lui, dans le cas où elle ne serait pas acceptée. Une convention semblable s'appelle *sponsio*. Dans le cas donc où le contrat n'était pas sanctionné, le *pater patratus* en livrait les auteurs à l'ennemi. Dans

le cas contraire quatre ou deux féciaux, dont un était élevé à la dignité de *pater patratus*, concluaient le traité avec le *pater patratus* du peuple ennemi ou avec ses chefs politiques, s'il n'a pas de féciaux. Le *pater patratus* romain tenant en main un des cailloux (*silices*) conservés dans le temple de Jupiter Feretrius, jurait au nom du peuple romain d'observer le traité, puis tuant un porc avec le caillou, il priait Jupiter de frapper le peuple, comme il frappait la victime, dans le cas où il romprait le premier le traité. De là vient l'expression *foedus ferire* ou *icere*. Après le sacrifice les féciaux signaient le texte du traité, et tout le collège s'engageait à veiller à ce qu'il fût observé, et à juger les cas où il semblerait avoir été violé.

Aux derniers temps de la république, nous ne voyons plus agir les féciaux en dehors de Rome. Pourtant le collège se maintint sous l'empire ; Marc-Aurèle ouvrit encore une guerre en jetant la lance près de la *columna bellica* ; après lui on n'en trouve plus de traces.

(La suite prochainement.)

HISTOIRE DE JULES CÉSAR.

Tome premier. Paris, Henri Plon, mars 1865. 1 vol. gr. in-8° de VII-419 pp., accompagné d'un atlas de quatre cartes. Prix du volume 10 fr., prix de l'atlas 5 fr. (1).

La vie de Jules César, par l'empereur Napoléon, vient enfin de paraître. Peu d'ouvrages ont été attendus avec plus d'impatience, lus dès leur apparition avec plus de curiosité. D'un côté le talent reconnu de l'auteur, les vastes ressources mises à sa disposition par de longues et savantes explorations archéologiques, promettaient à la science des éclaircissements et des vues nouvelles sur l'histoire des dernières années de la république romaine. D'autre part, à cause de la position toute spéciale de l'écrivain, qui tient entre ses mains le gouvernement d'une grande nation, on s'attendait à trouver des jugements solides sur les institutions du peuple roi, des idées longuement méditées sur la solution des grands problèmes politiques et sociaux, peut-être la pensée intime, le dernier mot de la politique impériale sous le voile d'allusions plus ou moins transparentes à des événements contemporains.

(1) Le prix de ces quatre cartes, qui n'offrent rien de remarquable sous le rapport de l'exécution, nous paraît extrêmement élevé. Le volume coûte assez cher pour que les cartes ne doivent pas se payer à part. Un ouvrage d'un débit aussi considérable devrait être mis à la portée de toutes les bourses.

L'examen de la vie de César à tous ces points de vue sortirait du cadre de notre publication. Le côté politique appartient de plein droit aux journaux et aux revues habitués à descendre dans l'arène des partis. Notre tâche est plus modeste ; nous voulons étudier seulement la partie scientifique, nous occuper de la biographie de César considérée en elle-même et voir jusqu'à quel point elle répond aux justes exigences de la vérité historique et de la critique.

Une lecture rapide suffit pour convaincre que l'auteur est pleinement maître de son sujet ; il le domine, il l'a étudié et approfondi. De là résulte un ordre clair et méthodique dans les développements, un enchaînement véritable qui peut se passer de transitions banales, une disposition habile, facilitant l'intelligence des faits et permettant d'en suivre aisément la succession, un choix calculé de ce qui est utile au sujet au milieu de l'immense variété des détails fournis par l'histoire, enfin une juste proportion, qui renonce sans peine à la séduisante tentation des morceaux à effet. Le style, précis sans affectation et sans raideur, se distingue surtout par sa simplicité et sa transparence ; aussi éloigné de l'obscurité que des longueurs, il rend la pensée avec exactitude et ne cherche jamais à la parer ni à l'embellir. Cette sobriété sévère de la forme est remarquable surtout à notre époque. La discussion est calme et sans passion ; elle ne cherche pas à imposer avec hauteur l'opinion de l'écrivain, mais se contente d'éclairer et de conduire le lecteur en lui laissant en apparence l'honneur de tirer la conclusion.

Dans une préface de six pages l'auteur expose les idées qui l'ont guidé dans la composition de son ouvrage et en même temps le but qu'il s'est proposé en l'écrivant. Il a approfondi l'esprit des institutions romaines, recherché les causes qui ont rendu les Romains maîtres du monde, qui les ont fait se constituer et grandir par la liberté et celles qui plus tard les ont jetés sur une pente de servitude. Il a examiné avec attention les mobiles de la conduite de César, et a reconnu en lui « un de ces êtres privilégiés qui apparaissent de temps à autre dans l'histoire comme des phares lumineux dissipant les ténèbres de leur époque et éclairant l'avenir. » En publiant le résultat de ses travaux l'Empereur a voulu « prouver que, lorsque la Providence suscite des hommes tels que César, Charlemagne, Napoléon, c'est pour tracer aux peuples la voie qu'ils doivent suivre, marquer du sceau de leur génie une ère nouvelle, et accomplir en quelques années le travail de plusieurs siècles. »

Il y aurait certainement des réserves à faire sur plusieurs des idées émises dans la préface. Mais comme ces idées sont la synthèse de tout l'ouvrage, les conclusions tirées après une étude approfondie de l'histoire de Rome et des actes de César, il serait prématuré d'infirmar quelques-unes de ces conclusions avant d'avoir examiné les prémisses sur lesquelles elles reposent. Or les œuvres vraiment remarquables de César, les seules qui puissent autoriser le jugement si favorable de son historien, sont postérieures à la période renfermée dans le tome actuel. Il sera donc plus sage de nous abstenir pour le moment, et d'attendre le reste de l'ouvrage avant de nous prononcer sur la préface.

Le volume est divisé en deux livres. Le premier contient l'histoire des temps de Rome antérieurs à César, le second l'histoire de César jusqu'à son départ pour la Gaule. Le but principal du premier livre est d'indiquer les problèmes que César seul devait résoudre, de montrer l'impuissance des institutions républicaines du dernier siècle pour maintenir l'ordre à Rome et l'intégrité du territoire, pour satisfaire les besoins légitimes des provinces et des prolétaires. Les institutions de Rome fondées par les rois et développées par les luttes des patriciens et de la plèbe avaient formé un système admirable aussi longtemps que l'état romain était d'une médiocre étendue et que des mœurs fortes et pures rendaient les citoyens dignes d'une grande liberté. Lorsque l'extension démesurée du territoire eut introduit le vice avec les richesses, lorsque l'opiniâtreté du parti aristocratique vint se heurter, non plus contre des menaces ou des sécessions, mais contre la révolte armée, que des guerres lointaines et dangereuses réclamèrent un pouvoir plus long et plus fort entre les mains d'un seul, que les armées, perdant tout caractère civil, obéissaient à leurs chefs bien plus qu'à la république, quand enfin la guerre civile de Marius et de Sylla eut ensanglanté Rome et l'Italie, alors les anciennes institutions républicaines furent impuissantes contre le mal qui débordait, et l'État eut besoin d'un sauveur pour l'arrêter sur le bord de l'abîme.

La démonstration de cette thèse est donnée au moyen d'une histoire à peu près complète de Rome avant César. On trouvera peut-être cette introduction trop longue et hors de proportion avec le reste de l'ouvrage; mais il ne faut pas perdre de vue que nous avons seulement une petite partie de l'œuvre; la suite fera mieux ressortir les liens qui unissent le premier livre aux autres. Du

reste ne nous plaignons pas, car nous devons à cette étendue même une des plus belles histoires romaines qui aient été écrites. Le temps nous a manqué pour l'examiner avec tout le soin qu'elle mérite; nous nous proposons d'y revenir plus tard après une étude suffisante. Pour le moment nous avons hâte d'arriver à la partie principale, à l'histoire même de Jules César.

Cette histoire offre plusieurs côtés remarquables. D'abord elle est complète; aucun détail, quelque mince qu'il soit, n'a échappé aux investigations de l'écrivain; il ne néglige aucun fait, aucune anecdote; il a réuni tout ce que les auteurs anciens nous ont appris sur le fondateur de l'empire romain, et les autres histoires de César, sous le rapport des faits, deviennent ainsi à peu près inutiles.

Ensuite elle renvoie presque partout aux sources; nous disons *presque*, car parfois les citations manquent aux endroits où on les désirerait beaucoup (1). Parfois aussi les renvois ne sont pas exacts, et forcent à des recherches assez fatigantes celui qui veut recourir aux textes (2).

On doit admirer aussi l'art de l'écrivain à grouper les faits, sa force critique à déduire les conclusions, son habileté à les rendre favorables à sa thèse. Disons-le en effet dès l'abord, le livre offre plus d'une fois le caractère du panégyrique et non de l'histoire. Tandis que l'historien allemand Mommsen, rempli d'admiration pour la grandeur de César, n'est pas aveugle sur ses actes blâmables, sur son peu de scrupule dans le choix des moyens, et en convient franchement, l'Empereur épris non-seulement du génie mais encore du caractère de son héros, cherche à effacer tout ce qui lui semble au-dessous de l'homme tel qu'il l'a conçu, et arrive presque à l'idéal. Ce n'est pas que la vérité historique soit positivement violée; loin de là, tout est consciencieusement rapporté, mais avec des tempéraments, des atténuations, des explications qui en arrêtent la portée et en dissimulent le côté faible.

Après ces réflexions générales entrons dans les détails. Le pre-

(1) Par ex. p. 269 le proconsul M. Aurelius Cotta, un de ses oncles, avait été nommé gouverneur de la Bithynie. — p. 288 la censure etc. — p. 314 le projet, malgré etc. — *ibid.* César appuya la loi agraire, parce qu'elle etc. — p. 317 Rabirius, que plus tard, étant dictateur, il traita avec bienveillance.

(2) Par ex. p. 257. Plutarque Cés. 19 pour 17. — p. 258 n. 7 il faut joindre le ch. 45 au ch. 55 de Suét. — p. 268 Polyen VII, 23 pour VIII, 25. — p. 276 Plut. Luc. 9 pour 6. — p. 299 Dion-Cassius III, 36 pour XXXVI, 25. — p. 303 Plutarque Cic. 15 pour II.

mier chapitre contient l'histoire de César depuis sa naissance jusqu'au consulat de Pompée et de Crassus, de 654 à 684. Il est divisé en six paragraphes. D'abord on trouve exposé tout ce que nous savons des premières années de César, avec des détails très-curieux sur sa famille, sur son éducation, son caractère, ses avantages physiques. Le portrait du héros se termine ainsi : « En résumé, au physique et au moral, on trouvait dans César deux natures rarement réunies dans la même personne. Il joignait la délicatesse aristocratique du corps au tempérament nerveux de l'homme de guerre, les grâces de l'esprit à la profondeur des pensées, l'amour du luxe et des arts à la passion de la vie militaire dans toute sa simplicité et sa rudesse; en un mot, il alliait l'élégance des formes, qui séduisait, à l'énergie du caractère, qui commande (p. 259). »

L'année de la naissance de César est discutée dans une note avec beaucoup d'érudition. D'après différents témoignages d'auteurs anciens César naquit en 654; mais s'il en était ainsi, César aurait occupé toutes les magistratures deux ans avant l'âge légal, particularité qui n'est mentionnée par aucun auteur. Bekker et après lui Mommsen ont donc émis des doutes sur l'exactitude de la date traditionnelle, et le dernier a proposé l'année 652. « Cette objection, certes assez grave, dit l'auteur, disparaît à nos yeux devant d'autres témoignages historiques. D'ailleurs, on sait qu'à Rome on n'observait guère la loi, quand il s'agissait d'hommes éminents. Lucullus fut élevé à la première magistrature avant l'âge exigé, et Pompée était consul à trente-quatre ans (Appien, *Guerres civiles* I, 14). — Tacite, à ce sujet, s'exprime en ces termes : « Chez nos ancêtres cette magistrature (la questure) était le prix du mérite seul, car alors tout citoyen avec du talent avait le droit de prétendre aux honneurs; on distinguait même si peu l'âge qu'une extrême jeunesse n'excluait ni du consulat ni de la dictature. » (*Annales* XI, 22). » Cette argumentation ne nous semble pas lever la difficulté. Sans doute on n'observait pas toujours la loi, mais alors on en dispensait par une loi positive; ainsi il est dit de Lucullus, dont l'exemple est rapporté : *deinde absens factus aedilis, continuo praetor; licebat enim LEGIS PRAEMIO* (Cicéron, *Académiques* II, 4). Pour le consulat de Pompée nous lisons de même dans le discours *pro lege Manilia* 24, 62 : *Quid tam singulare, quam ut EX SENATUS CONSULTO LEGIBUS SOLUTUS consul ante fieret quam ullum alium magistratum per leges capere licuisset?* Une dispense semblable fut accordée à Octave (Dion Cassius XLVI, 29.

Appien, *Guerres civiles* III, 54). Or s'il a fallu un sénatus-consulte pour dispenser de la loi Lucullus, Pompée et Octave, César ne pouvait arriver aux honneurs d'une autre manière, et il est même probable que le sénat aurait fait au moins assez d'opposition pour que le fait se trouvât mentionné dans les nombreux écrits traitant cette époque de l'histoire. Quant au passage de Tacite, il y est question d'institutions très-anciennes, d'un temps antérieur à la loi *Villia annalis* de 574.

« Dans tous les cas, ajoute l'auteur, si l'on admettait l'opinion de M. Mommsen, il faudrait porter la naissance de César non pas en 652, mais en 654. En effet, s'il était né au mois de juillet 652, il ne pouvait avoir quarante-trois ans qu'au mois de juillet 695; et, comme la nomination des consuls précédait de six mois leur entrée en charge, c'est au mois de juillet 694 qu'il aurait dû atteindre l'âge légal, ce qui reporterait à l'année 654 la date de sa naissance. » Si César était né en juillet 652 il aurait eu 43 ans accomplis au mois de juillet 695, mais il aurait commencé sa 43^e année au mois de juillet 694. Or nulle part il n'est rapporté que pour être consul il fallût avoir quarante-trois ans accomplis; il suffisait que l'année fut commencée. V. Becker, *Handb. der Römischen Alterthümer* T. II, 2 p. 95.

Parmi les ouvrages composés par César dans sa jeunesse, est cité (p. 256) « un livre sur la *Divination*, » d'après Suétone c. 53. Or voici comment s'exprime Suétone : « Fort jeune encore, il parait s'être attaché au genre d'éloquence adopté par Strabon César, et même il a fait entrer mot à mot, dans sa *divination*, plusieurs passages du discours de cet orateur pour les Sardiens. » Il s'agit ici évidemment, non pas d'un traité, mais d'un discours pour faire décider qui serait l'accusateur. Telle est la *divinatio* de Cicéron in *Q. Caecilium*. Quant aux *juvenilia* authentiques de César, ils n'ont jamais été connus, car Auguste défendit de les publier (Suétone, *César* 56 a. f.). Ce ne sont donc pas les *Louanges d'Hercule* etc., qui ont valu à leur auteur le titre de *gravis auctor linguae latinae*, mais bien ses ouvrages postérieurs. Aulu-Gelle (N. A. IV, 46) en faisant cet éloge de César, à propos d'une question de grammaire, cite l'*Anticaton*, la 3^e action contre Dolabella, et les livres sur l'Analogie.

Dans la description de la mise de César (p. 259) on lit : « Sa toge était garnie ordinairement d'un laticlave orné de franges jusqu'aux mains. » C'est une traduction inexacte de la phrase de Suétone, *César* ch. 45 : *usum lato clavo ad manus fimbriato* : « il portait une

tunique à laticlave, tunique dont les manches étaient garnies de franges. » Car le laticlave, dans le sens de large bande de pourpre, ornait la tunique et non la toge : les franges n'étaient pas attachées à la bande, et comme celle-ci courait perpendiculairement sur le devant de la poitrine, on ne voit pas comment les franges pouvaient aller *jusqu'aux* mains; *ad manus* signifie aux mains, c'est-à-dire aux manches (v. Rich, *Dict. des antiq. rom.* aux mots *clavus* et *fimbria*).

Parvenu à l'âge de dix-huit ans, César fut persécuté par Sylla pour avoir refusé courageusement de répudier sa femme Cornelia, fille de Cinna. Ici Cornelia est présentée comme la première femme de César; ainsi il aurait été seulement fiancé à Cossutia. « Le passage de Suétone *dimissa Cossutia... quae praetextato desponsata fuerat*, dit la note, indique clairement qu'il était fiancé et non marié à Cossutia, car Suétone se sert du mot *dimittere*, qui veut dire *libérer*, et non du mot *repudiare*, avec son véritable sens; de plus *desponsata*, qui signifie *fiancée*. » Le passage de Suétone est loin d'indiquer *clairement* ce que l'auteur croit y voir, car *dimittere* est souvent synonyme de *repudiare* dans Suétone comme dans les autres auteurs anciens (1), et l'expression *desponsata fuerat* prouve seulement que Cossutia avait été fiancée à César quand il était encore enfant; elle n'implique pas que le mariage n'ait pas eu lieu plus tard. « Plutarque, ajoute-t-on encore, dit que Cornelia fut la première femme de César, quoiqu'il prétende qu'il épousa Pompeia en troisièmes noces (Plutarque, César, V). » Nous n'avons trouvé nulle part dans Plutarque Cornelia citée comme la première femme de César; au chapitre indiqué on lit seulement qu'il épousa Pompeia en troisièmes noces.

Après avoir obtenu sa grâce de Sylla, César partit pour l'Asie, où il fit ses premières armes sous le préteur Minucius Thermus. Il est ici disculpé avec raison de prétendues infamies chez le roi Nicomède : « Ces sarcarnes, où perçait plus de haine que de vérité, comme dit Cicéron lui-même, *magis odio firmata quam praesidio*, ne

(1) Par ex. Aug. 63 *coëgit praegnantem uzorem et ex qua jam pater erat DIMITTERE*; ib. 69 *DIMISSAM Scriboniam*; Tib. 7 *Agrippinam duxit uzorem, sublatoque ex ea filio Druso, quanquam bene convenientem rursumque gravidam, DIMITTERE ac Juliam confestim coactus est ducere*. — Velleius Paterculus dans un passage cité par l'auteur, ch. 41, dit *cujus filiam ut REPUDIARET nullo metu compelli potuit, cum M. Piso Anniam... in Sullae DIMISSSET gratiam*. On voit clairement par ce passage que *repudiare* et *dimittere* ont le même sens.

furent répandus par ses adversaires que bien plus tard, c'est-à-dire à une de ces époques d'effervescence où les partis politiques, pour se décrier mutuellement, ne reculent devant aucune calomnie. » La réflexion est fort juste, mais les mots de Cicéron *magis odio firmata quam praesidio* signifient-ils bien « où perçait plus de haine que de vérité? » N'indiquent-ils pas que les propos lancés contre les triumvirs ont plutôt pour mobile la haine que le sentiment d'une force quelconque? On siffle, dit Cicéron, mais c'est plus par haine des triumvirs, que parce qu'on se sent fort contre eux. Il n'est pas question ici de *vérité* (1).

La mort de Sylla ramena César à Rome. Il refusa de prendre part à la révolte de Lepidus, et tourna son talent oratoire contre plusieurs partisans de Sylla. La révolte de Lepidus est très-bien résumée (p. 265); seulement le récit ne tient pas compte des fragments récemment découverts de Granius Licinianus, dont M. Mommsen a tiré si bon parti. C. Antonius ne fut pas « cité » par César devant le préteur (p. 267); l'accusation fut portée par les Grecs et soutenue par César (2). Antoine ne fut pas « absous; » le préteur Lucullus accueillit la demande des Grecs, mais Antoine invoqua le secours des tribuns, sous prétexte que le *praetor peregrinus* n'était pas compétent pour le juger (3).

César partit ensuite pour Rhodes. « Décidé à rester étranger aux troubles qui agitaient l'Italie, César jugea sans doute sa présence à Rome inutile à sa cause et gênante pour lui-même. Souvent il est avantageux aux hommes politiques de disparaître momentanément de la scène; ils évitent ainsi de se compromettre dans des luttes journalières sans portée, et leur réputation, au lieu de s'affaiblir, grandit par l'absence. » Pendant la traversée César fut pris par des pirates; ici sont racontées et combinées d'une manière satis-

(1) Il y a aussi, pensons-nous, de l'inexactitude dans la traduction de l'exorde du discours pour les Bithyniens (Aulu-Gelle V, 13); les mots *clientes, quibus etiam a propinquis nostris opem ferre debemus* ne signifient pas « eux à qui nous devons appui, immédiatement après nos proches (p. 265), » mais « eux que nous devons défendre même contre nos proches. »

(2) Plutarque, *César* 3 συναγόρευσε αὐτῇ (Ἑλλαδί) διακούσῃ. Asconius, Comm. sur le disc. *In toga candida* : Graeci quos spoliaverat eduxerunt Antonium in jus ad M. Lucillum praetorem, qui jus inter peregrinos dicebat; egit pro Graecis etiam tum adolescentulus de quo paulo ante mentionem fecimus.

(3) Asconius l. c. Cum Lucillus id quod Graeci postulabant decrevisset, appellavit tribunos Antonius, juravitque se ideo recusare quod aequo jure uti non posset.

faisante, les anecdotes rapportées par Plutarque, Velleius Paterculus, Polyen, sur le séjour de César parmi les pirates. Ces anecdotes sont d'autant moins vraisemblables, qu'elles se contredisent sur plusieurs points. Les détails rapportés par Suétone (ch. 4) présentent seuls des caractères de vérité.

César suivait les leçons de Molon lorsque éclata la guerre de Mithridate. Pour le dire en passant, M. Aurelius Cotta, battu près de Chalcédoine, n'était pas proconsul, ni gouverneur de Bithynie, mais consul avec Lucullus (1). Les bruits de guerre enlevèrent César à ses études; mais bientôt il retourna à Rome, où il venait d'être nommé pontife à la place de son oncle C. Aurelius Cotta (et non pas L. Aurelius Cotta), consul en 679 (et non en 680).

A peine arrivé, il fut élu tribun militaire, mais il ne semble pas avoir profité de cette nouvelle position pour prendre part aux guerres importantes dans lesquelles était engagée la république. Ces guerres sont décrites avec beaucoup de précision; elles étaient faites à la fois en Espagne contre Sertorius, en Asie contre Mithridate, en Italie contre les esclaves. « On comprend, dit l'auteur, l'inaction de César, car les partisans de Sylla étaient seuls à la tête des armées. » Ainsi César aurait mis l'esprit de parti au-dessus de l'intérêt de la patrie? S'il avait combattu en Asie, il aurait servi Rome et non pas Lucullus. « En Espagne, continue l'auteur, Sertorius représentait le parti qu'il eût le plus volontiers embrassé. » Si cela était vrai, il ne faudrait pas en louer César : les Coriolans, quels qu'ils soient, doivent être honnis par l'histoire. L'auteur paraît le comprendre, car il a soin d'ajouter : « Mais César avait horreur des guerres civiles. Tout en demeurant fidèle à ses convictions, il semble, dans les premières années de sa carrière, avoir évité avec soin de mettre entre ses adversaires et lui cette barrière infranchissable qui sépare toujours, après le sang versé, les enfants d'une même patrie. Il avait à cœur de conserver à ses hautes destinées un passé pur de toute violence, afin que, dans l'avenir, au lieu d'être l'homme d'un parti, il put rallier à lui tous les bons citoyens. »

Cette dernière phrase nous amène à parler d'un point de la plus haute importance dans l'histoire de César. D'après Drümann, César

(1) Epit. Liv. XCIII : M. Aurelius Cotta consul ad Chalcedonem proelio a rege victus. — Plutarque, Lucullus 5 : ὑπάτευσε (Λούκουλος) μετὰ Μάρκου Κόττα; ib. 6 ad f. Κόττας ὁ συνάρχων αὐτοῦ... ἀπιστάλη μετὰ νεῶν τὴν Προποντίδα φυλάξων καὶ προπολεμήσων Βιθυνίας.

aspira dès sa jeunesse au pouvoir suprême : il avait remarqué, dit-il, que la république s'était survécue ; il conçut le plan de renverser un parti par l'autre et de commander ensuite sur les deux ; ce plan il le forma dès la mort de Sylla, et il l'exécuta avec conséquence. L'Empereur se montre l'adversaire décidé de cette manière de voir ; il la combat dès la préface, et les dernières pages du volume, les plus éloquentes peut-être, sont encore destinées à la réfuter. César selon lui n'aspirait à la souveraine puissance ni dans sa jeunesse, ni même en partant pour la Gaule en qualité de proconsul. Malgré cela plus d'un passage du livre semble contredire son opinion ; d'abord celui que nous venons de citer ; car si César dès 680 « avait à cœur de conserver à ses hautes destinées un passé pur de toute violence, » s'il pensait déjà alors « à rallier à *lui* tous les bons citoyens, » il devait, sinon pressentir, du moins désirer le rôle qu'il a joué dans la suite. Plus loin, p. 285, on lit à propos du concours prêté par César à Pompée en 684 : « Était-ce un concours loyal ? Nous le croyons, mais il n'excluait pas une noble rivalité, et César n'avait pas à craindre d'aplanir à Pompée le terrain sur lequel ils devaient se rencontrer un jour. L'homme qui a la conscience de sa valeur n'éprouve pas un sentiment perfide de jalousie contre ceux qui l'ont devancé dans la carrière ; il leur vient plutôt en aide, car alors il a plus de gloire à les rejoindre. Où serait l'émulation de la lutte si l'on était seul à pouvoir atteindre au but ? » Et p. 292 : « Cependant l'amour de la gloire et la conscience de ses hautes facultés le faisaient aspirer à un rôle plus important. Il en manifesta bientôt l'impatient désir, lorsqu'un jour il visita à Gadès... le fameux temple d'Hercule. A la vue de la statue d'Alexandre, il déplora en soupirant de n'avoir encore rien fait, à un âge où ce grand homme avait déjà soumis toute la terre. » Enfin nous trouvons p. 358 : « On raconte qu'en traversant les Alpes, César s'étant arrêté dans un village, ses officiers lui demandèrent en riant s'il croyait qu'il y eût même dans ce coin de terre des brigues et des rivalités pour les emplois. Il répondit sérieusement : « J'aimerais mieux être le premier parmi les barbares que le second dans Rome. » On répète cette anecdote, plus ou moins authentique, comme une preuve de l'ambition de César. Qui doute de cette ambition ? L'essentiel est de savoir si elle était légitime, si elle devait s'exercer pour le salut ou pour la ruine du monde romain. N'est-il pas plus honorable, après tout, d'avouer avec franchise les sentiments qui nous animent, que de cacher, comme Pompée, l'ar-

deur du désir sous l'apparence du dédain? » Il semble que si César voulait être le premier à Rome, il devait aspirer au pouvoir suprême; pour être conséquent il eût fallu rejeter franchement toutes ces anecdotes et n'accorder à César d'autre ambition que celle d'être consul et de vaincre, comme proconsul, les ennemis de la république.

Nous voici parvenus à la fin du premier chapitre. Le deuxième renferme l'histoire de César de 684 à 691, à commencer par le consulat de Pompée et de Crassus, pendant lequel s'écroula presque tout l'édifice fondé par Sylla. Avant d'exposer ces changements, l'auteur jette un coup d'œil sur l'état de la république; il peint d'une manière saisissante la corruption du sénat, la vénalité des comices, la démoralisation de l'armée. On se tromperait toutefois si l'on croyait ce tableau fidèle pour la suite de l'histoire : le sénat dont César battra le pouvoir en brèche, n'était plus celui que Sylla avait placé à la tête des affaires; le rétablissement de la censure éloigna les infâmes créatures du dictateur; soixante-quatre membres furent rayés de la liste des sénateurs (p. 288). La corruption des tribunaux du sénat, décrite avec tant de chaleur, cessa par la loi d'Aurelius Cotta (4). Il ne faut donc appliquer qu'aux huit années qui suivirent la mort de Sylla, les phrases suivantes par lesquelles se termine le tableau : « Rome se trouvait divisée en deux opinions bien tranchées : les uns, ne voyant de salut que dans le passé, s'attachèrent aux abus par la crainte que le déplacement d'une seule pierre ne fit écrouler l'édifice; les autres voulaient le consolider en rendant la base plus large et le sommet moins chancelant. Le premier parti s'appuyait sur les institutions de Sylla; le second avait pris le nom de Marius comme symbole de ses espérances. »

Dès 684 les institutions politiques de Sylla sont abattues; le tribunat est rétabli dans toutes ses prérogatives, même les plus dangereuses. La lutte qui va se livrer désormais entre le sénat et ses

(1) D'après l'auteur cette loi autorisait « à prendre les juges par tiers dans les trois classes, c'est-à-dire dans le sénat, dans l'ordre équestre et parmi les tribuns du trésor, la plupart plébéiens. » Les tribuns du trésor étaient également chevaliers; les juges étaient donc pris dans les deux ordres et non dans les trois, comme le dit du reste Velleius Paterculus dans le passage cité par l'auteur lui-même : Cotta *judicandi munus, quod C. Gracchus ereptum senatui, ad equites, Sylla ab illis ad senatum transtulerat, aequaliter inter utrumque ordinem partitus est* (II, 32). L'introduction des tribuns du trésor était favorable au peuple, parce qu'ils étaient nommés par les tribus, et qu'ainsi un tiers des juges provenait de l'élection populaire. V. Mommsen *Röm. Gesch.* III, p. 95.

adversaires a pour objet l'existence même de la république; et le sénat aurait manqué de patriotisme s'il n'avait pas fait la plus vigoureuse résistance.

La lutte commença lors de la discussion de la loi *Gabinia*; il est important de s'y arrêter quelques instants. Gabinus proposait de remettre entre les mains d'un seul homme un pouvoir incompatible avec les institutions; le droit d'assigner les provinces aux magistrats revêtus de l'*imperium*, appartenait au sénat; le pouvoir n'était conféré que pour un an et avec des limites; jamais un consul ou un proconsul n'avait pu disposer à son gré des finances de l'État. La loi *Gabinia* donnait au peuple un droit du sénat, elle accordait au général un droit appartenant au peuple, celui de choisir vingt et un lieutenants ayant l'autorité de préteurs et revêtus ainsi d'un pouvoir que le vote du peuple pouvait seul accorder; enfin elle donnait au chef de la guerre le droit de disposer sans contrôle des finances de l'État, d'exercer un pouvoir absolu sur la Méditerranée et sur toutes les côtes, elle mettait entre ses mains des forces considérables et tout cela pour l'espace de trois ans.

La loi ne désignait personne il est vrai; elle laissait même au sénat le choix du chef, mais cette permission était illusoire; le décret avait été porté pour Pompée, et Pompée seul pouvait être choisi. Or récemment Pompée avait refusé de se soumettre aux lois du pays; il avait triomphé sans avoir été consul ou préteur, il était devenu consul sans avoir passé par les charges inférieures; comment donc ne pas craindre le retour du gouvernement militaire, dont les excès étaient encore présents à tous les esprits? Les plaies du régime de Marius et de Sylla n'étaient pas encore cicatrisées, et déjà l'on tendait à le faire renaître. Le caractère de Pompée, dit-on, répondait de l'avenir; mais Pompée ne serait-il pas débordé par ses soldats? On ne peut mieux peindre l'état des armées à cette époque que ne l'a fait l'éloquent écrivain p. 280 : « On était loin de ces temps où le soldat, après une courte campagne, déposait ses armes pour reprendre la charrue; mais depuis, retenu sous les drapeaux pendant de longues années, et revenant, à la suite d'un général victorieux, voter dans le Champ-de-Mars, le citoyen avait disparu; restait l'homme de guerre avec la seule inspiration des camps. Au terme des expéditions, on licenciait les armées, et l'Italie se trouvait ainsi couverte d'un nombre immense de vétérans, réunis en colonies ou dispersés sur le territoire, plus disposés à suivre un homme qu'à obéir à la loi.

C'était par centaines de mille qu'il fallait compter les vétérans des anciennes légions de Marius et de Sylla. » Ajoutons que depuis Marius les soldats étaient pris seulement dans le prolétariat, et que le seul mobile des engagements était le butin ou le pillage. Le grand César lui-même aurait peut-être eu à compter un jour avec les vainqueurs des Gaules et de Pharsale; la dette des vétérans fit partie de l'héritage d'Octave, et l'on sait combien d'injustices, de sang et de larmes coûta le paiement. Toute l'histoire de l'empire donne raison à Catulus et aux autres sénateurs élevant la voix contre la loi *Gabinia*. Leurs efforts ont été impuissants, le mal ne souffrait peut-être plus de remède; ce n'est pas un motif pour ne pas les louer d'avoir essayé.

Dès l'année suivante le sénat eut l'occasion de renouveler son opposition, lors de la discussion de la loi *Manilia*. Manilius proposait au peuple de donner à Pompée le gouvernement des provinces confiées à Lucullus, en y joignant la Bithynie, et en lui conservant le pouvoir qu'il exerçait déjà sur toutes les mers. « C'était, dit Plutarque, soumettre à un seul homme tout l'empire romain. » Quelle résistance pouvait donc être plus légitime que celle du sénat? L'auteur ne semble pas apprécier cette résistance à sa juste valeur, en la représentant comme dictée avant tout par un sentiment d'amitié pour Lucullus. « Le sénat, dit-il, taxant ces propositions d'ingratitude les combattit avec force; » et plus loin (p. 297) : « Certes Lucullus avait bien mérité de la patrie, et il était cruel de lui enlever la gloire de terminer une guerre qu'il avait heureusement commencée; mais le succès définitif de la campagne exigeait son remplacement, et l'instinct du peuple ne s'y trompait pas. Souvent, dans les occasions difficiles, il voit plus juste qu'une assemblée, préoccupée d'intérêts de caste ou de personnes, et les événements lui donnèrent bientôt raison. » Le sénat n'était pas préoccupé ici d'intérêt de caste ni de personnes; il était inquiet du salut de la république. « La considération de Lucullus, dit Plutarque, qu'on privait de la gloire de ses exploits... n'était pas ce qui occupait le plus l'aristocratie; ce qu'ils ne pouvaient supporter était ce haut degré de puissance où l'on élevait Pompée, car ils le considéraient comme un acheminement vers la tyrannie (1). »

La force des raisons apportées par les orateurs de l'aristocratie, Catulus et Hortensius, ressort encore mieux par l'embarras visible

(1) Plutarque, Pompée 30 : Λευκόλλου μὲν ἀποστειρομένου τὴν δόξαν ὣν κατεργάσατο ἡττων λόγος ἦν τοῖς ἀριστοκρατικοῖς... τὴν δὲ δύναμιν τοῦ Πομπηίου βαρέως φέροντες ὡς τυραννίδα καθισταμένην.

de Cicéron pour y répondre. Au lieu de réfuter leurs arguments, dans son discours *pro lege Manilia*, il sort de la question : il dépeint le misérable état de la république avant la guerre des pirates, la grandeur de Pompée, l'éclat de ses exploits, choses reconnues par ses adversaires eux-mêmes ; il ne dit rien du danger réel de confier à un seul homme tant de pouvoir ; et comme Catulus affirmait que la trop grande autorité de Marius avait été une des causes de la guerre civile, Cicéron retourne l'argument en faveur de sa thèse et soutient que ce qu'on a fait pour Marius, on peut le faire aussi pour Pompée. Cette faiblesse d'argumentation peut s'expliquer si l'on songe que Cicéron parlait devant le peuple, trop souvent porté à prendre des phrases pour des raisons (1).

L'auteur ne présente donc pas la situation sous son véritable jour quand il fait jouer dans cette discussion le beau rôle à Cicéron. « Hortensius, dit-il, prétendait que si l'on devait confier toute l'autorité à un homme, personne n'en était plus digne que Pompée, mais qu'il ne fallait pas accumuler sur un seul tant d'autorité. Catulus s'écriait que c'en était fait de la liberté, et que dorénavant pour en jouir on serait forcé de se retirer dans les bois et sur les montagnes. Cicéron, au contraire, inaugurerait son entrée au sénat par un magnifique discours, qui nous a été conservé ; il montrait que l'intérêt bien entendu de la République obligeait de remettre le soin de cette guerre à un capitaine dont les hauts faits passés, la modération, l'intégrité, répondaient de l'avenir. » Remarquons en passant, que les paroles de Catulus sont un peu changées. Voici ce que dit Plutarque, *Pompée* ch. 30 : ἐπέλυσεν τὴν βουλὴν ὅρος ζητεῖν, ὥσπερ οἱ πρόγονοι, καὶ κρημνόν, ὅπου καταφυγοῦσα διασώσῃ τὴν ἑλευθερίαν. Cela ne veut pas dire que « pour jouir de la liberté on serait forcé de se retirer dans les bois et sur les montagnes, » mais que pour sauver la liberté le sénat devrait, comme les ancêtres, se retirer sur le mont Sacré ou sur le rocher du Capitole. Puis la phrase : « Cicéron inaugurerait son entrée au sénat par un discours, » pourrait faire croire que le discours *pro lege Manilia* a été prononcé au sénat (2), tandis qu'il fut adressé au peuple ; du reste Cicéron ne faisait pas son entrée au sénat en 687 ; il y était depuis 680, année où il revint à Rome après avoir été questeur en Sicile.

(1) Halm, *Prolegomena in Cic. orat. de imperio Gnei Pompei*, p. 27.

(2) De même, p. 282, l'auteur citant en note un passage d'un discours de Catulus, dit *Discours de Catulus au Sénat*. Ce discours contre la loi *Gabinia* rapporté par Dion Cassius XXXVI, 17 fut également prononcé devant le peu-

Outre la loi célèbre connue sous son nom, Manilius porta devant le peuple deux autres projets, rapportés brièvement ainsi, p. 298 et 299 : « Manilius demanda aussi le rappel de la loi de Caius Gracchus, en vertu de laquelle la centurie *prérogative*, au lieu d'être tirée au sort dans les premières classes des tribus, était prise indistinctement dans toutes les classes, ce qui faisait disparaître, dans les élections, les distinctions de rang et de fortune et privait les plus riches de leurs privilèges électoraux. » Ceci donne lieu à quelques observations. D'abord il n'y a pas eu de loi de Caius Gracchus sur ce sujet; nous savons seulement qu'il avait formé le projet d'en présenter une. Puis Caius Gracchus ne voulait pas seulement régler le choix de la centurie *prérogative*, mais abolir le vote par classes et faire voter toutes les centuries d'après un ordre tiré au sort : *ut ex confusis quinque classibus sorte centuriae vocarentur*. (Pseudo-Sallust. *Epist. ad Caes. VII*) (4). Enfin il eût été bon d'ajouter que Manilius ne put faire passer sa loi.

L'autre projet de Manilius, concernant l'admission des affranchis dans les trente-cinq tribus fut voté par surprise le 34 décembre 687 et non en 688; il fut rapporté le lendemain, et non « quelque temps après. » (Dion. Cassius XXXVI, 25.)

Toutes ces lois, à l'exception de la dernière, trouvaient dans César un ardent défenseur. On le voit dans le même chapitre se signaler en Espagne comme questeur du préteur Antistius Vetus, exciter un mouvement dans la Gaule transpadane, épouser Pompeia, s'attirer la faveur populaire par les jeux splendides qu'il donnait soit comme édile curule, soit à ses frais comme homme privé, replacer au Capitole les trophées de Marius, enfin solliciter la mission d'aller transformer l'Égypte en province romaine.

« Vers le même temps, dit l'auteur, le tribun du peuple Caius Papilius fit adopter une loi pour l'expulsion de Rome de tous les

ple. L'auteur cite un passage de ce discours pour montrer que Catulus venant à parler de Sylla se croyait obligé de le flétrir; certes Catulus était trop honnête homme pour aimer Sylla, mais le passage en question ne prouve pas ce qu'il est appelé à démontrer. Catulus voulant établir qu'il ne faut pas de pouvoir absolu, dit à la foule qu'elle ne supporterait plus même le nom du dictateur, et prend à témoin son indignation pour Sylla : *δῆλον δὲ ἐξ ὧν πρὸς Σύλλαν ἡμανακτήσατε*. Catulus ne prononce ici aucun jugement personnel; il se borne à faire un *argumentum ad hominem*.

(1) V. Marquardt, *Handb. der Röm. Alterth.* T. II, 3 p. 27. Lange, *Römische Alterthümer* T. II, p. 455.

étrangers. Or, dans leur orgueil, les Romains qualifiaient ainsi ceux qui n'étaient pas Latins d'origine. » Ceci n'est pas tout-à-fait exact : on expulsa de Rome tous ceux qui n'étaient pas Italiens : πάντες οἱ ἐν τῇ Πρώμῃ διατρίβοντες, πλὴν τῶν τῇ νῦν Ἰταλίων οἰκούντων ἐξέπεσον (Dion-Cass. XXXVII, 9). Comme preuve que les Romains qualifiaient du nom d'étrangers tous ceux qui n'étaient pas Latins d'origine, l'auteur cite un passage de Cicéron disant à Torquatus (*Discours p. Sylla VIII*) : « Vous me qualifiez d'étranger parce que je sors d'une ville municipale. » La réfutation de cette injure montre qu'elle était isolée : *nemo istuc*, dit Cicéron, *M. illi Catoni seni, cum plurimos haberet inimicos, nemo T. Coruncanio, nemo M. Curio, nemo huic ipsi nostro C. Mario, cum ei multi inviderent, objecit umquam.*

Comme président du tribunal destiné à juger les brigands *sicarii*, César fit condamner deux personnages exécuteurs des vengeances de Sylla. Il fit acquitter le plus décrié des meurtriers que le dictateur eût eu à son service, Catilina; c'était aussi le plus impudent, car il avoua franchement ses crimes devant le tribunal (1).

Nous voici arrivés à la partie la moins honorable, nous dirions presque à une partie scandaleuse de la vie de César. Une conspiration ayant à sa tête le plus grand des scélérats est formée contre l'État; elle s'appuie ouvertement sur le meurtre, le pillage et l'incendie, et César, comme Crassus, loin de s'y opposer, mettra tout en œuvre pour la faire réussir. L'auteur a déployé une très-grande habileté pour laver son héros de cette grande tache, il ne nous semble pas avoir réussi.

Voyons d'abord comment il excuse l'appui donné par César au conspirateur. « César, dit-il, p. 305, appuyait la candidature de Catilina (au consulat). Dans un esprit d'opposition évident, il soutenait tout ce qui pouvait nuire à ses ennemis et favoriser un changement de système. D'ailleurs tous les partis étaient contraints de transiger avec ceux qui jouissaient de la faveur populaire. Les grands acceptèrent comme candidat C. Antonius Hybrida, homme sans valeur, capable seulement de se vendre et de trahir. Cicéron, en 690, avait promis à Catilina de le défendre, et, une année auparavant, le consul Torquatus, un des chefs les plus estimés du sénat, plaida pour le

(1) Cicéron, *fragm. du disc. In toga candida* : « Denique illi negare potuerunt et negaverunt, tu tibi ne inficiandi quidem impudentiae locum reliquisti. Quare praeclara dicentur judicia tulisse, si qui inficiantem Luscium condemnarunt, Catilinam absolverint contentem. »

même individu, accusé de concussion. » Il y a une différence sensible entre un avocat défendant une mauvaise cause et un président de tribunal faisant acquitter, au mépris de la justice, un coupable qui avoue. C. Antonius était le candidat de César et de Crassus, et non celui des grands; ce ne fut qu'après sa nomination que Cicéron réussit à le détourner de la conspiration. Pour se convaincre du peu d'appui qu'Antonius devait trouver dans le parti des optimates, il suffit de lire les fragments du discours de Cicéron *In toga candida*; Antonius y est aussi peu épargné que Catilina, et l'or de Crassus et de César était prodigué pour l'un comme pour l'autre.

« On le voit, continue l'auteur, le malheur des temps obligeait les hommes les plus considérables à compter avec ceux que leurs antécédents semblaient vouer au mépris. Aux époques de transition, et c'est là l'écueil, lorsqu'il faut choisir entre un passé glorieux et un avenir inconnu, les hommes audacieux et sans scrupules se mettent seuls en avant; les autres, plus timides et esclaves de préjugés, restent dans l'ombre ou font obstacle au mouvement qui entraîne la société dans de nouvelles voies. C'est toujours un grand mal pour un pays en proie aux agitations quand le parti des honnêtes gens ou celui des bons, comme l'appelle Cicéron, n'embrasse pas les idées nouvelles pour les diriger en les modérant. De là des divisions profondes. D'un côté, des gens souvent sans aveu s'emparent des passions bonnes ou mauvaises de la foule; de l'autre, les gens honorables; immobiles ou hargneux, s'opposent à tout progrès et suscitent par leur résistance obstinée des impatiences légitimes et des violences regrettables. L'opposition de ces derniers a le double inconvénient de laisser le champ libre à ceux qui valent moins qu'eux et d'entretenir le doute dans l'esprit de cette masse flottante qui juge les partis bien plus par l'honorabilité des hommes que par la valeur des idées. »

Certes voilà d'excellentes considérations politiques, mais sont-elles applicables à la conspiration de Catilina? Y avait-il dans ce complot d'autre idée que celle d'enrichir quelques mauvais sujets et de satisfaire l'ambition des hommes qui les employaient? Nous avons beau lire et relire les auteurs anciens, nous ne trouvons pas d'autre mobile à ce *changement de système* que voulait favoriser César *par esprit d'opposition*. Admettons qu'il y ait de l'exagération dans les peintures oratoires des discours de Cicéron, admettons que Catilina n'ait pas voulu « brûler Rome et la livrer au pillage, pour gouverner en-

suite sur des ruines » (p. 339). Toujours est-il que le meurtre et même les incendies devaient signaler son triomphe, et que le but avoué de ses partisans était l'appât des richesses et l'abolition des dettes; cela ressort non-seulement du récit des historiens, mais même en partie des proclamations, des discours de Catilina et de ses partisans. *Etenim quis mortalium*, s'écrie-t-il (Salluste, *Catil.* 20), *cui virile ingenium est, tolerare potest, illis divitias superare, quas profundant in extruendo mari et montibus coaequandis, nobis rem familiarem etiam ad necessaria deesse? illos binas aut amplius domos continuare, nobis larem familiarem nusquam ullum esse? Quum tabulas, signa, toreumata emunt, nova diruunt, alia aedificant, postremo omnibus modis pecuniam trahunt vexant, tamen summa lubricine divitias vincere nequeunt. At nobis est domi inopia, foris aes alienum, mala res, spes multo asperior; denique quid reliqui habemus praeter miseram animam?* Après ce discours il promet à ses complices, dit Salluste, l'abolition des dettes, la proscription des riches, les magistratures, les sacerdoces, le pillage (ch. 24). Les députés de Mallius déclarent avoir pris les armes à cause de leurs dettes (ch. 33); il est dans leur intérêt de pallier le but de la conspiration, de se faire le moins coupables possible; nous ne pouvons donc prendre à la lettre les intentions qu'ils expriment, et quand ils demandent un simple allègement dans la loi sur les dettes et dans son application, nous serons dans le vrai en augmentant leurs prétentions; ils osent dire en effet qu'ils n'ont pas pris les armes contre la patrie, tandis qu'ils lui font la guerre; ils osent se comparer à l'ancienne plèbe romaine ne luttant que par des moyens légaux, comme si cette populace, selon l'expression de M. Mommsen (*Röm. Gesch.* T. III. p. 472), voulait souiller non-seulement le présent mais encore le passé de Rome. Voici maintenant quelques passages de Salluste sur les moyens à employer par les conjurés : *Interea Romae multa simul moliri, consuli insidias tendere, parare incendia, opportuna loca armatis hominibus obsidere* (ch. 27); *ea divisa hoc modo dicebantur : Statilius et Gabinius uti cum magna manu duodecim simul opportuna loca urbis incenderent, quo tumultu facilior aditus ad consulem ceterosque, quibus insidiae parabantur, fieret* (ch. 43); *Cethego atque Lentulo ceterisque, quorum cognoverat promptam audaciam, mandat, quibus rebus possent opes factionis confirmare, insidias consuli maturent, caedem, incendia aliaque belli facinora parent* (ch. 32). La plèbe romaine, favorable d'abord au mouvement, maudit Catilina quand elle ap-

prend ses projets d'incendie : *incendium vero crudele, immoderatum ac sibi maxime calamitosum pulabat* (ch. 48). Notons que Salluste donne tous ces détails comme positifs, tandis qu'il exprime des doutes sur d'autres (ch. 22); partisan de César il ne peut du reste être suspect. Nous ne croyons donc pas qu'on ait travesti les intentions de Catilina, comme le pense l'auteur p. 334, qu'on l'ait signalé faussement comme méditant l'incendie, le meurtre et le pillage; autrement il serait incompréhensible que César voulant adoucir la peine n'eût pas insisté dans le sénat sur ces odieuses exagérations : loin de là il parle de leur crime comme surpassant tout ce qu'on peut imaginer (*sin magnitudo sceleris omnium ingenia exsuperat*), et trouve qu'il n'y a rien de trop rigoureux, de trop cruel, envers des hommes convaincus d'un si noir attentat.

Il serait difficile de déterminer, dans une question si obscure, l'importance du rôle joué par César dans la conspiration de Catilina. Tout le monde était intéressé à jeter sur ce rôle un voile épais; Cicéron et le sénat devaient craindre que la popularité de César n'entraînant l'impunité des plus grands coupables; reconnaître ouvertement César et Crassus comme partisans du complot eût été lui donner une extension que le sénat se sentait incapable de réprimer. Aussi ne faut-il pas s'étonner, lorsqu'un des conjurés, Tarquinius, pris au moment de son départ pour rejoindre Catilina, eut cité, dans ses révélations, le nom de Crassus, que de grandes clameurs se soient élevées dans l'assemblée et que le sénat tout entier ait ordonné l'arrestation du *faux* témoin (1).

D'un autre côté, quand le complot eut échoué, les partisans de César devaient chercher à établir son innocence, et c'est ainsi que nous voyons encore Salluste consacrer tout un chapitre (ch. 49) à la défense de cette thèse. Cependant la conduite de César semble prouver qu'il avait une part plus grande à la conspiration que l'auteur ne l'indique.

(1) Crassus, dit Salluste, ch. 48, raconta plus tard qu'il devait cet affront à Cicéron. L'auteur ne doute pas de la vérité de ce fait (p. 333); mais il nous paraît tout-à-fait invraisemblable. Cicéron n'avait pas assez de courage pour se faire un ennemi aussi puissant; le pouvoir extraordinaire dont il était revêtu l'autorisait à tuer Catilina; au lieu de s'en servir, il le chasse de Rome par un discours, et quand la guerre ouverte est déclarée, qu'il n'est plus possible de tarder encore, il fait décider la peine des coupables par le sénat. Comment un consul montrant si peu d'assurance devant Catilina et ses complices, aurait-il songé à augmenter le danger en entraînant dans la conjuration un homme aussi considérable que Crassus?

La puissance de Pompée commençait à inquiéter César et Crassus; ils cherchaient donc à se faire revêtir d'une autorité suffisante pour contre-balancer sa force et son influence. Ils demandèrent l'un et l'autre, à des moments différents, une mission militaire en Égypte; n'ayant pas réussi dans ce projet, ils suscitèrent une loi agraire par l'entremise du tribun Servilius Rullus. Cette loi, modérée pour tout ce qui concerne la distribution de terres et les moyens de s'en procurer, contenait une disposition exceptionnelle, la nomination de dix commissaires ou décemvirs, avec les pouvoirs les plus étendus. « L'administration des revenus et des ressources de l'État était remise presque tout entière entre leurs mains; ou leur donnait de plus des licteurs; ils pouvaient prendre les auspices, et choisir parmi les chevaliers deux cents personnes pour faire exécuter dans les provinces leurs ordonnances, qui étaient sans appel (p. 311). » L'éloquence de Cicéron fit échouer ce nouveau moyen d'arriver au pouvoir (1). César en fut vivement blessé, et résolut dès lors de « *saper par tous les moyens* » l'autorité du sénat. « Dans ce but, il engagea le tribun T. Labienus, le même qui fut plus tard un de ses meilleurs lieutenants, à soulever une accusation criminelle qui était une attaque directe contre l'abus de l'une des prérogatives du gouvernement. Depuis longtemps, lorsque des troubles intérieurs ou extérieurs étaient à craindre, on mettait, pour ainsi dire, Rome en état de siège par la formule sacramentelle d'après laquelle il était enjoint aux consuls *de veiller à ce que la République ne recût aucun dommage*; alors le pouvoir des consuls était sans limites, et souvent dans des

(1) Pline *Hist. nat.* VII, 31 : *Te dicente legem agrariam, hoc est alimenta sua abdicaverunt cives.* « Le projet, dit l'auteur, malgré la vive adhésion du peuple, rencontra dans le sénat une telle résistance, qu'il fut abandonné avant d'avoir été renvoyé aux comices (p. 314). » Cicéron devait avoir changé les idées du peuple, sans cela Rullus n'aurait pas retiré son projet. Le motif réel de l'énergique opposition de Cicéron est passé sous silence. « Si le grand orateur, lisons-nous p. 312, avait su s'élever au-dessus des questions de personnes et de parti, il aurait, comme César, appuyé la proposition du tribun, sauf à l'amender dans ce qu'elle avait de trop absolu ou de trop vague; mais, circonvenu par la faction des grands et désirant plaire aux chevaliers, dont la loi lésait les intérêts, il l'attaqua avec sa faconde ordinaire, en exagérant ses côtés défectueux. » La loi ne lésait pas des intérêts particuliers, elle portait atteinte à la liberté, à l'existence même de la république, et Cicéron faisait preuve de patriotisme, en déployant tous les artifices de l'éloquence pour en amener le rejet; l'*exagération des côtés défectueux* est un de ces artifices dont les orateurs de tous les temps ont eu le droit de se servir.

séditions, le sénat avait profité de cette omnipotence pour se défaire de certains factieux sans observer les formes de la justice. » Labienus tenta d'émousser dans les mains du sénat une arme si redoutable. Il accusa un vieillard, Rabirius, d'avoir assassiné le tribun Saturninus, et de s'être ainsi rendu coupable de *perduellio*, crime entraînant le supplice ignominieux de la croix. De temps immémorial une telle accusation n'avait plus été produite, car elle ne laissait pas au coupable la faculté de l'exil volontaire, et exposait ainsi un citoyen romain au supplice réservé aux esclaves. Un jugement provisoire devait être prononcé par des *duumviri*, nommés jadis par les rois, mais dont plus tard le choix avait été laissé au peuple (1). L'élection aurait pu être favorable à Rabirius; pour plus de sûreté César se fit donc nommer lui-même avec son cousin, Lucius César, *par le préteur*.

« La violence même de l'accusation, dit l'auteur, en présence de l'éloquence des défenseurs Hortensius et Cicéron, fit écarter la formule de perduellion. Néanmoins Rabirius, condamné, en appella au peuple (p. 316). » Ceci n'est pas tout-à-fait exact; la formule de perduellion ne fut pas écartée devant les duumvirs, car alors ils n'auraient plus eu de raison d'être, et le jugement n'aurait pu être porté. César et son cousin condamnèrent provisoirement le vieux Rabirius à être mis en croix pour un crime qu'il n'avait pas commis ou que les lois lui permettaient de commettre (2), et même, s'il faut en croire Suétone, César mit à le condamner tant de passion et de rigueur, que Rabirius lui dut en grande partie son salut (3). La formule de perduellion ne fut écartée que devant le peuple (Cicéron, *disc. p. Rabir.* 3 et 4). On connaît l'issue du procès : Rabirius échappa grâce au stratagème du préteur Metellus Celer, et l'accusation ne fut pas reproduite. « César néanmoins, dit l'auteur, espérait avoir atteint son but. Il ne demandait point la tête de Rabirius..., il voulait seulement montrer au sénat la force du parti populaire, et l'avertir que désormais il ne lui serait plus permis, comme au temps de Gracques, de faire immoler ses adversaires au nom du

(1) Dion Cassius XXXVII, 27 : κατεψηφίσαντο αὐτοῦ, καίτοι μὴ πρὸς τοῦ δήμου κατὰ τὰ πάτρια, ἀλλὰ πρὸς αὐτοῦ τοῦ στρατηγοῦ οὐκ ἔξδν αἰρεθέντες.

(2) Rabirius en prenant les armes contre Saturninus avait obéi aux ordres du consul, revêtu par le sénat d'un pouvoir absolu. V. Cicéron p. Rabir. ch. 7.

(3) Tam cupide condemnavit, ut ad populum provocanti nihil aeque ac iudicis acerbitas profuerit. *César* ch. 12. L'auteur citant ce passage met à tort dans le texte *la violence de l'accusation*; c'est *la violence de la condamnation* qu'il fallait dire.

salut public. » Mais pourquoi *avertir* le sénat en ce moment ? Pourquoi ôter, précisément cette année, à la république tout refuge, toute garantie de salut en des conjonctures difficiles (Cic. p. Rabir. ch. 2) ? La réponse n'est pas difficile : il fallait désarmer la république devant la conspiration de Catilina, qui se tramait en ce moment même. César avait connaissance du complot ; comment l'aurait-il ignoré ? Toute la ville le savait et sans la certitude du danger, Cicéron ne serait pas devenu consul (1). Les révélations de Curius avaient mis toute la ville en émoi ; malgré cela César et Crassus n'avait rien épargné pour faire donner le consulat à Catilina, et ils avaient été sur le point de réussir (2).

Nous venons de voir César aspirer au pouvoir de toutes ses forces ; les moyens légaux restant infructueux, nous l'avons vu favoriser les tentatives violentes qui pouvaient l'y porter. Il nous paraît donc difficile de le croire aussi innocent que l'auteur le représente (3).

(1) Salluste *Catilina* 23 : Ea res in primis studia hominum accendit ad consulum mandandum M. Tullio Ciceroni.

(2) Asconius p. 95 : Antonius pauculis centuriis Catilinam superavit, cum ei propter patris nomen paulo speciosior manus suffragata esset quam Catilinae.

(3) Les arguments de l'auteur, quoique très-habilement exposés, ne sont pas sans réplique. « César, dit-il, n'était pas du nombre des conjurés ; s'il en eût été, son influence aurait suffi pour les faire absoudre en triomphe. » C'est pourquoi Cicéron se garde bien de l'accuser. « Il avait une trop haute idée de lui-même, il jouissait d'une trop grande considération, pour penser arriver au pouvoir par une voie souterraine et des moyens réprouvés. » C'est précisément ce qu'il s'agit de démontrer. « Quelque ambitieux que soit un homme il ne conspire pas lorsqu'il peut atteindre son but par des moyens légaux. César était bien sûr d'être porté au consulat, et jamais son impatience ne trahit son ambition. » César ne pouvait atteindre son but par des moyens légaux ; il désirait plus que le consulat. « De plus, il avait constamment montré une aversion prononcée pour la guerre civile ; et comment se serait-il jeté dans une conspiration vulgaire avec des individus décriés, lui qui refusa de participer aux tentatives de Lepidus, alors à la tête d'une armée ? » César n'avait pas une aversion si prononcée pour la guerre civile, puisque plus tard il en a fait une. S'il a refusé de participer aux tentatives de Lepidus, c'est qu'il les jugeait trop téméraires ; le gouvernement de Sylla était alors trop solidement établi, pour pouvoir être renversé si facilement ; d'ailleurs César n'était encore qu'un adolescent. « Si Cicéron avait cru César coupable, aurait-il hésité à l'accuser, quand il n'avait pas craint de compromettre, à l'aide d'un faux témoin, un personnage aussi important que Licinius Crassus ? » Nous avons déjà répondu à cette objection. « Comment la veille de la condamnation, aurait-il confié à César la garde d'un des conjurés ? » C'était un excellent moyen pour l'empêcher d'agir en leur faveur ; si Statilius, personnage du reste peu important, avait pu s'évader, César se serait compromis ouvertement ; or il était dans son intérêt de dissimuler, surtout quand l'entreprise avait

L'histoire même de la conjuration est fort bien rapportée; on peut à peine y reprendre quelques légers détails(1), mais nous ne pouvons approuver la manière dont l'auteur juge la séance du sénat qui décida la mort de Lentulus et de ses complices. D'après lui le sénat aurait violé dans cette circonstance toutes les formes de la justice. « Les jugements criminels, dit-il, n'étaient pas de sa compétence, et ni le consul ni l'assemblée n'avaient le droit de condamner un citoyen romain sans le concours du peuple. » Nous avons vu plus haut que dans des circonstances graves le sénat accordait, par la formule *Caveant consules*, un pouvoir sans limites aux magistrats de la république; en vertu de ce pouvoir les consuls avaient le droit de lever des armées, de faire la guerre, de réprimer par tous les moyens les alliés et les citoyens, d'exercer le pouvoir militaire et judiciaire suprême tant à Rome qu'au dehors (*domi militiaeque imperium atque iudicium summum habere*. Sall. *Catil.* 29). Ils avaient donc aussi le droit de mettre à mort un citoyen sans appel au peuple, comme le pouvait un consul à l'armée dans les circonstances ordinaires. Dès l'an 290 le sénat revêt les consuls de cette puissance suprême; Salluste peut donc bien dire *ea potestas more ROMANO magistratui maxuma permittitur*. Mais le sénat avait-il le pouvoir de mettre ainsi Rome en état de siège? Il est curieux de consulter à ce sujet l'opinion de César lui-même. Voici ce que nous lisons dans les Commentaires sur la guerre civile I, 5 : *decurritur ad illud extremum atque ultimum senatus consultum, quo; nisi paene in ipso urbis incendio atque in desperatione omnium illata sceleratorum audacia* échoué. « L'aurait-il disculpé lui-même dans la suite, lorsque l'accusation fut renouvelée? » Cicéron avait peur de l'inimitié de César. « Enfin, si César, comme on le verra plus loin, d'après Plutarque, préférerait être le premier dans une bourgade des Alpes que le second dans Rome, comment aurait-il consenti à être le second de Catilina? » Pour César et Crassus la conspiration de Catilina n'était pas le but, mais le moyen.

(1) L'élection des consuls n'eut pas lieu le 21 octobre (p. 322), mais le 28, comme on le voit par Cicéron, première Catilinaire, 7 : *dixi ego idem in senatu caedem te optimatum contulisse in ante diem V Kal. Nov.* On voit par le même discours ch. 7 que Mallius prit les armes en Étrurie le 27 octobre, date indiquée aussi par la lettre lue dans le sénat par L. Saenius (Salluste *Catil.* ch. 30). L'auteur a donc tort de faire partir Mallius pour l'Étrurie seulement après les élections, erreur commise aussi par Salluste (*Cat.* 27). Q. Marcius Rex, Metellus Creticus, Pompeius (et non « Pomponius ») Rufus et Metellus Celer furent envoyés immédiatement après la lecture de la lettre de Saenius (Sall. *Cat.* ch. 30) et non pas, après le départ de Catilina; l'envoi du consul Antonius seul suivit ce départ (Sall. ch. 36).

numquam ante descensum est : dent operam consules etc. De même plus loin César dit dans une proclamation à ses soldats (ch. 7) : *Quotiescumque sit decretum darent operam magistratus, ne quid res publica detrimenti caperet (qua voce et quo senatus consulto populus Romanus ad arma sit vocatus), factum in perniciosis legibus, in vi tribunicia, in secessione populi, templis locisque editioribus occupatis.* César ne conteste nullement dans ces passages le droit du sénat de faire usage de son pouvoir discrétionnaire ; il dit même que jusqu'alors le sénat en avait fait un bon usage (contrairement à l'avis exprimé par l'auteur p. 315). Or s'il en est ainsi, Cicéron avait le droit incontestable de mettre à mort Catilina, Lentulus et autres conjurés ; il n'a pas voulu s'en servir sans consulter d'abord le sénat, ce qu'il était également en droit de faire. Le consul peut convoquer le sénat quand il le désire, et lui demander conseil sur toutes les affaires qui ont rapport à l'intérêt public. Ce n'est donc pas un procès réel qui fut entamé alors devant le sénat romain : Cicéron avait simplement réuni les sénateurs pour avoir *leur avis* sur la peine qu'il devait appliquer aux coupables. Une preuve évidente du reste que le consul ne sortait en rien des limites de son autorité, c'est que César ne fait sur ce point aucune observation : il donne son avis comme les autres sénateurs ; il ne diffère de Caton que sur la nature du châtiment.

Aussi quand plus tard la haine d'une faction anarchique se déchaînera contre Cicéron, il ne pourra être puni que par une loi nouvelle de Clodius à laquelle on donnera la *rétroactivité* ; encore sa condamnation ne sera-t-elle pas de longue durée, et il reviendra en triomphateur plutôt qu'en exilé (1).

Mais comment justifier le sénat d'avoir condamné les accusés à mort « sans leur permettre de se défendre » (p. 334) ? Il est positif qu'on a entendu les accusés ; Lentulus, Cethegus, Statilius, Gabinus ont été entendus par le sénat dans le temple de la Concorde ; on a interrogé en leur présence Volturcius et les députés Allobroges ; on a lu leurs lettres, dont ils ont reconnu les cachets (Salluste, *Catil* 46, 47). Leur cause était donc parfaitement jugée avant la dernière réunion du sénat. Puis César lui-même a-t-il demandé qu'on entendit les accusés dans cette séance, lui qui les dé-

(1) Le rappel de Cicéron fut présenté moins d'un mois après que Clodius fut sorti de charge ; sa condamnation est donc le résultat de la pression exercée et de la crainte inspirée par ce redoutable tribun.

clare *convaincus*, qui les condamne à la prison perpétuelle, sans aucun appel ?

Ceci nous amène à dire un mot des discours qui furent prononcés à cette occasion. Il est difficile de voir dans celui de César « un noble langage, qui révèle l'homme d'État, » et de considérer comme « des discours déclamatoires » ceux des orateurs qui votaient la peine de mort (p. 329). Il est difficile surtout d'admettre ce jugement (p. 330) : « Caton loin de faire vibrer les sentiments élevés et le patriotisme en appelle aux intérêts égoïstes et à la peur. »

Le discours de César est plus habile que solide; il renferme plus de sophismes que de bonnes raisons et il s'y montré artificieux d'un bout à l'autre. Pour en citer quelques traits voici d'abord une distinction curieuse : « Si on trouve, dit-il, une peine proportionnée à leur forfait, je voterai pour cette peine; si on n'en trouve pas, je voterai pour la peine ordinaire. » Peu importe que le châtiment soit proportionné au crime; seulement au plus grand crime doit être appliqué le plus grand châtiment, et un crime exceptionnel semble réclamer une peine exceptionnelle. Mais César qui pour un forfait surpassant à ses yeux toute imagination voterait un supplice extraordinaire, ne veut pas de la peine de mort, parce qu'elle est trop sévère : *De poena disserunt, si ea paullo severior fuit*. Ce qui ne l'empêche pas d'essayer d'établir, au moyen d'une déplorable théorie, que la mort n'est pas une peine : *mortem aerumnarum requiem, non cruciatum esse*. Un autre sophisme consiste à empêcher le sénat de poser un acte bon en soi, par la crainte qu'il n'ait dans l'avenir de mauvaises conséquences, et surtout de citer à l'appui les cruautés des Trente et les proscriptions de Sylla; comme si l'on pouvait comparer les décrets du sénat, corps délibérant, légalement constitué, agissant en vertu d'une autorité incontestable, avec les actes autocratiques de pouvoirs révolutionnaires et sans contrôle. L'argument tiré des ancêtres n'a pas beaucoup de force; car si les ancêtres ont pu modifier les lois et les usages suivant les besoins du temps, rien n'empêche leurs descendants de faire de même; au contraire c'est un motif de les imiter. Enfin si Caton fait un appel à la peur, César fait dans sa sphère appel à toutes les craintes et à tous les scrupules, crainte de ce qu'on dira, crainte qu'on ne taxe les sénateurs d'orgueil et de cruauté, crainte même qu'un jour un complot imaginaire ne passe pour réel aux yeux du sénat et ne soit puni comme tel. Son discours est celui d'un politique qui veut sauver les conjurés, et qui

pour donner du poids à son avis sans se compromettre, convient de leurs forfaits sans être précisément convaincu. Le décret qu'il propose est tout-à-fait favorable à la conspiration (1).

Caton au contraire paraît avoir pour lui la vérité vraie ; il traite la conspiration sans ménagement ; quand les autres balancent, il l'attaque seul et en face. S'il commence par réveiller les sénateurs de leur torpeur en leur criant qu'il y va de leur liberté et de leur vie, il ne s'en tient pas là ; il réfute César, et sans se donner la peine de discuter ses idées monstrueuses sur l'autre vie, il oppose au dilemme qu'il avait adressé à Silanus, un dilemme autrement vigoureux et lui porte un de ces coups de massue dont on ne se relève pas : *si in tanto omnium metu solus non timet, eo magis refert me mihi atque vobis timere*. Puis rappelant les grands principes qui ont toujours dirigé le gouvernement, il pose les faits tels qu'ils sont : *conjuravere nobilissimi cives patriam incendere*, démontre que l'énergie et un coup de vigueur peuvent seuls étouffer la conspiration, qu'il n'y a pas de circonstances atténuantes et qu'une erreur serait irréparable. Peu de discours ont eu un succès pareil ; l'habileté et l'influence de César lui avaient attiré des adhérents ; mais quand Caton a parlé, toute hésitation cesse, les scrupules et les craintes pour l'avenir disparaissent et l'on vote d'enthousiasme sa proposition, d'ailleurs si fortement motivée. Il y a donc ici autre chose que des déclamations et des appels à la peur ; il y a une démonstration rigoureuse de la légitime défense, de la nécessité de sévir : Caton soutient une thèse entrevue par le biographe lui-même, car il dit p. 334 : « Violenter la loi était peut-être une nécessité. »

Le récit de la conjuration et celui des autres événements du consulat de Cicéron et d'Antonius, occupent le six premiers paragraphes du chapitre trois (p. 309-340). L'auteur y rapporte aussi l'élection de César au poste éminent de grand pontife. « César publia, sans doute à cette époque, dit-il p. 318, un traité de droit augural fort étendu, et un autre d'astronomie, destiné à faire connaître en Italie les découvertes de l'école d'Alexandrie. » Nipperdey (édition de César p. 785) a prouvé que ce traité de droit augural n'est pas l'œuvre de Jules César, mais de Lucius César, sous le nom duquel il est cité par Priscien

(1) Il doit y avoir une inexactitude de traduction ou une faute typographique dans son projet de décret p. 328 : « Je vote pour que leurs biens soient confisqués, eux-mêmes emprisonnés..., afin qu'on ne puisse jamais, par la suite, proposer leur réhabilitation. » Il faut lire sans doute : « enfin, qu'on ne puisse etc. »

(p. 794, éd. Putsch) et par Festus (p. 164, 30, éd. Müller). A la page suivante nous trouvons la description du repas pontifical conservée par Macrobe; le menu de ce repas est accompagné d'un commentaire fort intéressant, car aucun détail n'a été négligé par l'écrivain. Il se trompe toutefois en traduisant *triclinium* par *salle*, et en faisant assister à ce banquet Jules César comme roi des sacrifices. Le roi des sacrifices étant nommé à vie, et étant exclu de toute fonction politique, César n'a pu être revêtu de cette dignité. Il est probable que le nom du roi manque dans le récit de Macrobe; ce nom aura été omis par un copiste entre celui de César et les mots *rex sacrorum*. (V. Marquardt *Röm. Alt.* T. IV, p. 193 note 1133.)

(La suite prochainement.)

CORRESPONDANCE.

RÉSULTATS D'UNE MISSION SCIENTIFIQUE EN ORIENT.

On nous écrit de Paris :

Je ne sais si la *Revue* que vous dirigez a parlé de la mission philologique dont l'Empereur a chargé, il y a près de deux ans, M. Miller, bibliothécaire du Corps législatif. Il s'agissait d'explorer les bibliothèques du mont Athos, de Constantinople et des environs, ainsi que celles des îles de la Grèce. Après une absence de vingt mois, M. Miller est revenu parmi nous; les journaux ont rendu compte de ses trouvailles, mais ils ne l'ont pas fait peut-être avec toute l'exactitude désirable. C'est pourquoi je vous envoie quelques notes tout-à-fait exactes sur les ouvrages de l'époque classique proprement dite. M. Miller a rapporté :

1° Les Fables d'Ésope, mises en vers et en langue vulgaire par un nommé *George*. A en juger par les titres, un assez grand nombre de ces fables ne se trouvent point dans nos collections ésoques.

2° Chrestomathie d'Homère, de Sophocle et d'Euripide, d'après un manuscrit du dixième siècle. Extraits des tragédies que nous possédons.

3° Paraphrase des *Halieutiques* d'Oppien, manuscrit du dixième siècle.

4° Une série d'extraits anonymes que le style, à ne pouvoir s'y tromper, assigne à Élien; ce sont sans doute des fragments de son grand ouvrage *Περὶ πρῶν*.

5° Explications grammaticales d'une foule de passages extraits de divers auteurs, ouvrage considérable, composé par un chrétien.

6° Les Proverbes de Zenobius, la collection que nous avons sous ce nom, mais classée dans un autre ordre et avec quelques anciennes citations de plus.

7° Ἐκ τῶν Κλαυδίου Κασίλωνος παρὰ τοῖς Ἀττικοῖς ῥήτοσι ζητούμενων. Ce sont cinq ou six articles du *grammaticus Cantabrigiensis* imprimé à la fin du Photius de Porson. Nous apprenons ainsi le nom de l'auteur de ce savant lexique sur les orateurs. Il est regrettable que le manuscrit de M. Miller contienne si peu d'articles, puisqu'il est beaucoup meilleur que celui de Cambridge.

8° Διδύμου περὶ τῶν ἀπορουμένων παρὰ Πλάτωνι λέξεων. Ce n'est en général qu'un court extrait, mais trois ou quatre articles qui paraissent avoir intéressé l'épitomateur, sont au grand complet. La fin est un morceau autrement conçu que ce qui précède, et traite de plusieurs mots dont Platon fait un emploi autre que la généralité des écrivains.

9° Ζηνοδώρου τῶν περὶ συνθεσίας ἐπιτομή. C'est-à-dire, explication des termes dont Homère se sert dans un autre sens que le langage usuel. Eustathe cite Zénodore.

10° Σουητίνου Τρογκύλου (*Suetonii Tranquilli*) περὶ βλασφημιῶν καὶ πόθεν ἐκάστη. Opuscule fort intéressant, mais qui est évidemment un extrait, quoique une citation que fait le grand *Etymologicum* s'y trouve textuellement.

11° Ἀριστοφάνους περὶ τῶν ὑποπτυσμένων μὴ εἰρῆσθαι τοῖς παλαιοῖς. Extrait.

12° Un traité Περὶ ἡλικιών, liste et explication des termes par lesquels on désignait les différents âges des hommes et des animaux. Eustathe cite souvent ce traité, en reproduisant la rédaction même de ce manuscrit, sous le nom d'*Aristophane*.

13° Enfin, disent nos journaux, un « Recueil d'observations grammaticales : découverte non moins précieuse que les précédentes. Pour en faire comprendre toute l'importance, il nous suffira de citer les noms les plus célèbres aux belles époques de la littérature grecque, noms qui se trouvent accompagnés de citations et de fragments inédits : Eschyle, Sophocle, Euripide, Pindare, Ménandre, Alcman, Alcée, Archiloque et beaucoup d'autres dont la liste serait trop longue; des noms d'écrivains et des titres d'ouvrages inconnus jusqu'à ce jour, des rectifications importantes pour l'histoire littéraire, des explications nouvelles indépendamment d'une foule de

renseignements qui viennent enrichir l'histoire et la mythologie. » Pour ce treizième et merveilleux article je suis réduit à copier nos journaux; je n'ai pas eu le bonheur de pouvoir y jeter un coup d'œil.

ACTES OFFICIELS.

Le sieur *Debrichy*, est nommé directeur de l'école d'horticulture de Vilvorde, en remplacement du sieur de Bayay, décédé.

— La nomination du sieur *Laborne* aux fonctions de maître de dessin à l'école moyenne de Dinant, est rapportée.

— Le sieur *Fandamme* est nommé maître de musique à l'école moyenne de Nieuport, en remplacement du sieur Geva, mis en disponibilité pour motif de santé.

— Le sieur *Bourette*, curé à Ghoy, est nommé inspecteur ecclésiastique cantonal des écoles primaires pour le canton de Lessines, en remplacement du sieur Dujardin, démissionnaire.

ÉCOLES SPÉCIALES ANNEXÉES A L'UNIVERSITÉ DE LIÈGE. Par arrêté ministériel du 12 avril sont constitués les jurys chargés de procéder aux examens de ces écoles. Les examens auront lieu au local de l'université de Liège aux époques suivantes : examen d'admission en qualité d'aspirant élève ingénieur des mines, le 1^{er} août; en qualité d'élève ingénieur, le 8 août; examen final pour l'obtention du titre d'ingénieur honoraire des mines, le 3 octobre (voir au *Moniteur* du 13 avril, le programme de ces divers examens); examen d'admission à l'école des arts et manufactures, le 2 octobre; examens de passage et examen final de la même école, le 3 juillet.

— LOI SUR LES PENSIONS CIVILES. Dans les séances du 6 et du 7 avril la Chambre des représentants a discuté et adopté le projet de loi portant des modifications aux lois sur les pensions civiles, projet dont nous avons donné la substance et l'économie dans notre livraison de février.

La discussion a eu ceci de remarquable que pas une voix ne s'est élevée contre le projet ni dans les sections ni à la Chambre, et qu'il a été admis à l'unanimité moins trois abstentions. Au contraire, tous les orateurs à peu près, parmi lesquels il faut citer deux professeurs de l'enseignement libre, considérant les services rendus à l'État et à la société par le corps professoral, ont proposé de majorer les avantages du projet et de les étendre à un plus grand nombre. Les divergences se sont donc réduites à une question de plus ou de moins. Ainsi la section centrale avait demandé « s'il ne serait pas équitable d'appliquer les principes déposés dans le projet de loi à toutes les personnes se livrant à l'enseignement, et participant soit à la caisse centrale de prévoyance des instituteurs primaires soit à la caisse centrale de prévoyance des instituteurs et des professeurs urbains. »

M. Delcour en ouvrant la discussion à la Chambre a fait remarquer que « le projet de loi garde le silence sur le cas où un professeur, passant d'un établissement communal dans un établissement de l'État, a commencé par être attaché à l'enseignement primaire. La loi, dit-il, pour être équitable, doit lui compter ces

années et dans les mêmes conditions. » L'honorable membre a appelé aussi incidemment l'attention de M. le ministre sur la question du maximum et du minimum. Tandis que les professeurs d'histoire ou de sciences obtiennent définitivement le maximum au bout de six ans, le professeur de latin qui commence par les classes inférieures, s'il monte d'une classe chaque trois ou quatre ans, reste de longues années avant d'arriver à un maximum quelconque.

Mais des amendements considérables ont été présentés au projet par MM. Thonissen et Lelièvre. Le premier portait sur le chiffre et le taux de la pension :

« Les professeurs reconnus hors d'état de continuer leurs fonctions, par suite d'infirmités, pourront être admis à la pension, quel que soit leur âge, après cinq ans au moins de service dans l'enseignement.

« La pension sera liquidée, *dans tous les cas*, à raison de $\frac{1}{6}$ du taux moyen du traitement fixe pendant les cinq dernières années. Chaque année au delà de cinq sera comptée pour $\frac{1}{15}$ de ce traitement en sus. »

Le second amendement portait sur les avantages accordés aux diplômés et proposait d'en étendre le bénéfice par la disposition suivante :

« $\frac{1}{60}$ seront également accordés aux professeurs qui ne sont pas munis des diplômes désignés, mais qui faisaient partie du corps enseignant des athénées ou des collèges communaux à l'époque de la promulgation de la loi du 1^{er} juin 1850, et qui ont été maintenus dans les établissements de l'État. Le même avantage sera accordé à tous les titulaires qui ont été nommés dans le délai indiqué à l'art. 10 de la loi du 1^{er} juin 1850. »

M. Hymans de son côté croit « qu'il serait utile de provoquer des modifications à la loi de 1850 afin d'admettre, dans la liquidation de la pension, le diplôme de candidat des écoles spéciales. » D'après lui, « le diplôme des professeurs de mathématiques, par exemple, qui sont ingénieurs honoraires, qui ont fait leurs études à l'école du génie civil, à l'école des sciences, à l'école spéciale des arts et manufactures, à l'école des mines, devrait entrer en ligne de compte aussi bien que le diplôme de candidat en philosophie et de candidat en sciences. »

Les amendements ont été rejetés. Mais on a adopté un nouveau paragraphe proposé par M. le ministre de l'intérieur et ainsi conçu : « Par mesure transitoire, les diplômes de candidat en philosophie et lettres et de candidat en sciences préparatoires au doctorat dans les mêmes facultés seront également comptés pour $\frac{2}{60}$ aux professeurs des athénées et des collèges qui ne possèdent pas les diplômes de docteur ou celui de professeur agrégé et dont l'entrée en fonctions a précédé la mise en vigueur de la loi du 1^{er} juin 1850. » Le motif de cette disposition est que « avant 1850, d'après les règlements organiques sur l'enseignement, on pouvait occuper certaines chaires dans l'enseignement moyen, en ne possédant que le diplôme de candidat en philosophie et lettres ou celui de candidat en sciences. »

Enfin M. T'Serstevens ainsi que M. Bouvier et M. Hymans ont demandé pour les professeurs déjà pensionnés le bénéfice de la rétroactivité. Ils voudraient voir dans le projet de loi un article qui enveloppât dans la même faveur les anciens professeurs admis à la pension, depuis l'organisation de l'enseignement en vertu de la loi de 1850, c'est-à-dire que le projet de loi leur rendit ce que la loi de 1850 leur a ôté, savoir : la base de $\frac{1}{60}$ de leur traitement pour la liquidation de leur pension, et qu'une disposition accordât le bénéfice de la loi en discussion à tous les professeurs (le chiffre ne s'élève qu'à 45) mis à la retraite depuis le

fonctionnement de la loi de 1850. » M. Muller a combattu toute espèce de rétroactivité, parce qu'elle pourrait amener la révision des pensions de tous les autres fonctionnaires. Cependant on a sur ce point accordé un avantage et la révision de certaines pensions. « Dans l'opinion du gouvernement, dit M. le ministre de l'Intérieur, la loi ne peut avoir d'effet rétroactif, mais je pense qu'on pourra appliquer aux professeurs dont on parle, les bases *nouvelles* admises par la loi. Ainsi, les pensions liquidées sous l'empire de la loi de 1849, conformément aux stipulations de cette loi, restent fixées comme suit, c'est-à-dire que le professeur dont la pension a été liquidée à raison d'un 65^e par année de services, aux termes de cette loi, conservera cette pension, qui ne sera pas révisée de ce chef.

« Lorsque, en 1849, on a modifié la loi de 1844 et qu'on a fixé le 65^e au lieu du 60 comme base des pensions, on n'a pas révisé celles de ces pensions antérieurement fixées.

« Mais il semble possible et juste de faire jouir les anciens professeurs des avantages résultant de l'adoption de bases nouvelles. Ainsi, lorsqu'un professeur aura eu un diplôme, on lui en tiendra compte et la pension sera augmentée de $\frac{1}{60}$ ou de $\frac{2}{60}$, suivant le rang.

« En outre, aux professeurs dont on a parlé, qui ont rendu des services dans l'enseignement avant 1850 et qui n'ont pas pu contribuer, avant 1838, aux caisses de prévoyance, on tiendra compte de ces services, de sorte que certains professeurs qui sont entrés dans l'enseignement même en 1824 ou 1825 et qui ont été pensionnés de ce chef, pourront recevoir des suppléments de pension. »

NOUVELLES DIVERSES.

ACADÉMIE DE BELGIQUE. M. Kervyn de Lettenhove a présenté à la classe des lettres de l'Académie le 7^e volume des œuvres de Chastellain. Il renferme en particulier un *Advertissement* adressé à Charles le Hardy par Chastellain, écrit remarquable sur lequel M. Kervyn a lu une notice à l'Académie. Ce volume sera suivi d'un huitième et dernier consacré surtout à la table des matières. M. Gachard a également donné lecture d'une étude historique intitulée : *Trois années de l'histoire de Charles-Quint* (1543-1546). Cette étude nous montre sous un nouveau jour et à un point de vue spécial la vie, les actes et parfois les pensées secrètes de l'empereur. C'est surtout dans les dépêches de l'ambassadeur vénitien Bernardo Navagero que M. Gachard a fait cette ample récolte de faits inédits et curieux.

Nécrologie. En Belgique : M. Joseph Lebeau, ministre d'État, un des principaux fondateurs de l'indépendance de la Belgique, à Huy; — M. Roget, ingénieur en chef honoraire, professeur à l'Académie des beaux-arts, à Bruxelles.

A l'étranger : Sir Richard Cobden, le fameux économiste anglais, à Lavington; — M. Mathieu (de la Drôme), météorologiste bien connu, à Romans; — M. le comte Beugnot, ancien pair de France, membre de l'Institut (Académie des inscriptions et belles-lettres), à Paris; — M. de Brotonne, administrateur de la bibliothèque Sainte-Geneviève, auteur d'ouvrages historiques et d'une traduction de *Don Quichotte*, à Paris; — M. Ollendorf, auteur de diverses grammaires, à Paris; — M. le conseiller supérieur d'architecture Stüler, le plus célèbre des architectes prussiens, à Berlin.

REVUE DE L'INSTRUCTION PUBLIQUE

EN BELGIQUE.

Numéro 5.

Mai 1865.

DES INSTITUTIONS RELIGIEUSES CHEZ LES ROMAINS.

(Suite et fin. — Voir la livraison d'avril.)

PRÊTRES DES SACRA POPULARIA.

Dans toutes les parties des *sacra publica* exercées par les prêtres dont nous venons de décrire les fonctions, le peuple n'est pas actif; ces sacrifices, même les plus secrets, sont faits pour lui, mais il n'y prend aucune part; dans plusieurs il est simple spectateur, dans d'autres il est entièrement exclu. Un temple ancien diffère en effet complètement d'une église chrétienne; celle-ci est un lieu de réunion (ἐκκλησία) où les fidèles prient en commun et offrent ensemble le sacrifice divin; un temple ancien au contraire n'est autre chose qu'une demeure (*aedes*) pour le dieu. Les sacrifices ne se font pas dans le temple, mais sur la plaine, *area*, qui le précède, et le peuple y assiste tout au plus pour regarder. Il y avait pourtant à Rome quelques fêtes religieuses auxquelles le peuple prenait une part active : ce sont les *sacra popularia*. Le peuple y pratique sa dévotion, divisé en *pagi* et *vici* ou *compita*, en tribus ou en curies.

Les *pagi* et les *vici* s'appellent *compita* comme division religieuse. A chaque carrefour, *compitum*, se trouvait une chapelle où l'on honorait les Lares du district, *Lares compitales*; on célébrait tous les ans en leur honneur les *Compitalia* ou *ludi compitalicii*.

Le peuple prend part, divisé en tribus, aux *supplicationes* et aux *lectisternia*, célébrés *Graeco ritu* et organisés par les XV viri.

Il célèbre, par curies, deux grandes fêtes : 1° les *Fornacalia*, ou la fête de la cuisson du pain, en l'honneur de la *dea Fornax*. On y offrait un sacrifice dans le forum, où les places des curies étaient indiquées par des enseignes; ceux qui venaient trop tard ou qui ne trouvaient pas leur curie, sacrifiaient le dernier jour à part; on nommait ce dernier sacrifice *stultorum feriae* (1); il avait lieu le 17 mars; — 2° les *Fordicidia* ou *Fordicalia*; dans chaque curie (c'est-à-dire dans le lieu de réunion des curies ou divisions du peuple)

(1) Ovide, *Fastes* II, 511 sqq. Ces détails prouvent que la plèbe faisait partie des curies à la fin de la république. V. *Revue* 1864 p. 289.

on sacrifiait une vache pleine (*bos forda*), d'où la fête a pris son nom; les pontifes et les vestales faisaient le même sacrifice dans la Regia.

Les prêtres officiant dans ces fêtes des curies étaient les *curiones*, à la tête desquels se trouvait un *curio maximus*. Il y avait aussi dans chaque curie un *flamen curialis*.

DES SODALITATES.

Le culte privé de plusieurs *gentes* est devenu culte public, en ce sens que les prières ou les sacrifices n'étaient plus faits pour la *gens* seule, mais pour le salut de tout le peuple romain. Lorsque les membres de la *gens* ne suffirent plus pour l'exercice de ces cultes, on en augmenta le nombre par l'admission d'étrangers, et la *gens* devint ainsi une *sodalitas*. Souvent aussi l'État instituant de nouveaux cultes publics, qui n'étaient pratiqués par aucune *gens* spéciale, en confiait l'exercice à des corporations nouvelles formées sur le plan des anciennes. Les membres de ces corporations, *sodales*, étaient unis par des liens d'affection réciproque : on ne pouvait se porter accusateur d'un confrère dans une cause criminelle, ni être patron de l'accusateur lorsque l'accusé était un *sodalis*, ni être juge quand une des parties portait ce caractère.

Les principales sodalités sont les Luperci, les sodales Titii, les *fratres Arvales* et les sodales Augustales.

Des Luperci.

Les Luperci constituent un des sacerdoces les plus anciens de Rome et se conservèrent le plus longtemps de tous. Malheureusement nous n'avons aucune donnée historique sur leur origine, ni même aucune indication certaine sur la nature de la fête qu'ils célébraient. On sait seulement qu'ils étaient des prêtres de Faunus, l'ancien dieu des bergers.

Leur culte était primitivement particulier à deux *gentes*, la *gens Fabia* et la *gens Quinctilia*; la dernière, originaire d'Albe, semble avoir apporté le sien de cette ville, où Faune était aussi honoré. Il fut confié ensuite à deux sodalités, les *Luperci Fabiani* et les *Luperci Quinctiliani*, auxquelles on ajouta une troisième en l'honneur de César, l'an 44 a. C., les *Luperci Juliani*. On ignore le nombre des membres; on sait seulement qu'il s'y trouvait beaucoup de jeunes gens.

Les Luperci célébraient le 15 février une fête nommée *Lupercalia*.

Elle semble avoir eu un but de purification : le loup est l'image d'un fugitif chargé de fautes; l'éloigner en le chargeant des fautes de tous, *arcere lupum*, ou le purifier par des expiations paraît être le but cherché dans la fête par les Luperci. Le nom de ces prêtres dérive en effet de *lupum arcere*, ou il n'est qu'une forme allongée pour *lupus*. On commençait la fête par le sacrifice de chèvres et d'un chien au Lupercal, ou grotte de Pan, sur le Palatin : le chien est sacrifié aussi en Grèce pour des lustrations. Puis on touchait le front de deux jeunes gens du couteau teint du sang des chèvres, et l'on essuyait ensuite le sang avec de la laine trempée dans du miel; ils devaient rire pendant cette seconde opération. Cet acte indiquait la purification de toute faute. Après ces cérémonies on coupait des lanières de la peau des chèvres, et les Luperci ayant pour tout vêtement une ceinture de peau, s'élançaient par la ville, frappant de leurs lanières les femmes qu'ils rencontraient et leur donnant par là la fécondité. Les lanières s'appellent *februa*; le jour de la fête en a pris le nom de *dies februatius*, le mois de février celui de *februarius*, car *februare* signifie « purifier. »

Les Lupercalia furent célébrés à Rome jusqu'à l'an 494 après J. C. Alors ils furent abolis et remplacés par la fête de la purification de la sainte Vierge, instituée par le pape Gélase I.

Des Sodales Titii.

Ils étaient voués au culte de leur héros éponyme, le roi Tatius, et étaient censés avoir conservé la religion sabine dans sa pureté. Ils semblent avoir été toujours patriciens. Quoiqu'ils aient été en grand honneur et aient continué d'exister sous l'empire, nous ne savons rien de leurs fonctions.

Des fratres Arvales.

Les *fratres Arvales* au contraire sont les prêtres dont nous connaissons le mieux les institutions. Les auteurs en parlent peu; on ne les trouve même mentionnés ni dans Cicéron ni dans Tite-Live; mais nous possédons encore un grand nombre de leurs actes ou procès-verbaux. L'explication de ces actes par Gaetano Marini, chef-d'œuvre de science, mine précieuse pour l'étude des antiquités en général (1), ne nous fait pas seulement connaître l'organisation de

(1) *Gaetano Marini*, Gli Atti e monumenti de' fratelli Arvali, raccolti, dicerati e comentati, Roma 1795. 2 Voll. 4to.

cette sodalité jusque dans ses moindres détails, mais nous donne encore une image satisfaisante des autres collèges sacerdotaux.

Selon la tradition Acca Larentia, la nourrice de Romulus, avait douze fils avec lesquels elle sacrifiait une fois tous les ans pour la fertilité des champs (*arva*); un d'eux étant mort, Romulus prit sa place, et depuis lors le collège des douze frères arvaux resta dans l'État et renouvela tous les ans le sacrifice solennel. Cette tradition n'est peut-être qu'une explication du mot *fratres*, qu'on donne aussi aux membres d'autres collèges. Acca Larentia est la mère des Lares de Rome, c'est-à-dire de Romulus et de Remus honorés comme *Lares praestites* (v. p. 84).

Il y avait douze *fratres Arvales*, nommés pour la vie, et peut-être toujours patriciens. La nomination se faisait par *cooptatio*; les empereurs nommaient parfois au delà du nombre par une simple lettre adressée au collège. Le chef des frères est le *magister* nommé pour une année, à laquelle il donne son nom. Quand il est empêché, le *promagister* le remplace; celui-ci cependant ne semble pas être un fonctionnaire permanent, car la deuxième place est occupée par le *flamen*, nommé également pour un an, la troisième par le *praetor*. Comme *ministri sacrorum* ils ont quatre enfants, fils de sénateurs, *patrimi et matrimi*; comme fonctionnaires subalternes ils ont un *aedituus*, des *calatores*, des *servi publici*, un *commentariensis* et un scribe.

La fête principale des Arvales est instituée en l'honneur de *dea Dia*, déesse qui semble être Ops. Elle durait trois jours; elle n'avait pas de date fixe, mais au commencement de janvier, entre le 3 et le 13, le *magister* annonçait si elle aurait lieu du 17 au 20 ou du 27 au 30 mai. Le premier jour ils offraient un sacrifice non sanglant à la déesse, à Rome, dans la maison du *magister* ou du *promagister*, et prenaient un repas. Le second jour ils sacrifiaient des porcs, une vache et une brebis dans un bois sacré (*in luco deae Diae*) situé à cinq milles de Rome sur la via Campana; il y avait plusieurs temples, des tentes et un cirque. Ils chantaient ce jour-là dans le temple, en dansant, un chant très-ancien en vers saturnins, que nous avons encore (1). La fête était terminée par une course dans le cirque du bois.

(1) Le voici, d'après la leçon de Mommsen :

Enos, Lases, juvate!

Enos, Lases, juvate!

Enos, Lases, juvate!

Cette fête de *dea Dia* diffère du *sacrum ambarvale*, célébré par chaque propriétaire, qui promenait autour de ses champs un porc, un mouton et un taureau (*suovetaurilia*), avec danses et chants, et les offrait ensuite pour la fertilité de ses terres.

Le collège des frères arvales ne contient que des hommes du premier rang; nous trouvons mentionnés comme membres plusieurs parents des empereurs, et probablement tous les empereurs eux-mêmes en faisaient partie:

Les sodales Augustales.

Pendant sa vie l'empereur ne jouissait d'aucun culte public à Rome; on se bornait à adorer son génie, et à le vénérer dans quelques maisons particulières. Dans les provinces au contraire on lui vouait un culte public et étendu. L'empereur n'était consacré réellement et mis au rang des dieux qu'après sa mort, en vertu d'un décret du sénat réclamé par son successeur. Cette consécration était faite le jour des funérailles : un aigle s'élevait alors vers le ciel, du haut du bûcher, comme symbole de l'âme de l'empereur s'envolant vers les dieux. Celui à qui cet honneur était échu portait dès lors le titre de *divus*, avait sur les monnaies les attributs de la divinité; son image ne paraissait plus aux funérailles parmi celle des ancêtres, mais sa statue était proménée parmi celles des dieux, dans la pompe du cirque, sur un char, *tensa*, trainé par quatre éléphants.

Après la consécration d'Auguste, on lui fonda un temple dans le Palatium, où plus tard les autres *divi imperatores* semblent avoir eu leur chapelle, de manière que le temple eut le nom de *templum divorum*. On établit pour le culte d'Auguste une sodalité composée des 21 principaux de l'État, choisis par le sort, sous le nom de *sodales Augustales*. Elle célébrait le culte de tous les membres de la

Ne veluerve, Marmar, sins incurrere in pleores!

Ne veluerve, Marmar, sins incurrere in pleores!

Ne veluerve, Marmar, sins incurrere in pleores!

Satur furere Mars, limen sali, sta berber!

Semunis alternei advocapit conctos!

Enos, Marmor; juvato!

Triumpe, triumpe, triumpe, triumpe, triumpe.

Chaque vers est répété trois fois.

Le chant signifie d'après Mommsen : « Nos Lares, juvate! Ne malam luem, Mamers, sinas incurrere in plures! Satur furendi esto, Mars! In limen insili! Desiste verberare (limen)! Semones alternei advocate cunctos! Nos, Mamers, juvato! Tripudia! »

famille Julia élevés au rang des dieux, c'est-à-dire du divus Julius, d'Auguste, de Livie et de Claude. Depuis la consécration de ce dernier elle avait trois flamines : un *flamen Julianus*, un *flamen Augustalis* et un *flamen Claudialis*; le collège se nomma aussi depuis lors *sodales Augustales Claudiales*.

On établit des sodalités semblables pour le culte des autres empereurs consacrés. Les *sodales* chargés du culte d'un d'entre eux, prenaient aussi celui des membres de la famille qui étaient consacrés dans la suite, en étendant leur nom; puis on attribuait un *flamen* spécial à chaque empereur divinisé. On a ainsi les *sodales Flaviales Titiales*, pour Vespasien et Titus; les *sodales Hadrianales* pour toute la *gens Aurelia* etc.

§ III.

DU RITE OU DES CÉRÉMONIES RELIGIEUSES.

L'antiquité connaît deux moyens pour conserver ou obtenir la faveur divine : les prières et les sacrifices, puis les jeux, qui à Rome, comme en Grèce, faisaient partie du culte.

Des prières et des offrandes.

Pour prier il fallait être pur sous le rapport du corps et de l'âme; les vêtements et les mains devaient être propres et la conscience sans tache. Les assistants se taisaient pendant la prière, de peur qu'un mot imprudent ne devint un mauvais présage, *omen*, et pour en préserver le sacrificateur un joueur de flûte faisait résonner son instrument pendant l'offrande, tandis que le sacrificateur lui-même avait la tête voilée, dans le rite romain; d'après le rite grec il faisait l'offrande à tête découverte.

On priait debout, tourné vers l'orient, les mains levées vers le ciel; on touchait au contraire la terre des mains quand on priait les dieux infernaux. On priait aussi en silence, le doigt appliqué sur la bouche. Après la prière on se tournait à droite, et l'on s'asseyait.

Anciennement on n'offrait que les prémises des fruits, de la *mola salsa*, des mets préparés, du lait et du vin. Sous les derniers rois seulement on semble avoir sacrifié des animaux, sacrifice qui devint ensuite général. Chaque culte, chaque temple avait ses prescriptions particulières pour le choix des victimes; on distinguait celles-ci en *maiores* et en *lactentes*, en *victimae*, qui étaient les bœufs, et en

hostiae, petit bétail, spécialement des moutons. Toutes devaient être choisies (*eximiae, egregiae*) et sans tache; on ne les conduisait à l'autel qu'après un examen préalable. Si l'animal montrait de la résistance ou s'enfuyait, c'était un mauvais présage. Devant l'autel il était consacré par la *mola salsa* répandue sur sa tête (de là l'expression *immolare*), puis le *victimarius*, après avoir demandé *Agone?* le tuait avec une hache. On brûlait les entrailles; la chair était mangée dans un repas, qui faisait partie de la cérémonie religieuse.

Des jeux.

Les jeux institués pour honorer les dieux, pour détourner leur colère manifestée par des prodiges ou par des maladies, ou pour les remercier de leurs bienfaits, ou bien étaient annuels (*annui, sollemnes, stati, ordinarii*) ou n'étaient célébrés qu'une seule fois, ce qui était surtout le cas pour les jeux promis avant le commencement d'une guerre ou d'une autre entreprise (*ludi votivi*).

Les jeux annuels célébrés au nom de l'État étaient organisés par les édiles, quoique les magistrats supérieurs y eussent la présidence. Sous l'empire les préteurs étaient surtout chargés de ce soin; les édiles en donnaient pourtant encore, ainsi que les consuls et les questeurs; les jeux s'étaient en effet tellement multipliés qu'une seule magistrature ne suffisait pas pour les organiser. La plupart des jeux et les plus splendides étaient cependant donnés par les empereurs eux-mêmes, qui avaient à cet effet un *curator ludorum*.

En dehors des jeux officiels il y avait des jeux publics organisés par des particuliers, dans un intérêt privé, surtout lors d'enterrements pompeux (*ludi funebres*). Mais les jeux officiels même étaient donnés presque entièrement aux frais des magistrats organisateurs. Ceux-ci en augmentaient souvent les dépenses, en régaland les assistants, en faisant jeter parmi la foule des mets, ou des marques (*tesserae*) servant de bons pour toutes sortes d'objets. Anciennement les jeux ne duraient qu'une partie du jour; plus tard ils s'étendirent pendant toute la journée et même pendant la nuit; dans ce cas une illumination splendide rehaussait la fête.

Les principaux jeux romains sont les jeux du cirque, les représentations théâtrales et les jeux de l'amphithéâtre.

Jeux du cirque. Le cirque avait une forme oblongue finissant à une des extrémités en un demi-cercle, et fermée à l'extrémité

opposée par des bâtiments appelés la ville (*oppidum*), où étaient les écuries (*carceres*) pour les chars et les chevaux. Un mur bas et étendu (*spina*) était élevé en long dans l'arène, de manière à la diviser en deux portions distinctes; à chaque extrémité étaient placées trois colonnes coniques sur un soubassement (*metae*), autour desquelles couraient les chars.

Les jeux commençaient souvent par une procession partant du Capitole et entrant dans le cirque par la porte principale; on y portait sur des brancards (*fercula*), ou l'on traînait sur des chars (*tensae*) attelés de mulets, de chevaux ou d'éléphants les statues des dieux et des empereurs consacrés. Le magistrat qui présidait ouvrait la marche avec toute la pompe du triomphateur, sur un char attelé de quatre chevaux blancs; un esclave public tenait au-dessus de sa tête une couronne de chêne en or enrichie de pierreries. Le signal des courses était donné par un drapeau blanc jeté par le magistrat d'un balcon placé au-dessus des *carceres*. Quatre chars s'élançaient d'ordinaire à la fois des portes situées à droite de la *spina*, tournaient les *metae* supérieures, et revenaient à gauche. Ils parcouraient ainsi sept fois toute l'arène; le vainqueur était celui qui au septième retour passait le premier une ligne faite à la craie près de l'entrée. Cet ensemble de sept tours s'appelle *missus*. Depuis Caligula on en faisait d'ordinaire vingt-quatre, ce qui remplissait toute la journée. Pour faire savoir au spectateur combien de *missus* étaient finis, on enlevait après chacun, un dauphin ou un grand œuf placé sur la *spina*. Les chars étaient très-petits et légers; le cocher s'y tenait debout, ayant les rênes attachées à la ceinture; il avait un couteau au flanc, pour couper les rênes en cas d'accident. Les chars étaient d'ordinaire de deux ou de quatre chevaux (*bigae, quadrigae*). Les chars et les cochers étaient distingués par des couleurs différentes : il n'y en avait d'abord que deux, le blanc et le rouge, puis quatre, le blanc, le rouge, le vert et le bleu. Domitien ajouta les couleurs or et pourpre; mais on les abandonna après sa mort. Pour fournir les cochers et les chevaux, il se forma à Rome des compagnies de capitalistes, chevaliers et parfois même sénateurs. Ces compagnies se distinguèrent aussi par les couleurs, et il y eut ainsi quatre *factions*, donnant aux jeux du cirque la plus grande animation, mais causant souvent aussi des disputes et des batailles. Vers la fin de l'empire d'Occident (fin du 3^e siècle) il s'établit un accord entre les blancs et les verts et entre les rouges et les bleus; voilà pourquoi à l'époque

byzantine on n'entend plus guère parler que des bleus et des verts.

On donnait aussi dans le cirque des luttes d'athlètes, des manœuvres militaires, le *ludus Trojae*, évolutions de cavalerie exécutées par les enfants des premières familles : il fut célébré par les cinq premiers empereurs, puis tomba en oubli. Enfin on y donnait des chasses et des combats de gladiateurs avant la construction de l'amphithéâtre.

Jeux scéniques. Les éléments du théâtre remontent aux premiers temps de Rome, mais les représentations dramatiques proprement dites ne datent que de Livius Andronicus 260 a. C. D'abord on élevait un théâtre en bois pour chaque fête, les spectateurs y regardaient pêle-mêle et debout. Pompée construisit le premier théâtre permanent en pierre 55 a. C. Cornélius Balbus en éleva un second l'an 43, et la même année Marcellus bâtit le troisième dont les ruines existent encore.

On distingue dans le théâtre romain 1° la *cavea*, séries de gradins s'élevant en amphithéâtre, et divisés en portions cunéiformes (*cunei*); les spectateurs arrivaient par des escaliers aux différents étages formés par les bancs, et descendaient par des escaliers intérieurs séparant les *cunei* à leurs places respectives; les quatorze premiers bancs étaient réservés aux chevaliers; — 2° l'*orchestra* ou le parterre, occupé par les sénateurs; — 3° le *pulpitum* ou la scène, sur laquelle les représentations avaient lieu; — 4° la *scena* ou le mur qui entourait la scène prise dans l'acception moderne. Elle avait une décoration permanente, qu'on pouvait changer toutefois par des coulisses mobiles. L'intérieur du théâtre n'était pas couvert, mais on y étendait souvent des voiles (*vela*) précieux. Des machines hydrauliques lançaient fréquemment sur les spectateurs des liquides odorants (le *crocus* y entraît surtout).

Le magistrat qui donnait les jeux payait les acteurs. Ils étaient partagés en troupes, sous la conduite d'un directeur, qui jouait souvent le premier rôle. Celui-ci rendait l'argent si la pièce n'avait pas de succès, mais si elle réussissait, elle était sa propriété et il pouvait la jouer à son profit à Rome ou en province. Les acteurs étaient ordinairement des affranchis ou des esclaves formés à ce métier; leur profession était juridiquement regardée comme infâme, mais plusieurs acteurs arrivèrent par leur talent à une haute considération.

La rivalité qui existait entre les acteurs, créa surtout sous l'empire des troubles et des luttes; on ne se contentait pas d'une claque payée

et bien organisée (1), mais les partisans (*fautores*) des acteurs rivaux en venaient fréquemment aux mains.

Dans le drame romain on distingue le dialogue, *diverbia*, et le monologue, *canticum*. Ce dernier était chanté avec accompagnement de flûte. L'acteur proprement dit (*actor*) représentait le sujet par des gestes, le texte était chanté par un ou plusieurs *cantores*. Plusieurs tragédies avaient outre le *canticum* ou au lieu du *canticum*, un chœur, dont les chants étaient également accompagnés de la flûte.

Tous les rôles étaient remplis par des hommes, excepté dans les mimes, où jouaient aussi des femmes. Anciennement l'âge et le sexe des personnages étaient indiqués par des perruques (*galeri*); depuis Térence on joua avec des masques (*personae*), excepté dans les mimes. Dans le costume il faut remarquer le cothurne, soulier élevé pour la tragédie, et le *soccus*, soulier bas pour la comédie.

Le luxe de la décoration et de la mise en scène prit à la fin de la république et sous l'empire des proportions effrayantes.

Outre la tragédie et la comédie on jouait : 1° des *atellanes*, farces en patois osque, où les situations changeantes s'attachaient à des personnages ou à des caractères invariables, correspondant à l'arlequin, au polichinelle, etc. de la *comedia dell' arte* d'Italie; — 2° des *mimes*, autres petites pièces de caractère, représentant des scènes de la vie commune, souvent très-licencieuses; c'était un genre fort goûté; — 3° des *pantomimes*; c'étaient des séries de *cantica* développant une histoire mythologique, ordinairement une histoire d'amour. Un seul acteur nommé *histrion* représentait par gestes toute la pièce, tandis qu'un chœur chantait avec accompagnement les paroles auxquelles les gestes avaient rapport. Il est probable qu'entre les différents *cantica* marquant des situations, le chœur chantait des récitatifs pour servir de liaison; pendant ce temps l'acteur pouvait changer de costume. Enfin on avait 4° la *pyrricha*, semblable aux ballets modernes, dansée par des garçons et des filles; les sujets étaient pris également dans la mythologie.

Jeux de l'amphithéâtre. A l'origine les combats de gladiateurs ne faisaient pas partie des jeux publics : ils étaient donnés par de riches particuliers, surtout comme pompe funèbre; de là leur vint le nom de *munus*, qu'ils conservèrent quand ils devinrent une réjouissance accordée par l'État. Ils avaient lieu pendant la république dans le

(1) Tac. Ann. I, 16, Percennius... *dux olim theatralium operarum*, c'est-à-dire chefs des claqueurs.

forum; depuis l'établissement de l'amphithéâtre, on les donnait dans cet édifice. Le premier amphithéâtre en pierre construit par Statilius Taurus l'an 29 a. C. fut brûlé lors de l'incendie de Néron. Vespasien en bâtit un second, que Titus dédia l'an 80 et que Domitien acheva; ses ruines sont le Colysée. Ce bâtiment colossal avait quatre étages et une hauteur de 150 pieds; il pouvait contenir 87,000 spectateurs.

Tandis que le théâtre formait un demi-cercle, l'amphithéâtre formait un cercle entier; les sièges pour les spectateurs étaient disposés de la même manière dans les deux édifices; l'arène était formée par un plancher établi sur des murailles profondes; sous ce plancher se trouvaient des cages pour les bêtes sauvages et des machines. Cette arène pouvait être mise sous eau, pour permettre de donner des batailles navales. Des batailles de plus grande dimension étaient données dans des bassins spéciaux (*naumachiae*) creusés au champ de Mars. On y représentait des combats célèbres dans l'histoire.

Les gladiateurs étaient des hommes condamnés pour crime, des prisonniers de guerre, des esclaves ou des gens qui entreprenaient volontairement ce métier, sous l'empire souvent des jeunes gens de famille ruinés. On ne condamnait aux bêtes ou aux combats de gladiateurs que des étrangers et plus tard des gens de basse condition; les esclaves y étaient livrés parfois pour la moindre faute. Les bandes de gladiateurs (*familiae gladiatoriae*) étaient généralement formées et entretenues par des spéculateurs, qui les louaient ou les vendaient aux donneurs de jeux, ou bien donnaient des jeux pour leur propre compte. A Rome il y avait quatre écoles de gladiateurs: *ludus magnus*, *gallicus*, *dacicus*, et *matulinus*; la dernière était destinée aux combats contre des animaux, on la nommait *ludus matulinus*, parce que les exercices y commençaient de bon matin. Il y avait aussi des écoles à Capoue, à Préneste, dans d'autres villes d'Italie et peut-être dans toutes les provinces.

Le spectacle commençait par un défilé des gladiateurs (*pompa*) dans l'arène, et par l'examen des armes par celui qui donnait les jeux. Ensuite on livrait, en cadence, au son de la musique, un simulacre de combat avec des armes émoussées (*arma lusoria*; *prolusio*). Le signal de la lutte avec des armes tranchantes (*arma decretoria*) était donné par la trompette.

Les gladiateurs étaient armés de diverses manières. Les *retiares* étaient nus ou ne portaient qu'une simple tunique; leurs armes défensives étaient un brassard (*manica*) au bras gauche, et une pièce

de cuir ou de métal attachée au brassard et couvrant l'épaule (v. la figure dans Rich au mot *reliarius*); leurs armes offensives étaient un filet (*rete*), dans lequel ils cherchaient à embarrasser leur adversaire, un trident (*fuscina*) et un poignard. Ils ne combattaient pas entre eux, mais contre les *secutores* légèrement armés, ou contre les gladiateurs pesamment armés, qui étaient les *Galli*, les *myrmillones* et les *Samnites*. Ceux-ci avaient un grand bouclier carré (*scutum*), un brassard au bras droit, une jambière (*ocrea*) à la jambe gauche, une ceinture (*balleus*), un casque à visière (porté par tous les gladiateurs pesamment armés) et une courte épée. Les *Galli*, les *myrmillones* et les *Samnites* luttaient aussi contre les *Threces*, qui avaient un petit bouclier (*parma*), un glaive recourbé (*sica*) et une armure plus complète que les *Samnites*, entre autres des jambières aux deux jambes. Les *hoplomachi* avaient les armes les plus pesantes, les *velites* étaient armés le plus légèrement. Les *dimachaeri* avaient deux courtes épées, les *essedarii* combattaient sur des chars bretons et les *andabatae* combattaient à cheval avec des visières qui les empêchaient presque entièrement de voir. Souvent on faisait combattre les gladiateurs par bandes. Les lâches ou les négligents étaient poussés à la lutte à coups de fouet ou au moyen de fers ardents. Lorsque, dans les duels, un des combattants était vaincu, celui qui donnait le spectacle (*editor*) décidait s'il serait tué ou non. Mais déjà à la fin de la république on laissait cette décision à la foule : l'agitation des mouchoirs était le signe de grâce (*missio*); la rentrée du pouce le signe de mort. — Les combats de gladiateurs se sont maintenus dans l'empire d'Occident au moins jusqu'au commencement du 5^e siècle.

Des spectacles plus cruels encore étaient les *venationes* ou combats d'animaux sauvages. Ils prirent à la fin de la république et sous l'empire des dimensions colossales; on dépensait des sommes énormes pour se procurer des animaux rares, grands et beaux; et des chasses continuelles étaient instituées dans toute l'étendue et même en dehors de l'empire romain, pour alimenter les plaisirs de l'amphithéâtre. Les *venationes* étaient ou bien des combats d'animaux entre eux ou des spectacles d'animaux apprivoisés et savants, ou des combats de chasseurs habiles et exercés avec des bêtes sauvages, ou enfin des exécutions de condamnés qui, sans armes ou mal armés, étaient déchirés par les animaux. Le costume donné à ces malheureux, et la décoration de l'arène changeaient ces exécutions

en un spectacle théâtral, dont le sujet était tiré de l'histoire ou de la mythologie. Un grand nombre de martyrs ont arrosé ainsi de leur sang l'arène des amphithéâtres. — Les *venationes* se maintinrent jusqu'au 6^e siècle; mais à la fin elles étaient moins sanglantes, les combattants pouvant se préserver contre les animaux par toutes sortes de moyens.

NOTE SUR UN PASSAGE DE PLUTARQUE.

On ne saurait assez recommander à ceux qui copient, collationnent ou consultent des manuscrits des anciens auteurs, d'examiner avec une attention particulière tous les passages où la première écriture a subi quelque changement; mille fois j'ai eu occasion de me féliciter d'avoir pris l'habitude de m'arrêter à chaque rature, et de ne passer outre qu'après m'en être rendu compte autant que possible. Voici un exemple.

Dans son traité *Περὶ ἀδολεσχίας*, ch. 11, p. 508, A, Plutarque raconte ce qui suit : « Mais *Fulvius*, l'un des familiers de César Auguste étant ja sur l'aage, après avoir ouï les regrets et complaints de l'Empereur, lamentant la solitude de sa maison, et qu'après le trespas des deux fils de sa fille, et la relegation de Posthumius qui lui restoit seul, et pour quelque imputation avoit esté confini, il estoit contraint de laisser le fils de sa femme son successeur à l'Empire : combien qu'il eust compassion, et qu'il fut entre-deux de revoquer le fils de sa fille de son confinement. *Fulvius* ayant entendu ces propos, les alla rapporter à sa femme, et elle à Livia femme d'Auguste : laquelle s'en atacha bien asprement à César, s'il estoit ainsi qu'il eust de longtems proposé de r'appeler son arrière-fils, pourquoi il ne le faisoit, ains la mettoit en inimitié et en guerre avec celui qui lui devoit succéder à l'Empire. Le lendemain matin, comme *Fulvius* lui fust donner le bon-jour, ainsi qu'il avoit de coustume, et qu'il lui eust dit, Dieu te gard, César : il ne lui fit que respondre, Dieu te face sage, *Fulvius*. *Fulvius* entendant incontinent que cela voulait dire, se retira tout aussi tost en sa maison, et là faisant apeller sa femme : César, dit-il, a bien seu que je n'ai pas teu son secret, et pour ceste cause j'ai resolu de me faire mourir moi-mesme. Tu feras justice, dit-elle, veu qu'ayant si longuement vescu avec moi, et par ci-devant ayant assez expérimenté l'incontinence de ma langue, tu ne t'en es pas donné garde :

mais laisse que je me tue la première : et prenant une espee, elle mesme s'en tua devant son mari. »

Jean Ruault et après lui Reimarus ont fait remarquer qu'Auguste n'avait pas d'ami familier du nom de *Fulvius*; qu'évidemment Plutarque voulait parler de Fabius Maximus et de sa femme Marcia, quoique, au témoignage de Tacite, celle-ci ne fût pas morte avant son mari: *auditos in funere ejus (Fabii) Marciae gemitus semet incusantis, quod causa exitii marito fuisset*. Malgré cela, on ne peut douter un instant que Tacite ne raconte en abrégé (*Ann.* I, 5) la même tragédie que Plutarque. Mais on se demande avec surprise comment ce dernier, biographe de l'empereur Auguste, a pu faire cette confusion de noms et écrire *Fulvius* au lieu de *Fabius*. Je puis dire aujourd'hui que tout porte à croire que Plutarque n'a point fait cette confusion et qu'elle doit être attribuée aux copistes.

La bibliothèque riccardienne à Florence possède un manuscrit du dixième, peut-être du neuvième siècle, contenant un choix de traités moraux de Plutarque; celui « *Du trop parler* » est du nombre. Dans ce manuscrit, que j'ai collationné avec mon texte en 1854, le mot Φούλιος (ligne 40 de mon édit., p. 614) est écrit d'une main récente sur une rature à peu près de même largeur. A la ligne 48, où le nom revient, il en est de même, mais les lettres .ου...ιος peuvent encore se reconnaître sous la rature; ces lettres avaient été en effet tracées par la première main. Voilà ce qui me semble expliquer le changement si téméraire de ce nom. A la place de Φάβιος, le copiste aura trouvé Φάουιος, faute très-possible, puisque β et ου se mettaient indistinctement pour le *v* latin, lui-même si souvent confondu avec *b*; au lieu donc de prendre ΦΑΟΡΙΟΣ pour Φάβιος, il y voyait une altération de ΦΟΥΑΒΙΟΣ, et a mis Φούλιος, qui est entré dans tous les manuscrits et resterait peut-être au compte de Plutarque sans les ratures du *Riccardianus*. Ces mêmes manuscrits, ainsi que les éditions, donnent le nom de Φούλιος encore deux fois, lignes 53 et 54 : ἔλθόντος οὖν ἔωθεν, ὡς εἰώθει, τοῦ Φουλίου πρὸς αὐτόν, καὶ εἰπόντος· Χαῖρε Καίσαρ· Ὑγίαινε, εἶπε, Φούλιε. C'est aussi ce qu'a mis le correcteur du manuscrit de Florence à la place de ce qui s'y lisait primitivement : ἔλθόντος οὖν ἔωθεν, ὡς..... (rature de huit lettres seulement) Ὑγίαινε.... (rature de dix lettres). Κακείνος, etc. Le style, d'ailleurs, trahit l'altération dans le texte ordinaire.

FR. DÜBNER.

Montreuil-sous-Bois, mai 1865.

SUR L'ÉTYMOLOGIE DU MOT *TANTE* D'APRÈS M. LITTRÉ.

M. Littré a donné dans son histoire de la langue française (t. II, p. 148) une nouvelle et curieuse étymologie d'un mot du reste assez difficile, le mot français *tante*. Nous le laisserons développer lui-même ses idées avec les motifs à l'appui.

« Dans plus d'une circonstance, il faut recourir à la fois au vieux français et aux patois pour expliquer un mot du français actuel. D'où vient *tante*? Pour ce terme de parenté, le vieux français ne connaît que *ante*, reproduction exacte de *amita*, qui a l'accent sur l'antépénultième, comme *sente* (français populaire) représente, pour la même raison, *semita*. Évidemment *tante* tient, par le sens et par la forme, à *ante*, dont il est quelque altération. Mais quelle est cette altération, et comment un *t* s'est-il introduit ici? On a dit que ce *t* n'avait aucune raison étymologique et qu'il était seulement épenthétique comme dans *a-t-il*, *voilà-t-il*, etc. Je ne pense pas qu'il en soit ainsi; un *t* épenthétique peut se trouver entre deux voyelles; mais, au commencement d'un mot, je n'en connais pas d'exemple, et, tout exemple manquant, *tante* ne peut être expliqué de cette façon. Selon moi, ce *t* représente le nom possessif *ta*; on sait que, dans l'ancienne langue, le féminin des pronoms possessifs, devant un nom commençant par une voyelle, au lieu de se transformer en un masculin, élidait l'*a* : *m'ame*, *t'espée*, *s'enfance*, formes qui ne nous paraissent dures que parce que notre oreille n'y est pas habituée, tandis que nos formes choqueraient singulièrement nos aïeux par la disconvenance des genres. Mais cette explication ne vaudrait pas plus que la précédente si je n'avais à citer des analogies en sa faveur. Les cas analogues sont la justification des cas singuliers. C'est le wallon qui fournit la solution. Dans ce patois, le pronom possessif *mon*, *ma* est accolé à certains noms de parenté, d'une façon étrange et sans en modifier aucunement le sens : *monfré*, *maseüre*, *mononk*, *matante*, y signifient seulement frère, sœur, oncle, tante. C'est *s'monfré* veut dire : c'est son frère. *Il est adlé s'matante*, veut dire : il est auprès de sa tante. A cette catégorie de noms de parenté agglutinés avec un pronom possessif, il faut joindre le français *tante*. On conçoit du reste comment, à ces noms-là en particulier, il a pu arriver qu'un pronom possessif quelconque s'agglutinât; et, quand j'ai dit tout à l'heure que les formes wallonnes sont étranges, je dois ajouter qu'elles ne le sont pas plus que la forme française, et que,

dans tous les cas, les unes et les autres proviennent du parler enfantin et domestique. »

L'étymologie adoptée avec tant d'assurance par M. Littré est-elle bien la véritable? Il est permis d'en douter. En effet, la seule raison qu'il apporte à l'appui de sa thèse, c'est une analogie avec le wallon de Liège. Or cette analogie n'est qu'apparente, et au fond il n'y a pas le moindre rapport. Car les formes wallonnes citées par M. Littré sont logiques et parfaitement explicables; tandis que le mot *tante*, si l'on admet qu'il soit composé de la même manière, se refuse à toute analyse. En effet *s'monfré* signifie celui qu'il nomme : *mon frère*; *s'matante*, celle dont il dit : *ma tante*; *mi maseûre*, celle que j'appelle *ma sœur*. C'est du reste à celui qui a un frère, une sœur, une tante, à faire connaître la parenté, en les nommant dans le discours *mon frère*, *ma sœur*, *ma tante*; l'interlocuteur alors répète cette désignation tout entière comme si elle ne constituait qu'un substantif simple. La locution peut donc fort bien s'expliquer, quand elle est, comme ici, formée par l'adjectif possessif de la première personne. Mais si au lieu de la première personne se trouve la seconde, alors il n'y a plus de sens possible. Si *tante* est mis pour *ton ante* ou *la ante*, comment expliquer *ma tante*, *ma ton ante*? leurs tantes, *leurs ton ante*? que faire surtout du vocatif *tante*, *ton ante*?

Ajoutons que M. Littré va chercher bien loin des exemples quand il en a sous la main, et qu'il aurait pu trouver son étymologie bien avant l'apparition du dictionnaire wallon de M. Ch. Grandgagnage. En effet le français fournit des formations tout-à-fait identiques dans *monsieur*, *madame*, *messire*, *monseigneur* etc. et puisqu'il s'agit du langage domestique et familier, il n'est pas rare d'entendre dire *notre monsieur*, *votre madame*, elle fait bien *sa madame*.

Enfin les expressions du wallon de Liège qui servent de base à l'argumentation de M. Littré, ne sont pas même wallonnes, du moins que nous sachions. Et pour apporter une autorité, nous venons de parcourir vingt pages d'un choix de chansons et poésies wallonnes (Liège, Oudart 1844) sans pouvoir y rencontrer une seule fois le possessif *mon*, *ma*. Il n'y est pas sous cette forme. On trouve toujours *mi cour*, *m'cour*, mon cœur, *mi mère*, *m'mère*, ma mère, *mi feumme*, *m'feumme*, ma femme, *mi journaïe*, *m'sabot* etc. mais jamais *mon*, *ma*. Les expressions *monfré*, *maseûre*, *mononk*, *matante*, sont donc françaises; elles se sont introduites et se sont conservées intactes, non-seulement dans le wallon de Liège, mais encore dans le flamand

de Maestricht et des environs. Or les locutions étrangères échappent plus ou moins aux lois des langues qui les acceptent : on pourrait dire en français votre *mio caro*, sans être autorisé à dire votre *mon cher*. Les expressions françaises ci-dessus, importées dans les pays flamands, auraient pu y former contre-sens, sans surprendre personne ; heureusement il n'en est rien et on les emploie généralement avec assez d'à propos.

La question soulevée par M. Littré reste donc intacte, et l'étymologie du mot *tante* est encore à trouver. M. Aug. Scheler, dans son savant dictionnaire d'étymologie française, ne mentionne pas l'opinion émise quatre ans avant la publication de son livre par M. Littré. Mais il adopte celle que M. Littré repousse. Pour M. Scheler, d'accord du reste en cela avec M. Burguy, dans *tante* le *t* est euphonique, et l'on a dit *ma-t-ante* comme on a dit *a-t-il*, *voilà-t-il*. Mais outre les raisons apportées plus haut contre cette étymologie par M. Littré, il est impossible d'expliquer pourquoi l'euphonie, après avoir accepté *m'ante* conjointement avec *m'âme*, *m'amie*, *m'espée*, se serait refusée à adopter *mon ante* en même temps qu'elle adoptait *mon âme*, *mon amie*, *mon épée*.

M. Littré est plus dans le vrai lorsqu'il dit à la fin de son article que le mot *tante* (il y joint mal à propos les formes wallonnes) provient « du parler enfantin et domestique. » Ce langage possède déjà *papa*, *maman*, et en lorrain *pampin* (grand père), *nonon*, *talan*, qui sont des corruptions des mots père, mère, oncle, tante ou plutôt des altérations familières et enfantines. On voit que ces expressions sont évidemment tirées du mot primitif que l'on a disposé en deux consonnances sonores, analogues entre elles et formant un nouveau mot plus ou moins semblable au mot primitif. Nous croyons qu'on a fait de même pour *ante*. On est parti du cas régime *antain*, d'où on a formé *tantain*; ce qui a fourni aussitôt le nouveau cas sujet *tante*.

CORRESPONDANCE.

SUR L'EMPLOI DE CERTAINS TEMPS EN LATIN.

Un de nos abonnés nous adresse une lettre dont nous extrayons le passage suivant.

« Puisque la *Revue* s'occupe de questions de grammaire, en voici une qui me tombe sous la main et que je m'empresse de vous communiquer. Je lis dans Suétone, Octav. 79 : *Forma fuit eximia...*

Vultu ERAT adeo tranquillo serenoque... Oculos HABUIT claros ac nitidos, quibus etiam existimari VOLEBAT inesse quiddam divini vigoris, GAUDEBATque, si...; sed in senecta sinistro minus VIDIT. On trouve de même dans Cornelius Nepos, Epamin. 3 : *ERAT enim modestus...*; 4 *FUIT etiam disertus*; Pélopid. 8 : *Statura FUIT humili.* On pourrait facilement multiplier les exemples.

« Maintenant d'où vient le changement de temps que l'on remarque dans ces passages? Pourquoi tantôt l'imparfait tantôt le parfait dans des cas qui paraissent entièrement identiques? Est-ce un usage constant, comme on l'affirme, d'exprimer par l'imparfait ce qui se fait longtemps ou ordinairement, ce qui est habituel, et par le parfait ce qui a lieu toujours et sans aucune exception, par exemple les qualités physiques et intellectuelles? C'est une question que je me permets de soumettre à ceux de vos lecteurs qui s'occupent spécialement de telles recherches.

« Il serait bon, ce me semble, d'établir solidement la règle, quelle qu'elle soit, sur de nombreux exemples tirés des auteurs qu'on explique dans l'instruction moyenne, et en particulier de *comparer avec l'usage du français*, en apportant également à l'appui des textes tirés des auteurs classiques. »



PROBLÈMES SUR LES MAXIMUM ET LES MINIMUM.

1. Les questions dont nous donnons ici la solution se trouvent proposées dans l'excellent traité de géométrie analytique de MM. Briot et Bouquet. Elles ont déjà été résolues depuis longtemps par Guilmin (voir Nouvelles annales de mathématiques, 1843), mais la solution que ce professeur en a donnée, est fondée sur les propriétés de la géométrie élémentaire. La suivante, qui est purement analytique, a de plus l'avantage de reposer exclusivement sur les propriétés des équations du second degré.

2. Parmi tous les parallélogrammes circonscrits à une même ellipse, les parallélogrammes construits sur deux diamètres conjugués ont une aire minimum.

L'ellipse étant rapportée à ses axes principaux, et son équation étant

$$\frac{y^2}{b^2} + \frac{x^2}{a^2} = 1,$$

les équations des côtés AB, CD, AD, CB du parallélogramme ABCD circonscrit à l'ellipse seront (le lecteur est prié de tracer lui-même les figures) :

$$y = mx + \sqrt{a^2 m^2 + b^2}$$

$$y = mx - \sqrt{a^2 m^2 + b^2}$$

$$y = m'x + \sqrt{a^2 m'^2 + b^2}$$

$$y = m'x - \sqrt{a^2 m'^2 + b^2}$$

par suite, les coordonnées du point A seront

$$x' = \frac{\sqrt{a^2 m^2 + b^2} - \sqrt{a^2 m'^2 + b^2}}{m' - m}$$

$$y' = \frac{m' \sqrt{a^2 m^2 + b^2} - m \sqrt{a^2 m'^2 + b^2}}{m' - m}$$

et celles du point B

$$x'' = \frac{\sqrt{a^2 m^2 + b^2} + \sqrt{a^2 m'^2 + b^2}}{m' - m}$$

$$y'' = \frac{m' \sqrt{a^2 m^2 + b^2} + m \sqrt{a^2 m'^2 + b^2}}{m' - m}$$

et comme

$$\overline{AB}^2 = (y' - y'')^2 + (x' - x'')^2$$

on aura, en substituant,

$$\overline{AB}^2 = \frac{4(1+m^2)(a^2 m'^2 + b^2)}{(m' - m)^2}$$

on obtiendrait $\overline{AD}^2$ de la même manière, ou mieux en remplaçant dans celle-ci m par m' et m' par m , on a ainsi

$$\overline{AD}^2 = \frac{4(1+m'^2)(a^2 m^2 + b^2)}{(m' - m)^2}$$

De plus, on a

$$\operatorname{tg} A = \frac{m' - m}{1 + m m'}$$

et par suite

$$\sin A = \frac{m' - m}{\sqrt{(1+m^2)(1+m'^2)}}$$

Or, la surface d'un parallélogramme est donnée par $AB \cdot AD \cdot \sin A$; on aura donc en désignant cette surface par S ,

$$S^2 = \overline{AB}^2 \cdot \overline{AD}^2 \cdot \sin^2 A.$$

ou, en remplaçant $\overline{AB}^2$, $\overline{AD}^2$, $\sin^2 A$, par leurs valeurs,

$$S^2 = \frac{16(a^2 m^2 + b^2)(a^2 m'^2 + b^2)}{(m' - m)^2}$$

Dans cette égalité on devra déterminer m et m' de manière à rendre minimum l'expression $\frac{(a^2 m^2 + b^2)(a^2 m'^2 + b^2)}{(m' - m)^2}$.

Pour cela, posons

$$\frac{(a^2 m^2 + b^2)(a^2 m'^2 + b^2)}{(m' - m)^2} = V.$$

Cette équation peut s'écrire

$$[V - a^2(a^2 m^2 + b^2)] m'^2 - 2Vm \cdot m' + m^2 V - b^2(a^2 m^2 + b^2) = 0$$

d'où l'on tire

$$m' = \frac{mV \pm (a^2 m^2 + b^2) \sqrt{V - a^2 b^2}}{V - a^2(a^2 m^2 + b^2)}.$$

La valeur de m' devant être réelle, on voit que la plus petite valeur que V puisse avoir est

$$V = a^2 b^2$$

valeur indépendante de m et de m' .

Si, dans la valeur précédente de m' , on y fait

$$V = a^2 b^2$$

elle devient

$$m' = -\frac{b^2}{a^2 m}$$

d'où

$$mm' = -\frac{b^2}{a^2}$$

ce qui indique que le parallélogramme minimum doit avoir ses côtés parallèles à un système de diamètres conjugués.

Le valeur de S^2 devient alors

$$S^2 = 16 a^2 b^2$$

d'où

$$S = 4ab.$$

Cette valeur de S devait être prévue, puisqu'on sait que le parallélogramme construit sur deux diamètres conjugués est équivalent au rectangle construit sur les axes.

$$S^2 = \frac{4a^4b^4(m' - m)^2}{(a^2m^2 + b^2)(a^2m'^2 + b^2)}.$$

Cette valeur de S^2 sera maximum quand la quantité

$$\frac{m' - m}{(a^2m^2 + b^2)(a^2m'^2 + b^2)}$$

le sera, ou quand la quantité inverse

$$\frac{(a^2m^2 + b^2)(a^2m'^2 + b^2)}{m' - m}$$

sera minimum. Or, cette dernière quantité, d'après ce qu'on en vu au problème précédent, est minimum pour

$$mm' = -\frac{b^2}{a^2},$$

donc le parallélogramme inscrit ABCD sera maximum quand on aura

$$mm' = -\frac{b^2}{a^2};$$

c'est-à-dire, quand ses diagonales formeront un système de diamètres conjugués.

La valeur maximum sera donnée par

$$S^2 = \frac{4a^4b^4}{a^2b^2} = 4a^2b^2$$

d'où

$$S = 2ab.$$

on voit par là que la surface du parallélogramme maximum inscrit dans l'ellipse est la moitié de celle du parallélogramme minimum circonscrit à la même ellipse.

4. — *Calculer l'aire de l'ellipse définie par l'équation*

$$Ay^2 + Bxy + Cx^2 + 1 = 0.$$

L'aire d'une ellipse étant égale à πab , a et b représentant les longueurs des demi-axes, le problème revient à calculer le produit des demi-axes dans l'équation donnée.

Or, les axes étant obliques, soit D la longueur du diamètre $y = mx$; les coordonnées de l'extrémité de ce diamètre seront :

$$x' = \frac{1}{\pm \sqrt{Am^2 + Bm + C}}$$

$$y' = \frac{m}{\pm \sqrt{Am^2 + Bm + C}}$$

Mais, θ étant l'angle des axes, on a

$$D^2 = x'^2 + y'^2 + 2x'y' \cos \theta$$

et, en substituant, il vient

$$D^2 = \frac{1 + m^2 + 2m \cos \theta}{Am^2 + Bm + C}$$

d'où l'on tire,

$$(AD^2 - 1)m^2 + (BD^2 - 2 \cos \theta)m + CD^2 - 1 = 0.$$

Cette équation étant résolue par rapport à m donne

$$m = \frac{-(BD^2 - 2 \cos \theta) \pm \sqrt{(B^2 - 4AC)D^4 + 4(A + C - B \cos \theta)D^2 - 4 \sin^2 \theta}}{2(AD^2 - 1)}$$

Mais on a vu, en algèbre, que le maximum et le minimum de D^2 sont les racines de l'équation

$$(B^2 - 4AC)D^4 + 4(A + C - B \cos \theta)D^2 - 4 \sin^2 \theta = 0$$

résolue par rapport à D^2 . Ce maximum et ce minimum ne sont autres que les axes de l'ellipse, et comme dans toute équation du second degré le produit des racines est égal à la quantité connue, il s'ensuit que le produit des carrés des demi-axes est donné par

$$a^2 b^2 = \frac{4 \sin^2 \theta}{4AC - B^2}$$

d'où

$$ab = \frac{2 \sin \theta}{\sqrt{4AC - B^2}}$$

on aura donc, pour l'aire de l'ellipse,

$$S = \frac{2\pi \sin \theta}{\sqrt{4AC - B^2}}$$

5. — *De toutes les ellipses inscrites dans un même parallélogramme quelle est la plus grande?*

Menons les diagonales du parallélogramme, nous savons qu'elles passent par le centre. Prenons ce point pour origine, et, pour axes, des droites ox , oy parallèles aux côtés AB , BC du parallélogramme. Soient

$$y = \pm n$$

$$x = \pm p$$

les équations des quatre côtés du parallélogramme, et soit

$$Ay^2 + Bxy + Cx^2 + 1 = 0$$

l'équation d'une ellipse variable. Comme cette ellipse doit être tangente aux droites qui ont pour équations $y = \pm n$, $x = \pm n$, on devra avoir :

$$(B^2 - 4AC) n^2 = 4C \quad . \quad . \quad . \quad . \quad . \quad (\alpha)$$

$$(B^2 - 4AC) p^2 = 4A \quad . \quad . \quad . \quad . \quad . \quad (\beta)$$

on a de plus (n° 4) pour l'aire de l'ellipse

$$S = \frac{2\pi \sin \theta}{\sqrt{4AC - B^2}}$$

Éliminons entre ces trois dernières équations les deux paramètres variables A et C. Pour cela multiplions membre à membre les équations (α) et (β) il viendra

$$(B^2 - 4AC)^2 p^2 n^2 = 16AC$$

ou,

$$4AC^2 - 2(B^2 + \frac{2}{p^2 n^2}) 4AC + B^4 = 0.$$

cette équation étant du second degré, on en tire :

$$4AC = B^2 + \frac{2}{p^2 n^2} \pm \sqrt{\frac{4B^2}{p^2 n^2} + \frac{4}{p^4 n^4}}$$

et par suite,

$$4AC - B^2 = \frac{2 \pm 2 \sqrt{B^2 p^2 n^2 + 1}}{p^2 n^2}$$

et, en substituant dans la valeur de S, on aura pour la surface de l'ellipse,

$$S = \frac{2\pi p n \sin \theta}{\sqrt{2} \sqrt{1 + \sqrt{B^2 p^2 n^2 + 1}}}$$

(Nous avons fait abstraction du signe moins devant le second radical parce que la valeur de $4AC - B^2$ doit être positive).

Cette valeur de S varie avec B, par conséquent elle sera maximum quand le dénominateur sera minimum, c'est-à-dire quand on aura

$$B = 0$$

et l'équation de l'ellipse deviendra, en conséquence,

$$Ay^2 + Cx^2 + 1 = 0$$

ce qui indique que les axes sont des diamètres conjugués, et comme ils sont parallèles aux côtés du parallélogramme, il en

résulte que l'aire de l'ellipse sera maximum lorsque les côtés du parallélogramme seront parallèles à un système de diamètres conjugués. Cette aire maximum est donnée par

$$S = \pi p n \sin \theta$$

6. — *De toutes les ellipses circonscrites à un même parallélogramme, quelle est la plus petite en surface?*

Prenons pour axes les diagonales du parallélogramme, qui passent, comme on sait, par le centre de la courbe, et représentons leurs longueurs par $2a$ et $2b$. L'équation de l'ellipse sera de la forme

$$Ay^2 + Bxy + Cx^2 + 1 = 0,$$

et sa surface sera exprimée par

$$S = \frac{2\pi \sin \theta}{\sqrt{4AC - B^2}}$$

or, l'ellipse devant passer par les sommets A et B du parallélogramme, on devra avoir :

$$Ab^2 + 1 = 0$$

$$Ca^2 + 1 = 0$$

d'où l'on tire :

$$AC = \frac{1}{a^2 b^2}$$

et par suite,

$$S = \frac{2\pi \sin \theta}{\sqrt{\frac{4}{a^2 b^2} - B^2}}$$

sous cette forme on voit que la valeur de S sera minimum quand le dénominateur sera maximum, donc quand on aura

$$B = 0$$

ce qui indique que les diagonales du parallélogramme doivent former un système de diamètres conjugués.

La valeur minimum de S est donnée par

$$S = \pi ab \sin \theta.$$

J. MISTER et J. NEUBERG.

Bruges, février 1865.

ANALYSES ET COMPTES-RENDUS.

EPIGRAMMATUM ANTHOLOGIA PALATINA cum Planudets et appendice nova epigrammatum veterum ex libris et marmoribus ductorum, annotatione inedita BOISSONADII, CHARDONIS DE LA ROCLETTE, BOTHEII, partim inedita JACOBSII, metrica versione HUGONIS GROTHII, apparatu critico et brevi commentario instruxit FRED. DÜBNER. Græce et Latine. Volumen primum. Parisiis, editore Ambrosio Firmin Didot. MDCCCLXIV. Un vol. gr. 8° XXIV et 572 pp. à 2 col.

L'on sait que vers l'an 60 avant notre ère, un poète, homme d'esprit, nommé Méléagre et natif de Gadara en Syrie, entreprit le premier de faire un choix des charmantes épigrammes composées par de nombreux poètes depuis les origines de la littérature grecque. Il forma de toutes ces fleurs une *couronne* à laquelle il ajouta ses productions personnelles. Cet exemple fut suivi, un siècle après, par Philippe de Thessalonique : il joignit à ses poésies les épigrammes écrites depuis, jusqu'au temps d'Hadrien ou d'Antonin le Pieux. D'autres collections eurent pour auteurs Palladas ou Palladius, Léonidas et Nicomède ; un recueil plus important fut composé au 7^e siècle, sous le nom de *cycle*, par Agathias de Myrine, lui-même poète distingué. Trois siècles après, Constantin surnommé Céphalas résolut de former un seul corps de tous ces anciens recueils et de le diviser en différentes parties d'après les sujets traités. Cette vaste Anthologie fit disparaître la *couronne* de Méléagre et celles de ses successeurs ; elle faillit avoir le même sort, au 14^e siècle, lorsque Maxime Planude fit une nouvelle collection d'épigrammes, dans laquelle il passa ce qui blessait ses sentiments moraux et modifia les passages qui lui semblaient altérés ou inintelligibles.

Dès la restauration des lettres anciennes l'Anthologie de Planude acquit une grande célébrité ; elle fut fréquemment éditée et traduite. On ignorait l'existence de l'Anthologie de Céphalas, dont un seul manuscrit avait été sauvé ; Saumaise, âgé de 18 ans mais possédant déjà alors un savoir étendu, le découvrit en 1606 à Heidelberg dans la bibliothèque palatine. Heureux de sa trouvaille, le jeune savant confronta aussitôt le précieux *codex* avec la collection de Planude, et annota de nombreuses variantes, que Buhérius fit mettre plus tard en marge de l'édition de Wechélius publiée à Francfort en 1600. Après la prise d'Heidelberg en 1623, l'Anthologie palatine fut envoyée à Rome et placée au Vatican ; de là elle passa à Paris en 1797 et fut rendue à Heidelberg en 1815.

Saumaise avait promis de donner une édition complète de l'Anthologie de Céphalas, mais distrait par de nombreux travaux il ne put accomplir son projet, et jusqu'à notre siècle l'importante collection ne fut connue que par des fragments et des extraits. Enfin il se trouva un savant doué de toutes les qualités requises pour mener à bonne fin une entreprise aussi difficile : c'était Chardon de la Rochette. Déjà il avait publié un spécimen de son œuvre dans ses remarquables *Mélanges de critique et de philologie* (Paris 1812) ; il était près de l'achever, lorsque vieux et pauvre il dut vendre, à vil prix, pour du pain, le fruit des labeurs d'une grande partie de sa vie. En 1838 ces papiers furent achetés par la bibliothèque royale de France, qui les possède encore. L'espoir du malheureux Chardon s'étant évanoui, Jacobs, qui peu d'années auparavant venait de donner une nouvelle édition des *Analektes* de Bruck avec de savants commentaires, publia le premier le texte complet de l'Anthologie palatine d'après une copie faite

à Rome par Spaletti et conservée à la bibliothèque de Gotha. Cette première édition parut à Leipsick de 1813 à 1814; en 1817 Jacobs publia un 3^{me} volume contenant l'apparat critique et les variantes fournies par Paulssen après un examen attentif du codex lui-même.

Quelques années plus tard, en 1826, Jacobs fit paraître un choix d'épigrammes avec un fort remarquable commentaire, dans la collection qui porte son nom et celui de Rost. Un second choix fut publié en 1842, à Berlin, par le célèbre Meineke avec des notes critiques de la plus grande importance. D'un autre côté plusieurs savants contribuèrent, par des dissertations spéciales, à épurer le texte souvent altéré de l'Anthologie et à en faciliter l'intelligence. Parmi eux il faut signaler en premier lieu Alphonse Hecker, enlevé si jeune hélas! à la science et à l'enseignement. Sa *Commentatio critica de Anthologia Graeca* publiée en 1843 à Leyde, et refondue ensuite dans le livre intitulé *Commentationis criticae de Anthologia Graeca pars prior*, ibid. 1852, restera comme un monument de vaste érudition et de judicieuse critique. Mais malgré ces travaux on ne songea pas à revoir le texte complet de Jacobs, quand M. Didot résolut de faire entrer l'Anthologie dans sa Bibliothèque des auteurs grecs. Il comprit que ce recueil de petites pièces traitant de tous les détails de la vie grecque et embrassant un ensemble de près de 18 siècles, ne recevrait pas une lumière suffisante de la traduction latine seule, et désira en conséquence le faire accompagner d'un commentaire court et substantiel. Le savant éditeur arrêta ce plan dès 1835, mais de nombreuses années devaient s'écouler avant qu'il le vît réalisé. La préface du présent volume, écrite, soit dit en passant, en fort bon latin, nous donne à ce sujet de curieux renseignements.

M. Boissonade, raconte-t-elle, voulut bien se charger de l'édition désirée, et certes personne plus que lui n'était à la hauteur d'une si rude tâche, mais, après un travail de trois ans, il recula devant l'idée de donner des notes déjà connues, comme il le fallait bien en beaucoup d'endroits, et il abandonna une œuvre si heureusement commencée. M. Didot s'adressa alors à Jacobs; celui-ci, tout en déclinant la proposition de faire une édition nouvelle, revit avec attention celle qu'il avait déjà publiée, la corrigea et ajouta de nombreuses notes critiques. Bothe, chargé de la traduction latine, mourut avant d'avoir achevé son œuvre, en même temps que la France eut à pleurer la perte de Boissonade; cependant le travail de l'un et de l'autre fut recueilli et transmis à M. Didot. De précieux trésors se trouvèrent ainsi réunis; c'est à M. Dübner que fut confié le soin de les éditer et de les compléter. Le talent avec lequel le grand helléniste s'en est acquitté, forme de la nouvelle édition de l'Anthologie, non-seulement un des ouvrages les plus importants de la Bibliothèque grecque, mais encore un des livres les plus remarquables qui auront vu le jour, à notre époque, dans le vaste champ de la philologie classique.

On y trouve d'abord le commentaire inédit de Boissonade, riche en rapprochements ingénieux, en détails archéologiques peu connus, en fines appréciations littéraires, en conjectures judicieuses, unissant enfin l'érudition allemande à l'esprit et au goût français. Nous pouvons dire la même chose des notes peu nombreuses de Chardon de la Rochette. Bothe a fourni plusieurs conjectures ou explications nouvelles, souvent t. téraires mais provoquant toujours la réflexion. Le beau commentaire de Jacobs est reproduit en résumé, avec plusieurs notes ou

leçons inédites. M. Dübner y a joint tout le travail de Hecker, de Meineke, de Schneidewin, d'Unger, de Piccolos et des autres critiques qui ont écrit sur l'Anthologie : dans les passages importants il reproduit textuellement leurs paroles, dans les autres il donne leur opinion en résumant les motifs. Mais le savant éditeur ne s'est pas borné à faire connaître l'œuvre de ses devanciers; il compare les leçons et les explications proposées, donne la raison de sa préférence et fort souvent il trouve la vraie leçon ou le véritable sens là où les autres avaient cherché en vain. La critique de l'Anthologie vient d'entrer ainsi dans une phase nouvelle. Certes on est loin encore d'avoir reconstitué partout le texte des trois cents poètes dont les épigrammes sont réunies dans ce vaste recueil, et d'avoir résolu tous les problèmes que soulèvent des poésies si variées, mais quelle que soit la nature des travaux ultérieurs, l'édition de M. Dübner devra leur servir de base et de point de départ, s'ils veulent aboutir à un résultat sérieux.

Le volume paru renferme les sept premiers chapitres de l'Anthologie palatine. Outre le texte, le commentaire et l'apparat critique complet, on y trouve une traduction latine littérale très-correcte, faite en partie par Boissonade, en partie par Bothe et en partie par M. J. Lapaume. M. Didot a eu l'excellente idée d'y joindre la traduction en vers latins de Hugo Grotius, chef-d'œuvre d'élégance.

LES INSCRIPTIONS GRECQUES du Musée impérial du Louvre interprétées par W. FROEHNER. Paris, 1865. In-8° de pp. XX et 356.

Voilà un de ces livres rares qui tiennent plus que le titre ne promet. M. Frœhner, attaché depuis plusieurs années à l'administration du Musée impérial du Louvre, vit au milieu de ces monuments et jouit de tout le loisir nécessaire pour les étudier à fond. Aussi s'est-il tout d'abord attaché (ce que le titre ne dit pas) à les transcrire sur le monument même, et à en donner une copie bien authentique. De là un grand nombre de rectifications dans des textes souvent copiés par des voyageurs plus ou moins pressés ou par des mains mercenaires. L'interprétation, aussi succincte que solide, de chaque inscription est précédée d'une traduction française et suivie de la description, ainsi que de toutes les notions qu'on a pu recueillir sur la provenance du monument ou de la pierre. En bornant là ses soins, M. Frœhner pouvait évidemment regarder sa tâche comme remplie; mais il a voulu se charger en outre du travail fort considérable d'une *bibliographie* complète sur chacune des inscriptions, et d'une introduction très-intéressante sur les origines et l'histoire de ce Musée. En un mot, il a fait un ouvrage agréable et utile à tous ceux qui s'intéressent à l'archéologie de la Grèce.

ARITHMÉTIQUE ÉLÉMENTAIRE RAISONNÉE ET APPLIQUÉE suivie des premiers éléments d'algèbre, par MM. J.-N. NOEL, professeur émérite à l'université de Liège, et F.-A. MOUZON, directeur à l'école moyenne de l'État, à Bruges. Deuxième tirage.

Les auteurs viennent de faire paraître une seconde édition de leur ouvrage. La première avait paru en 1863. Un débit aussi rapide est la meilleure preuve du mérite du livre.

Un traité élémentaire d'arithmétique, pour ne pas rebuter les commençants, doit s'appliquer à dissimuler les difficultés de la science par la simplicité de la

forme. Si une érudition trop savante embarrasse et fatigue au début des études, si elle éblouit l'élève plus qu'elle ne l'éclaire, et si son effet ordinaire est d'amener en lui le découragement, il ne faut pas cependant non plus en voulant être trop élémentaire devenir trop superficiel. Les premières notions de l'arithmétique doivent être présentées avec concision et de plus être sérieuses. Ces qualités se rencontrent en grande partie dans cet ouvrage. Les auteurs n'ont jamais perdu de vue qu'ils s'adressaient à de jeunes intelligences et que leurs élèves étaient censés n'avoir aucune notion de ce qu'ils voulaient leur apprendre. Toutes les démonstrations sont données au moyen d'un exemple particulier. Cette méthode convient parfaitement à l'enseignement élémentaire; elle attire l'attention des élèves, qu'une généralisation trop abstraite rebute. Des applications très-intéressantes servent d'exercices et montrent l'utilité des théories.

Le livre est suivi des éléments d'algèbre à l'usage des écoles moyennes. Dans un traité très-élémentaire les auteurs ne pouvaient pas entrer dans de grands développements, et cependant les diverses théories ont été exposées avec clarté et surtout avec assez de rigueur pour ne laisser aucun doute dans l'esprit des jeunes élèves. Comme pour l'arithmétique des exercices très-nombreux complètent chaque théorie.

X.

ACTES OFFICIELS.

La démission offerte par le sieur *Vermeren*, maître de calligraphie à l'athénée de Mons, est acceptée.

— Le sieur *Van Campenhout*, pléban-doyen de Malines, est nommé inspecteur ecclésiastique cantonal des écoles primaires pour le doyenné de Malines, en remplacement du sieur *Vander Linden*, démissionnaire. — Le sieur *Devos* est nommé aux mêmes fonctions pour les cantons de Gand, en remplacement du sieur *Sonneville*, appelé à d'autres fonctions.

— Le sieur *Verdeyen*, docteur en philosophie et lettres et docteur en droit, est nommé inspecteur cantonal de l'enseignement primaire pour le troisième ressort (Malines) de la province d'Anvers, en remplacement du sieur *Proost*, appelé à un autre emploi.

— Le *Moniteur* publie (n° 105) le compte-rendu, pour l'année 1863 de la caisse de pensions des veuves et orphelins des membres du corps administratif et enseignant des établissements d'instruction moyenne dirigés par l'État.

— CONCOURS UNIVERSITAIRE. Trois concurrents ayant obtenu provisoirement, pour leurs mémoires rédigés à domicile, plus de la moitié du maximum des points, sont déclarés admissibles aux deux dernières épreuves (concours en loge et défense publique du mémoire rédigé à domicile). Ce sont les sieurs : *De Jaer* (Émile-Joseph-Léon), de Namur, élève de l'université de Liège, candidat en sciences physiques et mathématiques, élève ingénieur des mines (4^e année), pour son mémoire en réponse à la question de sciences naturelles; *De Ridder* (Remy), de Morteghem, candidat en droit, élève de l'université de Gand, pour son mémoire en réponse à la question de droit moderne; *Van Wetter* (Polynice-Alfred-Remy), d'Audenarde, candidat en droit, élève de l'université de Gand, pour son mémoire en réponse à la question de droit romain.

Quatre mémoires n'ont pas obtenu la moitié des points, savoir : un pour la question de philosophie, deux pour la question de sciences physiques et mathématiques, un pour la question de sciences naturelles.

Un arrêté ministériel du 6 avril a déterminé les séries dans lesquelles seront désignées par la voie du sort les questions à traiter en loge pour les concurrents déclarés admissibles.

— **ÉCOLE MILITAIRE.** Le concours annuel s'ouvrira le 18 septembre pour l'admission à la division des armes spéciales, et le 18 décembre pour l'admission à la section d'infanterie et de cavalerie.

Les inscriptions seront prises à l'école militaire, par les candidats eux-mêmes ou par des personnes habitant Bruxelles, avant le 18 août, pour les armes spéciales, et avant le 18 novembre pour la division d'infanterie et de cavalerie.

Il sera facultatif de se faire inscrire pour les deux épreuves.

Chaque candidat inscrit recevra, à domicile, un avis qui lui fera connaître le jour de son examen.

Douze élèves environ seront admis cette année pour les armes spéciales et vingt élèves environ pour l'infanterie et la cavalerie.

Voir au *Moniteur* du 17 avril le programme des connaissances exigées pour l'admission à l'école militaire.

— Le gouvernement ayant ouvert deux concours de poésie, l'un en français, l'autre en flamand, pour les cantates destinées au grand concours de composition musicale de cette année, annonce qu'avant le 15 avril, terme fatal, 44 pièces en français et 16 en flamand étaient parvenues au secrétariat de l'Académie.

LOI SUR LES PENSIONS CIVILES. — Le projet de loi apportant des modifications aux lois sur les pensions civiles, adopté par la chambre des représentants dans la séance du 7 avril, et par le sénat dans la séance du 24 avril, vient de recevoir la sanction royale. En voici le texte.

Léopold, roi des Belges, à tous présents et à venir salut.

Les Chambres ont adopté et Nous sanctionnons ce qui suit :

Art. 1^{er}. Par modification à la loi du 21 juillet 1844, et à celle du 17 février 1849, sur les pensions civiles et ecclésiastiques, les membres du corps administratif et enseignant des établissements d'instruction moyenne dirigés par le gouvernement, peuvent être mis à la pension, sur leur demande, à l'âge de 55 ans révolus, et par mesure d'office, à l'âge de 60 ans accomplis.

Art. 2. La pension sera liquidée à raison, pour chaque année de service, de $\frac{1}{60}$ de la moyenne du traitement dont l'intéressé aura joui pendant les cinq dernières années.

Art. 3. Les diplômes ci-après désignés sont comptés dans la liquidation de la pension, savoir :

Pour $\frac{4}{60}$: le diplôme de professeur agrégé de l'enseignement moyen du degré supérieur; le diplôme de docteur en philosophie et lettres; le diplôme de docteur en sciences physiques et mathématiques et le diplôme de docteur en sciences naturelles;

Pour $\frac{2}{60}$: le diplôme de capacité pour l'enseignement des langues vivantes; le diplôme de professeur agrégé de l'enseignement moyen du degré inférieur et le diplôme d'instituteur primaire;

Chaque titulaire ne pourra se prévaloir que du diplôme relatif aux fonctions qu'il remplissait au moment de sa mise à la retraite.

Par mesure transitoire, les diplômes de candidats en philosophie et lettres et de candidats en sciences préparatoires au doctorat dans les mêmes facultés, seront également comptés pour deux soixantièmes aux professeurs des athénées et des collèges qui ne possèdent point le diplôme de docteur ou celui de professeur agrégé, et dont l'entrée en fonctions a précédé la mise en vigueur définitive de la loi du 1^{er} juin 1850.

Art. 4. Lorsque des membres du corps administratif et enseignant des établissements d'instruction moyenne dirigés par le gouvernement passent dans des établissements dirigés par la province ou par la commune, et sont admis à la pension comme membres du même corps, chaque année de services rendus par eux à l'État leur sera comptée, dans la liquidation de leur pension, d'après les bases déterminées par la présente loi, sauf à régler avec le trésor la quote-part de la pension afférente à la durée des services rendus soit à l'État, soit à un établissement communal ou provincial.

Le même principe sera appliqué à la pension de leurs veuves et orphelins.

Il sera également tenu compte par le trésor, aux intéressés admis à la pension, des services rendus par eux dans l'enseignement moyen communal ou provincial, et pour lesquels ils n'ont pu participer, soit à une caisse locale, soit à la caisse centrale de prévoyance des instituteurs et professeurs urbains.

Art. 5. La base d'un soixantième par année de service est substituée à celle d'un soixante-cinquième, dans les cas prévus par l'art 9, § 2, de la loi du 1^{er} juin 1850.

Art. 6. Les articles qui précèdent sont applicables à l'inspecteur général et aux inspecteurs de l'enseignement moyen.

Promulguons la présente loi, ordonnons qu'elle soit revêtue du sceau de l'État et publiée par la voie du *Moniteur*.

Donné à Laeken, le 26 avril 1863.

LÉOPOLD.

NOUVELLES DIVERSES.

ACADÉMIE D'ARCHÉOLOGIE DE BELGIQUE. *Programme du concours de 1867.*

I. Prix : 500 francs. Faire connaître la vie de l'hérésiarque Tanchelin ou Tanchelm, exposer ses doctrines et en apprécier l'influence sur les idées religieuses des Anversois au XII^e siècle.

II. Prix : 500 francs. Présenter la topographie des voies romaines du territoire actuel de la Belgique, et déterminer les localités modernes correspondant aux stations indiquées dans l'itinéraire d'Antonin et sur la carte de Peutinger.

L'auteur fournira les cartes et les croquis manuscrits nécessaires à l'intelligence de son mémoire. Il indiquera sur ces plans les raccordements des voies romaines de la Belgique avec celles de la France, de l'Allemagne et des Pays-Bas.

III. Prix : 250 francs (fondé par la province d'Anvers). Faire l'histoire politique du territoire de la province d'Anvers.

L'auteur indiquera, depuis les temps les plus anciens jusqu'à l'époque de la constitution actuelle de la province, les mutations apportées aux circonscriptions des diverses parties de ce territoire.

Il fournira les cartes et les croquis manuscrits nécessaires à l'intelligence de son mémoire.

Indépendamment de ces prix l'Académie décernera à chaque auteur couronné une médaille en vermeil.

Les mémoires devront être rédigés en français ou en flamand; ils seront adressés francs de port au secrétaire perpétuel, chaussée de Malines 81, à Anvers, avant le 1^{er} février 1867.

— **JURYS DE GRADUÉ EN LETTRES.** Voici les résultats officiels des examens subis devant les jurys de gradués en lettres pendant la session de 1864. Nous donnons le chiffre des élèves inscrits, admis, ajournés, absents pour motifs légitimes, absents sans motifs légitimes, refusés.

Examen de gradués en lettres.

	Inscrits.	Admis.	Ajournés.	Abs. l.	Abs. s. m.	Refus.
Athénées royaux.	113	98	9	2	1	5
Collèges communaux.	41	31	7	»	»	5
Collèges patronnés.	23	20	2	1	»	»
Collèges libres et étrangers.	213	178	25	»	5	7
Études privées.	21	12	4	»	1	4
Totaux.	413	539	47	3	7	17

Examen préalable pour la pharmacie et le notariat.

	Inscrits.	Admis.	Ajournés.	Abs. l.	Abs. s. m.	Refus.
Athénées royaux.	19	14	1	»	»	4
Collèges communaux.	5	3	1	»	1	»
Collèges patronnés.	10	6	1	»	1	2
Collèges libres et étrangers.	59	52	4	»	1	2
Études privées.	23	13	1	»	2	7
Totaux.	116	88	8	»	5	15

Examen supplémentaire.

	Inscrits.	Admis.	Ajournés.	Abs. l.	Abs. s. m.	Refus.
Athénées royaux.	11	10	1	»	»	»
Collèges communaux.	»	»	»	»	»	»
Collèges patronnés.	»	»	»	»	»	»
Collèges libres et étrangers.	8	4	2	»	»	2
Études privées.	23	18	1	1	1	2
Totaux.	42	32	4	1	1	4

Nécrologie. — En Belgique : *M. Adolphe Scheler*, professeur de zootechnie à l'Institut agricole de Gembloux, traducteur du *Livre de la nature*; — *M. Jules Dugniolle*, secrétaire de la commission royale des monuments et greffier du conseil des mines; — *M. Auguste De Laveleye*, directeur et propriétaire du *Moniteur des intérêts matériels*, à Bruxelles; — *M. Gonot*, ingénieur en chef du Hainaut, à Mons; — *M. Magnée*, calligraphe, à Bruxelles.

A l'étranger : *M. Valenciennes*, membre de l'Institut, à Paris; — *M. Th.-H. Barrau*, rédacteur en chef du *Manuel général de l'instruction primaire*, à Paris; — l'amiral *Fitzroy*, l'éminent météorologiste, à Londres; — *M. A. Gresfly*, un des meilleurs géologues de la Suisse, à Soleure; — *M. Passalacqua*, directeur du musée d'antiquités égyptiennes, à Berlin.

REVUE DE L'INSTRUCTION PUBLIQUE

EN BELGIQUE.

Numéro 6.

Juin 1865.

HISTOIRE DE JULES CÉSAR.

Tome premier. Paris, Henri Plon, mars 1865. 1 vol. gr. in-8° de VII-419 pp., accompagné d'un atlas de quatre cartes.

(Suite. — Voir la livraison d'avril.)

Dans notre précédent article nous avons résumé l'histoire de César jusqu'à la fin de la conspiration de Catilina (ch. III, §§ 5 et 6). Nous allons continuer cette analyse, en l'accompagnant des réflexions que les divers points pourront nous suggérer.

L'an 692 César exerça la préture urbaine. Pompée venait de vaincre Mithridate, et César mit dès lors tout en œuvre pour l'attacher à sa personne et à son parti. Il contribua plus que tout autre à lui faire décerner des honneurs inusités; « bien plus, il fit tous ses efforts pour lui réserver une de ces satisfactions d'amour-propre auxquelles les Romains attachaient un grand prix. Les personnes chargées de réédifier un monument public obtenaient, à la fin des travaux, l'honneur d'y graver leur nom. Catulus avait fait inscrire le sien sur le temple de Jupiter, incendié au Capitole en 674, et dont la reconstruction lui avait été confiée par Sylla. Ce temple n'était pas entièrement terminé. César réclama contre cette illégalité, accusa Catulus d'avoir détourné une partie de l'argent destiné à cette restauration, et proposa de charger Pompée, à son retour, d'achever l'œuvre, d'y mettre son nom à la place de celui de Catulus, et d'en faire la dédicace » (p. 344). Est-il bien certain, ainsi que l'affirme l'écrivain, que Catulus en cette circonstance soit sorti des bornes de la légalité? Il est permis d'en douter, d'après ce que rapporte Dion-Cassius XXXVII, 44. « César travailla, dit cet historien (1), pour que le nom de Catulus fût effacé du temple de Jupiter sur le Capitole, et que l'on confiât à Pompée le soin de l'achever. *Il y avait en effet*

(1) Ἐπραττε... ὅπως τὸ μὲν τοῦ Κατούλου ὄνομα ἀπὸ τοῦ ναοῦ τοῦ Αἰδὸς τοῦ Καπιτωλίου ἀφαιρεθείη... τῷ δὲ δὴ Πομπηίῳ τὰ λοιπὰ προσεξεργάσασθαι ἐπιτραπείη. ἦν γὰρ τινα, ὡς ἐν τηλικούτῳ καὶ τοιοῦτῳ ἔργῳ, ἡμιτέλεστα ἢ ἐκείνός γε ἐπλάττετο εἶναι, ὅπως ὁ Πομπήιος τῇ τε δόξαν τῆς ἐκποιήσεως αὐτοῦ λάβῃ καὶ τὸ αὐτοῦ ὄνομα ἀντεπιγράψῃ.

quelques parties à demi-achevées, comme il était naturel dans une œuvre si grande et si considérable, ou bien César feignait qu'il en fut ainsi, pour que Pompée eût la gloire de l'achèvement et qu'il pût faire graver son nom au lieu de celui de Catulus. »

Le sénat fit la plus vive résistance, pour épargner cet affront au chef de l'aristocratie et pour laver de l'accusation de *vol* (1) le plus honnête homme de Rome (2). L'auteur y voit une « preuve que dans cette circonstance encore il s'agissait bien d'une lutte de partis. » C'était sans doute une lutte de partis, mais c'est César qui l'avait provoquée. Celui-ci voyant que sa proposition n'avait aucune chance de réussir, la retira, ou pour nous servir des paroles de l'auteur « il dut céder à la force. »

Dans la même année César trouva moyen de désunir encore davantage Pompée et l'aristocratie. Le tribun Métellus Népos, lieutenant de Pompée, proposa le rappel de celui-ci pour maintenir l'ordre dans la ville. Selon l'auteur, cette proposition fut une suite de la réaction du sentiment public contre la conduite du sénat dans le procès de Catilina; nous y voyons plutôt une nouvelle menée de César; la mesure prise contre lui par le sénat prouve du moins que telle était la pensée de ce corps. On connaît le résultat de la proposition; l'on sait qu'après deux batailles, Métellus et César durent céder le forum. A la suite de ces troubles le sénat, « destitua » selon l'auteur « Métellus de ses fonctions de tribun et César de celles de préteur. » Mais la destitution d'un magistrat était un acte tout-à-fait illégal et même impossible, le magistrat romain devant abdiquer lui-même son pouvoir. Cette abdication fut réclamée de Lentulus convaincu de haute trahison (3). Il serait étrange que le sénat, assemblée conservatrice, se fût laissé entraîner par la colère à commettre une illégalité semblable. Aussi cela ne ressort pas du passage de Suétone cité par l'auteur en note; cet historien dit seulement qu'on empêcha César et Métellus d'exercer leurs fonctions, c'est-à-dire qu'on les suspendit : *donec ambo administratione rei publicae*,

(1) κλοπῆς γὰρ αὐτὸν ᾔθουνε. Dion Cassius I. c.

(2) Dion Cassius dit de lui XXXVI, 30 [13] ἡδοῦντο πάντες αὐτὸν καὶ ἐτίμων αἱ τὰ συμφέροντά σφισι καὶ λέγοντα αἰεὶ καὶ πράττοντα.

(3) Salluste *Catilina* 47 senatus decernit, uti *abdicato magistratu* Lentulus, itemque ceteri in liberis custodiis habeantur. Dion Cassius XXXVII, 34 καὶ τοῦτου ὁ Λέντουλος ἀπειπεῖν τὴν στρατηγίαν ὑπὸ τῆς γεροντίας ἀναγκασθεὶς. Cicéron *Catilina* III, 6 ita censuerunt ut P. Lentulus, cum se praetura abdicasset, tum in custodiam traderetur; et plus loin P. *Lentulus... magistratu se abdicavit.*

decreto patrum submoverentur (ch. 16). César ne fut donc pas forcé d'abdiquer et il put être rétabli sans aucune formalité dans l'exercice de la préture. Toutefois la destitution de Métellus semble avoir été proposée par un membre et avoir été rejetée par Caton, comme il ressort d'un passage de Plutarque (1). C'est donc à tort que l'auteur attribue (p. 356) à Caton un acte qu'il a empêché de poser (2).

Le reste du paragraphe est consacré au récit de l'accusation de César devant le tribunal de Novius Niger, qui n'était pas « questeur, » mais quaesitor, c'est-à-dire *judex quaestionis* (3), et à l'énumération des maîtresses du grand homme, d'après Suétone ch. 50 (4). Nous trouvons ensuite le récit de l'entrée sacrilège de Clodius dans la maison de César, pendant qu'on y célébrait les mystères de la Bonne-Déesse, et celui du procès qui s'en suivit. Ce récit aurait dû suivre celui du retour de Pompée, auquel il est postérieur. Avant de raconter ce retour l'auteur résume parfaitement le résultat des conquêtes en Asie (5); il décrit avec les détails les plus minutieux le triomphe de Pompée, et expose l'opposition qu'il rencontra. « L'envie, ce fléau des républiques, dit-il, se déchaîna contre lui. Les nobles ne cachaient pas leur jalousie; ils semblaient se venger de leurs propres appréhensions, auxquelles venaient encore se joindre des ressentiments personnels. » Certes Pompée avait des jaloux, mais ce n'est pas dans l'envie qu'il faut chercher le mobile principal de l'opposition de la noblesse. On le craignait bien plus qu'on ne lui portait envie. Il venait de licencier ses troupes, il est vrai, mais on comprenait que le « Grand » Pompée ne pourrait se résoudre à être simple particulier; l'ardeur qu'il mit à pousser au consulat deux de ses créatures était déjà un mauvais présage. Du reste Cicéron nous apprend que le motif qui fit repousser la loi agraire de Flavius, était la crainte de voir donner une nouvelle puissance à Pompée : *huic toti rationi agrariae senatus adversabatur, suspicans Pompeio novam quandam potentiam quaeri* (ad Atticum I, 18).

(1) Caton 29 ἐτι δὲ μᾶλλον εὐδοκίμησε τὴν σύγκλητον ὡρμημένην ἀτιμοῦν καὶ ἀποψηφίζεσθαι τὸν Μέτελλον οὐκ ἔκαστος, ἀλλ' ἐναντιωθεὶς καὶ παραιτησάμενος.

(2) « Il avait fait déposer Métellus, tribun, et César, préteur. »

(3) Il faut lire en effet *quaesitorem*, au lieu de *quaestorem* dans Suétone ch. 17.

(4) Lollia est sans doute femme et non fille d'Aulus Gabinus : « plurimas et illustres foeminas corrupisse : in quibus Postumiam Servii Sulpicii, Lolliam Auli Gabinii, Tertullam M. Crassi, etiam Cn. Pompeii Muciam. »

(5) A la page 347 il faut lire *Bosphore cimmérien* au lieu de *Hellespont cimmérien*.

Quoi qu'il en soit, l'opposition du sénat fut souverainement impolitique; en refusant de ratifier les actes de Pompée, il rejeta celui-ci dans les bras de César et de la démocratie, et fut cause du premier triumvirat. L'auteur a donc parfaitement raison de dire que la résistance de Caton précipita le cours des événements (p. 356). Cicéron était plus clairvoyant : il comprenait la nécessité de ne pas s'aliéner Pompée, et nous croyons qu'il appuya la loi de Flavius autant par patriotisme que par « le désir de plaire » (p. 352). L'auteur fait ressortir, après M. Massé (1), la contradiction où tomba l'orateur, en appuyant une loi qu'il avait repoussée jadis; mais il n'y a ici rien de désavantageux pour le caractère de Cicéron. L'appui actuel était aussi utile que l'avait été l'opposition d'autrefois : en déployant toutes les ressources de son éloquence pour faire rejeter le projet de Rullus, il n'avait suivi que son devoir de consul et de citoyen (2); maintenant les circonstances étaient changées; l'intérêt de la république réclamait l'adoption de la loi patronnée par Pompée, et Cicéron lui prêta l'appui de sa voix. Pour atteindre un but contraire, les moyens devaient être différents.

Pompée fut plus heureux pour la loi de Métellus Népos qui abolissait les péages de l'Italie; « cependant le sénat, est-il dit (p. 353), tenta, mais vainement d'effacer de la loi le nom de son auteur, ce qui montre, suivant Dion-Cassius, que cette assemblée n'acceptait rien de ses adversaires, pas même un bienfait. » Le passage de Dion-Cassius (XXXVII, 54) ne dit pas précisément cela; le voici : *οτι μηδὲ τὰς εὐεργεσίας παρὰ τῶν φαύλων ἀνδρῶν ἡδέως ἐδέχοντο*, c'est-à-dire que les sénateurs n'acceptaient pas volontiers les bienfaits même des hommes vils et méprisables. Métellus Népos méritait en effet cette épithète.

Nous voici à la fin du chapitre III. Le chapitre IV renferme l'histoire des années 693 à 695, pendant lesquelles César fut propréteur en Espagne et conclut le premier triumvirat.

César partit pour l'Espagne sans attendre les instructions du sénat « qui d'ailleurs ne pouvaient être prêtes de longtemps, l'assemblée ayant remis les affaires concernant les provinces consulaires après le procès de Clodius » (p. 357). Au lieu de *consulaires*, il faut lire *prétorienne*s (3). « Cet empressement était motivé, dit l'auteur, par

(1) *Des lois agraires chez les Romains*, pp. 413 sq.

(2) V. *Revue* p. 169.

(3) Cicéron *ad Atticum* I, 13 : *Senatus et de provinciis praetorum et de legationibus et de ceteris rebus decernebat, ut antequam rogatio lata esset, ne quid ageretur.*

le désir de porter secours aux alliés qui imploraient la protection romaine contre les montagnards de la Lusitanie. » Le secours de César fut efficace : les Lusitaniens vaincus se réfugièrent dans une île, appelée aujourd'hui *Peniche de Cima*, laquelle, n'étant plus complètement détachée du continent est devenue une presqu'île. » La note nous apprend qu'une reconnaissance faite par le duc de Bellune prouve à l'évidence que la presqu'île de Peniche a jadis formé une île; des citations d'auteurs portugais, ainsi qu'une lettre d'un évêque anglais datée de 1147, confirment cette opinion. La 4^e carte de l'Atlas représente la Peniche de Cima.

César ne fut pas moins utile à l'Espagne par son administration que par ses victoires. « Il s'appliqua surtout à mettre un terme aux différends qui s'élevaient chaque jour entre les créanciers et les débiteurs, en ordonnant que ceux-ci consacraient, tous les ans, les deux tiers de leurs revenus à l'amortissement de leurs dettes, ce qui, selon Plutarque, lui fit un grand honneur. Cette mesure, en effet, était un acte conservateur de la propriété; elle empêchait les usuriers romains de s'emparer de tout le capital pour être remboursés, et on verra qu'il la rendit générale pendant sa dictature. » La mesure prise pendant la dictature de César concerne aussi les dettes, mais elle diffère sensiblement de la première. D'après celle-ci les usuriers ne pouvaient saisir que deux tiers du revenu annuel, sans perdre toutefois leurs droits sur la créance entière; le dictateur au contraire ne leur laissait que le droit sur le capital, ils perdaient les intérêts et l'on retranchait même du capital les intérêts déjà payés. De plus le capital pouvait être remboursé par les biens meubles ou immeubles taxés d'après la valeur qu'ils avaient eue avant la guerre civile. Cette mesure enlevait, selon Suétone ch. 42, un quart de la créance. Elle était transitoire; il n'est guère probable qu'elle soit devenue une loi et qu'il faille y appliquer, comme le fait l'auteur, le passage suivant de Tacite (Annales VI, 46) : *Interea magna vis accusatorum in eos inrupit, qui pecuniam foenore auctitabant adversum legem dictatoris Cæsaris, qua de modo credendi possidendique intra Italiam cavetur, omissam olim, quia privato usui bonum publicum postponitur*. On ignore complètement quelle est la loi à laquelle Tacite fait allusion (v. Nipperdey ad Tac. l. c.); il est impossible d'y rapporter, avec Juste-Lipse, le passage de Dion Cassius XLI, 38.

Revenu de l'Espagne César brigua à la fois le triomphe et le con-

sulat. Obligé, par l'opposition de Caton, « d'opter entre une vaine cérémonie et le pouvoir, il n'hésita pas; » mais avant d'entrer en lice sur le Champ de Mars, il conclut avec Pompée et Crassus l'alliance qu'on a appelée *Premier triumvirat*. L'auteur expose de la manière suivante les motifs de cette union.

« Au milieu de la confusion des opinions et des intérêts, la présence d'un homme ferme dans ses desseins, à convictions profondes, illustré par de récents succès, fut, sans nul doute, un événement. Il lui fallut peu de temps pour juger la situation, et, ne pouvant encore réunir les masses par une grande idée, il pensa à réunir les chefs par un intérêt commun. Tous ses efforts eurent dès lors pour but de faire partager ses vues à Pompée, à Crassus et à Cicéron... Les historiens, en général, n'ont donné comme raison de l'entente de ces trois hommes, que l'appât de l'intérêt personnel. Certes Pompée et Crassus n'étaient pas insensibles à une combinaison favorisant leur amour pour le pouvoir et les richesses, mais on doit prêter à César un mobile plus élevé, et lui supposer l'inspiration du vrai patriotisme....

« Sans renverser des institutions qui ont donné à la République cinq siècles de gloire, on peut, par l'union intime des citoyens les plus recommandables, établir dans l'État une autorité morale qui domine les passions, modère les lois, donne plus de fixité au pouvoir, dirige les élections, maintienne dans le devoir les mandataires du peuple romain et conjure les deux plus sérieux dangers du moment : l'égoïsme des grands et l'effervescence de la foule.... Ces considérations devaient être facilement comprises de Pompée et de Crassus, acteurs dans de si grands événements, témoins de tant de sang répandu dans les guerres civiles, de tant d'idées généreuses tantôt triomphantes, tantôt abattues. Ils acceptèrent l'offre, et c'est ainsi que fut conclue une alliance appelée à tort *Premier triumvirat*. Quant à Cicéron, César l'engagea à entrer dans le pacte qui venait de se former, mais il refusa de se joindre à ce qu'il appelait une réunion d'amis. »

Cette manière d'exposer les faits nous paraît trop favorable à César; on a de la peine à croire qu'il n'a été poussé au triumvirat que par l'intérêt public, tandis que Pompée et Crassus poursuivaient des avantages privés. Il est en général très-difficile de sonder le cœur humain, de décider si au fond des actions les plus nobles il n'y a pas un sentiment d'égoïsme ou d'amour-propre; dans la cir-

constance actuelle le doute ne nous paraît guère possible. L'alliance devait surtout profiter à César : sans elle il serait peut-être devenu consul, ce qui était pourtant douteux, toute l'influence des trois hommes puissants, tout leur or et celui de Luccius n'ayant pu empêcher l'élection de Bibulus. Mais en admettant qu'il fût parvenu au consulat en 694, il devait s'attendre à voir le sénat s'opposer à tous ses actes. Jusqu'ici toute la vie de César avait été en opposition avec ce corps; « il avait résolu de saper par tous les moyens son autorité » (p. 315); « il n'avait laissé échapper aucune occasion de flétrir le régime passé » (p. 317); il ne pouvait donc espérer de voir cesser tout soupçon, déposer toute colère, dès qu'il serait revêtu du pouvoir consulaire. César pourtant ne voulait pas rester inactif, se borner à administrer sans faire des lois nouvelles; il lui fallait donc trouver une autorité supérieure au sénat, capable de briser toute résistance. Il désirait aussi un commandement important et prolongé; il aspirait à des lauriers immortels, à la conquête des Gaules. Or le sénat était peu disposé à lui confier une mission si importante et il n'accordait que pour un an le pouvoir proconsulaire. C'était donc César qui devait gagner le plus par l'union : Pompée et Crassus se créaient un rival redoutable et ne retiraient du triumvirat que des avantages secondaires. Comment donc admettre qu'ils auraient eu seuls des vues ambitieuses? Ne serons-nous pas plus dans le vrai en acceptant les raisons suivantes données par Dion-Cassius : « César, dit ce remarquable historien, réconcilia Pompée et Crassus, non qu'il désirât leur union, mais parce qu'il les voyait les plus puissants : il savait bien qu'il n'aurait pas grande force sans le secours de ces deux hommes réunis ou sans l'assistance d'un d'entre eux... D'un autre côté il ne craignit pas que leur accord ne les rendît plus puissants que lui-même; car il savait très-bien qu'il deviendrait aussitôt le maître des autres par leur amitié, et que peu après il les dominerait eux-mêmes l'un par l'autre. Et cela arriva ainsi. » (1)

Nous croirons difficilement aussi que pour le salut de Rome il ait été nécessaire d'établir une « autorité morale dominant les passions, modérant les lois, donnant plus de fixité au pouvoir, dirigeant les

(1) ἐκείνους συνήλλαξεν, οὐχ ὅτι συνενεχθῆναι σφας ἤθελεν, ἀλλ' ὅτι δυνατωτάτους τε ἑώρα ὄντας, καὶ εὖ ἠπίστατο ὅτι οὔτε χωρὶς τῆς παρ' ἐκείνων ἀμφοτέρων ἡ καὶ θωτέρου βοηθείας μέγα τι ἰσχύσει (XXXVII, 55) οὐτ' αὖ ἐφοβήθη μὴ καὶ συμπρονήσαντες κρείττους αὐτοῦ γένοιενται. πάνυ γάρ εὖ ἠπίστατο ὅτι τῶν μὲν ἄλλων εὐθὺς διὰ τῆς ἐκείνων φιλικίας, αὐτῶν δ' οὐ πολλῶ ὑπερὸν δι' ἁλλήλων κρατήσοι· καὶ ἔσχευεν οὕτω. (Ib. 56).

élections, maintenant dans le devoir les mandataires du peuple romain, » c'est-à-dire de détruire toute liberté et de ne reconnaître d'autre volonté que celle des triumvirs. N'y avait-il donc plus des forces assez vives dans l'État romain pour conjurer les maux, sans renverser ce qui avait donné à la république « cinq siècles de gloire? » Fallait-il couper le membre malade au lieu de le guérir, et tuer la république sous le prétexte de la sauver?

Enfin il ne nous semble pas démontré que César ait engagé Cicéron à entrer dans l'alliance. L'auteur cite à l'appui de son opinion un passage du discours pour les provinces consulaires ch. 17 : *me in tribus sibi conjunctissimis consulibus esse voluit*; mais la place même de cette phrase mise entre *me ille ut vigintiviratum acciperem rogavit et mihi legationem quam vellem quanto cum honore vellem detulit*, montre qu'il est question ici d'une offre d'une nature inférieure faite pendant le consulat de César. Aussi les anciens commentateurs Hottoman et Paul Manuce y ont vu la proposition de faire partie, avec Pompée et Pison, gendre et beau-père de César, des vingt commissaires chargés d'exécuter la loi agraire. De plus l'opinion de l'auteur est contraire à un passage d'une lettre de Cicéron à Atticus II, 3. *Aut fortiter resistendum est, écrit-il, legi agrariae, in quo est quaedam dimicatio sed plena laudis, aut quiescendum, quod est non dissimile atque ire in Solonium aut Antium : aut etiam adjuvandum, quod a me aiunt Caesarem sic exspectare ut non dubitet. Nam fuit apud me Cornelius, hunc dico Balbum Caesaris familiarem*. IS AFFIRMABAT ILLUM OMNIBUS IN REBUS MEO ET POMPEII CONSILIOUSURUM, DATURUMQUE OPERAM UT CUM POMPEIO CRASSUM CONJUNGERET. Ne ressort-il pas à l'évidence des dernières paroles que, lors de la discussion de la loi agraire, Cicéron, comme tout le monde, ignorait encore l'existence du pacte formé l'année précédente? Enfin si César avait fait à l'orateur une proposition aussi honorable, il n'aurait pas manqué de s'en vanter d'abord dans ses lettres à Atticus et plus tard dans ses discours.

« Les grands, ne pouvant réussir à évincer César, résolurent de lui adjoindre Bibulus, qui, déjà son collègue dans l'édilité et dans la préture, s'était montré constamment son adversaire. Chacun contribua de sa bourse pour influencer les élections; Bibulus dépensa des sommes considérables, et l'incorruptible Caton lui-même, qui avait fait le serment solennel de poursuivre en justice quiconque achèterait les suffrages, donna sa quote-part, avouant cette fois qu'il

fallait, dans l'intérêt public, faire fléchir ses principes. Cicéron ne se montrait pas plus austère, et il exprimait quelque temps auparavant, à Atticus, la nécessité d'acheter le concours des chevaliers. Les plus honnêtes, on le voit, étaient entraînés, par la force des choses, dans le courant d'une société corrompue (p. 371). »

Le passage cité de la lettre à Atticus n'a aucun rapport avec l'élection de César; il concerne la remise d'une partie des sommes dues à l'État pour le fermage des impôts de l'Asie. Cicéron était d'avis de retenir les chevaliers par une perte du trésor, avis qualifié, p. 346, de l'épithète de très-politique; il proposait une mesure dépassée par César pendant son consulat. Cette mesure considérée ici comme un acte malhonnête, deviendra juste et équitable quand elle sera prise par César : « César, devenu consul, s'empressa, autant par équité que par politique, de proposer une loi pour décharger les publicains du tiers des sommes dont ils étaient redevables (p. 383). »

Le chapitre cinquième, un des plus remarquables du livre, est consacré tout entier au récit des actes de César pendant son consulat. « Tant qu'il n'est pas au pouvoir, dit l'auteur, exempt de responsabilité, il marche invariablement dans la voie qu'il s'est tracée, ne transige avec personne, poursuit sans ménagement les adhérents du parti opposé, et soutient énergiquement ses opinions, au risque de blesser ses adversaires; mais, une fois consul, il abdique tout ressentiment et fait un appel loyal à ceux qui veulent se rallier à lui; il déclare au sénat qu'il n'agira pas sans son concours, qu'il ne proposera rien de contraire à ses prérogatives. » Dion-Cassius cité pour garant de la dernière proposition énonce une idée différente; voici ses paroles : « L'année suivante César résolut de flatter entièrement le peuple pour l'attirer encore plus de son côté. Désirant aussi paraître faire les affaires des nobles, pour ne pas les avoir pour ennemis, il leur dit souvent qu'il ne proposerait rien qui ne fût en même temps utile pour eux (1). » Du reste si la déclaration de César avait été telle que le prétend l'auteur, elle n'aurait guère été sincère, car le consul fit passer des projets de lois contraires aux prérogatives du sénat, entre autres sa nomination au gouvernement des Gaules.

(1) τῷ δὲ ἐξῆς ἔτι ὁ Καῖσαρ τὸ σὺμπαν θεραπεύσαι πλῆθος ἠθέλησεν, ὅπως σφῶς ἔτι καὶ μᾶλλον σπετερίσῃται. βουλευθεὶς δὲ καὶ τὰ τῶν δυνατῶν δοκεῖν, ἵνα μὴ καὶ δι' ἀπεχθείας αὐτῷ ὦσι, πράττειν, εἰπέ σφι πολλὰκις ὅτι οὕτε γράφοι τι ὃ μὴ καὶ ἐκείνοις συνοίσει (XXXVIII, 1).

« César devait croire, dit l'auteur ensuite, que ces offres de coopération seraient accueillies. Devant les périls d'une société profondément troublée, il supposait aux autres les sentiments qui l'animaient lui-même. L'amour du bien public, la conscience de s'y dévouer tout entier, lui donnaient dans le patriotisme d'autrui cette confiance sans réserve qui n'admet ni les rivalités mesquines, ni les calculs de l'égoïsme : il se trompait. Le sénat n'avait que des préjugés, Bibulus que des rancunes, Cicéron qu'un faux amour-propre. » Nous doutons fort que César ait eu tant de confiance dans ses offres de conciliation ; comme nous venons de le dire, le sénat devait se défier d'un consul dont toute la conduite passée lui avait été hostile. Ce n'étaient pas de purs préjugés, mais une crainte sérieuse qui le faisait résister aux actes de son adversaire ; il savait du reste que la demande de César n'était faite que pour la forme, et qu'il était bien décidé à chercher ailleurs ce qui lui serait refusé.

Un des premiers actes de César pendant son consulat fut de proposer une loi agraire. Les dispositions de cette loi ont été généralement mal comprises. On a cru qu'il n'y a eu qu'une seule loi agraire et que dès le principe le consul fit distribuer le territoire de la Campanie et de Stella. Telle est l'opinion des historiens les plus considérables, de MM. Drumann et Mommsen, ainsi que de M. Massé dans son remarquable ouvrage cité plus haut (1). L'auteur prouve, avec beaucoup d'érudition, qu'il y a eu deux lois agraires, l'une exceptant la Campanie, l'autre distribuant précisément ce territoire et celui de Stella. César ne les avait pas compris dans son premier projet, pour ne pas priver le trésor des revenus de ces riches domaines (2), mais « irrité des obstacles qu'il avait rencontrés » il les fit comprendre, par une nouvelle loi, dans la distribution du do-

(1) M. Massé doute même si peu de la vérité de cette opinion que nous lisons dans son livre la note suivante (p. 423) : « M. Giraud (Hist. de la propriété, I, p. 180) a cité, d'après Goëz (Rei agr. script. p. 350), ce passage comme un des articles de la loi Julia : *Ager qui publicus est populi romani, excepto Campano, civibus qui agrum non habent, nomenque suum profitebuntur, per XX viros dividitor*. Les mots *excepto Campano* sont un contre-sens formel. On exceptait si peu ce domaine que c'était précisément lui que César partageait. La restauration est bien maladroite. C'est une nouvelle preuve de la nécessité, si bien indiquée par Niebuhr, de donner une édition tolérable des *agrimensores*. » Pourtant Dion-Cassius dit de même XXXVIII, 1 : τήν χώραν τήν κοινήν ἅπασαν πλὴν τῆς Καμπανίδος ἐνεμε.

(2) Dion-Cassius, l. c. ταύτην γὰρ ἐν τῷ δημοσίῳ ἐξείρετον διὰ τὴν ἀρετὴν συνεισβούλευσεν εἶναι.

maine public. Cette seconde mesure prise *ab irato* souleva le plus grand orage de l'opposition, car elle enlevait aux finances de l'État une de ses principales ressources. L'auteur ne le nie pas, mais, comme toujours, il trouve un moyen d'excuser son héros : « on a objecté avec raison, dit-il (p. 382), que d'un autre côté, l'État se trouvait exonéré des charges énormes imposées par la nécessité de distribuer du blé à tous les pauvres de Rome. » Deux chiffres montreront comment l'État fut déchargé de cette dépense : l'an 692 on dépensa trente millions de sesterces pour la distribution de blé (Plutarque *Caton d'Utique*, 26); l'an 698 on accorda à cet effet quarante millions (Cicéron *Lettres à Quintus II*, 5).

Après le récit de la discussion des lois agraires, récit fait avec beaucoup de talent, l'auteur expose les autres lois et décrets de César, la sanction des actes de Pompée, la reconnaissance de Ptolémée Aulète comme ami et allié du peuple romain etc. Une note (p. 384) donne le résumé de l'histoire si obscure des derniers Ptolémées; d'après cette note Alexandre II, qu'en disait avoir légué son héritage au peuple romain, est différent du mari de Bérénice, unique fille légitime de Soter II. Nous ne savons sur quoi cette opinion est fondée, mais elle est contraire à celle qui a été émise par M. Letronne dans sa collection d'inscriptions égyptiennes, et que M. A. W. Zumpt a reproduite en résumé dans son édition des discours de Cicéron *de lege agraria* (Berlin, 1864) p. 76.

L'auteur a mis un soin particulier à recueillir tout ce que nous savons des lois promulguées par César pendant son consulat. Il donne tout au long les dispositions des lois *de provinciis ordinandis* et *de pecuniis repetundis*. Les dispositions de ces deux lois, dit-il, ont été souvent confondues (p. 390); mais ne tombe-t-il pas lui-même dans cette confusion en rangeant parmi les articles de la loi *de provinciis ordinandis* la mesure suivante : « La même loi défendait à tout gouverneur, sans la permission du sénat et du peuple, de sortir de sa province, ou d'en faire sortir ses troupes, de s'immiscer dans les affaires d'un État voisin ou d'exiger de l'argent des provinciaux? » Cicéron cite ces actes comme étant défendus par la loi *de pecuniis repetundis*. « *Millo exire de provincia, educere exercitum, bellum sua sponte gerere, in regnum injussu populi aut senatus accedere, quae complurimae leges veteres, tum lex Cornelia majestatis, Julia de pecuniis repetundis planissime vetant* (in *Pison*. c. 21).

La disposition portant que « les propriétaires devaient rester un an

et les proconsuls deux ans à la tête de leur gouvernement » (p. 388) ne date que de l'an 708, du temps de la dictature de César (Dion-Cassius XLIII, 25).

L'auteur considère comme faisant partie de la loi *de provinciis ordinandis*, celle de *liberis legationibus* (Cic. *ad Att.* XV, II); c'est assez probable, mais nous ignorons sur quoi il se base en affirmant que par cette loi César fixa aux légations libres un terme plus court que celui d'un an, déterminé par Cicéron.

« Toutes les lois de César, dit-il encore, portèrent le nom de lois Juliennes; elles furent sanctionnées par le sénat et adoptées sans opposition. » Cependant nous trouvons plus haut le récit détaillé de l'opposition faite aux lois agraires; pour ce qui regarde la sanction du sénat, nous ne trouvons nulle part qu'elle ait été accordée. A peine César est-il sorti de charge, que les préteurs L. Domitius et C. Memmius proposent au sénat de casser ses actes, comme ayant été arrêtés au mépris des auspices. Pendant trois jours on discuta cette proposition (1), et César lui-même y prit une part active (2); enfin elle fut écartée. Or cette discussion eût été impossible, si les lois de César avaient été réellement sanctionnées par le sénat. Puis comment concilier avec ce fait le passage suivant de Cicéron : *illi autem aliquo tum timore perterriti, quod acta illa atque omnes res anni superioris labefactari a praetoribus, infirmari a senatu atque principibus civitatis putabant, tribunum popularem [Clodium] a se alienare nolebant, suaque sibi propiora esse pericula quam mea loquebantur.* (Pro Sestio c. 48). On lit de même dans le discours contre Pison ch. 32 : *Adducta res in certamen, te consule, putabatur, utrum quae superiore anno ille [Caesar] gessisset, manerent an rescinderentur*, et l'on trouve des passages analogues dans les discours *de provinc. consular.* ch. 49 et *pro domo* ch. 45. Quant aux citations apportées par l'auteur à l'appui de son opinion, elles ne prouvent rien dans le cas présent. Le passage de la 2^e Philippique ch. 39, « il est vrai que les actes de César ont été, pour le bien de la paix,

(1) Suétone *César* 23. *Functus consulatu, C. Memmio Lucioque Domitio praetoribus de superioris anni actis referentibus, cognitionem Senatui detulit : nec illo suscipiente, triduoque per irritas altercationes absumpto, in provinciam abiit.*

(2) Scoliaſte de Bobbio sur le disc. *pro Sestio* ch. 18 (p. 297 Orelli). *De actis loquitur, quae habuit in consulatu C. Caesar inauspicato, ut videbatur : quae de re adversus eum egerant in senatu C. Memmius et L. Domitius praetores, et ipsius Caesaris orationes contra hos exstant, quibus et sua acta defendit, et illos insecatur.* Cf. Suétone *César* ch. 73. Ce passage contenant de curieux renseignements a échappé à l'attention de l'auteur.

confirmés par le sénat, » se rapporte aux actes posés par César pendant sa dictature et confirmés après son assassinat sur la proposition de Cicéron (v. les interprètes a. l.); l'autre passage pris du discours contre Vatinius ch. 6 : *primum quaero num tu senatui causam tuam permittas, quod facit Caesar*, prouve que César laissa le sénat juge de la question lorsqu'il fut attaqué dans la curie pour avoir négligé les auspices; il ne dit donc rien de plus que le passage de Suétone ch. 23 (4).

« César ne bornait pas son ambition à être consul et législateur, il désirait obtenir un commandement à la hauteur de son génie, reculer les frontières de la République et les préserver de l'invasion de ses plus puissants ennemis. » Dans ce but il se fit décerner par le peuple, pour cinq ans, le commandement de la Gaule cisalpine et de l'Illyrie.

« Au premier abord, il semble étonnant, dit l'auteur, que la proposition du tribun concernât seulement la Gaule cisalpine, sans parler de l'autre côté des Alpes, où se présentaient uniquement les chances d'acquérir de la gloire; mais, en y réfléchissant, on découvre combien cette manière de poser la question était habile et politique. Solliciter à la fois le gouvernement des deux Gaules eût pu paraître exorbitant et exposer à un échec. Demander le gouvernement de la Gaule proprement dite offrait des dangers, car, si on l'avait accordé sans y joindre la Gaule cisalpine, dévolue à un autre proconsul, César se serait trouvé complètement séparé de l'Italie, dans l'impossibilité de s'y rendre pendant l'hiver et de conserver avec Rome des relations suivies. Le projet de loi de Vatinius, au contraire, n'ayant pour objet que la Gaule cisalpine et l'Illyrie, on ne pouvait guère refuser un commandement contenu dans les bornes ordinaires, et César acquerrait par là une base d'opération solide, au milieu de populations dévouées, où ses légions pouvaient être facilement recrutées. Quant à la province au delà des Alpes, il était probable qu'un événement fortuit ou une proposition nouvelle la placerait sous ses ordres. C'est ce qui arriva, etc. (p. 395) »

Il est impossible de mieux indiquer la politique de César que ne le fait l'auteur dans les lignes qui précèdent. Il décrit de même, au paragraphe suivant, d'une manière très-piquante, l'opposition de la

(4) Déjà le scoliaste de Bobbio (p. 317 Orelli) explique ainsi : « *Commiserat senatui causam suam C. Caesar, id est, ut de lege agraria patres judicaret. Ibi enim habitae sunt tres illae orationes contra Domitium et Memmiam.* »

noblesse pendant le consulat; mais nous ne pensons pas que son récit de la dénonciation de Vettius soit en tout point conforme à la vérité. Les historiens ne sont pas d'accord sur les détails de cette affaire; toutefois une comparaison attentive des différentes relations montre que le récit envoyé à Atticus par Cicéron (*Lettres* II, 24), immédiatement après l'assemblée du peuple et avant la mort de Vettius, est seul authentique. Quel intérêt en effet aurait eu Cicéron à déguiser la vérité à son ami dans une lettre particulière? Puis il reproduit plusieurs circonstances, exactement de la même manière, dans le discours contre Vatinius (ch. 44), harangue publique dans laquelle il était difficile d'altérer les faits. Or d'après le récit de Cicéron Vettius dénonça devant le sénat Curion, Brutus, le flamine Lentulus avec son fils, et Bibulus, comme ayant comploté contre la vie de Pompée et ayant voulu se servir de son bras pour accomplir le meurtre. Le lendemain César le fit monter à la tribune aux harangues; là il déchargea Brutus de l'accusation, nomma Lucullus, L. Domitius, fit soupçonner Cicéron, et rappelé par Vatinius à la fin de l'assemblée, il ajouta au nombre des complices Pison, le gendre de Cicéron, et M. Laterensis. L'auteur, combinant ces détails avec d'autres, pris dans Appien et Dion-Cassius, dirige le prétendu complot contre la vie de César aussi bien que contre Pompée; fait dénoncer devant le sénat, Lucullus, Pison, Cicéron, M. Laterensis, ainsi que Caton, dont Cicéron ne parle pas, et dit que devant le peuple Vettius « dénonça ceux qu'il avait déchargés la veille et déchargea ceux qu'il avait dénoncés, entre autres Brutus. » Or Brutus seul fut déchargé, et Vettius n'avait pas même parlé la veille des nouveaux accusés (4). Suétone (ch. 20) reproche à César d'avoir suborné Vettius afin de jeter le blâme sur ses adversaires; l'auteur repousse cette accusation; « César, dit-il, avait le caractère trop élevé, il avait trop la conscience de sa force pour s'abaisser jusqu'à chercher dans une misérable intrigue le moyen d'accroître son influence. » Selon l'idée de Cicéron, Vettius aurait promis à César de rendre suspect le jeune Curion (2), sans doute en vue d'une récompense; il nous semble difficile de nier que César ait voulu profiter de cette affaire pour noircir l'aristocratie. Si non pourquoi aurait-il accordé à ce faux accusateur une si grande importance, en le faisant monter à la

(1) Cicéron ad. Att. I. c. *quos in senatu ne tenuissima quidem suspicione attigerat, eos nominavit.*

(2) Vettius ille, ille noster index, Caesari, ut perspicimus, pollicitus est sese curaturum, ut in aliquam suspicionem facinoris Curio filius adduceretur (Cic. I. c.)

tribune (1) ?

César partit pour la Gaule après l'exil de Cicéron et l'éloignement de Caton : il ne voulait pas que « son départ devint le signal du renversement de son œuvre; » il fallait donc exclure de Rome ceux qui seraient le plus capables de lui nuire. Pendant son consulat (695), César avait cherché à se concilier Cicéron; depuis que Clodius était parvenu au tribunat, il ne fit plus rien pour l'orateur; l'auteur prétend à tort qu'au dernier moment César proposa à Cicéron de l'emmener avec lui dans les Gaules comme son lieutenant. La lettre à Atticus citée en note est de 695 et le passage du discours sur les provinces consulaires cité également ne laisse aucun doute sur l'époque de la proposition (2).

Dans les pages qui précèdent nous avons suivi pas à pas le récit de l'écrivain. Notre analyse aura prouvé, croyons-nous, que son livre, malgré quelques inexactitudes dans les détails, est une œuvre scientifique et littéraire remarquable, digne d'être étudiée par tous ceux qui s'occupent d'histoire ou de littérature. L'appréciation de César nous a paru trop favorable : l'amour de la patrie, le dévouement au bien public n'étaient pas les mobiles uniques des actes de l'illustre romain; son ambition démesurée lui faisait chercher avant tout sa propre élévation, mais il était trop généreux pour se servir de l'autorité contre l'intérêt de ses concitoyens. Il comprenait que sa gloire était inséparable de celle de Rome, et s'il ne reculait devant aucun moyen pour arriver au pouvoir, il n'en abusait pas quand il l'avait obtenu. Les mesures qu'il prit en Espagne, comme propréteur, les lois Juliennes décrétées pendant son consulat, de même que plus tard les arrêtés de sa dictature, tendaient au salut de l'État et à l'amélioration des masses. César voulait donc le bonheur de Rome, mais ce bonheur devait lui venir de ses mains; la prospérité de la république était subordonnée à sa soumission. Il ne prévoyait pas sans doute qu'il ne pourrait créer ainsi qu'un bonheur éphémère, et que l'édifice élevé pour sa gloire et pour le salut du monde romain, s'écroulerait un jour sous les excès et les cruautés des tyrans.

Bruges, mai 1865.

L. ROERSCH.

(1) Caesar, is, qui olim, prætor quum esset, Q. Catulum ex inferiore loco jusserat dicere, Vettium in rostra produxit, eumque in eo loco constituit, quo Bibulo consuli aspirare non liceret (Cicéron l. c.).

(2) « Je n'acceptai pas ce titre, dit Cicéron (ch. 17), non que je le crusse au-dessous de ma dignité, mais j'étais loin de soupçonner que la république dût avoir, après César, des consuls si scélérats (Pison et Gabinus). »

SYNTAXE DU CONDITIONNEL EN FRANÇAIS. (1)

Le conditionnel est en général le mode par lequel on exprime qu'un fait est considéré comme une supposition ou comme la conséquence d'une hypothèse exprimée ou sous-entendue.

Dans la phrase « Quand je serais plus riche, je n'en serais pas plus heureux » *quand je serais plus riche* est la supposition, *je n'en serais pas plus heureux* est la conséquence. Il suit de là qu'un caractère essentiel du conditionnel est l'incertitude et même la non-réalité. Aussi « l'usage a fait servir la même forme du verbe pour représenter un fait comme postérieur à un autre fait passé et comme plus ou moins incertain. » (2)

Le conditionnel est dans ce cas une seconde forme du futur qu'on peut appeler futur II. Dans « Il m'a dit qu'il viendrait » *viendrait* marque une action postérieure à *il m'a dit*, et n'a pas le caractère de réalité qu'aurait la proposition indépendante *il viendra*.

CHAPITRE I^{er}.

EMPLOI DU CONDITIONNEL ET DE L'INDICATIF DANS LES PHRASES HYPOTHÉTIQUES (3).

Règle I^{er}.

Dans une phrase hypothétique, on emploie le conditionnel présent ou le conditionnel passé dans les deux propositions, si le verbe marquant la condition exprime l'incertitude ou la non-réalité.

Les formes que revêt la proposition subordonnée sont multiples : tantôt, et c'est le cas le plus général, elle commence par *si*, alors le conditionnel est remplacé, dans la subordonnée, par l'imparfait ou le

(1) Je n'ai pas la prétention de publier un article savant sur la nature et l'emploi du conditionnel, je n'ai voulu, en l'absence de règles en français sur ce mode, qu'indiquer les principaux cas de son emploi et éveiller peut-être l'attention de quelque vrai grammairien sur cette page encore obscure de notre syntaxe.

(2) Principes de grammaire générale par *P. Burgraff*.

(3) On entend par phrase hypothétique la réunion de deux propositions dont l'une, subordonnée, exprime la condition ou la supposition, et dont l'autre, principale, présente la conséquence du fait exprimé dans la première. La phrase hypothétique peut être indépendante, elle peut aussi dépendre d'un autre verbe. Ainsi la phrase « Si l'on m'en avait cru, tout n'en irait que mieux » présente une phrase hypothétique indépendante, puisqu'elle ne dépend d'aucun verbe; tandis que dans la phrase « Je vous ai dit que si l'on m'en avait cru tout n'en aurait été que mieux » les deux propositions dépendent de *je vous ai dit*.

plus-que-parfait, suivant qu'il s'agit du présent et du futur ou du passé; tantôt elle commence par une conjonction de temps, tantôt par un pronom relatif, tantôt par différentes autres expressions comme *posé que, à moins que, supposé que, au cas que, en cas que, pourvu que*, etc. qui veulent le verbe subordonné au subjonctif, tantôt par le subjonctif avec *que* ou sans *que* exprimant une supposition.

Conditionnel dans les deux propositions :

Quand l'histoire serait inutile aux autres hommes, il faudrait la faire lire aux princes. BOSSUET.

Il pleuvrait des couronnes qu'aucune ne pourrait bien aller à la tête de ma femme. FLORIAN.

Ici la subordonnée pour le sens est énoncée sans conjonction; on peut facilement la ramener à la forme ordinaire.

Quand même nous n'aurions pas assez de vertu pour détester la trahison, notre seul intérêt suffirait pour la rejeter. FÉNÉLON.

Les taureaux les plus furieux, qui auraient mugé dans leurs combats, n'auraient pas fait un bruit aussi affreux. FÉNÉLON.

Quand vous me haïriez, je ne m'en plaindrais pas. RACINE.

Les enfants n'auraient garde de respecter un maître que son mauvais équipage ou une vile sujétion rendraient méprisable. J.-J. ROUSSEAU.

Exemples avec *si* dans la proposition subordonnée :

Si nous n'avions pas de défauts, nous ne prendrions pas tant de plaisir à en remarquer chez les autres. LA ROCHEFOUCAULD.

... J'en sais qu'on verrait pester au dernier point,

Si de leurs soupirants on ne médissait point. COLIN-D'HARLEVILLE.

Si l'on m'en avait cru, tout n'en irait que mieux. REGNARD.

Oh si vous l'aviez vu, mon cher Télémaque, avant le règne de Pygmalion, vous auriez été bien plus étonné. FÉNÉLON.

Exemples où la proposition subordonnée est au subjonctif :

Posé que cela fût, que feriez-vous? ACADEMIE.

Fussiez-vous au fond des âmes, la main de Jupiter pourrait vous en tirer.

FÉNÉLON.

Eussiez-vous été maître de choisir.... vous n'auriez pas trouvé.... un génie plus élevé que Bossuet. VILLEMAIN.

Que je trahisse mon ami ! Je mourrais plutôt. ACADEMIE.

Le subjonctif de la proposition subordonnée exprime ici l'indignation ; c'est la supposition d'un fait impossible.

Remarque I. Le *si* conditionnel (ne pas confondre avec le *si* interrogatif ou dubitatif) exprimant déjà par lui-même la condition,

est suivi, comme nous l'avons vu, de l'imparfait et du plus-que-parfait au lieu du conditionnel. Cependant il est des cas où l'on trouve le conditionnel après *si* et où il ne serait pas possible de s'exprimer autrement; c'est quand l'idée qui figure comme condition, est elle-même la conséquence d'une supposition que le sens de la phrase fait clairement entendre, de sorte que le *si* se rapporte, non-seulement au verbe qui suit, mais à toute une phrase hypothétique dont la subordonnée est sous-entendue.

Je ne veux pas que mon ami souffre, j'en serais fâché. — *Si vous en seriez fâché*, tâchez donc de le soulager. L'ABBÉ DE FONTANES.

« Vous en seriez fâché » représente les deux propositions « si votre ami souffrait, vous en seriez fâché; » la première est sous-entendue et *si* s'ajoute à la principale qui est au conditionnel.

Ou si d'un sang trop vil ta main serait trempée,
Au défaut de ton bras prête-moi ton épée. RACINE.

Remarque II. Avec *si* conditionnel on peut se servir du plus-que-parfait du subjonctif (seconde forme du conditionnel passé) au lieu du conditionnel passé, soit dans la proposition subordonnée, soit dans les deux propositions à la fois.

Si mon oncle fût mort, j'aurais à mon retour,
Disposé de mon cœur en faveur de l'amour. REGNARD.

Il est vrai, s'il m'eût cru, qu'il n'eût point fait de vers. BOILEAU.

Si j'eusse été surpris, quels traitements cruels n'eussé-je point essuyés.

J. J. ROUSSEAU.

Hélas! si je fusse mort enfant, j'aurais déjà joui de la vie, et n'en aurais pas connu les regrets. CITÉ PAR LEMARE.

Si c'eût été l'œil droit, je l'aurais guéri; mais les plaies de l'œil gauche sont incurables. VOLTAIRE.

Remarque III. Quelquefois on emploie l'indicatif au lieu du conditionnel dans la proposition principale; c'est quand l'écrivain entraîné par la réalité de la conséquence, donne plus de vivacité au récit en ne considérant plus le fait dans son rapport avec la supposition, mais en lui-même, comme s'il était réel.

Si j'avais dit un mot, on vous donnait la mort. VOLTAIRE.

Il y en a de tels, que, s'ils eussent obtenu six mois de délai de leurs créanciers, ils étaient nobles. CITÉ PAR LEMARE.

Et je pouvais pour vous gagner cette victoire,
Si le ciel n'eût voulu m'en dérober la gloire. MOLIERE.

Si ces brefs parvenaient aux évêques qui étaient à Varsovie, il était à craindre que quelques-uns n'obéissent que par faiblesse. VOLTAIRE.

Il est à remarquer qu'en latin on se sert aussi de l'imparfait, du parfait et du plus-que-parfait de l'indicatif au lieu du plus-que-parfait du subjonctif pour exprimer le conditionnel passé français. § 143 Gr. de Gantrelle.

Règle II.

Quand on considère le fait de la proposition subordonnée comme réel, c'est-à-dire lorsqu'il s'agit de ce qui a eu lieu et de ce qui est, ou, ce qui arrive le plus souvent, quand l'écrivain se borne à poser le cas qui entraîne telle conséquence, sans rien décider sur la réalisation ou la non-réalisation de la condition, on emploie dans les deux propositions l'indicatif à ses différents temps, suivant l'époque de la durée à laquelle appartiennent les deux faits.

La supposition est exprimée tantôt au moyen d'une des conjonctions indiquées dans la 1^{re} règle, tantôt par le subjonctif sans *que* ou avec *que*; tantôt par une interrogation (1) qui donne plus de vivacité au discours et qui équivaut à une proposition avec *si* ou *quand*; tantôt (2) par un impératif, tantôt enfin, et le plus souvent, par la conjonction *si*.

Phrases sans *si* :

Pourvu que vous ayez ce courage, notre absence ne vous nuira point, et vous vivrez heureux. FÉNÉLON.

Qu'il parle, tout se tait. ACADÉMIE.

Vienne une puissance, les arts se mettront à son niveau. SOULIÉ.

Vienne encore un procès, et je suis achevé. CORNEILLE.

... Je ne sors point d'ici qu'on ne m'en chasse. REGNARD.

Je n'irai pas là que tout ne soit prêt. ACADÉMIE.

Et que sert d'amasser à moins qu'on ne jouisse. BOURSULT.

Au lieu d'à moins *que* on peut aussi employer à moins de avec l'infinitif.

A moins d'être fou, il n'est pas possible de raisonner ainsi. ACADÉMIE.

Voulons-nous être heureux ? évitons les excès. FONTANES.

Parle-t-on d'un malheur, d'une peine vivement sentie ? Je tremble que le cours de sa vie n'en soit pas exempt. M^{me} DE SOUZA.

Appelle-moi ta mère, et je meurs consolée. SOUMET.

Soyez juste envers vous, et vous les craindrez moins. C. DELAVIGNE.

Phrases avec *si* :

Si Paul venait à se plaindre, on lui montrait Virginie. B. DE SAINT-PIERRE.

Si j'entrais dans vos salons, mille rires dédaigneux m'accueillaient. V. HUGO.

(1) Voir Syntax der neufranzösischen Sprache von Eduard Maetzner B, § 427, zweiter Theil.

(2) Idem C.

La réalité de la proposition subordonnée est tellement évidente dans ces deux phrases, que *si* y prend le sens de *toutes les fois que*.

Des poètes fameux osez imiter l'art ;
Si leur muse en marchant se permet un écart,
Ce détour me rit plus que le chemin lui-même. **DEJILLÉ.**

S'il y a eu jadis entre nous des motifs de ressentiment, je désire, monsieur le général, qu'ils soient bannis de votre mémoire. **SCRIBE.**

Ma fille ! si mon ombre au sein de l'Élysée
Par ces récits heureux ne fut point abusée,
Il est digne en effet de venger les malheurs. **LEBRUN.**

Si j'ai combattu dans vos jeux, ce n'était pas dans l'espérance de régner ici.
FÉNÉLON.

Remarque I. La forme hypothétique n'est quelquefois employée que comme figure oratoire pour mettre en présence deux idées qui forment antithèse (4).

Si vous fûtes vaillant, je le suis aujourd'hui. **CORNEILLE.**
S'il vous mentait alors, à présent il dit vrai. **Id.**
S'il est des jours amers, il en est de si doux. **J. CHENIER.**

Si l'un est vieux et faible, l'autre est jeune et fort. **ACADÉMIE.**

Remarque II. S'il s'agit de l'avenir, si le fait supposé ne peut se réaliser que dans une époque postérieure à celle où l'on parle, on emploie toujours après *si* l'indicatif présent au lieu du futur I, le passé indéfini au lieu du futur passé. Il faut voir dans cette particularité un des nombreux effets de la vivacité de l'imagination, qui, dans le premier cas, considère comme présent l'objet du désir ou de la crainte, et qui, dans le second cas, le considère comme déjà passé (2).

..... Si Louis l'ordonne,
Ces arbres parleront mieux que ceux de Dodone. **MOLIÈRE.**

..... Elle perdra la vie
Si son âme n'obtient l'effet de son envie. **MOLIÈRE.**

Si vous voulez satisfaire mes vœux,
Un saint nœud dès demain nous unira tous deux. **Id.**

..... Et pour sa délivrance
Je vais de mes amis faire agir la puissance,
Que si tous leurs efforts ne peuvent le tirer,
Pour m'acquitter vers lui j'irai me déclarer. **CORNEILLE.**
Que si ce loup l'atteint, casse-lui la mâchoire :
On t'a ferré de neuf. **LA FONTAINE.**

(1) Syntax der neufranzösischen Sprache von Édouard Maetzner. — Zweiter Theil § 423, 3.

(2) *Bescherelle*, Grammaire nationale p. 614.

Il répondit : Je n'y puis consentir qu'à trois conditions : la première, que je quitterai la royauté dans deux ans si je ne vous rends meilleurs que vous n'êtes, et si vous résistez aux lois. FÉNELON.

Si tu as fait ta journée avant le soir, repose-toi le reste du jour. J. J. ROUSSEAU.

Si Pygmalion ne change de conduite, notre gloire et notre puissance seront transportées à quelque autre peuple mieux gouverné que nous. FÉNELON.

Si Dieu ne t'a préalablement affranchi de tes liens corporels, l'accès aux cieux ne peut s'ouvrir pour toi. DUTREY.

Remarque III. Dans la proposition principale même, on se sert du présent au lieu du futur pour marquer un avenir prochain, ou pour frapper plus vivement l'imagination en présentant comme présent ce qui est encore à venir.

Il est perdu, s'il ne repousse la flatterie et s'il n'aime ceux qui disent hardiment la vérité. FÉNELON.

S'il triomphe, un nouvel obstacle

Lui défend l'objet de ses vœux. LEBRUN.

Mais si la flatterie, qui se glisse comme un serpent, retrouve un chemin jusqu'à votre cœur pour vous mettre en défiance contre les conseils désintéressés, vous êtes perdu. FÉNELON.

Je fuis si tu veux fuir, et si tu meurs, je meurs. LEMERCIER.

Vienne encore un procès, et je suis achevé. CORNEILLE.

Appelle-moi ta mère, et je meurs consolée. SOUMET.

Règle III.

Il arrive souvent que la phrase hypothétique n'est représentée que par la conséquence, c'est-à-dire que la condition est sous-entendue, et qu'on n'exprime que ce qui serait la proposition principale dans une phrase ordinaire de deux propositions.

Dans l'exemple « Un enfant supportera des changements que ne supporterait pas un homme » en dégageant la phrase hypothétique, et en exprimant la condition sous-entendue, nous aurions : « Un homme ne supporterait pas ces changements s'il avait à les subir. »

Dans ce cas, comme on sous-entend ordinairement une condition incertaine ou non réelle, la conséquence s'exprime par le conditionnel présent ou passé, ou par la deuxième forme du conditionnel.

Pour appui d'un dattier empruntant un rameau,

Le jour j'aurais guidé ton paisible chameau. CHATEAUBRIAND.

Un prince qui n'a point les qualités nécessaires pour la paix, ne peut faire goûter à ses sujets les fruits d'une guerre heureusement finie : il est comme un homme qui défendrait son champ contre son voisin, et qui usurperait celui du voisin même, mais qui ne saurait ni labourer, ni semer pour recueillir une moisson. FÉNELON.

Nous avons voulu leur apprendre la navigation mais ils n'ont jamais voulu que leurs enfants apprissent à vivre comme nous. Ils apprendraient, nous disaient-ils, à avoir besoin de toutes les choses qui vous sont devenues nécessaires. **Id.**

Je n'eusse osé me dire à moi-même une si honteuse raison du parti que je venais de prendre. **Id.**

N'approche pas de lui, mon fils, car il croirait que tu voudrais lui insulter dans son malheur. **Id.**

Quelquefois la condition est contenue implicitement dans quelques mots qui accompagnent le conditionnel.

Sans vous, digne fils d'Ulysse, le corps de mon père aurait été la proie des vautours. **FÉNÉLON.**

Sans eux la guerre entreprise nous serait funeste, et Salente tomberait en ruines avant que d'achever d'être élevée sur ses fondements. **Id.**

Il faudrait en effet des ailes pour remonter cette tour ou pour en descendre. **NODIER.**

J'aurais tant de plaisir à vous appeler mon camarade. **BUTILLY.**

Bruges, mai 1865.

ÉD. MAERTENS.

(*La suite prochainement.*)

BILLETTS INÉDITS D'ALEXANDRE DE HUMBOLDT A HASE.

(*Suite. — Voir les livraisons d'août 1864 et de février 1865.*)

I.

[*Sans date.*] Il y a un siècle que je ne vous ai pas vu, mon excellent ami ! Vos bontés pour moi, votre esprit, votre noble sensibilité n'en ont pas été moins présents à mon cœur reconnaissant. Agréez mon ouvrage comme un faible gage de mon tendre attachement. J'ai marqué les passages les moins ennuyeux. Le tout est si hérissé de chiffres, que j'ai eu de la peine à y placer une pensée. Je viendrai vous chercher ce soir dans votre solitude.

Samedi.

H.

II.

[*6 Avril, année non marquée.*] Je suis forcé de partir mardi, mon cher ami, mais j'ai encore à vous demander avant deux conseils de l'amitié. Dans le *Rhodische Genius* je trouve en traduisant avec M. Eyner deux choses qui naissent peut-être d'erreurs de réimpression des Horen d'où mon morceau est tiré. Je voudrais substituer s'il y a erreur :

1). On nomme des disciples d'un philosophe Pythagoricien, il y a au hasard les noms de Timoklès, Skopas et *Phradman* dans l'édition allemande. Comment changer ce Mr. Phradman qui paraît une faute typographique? p. 199.

2). Il est question du nom d'un peintre Zenodorus que des antiquaires veulent reconnaître dans les lettres ζ et ω au bas d'un tableau. Y a-t-il vraiment un ω dans ce nom? En choisissant deux lettres que préférerez-vous comme caractéristique, peut-être ζ et δ?

Veuillez de grâce me répondre en français. J'irai encore vous voir et vous porter l'hommage de ma tendre reconnaissance.

Ce vendredi.

H.

III.

[18 Novembre 1830.] Vous ne devez pas m'en vouloir, mon cher et excellent ami, si je n'ai pas essayé de nouveau de vous offrir personnellement l'hommage de mon affectueuse et constante reconnaissance. Vous savez que j'imprime ici par ordre de mes libraires et que les affaires publiques absorbent aussi mon attention par l'intérêt que je dois prendre à la conservation de la paix avec l'Allemagne. Mon long silence à deux de vos lettres bien amicales doit vous avoir paru étrange. C'était à l'époque du commencement et de la fin de mon voyage d'Asie. Je suis coupable sans doute, mais j'avais des raisons de ne pas vouloir vous écrire la véritable cause pour laquelle je devais hésiter de donner des lettres à un jeune homme appartenant à une famille que je respecte. Je savais que dans ce voyage, duquel devait être le jeune Duc de M., il était question de négocier un Roi (d'occasion) pour la Colombie. Je ne devais pas sanctionner cette négociation que vous ignorez peut-être encore aujourd'hui. Je serais heureux si la proposition que renferme cette lettre vous fût agréable : elle vous prouvera du moins que mes amis et moi nous sommes toujours occupés de vous. M. Arago me charge de vous demander si l'on est [*sic*] se flatter que vous voudrez accepter la chaire de littérature allemande créée à l'École polytechnique. On voudrait un homme de votre talent et de votre célébrité. Ce n'est pas un maître de langue que l'on cherche, c'est un *professeur* en titre, qui aura voix au conseil et qui aura le même rang que M. Arago, Gay-Lussac et les autres professeurs de l'École. Comme il n'y aura qu'une leçon par semaine, on ne donne que 3000 francs. C'est honorable et il y aura un répétiteur que vous choisirez, je

pense, mais pour lequel on désire beaucoup un M. Furst, qui depuis longtemps donne des leçons chez Mad. de Rumford. Nous avons cru que cette proposition vous serait agréable. Vous pourriez exposer à ces jeunes gens qui vivent dans toute la barbarie des mathématiques, quelques idées générales de filiation de langue, allemande, persane, grecque, expliquer quelque livre d'histoire militaire (Schiller 30 jahr. Krieg). S'ils n'apprennent pas l'allemand ils apprendront autre chose, parce qu'ils sont dans votre atmosphère. Si au lieu d'écrire, vous voudriez venir me voir demain samedi à 3 heures, vous seriez bien aimable. Mille amitiés.

Jeudi.

Al. H.

IV.

[12 Janvier, 1834.] Vous seriez bien aimable, cher ami, de me rapporter mon Mss. entier avec quelques notes, lundi à 9 h. ou 9 h. $\frac{1}{2}$. Si cela vous était possible, j'aurais en même temps le bonheur de vous embrasser, car je crois partir dans la nuit de lundi. Daignez le dire à Abel Remusat, qui voulait écrire à mon frère et chez qui je passerai encore. Comme je voudrais profiter de vous autant que possible et que je n'ai besoin de vos conseils qu'en 3—4 mois, daignez de grâce, mon excellent ami, vous marquer quelques points sur lesquels vous m'écrirez à loisir à Berlin. Je voudrais avoir de vous à Berlin dans la suite quelques lignes sur les points suivants.

1.) La lecture des Byzantins vous a-t-elle donné lieu de consigner quelque part des notions sur la poudre à canon ou plutôt les *feux des Grecs* avec lesquelles [sic] on brûloit les flottes. La litt. grecque de Schœll renferme des citations curieuses là dessus.

2.) Un petit mot sur la découverte des livres de Tacite à Corvey, ceux que Machiavel n'a jamais vu [sic]. L'année ! Je les ai cités pour prouver qu'on pourroit découvrir encore un jour.

3.) Sur la poésie descriptive, sentiment de la nature. Y-en-a-t-il dans les romans amoureux de Clitophon et Leucippe (Tatius), dans les Pastorales de Longus, Chariton, Afrodisiacus et les Éphesiaques de Xénophon retrouvés (je crois) à Florence.

4.) Quelques mots d'érudition étymologique sur le mot *Chemie* que je trouve dans Plutarque De Iside et [qui] doit être *ars ægyptiaca* « vom schwarzen Lande Ägypten. » Vous ne croyez pas qu'il y ait de grec dans ce mot ?

5.) Sur le mot Cosmologie, si vraiment de l'ORDRE [sic]. Priez aussi M. Dietz de m'envoyer à Berlin quelques mots sur les *chimistes grecs* (distillations, acides qui dissolvent l'.... [mot rayé]) et s'il croit que cela (les acides) remontent à l'*École d'Alexandrie* ou si (quant aux dissolvants) ce sont des intercalations du temps des Arabes. Mille tendres amitiés.

Mercredi.

H.

V.

[29 Avril 1831.] On est sûr toujours de recevoir de bons conseils en appelant au bon goût et à la vaste érudition de Monsieur Hase. Je suis forcé de parler des influences climatériques et politiques qu'exerce la configuration des continents. J'ai dit en français :

« Climat des côtes, des îles, des continents de peu de largeur, déchirés, divisés par les bras de mer et des golfes. Conformation articulée, offrant de fréquents étranglements et prolongements pé-ninsulaires dans les contours des continents (Ouest de l'Europe, Italie, Grèce, Inde au delà du Gange), opposée à la conformation en grandes masses, continents à contours très-simples, non interrompus par des sinuosités profondes (Afrique, Nord de l'Asie). »

Je voudrais mettre en parenthèse quelques mots de périphrase latine (même en 2—3 lignes) bien énergiques pour désigner la différence *der gegliederten und der uneingetheilten* [?] *Massenanhäufung*. Mille tendres amitiés.

Vendredi.

A. H.

[Notes de M. Hase pour la réponse : « *Länder mit gegliederter und zerrissener Gestaltung* serait rendu par Pline, dans sa latinité sans frein, mais encore à peu près classique, d'une façon semblable à celle-ci : *Regiones per sinus lunatos in longa cornua porrectæ, angulosis littorum recessibus quasi membratim discriptæ*. La *unge-theille Menschenanhäufung* [sic!] serait à peu près : *gentes diffusæ per spatia patentia in immensum, quorum littora nullis incisa angulis ambit terminatque sine anfractu mare*. Vous rencontrerez des idées semblables chez l'Homme du destin, qui haïssait les pays dentelés et entrecoupés, peu favorables à l'exécution prompte de la volonté souveraine et unique. Il faut lire ce qu'il dit dans les Mémoires.... p. 158, § VI, et ailleurs. »]

VI.

[25 Décembre 1835.] Il me manque une malheureuse citation, mon cher ami, dans une épreuve que je donne bonne dans ce moment. Vous savez qu'on raconte d'Alexandre qu'il s'était plaint que le monde était trop petit et qu'il ne lui resterait pas à conquérir. J'ai fait une vague allusion à cela en imprimant : « *Laisser peu à conquérir* est une plainte de guerrier * dont l'expression n'est heureusement pas applicable aux découvertes scientifiques, aux conquêtes de l'intelligence. » A *guerrier* * j'ai mis la note : « Quint-Curce cap » resté en blanc. Si le passage est dans Quint-Curce ou Plutarque, écrivez de grâce *en peu de jours* à mon imprimeur M. Pihan de Laforêt, ancien professeur de collège, rue des Noyers 37, ces simples mots :

Ajoutez p. 284 de l'ouvrage de M. de Humboldt note 1 les mots... Si ma mémoire m'aurait trompé, vous aurez la grâce de lui écrire.

Ne changez rien dans le texte, mais supprimez p. 284 la note 1. Devine alors l'allusion qui pourra. Amitiés.

Vendredi soir.

H.

RADICAUX IMAGINAIRES DU SECOND DEGRÉ.

1. — Il n'existe aucun nombre, exprimable ou non, soit *additif* soit *soustractif*, dont le carré ait le signe — ; par conséquent *la racine carrée de tout nombre soustractif n'existe pas, est impossible*. Ainsi $\sqrt{-16}$ indique une *impossibilité absolue*, appelée *expression* ou *symbole imaginaire* : c'est un radical *imaginaire* du second degré, dont la propriété caractéristique est que son *carré reproduise — 16 exactement*.

2. — Les radicaux imaginaires du second degré se présentent inévitablement dans les éléments d'algèbre et y sont même très-utiles pour établir certaines impossibilités numériques. Or, par suite de la généralité complète attribuée volontairement aux formules, et pour leur conserver cette généralité si importante, on est conduit nécessairement à soumettre à toutes les opérations du calcul littéral, tous les symboles, imaginaires et autres.

En effet, si l'on ne voulait soumettre au calcul que les radicaux *réels* du second degré, il faudrait toujours supposer $a > b$ dans

l'expression $\sqrt{a-b}$. Mais, à cause de l'indétermination des nombres que a et b représentent, il pourrait arriver, sans qu'on pût le savoir à l'avance, que l'hypothèse $a > b$ fût absurde et qu'on eût au contraire $a < b$ ou $a - b$ négatif. On calculerait donc alors avec un radical imaginaire comme si c'était un radical réel. On admet ainsi forcément que *le calcul des radicaux imaginaires du second degré est le même que celui des radicaux réels*. C'est ce qu'on peut vérifier directement.

3. — Par exemple, s'il faut multiplier $\sqrt{a}$ par $\sqrt{-16}$, on observera que -16 étant le carré de sa racine carrée, doit avoir pour facteur le carré de l'unité de cette racine; de sorte que $\sqrt{-16}$ est la même chose que $\sqrt{-1^2 \times 16}$. Et puisque le produit se trouve en opérant sur le multiplicande comme le multiplicateur en opérant sur l'unité, on voit que

$$\sqrt{a} \times \sqrt{-16} = \sqrt{-16a} = \sqrt{-16} \times \sqrt{a}.$$

Ainsi le produit est imaginaire en même temps que l'un de ses deux facteurs.

4. — On voit de plus que la racine carrée indiquée du produit $a \times -16$ se trouve en multipliant entre elles les racines carrées indiquées des facteurs de ce produit. Donc

$$\sqrt{16 \times -1} = 4 \sqrt{-1} \text{ et } \sqrt{-7} = \sqrt{7} \sqrt{-1}.$$

5. — On a $-a = a \times -1$ et $-b = b \times -1$; d'où résulte (3):

$$\sqrt{-a} \sqrt{-b} = \sqrt{ab(-1)^2} = -\sqrt{ab} = \sqrt{-b} \sqrt{-a}.$$

Le produit de deux radicaux imaginaires, quel que soit l'ordre des deux facteurs, est donc toujours un nombre réel, mais de signe contraire à celui qu'il aurait si les deux radicaux n'étaient pas imaginaires.

6. — On trouve aussi que le quotient de deux radicaux est imaginaire ou réel suivant que les deux termes de la division sont l'un réel ou tous les deux imaginaires : chaque fois le signe du quotient est déterminé par ceux du dividende et du diviseur.

7. — Comparons les symboles dans $x^2 = -9$ et $y^2 = -64$.

D'abord on sait que dans le sens relatif de la soustraction et par extension d'idée, le reste algébrique $-9 > -64$; vu que *moins on soustrait plus il reste*. Mais, parce que -1 désigne l'unité

soustractive, il est clair que -9 et -64 renferment 9 et 64 de ces unités; donc au contraire $-9 < -64$.

Ayant donc $x^2 = 9(-1)$ et $y^2 = 64(-1)$, il vient $x = 3\sqrt{-1}$ et $y = 8\sqrt{-1}$. D'ailleurs $\sqrt{-1}$ désignant l'unité imaginaire, on a $x < y$; car il est évident que moins le nombre imaginaire contient d'unités de cette singulière espèce plus il est petit. Les expressions de x et de y sont en effet des nombres d'unités imaginaires.

8. — Considérons maintenant les binômes dans lesquels le premier terme est un nombre rationnel et le second terme un nombre imaginaire. Or, en effectuant la multiplication on trouve

$$(a + b\sqrt{-1})(a - b\sqrt{-1}) = a^2 + b^2.$$

Le binôme réel $a^2 + b^2$ est donc ainsi décomposé en deux facteurs binômes imaginaires. Si donc on le divise par l'un de ses facteurs, il faudra multiplier les deux termes du quotient indiqué par l'autre facteur pour avoir celui-ci.

9. — Le produit des deux binômes $a + b\sqrt{-1}$ et $c + d\sqrt{-1}$ est de la forme $m + n\sqrt{-1}$. Et pour que ce produit soit zéro, il faut que l'un de ses deux facteurs soit nul, par exemple le second; or cela exige qu'on ait à la fois $c = 0$ et $d = 0$.

10. — De même, le quotient du premier binôme ci-dessus divisé par le second peut toujours se ramener à la même forme; mais pour cela il faut multiplier les deux termes de la division par $c - d\sqrt{-1}$; ce qui ne change pas la valeur du quotient (n° 8).

11. — Effectuant la multiplication et réduisant on trouve

$$(a \pm b\sqrt{-1})^2 = a^2 - b^2 \pm 2ab\sqrt{-1}.$$

Donc pour savoir si un binôme imaginaire donné, tel que $1 + 6\sqrt{-8}$, est un carré parfait, il faut le comparer à la formule précédente. Or ici $2a = 6$, $a = 3$, $a^2 = 9$ et $9 - 8 = 1$. Donc le binôme proposé est le carré exact du binôme $3 + \sqrt{-8}$.

Par des comparaisons semblables on verra que les racines carrées des deux binômes

$$11 - 8\sqrt{-5} \text{ et } -\frac{1}{4} + \sqrt{-\frac{1}{4}},$$

$$\text{sont } 4 - \sqrt{-5} \text{ et } -\frac{1}{4} - \frac{1}{4}\sqrt{-3}.$$

12. — Pour le double binôme réel du second degré, on a

$$(a \pm \sqrt{b})^2 = a^2 + b \pm 2a\sqrt{b}.$$

Par les comparaisons à cette double formule, on trouve que les racines carrées des deux binômes

$$24 + 8\sqrt{8} \text{ et } 121 - 14\sqrt{72},$$

$$\text{sont } 4 + \sqrt{8} \text{ et } 7 - \sqrt{72}.$$

Tel est le procédé le plus simple pour extraire, quand elle est possible, la racine carrée d'un binôme contenant un radical arithmétique réel du second degré.

Observons que si l'on a $148 - 66\sqrt{3}$ et que l'on pose $2a = 66$ ou $a = 33$, le nombre a sera trop grand, puisque son carré surpasse déjà 148. Mais le second terme du binôme proposé devient $22\sqrt{27}$; et alors la racine carrée de ce binôme est $11 - \sqrt{27}$.

13. — Les racines imaginaires de degrés pairs peuvent toutes se ramener aux imaginaires du second degré. En général, la racine $2n$ ième de -1 a toujours $2n$ valeurs imaginaires du second degré, l'unité imaginaire étant $\sqrt{-1}$.

C'est ce qu'on vérifie pour les racines 4^{me} , 6^{me} et 8^{me} de -1 , en résolvant les équations binômes.

$$x^4 + 1 = 0, \quad x^6 + 1 = 0 \text{ et } x^8 + 1 = 0.$$

Chacune de ces équations s'abaisse au second degré en divisant les deux membres respectivement par x^2 , x^5 et x^4 ; puis en posant $x + \frac{1}{x} = v$, en élevant les deux membres de cette équation auxiliaire successivement au carré, au cube et à la puissance quatrième. Les valeurs de v dans chaque équation résultante étant calculées, on les substituera dans l'équation auxiliaire, etc.

REMARQUES. — L'unité imaginaire est utile en trigonométrie pour établir la formule de Moivre; et l'on sait que cette formule sert à résoudre les équations binômes, ramenées à la forme $x^m = 1$ ou $x^m = -1$. On peut d'ailleurs calculer chacune des racines imaginaires du second degré à l'aide de Tables trigonométriques de logarithmes.

On sait aussi que la construction des polygones réguliers, ordinaires et étoilés, se rattache au théorème de Moivre.

14. — Cherchons maintenant la véritable signification de l'unité imaginaire en Géométrie analytique, mais d'abord considérons l'équation de l'ellipse rapportée à son centre et à ses axes principaux $2a$, $2b$, sur les axes rectangulaires de symétrie des x et des y , savoir :

$$a^2 y^2 + b^2 x^2 = a^2 b^2.$$

On sait que $2a > 2b$. Soit d un demi-diamètre quelconque et (x, y) son extrémité sur la courbe. On a donc

$$y^2 + x^2 = d^2.$$

Les x et les y ont les mêmes valeurs respectives dans ces deux équations. Éliminant successivement y^2 et x^2 , on a

$$b^2 d^2 = a^2 b^2 - (a^2 - b^2) x^2,$$

$$a^2 d^2 = a^2 b^2 + (a^2 - b^2) y^2.$$

On voit que $x=0$ donne a^2 pour le maximum de d^2 ; d'où il suit que le grand axe $2a$ est le plus grand de tous les diamètres de l'ellipse.

On voit aussi que $y=0$ donne b^2 pour le minimum de d^2 ; et qu'ainsi de tous les diamètres de l'ellipse le plus petit est le second axe $2b$.

15. — Actuellement, considérons l'équation de l'hyperbole rapportée à son centre et à ses axes principaux $2a$, $2b$, sur les axes rectangulaires de symétrie des x et des y , savoir :

$$a^2 y^2 - b^2 x^2 = a^2 b^2;$$

et il est bien remarquable que cette équation se trouve en changeant simplement b^2 en $-b^2$ ou b en $b\sqrt{-1}$ dans l'équation de l'ellipse.

Posant $y=0$ pour avoir les abscisses des points où l'hyperbole rencontre l'axe des x , on trouve $x=\pm a$. De sorte que le premier axe $2a$ est terminé à la courbe en deux points qui en sont dits les sommets.

Mais si l'on pose $x=0$, on aura $y^2=-b^2$ et $y=\pm b\sqrt{-1}$. De sorte que le second axe serait exprimé par $2b\sqrt{-1}$. Or, l'unité imaginaire indiquant une impossibilité absolue, prouve uniquement ici que l'hyperbole ne rencontre pas son axe de symétrie des y et que par suite les extrémités du second axe $2b$ sont

deux points *imaginaires* de la courbe, lesquels en sont dits les *sommets imaginaires*.

Le premier axe $2a$ rencontrant l'hyperbole prend aussi le nom d'axe *réel* ou d'axe *transverse*; tandis que le second axe $2b$ est l'axe *non transverse*, comme ne rencontrant pas la courbe : c'est l'axe à *extrémités imaginaires* ou l'axe *imaginaire*, bien que $2b$ soit un nombre réel exprimable ou non en chiffres.

16. — Soit d un demi-diamètre quelconque transverse et (x, y) son extrémité sur la courbe. On a donc

$$y^2 + x^2 = d^2$$

Éliminant x^2 entre cette équation et celle de l'hyperbole, il vient

$$b^2 d^2 = a^2 b^2 + (a^2 + b^2) y^2.$$

On voit que $y=0$ donne a^2 pour le *minimum* de d^2 ; d'où il suit que le premier axe $2a$ de l'hyperbole est le plus petit de tous ses diamètres transverses ou réels.

De plus, soit d un demi-diamètre non transverse de l'hyperbole, de telle sorte que d soit le coefficient de l'unité imaginaire. Il s'agit de calculer le *minimum* de ce coefficient.

Pour cela, puisque l'extrémité de d n'appartient pas à l'hyperbole, et que pour ce point les coordonnées rectangulaires de la courbe sont imaginaires de la forme $x\sqrt{-1}$ et $y\sqrt{-1}$; il en résulte qu'en substituant ces valeurs, l'équation de l'hyperbole devient

$$a^2 y^2 - b^2 x^2 = a^2 b^2. \text{ Déjà } y^2 + x^2 = d^2;$$

éliminant donc y^2 entre ces deux équations simultanées, on trouve

$$a^2 d^2 = a^2 b^2 + (a^2 + b^2) x^2.$$

On voit que $x=0$ donne b^2 pour le *minimum* de d^2 . Ainsi le second axe $2b$ de l'hyperbole est le plus petit de tous ses diamètres non transverses ou imaginaires.

17. — L'abscisse x étant la même dans l'équation ci-dessus de l'hyperbole et dans la double équation $ay' = \pm bx$ de deux droites passant par le centre, on a

$$a^2 y^2 - b^2 x^2 = -a^2 b^2 \text{ et } a^2 y'^2 - b^2 x^2 = 0;$$

$$\text{d'où } y'^2 - y^2 = b^2 \text{ et } y' - y = \frac{b^2}{y' + y}.$$

Il est clair que les ordonnées y' et y croissent sans cesse avec l'abscisse commune x , et deviennent avec elle infiniment grandes. Donc au contraire la différence $y' - y$ diminue de plus en plus et devient infiniment petite, sans pouvoir devenir nulle, lorsque y' et y sont infinies avec x . Ainsi l'hyperbole s'approche sans cesse des deux droites proposées, sans jamais pouvoir les rencontrer, pas même à l'infini. Donc *ces deux droites sont les asymptotes de la courbe et en même temps ses deux diamètres non transverses, égaux et infinis* : ils suivent immédiatement les deux diamètres transverses, infinis et égaux.

18. — La construction des asymptotes, d'après les équations ci-dessus de ces deux droites, apprend que *les axes sont bissecteurs des angles compris par les asymptotes* ; et de plus, que *si l'hyperbole est équilatère, ses deux asymptotes sont perpendiculaires entre elles et bissectrices des angles droits des deux axes*. — (L'inverse est vraie.)

J.-N. NOEL.

Liège, mars 1865.

QUELQUES MOTS A PROPOS D'UN ARTICLE PUBLIÉ PAR M. LEDENT, SUR LES QUANTITÉS NÉGATIVES.

Dans une note publiée dans le n° d'avril dernier, M. Ledent, professeur à Malines, admet que « si l'on prend comme inconnue, « dans un problème d'application de l'algèbre à la géométrie, une « distance comptée à partir d'un point donné sur une ligne, et que « le problème soit susceptible d'une ou de plusieurs solutions, « pour lesquelles cette distance doit être portée dans un sens « contraire à celui qu'on lui a supposé dans la mise en équation, « ces solutions seront toujours fournies par des valeurs négatives « de l'inconnue. »

M. Lefebure de Fourcy, dans son traité de géométrie analytique, admet le même principe, lorsqu'il dit, n° 156 : « Quelquefois on « aperçoit sur le champ qu'une quantité ne peut pas avoir une « valeur positive $+a$ sans en avoir aussi une négative de même « grandeur $-a$. Cette circonstance peut déterminer à prendre

« cette quantité pour inconnue : car on est sûr que l'équation finale dont elle dépend aura toutes ses racines égales deux à deux et de signes contraires, et que par conséquent cette équation ne contiendra que des puissances paires de l'inconnue.

Cette manière de voir ne nous paraît nullement justifiée, et la généralité de ce principe est loin d'être absolue comme l'affirme l'auteur de l'article; aussi les exemples qu'on cite comme ne vérifiant pas cette loi, sans être peut-être aussi nombreux que ceux qui la vérifient, sont, croyons-nous, suffisants pour montrer qu'elle est sujette à certaines restrictions.

Parmi les problèmes qu'on pourrait choisir comme faisant exception à la règle soulignée au commencement de l'article, nous prendrons les plus simples, ceux dont la solution est donnée dans presque tous les traités de géométrie.

Problème I. Étant donnée une sphère de rayon r , et dont le centre o (le lecteur est prié de tracer lui même la figure) est à l'origine des coordonnées, on demande de déterminer sur l'axe oX un point P , tel que le plan MPN , perpendiculaire à oX , retranche de la sphère un segment $MPNR$ dont le volume soit à celui du cône qui a pour sommet le centre o et pour base celle du segment, dans le rapport de $1 : n$.

Il est évident ici, à cause de la symétrie de la figure, qu'à une valeur positive de oP du côté de l'axe oX doit correspondre une valeur négative oP' du côté oX' et égale à la première en valeur absolue. Donc si $x = +a$ est une solution du problème, $x = -a$ doit être une autre solution, et cependant l'algèbre ne donne pas cette valeur négative, bien qu'elle la donne dans d'autres cas où on ne la demande pas davantage.

Désignons, en effet, par x l'abscisse oP , supposée positive : nous aurons pour l'expression du volume du cône

$$\frac{1}{3} \pi x (r^2 - x^2),$$

et pour celle du volume du segment sphérique

$$\frac{1}{3} \pi (2r + x) (r - x)^2$$

de sorte que l'équation du problème est

$$x (r^2 - x^2) = n (2r + x) (r - x)^2,$$

ou bien, après la suppression de la racine $x = r$,

$$x(r+x) = n(2r+x)(r-x)$$

équation qui a toujours deux racines réelles : l'une étant positive et plus petite que r , l'autre étant négative et numériquement supérieure à r . Quand on prend $n=1$, l'équation se réduit à

$$x^2 = r(r-x),$$

et la ligne cherchée oP se confond avec le plus grand segment du rayon oR , divisé en moyenne et extrême raison.

La racine négative, qui donnerait un point situé hors de la sphère, est étrangère au problème géométrique mis en équation.

Problème II. Les données restant les mêmes supposons qu'il s'agisse de déterminer le point P de manière que la surface de la zone $MNPR$ soit à la surface latérale du cône dans le rapport de $1 : n$.

Désignons encore par x l'abscisse oP supposée positive : nous aurons pour la surface de la zone $2\pi r(r-x)$, et pour celle du cône $\pi r \sqrt{r^2 - x^2}$; de sorte que l'équation du problème sera

$$\sqrt{r^2 - x^2} = 2n(r-x)$$

ou, en élevant au carré et supprimant la racine $x = r$,

$$x(1 + 4n^2) = r(-1 + 4n^2)$$

d'où

$$x = r \left(\frac{-1 + 4n^2}{1 + 4n^2} \right).$$

Cette valeur de x est unique quoique on puisse placer en regard de la solution qu'elle fournit, une solution symétrique de l'autre côté de l'origine.

Problème III. Proposons-nous maintenant de déterminer l'abscisse oP de manière que le volume du segment sphérique $MNPR$ soit à celui de l'autre portion de la sphère dans le rapport de $1 : n$.

L'expression du volume du grand segment est

$$\frac{1}{3} \pi (2r-x)(r+x)^2;$$

en sorte qu'elle ne diffère de celle du petit segment que par le changement de x en $-x$. L'équation du problème deviendra donc

$$(2r-x)(r+x)^2 = n(2r+x)(r-x)^2,$$

ou bien

$$x^3 - 3r^2x + 2\frac{n-1}{n+1}r^3 = 0 \quad (a)$$

équation qui tombe dans le cas irréductible et qui a ses trois racines réelles. Quand on suppose $n > 1$, l'une des racines est positive et plus petite que r ; une autre racine est aussi positive et plus grande que r ; la troisième est négative et numériquement égale à la somme des deux autres, par conséquent numériquement plus grande que r .

La première racine est la seule qui convienne à la question, tandis que les deux autres valeurs de x étant interprétées (voir pour leur interprétation : Manuel des candidats à l'école polytechnique par Catalan p. 313 et Cournot : Correspondance entre l'algèbre et la géométrie p. 297) résolvent le problème suivant : Étant donné le solide de révolution qu'engendre en tournant autour de l'axe des x l'hyperbole équilatère qui a pour sommets les points R et R' et pour équation

$$x^2 - y^2 = r^2$$

on propose de couper les deux nappes de cet hyperboloïde de façon que les volumes des deux segments soient entre eux dans le rapport de 1 : n , leur somme étant égale au volume de la sphère qui a pour diamètre la distance des deux sommets de l'hyperboloïde. Nous donnons à dessein cette élégante interprétation des racines de l'équation (a) qui est due à M. Poinso, parce qu'on obtient un nouveau problème, susceptible comme le premier d'une solution symétrique, et dont l'équation algébrique n'annonce pas l'existence.

Il est inutile de multiplier les exemples, ceux qui précèdent suffisent, nous semble-t-il, pour montrer que : si l'on prend comme inconnue une distance comptée à partir d'un point donné sur une ligne, et que le problème soit susceptible d'une ou de plusieurs solutions, pour lesquelles cette distance doit être portée dans un sens contraire à celui qu'on lui a supposé dans la mise en équation, *ces solutions ne seront pas toujours fournies par des valeurs négatives de l'inconnue.*

J. MISTER.

Bruges, mai 1865.

ANALYSES ET COMPTES-RENDUS.

LA CONSTITUTION BELGE et les lois organiques interprétées par J. BRITZ, docteur en droit, auteur de quelques ouvrages sur le droit public, etc. Bruxelles, Bruylant-Christophe, 1865. 1 vol. in-12 de pp. VII-239.

Le titre de l'ouvrage de M. Britz indique nettement le but qu'il s'est proposé. Il n'a pas voulu se borner à nous donner un commentaire succinct de la Constitution; il nous fait connaître les principales lois administratives et politiques qui depuis 1830 ont été rendues en Belgique et dont les principes sont inscrits dans notre pacte fondamental.

Cet ouvrage s'adresse à différentes catégories de lecteurs, aux Belges qui sont électeurs comme à ceux qui peuvent le devenir, aux employés qui ont besoin de notions de droit public, de droit civil et de droit administratif, aux étudiants auxquels on ne saurait trop tôt apprendre les institutions de leur pays, aux savants eux-mêmes, aux hommes de loi qui y trouveront résumés, condensés en quelques pages substantielles les derniers arrêtés, les dernières prescriptions légales, les arrêts de la jurisprudence les plus récents. En un mot, et pour nous servir d'une expression consacrée, M. Britz a écrit un traité complet sur la matière.

Un pareil mérite constitue un élément de succès certain pour le livre de M. Britz. Joignons y le mérite de la méthode, de la clarté et d'une précision toute juridique. Voilà certes plus de qualités qu'il n'en faut pour espérer que ce livre fera son chemin en Belgique.

S'il s'agissait d'un ouvrage moins sérieux, nous pourrions nous borner à cette appréciation générale, mais nous nous ferions scrupule de ne pas signaler à l'auteur certaines imperfections dont la disparition ne peut qu'augmenter le succès dû à son travail consciencieux. Les voici dans l'ordre du livre.

Le style de l'aperçu historique sur la nationalité belge n'est pas suffisamment châtié. Nous aimerions à voir modifier des phrases comme celle-ci : « Les princes de la maison d'Autriche, — nous citerons pourtant Marie-Thérèse comme « bonne souveraine, — n'ont pas fait fleurir le commerce et l'industrie, et n'ont « pu relever les Belges des ruines, des désastres qu'ils avaient essayés depuis « le règne de Philippe II, ni faire aimer leur domination » (page 4).

Il n'est pas absolument exact de dire (p. 8) que « le gouvernement provisoire entra en fonctions le 24 septembre 1830. » A cette date il n'existait qu'une *commission administrative* composée de MM. D'Hooghvorst, Rogier et Jolly qui avaient pour secrétaires MM. de Coppin et Vanderlinden. C'est dans la journée du 26 seulement que se constitua définitivement le gouvernement provisoire où entrèrent, avec les citoyens cités plus haut, MM. Gendebien, de Mérode, Van de Weyer et Nicolay. Le sur lendemain le gouvernement s'adjoignit M. de Potter.

Dans cette même page 8 se trouvent ces lignes que M. Britz fera bien de réviser : « Dans la séance du 20 décembre, les cinq grandes puissances admirent en « principe l'indépendance du territoire belge. Le 20 janvier 1831, ils arrêterent « les bases de la séparation. »

A la page suivante nous eussions désiré quelques détails sur les traités des 18 articles et des 24 articles. Il y a énormément de Belges qui en sont encore à se demander en quoi ils diffèrent, et, ne fût-ce qu'en peu de mots et en note, nous conseillons à M. Britz de le dire à ses lecteurs dans sa prochaine édition.

Nous devons exprimer le même regret en ce qui concerne l'élection des membres du Congrès national. L'auteur se borne à ces mots : « Le Congrès était composé de 200 représentants élus par les suffrages directs du peuple » (p. 12). Pas un mot des *suppléants* nommés en nombre égal à celui des représentants et en même temps qu'eux; pas un mot des conditions requises pour l'électorat et l'éligibilité. Il eût cependant été fort utile et assez piquant pour le moment de nous apprendre par exemple que *l'adjonction des capacités* était inscrite dans l'arrêté électoral pour la formation du Congrès (ce qui n'a pas, que nous sachions, nui à la composition de cette illustre assemblée).

L'article 131 de la Constitution relatif à la révision de notre charte fondamentale n'est pas reproduit (p. 13) assez complètement. M. Britz a oublié de dire que dans ce cas « les chambres ne pourront délibérer si deux tiers au moins des membres qui composent chacune d'elles ne sont présents. »

Il aurait pu sans inconvénient être un peu moins bref sur la loi fondamentale de 1815. Le lecteur est curieux de savoir comment s'y est pris le roi Guillaume pour déclarer « acceptée par les Belges, » cette Constitution qu'avaient rejetée leurs notables (*Hymans*, hist. popul. du règne de Léopold 1^{er}, p. 11). Point n'est besoin pour cela d'un long récit historique : deux lignes d'explication au bas de la page suffisent.

« A défaut de descendance masculine, naturelle et légitime, le Roi peut nommer son successeur avec l'assentiment des deux chambres. » M. Britz omet de compléter cet article de la Constitution par l'article suivant qui indique la manière dont doit être émis l'assentiment (*Constit.* art. 61 et 62). Signalons une lacune presque identique (p. 18) sur les formalités de la nomination du régent par les chambres.

En général M. Britz, et nous l'en louons fort, donne le *pourquoi* des prescriptions constitutionnelles. — Il n'est pas, à notre avis, de meilleur moyen pour les fixer dans la mémoire du lecteur. — Ça et là cependant ce pourquoi manque. Ainsi nous ne trouvons pas indiqués (p. 18) les motifs qui ont décidé nos constituants à défendre le moindre changement à la Constitution pendant une régence. M. Britz, écrivant surtout pour ceux qui n'ont pas le loisir de consulter les volumineuses Discussions du Congrès de M. Huytens et les différents rapports des commissions centrales, ne peut pas se dispenser de cet utile *pourquoi*. — Notre observation, comme on le verra plus loin, ne s'applique pas seulement à cet article de la Constitution.

« Tout Belge, lisons-nous à la p. 27, *jouit* des droits politiques... Mais leur *exercice* est attaché à la réunion de certaines conditions... » Ne serait-il pas plus clair, plus rationnel de dire « peut être apte à jouir, » au risque d'allonger l'expression et de réviser... le style de la Constitution ?

La Constitution, écrit M. Britz (p. 31), indique « l'égalité admissibilité des Belges » aux emplois civils et militaires, sauf les exceptions qui peuvent être établies « par une loi pour des cas particuliers. » Qu'est-ce à dire ? Le Congrès aurait-il songé à l'établissement d'une loi restrictive de l'égalité complète des Belges ? Évidemment non. La rédaction de notre auteur est tout simplement fautive, par suite d'une trop grande concision. L'article 6 de la Constitution stipule : 1^o qu'il n'y a dans l'État aucune distinction d'ordres; 2^o que les Belges sont égaux devant la loi; 3^o que seuls ils sont admissibles aux emplois civils et militaires, sauf les

exceptions... M. Britz a réuni le 2^o et le 3^o dans une phrase inconstitutionnelle à force de brièveté.

P. 43. *Pourquoi* l'enseignement donné aux frais de l'État?...

P. 44. Les détails sur l'organisation de l'enseignement de l'État sont loin d'être suffisants. A peine une dizaine de lignes pour chacun des trois degrés de cet enseignement! C'est bien peu, on en conviendra, à côté des nombreuses pages consacrées, par exemple, à l'organisation judiciaire (p. 150-177) ou à côté de la longue controverse relative au paragraphe dernier de l'article 38 de la Constitution (p. 100-104). Quelque savante que puisse être cette controverse, elle offre beaucoup moins d'intérêt à la masse des lecteurs que des renseignements détaillés sur l'enseignement public.

Bien que l'auteur s'abstienne presque toujours et avec raison de se servir de termes trop juridiques, il s'en est glissé quelques-uns par inadvertance. Ainsi « l'exécution *parée* » à la page 61, « la *forclusion* » et « le droit d'*ester* en justice » dans les pages 115 et 193.

P. 89. « Le code pénal établit comme peines afflictives et infamantes : la mort, les travaux forcés, la déportation, la réclusion et la marque... » Il ne serait pas inutile de mentionner à ce propos qu'en Belgique on n'a jamais appliqué la peine de la déportation... et pour cause; quant à la marque, existe-t-elle encore?... nous en doutons beaucoup.

Voici une phrase qui doit être absolument retouchée (p. 95) : « Le bureau sera « tenu d'admettre au vote ceux qui se présenteraient munis d'une décision de « l'administration communale ou de la députation permanente, constatant qu'ils « font partie de ce collège, ou que d'autres n'en font pas partie. »

La définition de la contrainte par corps (p. 106) ne nous plaît guère : « Ce n'est « pas une peine, nous dit M. Britz, c'est une épreuve de solvabilité, une voie « d'exécution contre le débiteur de mauvaise foi qui cache ses ressources et « les soustrait aux poursuites du créancier. » Notre opinion, à nous profane, pesant évidemment moins que rien en pareil débat, nous nous contentons de rejeter sans discussion la définition et, pour le surplus, nous renvoyons l'auteur aux discours prononcés récemment dans les deux chambres par des juristes et des hommes d'expérience.

P. 107. *Pourquoi* la loi de 1848 sur les incompatibilités parlementaires?...

Autre lacune p. 111. Lorsqu'une chambre s'est reformée à la suite d'une dissolution, d'après quelle série son renouvellement par moitié a-t-il lieu?...

P. 117. « Les sénateurs sont renouvelés par moitié tous les quatre ans, par séries « de provinces, comme les membres de la chambre des représentants. » Si l'auteur veut dire que la composition des deux séries est la même pour le renouvellement du sénat que pour celui de la chambre, sa phrase demande une autre rédaction.

P. 118. *Pourquoi* le Congrès a-t-il décidé que toute assemblée du sénat qui serait tenue hors du temps de la session de la chambre des représentants, est nulle de plein droit?...

P. 130. *Pourquoi*, aux termes de l'art. 91 de la Constitution, le Roi ne peut-il faire grâce au ministre condamné par la cour de cassation que sur la demande de l'une des deux chambres?...

(Sans doute la réponse à la plupart de ces *pourquoi* sera facilement faite par le lecteur; mais encore une fois, M. Britz n'écrit pas uniquement pour ceux qui

saissent vite le motif d'une disposition légale ou pour ceux qui ont entre les mains les *Discussions du Congrès* et les *Annales parlementaires*.)

Pour en finir avec ce genre d'observations critiques, demandons encore à M. Britz qu'il donne dans une seconde édition l'explication de l'article 117 de la Constitution qui salarie les ministres de tous les cultes et des articles 27 et 111, qui stipulent que « les impôts au profit de l'État ne peuvent être établis que par « une loi volée d'abord par la chambre des représentants et qui n'a d'effet que « pour un an » (p. 224 et 194.)

P. 145. Il y a trop de laconisme dans la désignation des personnes qui peuvent faire partie du jury. Ne serait-il pas fort utile de préciser ces « *certaines professions scientifiques* » et ces « *certaines pensionnaires de l'État* » parmi lesquels sont pris les jurés? Ne serait-il pas également fort utile d'indiquer quels sont, outre les pensionnaires et les capacités scientifiques, les citoyens qui ont le droit de figurer sur les listes du jury, indépendamment de toute contribution? — Enfin n'est-il pas inexact de dire que les jurés sont pris « parmi les citoyens qui paient le *cens électoral* »? La loi de 1858 parle des citoyens « *portés sur la liste électorale et versant au trésor de l'État, en contributions directes, une somme variant de 250 à 110 francs,* » suivant les provinces et les localités. (Le minimum a été réduit à 90 francs par une loi de 1839.)

P. 149 et 150. Les renseignements sur les traitements des membres de l'ordre judiciaire, que nous trouvons ici, sont d'une utilité fort contestable quand on les rapproche surtout de l'insuffisance de ceux qui ont rapport au jury. Et d'ailleurs pourquoi excepter les juges de la règle suivie pour les autres fonctionnaires? Le lecteur est-il plus spécialement intéressé à connaître le montant de leur traitement?

Le paragraphe consacré aux conseils de guerre (p. 152), n'est pas rédigé avec une clarté suffisante. Il y manque une mention particulière sur les conseils de guerre en campagne qui jugent sans appel ni révision tous les délits militaires commis par les troupes en campagne.

P. 165. Qu'est-ce que ce *sénat* qui assiste, selon M. Britz, dans sa juridiction disciplinaire le recteur d'une université de l'État? Veut-il parler du *collège des assesseurs*, ou du *conseil académique*, ou de l'un et de l'autre réunis?... Dans tous les cas, ce terme de sénat, qui pourrait dérouter quelque lecteur malavisé ou ignorant, est pour le moins suranné; il ne figure pas dans le chapitre IV de la loi de 1849 sur l'enseignement supérieur.

P. 170. « Le Roi peut, de l'avis conforme de la députation permanente, nommer le bourgmestre en dehors du conseil, parmi les *électeurs* de la commune. » — Il serait bon d'ajouter que l'âge requis de l'élu est 25 ans (tandis que pour être électeur à la commune il suffit d'avoir 21 ans)...; *item* que le conseil, si le bourgmestre est nommé hors de son sein, n'en reste pas moins composé du nombre de membres déterminé par l'article 4 de la loi de 1846.

La plus grosse inexactitude du livre est à la page 172 : « L'éligible à la commune, dit M. Britz, doit réunir les qualités requises pour être électeur dans la commune; il doit donc payer le *cens électoral*. » C'est bien le texte de la loi de 1846, mais il a été abrogé par la loi de 1848 qui n'exige plus d'autres conditions d'éligibilité que 1° la qualité de Belge (à défaut de l'indigénat la petite naturalisation suffit), 2° l'âge de 25 ans, 3° le domicile réel dans la commune au

moins depuis le 1^{er} janvier de l'année où a lieu l'élection. — Nous ne voyons là qu'une inadvertance de l'auteur qui connaît évidemment la loi de 1848.

P. 187. « Le conseil provincial agit comme corps consultatif en donnant son avis sur..., sur la nomination du bourgmestre hors du conseil ». Nous préférons une rédaction indiquant nettement et dans les termes de la loi, que c'est la députation permanente, l'élu du conseil provincial, qui est appelée à donner cet avis.

P. 213. « La durée du service des volontaires et des miliciens est fixée à huit années. » — Il nous est venu un doute en lisant cette phrase. Y a-t-il une ressemblance parfaite entre les volontaires et les miliciens sous le rapport de la durée du service ? Les miliciens ne sont-ils pas deux années de plus à la disposition du ministre de la guerre ?.... Les lois sur la milice n'étant pas en ce moment sous notre main, nous n'avons pu éclaircir notre doute ; nous n'insistons donc pas.

Voici menée à terme notre tâche d'examineur minutieux, et, nous osons ajouter, consciencieux. Le but que nous nous proposons n'étant autre que la disparition d'imperfections, lacunes ou inexactitudes, bien excusables dans un livre de cette importance, nous serions heureux d'avoir en les signalant contribué à améliorer une œuvre qui mérite toute notre estime et nos plus sincères éloges.

ERNEST DISCAILLES.

ΘΗΣΑΥΡΟΣ ΤΗΣ ΕΛΛΗΝΙΚΗΣ ΓΛΩΣΣΗΣ. *THE SAURUS GRÆCÆ LINGUÆ*, ab HENRICO STEPHANO constructus. *Post editionem Anglicam novis additamentis auctum, ordineque alphabetico digestum tertio ediderunt CAROLUS BENEDICTUS HASE, GUILLIEMUS DINDORFIUS, ET LUDOVICUS DINDORFIUS, secundum conspectum ab Academia regia inscriptionum et humaniorum litterarum die 29 Maii 1829 approbatum.* Parisiis excudebat Ambrosius Firmin Didot 1832-1865. 9 vol. in-folio.

C'est avec une vive satisfaction que nous annonçons l'achèvement du *Thesaurus linguae graecae*, ce monument élevé aux lettres grecques par M. Ambroise Firmin Didot avec le secours des principaux hellénistes modernes. Cette grande entreprise fut commencée en 1829 aux applaudissements de toute l'Europe savante, et depuis lors son mérite et sa réputation n'ont fait qu'augmenter ; c'est grâce aux encouragements qu'il a obtenus, au talent éminent de MM. Hase, Guillaume et Louis Dindorf, à l'assistance dévouée de nombreux savants et surtout à son propre zèle, que M. Didot a pu terminer une œuvre aussi colossale. Entraînée par le tourbillon des affaires, agitée par les révolutions, notre époque produit vite et oublie aussitôt ; les ouvrages de longue haleine, les monuments durables ne semblent plus être de notre siècle. On ne peut donc refuser son admiration à ces œuvres rares, qui, comme celle-ci, sont continuées avec une constance et un dévouement que ne peuvent ébranler ni le découragement de l'esprit ni les commotions politiques.

Parmi les savants qui ont contribué surtout à la rédaction de ce trésor, on doit signaler principalement M. Dübner, auteur de nombreux articles. Le soin qu'il a mis en outre, depuis 1831, à coordonner les documents fournis de toute part, à vérifier les citations et à les ramener à une seule et même édition, donne au *Thesaurus* de M. Didot un avantage immense sur l'édition publiée à Londres par Valpy. Le désordre régnant, sous ce rapport, dans ce dernier ouvrage, désespère

les érudits les plus patients et en rend l'usage à peu près impossible. Parmi les autres hellénistes qui ont fourni des articles, nous citerons MM. Boissonade, Corai, Cramer, Creuzer, Doederlein, Gaisford, Heinrich, Hercher, Hermann, Jacobs, Letronne, Lobeck, Osann, Passow, Rost, Schäfer, Struve, Sturz, Tafel, Walz, etc. Les éditeurs ont profité aussi d'un exemplaire du *Thesaurus* de Henri Estienne couvert de plus de 15000 articles de Tib. Hemsterhuys, presque tous inédits, d'un exemplaire du *Lexique* de Scapula, richement annoté par Walckenaer, de notes manuscrites du même philologue sur le lexique d'Ammonius, enfin d'un exemplaire du *Thesaurus* chargé de notes de la main de Henri Estienne lui-même et composé par lui en prévision d'une nouvelle édition de son œuvre; cet exemplaire est la propriété de la Bibliothèque impériale de Vienne. L'énumération de ces nombreux secours suffit pour indiquer l'importance du vaste répertoire de la langue grecque; l'étendue de l'ouvrage s'explique parfaitement, si l'on considère ces phrases extraites de l'avis placé par M. Didot en tête du dernier volume.

« Les exemples groupés et accumulés dans chaque colonne indiquent mieux que des dissertations les nuances de chaque mot; ce sont des faits qui les éclaircissent et les constatent. A l'aide de ces témoignages présentés *in extenso*, l'idée principale inhérente à chaque mot se dégage, se modifie et se dessine plus complètement dans l'esprit que par les équivalents latins ou français placés à côté du mot grec. Quel que soit le soin avec lequel les dictionnaires sommaires et abrégés indiquent les diverses significations des mots, si ces indications ne sont pas accompagnées d'exemples suffisants, la vraie individualité du mot, le cercle plus ou moins varié de ses nuances, son rôle complet dans l'énonciation de la pensée et des sentiments, ne peuvent être déterminés avec toute la précision et toute la certitude nécessaires. L'étude sérieuse et approfondie ne saurait donc se trouver que dans cet arsenal d'une langue dont la vie a duré au-delà de deux mille ans. D'ailleurs, c'est seulement dans un recueil en quelque sorte illimité qu'une foule de mots spéciaux et techniques peuvent se trouver réunis. On ne s'étonnera donc plus si ce véritable *Trésor* forme aujourd'hui neuf volumes in-folio. »

Afin de ne rien laisser à désirer à son œuvre, M. Didot prépare un *Complément au Trésor* avec MM. Dindorf et Dübner. Voici en quels termes il annonce cette nouvelle entreprise et invite tous les hellénistes à y contribuer.

« Il ne me reste plus qu'à prier tous ceux qui, depuis qu'ils se servent de notre édition du *Thesaurus graecae linguae*, ont pu y remarquer quelques lacunes, de vouloir bien nous communiquer ce qui pourrait servir à enrichir le *Complément* que nous préparons. — « Il est, en effet, dans la nature d'un travail de ce genre, que plusieurs articles soient destinés à recevoir des suppléments, qui « devront paraître postérieurement. » — Voilà ce que disait, *il y a trente ans*, M. Passow en rendant compte de nos premières livraisons. Les soins apportés par MM. Dindorf frères ont rendu ces additions de moins en moins nécessaires; mais tout ce que le temps a déjà dévoilé et dévoilera dans l'avenir, doit, en se réunissant dans ce vaste Répertoire, l'empêcher de jamais vieillir. A cette source perpétuelle chacun pourra donc toujours puiser et tous les Lexiques se compléter. Quiconque voudra bien nous venir en aide est assuré de notre reconnaissance, et, comme nous l'avons déjà fait, tout en indiquant par l'initiale du nom de chacun les notes communiquées, ce sera pour nous un plaisir et un devoir de signaler les noms de ceux qui nous auront secondés dans la tâche qu'il nous reste à remplir. »

LE ROMAN DE LA ROSE par GUILLAUME DE LORRIS et JEAN DE MEUNG, *nouvelle édition revue et corrigée par FRANCISQUE MICHEL, correspondant de l'Institut de France (Académie des inscriptions et belles-lettres)* etc. etc. Paris, Firmin Didot 1864. 2 vol. in-18 anglais de pp. LXII-363, et 326. Prix 6 fr.

Tout le monde connaît, au moins de réputation, le Roman de la Rose, ce long poème allégorique de 22,800 vers commencé vers le milieu du 13^e siècle par Guillaume de Lorris, qui s'inspirait de l'Art d'aimer d'Ovide et de la chanson d'amour, et terminé au commencement du 14^e par Jean de Meung à l'instigation de Philippe le Bel.

Il serait superflu d'examiner ici la valeur littéraire et surtout la portée morale de cet ouvrage, qui dès son apparition a provoqué de longues et sérieuses discussions, et dont on essayerait en vain de dissimuler la licence soit dans la donnée générale soit dans les traits particuliers. Cependant on admettra sans peine qu'il a une grande importance pour l'histoire de la langue et de la littérature françaises, comme le prouvent les études auxquelles il a donné lieu pendant ces derniers temps. Outre qu'il est composé dans la langue facile et harmonieuse du 13^e siècle, ce poème réfléchit et résume de la manière la plus complète l'esprit et les tendances de l'époque. Mélange singulier de subtilités et d'érudition, Jean de Meung surtout puise à pleines mains dans la mythologie, dans l'histoire et dans la littérature anciennes, dans les poèmes chevaleresques, pour faire parler des personnages allégoriques auxquels ils prête en même temps des discussions ou des dissertations savantes sur la philosophie, la physique, l'alchimie et toutes les sciences alors cultivées. Sans posséder le véritable esprit poétique, il a de la verve; tantôt diffus, tantôt vif et spirituel, à la fois naïf et raffiné, il roule pêle-mêle les sages leçons de morale, les belles pensées, les sentiments justes et élevés, avec les idées licencieuses, produit d'un sensualisme grossier, les théories révolutionnaires, les folles utopies, le tout assaisonné de mille traits satiriques contre la société du temps, surtout contre les femmes, qui sont fort peu ménagées dans ses longs réquisitoires. Avec de tels éléments il n'est pas étonnant que de nos jours la critique se soit occupée du Roman de la Rose, et qu'il ait été l'objet de nombreux travaux.

Cependant un obstacle s'opposait à l'étude de cette ouvrage; la difficulté de trouver un bon texte. En effet les premières éditions sont altérées par les copistes et d'un prix excessif. Celle qu'a donnée Clément Marot est *refaite et rajeunie*, et a servi de base à toutes celles qui ont suivi, jusqu'à ce qu'enfin parut en 1814 l'excellente édition de Méon (4 vol. in-8^o). Mais celle-ci à son tour est rare et a toujours été chère.

M. Firmin Didot, qui dans ses nombreuses publications est occupé principalement de l'intérêt des lettres, a eu l'heureuse idée de réimprimer le Roman de la Rose dans la jolie collection qui a déjà donné ou va donner incessamment Villardouin, Joinville, la Chanson de Roland, des Fabliaux, et autres ouvrages rares. Il a confié le soin de l'édition à M. Francisque Michel, correspondant de l'Institut de France, connu par son savoir et son goût pour notre vieille littérature. Celui-ci a pris pour base le texte de Méon, qu'il a revu, amélioré et surtout établi d'une manière plus conforme aux règles de notre ancienne langue. Il a conservé certaines notes de Méon et de Lantini de Damerey en ajoutant des observations ou des éclaircissements aux endroits nécessaires. Enfin dans une préface de 60 pages

il reproduit les *avertissements* mis en tête des éditions de Méon, de Lenglet du Fresnoy et de Marot, et donne sur l'ouvrage et sur les travaux dont il a été l'occasion tous les détails désirables.

Pour donner une idée de la différence qui existe entre le nouveau texte et le texte vulgaire, nous prenons au hasard un fragment dans l'édition Didot et dans l'édition de l'an VII.

Édition Didot.

Et quant li airs iert apaisiés,
Et li tens clair et aésiés,
Et li vens mol et délitables,
Si cum en printens pardurables,
Et cil oisel chascun matin,
S'estudient en lor latin,
A l'aube du jor saluer,
Qui tout lor fait les cuers muer etc.

Édition de l'an VII.

Et quand l'air était apaisé,
Et le temps clair et arrasé,
Et le vent doux et convenable,
Si, comme un printemps permanable
Que les oiseaux en leur latin
S'étudient chacun matin
De l'aube du jour saluer,
Qui tout leur fait les cœurs muer etc.

La différence saute aux yeux. Ajoutons que le nouveau texte renferme 180 vers de plus que l'autre.

Mais ce qui donne à l'édition de M. Firmin Didot un avantage incontestable sur toutes les précédentes, même sur les meilleures, c'est la disposition typographique et la facilité qu'elle offre pour l'intelligence du vieux texte. Auparavant pour comprendre les mots ou les tours difficiles on devait recourir aux glossaires, ou lire l'explication placée au bas des pages, ce qui faisait perdre beaucoup de temps ou fatiguait l'œil. Aujourd'hui ces inconvénients ont disparu, grâce à une disposition très-ingénieuse des gloses. Voici comme spécimen le début du Roman.

Maintes gens dient * que en songes
N'a se fables non * et mensonges;
Mais l'en puet tiex * songes songier
Qui ne sunt mie mensongier;
Ains * sunt après bien apparant.
Si en puis bien trere à * garant
Un acteur qui ot non * *Macrobes*,
Qui ne tint pas songes à lobes*;
Ainçois * escrist la vision
Qui avint au roi Cipion.

* *Dient.*
* *Il n'y a que fables.*
* *L'on peut tels.*

* *Mais.*
* *Présenter comme.*
* *Qui eut nom.*
* *Sornettes.*
* *Mais.*

A l'aide de ce procédé si simple on peut parcourir ces pages, avec la certitude d'être rarement arrêté en chemin. Ceux qui aiment à lire nos vieux auteurs conviendront sans peine que ce n'est pas là un médiocre avantage. Il est à désirer que beaucoup d'ouvrages anciens soient imprimés de la même manière; la lecture en sera singulièrement facilitée. Ajoutons que sous le rapport de la netteté des caractères, de la correction typographique, de la beauté du papier, l'ouvrage ne laisse rien à désirer et qu'il est en tout point digne des presses de M. Firmin Didot.

ACTES OFFICIELS.

Le sieur *Hennebert* (Frédéric), docteur en droit et avocat près la cour d'appel de Gand, est nommé professeur spécial à la section normale de Gand.

— Le sieur *Gaudy*, professeur à l'école de médecine vétérinaire de l'État, est déclaré émérite.

— La dispense du diplôme de professeur agrégé de l'enseignement moyen du degré supérieur est accordée : pour les sciences, au sieur *Faux* (Alphonse), ex-officier du génie, nommé, à titre provisoire, professeur de mathématiques supérieures au collège communal de Nivelles; pour les humanités, 1^o au sieur *Coyon* (Amand), muni du diplôme de candidat en philosophie et lettres, préparatoire à l'étude du droit, nommé, à titre provisoire professeur de 6^e latine au collège communal de Bouillon; 2^o au sieur *Leclercq* (Charles), muni du diplôme de candidat en philosophie et lettres, préparatoire au doctorat dans la même faculté, nommé, à titre provisoire, professeur de 5^e professionnelle et de la classe préparatoire au collège communal de Charleroi.

La dispense du certificat d'élève universitaire ou de gradué en lettres est accordée au sieur *Seron* (Laurent-Jean-Baptiste), professeur agrégé de l'enseignement moyen du degré inférieur, surveillant, à titre provisoire, à l'athénée de Liège, lequel est en outre nommé définitivement surveillant à cet athénée, en remplacement du sieur Meyers, démissionnaire.

Ces dispenses sont limitées aux fonctions remplies actuellement par les prementionnés.

— **PROGRAMME DES COURS POUR 1865-1866.** Le programme officiel des cours pour les athénées et pour les écoles moyennes pendant l'année scolaire 1865-1866 vient de paraître. En comparant ce programme à celui de l'année précédente nous n'avons remarqué que deux changements. 1^o On a effacé au programme des mathématiques pour la troisième latine une note ainsi conçue : « Dans les propositions relatives aux grandeurs incommensurables, on fera usage de la méthode des limites. » 2^o Pour la rhétorique latine on a remplacé « discours extraits de *Salluste*, » par « discours extraits de *Salluste, Tite-Live, Tacite*. »

— **LANGUE FLAMANDE.** M. le ministre de l'intérieur a porté à la connaissance des divers établissements d'instruction que la chose concerne, l'arrêté royal du 21 novembre 1864 qui adopte les règles fixées par une commission spéciale pour l'orthographe de la langue flamande (v. *Revue* 1864, p. 428).

Aux termes d'une décision ministérielle du 18 mai 1865, notifiée à MM. les gouverneurs des provinces, l'usage des ouvrages classiques flamands, écrits dans l'ancienne orthographe, et actuellement employés pour l'enseignement du flamand dans les établissements où l'arrêté royal du 21 novembre 1864 est obligatoire, est toléré jusqu'à la fin de l'année scolaire 1867-1868.

— **CONCOURS GÉNÉRAUX.** Un arrêté royal du 21 mai et des arrêtés ministériels des jours suivants établissent les dispositions et règlements du concours qui aura lieu en 1865 entre les établissements d'instruction moyenne du premier et du second degré.

Ces dispositions sont les mêmes que celles de l'an dernier, à l'exception des points suivants. 1^o Pour le concours spécial de flamand la rhétorique latine est appelée à concourir, tandis que l'an dernier c'était la classe désignée par le sort pour prendre part au concours d'humanités, savoir la seconde, la troisième ou la quatrième latine. 2^o En rhétorique latine, au lieu de tirer au sort entre la version grecque et la version latine seulement, on ritera au sort entre la version grecque, la version latine et l'*histoire de Belgique*. 3^o En troisième professionnelle, en

ramenant à 100 points la partie littéraire et à 100 points la partie scientifique, on a attribué aux mathématiques 5 points de plus pris sur les sciences commerciales et la physique; la langue moderne a gagné un point et demi pris sur l'histoire.

— **DIPLOMES POUR LES SCIENCES.** La session du jury chargé de délivrer les diplômes d'aspirant-professeur agrégé et de professeur agrégé de l'enseignement moyen du degré supérieur pour les sciences s'ouvrira à Gand, le mercredi, 5 juillet, à 9 heures du matin.

Les inscriptions seront prises dans le bureau de l'administration-inspecteur de l'université de Gand. Les listes seront closes le 24 juin prochain.

— **DIPLOMES POUR L'ENSEIGNEMENT DES LANGUES MODERNES.** Les inscriptions concernant les examens à subir pour l'obtention du diplôme de capacité, institué par l'arrêté royal du 27 janvier 1863, pour l'enseignement du flamand, de l'allemand et de l'anglais seront ouvertes, dans les gouvernements provinciaux, à partir du samedi 17 juin courant, et closes irrévocablement le 30 du même mois.

Les examens auront lieu à Liège, au local de l'université, dans le courant du mois d'août, au jour qui sera fixé ultérieurement. Les récipiendaires seront convoqués par le président du jury.

— **ÉCOLE DE MÉDECINE VÉTÉRINAIRE.** Les examens d'admission à l'école de médecine vétérinaire de l'État auront lieu, le 10 juillet prochain, au local de l'école à Cureghem-lez-Bruxelles. On doit se faire inscrire avant le 1^{er} juillet chez le directeur de l'établissement.

NOUVELLES DIVERSES.

ACADÉMIE ROYALE DE BELGIQUE. Le 12 mai a eu lieu au Palais du Musée la séance publique de la classe des lettres.

Elle a commencé par la lecture du quatrième rapport décennal sur les travaux de la classe des lettres et des sciences morales et politiques de l'Académie (1850-1860).

Dans un remarquable discours M. Thonissen a jeté un rapide coup d'œil sur l'ensemble des travaux exécutés pendant cette période. Il a constaté la vivacité, l'ardeur des études historiques; elle est telle que nos recueils académiques sont incontestablement une des sources les plus abondantes et les plus sûres où les historiens futurs devront puiser. Les autres branches ont été également cultivées. Les mémoires et les bulletins de l'Académie renferment un nombre considérable d'intéressantes études sur la philologie, l'archéologie, l'épigraphie, la géographie ancienne, la numismatique, la statistique, l'économie sociale, la pédagogie, le droit constitutionnel, la littérature française et la littérature flamande. Une seule branche, mais une branche importante, la philosophie, a été négligée.

Après M. Thonissen, M. Kervyn de Lettenhove a lu une belle et savante étude intitulée *Une ambassade de Hugues de Lannoy en Angleterre*.

Ensuite la classe a pourvu au remplacement de trois associés morts dans le courant de l'année dernière. Elle a nommé M. *Léon Renier*, de l'Institut de France, M. *Louis Wolowski*, de l'Académie des sciences morales et politiques et M. *Adolphe Thiers*, de l'Académie française.

En dernier lieu, M. le secrétaire perpétuel a fait connaître que le prix triennal de littérature dramatique flamande avait été accordé à l'unanimité à M.

F. Van Geert, lieutenant-colonel pensionné, pour son drame historique *Jacob van Artevelde*.

La veille dans la séance générale des trois classes, M. de Saint-Genois, président de la commission de la Biographie nationale, a lu le rapport annuel sur les travaux de cette commission. Malgré toutes les difficultés qu'on a rencontrées, le tiers du premier volume, qui comprendra environ quatre cents notices biographiques, est sorti des presses de la maison Thiry van Buggenhout, à Bruxelles.

Déjà une invitation a été adressée aux membres de l'Académie, pour les prier de faire un choix parmi les noms des listes B-G; mais, en dehors de la commission, il n'y a guère que cinq académiciens qui, endéans le délai fixé, aient promis leur collaboration pour ces diverses séries de noms. Est-ce indifférence? Est-ce abstention motivée par les travaux dont s'occupent la plupart d'entre eux? Le fait n'en est pas moins regrettable, dit le rapport, en présence de l'arrêté royal qui confie à l'Académie, premier corps savant du pays, la rédaction de la *Biographie nationale*.

Quoi qu'il en soit, les travaux avancent, et on se met d'accord sur différentes questions. D'abord les notices biographiques seront signées en toutes lettres. Aucune ne sera anonyme, ni marquée d'initiales énigmatiques. Mais quoique il existe pour la commission une sorte de solidarité entre elle et les collaborateurs de la *Biographie nationale*, elle n'entend pas assumer la responsabilité absolue des idées, des opinions, des doctrines professées dans des biographies signées par leurs auteurs.

Ensuite revenant sur une décision prise en 1860, et toujours remise en discussion depuis, la commission a décidé « qu'il y avait lieu d'accueillir dans la *Biographie nationale*, en raison de leurs fonctions ou de services signalés rendus au pays, certaines catégories d'étrangers, en indiquant leur origine étrangère par un astérisque placé à côté de leur nom au commencement de leur notice biographique. »

Enfin on a épuré les listes provisoires, en retranchant plusieurs noms, on s'est entendu sur la direction littéraire et typographique, et nous pouvons espérer que le premier volume de la Biographie nationale paraîtra avant la fin de la présente année.

— CONCOURS ARTISTIQUE ET LITTÉRAIRE. Conformément au vœu exprimé l'an dernier par l'Assemblée générale des catholiques à Malines, le Comité central ouvre pour 1866 un triple concours pour l'art religieux, la musique religieuse et la composition d'un manuel gradué pour l'éducation des jeunes filles. Voici les dispositions générales des programmes.

I. ART CHRÉTIEN. — A. *Architecture*. Projet de maître-autel avec tabernacle, destiné à être placé dans une église ogivale du style du XIII^e au XV^e siècle.

Un prix de 1,000 francs est affecté au dessin couronné.

B. *Orfèvrerie*. Les concurrents devront fournir un ostensor, style ogival du XIII^e au XV^e siècle, en argent, ou en argent doré, soit entièrement soit partiellement, d'une valeur effective ne dépassant pas 4,000 francs.

Deux prix, l'un de 700 francs, l'autre de 300 francs, sont affectés à ce concours.

C. *Broderie*. Une bannière du Saint-Sacrement, en broderie à l'aiguille, plate et non bourrée, en soie, avec figures en couleur et or. Les sujets à traiter sont laissés au libre choix de l'artiste, aussi bien que le style.

Deux prix, l'un de 700 francs, l'autre de 500 francs, sont affectés à ce concours. Les artistes belges et étrangers sont indistinctement admis à concourir.

Les objets seront adressés et remis avant le 1^{er} août 1866, francs de port, à M. Ad. Delvigne, secrétaire du comité d'organisation, rue de la Blanchisserie, à Malines.

II. MUSIQUE RELIGIEUSE. Les concurrents devront présenter une messe pour quatre voix (*soprano, alto, ténor et basse*), avec accompagnement d'orgue, d'une difficulté moyenne, et pouvant être exécutée dans les églises de campagne, aux grandes fêtes de l'année.

Les pièces destinées au concours devront être adressées (franches de port) avant le 1^{er} juin 1866 à M. X. van Elewyck, docteur en sciences politiques, à Louvain.

Les compositeurs de tous les pays sont admis au concours.

Si le mérite des œuvres le comporte, il sera décerné :

1^o Un premier prix consistant en une médaille d'or et une somme de 1,000 fr. ;

2^o Un second prix consistant en une médaille de vermeil et une somme de 500 à 750 francs, selon la valeur des partitions.

III. MANUEL GRADUÉ POUR L'ÉDUCATION DES JEUNES FILLES. Il est ouvert un concours pour la composition d'un Manuel gradué, destiné aux établissements d'éducation de jeunes filles, d'après les principes exposés dans le *Mémoire sur l'éducation des femmes*, présenté à la dernière session de l'Assemblée générale des catholiques et inséré aux annexes du deuxième volume, sous le n^o IX.

Le manuel ne doit pas dépasser 500 pages d'impression in-8^o.

Les concurrents transmettront leur manuscrit, avant le 1^{er} mai 1866, à M. Ed. Dupetiaux, 22, rue des Arts, à Bruxelles.

L'auteur du mémoire couronné recevra une prime de 600 francs. Des mesures seront prises en outre pour assurer sa publication, en réservant à l'auteur une part légitimes dans les bénéfices de la vente.

(Pour différentes conditions et dispositions particulières à chacun de ces concours, voir le programme détaillé publié par le comité.)

— **FOUILLES DE FURFOOZ.** M. Dupont, qui s'occupe avec tant d'ardeur, comme on sait, à explorer les cavernes des environs de la Lesse, vient d'adresser à M. le ministre de l'intérieur un rapport sur les résultats obtenus pendant le premier trimestre de 1865. Les fouilles ont eu lieu dans une caverne située immédiatement au-dessus du *trou du Frontal*, et nommée *trou Rosette*. Cette caverne se divise en deux petites galeries de 5 mètres de longueur sur 2 mètres de largeur, courant parallèlement et communiquant entre elles par une ouverture large et presque circulaire. Leur hauteur totale était d'environ 4 mètres; elles étaient remplies de terre jaune et de pierres sur une hauteur de 3 mètres.

L'une d'elles offrait seule une entrée suffisante pour y pénétrer; elle ne présentait ni ossements ni objets travaillés; mais lorsque les ouvriers déblayèrent l'ouverture par laquelle elle communiquait avec l'autre galerie, les ossements se montrèrent en abondance. C'étaient des ossements d'animaux mélangés à des ossements de notre espèce. Le travail continué avec précaution mit au jour un crâne humain écrasé entre des blocs de roche et un certain nombre d'os mélangés à l'argile jaune et à des pierres.

Huit savants invités à venir constater l'authenticité de la nouvelle découverte, vinrent le 10 mars à Furfooz et purent s'édifier sur le gisement des os.

M. Van Beneden qui était présent, reconnut immédiatement des restes de renne et de castor associés, avec d'autres espèces, à ces débris humains se rapportant à trois individus dont un paraît avoir été un enfant et un autre ne pas avoir encore atteint l'âge de 20 ans.

Les objets de l'industrie de l'homme étaient cependant bien rares dans la grotte nouvelle; on y a seulement trouvé de la poterie sans silex ni os travaillés.

Cette poterie est identique à celle qui a été rencontrée dans le *trou des Nutons* et dans le *trou du Frontal*; d'une pâte noirâtre et reliée par des grains de calcaire, elle est fabriquée à la main, quelquefois chargée de raies grossières et elle n'est guère que durcie au feu. L'homme du *trou Rosette* est donc bien contemporain de celui dont on a recueilli les ossements dans le *trou du Frontal*.

On se demandera sans doute si le *trou Rosette* a servi de sépulture comme le *trou du Frontal*. M. Dupont n'est pas porté à le croire. Ces os humains étaient réunis dans un coin de la caverne, écrasés sous de grosses pierres, sans que leur état de dissémination donne à penser qu'ils se trouvaient là à l'état de squelettes au moment de l'arrivée des eaux. Il croit au contraire que les os étaient recouverts de leurs chairs, que les cadavres furent en quelque sorte broyés par les énormes fragments de roches que le courant transporta ou fit ébouler.

Le manque d'armes en silex et d'objets qu'on pourrait considérer comme amulettes, vient corroborer cette manière de voir, ainsi que l'absence d'une dalle qui eût mis les morts à l'abri de la voracité des bêtes fauves.

M. Dupont voit donc ici un acte du drame effroyable dont notre pays fut témoin au jour où tout ce qui était vivant dans la contrée périt par les eaux. Le trou Rosette nous montre des malheureux, cherchant sur les plateaux à échapper au désastre; dans leur effroi sans doute croyant trouver un abri dans une sombre cavité, ils n'y trouvèrent que la mort au milieu des eaux.

Nécrologie. — En Belgique : *Mgr. De Ram*, recteur magnifique de l'université de Louvain, membre de l'Académie; — *M. C. A. Demanet*, lieutenant-colonel honoraire du génie, membre de l'Académie, à Marche-en-Près; — *M. Melin*, ancien directeur de l'école d'agriculture de l'État, à Rollé-lez-Bastogne.

A l'étranger : *M. Francisque Duret*, membre de l'Institut, professeur à l'école des beaux-arts de Paris; — *M. Eugène Gerusex*, professeur honoraire de la faculté des lettres, auteur de remarquables ouvrages d'histoire littéraire, à Paris; — *M. Théodore Bac*, homme politique et avocat distingué, à Paris; — *M^{me} Ch. Lemonnier*, présidente de la société pour l'enseignement professionnel des femmes, à Paris; — *M. Ch. De Raumer*, le célèbre professeur de pédagogie, de sciences naturelles et de géographie de l'université d'Erlangen; — *M. Thomsen*, directeur des musées royaux de Copenhague, renommé pour ses travaux d'archéologie et de numismatique; — Le baron *Esai Gustave de Gyllenkrook*, connu par ses études en zoologie, à Stockholm; — *M. Kupffer*, directeur de l'observatoire central de physique, à Saint-Petersbourg; — *Sir Joseph Paxton*, l'éminent architecte anglais; — *Sir John Richardson*, naturaliste, explorateur du pôle arctique.

REVUE DE L'INSTRUCTION PUBLIQUE

EN BELGIQUE.

Numéro 7.

Juillet 1865.

LA CRITIQUE.

TRAITÉ INÉDIT DE CH. B. HASE.

[Il fut un temps, celui des Henri Estienne, des Casaubon, des Meziriac, des Saumaise, des Petau, des de Valois, où la France, sans contredit, tenait le premier rang dans l'art qu'on appelle la *critique philologique*; mais, depuis le dernier siècle surtout, d'autres intérêts intellectuels ont remplacé les études de ce genre, dont les lettrés français se sont de plus en plus détournés. Néanmoins, comme les auteurs grecs et latins continuaient à être expliqués dans les écoles et lus par les hommes de goût, on ne pouvait se soustraire entièrement aux nombreuses questions que soulève la critique; il fallait y toucher quelquefois. M. Hase se sera fréquemment aperçu des suites de l'oubli dans lequel étaient tombés les principes et les procédés des hommes nommés plus haut : leur école avait disparu. Il résolut donc de faire un cours sur ce que l'on appelait jadis *ars critica*. J'ignore absolument s'il est parvenu à professer ce cours : mais le traité que nous publions a été composé dans cette intention, c'est-à-dire, pour être développé oralement : partout M. Hase indique succinctement, entre parenthèses ou à la marge, ce qu'il voulait exposer de vive voix. L'ouvrage n'a point été achevé; il s'arrête un peu avant la fin du premier chapitre qui traite de la *Première source de l'altération des textes, la ressemblance des lettres* (1).

FRÉD. DÜBNER.]

OBSERVATIONS GÉNÉRALES.

On sait que les ouvrages littéraires qui ont échappé aux ravages de l'ignorance et de la barbarie, ne sont parvenus jusqu'à nous que défigurés en bien des endroits. Ces monuments précieux de l'esprit humain ont éprouvé dans quelques-unes de leurs parties le même sort à peu près que ce qui nous reste des œuvres de sculpture et d'architecture. Les uns et les autres, fruits pour la plupart d'un goût

(1) Ce travail, sur lequel on ne trouve aucune indication nulle part, semble avoir été écrit entre 1808 et 1815.

épuré, et propres à former celui de la postérité, se sentent ou des injures du temps ou des atteintes d'une main grossière et barbare. Pour ce qui concerne les ouvrages de sculpture, il ne reste aux artistes et aux amateurs que d'inutiles regrets : il est impossible de rétablir ce qui a été enlevé ou changé. Mais on a heureusement plus de ressources pour les ouvrages de littérature. On ne peut plus trouver le morceau détaché d'une statue antique, mais il nous est possible de rencontrer le mot précis ou le tour de phrase qu'avait employé un ancien auteur; et l'on est souvent aussi assuré d'avoir rétabli une leçon originale, qu'on le serait, en fouillant dans des décombres, d'avoir trouvé les différents morceaux qui faisaient partie d'une statue fracassée, lorsque présentés aux endroits mutilés ces fragments s'ajusteraient, pour ainsi dire d'eux mêmes, chacun à sa place. [Suivent des exemples, dans lesquels je choisis ce que les récentes éditions critiques n'ont pas rendu inutile.] Sur ces vers d'Aristophane (Equit. 1348) :

τὰ δ' ὅτα γάρ σου, νῆ Δί' ἐξεπετάννυτο
ὥσπερ σκιάδιον καὶ πάλιν ξυνήγετο,

le scoliaste observe que le σκιάδιον était une ombrelle que les Athéniennes portent *θέουσαι*, lorsqu'elles courent! Je lirais *θύνουσαι*, pendant le sacrifice, comme on peut le voir sur les bas-reliefs, où sont représentées des femmes s'avancant en procession vers l'autel. [M. Hase ne se rappelait pas la correction de Perizonius *θεωροῦσαι*, d'après ce passage d'Élien, V. H. VI, 4 : οἱ Ἀθηναῖοι τὰς παρθέτους τῶν μετοίκων σκιαδηφορεῖν ἐν ταῖς πομπαῖς ἡνάγκηζον ταῖς ἑαυτῶν κόραις, τὰς δὲ γυναῖκας ταῖς γυναῖξι.]

Ces exemples suffisent pour montrer qu'on peut avoir une assurance entière d'être parvenu à la découverte d'une leçon originale, quoiqu'elle ne se trouve dans aucun manuscrit; et qu'il est certains rétablissements de textes corrompus qui méritent une exception à la loi que se font ordinairement les éditeurs, de ne rien admettre dans le texte qui ne se trouve dans quelque manuscrit. Cette loi est pleine de sagesse; mais on ne peut disconvenir que l'exception ne puisse et ne doive avoir lieu, toutes les fois qu'on parvient à des restitutions aussi fondées sur la liaison des pensées et sur la ressemblance des mots, que celles dont on vient de voir les exemples.

Il est donc très-possible de réussir dans la cure d'un texte corrompu. Mais avant d'entreprendre aucun traitement en cette ma-

tière, il faut commencer par bien s'assurer du vice d'une leçon ; et l'on doit user à cet égard de la plus grande réserve, pour ne pas s'exposer à faire soi-même des fautes, en prétendant corriger celles des autres. C'est un défaut que saint Jérôme reproche aux copistes (*Epist. ad Lucinium*, t. II, p. 578) : « *Scribunt librarii, non quod inveniunt, sed quod intelligunt; et, dum alienos errores emendare nituntur, ostendunt suos.* » Quintilien (l. IX, cap. ult.) avait dit avant lui à peu près la même chose : « *multa in veterum libris reperta mutare imperiti solent, et dum librariorum inscitiam insectari volunt, suam confitentur.* » On voit en effet que la témérité des demi-savants leur a souvent fait gâter des passages dont la beauté (des pensées ou du style) était au-dessus de leur portée.

Les vrais savants eux-mêmes n'ont pas toujours été à l'abri de toute méprise à cet égard.... Pour n'avoir pas fait attention que le verbe *præstare* a quelquefois une signification neutre, opposée à celle de *nocere*, c'est-à-dire *utilis esse*, l'éditeur de Cassiodore (*Biblioth. Patrum* ed. Paris 1576) ajoute à la marge du texte un mot qui le défigurerait, p. 47 A : *Contigit ut nolens præstaret nobis hæresis*. Il voudrait lire *terga præstaret* : ce qui donnerait un sens tout-à-fait étranger à cet endroit.

Il faut donc, quand on se trouve embarrassé pour l'intelligence d'un texte sur lequel tous les manuscrits sont d'accord, n'essayer d'y changer quelque chose que quand la nécessité de la correction est évidente. Mais elle peut le paraître, sans l'être en effet; et il est aisé de sentir combien de choses sont nécessaires, pour en être pleinement assuré. Outre la connaissance *parfaite* de la langue dans laquelle l'auteur a écrit, et des locutions usitées dans son siècle, on doit avoir souvent lu et relu les ouvrages de l'écrivain : car le meilleur interprète d'un auteur, c'est l'auteur lui-même. S. Augustin prescrit cette méthode de lever les difficultés que fait naître un texte obscur, *De doctrina Christ.* II, c. 9 : *Ad obscuriores locutiones illustrandas de manifestioribus sumuntur exempla; et quedam certarum sententiarum testimonia dubitationem incertis auferant.*

Autant il faut être réservé pour entreprendre la correction d'un texte altéré, autant doit-on l'entreprendre avec assurance dès que l'altération est un fait bien avéré. C'est Cassiodore qui propose cette règle, en l'appliquant aux fautes contre la grammaire, *De institut. divinæ litt.* c. 15 : *Ubi cumque paragrammata in disertis hominibus reperta fuerint, intrepidus viliosa recorrigat : quoniam supra-*

dicti viri sic dicta sua composuisse credendi sunt, ut regulas artis grammaticæ, quas didicerant, custodisse judicentur. On ne doit pas être arrêté par l'antiquité des manuscrits : car *in antiquo codice non negandum est menda esse antiqua.* Il y avait des fautes dans les Mss. grecs du temps même d'Auguste et de Tibère. Strabo libro XIII, ubi agit de Aristotelis et Theophrasti libris, deque mendis quae vetustate et malorum criticorum opera in illos irrepserunt, pergit his verbis de librariis loqui : βιβλιοπῳλᾱί τινες, γραφεῦσι φαῦλοι χρώμενοι καὶ μὴ ἀντιβάλλοντες, ὅπερ καὶ ἐπὶ τῶν ἄλλων συμβαίνει τῶν εἰς πρᾶσιν γραφομένων βιβλίων, καὶ ἐνθάδε (Romæ) καὶ ἐν Ἀλεξανδρείᾳ. Et Érasme dit (Chiliad. I, cent. 6) : *Fil sæpenumero ut unius archetypi mendum, modo veri fucum aliquem præ se ferat, in universam deinde velut posteritatem librorum propagetur.*

Mais ce n'est pas seulement des fautes contre la grammaire que l'on doit, sans hésiter, tenter la correction. Il en est qui, sans blesser les règles de cet art, altèrent le sens d'un auteur; et ce sont ces dernières qui doivent principalement attirer l'attention. Il est vrai que ce sont ordinairement celles que le commun des lecteurs remarque le moins; mais quand on y regarde de près et qu'on lit à tête reposée, le vice en saute, comme on dit, aux yeux, et l'on ne saurait apporter trop de soins pour les faire disparaître, parce que les conséquences en sont tout autrement importantes. En effet, dans les endroits où la grammaire seule est intéressée, on aperçoit ordinairement la pensée de l'auteur; ou du moins, le plus grand inconvénient qui puisse en arriver, c'est qu'on ignore ce qu'il a voulu dire; ou enfin, si les fautes d'élocution en occasionnent dans le sens, on est averti par les unes de se tenir en garde contre les autres. Mais lorsque le sens se trouve altéré sans que les règles de la grammaire souffrent aucune atteinte, on est exposé à des méprises souvent assez importantes. Dans le premier cas, vous lisez sans inconvénient un écrivain dont le langage est irrégulier ou inintelligible. Dans le second, vous courez risque de vous égarer en croyant suivre un bon guide; ou si vous ne le suivez pas, vous êtes forcé de devenir son censeur, et de l'accuser de fautes qui doivent être uniquement mises sur le compte de ses copistes.

Ces fautes contre le sens sont plus communes qu'on ne pense; et l'on n'a, pour s'en convaincre, qu'à se mettre, en lisant, à la place d'un traducteur. On rencontrera quantité d'endroits qui, sans offrir aucune difficulté à une vue superficielle, parce que les règles du

langage y sont observées, ne peuvent soutenir un examen un peu approfondi, sans être convaincus d'altération. Le grand nombre des lecteurs passe sur ces endroits sans y rien entendre; car ce n'est pas une chose fort commune de trouver des personnes qui sachent s'arrêter et former des doutes. Érasme (dans le tome V de la dernière édition de S. Jérôme, p. 69) trouve qu'il faut beaucoup d'habileté et de réflexion pour ne faire seulement que suspecter un texte: *Ut ne commemorem interim, dit-il, quod illud ipsum, animadvertere et velut olfacere, si quid parum resipiat germanam ac veram lectionem, hominis esse, mea sententia, nec ineruditi nec stupidi nec oscilantis*; et l'on peut faire à ce sujet la plus juste application de ce que dit S. Augustin sur une matière différente, *Quæstiones in Genesim* t. III, p. 349. B : *Nonnulla pars inventionis est, nosse quid quæras.*

Plus les leçons qui gâtent le sens d'un auteur, paraissent saines du côté du langage, plus il importe d'en découvrir le vice et de le corriger. [Suivent des exemples, en partie corrigés dans les éditions récentes.]

L'empereur Théodose venant à Milan après le massacre de Thésalonique, S. Ambroise en sortit, sous prétexte d'une maladie qui était en effet considérable, mais qui ne l'aurait pas empêché d'attendre l'arrivée du prince, s'il n'avait eu des raisons particulières qu'il lui expose dans une lettre écrite à cette occasion (t. II, p. 998, C). [P. 1161, éd. Migne.] On lit entre autres choses dans cette lettre les paroles suivantes : *Prætendi ægritudinem corporis revera gravem et nisi a viris mitioribus vix levandam.* Qui sont ces *viri mitiores*? Corrigez : *nisi auris mitioribus.*

L'assurance d'avoir recouvré la leçon primitive est fondée, comme on voit, sur un *rapport manifeste* entre la leçon défectueuse et celle qu'on lui substitue. C'est cette ressemblance des mots jointe avec le sens qui, dans la recherche du texte original, peut seule faire sentir qu'on a trouvé la véritable leçon et qu'on chercherait inutilement autre chose. Ce *rapport* est d'une nécessité absolue et forme, en cette matière, une règle fondamentale. Je comprends sous le nom de *rapport* non-seulement tout ce qui a pu faire confondre un mot avec un autre, mais encore les différentes vues qui ont pu diriger les copistes dans les changements qu'ils ont entrepris de faire, étant déterminés à cela soit par leur peu de lumière, soit par des leçons réellement très-vicieuses.

(La suite prochainement)

COLLECTION DES GRANDS ÉCRIVAINS DU PAYS, PUBLIÉE
PAR L'ACADÉMIE ROYALE DE BELGIQUE.

LA CHRONIQUE DE GEORGES CHASTELLAIN.

Lorsque dès 1845 le ministre de l'intérieur vint rappeler à notre Académie « que la Belgique possédait des monuments littéraires d'une incontestable valeur, et qu'elle s'était laissé devancer déjà par l'étranger pour plusieurs publications dont elle aurait dû peut-être prendre l'initiative, » lorsqu'il citait en particulier les écrivains du XV^e siècle, il avait sans doute surtout en vue Georges Chastellain et spécialement sa chronique. Chastellain en effet appartient à la Belgique, non-seulement par sa naissance et par les lieux où il a passé la plus grande partie de sa vie, mais encore par ses écrits et par les faits qu'il a racontés. Aujourd'hui, grâce au zèle de l'Académie, ce qui nous reste de son œuvre capitale est entièrement publié; il ne sera donc pas hors de propos de l'analyser, d'en faire ressortir les traits principaux, les caractères essentiels. Mais avant d'aborder l'examen de cette chronique il est nécessaire de donner quelques détails sur l'écrivain lui-même.

Georges Chastellain naquit en 1405 dans le comté d'Alost. Il était issu des illustres maisons de Gavre et de Masmines, et appartenait à la famille des comtes d'Alost, alors fort amoindrie, comme beaucoup d'autres, et déchue de son ancienne puissance. On sait peu de chose de ses premières années. Dans son enfance il était sage et pieux, « souple à doctrine », aimant beaucoup la lecture des livres utiles et louables. A vingt-cinq ans, on le voyait encore sur les bancs de l'université de Louvain. Mais bientôt son ardeur l'emporte ailleurs; il ne songe plus qu'à plaire aux dames, à composer des vers en leur honneur, à vivre avec les seigneurs, à obtenir la faveur des princes; enfin il s'abandonne à la passion des aventures au point de mériter entre tous le surnom d'*Aventureux*. A vingt-huit ans il combattit pour la première fois sous la bannière de Philippe-le-Bon. Mais deux ans après, en 1435, la guerre s'étant terminée par le traité d'Arras, il quitta de nouveau les États du duc de Bourgogne. Chastellain habita la France pendant dix ans, de 1435 à 1445, et paraît avoir eu des relations fréquentes avec la cour de Charles VII. Il était fort bien reçu du roi et lia connaissance avec les principaux personnages du temps. Vers la fin de cette période, il était au service du sénéchal de Poitou, qui le chargea à plusieurs reprises de messages

secrets pour le duc de Bourgogne. Les gratifications qu'il reçut de ce dernier à cette occasion, le désir de revoir la Flandre, son berceau, la perte de ses illusions, qui le fit renoncer aux armes et à la vie aventureuse pour « acquérir mérite en labeur et impression de science, » tout cela le ramena dans notre pays, et dès 1446 on le voit figurer parmi les écuyers panetiers du duc de Bourgogne. Par sa prudence et son habileté il se concilia la faveur de Philippe-le-Bon, qui le chargea de plusieurs missions de confiance et l'envoya en Allemagne, en Bourgogne, en Bretagne et en d'autres pays. Souvent aussi Chastellain accompagna le duc dans ses voyages et ses expéditions. Ses bons et loyaux services lui valurent d'être nommé conseiller du duc, par lettres du 14 janvier 1457. Mais déjà, fatigué des cours, des discordes des princes, des vices et de l'égoïsme des grands, il avait songé à se retirer. Il avait choisi, pour y passer ses dernières années, la ville de Valenciennes, où Philippe lui assigna le 28 juin 1455 un logement dans le vieux palais de la Salle-le-Comte, qui avait vu jadis tant d'illustres assemblées de chevaliers. Le duc lui accordait en même temps une pension annuelle de 657 livres à la condition qu'il serait tenu « de mettre par escript choses nouvelles et morales et aussi par manière de cronicque faits notables dignes de mémoire. » Ce fut sans doute alors qu'il reçut le titre d'historiographe ou *indiciaire*. Dès ce moment il composa sa chronique, pour laquelle il avait réuni de nombreux matériaux. Le prologue a été écrit vers 1455, peu après la prise de Constantinople. Il persévéra activement dans ce travail, et vraisemblablement se fit aider, dès 1464, par Jean Molinet. A la mort de Philippe-le-Bon, Charles-le-Hardi maintint à Chastellain son titre d'indiciaire. Il fit plus : il voulut l'armer lui-même chevalier de la Toison d'or le 2 mai 1473. Chastellain ne survécut guère à cet honneur si envié, qui couronnait chez lui une longue et honorable carrière; il mourut dans les premiers mois de 1475, dans la ville qui avait vu naître Froissart, et fut enterré dans l'église de Notre-Dame de la Salle-le-Comte. C'est là que sur un pilier on lisait cette épitaphe :

« Cy dessous gist d'excellente mémoire George Chastelain, chevalier; lequel, après avoir circuy diverses régions et en icelles exercé les armes militaires, en eage florissante, au pouvoir de ses sens, s'est venu rendre au service du très-victorieux Philippe, duc de Bourgogne, en estat de panetier et privé conseil, et au reste de vieillard, a prins sa glorieuse occupation à réduire les gestes de ce feu

tout triomphant prince, par tel ordre et diligence, que à la recitation de ses escripts fleuriront en perpétuelle récordation es cœurs des nobles et clairs engins. Vive et règne son esprit en éternelle félicité! Et au comble de LXX ans, décéda de ce siècle, le xx de mars MCCCCLXXXIII. Priez Dieu pour son âme(1).

Chastellain eut dans son temps une très-grande réputation de sens et de savoir, de style, d'éloquence et de belle rhétorique. Ses contemporains le louèrent sans mesure; pour eux c'était un Virgile; « le plus plaisant et gracieux parleur que l'on sceust nulle part; » Jean Castel en répondant à une de ses épltres épuise pour lui toutes les formules de l'éloge. Il vante son langage suave et profond, sa douce rhétorique, le met au-dessus de tous les auteurs renommés, et trouve à ses écrits une nature angélique. Mais son principal titre de gloire devait être sa chronique. On publiait d'avance qu'elle allait effacer celle de Froissart. Olivier de la Marche appelait l'auteur « la perle et l'estoile de tous les historiographes, » et Chastellain lui-même cédant aux transports enthousiastes de ses admirateurs, annonçait qu'il viendrait une époque où, après une longue suite de générations, on verrait ses livres se multiplier et se répandre de toutes parts, tandis que la main qui avait écrit, reposerait desséchée dans le sein de la terre, sous la garde de la miséricorde divine.

« Funeste illusion! étrange destinée! s'écrie M. Kervyn (2). Les contemporains de Chastellain ne connurent guère ses chroniques restées inachevées, et louèrent surtout des opuscules assez déclamatoires, et des vers assez diffus, où l'on chercherait en vain le premier mérite de la poésie, c'est-à-dire la grâce et l'élégance. Après sa mort, les historiens ne citèrent de ses travaux que de rares fragments, et lorsque l'imprimerie répandit une si vive et une si universelle lumière sur les chefs-d'œuvre de tous les siècles précédents, elle s'empara des écrits de Froissart et négligea Chastellain pour reproduire Monstrelet. » En vain dans le siècle suivant quelques voix s'élevèrent pour louer Chastellain et réclamer l'impression de ses œuvres. Cet appel ne fut pas entendu, et il se fit sur l'écrivain un silence profond, un silence de deux siècles, pendant lesquels sa chronique parut morte avec lui.

(1) Le receveur de Valenciennes, qui payait la pension de Chastellain, fixe dans ses registres le jour de sa mort au 12 février 1474 (vieux style).

(2) Notice sur Chastellain, en tête de ses œuvres. — M. Kervyn a réuni dans cette notice tout ce qu'on a découvert jusqu'ici sur Chastellain et ses ouvrages. Nous en avons extrait à peu près tous les détails que nous donnons ici. Le lecteur pourra les compléter en remontant à la source.

A quoi tient la renommée et la gloire ! En 1825 M. Buchon ouvre à la bibliothèque d'Arras un in-folio manuscrit intitulé : *Histoire de France* par G. Repreuve. Cette lecture l'intéresse par la manière et par l'importance des détails. Il découvre bientôt que c'est Chastellain ! Un ancien bibliothécaire d'Arras, qui avait mis le titre du manuscrit, avait pris pour le nom de l'auteur l'en-tête d'un chapitre : *Comment Georges repreuve* (1) *avoir fait le proème de ce VI^e volume*. Aussitôt M. Buchon publia ce qu'il avait découvert, dans les *Chroniques nationales françaises*, édition qui fut suivie en 1837 d'une autre plus complète.

Dès lors Chastellain reprit parmi les écrivains la place qui lui était légitimement due. M. Michelet le proclama « un grand et éloquent historien ; » chez nous, Baron montra « une prédilection pour lui comme homme de style ; » il lui trouvait « quelque chose de ferme et d'arrêté dans le récit, qui le lui faisait tenir en grande estime ; » M. le général Renard, le jugeant au point de vue militaire, l'appelle « un homme hors ligne. » Enfin Chastellain a trouvé dans M. Kervyn de Lettenhove un éditeur tel que lui-même n'aurait osé le souhaiter. M. Kervyn a mis à la disposition de Chastellain une connaissance approfondie de l'histoire, en particulier une longue et sérieuse étude des temps, des hommes, des faits sur lesquels il a écrit ; une grande activité dans les recherches, une rare sagacité, un talent particulier pour fouiller les coins les plus obscurs des bibliothèques et évoquer de la poussière tout ce qui reste du fécond écrivain, ce qui lui a permis, grâce à ses excellentes relations avec le monde savant, de signaler plus de soixante-quinze manuscrits nouveaux de Chastellain, et de porter le nombre de ces manuscrits de vingt-cinq à plus de cent ; enfin une affection sincère et une franche admiration pour son caractère et ses écrits, un dévouement sans bornes, qui recueille avec le plus grand soin les moindres détails sur sa personne, sur ses actes, sur ses ouvrages, qui met en lumière à toute occasion ce qu'il peut y avoir de noble et d'élevé dans sa conduite ou dans des compositions enveloppées souvent chez lui des nuages de la phraséologie. Sans doute, à nous profanes, l'expression de cette admiration semble parfois un peu exagérée et le résultat d'études exclusives ; mais peut-être aussi vient-elle d'une connaissance plus complète et de vues plus justes. Du reste si on a pardonné à la Renaissance un peu trop d'admiration

(1) *Repreuve*, se reproche de. — C'est l'en-tête du chap. 30 du livre VI.

pour les auteurs grecs et latins, nous avons plus de droits à l'indulgence quand il s'agit de nos propres écrivains, de ceux qui ont raconté les faits de nos ancêtres. On en rabattrait toujours assez dans un siècle peu porté de lui-même à l'admiration, et le temps, cette grande puissance, a plus de force pour détruire que pour édifier.

Chastellain a composé un très-grand nombre d'ouvrages tant en vers qu'en prose. M. Kervyn, dans le catalogue raisonné qu'il a dressé de ses œuvres, en signale cinquante-sept, qui se trouvent actuellement dans les bibliothèques ou qui sont indiqués par des textes précis. Quelques-uns il est vrai pourraient bien n'être pas de Chastellain; d'autres, une douzaine environ, sont perdus; d'autres sont mutilés; mais ils en reste toujours assez pour faire juger du talent et de la fécondité de l'écrivain. La plus grande perte est assurément celle d'une partie de la chronique, ouvrage considérable, qui formerait à lui seul quinze à vingt volumes in-8°. M. Kervyn a publié ce qui nous reste en cinq volumes. Il avait quelque espoir de retrouver un texte complet en Espagne, aux archives de Simancas; mais jusqu'ici nous n'apprenons pas que les recherches aient été couronnées de succès. A la suite de la chronique, il a imprimé en deux volumes trente opuscules divers. Le dernier volume en renfermera encore quelques-uns avec la table des matières.

La chronique de Chastellain s'étendait de la mort de Jean-sans-Peur en 1419 jusqu'au siège de Neuss en 1474; elle embrassait ainsi une période de cinquante-quatre ans, comprenant tout le règne de Philippe-le-Bon, et, aux deux dernières années près, celui de Charles-le-Hardi. Nous avons un seul livre complet, le IV^e; le V^e est entièrement perdu. Des cinq autres il nous reste sept fragments considérables, qui peuvent former ensemble l'histoire de quatorze à quinze ans. Ce n'est guère que le quart de tout l'ouvrage. Parmi les lacunes, il en est malheureusement de fort regrettables.

Il nous serait fort difficile, dans les limites de cette revue, d'embrasser dans une étude d'ensemble toute la chronique de Chastellain. Les travaux de ce genre demandent d'ailleurs assez de temps et assez de réflexion pour que l'Académie ait jugé l'appréciation de Chastellain digne de figurer parmi les questions du concours de 1866. Cette dernière considération surtout nous met à l'aise, et nous permet d'attendre un travail plus complet.

Si dans ces derniers temps la chronique de Chastellain a éveillé chez nous tant d'attention, si elle a provoqué tant de recherches, ce

n'est pas seulement parce que l'auteur est belge; il y a ici autre chose qu'une vaine question de nationalité. Mais il est, comme l'a dit M. Michelet, un grand et éloquent historien. Avant lui la chronique s'était bornée à raconter et à décrire; avec Froissart surtout elle avait charmé par de merveilleux récits; Chastellain commence l'histoire proprement dite, celle qui apprécie, qui juge les desseins des hommes, qui justifie ou condamne les actes, qui établit dans le monde politique une relation entre les effets et les causes. Chastellain a su s'acquitter de cette tâche. Dans ses jugements il s'appuie sur des principes solides; il aime la justice, la droiture, l'honneur; et ce n'est pas un parleur de vertu, comme Salluste; mais il pratiquait lui-même ce qu'il exigeait des autres. Son coup d'œil est généralement juste et sûr; s'il se trompe quelquefois, comme il paraît l'avoir fait au sujet d'événements importants, le reste de ses écrits montre assez que ces erreurs n'ont rien de volontaire. En toutes circonstances il proteste de son impartialité, et il faut l'en croire, bien qu'il ait pour la maison de Bourgogne certains ménagements commandés par sa position et ses fonctions d'indiciaire. Du reste personne plus que lui ne fut à même de connaître la vérité; pendant sa longue carrière il avait beaucoup vu, beaucoup appris; il avait vécu au milieu des cours, fréquenté intimement les personnages les mieux informés des deux partis, rassemblé de longue date une foule de matériaux pour le grand ouvrage qu'il se proposait d'écrire. De plus il avait eu soin de recueillir tous les écrits des historiographes nouveaux de son temps, de les étudier, de les confronter, afin d'établir la certitude des faits. Enfin sous le rapport du style sa chronique est aussi très-digne d'attention, autant qu'on peut en juger à travers un léger brouillard d'archaïsme. Chastellain a de la vigueur et de l'énergie, il vise à la précision; on trouve chez lui beaucoup de couleur et de mouvement; il sait à l'occasion tantôt déployer un agréable récit, tantôt s'élever jusqu'à la véritable éloquence. Malheureusement il est fort inégal; outre qu'il lui arrive de se répéter, on rencontre des passages d'une prolixité désagréable; d'autres sont chargés, rudes ou affectés. Toutefois il ne faut pas oublier, dit M. Kervyn, que la rédaction des chroniques n'a jamais été achevée; nous n'en connaissons que la première esquisse. Mais on appréciera plus facilement Chastellain par l'examen du livre lui-même.

La chronique s'ouvre par un prologue d'une douzaine de pages,

dans lequel Chastellain s'élevant tout à coup à une grande hauteur, embrasse d'un seul regard toute la succession des âges, et pose les grands principes historiques qui lui serviront de base dans le cours de son récit. Peu de pages sont aussi remarquables pour la largeur des vues et la rapide concision du style. Il est curieux d'entendre ce prédécesseur de Bossuet.

Dès l'origine du monde, dit-il, il y a eu parmi les hommes des dominations, des calamités et des crimes, et cet état de choses n'a fait qu'augmenter avec la suite des temps. Mais si l'on considère attentivement l'histoire des peuples, on distingue partout la main de la providence; on voit qu'en toutes choses « la haute puissance divine a ouvert ou par justice ou par courroux ou par miséricorde, et souvent a permis avoir durée et règne aux mauvais, pour battre par eux et punir ses élus, par mort aucunes fois de glaive, par famine, par oppression de voisins, par crudélité de tyrans, par espouvantement et menace de fortune, par diverses calamités et opprobres, et aucunes fois par toute entière furieuse exterminée malédiction pour le très-énorme et horrible devoiement du peuple, que droiture divine ne pouvoit souffrir. »

Nous en avons pour exemple d'abord le « très-espouvantable déluge, » par lequel la fureur divine provoquée par les iniquités des hommes « mortifia toute créature vivant en la terre, et en défermant les bondes (1) des abismes, agloutit les hauteurs des monts, mesmes les oiseaux de l'air en la geule des fonts, donnant seulement espargne à Noé et à sa famille pour conserver en estre le genre humain. » Plus tard à cause des crimes de Sodome et de Gomorrhe, « la divine sentence tramist (2) sur eux feu et soufre du ciel, abîma leurs cités, perdit les inhabitans, et pour donner exemple aux survivans, donna perpétuelle malédiction à leurs lieux, lesquels encore aujourd'hui se montrent en extermination vile et ruineuse. »

Dans la suite, Dieu a manifesté sa puissance d'une manière aussi évidente, quoique moins rigoureuse. Ainsi il a souvent châtié les Juifs par les persécutions de Philistins, des Iduméens, et autres nations barbares; mais « finalement il a toujours battu les persécuteurs par les opprésés, et les tyrans longuement vainqueurs par les persécutés. »

« Si par l'espace de deux mille ans, Dieu a ainsi traité les Juifs

(1) *Bondes*, limites, en anglais *bound*. En ouvrant les limites assignées aux abîmes. — (2) *Tramist*, *transmisit*, envoya.

entre chaud et froid, puis chus, puis relevés, puis oubliés, puis rappelés, tousjours en haut et singulier mistère, » les nations des gentils ont été aussi « vexées et molestées entre elles de diverses tribulations, » témoin « Nembrod qui, premier, usurpant nom de roy, inféra la première calamité au peuple », les Carthaginois, « qui, pour obtenir la gloire de seigneurier, ont inféré aux hommes maintes dures foulles (1) en batailles, » et cet « Alexandre, qui par multitude de ses osts (2) supplanta la terre, humilia les régions, espouvanta les peuples, troubla les cités, aux bons donna moleste et aux orgueilleux et puissants servitude; et en soustraiaint au monde son repos des parties orientales, en sa seule voix fit trembler les Occidens. »

Mais les Grecs ont été dépouillés par les Romains; « lesquels attisés aussi dernièrement de convoitise et d'orgueil, pour estre en leur temps les aigles du monde et dompteurs, ont en ceste partie d'Occident fiché et establi le dernier et le plus seigneurieux règne des autres, et par longs ans, en puissance de cohortes et de légions, avec cruelle effusion de sang humain, ont déprimé privée franchise, et toutes nations diverses soumises à leur monarchie, que nulle oncques des autres n'obtint si entière. Sy planoient les montagnes, tranchoient les roches et froissoient les hommes, minoient les puissans édifices, et terre et mer remplissoient de cris et de larmes; molesteurs se portoient à leurs voisins, cruels aux lointains, ennemis à chascun et de nul aimés; combien que en la hautesse de leurs courages et de beaucoup de singulières vertus, il les fait fort à louer et recommander, si bien que de leur donner blasme en crudelité pour cause du régner... Finablement Dieu les a fait trébucher en glaive sanglant, foudroier en fureur et envahir de crudelité inhumaine à tous lez et en leur propre cité, comme qui en compassion n'avoient donné espargne à nul, que justement de nul ne devoient recevoir pitié, ne mercy. »

Après les Romains sont venus les Français, qui ont fondé un dernier et puissant empire, et qui ont usé de leur pouvoir, non pas pour opprimer les peuples, mais pour les civiliser. « Protecteurs estoient longuement des bons, refuge aux désolés, vigoureux sustenteurs aux faibles, escu aux povres et innocens, miroir aux vertueux, règle aux vaillans, baston et fléau des mauvais, de toutes tyrannies et exactions, et de toutes hérésies et toutes inhumaines crudelités, esmotions et fureurs populaires... Les princes françois avoient tous-

(1) *Foulles*, oppressions, violences; répond au verbe *fouler*. — (2) *Osts*, armées.

jours leurs espées fla mboiant au soleil, ce qui au milieu de leur trône reconfortoit leurs subjects, et aux foraines nations voisines donnoit frayeur. Paisibles vivoient en dedans eux, forts et cremus (1) au dehors; comprimoient les tyrans, domptioient les orgueilleux, ployoient les robustes et rudes peuples, establissoient foy et bonnes mœurs en tous leurs confins, corrigeoient les vices et mauvaises coustumes. En eux avoit Dieu aigres et léaulx champions, le monde, confort, et la terre, parement chaud. »

Mais les Français ayant dévié de leur noble et vertueuse conduite, se sont livrés à l'envie, à l'orgueil, aux voluptés, et Dieu pour les punir leur a préparé de longue main, aux deux bouts de leur royaume, « deux verges, Bordeaux et Calais. » Par là sont arrivés « comme fléau de Dieu les Anglois, qui sont venus ruiner tout et confondre, subverser les nobles anciens soustenemens, miner ses piliers, atterrer ses hautes, vilipender ses forts, noircir ses splendeurs; et là où leur cruauté, ne s'est pu saoulerès rivières de leur sang, leurs hautes fondations dédiées avec leurs glorieux palais ont démoli ici par feu et là par main-mise, tellement que sont chus en l'abyme de tribulation, du plus petit enfant jusques au plus viel homme, du plus povre jusque au plus riche, du plus juste jusques au plus mauvais, femmes et filles, chastes et non chastes, nobles ou autres, dont ne se pourroit réciter ni escrire la diversité; ont ensaisi le royal sceptre, le chœur de son thrône occupé, expulsé l'héritier, dissipé ses substances, violé son possès, et la plus clère part de sa majesté longuement appliquée à eux, jusques à la profonde miséricorde divine il a plu autrement y pourvoir maintenant par pitié. »

Ici Chastellain fait un vigoureux tableau des malheurs et des vices de son temps. « Je dis donques que de mes jours la terre a esté toute engraisnée de sang humain, et les arbres revestus des corps terrestres, lous saouls de la repue d'iceux, l'air pénétré de la clameur des hommes, Dieu provoqué à ire en toutes terres et régions, singulièrement entre les chrestiens où cremeur n'a eu lieu, où faulseté a tenu siège, et orgueil son règne; où s'est trouvée toute descognoissance et desrèglance, toute déception, tyrannie et rebellion en peuples, désobéissance ès subjects, froideur entre parents, dureté ès riches, fierté ès povres, rapine ès nobles, desvergondance ès princes, vaine gloire ès prelates, luxure en l'église, scismatique à tous lez, boiteuse et dissolue. Sy ay-je vu honneur estre chassé

(1) *Cremus* (de *cremere* pour *tremere*), redoutés.

hors des royaux palais, vérité bannie des sièges, justice, des royaumes, preudhommie, des juges, léauté, des mesnages, continence, vergongne et casteté, de tous sexes. »

Ces pages ont certainement beaucoup de mérite comme pensée, elles n'en ont pas moins comme expression. Avant Chastellain le français avait acquis à un très-haut degré la naïveté, la grâce, l'harmonie; ici nous trouvons une luxuriante richesse, avec une recherche de précision et d'énergie qui lui donnera la force, le brillant et l'ampleur. C'est la langue en ébullition; c'est le métal avec lequel Bossuet coulera plus tard ses indestructibles ouvrages.

Chastellain termine ainsi son prologue.

« Sy requiers et supplie aux lisans, de quelque party qu'ils soient, François, Bourgongnons ou Anglois, que sur moy leur plaise oster toutes partialités, suspicions et faveurs et me juger tel que me proteste : léal François avec mon prince, osant prononcer vérité contre mon maistre où besoin sera, et non me feignant de mesme contre François, ni Anglois, desquels la gloire n'est à esteindre pour l'un parti ny l'autre, mais à chascun garder sa portion selon l'advenir et fortune des cas.

« Sy traiteray sous la divine permission, et entreprendray au deffinement du duc Jehan, jusques tant que permis me sera vivre. Sy soit à la gloire et louenge de Dieu, à la perpétuelle décoration des rois et nobles hommes François, souverainement du roy Charles VII^e et du noble chevalereux prince le duc Philippe. Soit aussi à la louenge de tous vaillans hommes présens et futurs, en accroissement de vertu et saveur de doctrine, et sous humble invocation de mon Dieu, à qui je prie espace jusques au parfait. Vecy commencer. »

Après cela commence la chronique. Mais, pour ne pas trop scinder la matière, nous remettrons l'examen du premier fragment à un prochain article.

SUR L'ÉTYMOLOGIE DU MOT *MINERVE*.

Un de nos abonnés nous adresse l'observation suivante :

« En lisant vos intéressants articles sur les institutions religieuses chez les Romains, je vois que vous dérivez *Minerva* de *men-s*, d'après Festus; je suppose que vous n'êtes vous-même pas entièrement satisfait, car *erv* reste inexpliqué. Est-il à votre connaissance que l'on ait trouvé sur des poteries étrusques l'image de Pallas avec le

mot *Meneria*? Ce mot pourrait bien avoir une origine phénicienne; *manor* ou *manar* dans l'Écriture désigne l'ensuble d'un tisserand et la racine signifie tissu; l'arabe *navar*, qui par métathèse pourrait être *narva*, signifie orner la toile de différentes couleurs. »

Notre honorable correspondant observe avec raison que les auteurs qui dérivent *Minerva*, anciennement *Menerva* (v. Quintil. Inst. Or. I, 4, 47) de *mens*, n'ont pas expliqué la seconde partie du mot, *erva*. Selon Preller, l'auteur de la meilleure mythologie romaine (*Röm. Myth.* Berlin, Weidmann 1858, p. 258), *erva* serait mis pour *era*, suffixe servant à former un grand nombre de mots latins. « La lettre *v*, dit-il, est souvent insérée après *r*, comme dans *luerve*, c'est-à-dire *luervem*, pour *luerem* dans le chant des frères Arvales, et dans les mots *arvum* (de *ar-are*), *catervus*, *nervus*, *servus*, *cervus* etc. » Cette explication ne nous paraît pas satisfaisante : les mots *arvum*, *catervus*, *nervus*, *servus*, *cervus* sont formés au moyen du suffixe *vus*, *va* (v. Leo Meyer *Vergleichende Grammatik der Griechischen und Lateinischen Sprache*. Berlin Weidmann 1864, t. II, p. 249) (1). Il ne resterait donc d'autre exemple d'une insertion de *v* que le mot *luerve*, mais celui-ci, privé d'analogie, est lui-même problématique et ne peut donc rien prouver dans la circonstance présente. Cependant, malgré notre ignorance touchant la partie *erva*, nous ne doutons pas que *Menerva* ne dérive du radical indogermanique *man*, d'où viennent le mot sanscrit *manas*, esprit, le grec *μῆνος*, les mots latins *mens*, *memini*, *memoria* etc. Cette étymologie s'accorde en effet parfaitement avec le caractère prêté par les anciens à Minerve, la déesse de la pensée, de la sagesse et de la mémoire. L'étymologie nouvelle proposée par notre savant correspondant, nous satisfait moins, d'abord parce qu'il ne faut pas recourir à des langues étrangères quand on trouve l'explication des mots dans les langues auxquelles ils appartiennent; ensuite parce que le tissage n'était qu'une fonction tout-à-fait subalterne de Minerve; elle est l'inventrice de tous les arts et de tous les métiers; elle n'est pas plus habile dans l'art de tisser que dans celui de la musique; aussi les quinquatries sont célébrées non-seulement par les femmes et les foulons, mais aussi par les cordonniers, les menuisiers, les médecins, les peintres, les orateurs et les poètes (v. Preller, o. c. p. 261 et 262).

(1) V. aussi G. Curtius, *Grundzüge der Griechischen Etymologie*. Leipzig Teubner 1858, t. I, p. 279 et 320.

On pourrait répondre à notre première objection que Minerve est une divinité étrusque et qu'on n'a pas réfuté victorieusement l'origine sémitique de la langue étrusque. Sans doute Minerve est une déesse étrusque portant sur les monuments les noms de *Menerfa* et de *Menrfa* (une fois dans Inghirami *Mon. Etr.* II, t. 81, se rencontre *Mnrfa*; v. O. Müller, *Die Etrusker* t. II, p. 48). Mais comme les peuples de race latine et sabellique honoraient la même déesse, sous le même nom, les Étrusques peuvent leur avoir emprunté aussi bien que donné le nom de cette divinité. De plus si l'origine aryenne des Étrusques n'est pas prouvée d'une manière tout-à-fait certaine, le contraire n'est pas établi non plus, et dans tous les cas il est hors de doute que beaucoup de dieux étrusques sont empruntés aux mythologies grecques et italiennes ou ont des noms dérivés de racines indo-germaniques. Ainsi *Tinia* ou *Tina* (où le *t* est mis pour *d*) vient, de même que Ζεύς, Δίος (en Crète Δῖν, Ζῖν), *deus*, *Diu* ou *Ju-piter*, et l'ancien allemand *Zio*, gothique *Tius*, du radical *div* « briller. » *Thana* égale *Diana*; *Thalna*, Juno; *Apulu*, Apollon; *Usil*, Sol; *Losna*, Luna pour Lucna. Nous croyons donc que rien ne nous autorise à rejeter l'origine aryenne du mot *Menerva*, et si la science étymologique n'a retrouvé jusqu'ici que le radical du mot, il ne faut pas perdre de vue que c'est le cas d'un grand nombre de vocables dans toutes les langues.

OBSERVATION SUR UN PASSAGE DE L'ANABASE (I, 10, 12).

Les Grecs viennent de jeter pour la seconde fois la dérouté dans l'armée d'Artaxerxès. οἱ βάρβαροι, dit Xénophon, οὐκ ἐδίχοντο, ἀλλ' ἐκ πλείονος ἢ τὸ πρόσθεν ἔφρουγον· οἱ δ' ἐπεδίωκον μέχρι κόμης τινας· ἐνταῦθα δ' ἔστησαν οἱ Ἕλληνες· ὑπὲρ γὰρ τῆς κόμης γήλοφος ἦν, ἐφ' οὗ ἀνεστράφησαν οἱ ἀμὲρ βασιλεῖα, πεζοὶ μὲν οὐκέτι, τῶν δὲ ἵππέων ὁ λόφος ἐνεπλήσθη, ὥστε τὸ ποιοῦμενον μὴ γινώσκειν. Le meilleur manuscrit de l'Anabase, le *codex Parisinus* de la bibliothèque impériale n° 2535, porte comme leçon de la première main ὥστε τὸ ποιοῦμενον γινώσκειν. Le négation μὴ est ajoutée par la seconde main. C'est sans doute ce qui a déterminé M. Rehdantz à retrancher μὴ dans sa récente édition de l'Anabase (Berlin, Weidmann 1863 et 1864), et à mettre en note : « ὥστε τὸ ποιοῦμενον γινώσκειν : « de manière que les Grecs reconnurent ce qui se passait » ; peut-être faut-il lire τὸ π. ἤν γινώσκειν; μὴ γιν. n'a pas de sens. (ist Unsinn). » Malgré l'importance du manuscrit

suivi par le philologue allemand, nous sommes d'avis qu'il n'y a rien à changer à la leçon vulgaire et que *μὴ γιγνώσκειν* donne seul un sens raisonnable. Il importait aux Grecs de ne pas perdre de vue les mouvements de leurs adversaires; aussi, dès le départ des cavaliers, Cléarque envoie Lycius de Syracuse avec un autre grec pour examiner ce qu'il y avait au-delà de la colline : *κελεύει κατιδόντας τὰ ὑπὲρ τοῦ λόφου τί ἐστὶν ἀπαγγεῖλαι*. Ce dernier passage (§ 14) nous semble prouver à l'évidence que la présence de la cavalerie sur la colline empêchait la vue des Grecs et *ὥστε μὴ γιγνώσκειν* est ainsi parfaitement expliqué. Que signifierait au contraire la phrase : « la colline fut remplie par la cavalerie de manière que les Grecs reconnurent ce qui se passait? » Que reconnurent-ils? Que les cavaliers occupaient la colline? il serait absurde de l'ajouter; que l'infanterie fuyait de toutes ses forces? ils ne pouvaient le voir, car plus tard seulement Lycius, envoyé par Cléarque, l'annonce à l'armée : *ὁ Λύκιος; ἤλασέ τε καὶ ἰδὼν ἀπαγγέλλει ὅτι φεύγουσιν ἀνὰ κράτος*.

Si nous croyons devoir nous éloigner ici de l'opinion de M. Rehdantz, nous ne pouvons que le louer pour l'excellent parti qu'il a tiré ailleurs du manuscrit de Paris, dont M. Louis Dindorf a donné les variantes avec le plus grand soin dans son édition d'Oxford de 1855. C'est avec raison aussi que M. Rehdantz, à l'exemple de M. Cobet, refuse de reconnaître la main de Xénophon dans les résumés placés à la tête des livres de l'Anabase; il a eu tort de ne pas suivre plus souvent les traces de son prédécesseur, et d'avoir laissé dans le texte des gloses insipides, comme celle qui défigure le commencement du charmant écrit de Xénophon : *καὶ στρατηγὸν δὲ αὐτὸν ἀπέδειξε πάντων ὅσοι εἰς Καστωλοῦ πεδῖον ἀθροίζονται*. Cette phrase n'est bien placée qu'au chapitre 9, § 7.

L. ROERSCH.

ANALOGIES DE L'ÉQUATION GÉNÉRALE DES COURBES DU SECOND ORDRE.

I.

Soit l'équation générale du second degré à deux variables :

$$Ay^2 + Bxy + Cx^2 + Dy + Ex + F = 0.$$

Pour obtenir l'équation de la courbe par rapport à de nouveaux axes formant les angles α et α' avec l'ancien axe des X , sans chan-

ger d'origine, il faut remplacer x et y dans la proposée par les valeurs :

$$\frac{x' \sin (\theta - \alpha) + y' \sin (\theta - \alpha')}{\sin \theta}$$

et
$$\frac{x' \sin \alpha + y' \sin \alpha'}{\sin \theta}$$

Le terme indépendant F ne changera pas; les autres paramètres de la transformée seront fournis par les équations suivantes :

$$A' \sin^2 \theta = A \sin^2 \alpha' + B \sin \alpha' \sin (\theta - \alpha') + C \sin^2 (\theta - \alpha')$$

$$C' \sin^2 \theta = A \sin^2 \alpha + B \sin \alpha \sin (\theta - \alpha) + C \sin^2 (\theta - \alpha)$$

$$B' \sin^2 \theta = 2 A \sin \alpha \sin \alpha' + B \sin \alpha \sin (\theta - \alpha') + B \sin \alpha' \sin (\theta - \alpha) + 2 C \sin (\theta - \alpha) \sin (\theta - \alpha')$$

$$D' \sin \theta = D \sin \alpha' + E \sin (\theta - \alpha')$$

$$E' \sin \theta = D \sin \alpha + E \sin (\theta - \alpha).$$

A ces cinq équations on peut en ajouter une sixième :

$$\alpha' - \alpha = \theta'$$

en désignant par θ' l'angle des nouveaux axes.

Par l'élimination de α et α' , ces six équations se réduiront à quatre; nous allons présenter ces quatre formules sous une forme parfaitement symétrique.

Première analogie.

En combinant les trois premières équations et négligeant les termes qui s'annulent identiquement, nous pouvons écrire :

$$(B'^2 - 4 A' C') \sin^4 \theta =$$

$$B^2 [\sin \alpha \sin (\theta - \alpha') + \sin \alpha' \sin (\theta - \alpha)]^2 + 8 A C \sin \alpha \sin \alpha' \sin (\theta - \alpha) \sin (\theta - \alpha') - 4 B^2 \sin \alpha \sin \alpha' \sin (\theta - \alpha') \sin (\theta - \alpha) - 4 A C [\sin^2 \alpha \sin^2 (\theta - \alpha') + \sin^2 \alpha' \sin^2 (\theta - \alpha)]$$

$$= (B^2 - 4 A C) [\sin \alpha' \sin (\theta - \alpha) - \sin \alpha \sin (\theta - \alpha')]^2$$

$$= (B^2 - 4 A C) [\sin \alpha' \sin \theta \cos \alpha - \sin \alpha \sin \theta \cos \alpha']^2$$

$$= (B^2 - 4 A C) \sin^2 \theta \sin^2 \theta',$$

ce qui donne finalement :

$$\frac{B'^2 - 4 A' C'}{\sin^2 \theta'} = \frac{B^2 - 4 A C}{\sin^2 \theta}$$

Deuxième analogie.

On peut obtenir d'une manière analogue :

$$\begin{aligned} & (A' + C' - B' \cos \theta') \sin^2 \theta = \\ & A [\sin^2 \alpha + \sin^2 \alpha' - 2 \sin \alpha \sin \alpha' \cos (\alpha' - \alpha)] \\ & + C [\sin^2 (\theta - \alpha) + \sin^2 (\theta - \alpha') - 2 \sin (\theta - \alpha) \sin (\theta - \alpha') \cos (\alpha - \alpha')] \\ & + B [\sin \alpha' \sin (\theta - \alpha') + \sin \alpha \sin (\theta - \alpha) - \sin \alpha \sin (\theta - \alpha') \cos (\alpha' - \alpha) \\ & \quad - \sin \alpha' \sin (\theta - \alpha) \cos (\alpha' - \alpha)]. \end{aligned}$$

Après le développement de $\cos (\alpha' - \alpha)$, le second membre s'écrira successivement :

$$\begin{aligned} & A [\sin^2 \alpha \cos^2 \alpha' + \sin^2 \alpha' \cos^2 \alpha - 2 \sin \alpha \sin \alpha' \cos \alpha \cos \alpha'] \\ & + C [\sin^2 (\theta - \alpha) \cos^2 (\theta - \alpha') + \sin^2 (\theta - \alpha') \cos^2 (\theta - \alpha) - \\ & \quad 2 \sin (\theta - \alpha) \sin (\theta - \alpha') \cos (\theta - \alpha) \cos (\theta - \alpha')] \\ & + B [\sin \alpha' \sin (\theta - \alpha') \cos^2 \alpha + \sin \alpha \sin (\theta - \alpha) \cos^2 \alpha' \\ & \quad - \sin \alpha \sin (\theta - \alpha') \cos \alpha \cos \alpha' - \sin \alpha' \sin (\theta - \alpha) \cos \alpha \cos \alpha'] \\ & = (A + C) \sin^2 (\alpha' - \alpha) + B [\cos \alpha \sin (\theta - \alpha') - \cos \alpha' \sin (\theta - \alpha)] \\ & \quad \sin (\alpha' - \alpha) \\ & = (A + C) \sin^2 (\alpha' - \alpha) + B \sin (\alpha' - \alpha) \cos \theta [\cos \alpha' \sin \alpha - \\ & \quad \sin \alpha' \cos \alpha] \\ & = (A + C - B \cos \theta) \sin^2 \theta'; \end{aligned}$$

donc on aura définitivement :

$$\frac{A' + C' - B' \cos \theta'}{\sin^2 \theta} = \frac{A + C - B \cos \theta}{\sin^2 \theta}$$

Troisième analogie.

Cherchons de même l'expression du trinome $A'E'^2 + C'D'^2 - B'D'E'$; en laissant de côté les termes qui se détruisent, nous aurons :

$$\begin{aligned} & (A'E'^2 + C'D'^2 - B'D'E') \sin^4 \theta = \\ & (A E^2 + C D^2) [\sin^2 \alpha' \sin^2 (\theta - \alpha) + \sin^2 \alpha \sin^2 (\theta - \alpha') + 4 B D E \\ & \quad \sin \alpha \sin \alpha' \sin (\theta - \alpha) \sin (\theta - \alpha')] \\ & - 2 (A E^2 + C D^2) \sin \alpha \sin \alpha' \sin (\theta - \alpha) \sin (\theta - \alpha') - B D E \\ & \quad [\sin \alpha \sin (\theta - \alpha') + \sin \alpha' \sin (\theta - \alpha)]^2 \end{aligned}$$

Les réductions sont visiblement les mêmes que pour la première formule, de sorte que le second membre deviendra

$$(A E^2 + C D^2 - B D E) \sin^2 \theta \sin^2 \theta'$$

et par suite :

$$\frac{A'E'^2 + C'D'^2 - B'D'E'}{\sin^2 \theta'} = \frac{A E^2 + C D^2 - B D E}{\sin^2 \theta}$$

Quatrième analogie.

En opérant semblablement, nous obtiendrons encore :

$$\begin{aligned} & (D'^2 + E'^2 - 2 D' E' \cos \theta') \sin^2 \theta = \\ & D^2 [\sin^2 \alpha + \sin^2 \alpha' - 2 \sin \alpha \sin \alpha' \cos (\alpha' - \alpha)] \\ & + E^2 [\sin^2 (\theta - \alpha) + \sin^2 (\theta - \alpha') - 2 \sin (\theta - \alpha) \sin (\theta - \alpha') \cos (\alpha' - \alpha)] \\ & + 2 D E [\sin \alpha' \sin (\theta - \alpha') + \sin \alpha \sin (\theta - \alpha) - \sin \alpha \sin (\theta - \alpha') \\ & \quad \cos (\alpha' - \alpha) - \sin \alpha' \sin (\theta - \alpha) \cos (\alpha' - \alpha)]. \end{aligned}$$

On peut encore réduire comme à la deuxième formule; le second membre devient alors :

$$(D^2 + E^2 - 2 D E \cos \theta) \sin^2 (\alpha' - \alpha)$$

et nous aurons finalement :

$$\frac{D'^2 + E'^2 - 2 D' E' \cos \theta'}{\sin^2 \theta'} = \frac{D^2 + E^2 - 2 D E \cos \theta}{\sin^2 \theta}$$

— En résumé, pour une même origine, quelle que soit la direction des axes, il existe cinq fonctions des paramètres et de l'angle des axes qui sont constantes, savoir :

$$\frac{B^2 - 4 A C}{\sin^2 \theta}, \quad \frac{A + C - B \cos \theta}{\sin^2 \theta}, \quad \frac{A E^2 + C D^2 - B D E}{\sin^2 \theta}, \quad \frac{D^2 + E^2 - 2 D E \cos \theta}{\sin^2 \theta} \text{ et } F.$$

Il est remarquable que ces analogies subsistent pour des équations d'un degré quelconque, car les formules qui servent à passer à un nouveau système d'axes sans changer d'origine ne peuvent faire sortir de chaque terme de la proposée que des termes du même degré, de sorte que les coefficients des termes du second et du premier degré seront modifiés comme s'ils faisaient seuls partie de l'équation.

Dans le cas de la droite $Dy + Ex + F = 0$; il ne reste que deux formules $\frac{D^2 + E^2 - 2 D E \cos \theta}{\sin^2 \theta} = \text{constante}$ et $F = \text{constante}$.

II.

Actuellement nous changerons d'origine en conservant la direction des axes; l'équation transformée s'obtient en substituant à x et à y dans la proposée les valeurs $x' + a$ et $y' + b$, en désignant par a et b les coordonnées de la nouvelle origine.

Dans ce cas l'angle des axes reste constant quelle que soit l'origine; il en est de même des paramètres A, B et C, les autres paramètres nouveaux seront :

$$D' = 2Ab + Ba + D$$

$$E' = Bb + 2Ca + E$$

$$F' = Ab^2 + Bab + Ca^2 + Db + Ea + F.$$

Par l'élimination de a et b , ces trois équations se réduiront à une seule formule qui se présente encore sous une forme d'une symétrie parfaite; on l'obtient rapidement de la manière suivante.

Cinquième analogie.

Dans le trinome $AE'^2 + CD'^2 - BD'E'$, remplaçons D' et E' par leurs valeurs; après réduction, il viendra :

$$AE'^2 + CD'^2 - BD'E' =$$

$$AE^2 + CD^2 - BDE - (B^2 - 4AC)(Ab^2 + Bab + Ca^2 + Db + Ea) \\ = AE^2 + CD^2 - BDE - (B^2 - 4AC)(F' - F)$$

ce qui donne :

$$AE^2 + CD^2 - BD'E' + (B^2 - 4AC)F' = AE^2 + CD^2 - BDE + (B^2 - 4AC)F.$$

— Ainsi, pour une même direction des axes, quelle que soit l'origine, il y a encore cinq fonctions qui conservent la même valeur; savoir :

$$\theta, A, B, C \text{ et } AE^2 + CD^2 - BDE + (B^2 - 4AC)F.$$

Ces analogies ne subsistent plus pour une équation d'un degré quelconque, parce que la substitution de $x' + a$ et $y' + b$ à x et y fait sortir d'un terme d'un degré supérieur des termes d'un degré moindre.

Dans le cas de la droite $Dy + Ex + F = 0$
on aurait D, E et $\theta =$ constantes.

III.

Réunissant les conclusions des deux paragraphes qui précèdent, nous obtiendrons trois fonctions des paramètres et de l'angle des axes, qui sont constantes quelles que soient l'origine et la direction des axes des coordonnées, savoir :

$$\frac{B^2 - 4AC}{\sin^2 \theta}, \frac{A + C - B \cos \theta}{\sin^2 \theta} \text{ et } \frac{AE^2 + CD^2 - BDE + (B^2 - 4AC)F}{\sin^2 \theta}; (A)$$

Du reste il est facile de démontrer qu'il ne peut pas y en avoir davantage.

Dans le cas de la droite il n'y a que le symbole $\frac{D^2 + E^2 - 2DE \cos \theta}{\sin^2 \theta}$ qui reste constant quel que soit le choix des axes.

Suivent quelques séries de questions, pour la résolution desquelles on peut avantageusement faire usage des formules ci-dessus.

J. LEDENT.

Malines, mai 1863. (La suite prochainement.)

CORRESPONDANCE.

Nous recevons de M. Britz quelques observations au sujet du compte-rendu de son ouvrage inséré dans notre précédente livraison. Nous nous empressons de les publier. On trouvera en note la réponse de M. Discailles, l'auteur du compte-rendu, aux différents points de la lettre de M. Britz.

A Messieurs les rédacteurs de la *Revue de l'instruction publique*.

Permettez-moi de répondre brièvement au compte-rendu de mon ouvrage « *La Constitution belge et les lois organiques interprétées* ».... que renferme le numéro de votre *Revue* du mois de juin courant. L'examen auquel je soumettrai les points controversés profitera peut-être quelque peu à vos lecteurs, et me fournit l'occasion de reconnaître que la critique de M. Discailles est consciencieuse et bienveillante. Ses observations minutieuses même ont de la valeur.

Page 8. M. Discailles prétend qu'il n'est pas exact de dire que le *gouvernement provisoire* entra en fonctions le 24 septembre 1850. Je le prie de relire la *première* proclamation de cette date par laquelle MM. D'Hooghvorst, Rogier, Jolly, Coppin et Vanderlinden déclarent *accepter* (ils auraient pu dire *prendre* ou *se charger*) *provisoirement le pouvoir*. C'est bien la chose moins le nom exact. C'est aussi à partir de cette date, et non à partir du 26 de ce mois, que les nouveaux gouvernants exercèrent le pouvoir constituant, la *dictature*. (1)

(1) Nous persistons dans notre observation première. — Le 24 septembre il n'existait encore qu'une *Commission administrative* composée de MM. D'Hooghvorst, Rogier et Jolly ayant pour secrétaires MM. de Coppin et Vanderlinden. Les termes de sa première proclamation ne détruisent nullement notre assertion. « Le 26 au matin, dit M. Juste (histoire du Congrès, tome 1^{er}), une nouvelle proclamation annonça la *formation définitive du GOUVERNEMENT PROVISOIRE* ». Voilà qui est assez clair! Nous ne comprenons pas l'utilité de la réplique de M. Britz, à moins qu'il ne veuille nous faire un grief d'avoir, suivant l'expression consacrée, mis les points sur les *i*.

A la page 27 je dis : « Tout Belge jouit des droits politiques, à moins ».... M. Discailles estime qu'il serait « plus clair, plus rationnel de dire, au risque de réviser le style de la Constitution : tout Belge *peut* être apte à jouir »... Le terme que j'ai employé est celui des rédacteurs du code civil (art. 8), et non celui des rédacteurs de la Constitution. Le terme proposé par M. Discailles porte à croire qu'il *peut* y avoir des Belges qui ne sont pas aptes à jouir.... Cette expression serait au moins impropre dans le passage dont il s'agit. (2)

M. Discailles désire que je *retouche absolument* la phrase suivante de la page 95 : « Le bureau (électoral) sera tenu d'admettre au vote, ceux qui se présenteraient munis d'une décision de l'administration communale ou de la députation permanente, constatant qu'ils font partie de ce collège, *ou que d'autres n'en font pas partie* ». — L'article 23 de la loi électorale du 3 mars 1831 que je cite porte : « Le bureau sera tenu d'admettre la réclamation de tous ceux qui se présenteraient, munis d'une décision de *l'autorité compétente*, constatant qu'ils font partie de ce collège, ou que d'autres n'en font pas partie. » — C'est le terme si vague d'*autorité compétente* employé par le législateur, qui a seul donné lieu à des doutes et provoqué des contestations devant les tribunaux. Ce doute est levé par l'arrêt de la Cour de cassation que je cite et dont je fais entrer la substance dans ma rédaction, tout en conservant pour le reste les termes assez clairs du législateur. Le citoyen qui réclame a donc le droit de produire au collège une décision de l'administration communale ou de la députation permanente passée en forme de chose jugée, et constatant soit que lui a le droit de voter dans ce collège, soit que tel autre, quoique porté sur la liste, est privé de ce droit. (3)

La définition de la contrainte par corps que je donne à la page 106 *ne plait guère* à M. Discailles et il *se contente de la rejeter sans discussion* en renvoyant.... Ces *arguments* ne me satisfont pas. Ma définition se rapproche pourtant beaucoup de celle que M. le ministre de la justice, excellent jurisconsulte, a donnée en présentant le 26 février 1858 à la Chambre des représentants le projet qui est devenu la loi du 21 mars 1859 ; elle est ainsi conçue : « La contrainte par corps est une épreuve de solvabilité, un moyen de coaction pour vaincre la mauvaise volonté du débiteur qui cherche à dissimuler son avoir pour le soustraire à son créancier. » (4)

(2) Ce terme dont notre purisme, exagéré peut-être, a demandé la modification est employé, quoi qu'en dise M. Britz, par les rédacteurs de la Constitution (art. 50 et 56). Qu'ils l'aient emprunté, et M. Britz avec eux, au Code civil, peu nous importe. Du reste le style de ce code n'est pas, que nous sachions, à l'abri de la critique.

(3) Si M. Britz nous avait mieux compris, il se serait épargné cette longue observation. Est-ce que par hasard un bureau électoral serait tenu d'admettre au vote un citoyen produisant une décision de l'administration communale ou de la députation permanente constatant que Monsieur X, son voisin, est indûment porté sur la liste électorale ? Que M. Britz relise notre critique : il verra qu'elle porte sur la vicieuse rédaction de sa phrase, sur ces mots malencontreux « *admettre au vote*. »

(4) Si un *profane* comme nous se fût permis d'*argumenter* en pareille affaire, M. Britz et M. Tesch (puisque M. Tesch est son auteur) auraient eu facilement raison de notre inexpérience et de notre incompetence. Nous avons cru, par modestie

L'inexactitude que M. Discailles signale à la page 172 est quelque peu atténuée, il me semble, par ce que je dis à la page 63 note 1^{re} :... *que l'éligible aux conseils communaux ne doit pas payer de cens*. C'est la loi du 31 mars 1848 qui porte cette disposition et que je vise à la page 168 note 1^{re}. (5)

Je trouve, par contre, une inexactitude qui pourrait paraître grosse, dans le compte-rendu (p. 251) de M. Discailles : elle consiste à dire qu'une loi de 1839 a réduit à 90 francs le minimum du cens à payer par les jurés. Le fait est que la loi du 15 mai 1838 qui détermine un cens maximum de 250 francs et un cens minimum de 110 francs est toujours en vigueur. (6)

M. Discailles a commis une autre inadvertance en citant — à propos d'une lacune que j'aurais laissée à la page 170 de mon livre — une loi de (1846) qui n'existe pas. Voici la législation. Dans le cas où le bourgmestre est nommé en dehors du Conseil, la loi du 30 juin 1842 exige que le Conseil ne reste pas moins composé du nombre de membres déterminé par l'art. 4 de la loi du 30 mars (1836). (7).

M. Discailles trouve insuffisant ce que je dis à la page 44 de l'enseignement de l'État et comparativement trop long ce que je dis du pouvoir judiciaire aux pages 140 à 167.... il parle de l'organisation judiciaire en citant inexactement

autant que par prudence, devoir abriter notre pauvre petite appréciation derrière les raisonnements puissants qu'ont allégués récemment dans nos deux chambres et hors du pays des jurisconsultes excellents et des hommes d'expérience.... M. Britz n'est pas satisfait. Nous ne pouvons pourtant pas, pour le satisfaire, ennuyer par l'étalage d'une érudition de contrebande les lecteurs de la *Revue* qui n'en peuvent mais. — (Renvoi aux *Annales parlementaires*, etc., etc.)

(5) « Quelque peu atténuée »..., soit..., mais il n'en était pas moins de notre devoir de la signaler.

(6) M. Britz n'est pas heureux quand il passe de la défense à l'attaque. Nous n'avons pas inventé cette réduction du minimum qu'il ne se rappelle pas. Citons en toutes lettres notre auteur : « Les lois des 5 et 6 juin 1839 ont réduit à 90 francs le cens requis pour être porté sur la liste des jurés dans les provinces de Luxembourg et de Limbourg pour les communes autres que celles du siège ordinaire de la cour d'assises ». (*Delebecque*, Code politique de la Belgique, loi sur le Jury).

(7) Le mot *inadvertance* est trop dur ou trop doux; — trop dur, si la citation de la loi de 1846 qui n'existe pas en effet, est le fait pur et simple d'un prote d'imprimerie; trop doux, si pour les besoins de la cause nous avons réellement voulu forger cette loi.... — Or, cela saute aux yeux, il faut lire 1836 au lieu de 1846 (nous avons même cité l'article 4 de la loi). M. Britz est trop généreux pour attacher à une faute d'impression palpable une grande importance et une conséquence forcée. D'ailleurs nous ne lui avons pas, à coup sûr, donné le droit de représailles dans notre compte-rendu. Ainsi dans une note de la page 214 de son livre l'auteur cite un « arrêté royal du 13 juillet 1853 qui coordonne en une même publication les lois organiques des 8 mai 1848 et 15 juillet 1853 ».... Il veut parler d'une loi du 13. Or nous aurions eu bien mauvaise grâce à nous prévaloir de cette misérable faute d'impression pour dire à M. Britz « qu'il commettait l'inadvertance de citer une loi qui n'existe pas ».

les pages 150 à 177. Je ferai d'abord remarquer que la Constitution ne traite de l'enseignement que dans un seul article (17), tandis qu'elle consacre seize articles (92 à 107) aux dispositions concernant le pouvoir judiciaire. Je ferai remarquer ensuite que c'est principalement le droit public, le droit constitutionnel qui m'a occupé et que le pouvoir judiciaire, un des *trois grands pouvoirs*, méritait certes la place que je lui ai assignée. Je pense même que les articles 92, 93, 94 et 107 sont les plus difficiles du pacte fondamental et que leur bonne interprétation — je ne prétends par l'avoir donnée — serait utile, très-utile non-seulement aux lecteurs *vulgaires*, mais aussi aux hommes de loi. L'enseignement donné aux frais de l'État a toutes mes sympathies; il ne pouvait pourtant pas occuper une grande place dans un ouvrage de ce genre. (8)

Pourquoi parler du traitement des juges (l'objet occupe 13 lignes), dit M. Discailles, tandis que vous passez sous silence les traitements d'autres fonctionnaires? La raison se trouve dans l'art. 102 de la Constitution; j'analyse, j'interprète *tous* les articles de notre charte. Le législateur constituant de 1831 avait des motifs très-graves pour ne pas abandonner cet objet à la volonté variable du pouvoir exécutif; la bonne administration de la justice y est très-hautement intéressée. Il est évident que le même motif ou — pour employer l'expression de M. Discailles — le même *pourquoi* n'existait pas pour les traitements des autres fonctionnaires. (9)

Suivant M. Discailles j'aurais dû donner plus souvent le *pourquoi* des prescriptions constitutionnelles et même de certaines lois que je cite. Oui et non : mon livre pour l'usage auquel il est destiné, est peut-être déjà trop étendu. L'intelligence des lecteurs ne doit-elle pas un peu suppléer au défaut de développements? Il me semble, par exemple, que les lignes 1, 2, 18 à 20 de la page 43 donnent le *pourquoi* de l'enseignement de l'État; et que l'absence du *pourquoi* qu'il signale à la page 194 se trouve à la page 58 n° 66. (10)

(8) Que ce soient les pages 140-167, et non les pages 150-177, (encore une inadvertance!) qui traitent du pouvoir judiciaire et de son organisation, il n'en est pas moins vrai que ces 27 pages forment un contraste assez marquant avec les 50 ou 60 lignes qui sont l'unique lot de l'enseignement et de son organisation. L'explication motivée que M. Britz nous donne de ce contraste ne nous permet pas de nous rallier à son avis. Dans l'intérêt même de l'auteur, nous lui conseillons de ne pas persister dans cette manière de voir, et nous nous en référons à notre première critique. M. Britz ne doit pas oublier qu'il a intitulé son livre : « *La Constitution ET LES LOIS ORGANIQUES interprétées.* »

(9) L'article 102 de la Constitution relatif à la fixation par la loi des traitements des membres de l'ordre judiciaire devait évidemment être cité; mais y avait-il par suite absolue nécessité de détailler ces traitements plutôt que ceux des autres fonctionnaires?

(10) Nous avons dit nous-même et nous répétons que si la réponse à la plupart des *pourquoi* peut être faite facilement par le lecteur, M. Britz doit songer qu'il n'écrit pas uniquement pour ceux qui saisissent vite le motif d'une disposition légale ou pour ceux qui ont entre les mains les *Discussions du Congrès* et les *Annales parlementaires*. — Pour l'enseignement de l'État par exemple, il ne nous semble pas que les lignes 1, 2, 18 à 20 de la page 43 suffisent à en donner le *pourquoi*.

La question de droit constitutionnel que je traite à la page 100, a beaucoup agité les esprits pendant le temps que je rédigeais mon livre; je conviens qu'aujourd'hui elle n'offre plus le même intérêt. (11)

C'est bien le *recteur* et, en certains cas, le *conseil académique* qui prononcent des peines contre les élèves des universités (art. 24 de la loi du 15 juillet 1849). (12)

Dans six ou sept passages M. Discailles signale des lacunes ou plutôt des dispositions trop abrégées, des défauts de développement ou d'éclaircissements. L'observation ne me paraît pas tout-à-fait fondée. (13) Dans un ouvrage *populaire* de l'espèce, il y avait une juste mesure à trouver, un écueil à éviter. La *lacune* qu'il mentionne, par exemple, à la page 18, est comblée à la page 108 n° 103. (14)

A la page 14 j'aurais dû dire, prétend M. Discailles, comment le roi Guillaume s'y est pris pour déclarer acceptée par les Belges la loi fondamentale que la majorité des notables venait de rejeter. Ce point historique n'est pas aussi clair qu'on pourrait le croire, même après avoir lu l'histoire du règne de Léopold I. Dans les Provinces-Unies l'acceptation de cette loi ne souffrait pas de doute. Quant aux provinces belgiques, 796 de ses notables émirent un vote négatif, 527 un vote affirmatif et 280 restèrent indifférents, s'abstinrent de voter. Mais parmi ces premiers il y avait 176 catholiques avancés et hardis qui déclarèrent *formellement* que leur opposition était *uniquement* fondée sur les articles qui consacraient la liberté des cultes. On peut y comprendre un plus grand nombre d'autres catholiques scrupuleux, timorés, peu éclairés, dont l'opposition non motivée avait la même cause. Il n'était pas dans le pouvoir du Roi d'admettre ce motif d'opposition en présence de l'art. 2 du traité de Londres du 28 juin 1814 auquel Guillaume avait souscrit le 21 juillet 1814 et qui fut confirmé par l'acte du Congrès de Vienne du 7 juin 1815. Voici ce que porte cet article : « Il ne sera « rien innové aux articles de cette Constitution (*celle déjà en vigueur en Hol-* « *lande et destinée à régir les habitants du nouveau royaume*) qui assurent à « tous les cultes une protection et une faveur égales, et garantissent l'admission « de tous les citoyens, quelle que soit leur croyance religieuse, aux emplois et « aux offices publics. » C'était là une des conditions de la réunion de la Belgique à la Hollande que les *grandes puissances* avaient *imposées* au Prince d'Orange-Nassau en lui donnant notre pays comme accroissement de territoire, comme équivalent des pertes qu'il essayait en Allemagne. Les puissances alliées ne voulaient donc pas que le roi Guillaume mît jamais en question l'existence du grand et beau principe de la tolérance religieuse. En conséquence l'opposition des nouveaux *sujets* belges ne pouvait pas être prise en considération.

Quant aux 280 notables qui ne vinrent pas prendre part au vote, le roi Guillaume ne les regardait pas comme de véritables *opposants*, sans cela, disait-il, ils seraient venus voter dans ce sens; ce sont plutôt des *adhérents*, à son avis, suivant la maxime *qui ne dit rien consent*. Quelle que soit la valeur de ce raison-

(11) M. Britz passant ici condamnation, nous n'insistons pas.

(12) C'est bien ainsi que nous l'avons dit. L'auteur a eu grandement raison de rectifier ici une assertion erronée de son livre.

(13) « Cet argument de M. Britz ne nous satisfait point ».

(14) Cette lacune est en effet comblée au n° 103; mais il eût été plus rationnel de la combler plus tôt.

nement les Belges n'étaient pas en état à cette époque d'imposer leur volonté ni aux puissances alliées, ni au chef qu'elles nous avaient donné. La convocation d'un Congrès national ou d'une assemblée constituante était encore politiquement impossible. (15)

M. Discailles s'aperçoit que les *pourquoi* peuvent dégénérer en digressions. (16)

Je vous prie d'agréer, Messieurs, l'assurance de ma parfaite considération.

Bruges, le 29 juin 1865.

BRITZ.

ANALYSES ET COMPTES-RENDUS.

SOLUTIONS DÉVELOPPÉES DE 300 PROBLÈMES qui ont été posés dans les compositions mathématiques pour l'admission au grade de bachelier ès sciences dans diverses facultés de France, par J.-L.-A. LECOINTE, professeur à l'école préparatoire Sainte Marie à Toulouse. Paris, Gauthier-Villars 1865. Prix : 6 francs.

Le but de l'auteur en publiant cet ouvrage a été d'offrir aux élèves un recueil de problèmes très-variés se rapportant aux différentes branches des mathématiques élémentaires, sur lesquels ils pussent s'exercer utilement pour une sérieuse préparation aux examens. Quelques ouvrages du même genre existent déjà, mais celui-ci se distingue des précédents en ce que les questions qui y sont traitées ont toutes été posées dans différents examens en France et nous pourrions même ajouter en Belgique; elles présentent par là, un attrait particulier. En général, ces questions sont données avec assez de développement pour que les élèves puissent les étudier par eux-mêmes sans trop de fatigue; ils pourront ainsi se préparer à résoudre avec facilité les problèmes du même genre qu'on leur proposera.

Les questions que M. Lecoite a recueillies sont assez simples et c'est en cela que consiste principalement leur mérite. On ne saurait trop appeler l'attention des élèves sur la partie élémentaire des cours; ils se laissent trop souvent tromper par la simplicité apparente de certaines questions. Chaque année on remarque que des candidats, très-habiles dans les calculs très-compiqués, et qui couvrent sans broncher tout un tableau de transformations algébriques, ne parviennent pas à se tirer de la démonstration de certaines questions de géométrie élémentaire, très-faciles d'ailleurs.

(15) Nous n'avons pas fait, Dieu nous en garde, d'injonction à M. Britz, au sujet de la loi fondamentale de 1815; nous avons dit « qu'il aurait pu sans inconvénient être un peu moins bref ». Nous avons ajouté : « point n'est besoin pour cela d'un long récit historique : deux lignes d'explication au bas de la page suffisent ». — Au lieu de ces deux lignes, M. Britz nous donne toute une dissertation fort savante mais un peu longue. Nous n'en demandions certes pas tant — et ceci n'est plus la « juste mesure » dont il parle plus haut.

(16) A qui la faute ? — EN RÉSUMÉ, le reproche d'*inadvertance* ou d'*inesac-titude*, peu ou point *grosse*, étant renvoyé à qui de droit, le tout se réduit à une divergence dans les appréciations, à une question de *plus* ou de *moins* dont nous renvoyons volontiers le jugement aux lecteurs du livre. ERNEST DISCAILLES.

Dans une introduction de quelques pages, l'auteur a jugé à propos, en vue de faciliter les calculs, de donner avec beaucoup de décimales, la valeur de près de deux cents nombres qui se rencontrent fréquemment dans les mathématiques élémentaires.

La première partie est consacrée à l'arithmétique et à l'algèbre. Les problèmes d'arithmétique, peu nombreux du reste, sont semblables à ceux qu'on trouve dans les différents traités et forment une classe d'exercices sur lesquels les élèves doivent spécialement s'exercer. Les questions d'algèbre roulent sur les équations du 1^{er} degré à une et à deux inconnues, sur les intérêts simples et composés, sur les progressions, sur les équations du second degré à une et à deux inconnues, sur les propriétés des trinômes du second degré, sur les équations irrationnelles, etc., en tout soixante exercices parfaitement choisis.

La seconde partie, la plus importante, selon nous, est consacrée à la géométrie élémentaire. Ces problèmes présentent un choix très-varié, ils sont en général très-simples et nullement embarrassants pour des commençants. Ils sont du genre de ceux que l'on pose généralement aux examens oraux pour l'admission aux écoles spéciales. Ces problèmes sont tantôt théoriques, tantôt pratiques, dans ce cas ils sont presque toujours résolus par l'Algèbre; souvent même on y introduit le calcul logarithmique, ce que nous approuvons, parce qu'on ne saurait trop tôt montrer aux élèves l'usage des logarithmes. Quelques-uns de ces problèmes sont choisis de manière à conduire à des équations du second degré, dont les valeurs des inconnues sont discutées chaque fois que les circonstances l'exigent.

Dans les problèmes numériques les unités de mesure sont toujours mises en évidence, afin d'habituer les élèves, dit l'auteur, à marcher d'une manière plus sûre dans les calculs que nécessitent ces solutions; nous avons remarqué, ajoute-t-il, que bien souvent, faute de prendre cette précaution, ils commettaient des erreurs assez notables. C'est possible; mais n'y a-t-il pas quelque danger à laisser supposer aux élèves qu'ils opèrent sur des nombres concrets? Toutes les opérations se rapportent à des *nombres non qualifiés*: lorsque des nombres doivent être *qualifiés*, c'est au bon sens de l'opérateur à trouver ces qualifications. L'existence de ce bon sens est antérieure à toute règle, c'est un fait qu'on oublie quelquefois, et qu'il est bon de rappeler.

Les problèmes sur la géométrie solide, au nombre de soixante, sont presque tous numériques. Ils roulent exclusivement sur les volumes et les surfaces des pyramides, du tétraèdre régulier, du prisme, du tronc de pyramide, de la sphère, du cylindre, du cône, du segment sphérique, etc. Ces volumes sont évalués tantôt en mètres cubes, tantôt en hectolitres pour montrer la dépendance qui existe entre ces unités de mesure. Lorsque le calcul est un peu compliqué on opère par logarithmes. Cette partie paraît avoir été traitée pour les élèves de troisième professionnelle des athénées de Belgique; nous la recommandons aux professeurs et aux élèves de ces classes. Nous en dirons autant de la partie suivante consacrée à la trigonométrie rectiligne. On y trouve environ 35 problèmes sur la résolution des triangles, presque tous numériques et convenablement choisis.

La quatrième partie, en six pages, contient quatre problèmes sur les courbes usuelles. Cela n'en vaut guère la peine. En les donnant l'auteur a sans doute

voulu montrer le peu d'intérêt que les examinateurs attachent à cette partie du programme. Cette partie, d'ailleurs, n'a pas d'importance chez nous, car elle ne rentre pas dans le cadre du programme des études.

Dans la cinquième partie l'auteur nous donne 35 questions sur la mécanique et sur la physique; les problèmes de mécanique sont relatifs à la vitesse d'un corps en mouvement, au pendule, au levier, au plan incliné, etc. Ceux qui concernent la physique sont relatifs au calcul du poids de certains corps géométriques connaissant la densité de ces corps et leurs dimensions, presque tous également numériques. On peut avec tout autant de raison les considérer comme des applications de géométrie que comme des problèmes de physique.

Enfin dans la sixième et dernière partie l'auteur donne la solution de quelques problèmes relatifs aux maxima et aux minima. Cette théorie est traitée à part parce que les questions qui y sont résolues ne concernent que les élèves qui se destinent au baccalauréat ès sciences; elle est complète et présente un grand choix d'exercices, presque tous pris soit dans la géométrie plane, soit dans la géométrie des trois dimensions.

Une note relative aux questions de maximum et de minimum qui peuvent se résoudre par les équations du second degré, termine le livre.

On voit par cette analyse que cet ouvrage présente assez d'intérêt; il nous paraît très-bien convenir au but que s'est proposé l'auteur. J. MISTER.

ACTES OFFICIELS.

Le sieur *Grandgagnage*, docteur en philosophie et lettres, chargé, à titre provisoire, des fonctions de professeur des sciences commerciales à l'athénée d'Anvers, est dispensé de la condition du diplôme de professeur agrégé de l'enseignement moyen du degré supérieur, pour les sciences, et nommé définitivement professeur des sciences commerciales à l'athénée d'Anvers, en remplacement du sieur Rasquinet.

— Les sieurs *Willams* et *Bacot* sont nommés maîtres de musique respectivement à l'athénée et à l'école moyenne de Mons, en remplacement du sieur Stevens, décédé.

— L'abbé *Deblander*, professeur au collège d'Enghien, est nommé inspecteur ecclésiastique cantonal des écoles primaires pour le canton d'Enghien, en remplacement du sieur Huart, démissionnaire.

— Un arrêté royal alloue un premier subside de 1,500 francs à la société des Bibliophiles belges, à Mons, afin de l'aider à publier le roman de Perceval le Gallois.

— Un arrêté royal approuve la convention conclue entre l'administration communale de Brée et l'évêque diocésain, pour le patronage d'une école moyenne avec annexion de classes latines, établie dans cette commune.

— LOI SUR LES JURYS UNIVERSITAIRES. En vertu d'une loi promulguée le 30 juin, le mode de nomination des membres des jurys et le système d'examen établis par la loi du 1^{er} mai 1857 sont prorogés pour les sessions de 1866 et de 1867.

Néanmoins, par dérogation à l'article 7 de la même loi, les certificats relatifs aux cours suivis à partir de l'année académique 1865-1866 devront porter la mention : « avec fruit. »

— **RÉSULTATS DU CONCOURS UNIVERSITAIRE.** Le sieur *De Jaer* (Émile-Joseph-Léon), de Namur, candidat en sciences physiques et mathématiques, élève-ingénieur à l'école spéciale des mines annexée à l'université de Liège, ayant obtenu dans les trois épreuves réunies du concours 61 points sur 100, a été proclamé, par le jury, **PREMIER en sciences naturelles.**

Le sieur *Van Wetter* (Polynice-Alfred-Henri), d'Audenarde, candidat en droit, élève de l'université de Gand, ayant obtenu, dans les trois épreuves réunies du concours, le chiffre maximum de 1,500 points fixé pour représenter un travail parfait, a été proclamé, par le jury, **PREMIER en droit romain.**

— **EXAMENS DE GRADUÉ EN LETTRES.** Les jeunes gens qui ont l'intention de subir, à la session de 1865, soit l'examen de gradué en lettres, soit l'examen préalable à l'examen de candidat en pharmacie, soit l'examen préalable à celui de candidat notaire, soit l'examen supplémentaire prévu par les art. 4 et 5 de la même loi, soit l'examen complémentaire sur la géométrie à trois dimensions prévu par l'article 60 de l'arrêté royal du 25 mars 1864, devront se faire inscrire dans le chef-lieu de chaque province, du 15 au 25 juillet prochain inclusivement. Toute inscription demandée après le 25 juillet devra être autorisée, s'il y a lieu, par le gouverneur de la province jusqu'au 28 juillet inclusivement et, après cette date, par le ministre de l'intérieur. Les inscriptions se prennent dans les bureaux des gouvernements provinciaux.

— **ÉCOLES SPÉCIALES ANNEXÉES A L'UNIVERSITÉ DE GAND.** — *École du génie civil.* Examens d'admission à l'école préparatoire, le 6 octobre.

Examens pour l'obtention des titres d'élève ingénieur, d'aspirant élève ingénieur et d'élève conducteur des ponts et chaussées et d'admission en ces qualités à l'école du génie civil, le 20 septembre.

Examens de sortie, pour l'admission aux grades de sous-ingénieur et de conducteur des ponts et chaussées et examens de passage de la 1^{re} à la 2^e année d'études, des élèves conducteurs des ponts et chaussées, le 10 octobre.

École des arts et manufactures. Examens d'admission à l'école préparatoire, le 3 octobre.

Examens d'admission à l'école spéciale, le 10 octobre; examens pour passer de la 1^{re} à la 2^e année d'études, le 16 octobre; pour l'obtention du diplôme d'ingénieur industriel, le 20 octobre.

École normale des sciences. Examens d'admission, le 12 octobre; examens de passage de la 2^e année d'études à la 3^e, le 16 octobre.

Pour tous ces examens l'inscription se fera dans une des salles de l'université au jour et à l'heure indiqués pour l'ouverture de chaque examen.

— Un arrêté ministériel, sans modifier le système actuel des jurys pour les examens d'admission, de passage et de sortie de l'école des arts et manufactures annexée à l'université de Gand, vient de compléter ces jurys en y introduisant les inspecteurs des études sous la direction desquels les récipiendaires ont été ou seront placés dans l'année qui précède ou suit l'examen à subir.

D'après un autre arrêté porté sur la demande des élèves étrangers de l'école du génie civil (section des ponts et chaussées), les élèves étrangers de l'école du génie civil (section des ponts et chaussées) recevront, après avoir satisfait aux épreuves prescrites, les titres et diplômes scientifiques déterminés par le règlement organique. Ces titres et diplômes seront délivrés dans la forme ordinaire et suivant l'usage académique, par les jurys institués pour l'examen des récipiendaires.

NOUVELLES DIVERSES.

ACADÉMIE ROYALE DE BELGIQUE CONCOURS. *Classe des lettres.* La classe, dans la séance du 6 juin, a arrêté le programme de son concours pour 1866 de la manière suivante :

I. Déterminer l'influence que l'établissement des colonies saxonnes sur le littoral a exercée sur les mœurs et les institutions de la Flandre.

II. Faire l'histoire des relations politiques et administratives qui ont existé entre la Belgique et le comté de Bourgogne jusqu'à la conquête de ce dernier pays par la France.

III. Faire l'appréciation du talent de Chastellain, de son influence, de ses idées politiques et de ses tendances littéraires.

IV. Quelle a été l'influence exercée par Leibnitz sur la direction de la philosophie moderne ? (1)

V. Faire l'histoire du droit pénal dans l'ancien duché de Brabant.

VI. On demande comment l'ouvrier peut s'aider lui-même (*self help*), et quelles sont les réformes et les institutions qui peuvent contribuer le plus promptement et le plus efficacement à préparer, effectuer et consolider son bien-être et son indépendance.

Le prix de chacune de ces questions sera une médaille d'or de la valeur de 600 francs, à l'exception de la quatrième question, pour laquelle a été institué un prix extraordinaire de 1000 francs.

Les mémoires devront être adressés, francs de port, avant le 1^{er} février 1866, à M. Ad. Quetelet, secrétaire perpétuel.

La classe met, dès à présent, au concours pour l'année 1867, les deux questions suivantes :

I. Quelles ont été les tendances politiques et sociales des hérésies, depuis l'origine du christianisme jusqu'au commencement du seizième siècle ?

L'auteur devra, autant que possible, écarter les doctrines religieuses des sectes et se borner à signaler leurs tendances sociales et politiques.

II. Dans l'état actuel du globe connu et des sciences économiques et politiques, la colonisation peut-elle entrer dans la sphère d'activité des peuples de l'Europe, à quelles fins, par quelles voies ?

Traiter cette question dans ses rapports généraux avec l'histoire des colonies des peuples anciens et modernes, avec les conditions d'existence et les intérêts de l'Europe, et spécialement dans ses rapports avec les conditions d'existence et les intérêts de la Belgique.

Le prix réservé à la première de ces deux questions sera de 1000 francs; celui réservé à la seconde sera de 1,500 francs; et la classe, signalant à la bienveillante attention de M. le ministre de l'intérieur l'importance des études que cette dernière question implique, l'invitera à vouloir bien encore majorer cette récompense.

(1) Nous sommes heureux de voir la classe des lettres étendre le cercle de son programme limité généralement à l'histoire de Belgique. Nous espérons que bientôt aussi elle n'exclura plus l'étude de l'antiquité classique vivement encouragée par les corps savants des autres pays, mais laissée sans appui par notre Académie, qui compte pourtant dans ses rangs des philologues de grand mérite.

Classe des sciences. Le programme pour 1865 se compose de quatre questions déjà posées pour le concours de 1864 (voir *Revue* 1864, page 64, les nos I, II, IV, V), et d'une cinquième question ainsi conçue :

Faire connaître la flore et la faune fossiles du système houiller de la Belgique, en indiquant avec soin les localités et les couches où chaque espèce a été trouvée, et en faisant ressortir les différences que présenteraient, sous ce rapport, les divers groupes de couches et les différents centres d'exploitation.

Les concurrents tiendront compte de ce qui a déjà été publié sur ce sujet, soit à l'étranger, soit en Belgique. Toutes les espèces devront être figurées.

Le prix pour cette question sera une médaille d'or de la valeur de 600 francs, et une somme de 2000 francs ajoutée par M. le ministre des travaux publics.

Les manuscrits devront être adressés francs de port à M. Ad. Quetelet, secrétaire perpétuel, avant le 20 septembre 1865.

— M. *Merten*, professeur à l'athénée de Namur, vient de passer avec succès, à l'université de Gand, les différentes épreuves du doctorat spécial en sciences philosophiques. La dissertation qu'il a présentée en vue de cet examen porte pour titre : *Étude critique sur Maine de Biran*.

— Les jurys chargés de décerner les prix du double concours pour la composition d'un poème en langue française et d'un poème en langue flamande pour le concours biennal de composition musicale, ont fait parvenir leurs rapports à M. le ministre de l'intérieur. La pièce intitulée : *La fille de Jephthé*, par M^{me} Strumann, née Amélie Picard, de Saint-Léger-sur-Ton, bien que ne répondant pas complètement au but du concours, a été jugée pouvoir convenir en subissant de légères modifications. Le prix pour le meilleur poème flamand a été décerné à la pièce intitulée : *De Wind*, par M. Emmanuel Hiel, de Termonde.

— L'Académie d'archéologie de Belgique, dans sa séance du 28 mai dernier, a approuvé le projet de congrès archéologique international négocié entre le bureau de l'Académie et M. de Caumont, président de la société française d'archéologie. Ce congrès s'ouvrira à Anvers, vers la mi-août 1866.

— On connaît les nombreuses découvertes du hardi voyageur Samuel Baker. Une lettre envoyée du département des affaires étrangères d'Angleterre à la société royale de géographie, annonce que M. Baker vient de découvrir, dans l'Afrique centrale, un grand lac qui serait une seconde source du Nil, seconde, non pas en importance, mais en ordre de découverte, au Victoria-Nianza, de Speke. M. le comte Stanley a envoyé également un télégramme d'Alexandrie ; il parle de la découverte par M. Baker de la seconde et principale source du Nil, dans le lac Albert-Nianza, 2° 17' latitude nord.

— M. Victor Cousin a fait donation à l'Académie des sciences morales et politiques de 67 obligations des chemins de fer du Midi, chacune produisant un intérêt dont le total servira à constituer un prix de 3,000 fr. à décerner tous les trois ans par cette Académie (section de philosophie) à l'auteur d'un mémoire sur une question d'histoire de la philosophie que la section de philosophie aura proposée. Cette récompense recevra la dénomination de *prix Victor Cousin*.

— L'Académie française des inscriptions et belles-lettres a décerné le premier prix du concours Gobert à M. Vallet de Viriville, professeur à l'école des Chartes, pour son *Histoire de Charles VII*, roi de France, et le second prix à M. A. Challe, président de la Société des sciences historiques de l'Yonne, pour son *Histoire des guerres du calvinisme et de la ligue dans l'Auxerrois*.

— Le département des Vosges paraît se distinguer entre tous par son zèle pour l'instruction. La ville de Rembervillers est la première en France qui ait supprimé la rétribution scolaire. Depuis, huit communes de l'arrondissement de Saint-Dié en ont fait autant, savoir, Bourg-Bruche, Étival, Laveline, la Bourgonce, la Salle, la Voivre, Wissembach et Grandfontaine. Aujourd'hui le département possède 96 établissements d'instruction publique où on ne paie aucune rétribution. C'est plus du tiers.

Les cours d'adultes ont pris également un grand développement. Tandis que, pendant l'hiver de 1863-1864, il y avait seulement 26 classes d'adultes fréquentées par 936 élèves, le nombre de ces cours s'est élevé tout à coup à 252, et 6180 adultes de l'âge de 14 à 50 ans sont venus régulièrement s'asseoir sur les mêmes bancs où, pendant le jour, venaient s'asseoir leurs fils. Vignerons, journaliers, domestiques, ouvriers de tout genre, hommes mariés ont pris part à ces leçons avec une régularité et une assiduité dignes d'éloges. Les seuls cours d'Épinal en ont compté 381. Dans une commune rurale, à Anould, on a compté jusqu'à 190 auditeurs à chaque séance de deux heures.

A Dommartin-sur-Vraie, M. le baron de Dommartin, membre du conseil général, a pris à son compte tous les frais occasionnés par les cours d'adultes. Dans une commune de la montagne, à Cussang, une personne honorable a fourni les livres, plumes, papier et encre nécessaires. A Épinal, les soldats du 21^e de ligne ont constamment donné le bon exemple, et M. le préfet lui-même a remis plus d'un prix à ces braves militaires qui, le soir, venaient se confondre avec les bourgeois pour compléter leur instruction à l'école.

Dans 130 communes, les instituteurs ont fait gratuitement la classe du soir; 102 ont obtenu des communes une faible rémunération, 35 francs en moyenne.

— Nous lisons dans le *Journal général* de l'instruction publique, sous la signature de M. Ch. Louandre :

« Décidément il n'y a rien de nouveau sous le soleil; et quand les réformateurs veulent bien prendre la peine de consulter l'histoire, ils s'exposent à de singuliers mécomptes. Nous parcourions dernièrement les *capitulaires* de Charlemagne pour y rechercher quelques passages relatifs à l'instruction publique qui nous avaient frappé il y a bien longtemps déjà, et à une époque où sans faire tant de bruit on faisait de bonnes choses. Eh bien, en relisant ces curieux monuments du premier et du plus grand essai d'organisation politique et sociale qui ait été tenté au moyen âge, nous avons reconnu que Charlemagne et Alcuin, son ministre de l'instruction publique, et Théodulfe, évêque d'Orléans, l'un de ses inspecteurs généraux, avaient devancé même en bien des points le *Bulletin administratif*. Ainsi l'introduction du chant dans les écoles primaires du premier degré, *scholæ legentium puerorum*, cette introduction si vivement célébrée aujourd'hui, Charlemagne l'avait déjà recommandée en 789, par le célèbre capitulaire d'Aix-la-Chapelle. L'introduction du plain-chant dans les écoles normales avait été également indiquée par ce grand homme, qui voulait qu'on l'enseignât dans les écoles primaires du degré supérieur où l'on étudiait la grammaire et l'arithmétique. Mais il y a mieux encore : c'est que, sur la question de la gratuité, le *Siècle*, l'*Opinion nationale*, l'opposition et M. le ministre de l'instruction publique ont été devancés par l'évêque Théodulfe, mort en 821. Théodulfe veut, en effet, dans ses actes épiscopaux, que les maîtres chargés de l'instruction des

enfants n'exigent pour cela aucun prix et ne reçoivent rien. On le voit, il est difficile de faire du neuf, quelque soin que l'on y mette. »

— M. le ministre de l'instruction publique en France vient de lancer une nouvelle circulaire. Cette circulaire a pour objet d'organiser dans les lycées des cours spéciaux de préparation aux diverses écoles de l'État.

Tout le monde sait que dans les diverses maisons d'enseignement secondaire il se trouve, à côté des élèves qui font des études classiques, des jeunes gens qui se destinent à l'École navale, à l'École normale supérieure, à l'École forestière, etc. Ces jeunes gens se préoccupent de réussir dans leurs concours futurs; et, comme ils sont disséminés dans soixante-quinze lycées, on n'a pu jusqu'ici organiser un enseignement qui rentrât complètement dans leurs vues. Il en résulte que beaucoup de candidats désertent le lycée de province, et s'en vont chercher, dans les établissements libres de Paris, ce qu'ils ne trouvent pas ailleurs.

Pour reconquérir ces jeunes gens à l'université, M. le ministre veut les répartir dans un petit nombre d'établissements où il y aurait une distribution particulière du travail, des répétitions et des interrogations largement organisées. On arrivera ainsi, suivant la circulaire, à *« entraîner l'élève au but, comme malgré lui, par la multiplicité et l'insistance des soins »* qui lui seront donnés.

Un personnel nombreux de professeurs sera attaché à chacun de ces lycées et s'y vouera exclusivement à la tâche d'entraîner ainsi les candidats.

Il sera difficile d'apprécier cette innovation, tant qu'elle restera à l'état de théorie. Cependant, on peut dire, dès à présent, qu'elle n'aura certainement pas pour effet de relever le niveau des études classiques. Le nombre des jeunes gens qui, au lieu de viser à une véritable culture de toutes leurs facultés intellectuelles, se spécialisent dès le lycée, est déjà considérable; et suivant nous il serait plus opportun de résister à cette tendance dans les établissements de l'État que de l'encourager.

(*Avenir national.*)

— Nous venons de lire dans le dernier numéro du *Journal général* un compte-rendu développé de la grammaire grecque élémentaire de MM. Dübner et Hurdebise. Nous y voyons la preuve que cet ouvrage est accueilli en France, sinon encore dans les programmes officiels, du moins chez ceux qui désirent l'avancement du grec, avec la faveur qu'il mérite. Peut-être aurons-nous à revenir sur ce compte-rendu, parce que M. Jullien aimerait de voir résoudre plusieurs difficultés, de voir démontrer, par exemple, que certains cas des pronoms, certain temps du verbe, rejetés par la nouvelle grammaire, n'existent pas en effet dans la langue grecque. En attendant voici la conclusion de M. Jullien :

« Dans tous les cas, on reconnaît combien il serait bon que les méthodes nouvelles pussent librement se produire dans les établissements publics aussi bien que dans les écoles privées, puisque c'est par elles seulement que peuvent être soulevées ces questions qui intéressent à la fois la correction du langage et la connaissance approfondie des langues.

« Chose bizarre ! la grammaire que j'annonce ici est seule autorisée pour la Belgique; elle n'est pas reçue chez nous. Réciproquement, la grammaire de Burnouf, imposée chez nous, n'est pas admise en Belgique. Deux pays voisins et fort éclairés assurément jouent ainsi pour l'enseignement du grec le rôle des deux médecins de Molière : « Prenez mon remède, c'est le seul bon ; celui de mon confrère tuera le malade. »

« Ne serait-il pas plus naturel à la fois et plus avantageux que le professeur, qui a seul la responsabilité des succès de sa classe, pût choisir librement le livre qu'il mettra entre les mains de ses élèves? Ainsi du moins les perfectionnements proposés ou effectués quelque part se répandraient facilement ailleurs, et le progrès général s'en ressentirait heureusement.

« Je n'ai pas à traiter cette question générale; je me borne, en me restreignant à la nouvelle grammaire, à remarquer que, pleine de faits importants dès la première édition, elle s'est encore enrichie dans cette troisième de beaucoup de détails précieux; et que c'est surtout par la disposition nouvelle des choses à apprendre, par un arrangement plus conforme aux nécessités des classes qu'elle se distingue des premières éditions. Et en souhaitant à MM. Dübner et Hurdebise tout le succès qu'ils méritent, je fais des vœux pour que chez nous aussi on perfectionne sans cesse les grammaires employées, et qu'on augmente ainsi les chances d'une bonne et rapide instruction dans nos collèges. »

— Il paraît que le goût des vers latins n'est pas mort en France. Car, en l'an de grâce 1863, M. Beaufrère, professeur au lycée impérial de Nîmes, publie des *Essais de poésie latine* en un volume in-12. Ce qui le caractérise, c'est le talent d'accommoder le vers latin aux nécessités modernes; il dédaigne les sujets antiques, et dans ses imitations il lutte avec les maîtres de la poésie contemporaine et il est souvent heureux dans cette redoutable rivalité. Voici quelques strophes de la pièce si connue : *Hélas ! que j'en ai vu mourir de jeunes filles*.

Eheu ! quot vidi letho occubuisse puellas !
Fata volunt ! mortì debetur praeda ; necese est
Ut succisa cadat sub falcibus herba malignis ;
Ut lasciva cohors per lætas florida calcet
Serta choreas ;

Ut vallis voret errantem insatiabilis undam ;
Ut fugitiva micent et tempore fulgura parvo ;
Ut flores, totidem stellas, queis alta superbit
Malus, aprile gelu, quibus invidet, urat odoro
Veris honores.

Scilicet hæc vita est : sequitur nox livida lucem.
Excutitur somnus : cælum est super, aut jacet infra
Tartarus.... ingenti mensæ turba assidet ingens,
Plurimus at surgit cœna conviva relictâ,
Ante peractam.

Quot vidi occubuisse, hujus splendebat in ore
Nix immixta rosis ; quasi non terrestre bibeat
Auribus illa melos ; caput hæc firmabat inertî
Debile prona manu, et ramum ut fugitiva volucris
A volat incurvans, ita mens aufugerat olli
Corpore fracto.

Nécrologie. — En Belgique : M. *Wiertz*, le grand peintre belge, à Bruxelles.
A l'étranger : M. l'abbé *Perreye*, professeur d'histoire ecclésiastique à la Sorbonne, à Paris; — M. *Colin*, doyen honoraire de la faculté des lettres de Strasbourg; — le duc de *Rivas*, un des littérateurs les plus distingués de l'Espagne.

REVUE DE L'INSTRUCTION PUBLIQUE

EN BELGIQUE.

Numéro 8.

Août 1865.

LA CRITIQUE.

TRAITÉ INÉDIT DE CH.-B. HASE.

(Suite. — Voir la livraison de juillet.)

Ces deux causes générales renferment toutes celles qui ont pu influencer dans l'altération d'un texte; et si l'on ne peut s'en autoriser dans le rétablissement qu'on propose d'une leçon originale, ce rétablissement doit paraître non-seulement suspect, mais, généralement parlant, inadmissible.

Dans les commentaires sur le Nouveau Testament faussement attribués à S. Jérôme (ils sont probablement de Fortunatien, évêque d'Aquilée), tome V, p. 857, on lit : *Qui divitiis servit*, **DIABOLUS ERUIT**. Lisez : **DIABOLO SERVIT**.

Il faut donc que la restitution proposée d'un texte primitif conserve un rapport bien marqué avec la leçon défectueuse qui l'avait défiguré. C'est un principe qu'on ne doit jamais perdre de vue; et si l'on ne dirige là-dessus ses recherches, on ne peut que s'égarer, sans atteindre jamais le but qu'on se propose.

On peut même parvenir quelquefois à présenter la pensée de l'auteur, mais jamais à rendre ses expressions.

Ce rapport si nécessaire pour donner l'assurance qu'on a trouvé une leçon primitive, on le chercherait ordinairement en vain chez les copistes du moyen âge. Souvent la variété des leçons a été occasionnée par les fautes qu'ils trouvaient dans des manuscrits antérieurs et qu'ils ont entrepris de corriger. Mais leurs tentatives à cet égard ont été presque toujours malheureuses. Ils n'avaient ni la critique, ni l'esprit de comparaison, ni les connaissances nécessaires pour y réussir; et, faute de connaître les différentes sources des leçons défectueuses qu'ils rencontraient dans les manuscrits qu'ils copiaient, ils ont quelquefois bouleversé et altéré sans ressource des passages où un simple changement dans la ponctuation, une lettre supprimée, changée ou substituée à une autre, auraient ramené l'intégrité primitive.

TOME VIII.

21

Les éditeurs, peu satisfaits avec raison du travail de leurs devanciers, ont voulu à leur tour exercer la critique; mais souvent leurs opérations n'ont abouti qu'à augmenter le mal. Sans faire attention qu'il n'y avait que les anciennes leçons, dont la barbarie les révoltait, qui eussent conservé avec le texte original une affinité seule capable de le faire retrouver, ils les ont mises à l'écart; et tout occupés à corriger les nouvelles, qui, bien que moins défectueuses en apparence, s'éloignent beaucoup plus des véritables, ils ont donné souvent des pensées étrangères à l'auteur, et désavouées par celles qui précèdent et celles qui suivent.

S. Augustin, en parlant contre l'Astrologie judiciaire, *Quæstionum CXV*, tome III, p. 124, D, s'exprime ainsi : *Et quia nativitati imputatur præmium, desipiunt* (l'ancien manuscrit porte : *et quia veritas computatur præmii resurgit*. Lisez : *cum putatur premi, resurgit*), *ipsi qui cum quodam judicio naturali bonos et malos non fieri, sed asserunt nasci, peccantibus retribuunt, nec patiuntur in ulla esse peccata*. « Et parce que la vérité reprend toujours le dessus et se montre victorieuse, lorsqu'on croit être venu à bout de l'étouffer, nous voyons que les astrologues eux-mêmes, par un effet du bon sens naturel qui leur reste, font usage du châtiment contre les coupables et ne laissent pas le crime impuni, quoiqu'ils soutiennent que ce ne sont pas nos actions mais notre naissance qui nous rend bons ou mauvais. »

J'insiste sur cet article, parce qu'il est de la dernière importance en cette matière, et qu'en général on ne peut faire aucun fond sur toute correction d'un passage corrompu dans laquelle on n'aperçoit aucun rapport avec la faute qui se trouve dans les manuscrits les plus anciens, et qui est ou paraît toujours la plus intolérable. C'est uniquement ce texte altéré des manuscrits antérieurs qu'il faut prendre pour point de comparaison; c'est par l'inspection et par l'examen de ces traces fugitives qu'il faut apprécier les corrections hasardées ou par les copistes suivants ou par les éditeurs; c'est là-dessus qu'il faut s'appuyer pour réformer ces corrections prétendues lorsqu'on les trouve défectueuses, ou même lorsque, présentant un sens clair, elles ne conservent aucun rapport avec la leçon visiblement corrompue d'un manuscrit plus ancien.

Il résulte de cela les règles suivantes :

1^o La leçon primitive étant nécessairement unique (nous ne parlons pas des leçons différentes qui peuvent venir de la même main :

car anciennement comme à cette heure il pouvait se faire qu'un auteur revit son ouvrage déjà publié et y fit quelques changements : ainsi Florus), ne peut d'abord être altérée que par une seule variante.

2° Cette première variante en occasionna d'autres dans la suite, les copistes cherchant à en corriger le défaut, les uns d'une façon, les autres d'une autre, et tâchant de donner quelque chose de clair.

3° La première leçon qui prit la place de la leçon originale, est celle de toutes qui paraît la plus corrompue.

4° Elle est en même temps celle dont les mots conservent le plus de rapport avec le véritable texte.

5° Plus les autres variantes s'en éloignent, plus elles doivent paraître suspectes. L'on ne doit même y avoir aucun égard, lorsqu'elles ne présentent plus aucun trait.

6° Une leçon manifestement corrompue, soit pour le sens, soit pour les expressions, soit pour la syntaxe, n'est sûrement pas originale; mais souvent celle qui ne lui ressemble en rien, est encore plus éloignée du texte primitif, quelque claire qu'elle paraisse d'ailleurs.

(La suite prochainement.)

OBSERVATIONS SUR QUELQUES PASSAGES D'AUTEURS ANCIENS.

I.

Dans l'admirable épisode d'Aristée, qui termine les Géorgiques de Virgile, nous lisons les vers suivants :

Est in Carpathio Neptuni gurgite vates
Caeruleus Proteus, magnum qui piscibus aequor
Et juncto bipedum curru melitur equorum.

Les commentateurs font remarquer que *piscibus et juncto curru bipedum equorum* est mis pour *curru juncto piscibus et equis bipedibus*, et que par *piscis et equi* il faut entendre des animaux qui sont chevaux par devant et poissons par derrière, à peu près comme ce monstre dont « la croupe se recourbe en replis tortueux. » Aucun d'eux, que nous sachions, n'a cru devoir expliquer la construction grammaticale du dernier vers; ils la croient sans doute suffisamment connue; mais comme tout le monde peut ne pas être de cet avis, il ne sera pas inutile d'en dire quelques mots.

Le génitif accompagnant un substantif a souvent pour fonction de le déterminer, d'indiquer l'espèce ou le genre auquel il appartient; c'est même la fonction première de ce cas, celle qui lui a valu en grec le nom de *πτῶσις γενική* (1). En disant donc *currus bipedum equorum* Virgile veut marquer une espèce particulière de char, un char tiré par des chevaux à deux pieds. La construction n'est pas plus insolite que dans l'expression *currus quadrigarum*, « char conduit par un attelage de quatre chevaux, » qu'on rencontre fréquemment dans les auteurs latins (2). On trouve la même tournure dans les écrivains grecs : Hérodote dit (VII, 40) *Ξέρξης ἐπ' ἄμματος ἵππων Νισαίων*; Lucien (*Somnium*, c. 15) *δείξασα τι ὄχημα ὑποπτέρων ἵππων τινῶν*, et Appien (*Mithrid.* c. 70) *Ποσειδῶνι λευκῶν ἵππων ἄρμα καθεῖς*.

Il nous reste à expliquer *juncto*; ce mot devrait s'accorder avec *equorum*, car ce sont les chevaux, et non le char, qui sont liés ensemble. Mais l'on sait que les poètes grecs (3) et latins, au lieu de faire accorder les adjectifs avec le génitif, les joignent souvent au substantif qui régit ce cas. Virgile a dit de même au v. 460 *chorus aequalis Dryadum* pour *chorus aequalium Dryadum* « le chœur des Dryades ses compagnes. » Enfin l'imitation qu'a faite de notre passage l'auteur du petit poème intitulé *Ciris*, confirme pleinement toute l'explication qui précède :

Illam etiam, junctis magnum quae piscibus aequor
Et glauco bipedum curru metitur equorum.

II.

Les professeurs qui se servent du Tite-Live édité par M. Roulez, dans la collection belge des classiques latins, ont dû s'apercevoir combien cette édition facilite l'étude du grand historien. Bien des passages obscurs ont été éclaircis par d'heureuses corrections, bien des difficultés ont disparu par les soins judicieux donnés à la ponctuation et aux autres signes typographiques. Parmi les

(1) V. Max Müller *Vorlesungen über die Wissenschaft der Sprache*. Leipzig 1863, p. 94.

(2) P. ex. Cicéron *De Divin.* II, 70, 144 *Cursor ad Olympia proficisci cogitans, visus est in somnis curru quadrigarum vehi*; Tite-Live I *Duabus admotis quadrigis, in curru earum distentum illigat Mettium*; Isidore *Origines* 17 n° 5 *Quadrigarum curru duplici temone olim erant*, etc.

(3) Les poètes tragiques font un usage tout particulier de cette figure, dont on trouvera de nombreux exemples dans Matthiae Gr. gr. § 446.

savants dont les travaux ont contribué surtout à améliorer le texte de Tite-Live, M. Roulez cite, dans sa préface, le célèbre philologue Madvig ; il a admis un grand nombre de ses conjectures et ne s'est pas fait un scrupule, comme MM. Weissenborn et Hertz, de s'écarter dans certains cas de la leçon des manuscrits ; assez souvent cependant il a préféré, avec raison, prendre ces derniers pour guides, les changements du critique danois ne paraissant pas nécessaires. Nous ne savons s'il en est de même aux passages suivants.

Au chap. 1^{er} du livre II, Tite-Live se demande ce qui serait arrivé si Rome avait été trop tôt affranchie du joug des rois, si Brutus lui avait donné la république, avant qu'elle fût mûre pour la liberté. *Quid enim futurum fuit, dit-il, si illa pastorum convenarumque plebs, transfuga ex suis populis, sub tutela inviolati templi aut libertatem aut certe impunitatem adeptam, soluta regio metu, agitari coepta esset tribuniciis procellis et in aliena urbe cum patribus serere certamina, priusquam pignora coniugum ac liberorum caritasque ipsius soli, cui longo tempore assuescitur, animos eorum consociasset? Dissipatae res nondum adultae discordia forent; quas fovit tranquilla moderatio imperii, eoque nutriendo perduxit, ut bonam frugem libertatis maturis iam viribus FERRE POSSET.* En conservant ici, avec Weissenborn et Hertz, la leçon des MSS. *ferre posset*, M. Roulez doit donner pour sujet au verbe le mot *plebs*, et il faut traduire : « L'État avant d'avoir grandi aurait été dissous par la discorde, tandis qu'un gouvernement paisible et modéré l'entretint, le fit croître et l'amena au point que ses forces étant enfin mûres, la plèbe pût supporter l'excellent fruit de la liberté. » Ce sens est certes raisonnable, mais convient-il exactement à l'image de Tite-Live? L'historien compare l'État romain à une plante grandissant sous le gouvernement bien-faisant des premiers rois ; quand enfin il a acquis toutes ses forces, il peut porter des fruits, et ce fruit est la liberté. Il nous semble que *eo perduxit* ayant pour régime *res* « l'État, » ce mot doit former aussi le sujet de *ferre* et nous préférons de lire, avec les anciens éditeurs depuis Aldus et avec M. Madvig, *ferre possent*. La plante ayant toute sa croissance peut porter des fruits ; Rome fortifiée et consolidée peut produire la liberté. Introduire dans la phrase un sujet qu'il faut chercher dix lignes plus haut, c'est l'embarrasser et l'obscurcir.

Dans le récit de la prise de Corioles (ch. 39 du même livre) M. Roulez admet, pour le passage suivant, la leçon de M. Hertz

reproduisant la leçon des meilleurs manuscrits : *Clamor inde oppidanorum, mixtus muliebri puerilique ploratu, AD TERROREM, UT SOLET, PRIMO ORTU et Romanis auxcit animum et turbavit Volscos, utpote capta urbe, cui ad ferendam opem venerant.* Il nous a été impossible de comprendre ce passage écrit et ponctué de cette manière; nous n'y trouvons de sens qu'en retranchant la virgule après *ploratu* et en joignant *ad terrorem* à *mixtus* : « les cris des habitants que la terreur, comme de coutume, faisait mêler aux pleurs des femmes et des enfants. » Mais ce sens ne nous satisfait guère : *primo ortu* joint à *auxcit animum* est complètement inutile; ne suffit-il pas de dire que les cris et les pleurs augmentent le courage des Romains et troublent les Volsques? pourquoi ajouter que ce résultat est produit *dès que les cris s'élèvent*? Puis *mixtus* semble devoir être ici plutôt adjectif que participe; « les cris mêlés aux pleurs » paraît une expression bien plus naturelle que « les cris mêlés, comme d'ordinaire, aux pleurs par la terreur. » Ces difficultés disparaissent en lisant, avec un léger changement, *Clamor inde oppidanorum mixtus muliebri puerilique ploratu ad terrorem, ut solet, primum ortus* « les cris et les pleurs élevés comme de coutume à la première terreur; » ou bien, *Clamor... mixtus muliebri puerilique ploratu ad terrorem, ut solet, primum orto* « les cris mêlés aux pleurs que la première terreur avait, comme d'ordinaire, fait élever. » La première conjecture est de J. Fr. Gronovius et a été adoptée par la plupart des éditeurs, la seconde a pour auteur M. Madvig, qui l'a mise dans son texte, en donnant la note suivante : « *Nec utrumque participium mixtus et ortus ad clamorem referri debet et muliebris puerilisque ploratus vel maxime ad primum terrorem oriri solet.* » La première remarque ne nous semble pas avoir grande importance : *ortus* ne se rapporte pas à *clamor* tout seul, mais à *clamor mixtus ploratu*; l'on voit que les deux participes n'ont pas ici la même fonction.

III.

Pour indiquer le résultat d'une addition, les Latins se servent des verbes *efficere* et *colligere* dans le sens du français « faire » ou « donner. » Ainsi nous lisons dans Pline *Hist. nat.* VI, 38 *quae computatio efficit vicies quater centena XL mil. passuum.* Dans le même auteur nous trouvons XIII, 27 *in eadem (arca) libros ejus repertos P. Cornelio... M. Baebio... Coss. ad quos a regno Numae*

colliguntur anni DXXXV, et dans Tacite *Germania* 37, *ex quo* (anno) *si ad alterum imperatoris Trajani consulatum computemus, ducenti ferme et decem anni colliguntur*. Nous ne savons s'il ne faut pas prendre dans le même sens le verbe *colligere*, dans le passage suivant du *Dialogue des orateurs*, plutôt que de le traduire par « conclure : » *Quum praesertim centum et viginti annos ab interitu Ciceronis in hunc diem effici ratio temporum collegerit* (ch. 24). Dans ce cas *effici* devenu inutile devrait être considéré comme provenant d'une glosse destinée à expliquer *collegerit*, et il faudrait lire : *quum praesertim centum et viginti annos ab interitu Ciceronis in hunc diem ratio temporum collegerit* « surtout puisque le calcul des temps ne donne que cent et vingt ans depuis la mort de Cicéron jusqu'à ce jour. » Les paroles de Messala correspondraient ainsi parfaitement à celles d'Aper : *centum et viginti anni ab interitu Ciceronis in hunc diem colliguntur* (ch. 47).

L. ROERSCH.

Bruges, juillet 1865.

SUR QUELQUES POINTS DE GRAMMAIRE GRECQUE.

Il s'agit ici de deux petites questions que nous avons déjà touchées dans notre précédente livraison. On sait que MM. Dübner et Hurdebise, dans leur grammaire élémentaire et pratique de la langue grecque, allant à l'encontre de Burnouf, suppriment les esprits sur les ρ qui se suivent dans le corps d'un mot; ils rejettent aussi $\lambda\epsilon\chi\alpha$, parfait de $\lambda\epsilon\gamma\omega$.

En rendant compte de cette grammaire dans le *Journal général de l'instruction publique* en France, M. Jullien demandait que l'on décidât s'il faut, oui ou non, des esprits sur les ρ ; il proposait en même temps l'exclusion définitive de $\lambda\epsilon\chi\alpha$ des grammaires élémentaires.

Là-dessus le *Journal général* a reçu immédiatement une assez longue lettre, signée UN PROFESSEUR. Dans cette lettre l'auteur croit avoir décidé *définitivement* ces deux questions dans un sens contraire à celui de la grammaire précitée. Selon lui « l'orthographe que s'avisent de proscrire MM. Cobet et Hurdebise, n'est pas seulement adoptée de tous les grammairiens modernes, elle est encore consacrée par l'autorité de tous les grammairiens de l'antiquité. » Il demande ensuite que le parfait $\lambda\epsilon\chi\alpha$ soit réintégré dans les grammaires

grecques élémentaires. Il appuie cette double thèse sur des passages des grammairiens grecs, et sur d'autres tirés des *Anecdota Graeca*, trop longs pour être rapportés ici.

Nous nous préparons à répondre, lorsqu'un professeur belge à adressé au *Journal général* la lettre que voici.

Monsieur le rédacteur,

Le dernier numéro du *Journal de l'instruction publique* contient un article très-intéressant sur deux questions de grammaire grecque. L'empressement avec lequel vous ouvrez vos colonnes à des discussions de ce genre, m'engage à vous adresser quelques mots sur les points en litige.

Votre savant correspondant blâme MM. Dübner et Hurdebise pour avoir proscrit de leur grammaire grecque l'emploi des esprits sur deux ρ placés dans le corps d'un mot. Il prouve avec beaucoup d'érudition que la règle abandonnée n'est pas d'invention moderne, et il cite à l'appui des exemples de grammairiens anciens; ces exemples démontrent que, lorsque deux ρ se trouvaient unis au milieu d'un mot, le premier était prononcé avec l'esprit doux, le second avec l'esprit rude; mais s'ensuit-il que la règle des grammairiens ait été adoptée pour l'orthographe, que les deux esprits aient été écrits? Comment résoudre cette question, si ce n'est par l'examen des manuscrits? Or, nous voyons tous les manuscrits anciens sans exception (et non certains manuscrits, comme le dit votre correspondant), écrire ἐρρήθη et non ἐρρῆθη. *Notum est*, dit M. Cobet, *apud seros demum Græculos eam consuetudinem esse natam. NULLUS est Græcus codex paulo antiquior, in quo ita scribatur.* (Præf. Nov. Testam. Lugd. Batav., 1860, p. xcvi.) Il y a peu de philologues qui aient examiné autant de manuscrits grecs que MM. Cobet et Dübner; il me semble donc qu'une affirmation semblable de leur part mérite pleine confiance. « Mais qui ne voit, dit le savant professeur, que l'exemple des manuscrits est ici sans valeur? » Les manuscrits les plus anciens ne portent ni esprits ni accents; sans doute, mais pendant plusieurs siècles on a écrit les accents et les esprits, sans placer les esprits sur le double ρ. Le *Codex Vaticanus*, p. ex., du Nouveau Testament a été écrit d'abord sans signes d'accentuation; ces signes ont été ajoutés par une main plus récente, mais il n'y a aucune trace d'esprit sur les deux ρ. Que votre correspondant aille consulter le précieux dépôt de manuscrits grecs de la Bibliothèque impériale, et il y verra de nombreux exemples analogues.

« L'orthographe préconisée par M. Cobet, dit-il encore, est une innovation aussi prétentieuse que mal fondée. » Nous sommes surpris de voir traiter cette orthographe d'*innovation* par un helléniste aussi bien au courant de toute la littérature philologique, par un érudit citant les *Anecdota* de Cramer et de Bekker. Tous les éditeurs allemands de quelque renom proscrivent l'emploi des esprits sur les deux ρ. M. Cobet n'a donc rien innové, et il y aurait plutôt de la *prétention* à contredire qu'à suivre l'avis unanime des Dindorf, des Imm. Bekker, des Meineke, des Kœchly, enfin des plus grands hellénistes de notre époque.

L'observation du savant professeur sur λέλεχα est plus importante parce qu'elle touche à une question de principes. La langue grecque a eu une durée de plus de deux mille ans, pendant le cours desquels elle a subi, comme toutes les choses humaines, de nombreux changements, de profondes modifications. De plus, elle a été divisée en un grand nombre de dialectes, dont plusieurs ont eu leur littérature. Une grammaire grecque *complète*, étudiant la langue dans toute son étendue, devrait rendre compte de toutes ces transformations, contenir les formes de tous les âges, les particularités de tous les dialectes ; mais les élèves de nos écoles n'ont pas besoin d'une œuvre aussi colossale ; il leur suffit de connaître la langue des auteurs expliqués dans les classes, celle de principaux écrivains. Quelle que soit du reste l'extension donnée à la *Grammaire élémentaire*, elle ne peut être utile et scientifique que lorsque le langage des différentes époques, celui des divers dialectes, est soigneusement distingué. Nos grammaires actuelles, sans en excepter celle de MM. Dübner et Hurdebise, pourtant de beaucoup supérieure sous ce rapport, ne font pas cette distinction avec assez de soin, et je suis persuadé qu'il faut chercher, en grande partie, dans ce défaut la difficulté de l'étude du grec.

Pour procéder avec méthode, il faudrait enseigner d'abord le dialecte des auteurs principaux, celui de la prose attique antérieure à Alexandre ; les paradigmes ne devraient contenir que les formes usitées de préférence par ces écrivains ; les exceptions pourraient être marquées en note ainsi que les expressions des atticistes postérieurs s'éloignant du pur langage attique. Cette marche est suivie pour l'enseignement du latin ; on apprend d'abord aux jeunes humanistes la langue de Cicéron et des autres grands auteurs de la période classique ; les tournures particulières à Tacite ou à Quintilien sont

indiquées en note, et l'on passe entièrement sous silence les particularités que pourraient offrir Ausone, Tertullien, saint Augustin et d'autres écrivains des siècles postérieurs.

Une forme latine dans le genre de *λῆλϵχα* ne serait jamais admise dans une grammaire latine, et l'élève qui l'emploierait dans un thème se verrait immédiatement retrancher des points, comme ayant péché contre l'usage classique. Pourquoi suivre une méthode différente pour l'étude du grec? *λῆλϵχα* est grec comme *miserere nobis* est latin, et l'on introduirait avec autant de droit dans une grammaire latine la syntaxe du latin de l'Église qu'on enseignerait aux humanistes les curiosités des *Anecdota* de Cramer. Ne suffit-il pas à l'élève d'apprendre « la littérature classique et vulgaire? » Faut-il qu'il se charge la mémoire des formes de tous les dialectes grecs, qu'il connaisse la langue parlée depuis Homère jusqu'à Lascaris? Sans doute le savant professeur n'a pas cette prétention; mais quoi qu'il en soit, qu'il enseigne d'abord le grec de Thucydide et de Xénophon avant d'aborder celui des Alexandrins et de Byzantins, sinon il ressemblerait à un professeur de français mêlant dans son enseignement la langue des trouvères et celle de Rabelais, et faisant parler aux sujets de Henri IV le langage des Parisiens de nos jours.

En vous priant, monsieur le rédacteur, de vouloir bien donner une place à ces lignes dans votre estimable journal, j'ai l'honneur d'être votre respectueux serviteur.

Le 23 juillet 1865.

UN PROFESSEUR BELGE.

SUR LE MOT *REGNUM*.

LETTRE DE M. HASE A M. RAOUL-ROCHETTE, 12 DÉCEMBRE 1841.

[On sait qu'au sein de l'Académie des inscriptions et belles-lettres de France un Comité spécial, la « Commission des médailles, » est particulièrement chargé de composer les inscriptions des monuments publics. A la séance de ce comité, qui eut lieu le vendredi 10 décembre 1841, M. Raoul-Rochette critiqua vivement l'expression *securitas publica*, que M. Hase avait fait entrer dans le projet d'une épigraphe dont je n'ai pas le texte sous la main, mais que la date fera découvrir aisément à qui désirerait la connaître. « L'apologie » de M. Hase est très-instructive. Un autre genre d'intérêt s'attache aux plaintes du plus doux des hommes sur l'humeur agressive et

peu réfléchi de M. Raoul-Rochette : elles servent à expliquer une longue série de discussions plus passionnées que profitables à la science.

Malgré la prière de M. Hase, M. Raoul-Rochette lui répondit le 15 décembre : la lettre que M. Hase appelle « σχέδον ἐπιπληκτικὴν, » est aujourd'hui à la bibliothèque du gymnase de Weimar.

FRÉD. DÜBNER.]

Mon cher et savant confrère, voulez-vous me permettre de revenir un instant sur nos tristes et pénibles débats d'avant-hier à la Commission des médailles ? Ce n'est pas pour attaquer, c'est seulement pour faire mon apologie. Vous proposez *securitas regni* au lieu de *securitas publica* ; mais songez donc que, jusqu'à la décadence complète de la langue latine, *regnum* n'a jamais eu la signification de *royaume* dans le sens moderne, c'est-à-dire d'un pays civilisé gouverné par un souverain d'après des lois justes. *Regnum* (je laisse de côté les significations plaisantes ou bizarres employées dans les orgies des Romains, comme *regnum vini*), *regnum*, dis-je, n'a que ces deux acceptions : 1° gouvernement d'un pays étranger, régi tant bien que mal par un chef barbare. Cette acception vous la connaissez aussi bien que moi. Les proconsuls romains, commandant les frontières, aimaient assez *parare, conciliare, instituere, deferre, stabilire barbaro regnum*. C'étaient les rapports de nos généraux d'Afrique vis-à-vis des chefs bédouins. Ainsi, dans Térence, *Adelphes* II, sc. 1, 21, Sannion maltraité et indigné s'écrie :

Regnumne, Æschine, hic tu possides ?

2° despotisme odieux, tyrannie insupportable. Voyez les passages que je trouve en feuilletant dans Cicéron (*Epist. ad. fam. XII, 1*) : *Non regno, sed rege liberati videmur. (De nat. Deor. I, 65) : Abuteris ad omnia regno et licentia. (In Verrem I, 35, en parlant à Hortensius) : Istā tuā intolerabilis potentia et ea cupiditas.... Nunc vero, quoniam hæc te omnis dominatio regnumque judiciorum tanto opere delectat....* Jusque sous les empereurs, jusqu'à Claude même, *crimen regni* est l'équivalent de haute trahison. Enfin Cicéron prétend que dans un *regnum* il ne peut y avoir ni société permanente et stable ni même de la bonne foi (*De officiis I, 26*) : *Nulla sancta societas nec fides regni est.*

Maintenant, qu'aurait-on dit en Italie et ailleurs où l'on connaît la valeur des termes, si nous avions mis *securitas REGNI* ? On au-

rait cru, ou que nous ne savons pas le latin, ou que nous avons voulu faire une critique sanglante de l'ordre actuel des choses.

Vous me direz que *royaume* a une signification différente en français. Mais où en serions-nous si, par un effet rétroactif, on voulait donner aux mots employés par les Romains la signification que ces mêmes mots ont aujourd'hui dans les langues néo-latines ? Nous aurions donc du latin portugais, espagnol, français ? Pour *dolor parturientis*, écririez-vous *malum infantis*, parce que nous disons mal d'enfant ? On arriverait bien vite au latin que parlent les médecins dans Molière.

Il m'est si pénible d'être en dissentiment avec vous, mon cher confrère, que je redoute d'avance le moment où notre commission sera convoquée de nouveau pour faire une autre inscription latine. Qu'arrivera-t-il ? Je sais fort mal le français, un peu moins mal le grec ; mais depuis bientôt cinquante ans j'ai réfléchi, pendant toutes mes lectures et avec tous les efforts de ma pauvre intelligence, sur les acceptions et les nuances des mots employés par les auteurs latins, depuis Lucrèce jusqu'à la fin du premier siècle. Je ferai donc, si on le désire, une inscription latine, le mieux ou le moins mal que je pourrai. Quelle qu'en soit la rédaction, vous la désapprouverez, comme toujours, et vous en proposerez une autre. Comme toujours aussi, j'adopterai cette dernière, si cela est moralement possible, car je ne veux point vous contrarier. Mais, s'il y a des phrases comme *securitas regni*, comment faire ? vous vous animerez, vous direz des paroles blessantes. Je crois qu'alors j'aimerais mieux faire une maladie de deux mois que de me trouver un quart d'heure avec vous dans notre malheureuse commission.

J'ai dit, mon cher confrère, tout ce que j'avais sur le cœur, et, encore un coup, je n'accuse pas, je ne veux que me défendre. Ne répondez donc pas : vous avez bien d'autres choses à faire, dans l'intérêt de la science. Jamais je n'oublierai que je vous ai les plus grandes obligations, et, à défaut de gratitude, une vive sympathie m'entraînerait vers vous. C'est pour cela que je souffre tant de nos disputes, si l'on peut appeler disputes des conférences où l'un s'empporte, et où l'autre ne dit rien. Il n'y a donc qu'une chose que je dirai toujours, parce que je la pense, savoir : que je vous aime et que je dois faire tout ce qui dépendra de moi pour me montrer, en toute occurrence, le plus reconnaissant de vos confrères, le plus dévoué de vos collègues.

HASE.

(Extrait du *Journal général de l'instruction publique.*)

CORRESPONDANCE.

SUR L'ÉTYMOLOGIE DU MOT MINERVE.

Nous recevons d'un abonné l'intéressante communication suivante, concernant un point d'érudition dont il a été question dans précédent numéro de la Revue.

Monsieur le rédacteur, dans l'article de la Revue sur l'étymologie du mot *Minerva*, je lis ces lignes :

« Cependant, malgré notre ignorance touchant la partie *erva*, nous ne doutons pas que *Menerva* ne dérive du radical indo-germanique *man-*, d'où viennent le mot sanscrit *manas*, esprit, le grec *μένος*, les mots latins *mens*, *memini*, *memoria*, etc. »

N'y aurait-il pas moyen d'avancer la solution de la difficulté, en rattachant la première partie de *erva* au radical du mot? Au lieu de *man-* affaibli en *men-* nous aurions *mener-*; or, rien de plus fréquent dans les langues de la famille aryenne que la transformation de *s* en *r* : *diur-nus* est pour *dus-nus*, comme *ho-dier-nus* est pour *ho-dies-nus* (Corssen, Krit. beitr. p. 391). *Mener* serait donc pour *menes-* en grec *μενες*, et *μενες* lui-même est le radical de *μένος*, comme *σας* est celui de *σάκος* dans *σάκισπαλος* (Poll. Zeitschr. C. 112). Il ne resterait donc plus qu'à interpréter la signification du suffixe *va* que nous retrouvons sous la forme féminine dans *val-va*, *vul-va*, etc., et sous la forme masculine dans *cater-vus*, *ner-vus*, etc., et, bien que jusqu'ici nous n'ayons sur la valeur de cet élément aucune donnée satisfaisante, à voir la sûreté des conclusions auxquelles arrive tous les jours la philologie comparée, on peut espérer que la solution du problème ne se fera plus longtemps attendre. F. R.

RÉPONSE A M. MISTER

AU SUJET DE L'ARTICLE SUR LA MISE EN ÉQUATION DES PROBLÈMES DÉTERMINÉS.

Pour éviter toute confusion, je résume d'abord l'opinion que je soutiens dans le susdit article; elle consiste dans les trois points suivants :

1. Une équation n'exprime pas toujours toutes les restrictions auxquelles est astreinte l'inconnue dans l'énoncé; c'est pourquoi

elle peut fournir des solutions étrangères, qui ne satisfont pas à cet énoncé; il faut donc pour traduire le problème exactement, c'est-à-dire de manière à refuser l'entrée à toute fausse solution, joindre à l'équation les conditions de l'énoncé qu'elle n'exprime pas.

2. Une seule équation peut n'être qu'une traduction incomplète du problème et dès lors ne donner qu'une partie des solutions de l'énoncé, qui exige alors plusieurs équations.

3. Si la traduction d'un problème est *précise*, c'est-à-dire *exacte* et *complète*, on n'a plus à se préoccuper de l'énoncé; son expression algébrique seule doit nous conduire à toutes les solutions possibles; sinon, l'algèbre serait-elle une science exacte?

Ainsi, notamment, s'il existe une solution pour laquelle une distance inconnue doit être comptée dans le sens contraire de celui qu'on a supposé positif, l'algèbre devra fournir une valeur négative convenable pour cette inconnue.

M. Mister est à côté de la question quand il dit que Lefebure admet le même principe au n° 156 de son livre, car c'est précisément pour avoir méconnu ceux que je viens de rappeler qu'il tombe dans le faux. En effet si l'inconnue choisie ne peut avoir une valeur $+a$, sans en avoir aussi une négative de même grandeur $-a$, ce n'est pas à dire que ces deux valeurs doivent être nécessairement racines d'une même équation, puisque, dans le plus grand nombre de cas, une seule équation est insuffisante pour exprimer algébriquement l'énoncé; de sorte que la valeur $+a$ sera souvent fournie par une équation et la valeur $-a$ par une autre.

Pour rendre conforme à la vérité le principe que Lefebure énonce au n° 156, il faudrait au préalable réunir dans une même équation finale unique toutes les équations nécessaires à la traduction algébrique de l'énoncé. Ainsi modifié, ce principe devient parfait.

Il en est tout autrement de celui qu'énonce le même auteur au n° 162; je soutiens, au contraire, que, le principe de Descartes une fois posé, l'algèbre indiquera explicitement toutes les solutions qui vérifient un problème déterminé, si celui-ci a été exprimé avec une entière précision.

Cette loi est évidente, car on reconnaît en y réfléchissant qu'elle n'est autre chose que le principe de Descartes lui-même, associé à cette vérité, qu'un ensemble de formules algébriques auxquelles on n'a fait subir que des opérations logiquement permises contient exactement la même chose avant et après la transformation; si donc une expression algébrique équivaut *précisément* à l'énoncé d'un problème, elle lui équivaut *avec la même précision*, quelles que soient les modifications que sa forme ait subies logiquement.

Il est donc évident que cette loi est d'une généralité absolue, il est impossible de concevoir un problème qui ne la vérifie pas. Je vais relever les principales erreurs qui ont conduit mon contradicteur à ses fausses conclusions dans les trois problèmes qu'il cite comme y faisant exception.

Problème I. La traduction algébrique de ce problème est inexacte et incomplète.

1° Tel qu'il est énoncé, ce problème, si $x = +a$ en représente une solution, ne peut admettre une solution $x = -a$, à moins que le segment $MPNR'$ ne se trouve substitué par ce changement de valeur de x au segment $MPNR$; ce qui serait tout-à-fait illogique, car si le point inconnu P change de position suivant les valeurs différentes de l'inconnue OP , il n'en est pas de même du point fixe donné R qui ne peut pas prendre la position diamétralement opposée R' .

Il fallait donc laisser le choix entre les deux segments $MPNR$ et $MPNR'$, et dans ce cas, avoir soin de prendre convenablement l'expression de celui qu'on aura choisi, car ces deux volumes s'expriment différemment.

2° Supposons qu'il ne s'agisse que du segment $MPNR$; d'après le huitième livre, où les lignes sont considérées en valeur absolue, ce volume serait

$$\frac{1}{6} \pi (r - x)^2 + \frac{1}{2} \pi (r + x) (r - x)^2$$

Mais quoique nous ayons supposé x positif dans la mise en équation, il ne nous est pas permis d'oublier que des valeurs négatives, pour l'inconnue ou pour toute fonction de l'inconnue représentant une longueur, sont tout aussi admissibles que des

valeurs positives; l'expression $\frac{1}{6} \pi (r-x)^3$ ne peut être celle du volume d'une sphère qu'en supposant $r-x > 0$; et sans plus nous préoccuper de l'énoncé, nous devons exprimer ce volume par $\frac{1}{6} \pi (x-r)^3$ dans le cas de $r-x < 0$.

La seconde partie du volume du segment sera de même exprimée par $\frac{1}{2} \pi (r+x) (r-x)^2$ ou $-\frac{1}{2} \pi (r+x) (r-x)^2$ suivant que $r+x$ est positif ou négatif.

De sorte que le volume du segment doit être représenté par $\frac{1}{3} \pi (r-x)^2 (2r+x)$ si x est compris entre $+r$ et $-r$ et par $\frac{1}{3} \pi (r-x)^2 (r+2x)$ ou $-\frac{1}{3} \pi (r-x)^2 (r+2x)$ suivant que x est plus grand que r ou plus petit que $-r$.

De même le volume du cône doit être représenté par $\frac{1}{3} \pi x (r^2-x^2)$ lorsque x est compris entre 0 et r , ou bien inférieur à $-r$ et par $\frac{1}{3} \pi x (r^2-x^2)$ quand x est compris entre 0 et $-r$, ou bien supérieur à r .

La traduction précise de l'énoncé comporterait donc les trois systèmes suivants :

a) l'équation : $x (r^2-x^2) - n (r-x)^2 (2r+x) = 0$
avec les conditions $x > 0$ et $x < r$.

b) l'équation $x (r^2-x^2) + n (r-x)^2 (2r+x) = 0$
avec les conditions $x < 0$ et $x > -r$.

c) l'équation $x (r^2-x^2 + n (r+x)^2 (r+2x)) = 0$
avec l'une ou l'autre des conditions $x > r$ ou $x < -r$.

On voit donc que, si même l'équation a) avait deux racines telles $+a$ et $-a$, cette dernière devrait être rejetée comme ne remplissant pas les conditions $x > 0$ et $x < r$.

En laissant de côté la solution $x=r$, la résolution des trois systèmes ne donnera qu'une valeur de x réunissant les conditions suffisantes. Seulement comme il est assez visible d'avance qu'il ne peut y avoir de solution pour laquelle x soit plus grand que r ou inférieur à $-r$, on peut s'abstenir de résoudre le système c), car on sait qu'il ne donnera aucune valeur convenable; mais une

telle considération n'est pas toujours possible, aussi n'est-elle pas nécessaire.

3° Si l'on prend le second segment $MPNR'$ son volume ne pourra être exprimé par $\frac{1}{3} \pi (r+x)^2 (2r-x)$ qu'à la condition d'avoir en même temps $r-x > 0$ et $r+x > 0$; on aurait donc à recommencer les mêmes raisonnements, et le calcul nous apprendra qu'une seule valeur de x remplit les conditions du problème et qu'elle est égale et de signe contraire à la solution trouvée plus haut, comme c'était à prévoir.

Je ne prétends pas qu'il soit indispensable de passer par tous ces raisonnements pour résoudre des problèmes aussi faciles que ceux qui nous occupent actuellement; dès que l'on sait reconnaître à priori le nombre et la nature des solutions convenables et qu'on peut les fournir en résolvant une seule équation, il est permis de les sous-entendre; mais ils sont nécessaires dans tous les cas qui réclament une exactitude scrupuleuse, et aussi pour rendre compte des anomalies apparentes qui embarrassent mon contradicteur.

Problème II. Pour le même motif qu'au problème I, l'algèbre qui fournit une solution $x = +a$, ne peut logiquement fournir la solution $x = -a$.

La surface de la première zone ne peut être exprimée par $2\pi r(r-x)$ qu'à la condition $r-x > 0$.

Problème III. La traduction algébrique consiste dans les deux systèmes suivants :

a) l'équation $(r+x)^2 (2r-x) - n(r-x)^2 (2r+x) = 0$
avec les conditions $x+r > 0$ et $r-x > 0$.

b) l'équation $(r+x)^2 (2x-r) + n(r-x)^2 (2x+r) = 0$
avec l'une ou l'autre des conditions $r-x < 0$ ou $r+x < 0$.

Il est inutile de résoudre l'équation b) parce que l'on sait d'avance qu'elle ne fournira aucune solution du problème.

L'équation a) donne trois racines réelles; mais cette réalité ne suffit pas : il faut satisfaire encore aux conditions $x+r > 0$ et $r-x > 0$; une seule valeur les remplit; les deux autres ne réunissant pas les conditions sont exclues.

Quant à ce que l'on est convenu d'appeler l'interprétation des solutions réelles de l'équation qui ne satisfait pas au problème (parce qu'elles ne remplissent pas les conditions que l'équation n'exprime pas), c'est un sujet tout différent de celui que j'ai traité; on peut en effet se proposer les deux problèmes généraux que voici :

1. Étant donné l'énoncé d'un problème déterminé, l'exprimer algébriquement et déterminer alors par le calcul seul toutes les solutions possibles; c'est la question que j'ai prétendu résoudre complètement.

2. Étant donnée une équation, former l'énoncé d'un problème déterminé dont une ou plusieurs solutions soient fournies par des racines de l'équation donnée; c'est une autre question dont je ne me suis pas occupé.

Je me bornerai donc à faire une seule observation : c'est que cette dernière question constitue un problème indéterminé, parce qu'il est susceptible d'une infinité de solutions; mais on peut en rechercher les plus élégantes et celle que Poinso^t a donnée comme interprétation des racines de l'équation a) qui ne conviennent pas au problème III, est du nombre.

Je pense maintenant avoir convaincu mon contradicteur que le principe qu'il a tenté de combattre est irréfutable; cependant, s'il persiste dans son opinion, j'ajouterai qu'il se met dans l'impossibilité de résoudre le problème suivant, qui est pourtant plus simple encore que ceux qui précèdent, et le lecteur en trouvera la preuve indubitable dans l'article que la Revue a publié dans le numéro du mois d'avril :

Sur une ligne indéfinie passant par deux points donnés A et B dont la distance est a , trouver un troisième point P , tel que le carré construit sur sa distance AP au premier point A soit équivalent au rectangle construit sur sa distance BP au second point B et sur la ligne donnée AB , augmenté d'un carré donné d^2 (dans l'hypothèse seulement de $d > a$, pour simplifier la discussion).

J. LEDENT.

Malines, juin 1865.

CONCOURS DES ATHÉNÉES ET COLLÈGES.

RHÉTORIQUE LATINE.

COMPOSITION LATINE (SANS DICTIONNAIRE).

Sesostris, Aegyptiorum rex, Scythis legatos miserat, qui genti parendi legem dicerent.

Scythae legatis respondent :

Tam opulenti populi regem minus prudenter inopibus bellum minitari, quum belli certamen anceps, praemia victoribus nulla, damna manifesta sint.....

Non expectaturos Scythas regis adventum; ultro praedae ituros obviam..... mansurosque ab alieno imperio intactos.....

Les élèves ont cinq heures pour faire leur travail.

COMPOSITION FRANÇAISE.

Quelques jours après la bataille de Nancy, Olivier de la Marche, chambellan du duc Charles, écrit à un seigneur flamand, pour lui faire connaître les événements qui viennent de se passer (1477).

La catastrophe, que les amis de la maison de Bourgogne redoutaient depuis longtemps, est arrivée.....

Ah ! si le prince, à ses nobles qualités, avait joint la prudence, la modération !....

Mais, dans ces derniers temps surtout, il repoussait ses plus fidèles conseillers, pour se livrer à des traîtres.....

Olivier de la Marche était présent, lorsque le corps de son maître a été découvert (1)

Quel déplorable résultat d'une grande ambition !....

Aujourd'hui les serviteurs du duc doivent travailler à sauver sa fille. — On sait de quel côté vient le danger qui menace la princesse Marie..... Que tous les bons citoyens s'unissent pour le conjurer !....

N. B. Quoique la lettre doive avoir un caractère intime et confidentiel, le ton s'en élèvera avec les sentiments et les pensées que le sujet fait naître.

Les concurrents ont cinq heures pour faire leur travail.

HISTOIRE DE BELGIQUE.

I. Quelle fut l'origine de la famille carlovingienne en Belgique ? — Faites connaître Pepin de Landen.

II. Faites connaître Jean-le-Victorieux, duc de Brabant.

III. Exposez le règne de Jean-sans-Peur.

Les élèves ont six heures pour faire leur travail.

(1) Le corps du duc fut retrouvé dans un ruisseau, deux jours après la bataille : il était nu, couvert de sang et de boue, et avait la tête prise dans la glace.

COMPOSITION FLAMANDE.

Mijn hof, na den regen. Ik moet noch bergen, noch dalen doorreizen om de bevalligheden der natuur te leeren kennen. — Mijn hof, na den regen, onder de blijde stralen der zon, biedt mij de belangrijkste tooneelen aan.....

De donder rolt nu in de verte; — de regenboog vertoont zich op de donkere wolken die vlugten; — laat ons mijnen tuin gaan bezoeken.

Planten, inskten, vogels herleven.....

..... (Hier moet men eenen keus maken van kleine omstandigheden welke een sierlijke stijl verfraaijen zal).

Les élèves ont cinq heures pour faire leur travail.

SECONDE LATINE.

MATHÉMATIQUES.

I. Déterminer a de manière que $-\sqrt{\frac{1}{3}}$ soit racine de l'équation $x^2 + (\sqrt{\frac{1}{3}} - \sqrt{\frac{1}{5}})x - \sqrt{\frac{1}{3}}a = 0$.

Énoncer et démontrer le principe qui sert de base à cette détermination.

II. Rechercher la condition à laquelle a et b doivent satisfaire, pour que $\sqrt{a \pm \sqrt{b}}$ puisse être ramené à une forme plus simple.

III. Qu'appelle-t-on polyèdres symétriques?

Le plan mené suivant deux arêtes parallèles opposées, dans un parallélépipède quelconque, divise ce parallélépipède en deux prismes triangulaires équivalents. (Démontrer.)

IV. Diviser la surface convexe d'un tronc de pyramide régulière, à bases parallèles, en deux parties équivalentes, par un plan parallèle aux bases.

Les concurrents ont cinq heures pour répondre à ces questions.

QUATRIÈME LATINE.

THÈME LATIN.

Van Artevelde, arrivé à Gand le 17 juillet 1345, s'aperçoit qu'il s'est tramé un complot. Loin d'être acclamé par le peuple, il n'est salué par personne; on dirait même que les Gantois cherchent à éviter sa rencontre. Lorsqu'il arrive chez lui, il ordonne de fermer les portes. A peine cet ordre est-il exécuté que sa maison est

assiégée par la foule. D'abord ses gens essayent de repousser le peuple; mais bientôt les portes cèdent; ils reculent dans la cour, espérant que la foule s'arrêtera devant l'énormité du crime qu'elle médite.

Van Artevelde alors, pour calmer la fureur des factieux, leur dit qu'il cherchait vainement comment il avait pu s'attirer leur colère; qu'ils savaient combien il était dévoué à la patrie, avec quelle vigueur il avait soutenu les droits de la commune; que naguère ils s'étaient engagés par serment à le défendre contre tous, et qu'aujourd'hui ils le poursuivaient comme un malfaiteur. Il leur demanda s'ils avaient oublié ses services, s'ils se rappelaient combien ils étaient déçus, avant qu'il ne fût appelé à les gouverner.

Ces paroles provoquèrent des clameurs qui l'interrompirent. Quand le silence se fut un peu rétabli, le ruwaart continua : « Plaise à Dieu, dit-il, que vous n'ayez pas à vous repentir de votre injustice et de votre violence. Avant de me condamner, examinez quelle est la valeur de vos griefs; gardez-vous de céder aux perfides conseils de ceux qui vous disent qu'on ne sait pas si j'ai sauvé ou trahi la patrie. Il en est beaucoup parmi vous qui l'aiment; mais il n'en est aucun qui soit plus dévoué à ses intérêts et à sa gloire. »

Des cris couvrirent de nouveau la voix du ruwaart. On lui ordonna de descendre pour venir rendre compte de sa conduite. Voyant que ses paroles ne pouvaient rien, il hésita sur ce qu'il avait à faire. Resterait-il à l'intérieur de sa maison, ou bien obéirait-il aux injonctions de ceux qui l'assiégeaient? Il pouvait se faire qu'il se trouvât, parmi eux, un homme doué d'assez de courage pour le sauver. Il obéit donc; mais, arrivé au milieu de la foule, il fut tué par un tisserand.

Van Artevelde, *Arteveldeus*. — Gand, Gandavon. — Gontels, Gandartwaais. — Ruwaart : ce mot, qu'il n'est pas possible de rendre exactement en latin, peut être traduit ici par *tribunus*.

Les élèves ont quatre heures pour faire leur travail.

COMPOSITION FRANÇAISE.

Vers la fin du mois de septembre, Eugène écrit à son ami Victor. Au commencement des vacances, il croyait ne jamais pouvoir se rassasier de liberté et de jeux....

Insensiblement il est revenu à ses livres.

Il s'est livré à des exercices qui ont fortifié et enrichi sa mémoire... Ses lectures ont porté sur les ouvrages historiques. — Une histoire de la Belgique a excité chez lui le plus vif intérêt...

Ces études libres ne faisaient pas obstacle aux amusements que l'on se procure à la campagne... Mais aujourd'hui il sent le besoin d'un travail régulier....

Victor est donc prévenu : Eugène rentrera en classe avec la ferme volonté de battre son ami, dans tous les cours où Victor l'a trop facilement battu jusqu'à présent.

Les élèves ont quatre heures pour faire leur travail.

CONCOURS DU 4 AOUT.

Traduction du latin en français. — M. T. Cicero Tironi (1) salutem. Varie sum affectus tuis litteris : valde priore pagina perturbatus, paullum altera recreatus. Quare nunc quidem nno dubito quin, quoad plane valeas, te neque navigationi neque viae committas. Satis te mature videro, si plane confirmatum videro. De medico et tu bene existimari scribis, et ego sic audio. Sed plane curationes ejus non probo.

Ad Curium, suavissimum hominem et summi officii, multa scripsi; in his etiam ut, si tibi videretur, te ad se transferret. Lyso enim noster vereor ne negligentior sit : primum, quia omnes Graeci; deinde, quod, quum a me litteras accepisset, nullas remisit. Sed eum tu laudas; tu igitur quid faciendum sit judicabis. Innumerabilia tua sunt in me officia, in re privata, in publica, in studiis, in litteris nostris : omnia viceris, si, ut spero, te validum videro.

Quum valitudini consulueris, tum, mi Tiro, consulito navigationi. Nulla in re jam te festinare volo. Nihil laboro, nisi ut salvus sis. Sic habeto neminem esse qui me amet, quin idem te amet; et, quum tua et mea maxime interest te valere, tum multis est curae.

Adhuc, dum mihi nullo loco deesse vis, nunquam te confirmare potuisti. Nunc te nihil impedit : omnia deponere; corpori servi. Quantam diligentiam in valitudinem tuam contuleris, tanti me fieri judicabo. Vale, mi Tiro, vale, vale et salve.

Exercices sur la langue grecque. — I. Conjuguez à l'optatif futur et parfait, dans la voix active et la voix passive, le verbe $\mu\alpha\rho\alpha\iota\omega$, je flétris.

(1) Tiron était un esclave, qui rendait à Cicéron les services d'un secrétaire, et auquel son maître portait une véritable amitié.

En revenant de Cilicie, Cicéron avait laissé Tiron, malade, à Patras, ville maritime de l'Achaïe.

II. Conjuguez, à tous ses modes, l'aoriste 2 ἔβην, de βίω, je vis.
— Par sa formation, cet aor. 2 est analogue aux verbes en μι.

III. 1^o Traduisez mot-à-mot : Ἐσπέρα μὲν ἦν ἤκε δ' ἀγγέλλων τις ὥς Ἐλάτεια κατείληπται, καὶ θορύβου πλήρης ἦν ἡ πόλις.

Ἐσπέρα, soir. — Ἦκω, je viens. — Ἀγγέλλω, j'annonce. — ὥς, que. — Ἐλάτεια, Élatée. — Καταλαμβάνω, je prends; parf. κατείληπα. — Θόρυβος, tumulte. — Πλήρης, plein.

2^o Traduisez en grec : Tu annonceras que nos soldats ont pris un très-grand pays, rempli de beaucoup d'habitants.

Pays, χώρα, ας, fém. — Habiter, ἐνοικέω. — Soldat, Στρατιώτης, ου, masc.

Les élèves ont cinq heures pour faire leur travail.

PREMIÈRE PROFESSIONNELLE (SECTIONS RÉUNIES).

CONCOURS DU 31 JUILLET.

Composition française. — Un paysage. Les élèves décriront, à leur choix, un site qu'ils connaissent ou qu'ils imagineront. — Quelques détails du paysage décrit lui donneront un caractère qui permettra de le rapporter à l'un ou à l'autre groupe de nos provinces.

Traduction du français en anglais ou en allemand. Quand vous avez prié, ne sentez-vous pas votre cœur plus léger et votre âme plus contente?

La prière rend l'affliction moins douloureuse et la joie plus pure : elle mêle à l'une je ne sais quoi de fortifiant et de doux et à l'autre un parfum céleste.

Que faites-vous sur la terre, et n'aurez vous rien à demander à celui qui vous y a mis?

Vous êtes un voyageur qui cherche la patrie. Ne marchez point la tête baissée : il faut lever les yeux pour reconnaître sa route.

Votre patrie, c'est le ciel; et, quand vous regardez le ciel, est-ce qu'en vous il ne se remue rien? est-ce que nul désir ne vous presse? ou ce désir est-il muet?

Il en est qui disent : « A quoi bon prier? Dieu est trop au-dessus de nous pour écouter de si chétives créatures. »

Et qui donc a fait ces créatures chétives; qui leur a donné le sentiment, et la pensée, et la parole, si ce n'est Dieu?

Et s'il a été si bon envers elles, était-ce pour les délaisser ensuite et les repousser loin de lui?

En vérité, je vous le dis, quiconque dit dans son cœur que Dieu méprise ses œuvres, blasphème Dieu.

Histoire de Belgique. Exposez le règne de Charles-Quint.

Les élèves ont six heures pour faire leur travail.

COMPOSITION FLAMANDE.

De réiziger, die te voet gaat, moet smaak hebben in de waarneming, in de studie der natuurlijke wetenschappen, in het teekenen.

Die met den geest van waarneming begaafd is vindt nergens verveling noch eenzaamheid.....

Voor dengenen die bergstoffen, kruiden, insekten zoekt, is er geene vermoeidheid.....

Eindelijk, die teekent, rust; — met het potlood of het penseel zal de reiziger teekenen hetgene hij noch bewaren noch wegnemen kan.

Les concurrents ont cinq heures pour faire leur composition.

PREMIÈRE INDUSTRIELLE ET COMMERCIALE.

CONCOURS DU 5 AOÛT.

Sciences commerciales. I. Qu'entend-on par valeur intrinsèque d'une monnaie? — Combien paiera-t-on pour 40 kilogrammes 840 d'argent, au titre de 0,925, avec prime de fr. 12 pour $\frac{90}{100}$? Le kilogramme d'argent vaut fr. 220,56 au change des monnaies.

II. Quelle sera la valeur, en marcs banco, d'une traite de fr. 9476, tirée de Bruxelles sur Hambourg, par la voie de Londres et d'Amsterdam, le change étant de fr. 124 pour 5 livres sterling, de 4 livres sterling pour 48 1/2 florins, et de 48 1/2 florins pour 24 marcs banco? — La commission de chaque place est fixée à 1/4 %, et les frais réunis à 1/8 %.

Droit commercial. I. Quelles sont les conditions de la prescription pour faits de commerce?

II. Faire connaître d'une manière sommaire les règles à suivre en matière de contestation entre associés.

Géographie commerciale et industrielle. I. Quelles sont nos principales relations commerciales avec le Zollverein?

II. Faire connaître nos principaux lieux d'extraction du marbre et les contrées vers lesquelles nous exportons ce produit.

Histoire commerciale et industrielle. Faire connaître d'une manière succincte les privilèges accordés, en Belgique, à la hanse teutonique

et les causes qui déterminèrent les hanséates à transférer leur comptoir de Bruges à Anvers.

Économie politique. Qu'est-ce que l'échange? — Exposer brièvement et montrer, par quelques exemples bien choisis, les avantages sociaux de l'échange.

Chimie. Décrire les propriétés, les usages et la préparation de l'ammoniaque et du chlorhydrate d'ammoniaque.

Les concurrents ont six heures pour répondre à ces questions.

PREMIÈRE SCIENTIFIQUE.

I. D'un point T situé hors d'un cercle de rayon R et dont la distance TO au centre est donnée, on mène deux sécantes TAB, TCD, faisant, avec TO, les angles α et β . On demande la surface du quadrilatère inscrit ABDC.

Discuter la formule dans la supposition de $\alpha = \beta = 45^\circ$, et de $TO = R$.

II. Étant donné le système des deux équations :

$$y^m + y^{m-1}x + y^{m-2}x^2 + y^{m-3}x^3 + \dots + x^m = a^m$$

$y^{2m} + y^{2m-2}x^2 + y^{2m-4}x^4 + y^{2m-6}x^6 + \dots + x^{2m} = b^{2m}$,
exprimer y en fonction de x .

III. Rechercher l'équation du lieu des foyers des lignes du second ordre qui ont une direction commune et une tangente commune avec le point de contact donné sur la tangente.

Discuter l'équation du lieu.

Les concurrents ont six heures pour répondre à ces questions.

TROISIÈME PROFESSIONNELLE.

CONCOURS DU 1^{er} AOÛT.

Composition française. Un jeune homme, qui a fait de bonnes études, habite la ferme exploitée par son père et s'occupe de travaux agricoles. Il écrit à un de ses amis, qui a paru le plaindre de sa position :

« Il est content, et il a toute raison de l'être : — travail salubre, — varié, — utile, — que les caprices de l'atmosphère ne laissent jamais manquer d'intérêt; — satisfaction intime que produisent une vie active et l'accomplissement du devoir.

C'est lui qui tient la comptabilité de la ferme. — Il ne néglige rien pour perfectionner son instruction. — Son but est d'avoir les en-

seignements de la pratique aux principes des sciences qui servent de base à l'agriculture.

Que son ami vienne le voir.... Le moment est favorable : les hirondelles sont revenues à la ferme ; le printemps est arrivé. »

Thème flamand ou allemand, pour les provinces wallonnes; thème allemand, pour les provinces flamandes. — Le moineau à la fenêtre. Écoute, enfant ; — que disait le moineau au printemps ? Tu me regardes, l'as-tu oublié ? Il disait : Je suis le seigneur du village ; le premier grain m'appartient.

Et quand l'automne eut tout balayé, que fit le moineau, le grand seigneur ? Il chercha parmi les débris jetés dans la rue ; car la faim le tourmentait.

Maintenant que l'hiver a blanchi la terre, que fait le malheureux ? Il vient picoter les vitres de la fenêtre, pour demander quelques miettes de pain.

Ah ! petite mère, donne-lui, il a froid !

Rien ne presse, enfant. Dis-moi d'abord, à quoi penses-tu en voyant ce moineau ? Ne penses-tu pas que tu pourrais bien être à sa place ? — Enfant, rien ne te manque et tout va pour toi à souhait. Ne dis pas : Je suis riche ! — les choses peuvent changer plus tôt que tu ne le crois. Ne mange pas la croûte de ton pain, en jetant la mie derrière toi. Un temps viendra, peut-être, où tu regretteras les miettes perdues.

Enfant, pense à ce que je te dis là et tâche de bien vivre.

Ma mère, le moineau va partir. — Eh bien, jette-lui quelques grains et il reviendra.

Histoire. I. Faites-nous connaître Alexandre-le-Grand.

II. Donner le récit succinct de la première croisade.

Géographie. I. Vous vous embarquez à Anvers pour Marseille ; vous longez constamment les côtes : — indiquez les mers, les golfes, les détroits que vous traversez, les caps principaux, les montagnes, les embouchures de fleuves et les ports les plus importants, en vue desquels vous passez.

II. Donnez, dans un ordre méthodique, la division de l'Asie. — En citant les contrées maritimes, vous nommerez les mers qui les baignent.

III. Dans quelles mers se jettent : 1° le Jéniséi, 2° le Sind ou Indus, 3° le Hoang-Ho, 4° le Gange ?

Les élèves ont six heures pour faire leur travail.

CONCOURS DU 3 AOUT.

Sciences commerciales.

Janvier, 5. Vous avez vendu à Nollet 6 pièces de drap, de 700 fr. chacune, payables le 1^{er} avril;

Janvier, 20. Vous avez tiré sur lui une lettre de change de 3500 fr. valeur au 15 avril;

Février, 25. Nollet vous a expédié 25 pièces de toile, de 200 fr. chacune, payables au 1^{er} mai;

Avril, 25. Vous lui avez souscrit un billet de 4000 fr. valeur au 1^{er} août.

Inscrire à votre journal ces diverses opérations, d'après la méthode en partie double, et régler le compte courant et d'intérêt de Nollet, à 4 1/2 % par mois, en l'arrêtant au 1^{er} juillet.

Donner la formule de la lettre de change du 20 janvier.

Algèbre. I. Effectuer la division suivante et simplifier l'expression du quotient :

$$\sqrt{\frac{x^5 - a^2x}{bx^2 - b^5}} : \sqrt{\frac{x^2 + bx}{bx - ab}}$$

II. Une fontaine a rempli un bassin de 2880 litres dans un certain temps. Si elle avait mis 4 heures de moins à le remplir, elle aurait dû fournir 192 litres d'eau de plus, par heure. Trouver en combien d'heures la fontaine a rempli le bassin, et combien de litres d'eau elle donne par heure.

Géométrie. I. Deux rectangles quelconques sont entre eux comme les produits des bases multipliées par les hauteurs. (Démontrer.)

Faire voir comment cette proposition conduit à la mesure des surfaces.

II. Inscrire dans un cercle de rayon R le trapèze dans lequel on donne une diagonale et la hauteur.

Trigonométrie. Démontrer les formules :

$$\sin. \frac{1}{2} A = \sqrt{\frac{1 - \cos. A}{2}}$$

$$\frac{\sin. A + \sin. B}{\sin. A - \sin. B} = \frac{\text{tang. } \frac{1}{2} (A + B)}{\text{tang. } \frac{1}{2} (A - B)}$$

Physique. Qu'est-ce que le baromètre ?

Faire connaître les causes des variations des hauteurs barométriques.

Décrire le baromètre de Fortin.

Les concurrents ont six heures pour répondre à ces questions.

CONCOURS DES ÉCOLES MOYENNES.

CONCOURS DU 7 AOUT.

Langue française. I. 1° Donnez les temps primitifs du verbe *cueillir* et citez les temps dérivés où ce verbe est irrégulier. — 2° Conjuguez l'imparfait du subjonctif du verbe *naître*, et, sous la forme interrogative, le futur de l'indicatif du verbe *s'en aller*.

II. Énoncez la règle contre laquelle pêche cette manière de parler : *Toi qui est humilié* ici-bas, tu seras glorifié dans le ciel. — 2° Comment se fait l'accord du verbe avec son sujet, lorsque ce sujet est un adverbe de quantité, comme *beaucoup*, *peu*, *assez*, ayant un complément exprimé ou sous-entendu ? (Exemples.)

Composition. — *Lettre. Edmond à Ferdinand.* Edmond raconte qu'il a récemment accompagné sa mère, dans une visite qu'elle a faite à un vieillard dont la misère était extrême.....

Émotion que lui a causée le triste spectacle qu'il a eu sous les yeux.....

Le malheureux, que soutenait difficilement la charité de quelques voisins, presque aussi pauvres que lui, était un ancien marin.....

Le père d'Edmond a conçu la pensée de faire entrer le vieillard dans un établissement hospitalier où il trouvera des soins et du repos..... Mais, pour réaliser ce projet, huit cents francs sont nécessaires.

Edmond a recueilli la somme presque tout entière, dans le cercle de ses parents et de ses amis. — Il convie Ferdinand à participer à l'œuvre qu'il veut mener à bonne fin.

N. B. Cette lettre doit respirer un pitié sincère pour ceux qui souffrent, et l'ardeur que porte ordinairement la jeunesse dans la réalisation d'une pensée généreuse.

Histoire de Belgique. I. Faites connaître Charles-Martel.

II. Exposer le règne de Philippe-le-Beau et les événements qui se passèrent sous la minorité de Charles-Quint (1494-1515).

Géographie. I. Citez les contrées de l'Afrique baignées par la Méditerranée, et leurs ports les plus importants.

II. Quels sont les fleuves les plus considérables de l'Amérique méridionale qui se jettent dans l'Océan atlantique ?

III. Dans quels pays se trouvent le Caucase, le Liban, l'Atlas, l'Himalaya ?

IV. Décrivez le cours du Danube.

Les élèves ont six heures pour faire leur travail.

CONCOURS DU 8 AOÛT.

Arithmétique. I. Qu'est-ce que la division ?

Énoncer et démontrer la règle à suivre pour diviser un nombre entier par un nombre entier.

Opérer sur l'exemple suivant :

$$5845504 : 784.$$

II. Trois frères, A, B, C, se partagent une somme d'argent : B reçoit les deux tiers de la part de A, et C les trois quarts de la part de B. Il se trouve que C a 400 francs de moins que B. — Déterminer les parts et la somme à partager.

Algèbre. I. Simplifier la fraction

$$\frac{10 a^2 b c - 15 a c^2}{14 a^2 b d^2 - 21 a c^2 d^2}.$$

II. Trois paniers contiennent chacun trois qualités de vin. Le premier panier contient 15 bouteilles de la 1^{re} qualité, 9 de la seconde, et 12 de la troisième : il coûte 150 francs. Le second panier se compose de 16 bouteilles de la première qualité, de 14 de la seconde, et de 10 de la troisième : il coûte 172 francs. Le troisième panier contient 8 bouteilles de la première qualité, 18 de la seconde et 6 de la troisième : il coûte 132 francs. — Quel est le prix de la bouteille de chacune de ces qualités de vin ?

Géométrie. I. Qu'appelle-t-on figures semblables, figures égales, figures équivalentes ?

Démontrer que deux polygones semblables peuvent se décomposer en un même nombre de triangles semblables chacun à chacun et disposés dans le même ordre.

II. Les bases parallèles d'un trapèze ont respectivement 20 mètres et 12 mètres; la hauteur est de 10 mètres. — Déterminer la surface du grand triangle que l'on obtient en prolongeant les côtés non parallèles du trapèze.

Les élèves ont cinq heures pour résoudre ces questions.

CONCOURS DU 9 AOÛT.

Composition flamande. Zoo vroeg op en reeds op het land is goed zoo, braaf kind !

Hoor uwen ouden meester : — de natuur verschaft zuivere vermaken aan den landman die haar bemint....

Gij geniet nu het gezicht van de prachtige oosterkim..... Het pluimgedierte begroet de dageraad..... De zon komt op..... Alles herleeft.

Benijd nooit het lot der stedelingen.....

Blijf eenvoudig en werkzaam tot het geluk van uwe moeder.

Les élèves ont quatre heures pour faire leur travail.

ANALYSES ET COMPTES-RENDUS.

GRAMMAIRE GRECQUE mise en harmonie avec les éléments de la grammaire latine par V. DE BLOCK, de la compagnie de Jésus. Deuxième édition. — Première partie. Rudiments à l'usage de la sixième et de la cinquième. Bruxelles, H. Goemaere, 1 vol. gr. in-8° de 160 pp.

Nous avons rendu compte de la première édition de ces rudiments dans le numéro de février 1865; si nous parlons de la 2^e édition, c'est que l'auteur y a apporté de si profondes modifications qu'elle est devenue un livre tout nouveau. Il ne s'est pas contenté de combler quelques lacunes, d'améliorer quelques détails, mais il a refondu le tout d'après des principes différents.

Malgré les immenses progrès de la grammaire comparée, malgré l'évidence de plusieurs de ses résultats, on a continué à enseigner le grec comme les autres langues d'après les anciennes méthodes. Pourtant s'il y a une langue dont l'étude devrait être vivifiée par les larges principes de la science du langage, c'est bien la langue grecque, qui, avec le sanscrit, offre le plus vaste champ aux explorations savantes et où les labeurs des linguistes ont recueilli la plus riche moisson. Le succès de la grammaire de Georg Curtius, qui depuis 1852 a atteint sa sixième édition, a prouvé, en Allemagne, la possibilité d'introduire les résultats de la grammaire comparée dans l'enseignement élémentaire. Il est temps d'entrer chez nous dans la même voie, et nous savons gré à M. De Block d'avoir pris les devants.

L'analyse des langues y a découvert deux éléments distincts, le radical indiquant le sens des mots, et la désinence marquant les relations qu'ils ont entre eux; c'est par la désinence qu'un radical joue le rôle de substantif, d'adjectif de verbe ou d'adverbe, c'est par elle que le substantif exprime l'idée indiquée par les différents cas, que le verbe prend les caractères des temps, des modes et des personnes. La grammaire doit apprendre à séparer exactement ces deux éléments, elle doit enseigner comment ils se combinent pour former les mots, c'est en partant du radical qu'elle doit enseigner les déclinaisons et les conjugaisons. Jusqu'ici cette méthode n'a guère été suivie; on part du nominatif pour former les cas du substantif, de l'indicatif présent pour déduire les temps et les modes du verbe; dans la dérivation des mots on établit entre eux des parentés imaginaires, les adjectifs deviennent fils des substantifs, les substantifs sont engendrés par les verbes. La science moderne a prouvé l'inanité de toutes ces théories; elle a démontré qu'aucune forme ne dérive d'une autre forme, aucun mot d'un autre mot, mais que partout il y a juxtaposition des deux éléments constitutifs de la langue, du radical et de la désinence.

L'auteur adopte ce principe et l'applique non-seulement aux substantifs et aux verbes, mais encore aux parties du discours dites invariables, aux adverbess et aux prépositions. Ces mots en effet sont soumis comme les autres à la loi générale de formation par *radicaux* et *suffixes*; la plupart même, surtout les adverbess, ne sont que d'anciens cas de substantifs ou d'adjectifs. Pourtant dans le chapitre de l'adverbe M. De Block a eu des moments d'hésitation : « Comme πῶς, dit-il, se forme de πός (inusité), de même τῶς vient de τός par le *changement* de ο du radical en ω, » et en note nous lisons : « il serait *peut-être* mieux de considérer le ς final de τῶς comme un affaiblissement du τ qui, dans la déclinaison primitive, servait de désinence à l'ablatif. » Cependant une note précédente nous apprend qu'on « *est maintenant d'accord* que la désinence ῶς des adverbess est celle d'un ancien ablatif neutre ou masculin. » Pourquoi, après avoir établi nettement la bonne théorie, enseigner encore la mauvaise, en se demandant si la bonne ne vaut pas mieux ? Le chapitre qui a reçu le plus de changements par l'application du principe des radicaux, est celui qui est consacré au verbe. L'auteur y distingue la racine du verbe qui est une (p. ex. λυ dans λύω) et les radicaux temporels servant à former les temps par l'adjonction des désinences de flexion. Il reconnaît trois radicaux principaux : celui du présent, qui est commun au présent et à l'imparfait; celui du futur, commun au futur et à l'aoriste, celui du parfait commun au parfait, au plus-que-parfait et au futur antérieur. Nous aurions préféré voir distinguer le radical du futur, de celui de l'aoriste : le futur ajoute les désinences de flexion au radical λυσ par le moyen d'une voyelle de liaison, l'aoriste les joint sans intermédiaire au radical λυσα; il y a donc deux radicaux distincts. Outre les détails de la formation des radicaux temporels, l'auteur donne des notions très-exactes sur les désinences personnelles, sur la manière dont les désinences verbales s'unissent aux radicaux et sur la formation des temps et des modes. Exposées avec simplicité et clarté, ces notions deviennent encore plus intelligibles par un excellent tableau des temps et des modes de λύω dans les trois voix; toutes les parties du verbe y sont parfaitement distinguées.

La linguistique ne s'est pas bornée à analyser les mots dans leurs éléments; elle recherche encore le sens primitif de chaque radical, la signification, la raison d'être de chacune des désinences. Elle a découvert que les désinences formant actuellement corps avec le radical, en étaient primitivement séparées; c'étaient des mots particuliers ayant leur signification spéciale et ce n'est que lorsqu'un long usage les eut unis à l'élément nommé maintenant radical, que les déclinaisons et les conjugaisons ont pris naissance et que le principe de la flexion a surgi dans les langues. Malheureusement la corruption phonétique ne cessant de faire ses ravages, n'a laissé souvent que de faibles vestiges de la forme primitive des mots devenus désinences, et rend sous ce rapport les recherches des linguistes extrêmement difficiles. Aussi les résultats ne répondent pas toujours aux labeurs; les conclusions sont trop souvent de simples conjectures, aussi variées que les esprits qui les ont inventées. Il serait téméraire d'introduire dans l'enseignement élémentaire des notions aussi incertaines; l'enfant doit savoir les résultats positifs de la science et non les hypothèses éphémères des savants, offrant peut-être quelque probabilité aujourd'hui, mais remplacées demain par d'autres conjectures destinées à leur tour à disparaître bientôt. Mais si l'élève doit être tenu en dehors de ce mouvement des opinions, le professeur ne peut y rester étranger;

il doit suivre d'un oeil attentif tous les efforts des pionniers de la science, s'il ne veut pas voir son enseignement dégénérer en routine, et apprendre à la jeunesse des principes arriérés dont la fausseté a été démontrée depuis longtemps. C'est en faveur des professeurs qui se servent de sa grammaire que G. Curtius a écrit ses *Erläuterungen zu meiner Griechischen Schulgrammatik*; M. De Block a ajouté pour eux de nombreuses notes et remarques, et leur fait connaître, par des citations, les principaux ouvrages de linguistique; ces citations prouvent qu'il a puisé aux meilleures sources, aux œuvres de Bopp, de Leo Meyer, de Corssen, de Curtius, de Schleicher et à la savante Revue de grammaire comparée qui paraît à Berlin.

Cependant nous croyons devoir faire quelques remarques sur cette partie du travail de l'auteur. A la p. 15 note 1 on lit « *σσι* suffixe marquant *relation d'origine de...* notion du génitif. » La désinence du génitif n'est pas *σσι*, mais *σι* (sansk. *syā*). A la note suivante on dit que « du datif singulier est un ancien locatif; la même observation pourrait être faite pour le dat. plur. en *σι*. L'auteur dit que la préposition latine *in* vient de la terminaison du locatif singul.; peut-être eût-il été plus exact de présenter la notion fondamentale de *ι* comme *démonstrative* et d'y rattacher celles du locatif et de la préposition *in* comme de simples dérivés. Du reste l'auteur ne semble pas rejeter cette explication à en juger par une note de la p. 110 où nous lisons : « La racine de *in* est *ι*, que nous retrouvons dans les démonstratifs *i-pse*, *i-ille*, *i-ste*, *i-s* et très-probablement dans la désinence du locatif singulier. Notre observation s'applique également à la remarque de la p. 40 où il est parlé de *ὅδε*. »

Nous trouvons p. 27 note 1 : « De *λυοντ* on a successivement *λυοντ-ια*, *λυοντ-σζ*, *λύου-σζ*. » Le passage de *λυοντ-ια* à *λυοντ-σζ* n'est pas conforme aux règles de l'euphonie; il vaut mieux indiquer l'échelle des transformations de la manière suivante : *λυοντ-ια*, *λυονσ-ια*, *λυονσ-α*, *λύου-σζ*. « Par un procédé analogue, mais un peu plus compliqué, on arrive à la forme *λελυκν-ια*, *λελυκν-ιζ* du parfait. » Quel est ce procédé? Pourquoi exciter la curiosité sans la satisfaire? Pour ne pas mettre à notre tour inutilement l'eau à la bouche, le voici d'après Curtius (Gr. gr. § 60) : *λελυκ-φοτ-ια* devient *λελυκ-φοτ-ια*, puis par contraction de *φο* en *υ*, *λελυκυσ-ια* et enfin *λελυκν-ια*, *λελυκν-ιζ*. — P. 40 on lit : « La particule *δε* enclitique dans *ὅδε*... conserve toujours sa signification première qui est celle d'affirmer, de fortifier la notion du mot auquel elle est unie. » Δε n'est-il pas adverbe de lieu comme dans *οἶκον-δε* de manière que *ὅδε* signifie « celui-là? » — Dans le *ς* du futur on est unanime à reconnaître un reste de l'auxiliaire *εἶ*; être, mais la formation du futur actif n'est pas expliquée en disant, comme le fait l'auteur, que la désinence *-ω* est le futur de *εἶ*, étant altéré de *εἶω* (*ἐτομαι*). La racine verbale *εἶ* ne peut indiquer l'idée du futur et la désinence *ω* pour *ωμι* étant propre au présent, ne la représente pas non plus. La notion du futur est marquée par la voyelle *ι* conservée dans les futurs doriques en *σῶ*; cet *ι* est racine verbale du verbe *αἰ* aller, et de sorte que *εἶω* signifie *je vais être* (sansk. *as-yā-mi*, *as-yā-mi*) et que *λῶ* vient de *λυασ-ω*, *λυασ-ω*, *λυσ-ω* (cp. le latin *datum firi*). Normalement le futur *σῶ* n'est pas mis pour *σῶσῶ*, *σῶσῶ*, mais pour *σῶλ-ε-σῶ*, *σῶλ-ε-σῶ*, etc. Les linguistes allemands sont d'accord à reconnaître *σῶ* comme la désinence primitive du futur grec; ils diffèrent pour la manière dont cette désinence s'est ajoutée à la racine des verbes liquides; Bopp l'ajoute directement,

et pense qu'on a dit d'abord στελ-σιω puis στελ-ιω, στελ-ζω, etc. Curtius admet ici l'existence d'une voyelle de liaison et explique la formation de στελῶ, comme nous venons de le dire ; son explication paraît meilleure, parce que si σ avait disparu immédiatement après la racine, on aurait eu au futur στειλῶ, φηνῶ, comme on a à l'aoriste ἐστείλα, ἐφηνά pour ἐστελ-σα, ἐφαν-σα. Nous ne croyons pas non plus « que les désinences de l'aoriste et du futur passif soient les personnes correspondantes de l'imparfait ἦν, ἦς, ἦ etc. et du futur ἔσομαι, ἔσῃ etc. de l'auxiliaire εἰμι. » « Depuis longtemps, dit l'auteur, ce rapprochement avait été signalé par Burnouf, et les travaux les plus récents sont venus confirmer la justesse des appréciations de ce savant. » Nous ne savons à quels *travaux récents* M. De Block fait ici allusion, mais Bopp, Curtius, Schleicher, Lange et Corssen sont contraires à cette opinion ; comment expliquer, dit Bopp, la présence de l'augment à la fois avant et après la racine verbale ? comment expliquer surtout l'augment au futur, car notons que la désinence est ἔσομαι et non εσομαι. L'hypothèse la plus admissible est celle de Curtius, qui prend ἦν pour l'imparfait de la racine γδ « aller. » — Nous lisons p. 72 « à la 3^e p. pl. (de l'optatif actif) on a intercalé ε entre ι et ν : λύ-σι-εν, λύσαι-εν. » Il est plus probable que ε est abrégé de εν, formative de l'optatif. — L'auteur donne en grand texte, c'est-à-dire dans la partie de l'élève la remarque suivante (p. 110) : « On pourrait peut-être voir un *neutre pluriel* ou un *instrumental* dans παρά, ainsi que dans διά et κατά ; mais les formes poétiques παρὰ, διατ, κατὰ laissent plutôt supposer des *locatifs* avec chute de ι. » Ceci n'est plus de l'enseignement élémentaire.

Voici maintenant quelques observations sur des points qui ne touchent pas à la grammaire comparée. Comme paradigme de la déclinaison des noms en ας gén. ον, l'auteur donne Ἀνδρέας ; il aurait été préférable de prendre pour cela un nom commun employé au pluriel comme au singulier. — Le comparatif et le superlatif de πίνης sont πνεύστερος, πνεύστατος et non πνήστερος etc. (p. 32). — Le pronom σφῶν αὐτῶν méritait aussi bien d'être mentionné que ἡμῶν αὐτῶν. — L'adjectif κακός n'a au comparatif κακώτερος que dans le dialecte d'Homère, et dans quelques auteurs postérieurs, dont les particularités grammaticales doivent être écartées de la grammaire élémentaire ou du moins ne doivent se trouver qu'en note. Le dialecte attique seul, dans toute sa pureté, devrait servir de base au premier enseignement. Nous n'avons pu pénétrer quelles sont sur ce point importantes les idées de M. De Block ; quand nous lisons à tout moment dans son livre « les Attiques disent, » « les Attiques préfèrent, » nous nous demandons ce qu'il entend par *langue grecque*. Est-ce la langue classique des grands écrivains attiques, celle de Xénophon, de Thucydide, de Platon et de Démosthène, ou bien le langage altéré de la décadence ? Dans tous les cas il serait bon de s'expliquer et d'avertir les élèves que la langue grecque proprement dite n'est pas celle de leurs auteurs classiques, et que les formes ou les constructions spéciales à ces écrivains doivent être regardées, sinon comme des espèces de provincialismes, du moins comme des dérogations au vrai langage hellénique. Nous espérons que l'auteur modifiera sous ce rapport aussi sa grammaire déjà tant améliorée et qu'après avoir pris les meilleurs guides pour ses études linguistiques, il suivra, pour la distinction des dialectes et du langage des différentes époques, les principes des grands hellénistes, surtout ceux de M. Cobet, notre maître à tous.

ΞΕΝΟΦΩΝΤΟΣ ΚΥΡΟΥ ΑΝΑΒΑΣΙΣ. — ANABASE DE XÉNOPHON ou *Expédition du jeune Cyrus et retraite des Dix-Mille. Texte grec de M. COBET avec notices et notes en français, par M. FR. DÜBNER*. Paris, J. Lecoffre, 1 vol. in-12 de XXII et 288 pp.

Les écrits des anciens nous sont parvenus pour la plupart altérés par l'incurie ou l'ignorance des copistes. L'Anabase de Xénophon, dont le meilleur manuscrit ne remonte pas au-delà de 1320, a eu particulièrement à souffrir. Les critiques qui ont successivement exercé leur sagacité sur cet ouvrage, en avaient fait disparaître de nombreuses erreurs; cependant, avant M. Cobet, il restait encore beaucoup à faire pour rétablir la main de Xénophon aussi exactement qu'il est possible de la reconnaître aujourd'hui. Un immense progrès a été fait par le travail du célèbre professeur de Leyde; aussi M. Dübner, voulant donner une édition classique de l'Anabase, n'a pu mieux faire que de reproduire à peu près intégralement sa recension; seulement il a rendu l'étude du texte plus facile et plus profitable pour les élèves, par des notes françaises expliquant avec clarté et concision les endroits les plus obscurs et donnant tous les détails historiques et géographiques nécessaires pour avoir l'intelligence complète des faits et pour suivre, même sur les cartes modernes, les marches de l'armée des Dix-Mille. Nous ne trouvons à signaler qu'une seule lacune: quelques expressions militaires peu connues et certains passages obscurs sous ce rapport auraient mérité d'être éclaircis; tel est le § 9 du ch. 10 du livre I. Le mérite de l'édition est augmenté par une intéressante notice sur Xénophon et ses ouvrages et par des arguments analysant parfaitement toutes les parties de l'Anabase.

TRAITÉ DES SECTIONS CONIQUES *faisant suite au traité de Géométrie supérieure par M. CHASLES, membre de l'Institut; professeur à la Faculté des sciences de Paris, etc.* Première partie, un vol. in-8° de 370 pp. et cinq planches. Paris, Gauthier-Villars, 1865. Prix 9 francs.

La mission du savant est double; s'il doit découvrir des vérités nouvelles, il doit aussi les vulgariser. La science n'est pas le trésor d'un avare, et l'homme qui acquiert cette précieuse fortune, qu'il soit aidé ou non par ses devanciers ou par ses contemporains, reçoit un dépôt dont il doit compte à tous. M. Chasles l'a compris, et lorsqu'en 1832 il faisait paraître son *Traité de Géométrie supérieure*, véritable monument élevé à la science de l'étendue, il prenait implicitement l'engagement de terminer son œuvre par une exposition complète des propriétés des lignes et des surfaces courbes. La première partie de ce travail vient de paraître et il s'est acquis ainsi un nouveau titre à la reconnaissance des géomètres. En 1852, M. Prouhet, rendant compte du traité de Géométrie supérieure (1), disait que si, depuis longtemps, M. Chasles s'est révélé au monde savant par ses nombreux et importants théorèmes et ce qui vaut mieux par ses théories aussi remarquables par leur simplicité que par leur fécondité, il n'avait pas fait assez; il ne suffit pas en effet de découvrir des propriétés nouvelles, il faut encore, lorsqu'elles sont assez nombreuses pour changer l'aspect de la science, marquer leur place parmi les propositions anciennement connues et former des unes et des autres un ensemble où tout se coordonne sans lacune, sans disparte.

(1) Voir *Nouvelles annales de Mathématiques*.

Treize ans se sont écoulés depuis et nous pourrions répéter la même chose, car tel est aussi véritablement le but de l'ouvrage dont nous allons tâcher de donner une idée à nos lecteurs.

Il serait superflu de faire ressortir l'utilité de ce livre auprès des géomètres compétents et il serait ridicule d'insister auprès de ceux qui ne le sont pas. La description de certains ouvrages suffit pour en faire apprécier le mérite. Celui-ci est du nombre.

M. Chasles débute par quelques considérations concernant les points et les lignes *imaginaires*. Ces notions sont assez courtes, parce qu'elles ont été exposées plus longuement dans le traité de Géométrie supérieure. Malgré les bonnes raisons qu'il faisait valoir à cette époque, beaucoup de géomètres éprouvaient quelque répugnance à admettre les imaginaires en géométrie; depuis lors, les idées ont fait du chemin et les préjugés qui les arrêtaient se sont évanouis peu à peu. Si quelqu'un, a-t-on dit avec raison, avait parlé à Euclide de tangentes au cercle menées par un point situé à l'intérieur du cercle; avait raisonné sur des cercles imaginaires situés à l'infini; sur des cercles qui se coupent en quatre points dont deux sont imaginaires à l'infini; s'il lui avait proposé de faire passer une conique par cinq points dont quatre imaginaires etc., Euclide aurait conseillé à cet homme de prendre quelques grains d'ellébore. Aujourd'hui ces locutions se justifient parfaitement, elles ne présentent plus rien qui répugne à l'intelligence ou révolte le simple bon sens.

La géométrie moderne en empruntant le symbolisme algébrique a gagné en généralisation sans rien perdre ni de sa clarté ni de sa rigueur. Cette symbolisation est même le but principal vers lequel se dirigent en divers sens les travaux des grands géomètres contemporains, au nombre desquels M. Chasles et après lui M. G. Salmon tiennent une place si distinguée (1). Laquelle des deux méthodes géométrique et algébrique est préférable? Question oiseuse, répond M. Terquem. « Il faut, dit-il, employer dans chaque cas la méthode qui mène promptement et le plus facilement au but, mais toujours en conservant l'inexorable rigueur logique qui est l'âme de la science. Renoncer à cette rigueur, c'est noyer la science dans le borbier *utilitaire* où l'on veut entraîner l'enseignement classique ».

M. Chasles fonde toute sa théorie des sections coniques sur cette propriété : si par quatre points d'une conique on mène des tangentes et quatre autres droites aboutissant à un cinquième point quelconque de la courbe, le rapport anharmonique de ces quatre droites sera égal à celui des quatre points de rencontre des quatre tangentes et d'une cinquième tangente. Cette propriété, qui se démontre très-simplement, entraîne deux propositions qui sont le fondement de la science. La première exprime une propriété relative à six points d'une

(1) Une grande partie des théories exposées ici au moyen des propriétés du rapport anharmonique, se trouvent démontrées dans l'ouvrage de M. SALMON (*A treatise on conic sections, fourth edition London 1863*) avec les seules ressources de l'analyse ordinaire (voir pp. 66, 221 et suiv.). Cet ouvrage, le plus important peut-être des traités de géométrie analytique qui aient paru depuis longtemps et qui a été traduit en allemand dès son apparition, attend encore à l'heure qu'il est un traducteur français.

conique, une de plus qu'il n'en faut pour déterminer la courbe. De sorte qu'elle établit une relation entre les cinq points qui déterminent la courbe et un sixième point quelconque. Elle équivaut à une équation de la courbe en géométrie analytique; car une telle équation n'est au fond qu'une relation entre le nombre de points plus un, nécessaires pour déterminer une courbe. La seconde proposition exprime une propriété relative à six tangentes d'une conique, une de plus qu'il n'en faut pour déterminer la courbe. C'est pour cela qu'elle peut se prêter, comme la première à la déduction de toutes les propriétés des sections coniques. Cette marche offre une plus grande facilité que celle qui aurait pour but de déduire d'une seule proposition, à l'instar de la marche suivie en géométrie analytique, toutes les propriétés des coniques dont quelques-unes pourraient être rebelles à la méthode; elle a cet immense avantage que les démonstrations dans les deux ordres d'idées ou de propositions sont toujours parfaitement semblables ou identiques. Cette méthode synthétique a permis de rapprocher les diverses parties de telle sorte que l'ensemble en est facilement saisi, et la concentration a été poussée si loin par l'auteur, que l'établissement des nouveaux théorèmes qui lui appartiennent, paraît réduire à presque rien le mérite de leur invention. Il ne ressemble pas à certains mathématiciens, qui ayant trouvé une nouvelle vérité mathématique ou la solution d'une question importante, se gardent d'en simplifier l'exposition et la présentent au contraire avec toute sa complication originelle, comme si l'on appréciait d'autant mieux une découverte qu'on a plus de peine à la saisir. C'est là une erreur, croyons-nous, et un géomètre ne sacrifie pas la moindre parcelle de sa réputation, quand, pour accélérer les progrès des sciences, il a recours à la simplicité.

Dans le chapitre II l'auteur expose les théorèmes généraux déduits des propriétés fondamentales : 1° le théorème de Pappus, sur le quadrilatère inscrit; 2° le théorème de Desargues sur une transversale coupant les côtés d'un quadrilatère inscrit; 3° le théorème de Carnot sur les trois côtés d'un triangle rencontrant une conique; et comme conséquence de ces propriétés il en conclut qu'il existe entre les distances p, q, r , de chaque point d'une conique à trois droites fixes une relation homogène du second degré telle que

$$Pp^2 + Qq^2 + Rr^2 + P'pq + Q'qr + R'pr = 0$$

dans laquelle $P, Q, \dots$ sont des coefficients constants. Cette équation n'est autre chose que l'équation de la courbe en coordonnées tri-linéaires. L'équation de Descartes

$$Px^2 + Qxy + Ry^2 + P'x + Q'y + R' = 0$$

s'en déduit alors sans difficulté. Le § suivant comprend les théorèmes corrélatifs des précédents.

De même que deux droites peuvent représenter une conique en tant que l'on considère les propriétés de la courbe relatives à ces points, de même M. Chasles admet que le système de deux points peut être considéré comme représentant une conique quand il ne s'agit que des propriétés relatives aux tangentes à ces courbes. Il admet également qu'une droite limitée aux deux points représente une conique infiniment aplatie inscrite dans le quadrilatère. Ainsi que les droites, ces deux points peuvent devenir imaginaires.

Chacune des théories générales contenues dans les deux chapitres précédents

donne lieu à diverses conséquences et à divers corollaires qui forment l'objet du chapitre suivant.

Au chapitre IV l'auteur étend les théorèmes généraux aux figures rectilignes d'un nombre impair ou d'un nombre pair de côtés, inscrites ou circonscrites une conique. Il donne ensuite d'après le procédé de Newton et celui de Mac Laurin la description des coniques considérées comme lieux géométriques.

Le chapitre V est consacré à la théorie des pôles et polaires, à celle des points conjugués, et aux propriétés du quadrilatère inscrit ou circonscrit qui en dépendent. Toutes ces propriétés sont démontrées avec une excessive facilité et M. Chasles les étend au cas où le quadrilatère devient imaginaire. Que faut-il entendre par un quadrilatère *imaginaire inscrit* ou *circonscrit* à une conique? Pour répondre à cette question et ne laisser aucune idée vague dans l'esprit de ses lecteurs, M. Chasles traite deux problèmes qui conduisent naturellement aux idées qu'on doit s'en faire lorsque les quadrilatères qu'elles exigent viennent à disparaître. Quelques propriétés relatives aux cordes d'une conique qui passent par un même point et aux angles circonscrits à une conique dont les sommets sont en ligne droite complètent ce chapitre.

Cette théorie des pôles et polaires amène naturellement celle des diamètres. L'auteur définit le diamètre : *la polaire d'un point situé à l'infini*, et le centre : *le pôle d'une droite située à l'infini*. Les propriétés des diamètres en général, celles des diamètres conjugués sont exposées d'une manière très-succincte, et l'auteur en déduit l'équation d'une conique rapportée à deux diamètres conjugués. Il passe alors aux relations métriques de ces diamètres, et à celles qui existent entre les coordonnées des extrémités de deux demi-diamètres conjugués réels ou imaginaires, relations qui lui permettent d'établir très-facilement une série de théorèmes intéressants. Tel est l'objet du chapitre VI.

Le chapitre VII contient les conséquences résultant de l'égalité du rapport anharmonique de quatre points en ligne droite et de celui des polaires de ces points; les propriétés de deux systèmes de trois points conjugués par rapport à une conique; les propriétés des normales et obliques à une conique menées par un point donné. Le problème : *mener à une conique une normale par un point donné*, qui est une des questions qui présentaient le plus de difficultés dans la géométrie des Grecs, est résolue ici avec une extrême simplicité.

Les chapitres VIII et IX ont rapport aux divisions homographiques sur une conique, aux courbes polaires réciproques, aux coniques homographiques ou homologues. Ces nouvelles propriétés découlent directement de celles qui ont été démontrées précédemment dans le traité de Géométrie supérieure.

La théorie des foyers, donnée au chapitre suivant, est fondée sur les propriétés des figures homologues. Les points qui jouissent de la propriété d'être les centres de cercles homologues à une conique, sont ceux que M. Chasles appelle *foyers* de la courbe. Les diverses propriétés des coniques auxquelles ces points donnent lieu, se déduisent avec une grande facilité des théorèmes démontrés précédemment. La considération des imaginaires a permis d'établir : 1° que les tangentes à une conique menées par un foyer sont deux droites imaginaires dont les points à l'infini appartiennent à un cercle, en d'autres termes les deux tangentes sont les asymptotes d'un cercle; 2° les foyers d'une conique sont les deux sommets réels du quadrilatère imaginaire circonscrit à la courbe et dont

les points de concours des côtés opposés sont les deux points imaginaires situés à l'infini sur un cercle. Cette propriété des foyers pourrait servir de définition de ces points (1). Sans doute on ne saurait recommander ce choix dans une théorie des sections coniques bien ordonnée. Néanmoins la propriété est féconde et procure la démonstration facile de certaines questions, principalement dans la théorie des coniques homofocales. Cette conception des foyers est due comme on sait, au savant géomètre allemand Plücker, qui l'a déduite directement de l'équation

$$y = \pm x \sqrt{-1}$$

(v. journal de Crelle, année 1833).

La solution des différentes questions données dans le chapitre XI, relatives à la perspective et à la figure homologique d'une conique lorsqu'un ou deux points donnés deviennent les foyers de la nouvelle courbe, se déduit de la question suivante : étant donnés, dans un plan, une conique, une droite et un point, on demande de faire la perspective de cette figure de manière que la perspective du point soit un foyer de la nouvelle conique et que celle de la droite soit à l'infini.

Le chapitre XII comprend les propriétés d'involution relatives 1° à deux ou trois coniques circonscrites à un même quadrilatère coupées par une transversale ou tangentes à une même droite, et conséquemment les propriétés des diamètres conjugués des coniques passant par quatre points donnés réels ou imaginaires; 2° aux théorèmes corrélatifs des précédents. L'auteur passe ensuite au rapport anharmonique de quatre coniques circonscrites ou inscrites à un quadrilatère.

Le chapitre XIII a pour objet les propriétés des cordes communes à deux coniques, c'est-à-dire des droites dont les points d'intersection (réels ou imaginaires) avec l'une ou avec l'autre conique sont les mêmes. A cause d'une propriété de ces cordes, M. Chasles propose pour désigner ces droites, ainsi qu'il l'a déjà fait depuis longtemps, d'employer l'expression d'*axe de symptose*.

On conçoit aisément qu'un point puisse représenter une conique infiniment petite, mais quelle idée faut-il se faire des points d'intersection (imaginaires) de cette conique et d'une droite arbitraire? M. Chasles n'est nullement embarrassé de répondre et il est amené à considérer une conique infiniment petite comme l'ensemble de deux droites imaginaires qui n'ont qu'un point réel. Cela s'accorde d'ailleurs avec les résultats de l'analyse, où l'on dit qu'une équation telle que

$$A^2 (x - \alpha)^2 + B^2 (y - \beta)^2 = 0$$

représente un point dont les coordonnées sont $x = \alpha$, $y = \beta$ ou bien deux droites imaginaires ayant pour équation

$$y - \beta = \pm (x - \alpha) \frac{A}{B} \sqrt{-1}.$$

L'auteur expose alors quels sont les cas dans lesquels les cordes d'intersection seront réelles ou imaginaires et démontre, en se fondant sur les propriétés d'un

(1) M. Briot s'en est servi dans son complément de Géométrie analytique. Page 261 on y lit : *on appelle foyer d'une courbe du second degré tout point cercle ayant avec la courbe un double contact*; et p. 262, *on appelle foyer dans une surface du second degré tout point sphère ayant avec la surface un double contact*.

système de trois points conjugués dans deux coniques, que deux coniques quelconques ont toujours un ou trois systèmes de deux cordes communes réelles et que deux coniques infiniment petites ont toujours deux cordes communes réelles. Le chapitre se termine par l'indication des procédés à employer pour déterminer les cordes communes à deux coniques réelles ou imaginaires.

Le chapitre XIV traite des propriétés des points de concours des tangentes communes (réelles ou imaginaires) à deux coniques. Ce point est appelé par M. Chasles *ombilic* ou *point ombilical* uniquement pour abrégier le discours; on reconnaît d'ailleurs par soi-même qu'il était indispensable de dénommer les points dont il s'agit par un mot unique. Ces points seront réels quand les tangentes communes seront réelles, ils peuvent encore être réels lors même que les coniques n'ont aucune tangente commune réelle. Les propriétés des ombilics s'étendent d'elles-mêmes au cas où l'une des deux coniques est une droite limitée à deux points imaginaires ou lorsque les deux coniques sont deux droites terminées chacune à deux points réels ou imaginaires. De là une suite de propriétés très-curieuses.

Le chapitre XV renferme les relations entre les cordes communes et les ombilics de deux coniques. Ces deux courbes pouvant avoir une position quelconque, ou bien être tangentes en un ou deux points ou encore avoir un point d'osculation, il en résulte une suite de théorèmes qui font l'objet d'un examen particulier. Viennent ensuite les propriétés des coniques homothétiques, et le chapitre finit par les théorèmes relatifs à trois coniques qui ont une corde commune et par ceux qui concernent la perspective de deux coniques devenant deux coniques homofocales ou deux cercles.

Le chapitre XVI est un exposé des propriétés de trois ou quatre coniques passant par quatre points donnés ou tangentes à quatre droites données, ces points ou ces droites pouvant être réels ou imaginaires. Toutes ces propriétés sont démontrées au moyen d'un théorème général; elles subsistent encore si la courbe se transforme en un système de deux droites imaginaires.

Les chapitres XVII et XVIII contiennent les théorèmes généraux relatifs aux points d'intersection de trois ou quatre coniques quelconques. Ils reposent sur une propriété générale démontrée analytiquement et par le rapport anharmonique. A ces théorèmes correspondent les théorèmes corrélatifs concernant les tangentes communes à ces coniques prises deux à deux, que M. Chasles énonce simplement, en les étendant, comme les précédents, à différents cas particuliers. Une grande partie des conséquences de cette théorie se rapporte aux coniques homofocales.

Enfin le XIX^{me} et dernier chapitre est consacré aux propriétés des coniques ayant un double contact; aux coniques inscrites à deux coniques, aux pôles et polaires relatifs à un système de coniques inscrites à deux coniques, etc. Pour terminer l'auteur donne la solution d'une certain nombre de problèmes, et les propriétés relatives à trois coniques inscrites dans une quatrième. Il montre les analogies existant entre des systèmes de coniques inscrites à une quatrième et des systèmes de cercle.

Tel est dans son ensemble le *Traité des sections coniques* que le célèbre professeur de la Sorbonne vient de publier. Ce livre remarquable par son unité, par son style clair et élégant, perpétuera le nom de son auteur et prendre sa

place parmi les grandes productions qui honorent le génie de l'homme. On peut dire de lui ce que M. de Jouquières a dit à propos du livre des Porismes d'Euclide, « ce livre entièrement fondé sur la théorie des divisions homographiques fera diversion, au moins momentanément, aux publications presque exclusivement algébriques-géométriques de notre temps. L'analyse appliquée à la géométrie, surtout depuis qu'elle a simplifié et perfectionné quelques-uns de ses symboles, a pris des allures si vives et en apparence si sûres; elle a parfois si bien réussi à présenter à sa manière les résultats que souvent la géométrie pure avait d'abord découverts; elle fait en un mot des promesses si brillantes et si séduisantes que bien des personnes seraient tentées de faire passer dans ses mains le sceptre de la géométrie. Cette tendance est peut-être, dans cette branche de mathématiques, un symptôme de cette fièvre d'activité, de ce besoin d'atteindre vite un but quelconque, qui est un des caractères dominants de notre époque. Mais il est bon pourtant dans l'intérêt même de la science d'y apporter quelque tempérament; car en admettant même que la palme de la célébrité dans les investigations appartienne aux méthodes analytiques, la science ne saurait encore s'en accommoder d'une façon exclusive. » Il est préférable, ajoute-t-il plus loin, « de cultiver avec le même soin et la même prédilection les deux méthodes et de ne pas s'efforcer de faire refluer sur l'une, au détriment de l'autre, les tendances et les sympathies de la jeunesse studieuse. » (V. Nouv. ann. de math. année 1861.)

Après avoir montré la valeur scientifique de ce volume, qu'il nous soit permis également d'en signaler le mérite typographique. Les planches sont gravées avec un soin et un fini minutieux et l'impression, qui est d'une netteté irréprochable, fait honneur à l'éditeur. Nous constatons avec plaisir que M. Gauthier-Villars continue dignement l'œuvre commencée par ses prédécesseurs. J. MISTÈRE.

ACTES OFFICIELS.

Le sieur *Roulez*, professeur ordinaire à la faculté de philosophie et lettres, administrateur-inspecteur de l'université de Gand, recteur de 1857 à 1864, est nommé commandeur de l'Ordre de Léopold. — Le sieur *Jouret*, professeur de chimie appliquée à l'école militaire, est nommé chevalier de l'Ordre de Léopold.

— M. le baron *Kervyn de Lettenhove*, membre de la Chambre des représentants et de la classe des lettres de l'Académie, est nommé membre de la commission royale d'histoire, en remplacement de M. de Ram, décédé.

— Le sieur *Stas*, professeur civil de chimie à l'école militaire, est mis, sur sa demande, en disponibilité sans traitement.

— Sont acceptées les démissions des sieur *Arkestein*, deuxième régent à l'école moyenne de Diest, admis à faire valoir ses droits à la pension, et *George*, premier régent à l'école moyenne de Philippeville.

— Le sieur *Candrix*, surveillant à la section normale de Huy, est nommé maître de calligraphie à l'athénée de Liège, en remplacement du sieur Seron, appelé à d'autres fonctions.

— Les sieurs *Caers*, élève diplômé de l'école normale de Lierre, et *Retstn*, élève diplômé de l'école normale de Thourout, sont nommés deuxième instituteurs dédoublants à l'école moyenne d'Anvers.

— Le sieur *Philipkin*, provisoirement premier régent à l'école moyenne communale d'Ixelles, est nommé professeur spécial à la section normale de Couvin.

— Sont nommés inspecteurs ecclésiastiques cantonaux des écoles primaires les sieurs *Teerlinck*, desservant de Steenockerzeel et doyen du district de Vilvorde, pour le doyenné de Vilvorde, en remplacement du sieur Peeters, démissionnaire, *De Brouwer*, curé-doyen à Tirlemont, pour le doyenné de Tirlemont, en remplacement du sieur De Cart, démissionnaire, *Polus*, pour le canton de Maeseyck, en remplacement du sieur Kerkhofs, démissionnaire, *Moons*, pour le canton de Herck-la-Ville, en remplacement du sieur Gaethofs, décédé.

— CONCOURS UNIVERSITAIRE. Le sieur *De Ridder*, Remy, de Worteghem, candidat en droit, élève de l'université de Gand, ayant obtenu dans les trois épreuves réunies du concours 780 points sur 1,000, chiffre fixé pour représenter un travail parfait, a été proclamé par le jury **Premier en droit moderne**.

— Par arrêté ministériel du 12 juillet les questions suivantes, désignées par le sort, sont proposées pour le concours universitaire de l'année académique 1865-1866 :

PHILOSOPHIE ET LETTRES. — *Philosophie* : Exposer et discuter les doctrines fondamentales du matérialisme contemporain en Allemagne. — *Philologie* : Faire l'analyse du poème de Bilderdyk de *Ziekte der geleerden* (la Maladie des savants) et en apprécier le mérite.

SCIENCES. — *Sciences physiques et mathématiques* : Quelles sont les théories qui se rattachent à la détermination exacte des dimensions du système solaire ?

— *Sciences naturelles* : Discuter les opinions les plus probables sur l'époque et le mode de formation des filons et des amas couchés du terrain anthraxifère de Belgique.

DRIT. — *Droit romain* : Commenter la théorie du droit romain concernant les contrats *innommés*. — *Droit moderne* : Quels sont les principes de notre droit public sur la responsabilité des ministres.

MÉDECINE. — *Matières générales* : Quels sont les phénomènes physiques, chimiques et vitaux de la respiration chez l'homme ? Faire l'histoire critique des théories les plus célèbres sur cette matière. Indiquer les modifications principales que les trois espèces de phénomènes susmentionnés présentent dans les quatre classes de vertébrés. — *Matières spéciales* : Faire l'histoire des grossesses extra-utérines, insister spécialement sur le diagnostic et le traitement.

— **ÉCOLE NORMALE DES HUMANITÉS.** L'examen d'admission aux cours de la première année d'études de l'école normale des humanités, pour l'année scolaire 1865-1866, aura lieu à Liège, le 10 octobre, à 9 heures du matin, devant un jury composé ainsi qu'il suit : MM. *Borgnet*, professeur ordinaire à l'université de Liège; *Burggraff*, id.; *de Closset*, id.; *Blondel*, inspecteur général de l'enseignement moyen; *Prinz*, directeur de l'école normale.

Les inscriptions doivent être prises dans les bureaux de M. le directeur de l'école normale; les listes resteront ouvertes jusqu'au jour de la réunion du jury d'admission. Le nombre des admissions à la première année d'études pour l'année scolaire 1865-1866 est fixé à trois.

— **ÉCOLE FORESTIÈRE DE BOUILLON.** Les examens d'admission auront lieu à Bouillon, au local de l'école, le 10 octobre, à 9 heures du matin. — Pour le pro-

gramme d'admission, le programme des cours et les renseignements divers s'adresser à M. Ch. *Harlaux*, directeur de l'école.

— En vertu de l'arrêté royal du 10 juin 1852, les membres du corps enseignant des écoles moyennes de l'État « avaient droit au traitement maximum, après dix années de services et à la moitié de la différence entre le maximum et le minimum après cinq années de services. » Par arrêté royal du 27 juillet dernier « ils ont droit au traitement maximum après six années de service et à la moitié de la différence entre le maximum et le minimum après trois années de service. » Cette disposition sera appliquée à partir du 1^{er} janvier 1866.

— La session du jury chargé de délivrer les diplômes d'aspirant professeur agrégé et de professeur agrégé de l'enseignement moyen du degré inférieur, s'ouvrira le 1^{er} septembre, à 9 heures du matin.

EXAMEN DE GRADUÉ EN LETTRES. — COMPOSITION DES JURYS.

Le jury central, chargé de la vérification et de l'homologation des certificats d'études moyennes, est composé, pour la session de 1865, de la manière suivante :

Président : M. *L. Alvin*, membre de l'Académie; suppléant du président : M. *N. Loumyer*, chef de division au ministère des affaires étrangères.

Membres titulaires : MM. *A. Alvin*, préfet des études à l'athénée de Liège; *Hansotte*, id. à l'athénée de Namur, secrétaire; *Robert*, directeur du collège Saint-Rombaut, à Malines; *Vermeiren*, préfet des études au collège d'Alost.

Membres suppléants : MM. *Marsigny*, préfet des études à l'athénée de Mons; *Demarest*, id. à l'athénée d'Arlon; *Duculot*, id. au collège patronné de Dinant; *Devivier*, professeur de rhétorique au collège Saint-Michel, à Bruxelles.

Les cinq jurys de gradué en lettres, chargés de procéder aux divers examens spécifiés aux articles 3 et 5 de la loi du 27 mars 1861, sont composés comme suit :

Ressort de la cour d'appel de Bruxelles, pour la province de Brabant.

Président : M. *Weiler*, général-major; suppléant du président : M. *Deman*, colonel du génie.

Membres titulaires : MM. *Retsin*, professeur de mathématiques supérieures à l'athénée de Gand; *Keiffer*, professeur à l'athénée d'Arlon; *Roersch*, professeur à l'athénée de Bruges, secrétaire; *Stillemans*, professeur de rhétorique au petit séminaire de Saint-Nicolas; *Dambre*, professeur de rhétorique au petit séminaire de Roulers; *Dekinder*, professeur de mathématiques au collège Sainte-Barbe, à Gand.

Membres suppléants : MM. *Leclerck*, professeur de mathématiques supérieures à l'athénée de Bruges; *Scheuer*, professeur à l'athénée d'Arlon; *Van Heeswyck*, professeur de rhétorique au petit séminaire de Saint-Trond; *Martens*, professeur de mathématiques au petit séminaire de Saint-Nicolas.

IV. B. Ce jury est formé de manière qu'il puisse apprécier les compositions flamandes et allemandes.

Examineurs spéciaux : MM. *Knibbeler*, professeur de flamand à l'athénée de Gand; *Kerzmann*, professeur d'allemand à l'athénée de Namur; *Pasquet*, professeur d'anglais à l'athénée de Gand; *Schermers*, professeur de flamand au collège Saint-Servais, à Liège; *Schmit*, professeur d'allemand au collège patronné de Dinant; *Jacobs*, professeur d'anglais au collège Sainte-Barbe, à Gand.

Ressort de la cour d'appel de Bruxelles, pour les provinces d'Anvers et de Hainaut.

Président : *M. Van Camp*, conseiller à la cour d'appel de Bruxelles; suppléant du président : *M. Ernest Quetelet*, membre correspondant de l'Académie.

Membres titulaires : *MM. Courtoy*, professeur de rhétorique latine à l'athénée de Gand; *Nossent*, professeur de rhétorique latine à l'athénée de Hasselt; *Leconte*, professeur de mathématiques supérieures à l'athénée de Namur; *Menschaert*, professeur de rhétorique au collège épiscopal de Grammont; *François*, professeur de rhétorique au collège Saint-Servais, à Liège, secrétaire; *Pirard*, professeur de mathématiques au petit séminaire de Floreffe.

Membres suppléants : *MM. Poumay*, professeur de rhétorique au collège communal de Huy; *Bourquin*, professeur de mathématiques supérieures à l'athénée d'Arion; *Lejeune*, professeur de rhétorique au collège Saint-Quirin, à Huy; *Ghyoot*, professeur de mathématiques au collège patronné de Courtrai.

Examineurs spéciaux : *MM. Niesten*, professeur de flamand à l'athénée de Bruges; *Engelhardt*, professeur d'allemand à l'athénée d'Arion; *Reece*, professeur d'anglais à l'athénée de Namur; *Delbaere*, professeur de flamand au petit séminaire de Roulers; *Harpès*, professeur d'allemand au petit séminaire de Floreffe; *Roelandts*, professeur d'anglais au collège patronné de Thielt.

Ressort de la cour d'appel de Gand.

Président : *M. Goethals*, juge au tribunal de première instance de Bruges; suppléant du président : *M. Vander Meersch*, docteur en droit, archiviste à Gand.

Membres titulaires : *MM. Mûlz*, professeur de rhétorique latine à l'athénée d'Arion; *Angenot*, préfet des études au collège communal de Malines, secrétaire; *Falisse*, professeur de mathématiques supérieures à l'athénée de Liège; *Nizet*, professeur particulier à Bruxelles; *De Groutars*, directeur du collège patronné de Herve; *Wauters*, professeur de mathématiques au petit séminaire de Saint-Roch.

Membres suppléants : *MM. Demaret*, préfet des études au collège communal de Tongres; *Servranckx*, professeur de mathématiques au collège communal de Louvain; *Dumoutin*, professeur de rhétorique au collège patronné d'Enghien; *De Wauters*, professeur de mathématiques au collège Saint-Stanislas, à Mons.

Examineurs spéciaux : *MM. Stallaert*, professeur de flamand à l'athénée de Bruxelles; *Möhl*, professeur d'allemand à l'athénée de Bruxelles; *Taylor*, professeur d'anglais à l'athénée d'Anvers; *Roucourt*, professeur de flamand au petit séminaire de Malines; *Van Aerschodt*, professeur d'allemand au collège Saint-Louis, à Bruxelles; *Harford*, professeur d'anglais au collège Saint-Michel à Bruxelles.

Ressort de la cour d'appel de Liège pour les provinces de Liège et de Limbourg.

Président : *M. Cloes*, conseiller à la cour d'appel de Liège; suppléant du président : *M. Lhoest*, vice-président du tribunal de première instance de Liège.

Membres titulaires : *MM. Convert*, professeur de rhétorique latine à l'athénée de Bruxelles, secrétaire; *Nelis*, professeur de rhétorique latine à l'athénée d'Anvers; *Gary*, professeur de mathématiques à l'athénée de Tournai; *Delvaux*, professeur de rhétorique au collège Saint-Stanislas, à Mons; *Lindemans*, professeur de rhétorique au petit séminaire de Malines; *Desrumeaux*, professeur de mathématiques au collège de la Sainte-Trinité, à Louvain.

Membres suppléants : MM. *Lespinne*, professeur de rhétorique au collège communal de Tirlemont; *Moreau*, professeur de mathématiques à l'athénée de Bruxelles; *Pieruerts*, professeur de rhétorique au petit séminaire de Basse-Wavre; *Kahn*, professeur de mathématiques au collège Saint-Michel, à Bruxelles.

Examineurs spéciaux : MM. *Van Driessche*, professeur de flamand à l'athénée de Bruxelles; *Schäfer*, professeur d'allemand à l'athénée d'Anvers; *Bridges*, professeur d'anglais, à l'athénée de Tournai; *Timmerman*, professeur de flamand au collège patronné de Thielt; *Meersseman*, professeur d'allemand au collège Saint-Louis, à Bruges; *Kempen*, professeur d'anglais au petit séminaire de Malines.

Ressort de la cour d'appel de Liège, pour les provinces de Namur et de Luxembourg.

Président : M. *Van Humbeeck*, membre de la Chambre des représentants; suppléant du président : M. *Schuermans*, procureur du roi, à Hasselt.

Membres titulaires : MM. *Demarteau*, professeur de rhétorique latine à l'athénée de Mons; *Gorriessen*, professeur de rhétorique au collège communal d'Ypres; *Van Heugen*, professeur de mathématiques au collège communal de Charleroi; *Parmentier*, professeur de rhétorique au collège patronné de Courtrai, secrétaire; *Vray*, professeur de rhétorique au petit séminaire de Bonne-Espérance; *De Courtebourne*, professeur de mathématiques au collège Notre-Dame, à Tournai.

Membres suppléants : MM. *Damoiseaux*, professeur à l'athénée de Mons; *Bos-schaert*, professeur de mathématiques à l'athénée d'Anvers; *De Bo*, professeur de rhétorique au collège Saint-Louis, à Bruges; *Vandevelde*, professeur de mathématiques au collège Notre-Dame, à Anvers.

Examineurs spéciaux : MM. *Van Beers*, professeur de flamand à l'athénée d'Anvers; *Braun*, professeur d'allemand à l'athénée de Gand; *Bury*, professeur d'anglais à l'athénée de Bruxelles; *Demeulder*, professeur de flamand au collège patronné d'Enghien; *Müller*, professeur d'allemand au collège d'Alost; *Croft*, professeur d'anglais au collège patronné de Courtrai.

NOUVELLES DIVERSES.

Le corps épiscopal belge vient de nommer, à l'unanimité, recteur de l'université de Louvain, en remplacement de M. de Ram, M. le chanoine Laforêt, professeur de philosophie. président de la pédagogie du pape Adrien VI et camérier de Pie IX.

Nécrologie. — En Belgique : M. *Paquot*, ancien professeur à l'athénée de Tournai, auteur d'une grammaire latine et d'une grammaire française, chevalier de l'Ordre de Léopold; — M. *Laneau*, membre de l'Académie de médecine, à Bruxelles; — M. le colonel du génie *Lagrange*, commandant en second de l'école militaire, à Bruxelles; — M. le docteur Joseph *Dieudonné*, président de la société des sciences médicales et naturelles de Bruxelles, membre honoraire de l'Académie; — M. *Henrotay*, curé à Modave, ancien professeur de langue orientale à Rolduc et de théologie dogmatique à Liège; — M. l'abbé *Hallard*, professeur ordinaire à la faculté des lettres de l'université de Louvain.

A l'étranger : M. l'abbé *Kasangian*, connu par ses longues recherches sur l'arménien, à Paris.

REVUE DE L'INSTRUCTION PUBLIQUE

EN BELGIQUE.

Numéro 9 et 10.

Septembre et Octobre 1865.

LA SCIENCE COMPARATIVE

DES LANGUES DANS SES DERNIERS PROGRÈS, A PROPOS D'UNE FONDATION
PROJETÉE A BERLIN.

La grammaire comparée, entendue dans un sens large et vraiment scientifique, est une étude depuis longtemps sortie de l'enfance ; sa méthode est bien définie, son but est assez nettement déterminé, et il n'y a plus aujourd'hui de doute sérieux sur sa viabilité. On a donc à compter dès à présent avec une science nouvelle qui demande sa place dans les travaux nécessaires pour acquérir une instruction supérieure ; cette science traite des langues et de leur grammaire, des racines et des formes ; mais elle touche par plus d'une frontière à d'autres parties de la culture intellectuelle, aux sciences historiques et au domaine tout entier des lettres. Une telle science doit un jour comprendre dans ses recherches, soumettre aux mêmes lois d'analyse tous les idiomes du globe anciens et modernes, et jusqu'aux débris d'idiomes aujourd'hui éteints. Mais elle a débuté par l'exploration d'une seule grande famille de langues, et elle en a tiré de savantes inductions devenues des principes ; l'épreuve a donc été faite sur un groupe considérable par son étendue dans le temps et dans l'espace, le groupe des langues et des nations indo-européennes. C'est de la grammaire comparée ainsi comprise que nous avons entrete nu les lecteurs de ce recueil, quand la parole nous y a été donnée plus d'une fois pour un sujet nouveau il est vrai dans notre pays, mais certainement fort utile à l'avancement de l'instruction publique : après avoir parlé des tentatives faites pour propager la connaissance du sanscrit, nous avons esquissé en dernier lieu les progrès décisifs de la grammaire et de la philologie comparée dus à l'emploi (1) de ce nouvel instrument.

Maintenant, c'est à propos d'une démonstration qui se prépare en

(1) Voir nos articles dans cette *Revue*, tome III, janvier 1860, tome V, décembre 1862, et tome VII, mai-juin 1864. Le dernier de ces articles, qui a été tiré à part, est intitulé : *Le sanscrit et les études indiennes dans leur rapport avec l'enseignement classique*.

Allemagne en l'honneur de M. Franz Bopp, fondateur de la grammaire comparée, que nous revenons à la charge en signalant quelques faits récents attestant la durée de ce mouvement scientifique.

L'impulsion avait été donnée, il y a cinquante ans, par le premier ouvrage de M. Franz Bopp, imprimé en 1816 sous ce titre (1) : « Système de conjugaison de la langue sanscrite comparé à celui des « langues grecque, latine, persane et germanique ». Ce livre marque en effet une ère nouvelle, qui a pour point de départ la date de sa préface, le 16 mai 1816. Les divers essais faits ultérieurement n'ont pas ôté à M. Bopp l'avantage inaliénable de l'initiative, qu'il s'est d'ailleurs assuré et qu'il a sans cesse défendu par une suite non moins remarquable de livres et de mémoires. Professeur à l'université de Berlin depuis 1821, membre de l'Académie royale des sciences de Prusse depuis 1823, il est resté le directeur des travaux qu'il avait provoqués, et quelle que soit la valeur des recherches faites à sa suite, des dissertations qui ont éclairci le moindre fait philologique, la méthode qui a passé de ses cours dans ses écrits a présidé aux découvertes accomplies dans le champ dont il avait lui-même agrandi et tracé les limites.

Qu'on juge d'abord l'influence exercée par la méthode de M. Bopp en considérant l'accueil fait à ses livres en Allemagne et dans d'autres grands pays de l'Europe. Sa grammaire sanscrite, publiée comme abrégé d'un premier travail (*Lehrgebäude*, u. s. w. 1827), a remplacé dans la plupart des écoles les anciens ouvrages écrits en anglais; elle est devenue en Allemagne une sorte de manuel, et a servi de base à la plupart des traités composés en d'autres langues. Quel que soit le mérite de la grammaire sanscrite de M. Benfey (*Vollständige Grammatik der Sanscrit-Sprache*. Leipsig, 1852), mise en rapport avec les procédés de la science grammaticale des Indiens, la *Kritische Grammatik* de M. Bopp a conservé sa vogue, on dirait presque sa popularité; elle sert encore de guide pour l'interprétation des épisodes choisis de l'épopée sanscrite qu'il a fait imprimer le premier en Europe, et elle donne la clef du *Glossarium sanscritum* dont l'auteur prépare en ce moment la troisième édition : le rapprochement des mots identiques de racine dans ce glossaire est de nature à rendre plus accessibles et plus attrayants les rudiments du sanscrit à quiconque étudie spécialement par exemple, les langues germaniques,

(1) Francfort-sur-Mein, 1 vol. petit in-8°, en allemand.

ou les langues néo-latines. Le succès de ces divers ouvrages atteste combien M. Bopp a fait à lui seul de prosélytes à la science dont ils traitent, même parmi ceux qui n'en veulent acquérir que les éléments. Mais l'œuvre capitale de l'éminent philologue est, comme on sait, sa *Grammaire comparative* du sanscrit et des langues congénères; la seconde édition de l'original allemand (*Vergleichende Grammatik* u. s. w., 1857-1861, 3 volumes) est actuellement épuisée, et l'infatigable octogénaire a mis lui-même la main à une troisième. C'est d'accord avec lui que M. Michel Bréal, français de naissance, mais élève des écoles de Berlin, a naguère accepté la tâche de donner une édition française de la *Grammaire comparative* devant former plusieurs volumes : l'entreprise doit être confiée à la maison Hachette de Paris, mais avec de fortes subventions du gouvernement français.

Les revues et recueils de linguistique, fondés en Allemagne depuis vingt ans, relèvent tous de l'enseignement de M. Bopp, si l'on tient compte de la méthode et des résultats acquis. On en aperçoit la trace dans la collection déjà volumineuse de la *Revue* de M. Adalbert Kuhn pour la philologie comparative (*Zeitschrift für die vergleichende Sprachforschung u. s. w.*); parvenue actuellement au tome XIV^e; cette *Revue* a communiqué incessamment des rapprochements ingénieux de mots et de formes, des étymologies tout à fait neuves, servant à l'étude approfondie et à l'histoire du grec, du latin et des langues germaniques. Dans un recueil plutôt littéraire que grammatical consacré à l'analyse des sources sanscrites, les *Études indiennes*, M. le professeur Albrecht Weber n'a pas moins élargi le champ des recherches philologiques dans l'esprit de l'école dont il est un des plus célèbres disciples : au tome VIII^e de ce recueil publié à Berlin en 1863, il a donné un traité complet sur la *métrique des Indiens*, qui lui a valu, le 16 août 1864, le prix Volney décerné solennellement par l'Institut de France au meilleur ouvrage de linguistique. Ce traité contient les principaux manuels rédigés en sanscrit sur la versification tant profane que sacrée de l'Inde ancienne; il renferme bien des matériaux importants non seulement pour l'étude de la langue antique des Védas, mais encore pour l'étude comparative des langues indo-européennes.

On doit considérer en second lieu l'ébranlement produit dans les écoles d'humanités, depuis le gymnase jusqu'à l'université, par la notoriété des résultats principaux de la philologie comparée basée

sur le sanscrit. Ceux des humanistes, et dans le nombre on comptait d'éminents philologues, qui avaient nié l'existence d'une science nouvelle procédant de la comparaison des langues, ont dû se rendre à l'évidence; et, s'ils ne s'en sont pas occupés eux-mêmes, du moins ont-ils cessé de lui faire opposition sous prétexte de défiance ou d'incrédulité. Déjà les notions fondamentales de la grammaire comparée des langues indo-européennes ont passé dans des livres de grammaire, dans des lexiques, servant à l'enseignement des langues classiques, et l'on peut augurer que d'ici à peu d'années elles seront consacrées dans des ouvrages spéciaux et complets, et même dans des traités élémentaires. Tout fait croire que cette réforme rationnelle aura son cours dans les autres pays où l'on étudie encore les langues savantes de l'antiquité, aussi bien que dans les écoles de la docte Allemagne.

En France, on a fait plus d'une fois des motions qui n'ont pas été écoutées à l'effet de populariser la connaissance du sanscrit et de préparer ainsi les esprits cultivés aux recherches de philologie comparative. Dans le cours de l'an dernier, le gouvernement s'est borné à établir une chaire spéciale de grammaire comparée au Collège de France, et il l'a confiée à M. Michel Bréal qu'y appelait le vote des professeurs du Collège et des membres de l'Institut. De plus il a autorisé M. Eichoff à faire un cours libre sur cette même science à la Sorbonne (1), et il a maintenu l'allocation assurée antérieurement à M. Jules Oppert pour une leçon de langue sanscrite ouverte à la Bibliothèque impériale. M. Bréal a inauguré son enseignement dans l'été de l'an 1864 par un discours qui en expose à grands traits la matière et qui fait appel au bon vouloir de ses auditeurs, jaloux de soutenir l'honneur de la France devant les nations qui ont créé cette science nouvelle (2). Voulant dans ce premier cours se restreindre aux langues classiques, sauf à reprendre tour à tour les autres

(1) Le discours prononcé à l'ouverture de ce cours le 6 juin 1864 a été publié (Paris, imprimerie de Ch. Lahure, 14 pp. in-8° 1864). M. Eichoff y a montré, comme dans plusieurs de ses écrits antérieurs, l'affinité littéraire du génie indien avec le génie gréco-latin.

(2) *De la méthode comparative appliquée à l'étude des langues*, etc. Paris, libr. Garnier Ballière, 1864, broch. in-8°. — La première page de la leçon est un hommage noblement rendu à M. Adolphe Regnier, de l'Institut, que des scrupules d'une haute délicatesse avaient empêché de se rendre aux suffrages de ses confrères.

idiomes de la même famille, il a tracé un programme qui comprend surtout les rapports du sanscrit avec le grec et le latin; il s'attache à prouver qu'on éclaircit par cette voie la parenté si longtemps obscure de ces deux langues, qui n'est jamais sortie de leur comparaison exclusive, malgré le génie que des grammairiens modernes, tels que Godefroi Hermann, ont appliqué à ce problème; quand il a montré la vraie solution fournie par le sanscrit, il fait ressortir les éminentes beautés de la langue grecque que le parallèle met dans tout leur jour; il promet de ce côté à ses auditeurs une intelligence plus complète des forces et des aptitudes de l'esprit hellénique, que leur éducation ne leur a permis d'admirer que dans certaine mesure et d'une manière un peu confuse (1).

Voici comment le nouveau professeur parlait en finissant des informations que la grammaire comparée a fournies à l'histoire, des belles découvertes qu'il avait le droit d'énumérer rapidement à cause de leur retentissement: « Qui n'a entendu parler de ces antiques Aryas, dont la philologie, par des prodiges de pénétration, a retrouvé l'état social, les usages, les idées, les croyances, et dont l'histoire morale nous est aujourd'hui mieux connue que certaines époques de l'histoire romaine? La méthode comparative, appliquée à l'étude des langues, a renouvelé la carte ethnographique du globe. Elle a découvert des liens de parenté entre des peuples qui, comme les Grecs et les Perses, se traitaient l'un l'autre de barbare, et elle a constaté une diversité d'origine entre des nations qui, comme les Grecs et les Égyptiens, se croyaient étroitement unies. Elle a déchiffré des textes dont le sens était perdu depuis des siècles, reconquis sur le passé des époques que l'on pouvait croire vouées pour toujours à l'oubli, et reconnu dans la langue un témoin fidèle de temps disparus sans laisser ni annales, ni monuments. Les titres généalogiques d'une partie de l'humanité ont été retrouvés. La conformité des idiomes, pareille à ces antiques symboles que les Grecs emportaient en signe de parenté ou d'alliance, a fait reconnaître comme frères des peuples séparés les uns des autres par la distance, par les mœurs, par la religion et par la diversité de leur destinée. En même temps se sont expliquées certaines affinités profondes, certaines ressemblances

(1) Nous touchions l'an dernier à la même thèse dans une lecture faite à la classe des lettres de l'Académie royale de Belgique: *Du beau littéraire dans les œuvres de l'esprit indien* (10 octobre 1864).

d'aptitude et de génie, qui caractérisent les races aussi bien qu'elles distinguent les nations et les personnes, et qui empêchent de confondre le groupe indo-européen, considéré dans son ensemble, avec le groupe sémitique et avec les autres fractions de la grande famille humaine ».

Il est assez clair que la nouvelle science, qualifiée de grammaire ou philologie comparée, a des applications multiples en dehors du but spécial qu'elle poursuit. Mais qu'on prenne garde à des préjugés qui s'élèveront facilement contre elle toutes les fois qu'on en tirera des inductions forcées ou des conjectures reconnues bientôt après sans fondement. En de pareils cas, l'opinion est inquiète, les écoles partagées, les bons esprits découragés. Il n'en est pas autrement néanmoins dans la période principale du développement de toutes les sciences : que de fois on les a niées, ou du moins ravalées, la physiologie, la géologie, par exemple, en les rendant responsables des témérités et des illusions de ceux qui les avaient cultivées avec ardeur ! Quand même la philologie ou linguistique comparée est dans une voie de progrès, elle ne peut échapper à des crises provenant de plus d'une cause : prise en elle-même, elle est sujette aux abus que l'une ou l'autre école peut faire d'un procédé ingénieux et séduisant d'ailleurs, et c'est alors que le public est entraîné à rejeter avec des tentatives malheureuses, avec des hypothèses insoutenables, des notions positives élevées à l'état de principes. Que l'on passe aux applications de la science, on a lieu de redouter l'abus que la philosophie et la critique peuvent en faire à tout instant ; ainsi a-t-on de nos jours tranché trop précipitamment des problèmes d'ethnographie à l'aide d'inductions tirées de la linguistique ; ainsi encore dans les années que nous traversons, invoque-t-on, sous des raisons fort spécieuses la philologie comparée et les textes antiques qu'elle a servi à élucider, pour reconstruire les systèmes religieux du vieux monde asiatique et refaire arbitrairement l'histoire des religions dans une pensée hostile à toute religion positive. Il ne nous convient pas assurément de relever ici en passant les entreprises fort audacieuses poursuivies récemment sous le couvert des découvertes de la haute philologie indo-européenne ou sémitique ; ce n'est pas le lieu non plus de citer les livres ou les revues qui leur ont donné asile. Mais, en constatant les derniers progrès d'une science nouvelle, il nous importait de montrer pourquoi il est juste,

combien il est rationnel de dégager les principes, la méthode, les résultats définitifs de cette science des recherches qui ont eu pour objet avoué de renouveler l'histoire et de confondre dans une prétendue synthèse les croyances et les traditions religieuses de l'humanité. Des recherches de ce genre, commencées avec un parti pris, dans un esprit de système préconçu, n'ont jamais eu, et elles n'auront jamais qu'un empire limité, tenant en grande partie à des influences extérieures, soit sociales, soit politiques, étrangères à la science elle-même.

C'est du développement futur de cette science et de plusieurs autres qu'il faut attendre la réfutation des opinions erronées qui auront prévalu quelque temps; elles auront pour contradicteurs des savants qui reviendront tôt ou tard à l'étude des faits, ou ceux qui élèveront un système nouveau contre de plus anciens; l'indépendance et la bonne foi feront justice de théories vantées tout d'abord comme des lois absolues, et d'autre part des découvertes inopinées fourniront le témoignage désintéressé que la vraie science peut seule donner à l'histoire de l'esprit humain.

C'est à ce point de vue qu'il est permis de compter beaucoup sur l'extension qui va être donnée en plusieurs pays aux études de philologie et d'histoire orientale. Mieux les sources de tout âge seront connues, plus sûrement, en effet, sera-t-il fait justice des hypothèses soi-disant philosophiques qui auront valu à leurs auteurs une très-haute célébrité. Comment donc serait-on indifférent aux efforts tentés pour fournir aux esprits cultivés les matériaux philologiques qui sont les éléments de la synglosse, les instruments d'une puissante érudition? Mais il est bon de savoir que, si l'Allemagne elle-même n'a pas donné sur-le-champ l'appui de ses gouvernements à la science comparative des langues, il faudra relativement plus de temps encore pour qu'elle obtienne le concours des pouvoirs publics dans les autres pays, où l'on demande à chaque étude sa destination pratique, son profit du lendemain, son lucre escomptable en monnaie ayant cours légal ou en valeurs cotées à la Bourse.

En France, ce sera fort lentement, sans doute, que l'intérêt du public des écoles des départements se portera sur la philologie comparée. La ville de province qui a le mieux compris l'appel fait aux gens instruits et en particulier aux humanistes est, sans contredit,

Nancy, cette capitale de la vieille Lorraine qui s'enorgueillit de son amour pour les sciences et les arts, et qui vient de réclamer un mouvement de décentralisation qui ne leur profiterait pas moins qu'à la vie politique de la France entière. Comme nous l'avons dit antérieurement, M. le baron Guerrier de Dumast eut la chance d'être entendu dans son pays natal, et de trouver d'intelligents auxiliaires dans la Faculté des lettres de Nancy. Sans revenir sur ce que j'ai exposé naguère touchant leurs efforts communs couronnés d'un honorable succès, c'est bien l'endroit de constater l'achèvement du lexique entrepris courageusement et imprimé dans la dite ville par M. Émile Burnouf, professeur de littérature ancienne à la Faculté et par M. Louis Leupol; ce lexique, commencé en 1863, et terminé dans la présente année (1), est le plus beau titre de l'école indianiste de Nancy à la reconnaissance du public de langue française qui n'avait aucun livre semblable. Les racines et les mots principaux y sont imprimés en caractères dévanâgaris, les autres en lettres italiques pointées d'après la méthode de transcription pratiquée dans l'école. On a placé, à la fin de beaucoup d'articles, des mots de diverses langues analogues aux mots sanscrits, toutes les fois qu'il y a évidence ou grande probabilité. On a groupé les nombreux dérivés de quelques radicaux indiens à la suite les uns des autres, dans une même colonne, de manière à laisser apercevoir la richesse de l'idiome aussi grande en termes concrets qu'en termes abstraits, et l'existence fort ancienne d'innombrables synonymes. On a pourvu, dans l'espace d'un volume facile à manier (2), aux besoins des indianistes qui voudraient passer de la lecture des textes sanscrits de la littérature brahmanique soit à des textes de la langue plus ancienne des Védas, soit au sanscrit particulier aux écritures et livres bouddhiques.

(1) Publié en 6 livraisons, formant un volume de plus de 600 pages, gr. in-8° l'ouvrage est intitulé : *DICTIONNAIRE CLASSIQUE SANSKRIT-FRANÇAIS où sont coordonnés, révisés et complétés les travaux de M.M. Bopp, Westergaard, Johnson, etc. et contenant le dévâṅgarī, sa transcription européenne, l'interprétation, les racines et de nombreux rapprochements philologiques.* (Paris, 1^{re} Benjamin Duprat; Nancy, imprimerie orientale de veuve Raybois, 1865. — Prix 21 fr.)

(2) Les volumineux dictionnaires de St-Petersbourg et de Londres sont d'un achèvement fort lent. C'est en prévision de cette lenteur que M. Théod. Goldstücker s'est décidé à mettre sous presse un dictionnaire sanscrit-anglais, en un seul volume qui vienne en aide incessamment aux écoles de l'Angleterre et du continent.

Récompensé par le zèle de ses jeunes amis, M. le baron G. de Dumast, aujourd'hui correspondant de l'Institut de France, n'a pas craint de faire récemment encore un appel à l'opinion de son pays, pour réclamer la création de nombreuses chaires de linguistique (1), soit à Paris, soit dans la province. Nous n'insisterons ici que sur celles de ses propositions qui ont trait plus particulièrement à notre sujet. Non-seulement l'infatigable orientaliste revient à son ancienne thèse sur l'érection d'une chaire de sanscrit ou d'arabe dans chacune des villes de France possédant une faculté de lettres; mais encore il indique le plus sûr moyen de faire prospérer, dans la capitale, l'étude approfondie des langues antiques et célèbres de l'Orient, la création de leçons spéciales pour les principales de ces langues. Ainsi donne-t-il des raisons plausibles de l'utilité scientifique qu'aurait, à Paris, l'enseignement grammatical de l'idiome védique antérieur au sanscrit, du zend des livres de Zoroastre (2), du pehlévi et du perse, deux langues politiques de l'Iran, du celtique ainsi que du slave. Or, ce sont là précisément les moyens indispensables d'une comparaison systématique et complète de toutes les familles du groupe indo-européen, comme ce sont les garants historiques de la migration des peuples. Mais M. de Dumast n'a point oublié l'instrument de précision, indispensable aux progrès comme aux premières découvertes de la synglosse, le sanscrit, et c'est en sa faveur qu'il sollicite le concours de tous ceux qui en ont compris l'importance pour les études classiques, et pour la science grammaticale en général: seulement il ne veut rien obtenir par contrainte; il entend donner libre cours à l'étude de cette langue, et il se défend de l'idée d'en imposer la connaissance aux gradués, licenciés et docteurs des facultés et mêmes aux élèves de l'École normale, destinés à l'enseignement littéraire.

L'effet produit dans le monde des écoles par quelques grands

(1) *Sur l'enseignement supérieur tel qu'il est organisé en France et sur le genre d'extension à y donner.* Paris, ve B. Duprat, 1863, pp. 100 in-8°.

(2) Cette langue que l'on s'accorde aujourd'hui à nommer plutôt l'ancien bactrien est l'objet d'études approfondies et opiniâtres de la part de plusieurs philologues tout à fait distingués; MM. Spiegel et Westergaard, éditeurs et traducteurs des livres zends; M. Martin Haug qui a recherché chez les Parsis de l'Inde la transmission de leurs écritures pour en faire profiter la critique européenne, et M. Justi qui a publié assez récemment une grammaire et un dictionnaire de la langue sacrée de la Perse ancienne.

ouvrages a amené en plus d'un pays l'ouverture de cours ou de conférences qui ont déjà fort étendu le cercle des idées reçues sur la formation des langues, sur leurs transformations et sur leur affinité. En Angleterre, la fondation d'une chaire de sanscrit à l'université d'Edimburgh, due à la munificence de M. John Muir (1), autrefois du service civil de la Compagnie des Indes, impose au titulaire, actuellement M. le Dr Aufrecht, l'obligation de partager ses leçons entre l'interprétation des textes et la grammaire du sanscrit comparé aux langues qui lui sont affiliées. Le Dr Max Müller, dont les leçons sur la science du langage ont obtenu partout grande renommée, a poursuivi, dans les cercles de Londres, des *Lectures* qui font suite à ses leçons et qui n'ont pas reçu moins bon accueil : il les a ensuite publiées en deux volumes, dont l'un traite plus spécialement de l'étymologie comme partie de la science du langage, et l'autre de la mythologie comparée. Ce second cours semble mériter aussi bien que le premier les honneurs d'une traduction française (2), soigneusement exécutée avec intelligence de la terminologie propre à la science.

Le gouvernement néerlandais s'est enfin décidé à ne plus ajourner la création à l'université de Leyde d'une leçon de sanscrit qui comprendra sans nul doute la philologie comparée; il a rappelé de l'Inde, à cet effet M. le Dr Kern, qui avait entrepris des recherches dans ce pays et même professé au collège de Bénarès. Depuis plus d'un an la Faculté orientale de St-Pétersbourg s'est accrue d'une chaire spéciale pour le sanscrit et le zend, confiée à M. Kossowitch; elle comprend des leçons sur l'histoire de la littérature indienne, qui s'accordent avec celles de la même faculté sur l'histoire des Aryas (3).

En groupant ces quelques faits, nous venons d'assigner les limites de plus en plus reculées des conquêtes de la science dont M. Bopp

(1) Le généreux donateur est lui-même un indianiste exercé qui a tiré de l'exploration des monuments une analyse critique de la tradition chantée; il a mis au jour en dernier lieu d'intéressantes recherches sur les divinités du Vêda, leur mythe et leur culte, au tome 1^{er} du Journal de la Société asiatique de Londres. (Nouv. série, Part. I et II, 1864-65).

(2) Les leçons de 1862 ont été traduites par MM. Perrot et Harris : *La science du langage*, etc. Paris, Aug. Durand, 1864, 1 vol. in-8°.

(3) Voir l'opuscule de Chwolsohn sur les Facultés orientales : *Statistische Nachrichten*, u. s. w. Leipzig, 1864, in-8°.

fut le fondateur, il y a un demi-siècle, comme nous le disions ci-dessus. Il nous est maintenant aisé de revenir à l'objet de la démonstration qui se prépare en son honneur, mais qui tournera au profit de la science elle-même. Il s'agit d'une fondation qui porterait le nom de l'illustre savant, *Bopp-Stiftung*, après qu'il aurait reçu en hommage les fonds inscrits à cet effet par les philologues de tout pays, et qu'il en aurait approuvé la destination. Un comité s'est formé à Berlin pour recueillir les souscriptions dont le chiffre est laissé à la bonne volonté de chacun (1), et d'autres comités ont été établis d'accord avec celui de Berlin pour l'aider dans sa tâche.

Les noms des membres du comité de Berlin sont tous d'une haute autorité dans la science; ce sont ceux de professeurs aussi connus que MM. Boeckh, R. Lepsius, Em. Roediger, Ad. Kirchhoff, Ch. Müllenhoff, H. Steinthal, Ad. Kuhn, H. Petermann, Trendelenburg; le secrétaire du comité est M. le professeur Alb. Weber, mentionné plus haut pour ses écrits. Un sous-comité s'est établi à l'université de Goettingue sous la présidence de M. H. Ewald. Les savants français qui se sont associés pour la même œuvre sont MM. Egger, J. Mohl, M. Bréal, Ad. Regnier et Reinaud. En Angleterre, on est convenu de remettre les souscriptions à la librairie orientale de Trübner. Plusieurs orientalistes italiens ont déjà donné leur adhésion. M. Leemans de Leyde s'est chargé de recueillir les dons pour la Hollande. L'auteur du présent article a été prié par le comité allemand de les recueillir en Belgique (2).

Une première réunion des souscripteurs aura lieu à Berlin le 16 mai 1866, et avis sera donné des résolutions prises par l'assemblée aux souscripteurs étrangers. Les statuts de l'œuvre ne seront mis en délibération qu'avec l'assentiment de M. Bopp entre les mains de qui on remettra alors les sommes recueillies. C'est d'accord avec lui que l'on a entrepris la souscription, et le plan de la fondation commémorative sera arrêté avec l'agrément du vénérable jubilaire. Pour honorer ce maître éminent, il est dans les vœux du plus grand

(1) Parmi les souscriptions déjà connues on remarque celle de S. M. le roi de Saxe, montant à 200 thalers. Dès sa jeunesse ce prince s'est déclaré protecteur des études orientales.

(2) Les philologues et littérateurs qui voudraient prendre part à la *Bopp-Stiftung* sont priés de faire parvenir leur souscription, avant le 30 novembre prochain, à M. Félix Nève, professeur à l'université de Louvain, qui se chargera de l'adresser à M. Weber, à Berlin.

nombre de lui proposer une institution, par ex. celle de prix ou de concours, qui contribue à l'avancement de la grammaire comparée, et à la faveur de laquelle on célèbre annuellement la mémoire du savant qui l'a portée si loin dans les cinquante dernières années.

Il n'est pas besoin de le dire, il serait difficile d'inventer un mode plus ingénieux d'exprimer à M. Fr. Bopp la reconnaissance en même temps que l'admiration de tant d'hommes qui ont tiré leur instruction de ses livres ou qui ont appliqué avec supériorité sa méthode dans leurs propres recherches. Ce sera le plus beau monument de leur gratitude, le gage le plus durable de leur adhésion à ses idées. Les Allemands donnent, de cette manière, occasion aux étrangers de sanctionner les résultats acquis aux sciences philologiques dans leurs écoles nationales, mais reconnus et adoptés dans plus d'une école en Europe et en Amérique. Tous s'unissent pour mettre de nouveaux progrès de la science sous la protection, sous les auspices de son premier promoteur.

FÉLIX NÈVE.

Louvain, 15 septembre 1865.

RÉDUCTION DE L'ÉQUATION GÉNÉRALE DES COURBES DU SECOND ORDRE.

(Voir la livraison de juillet.)

Dans ce qui suit nous désignons par A' , B' , C' , D' , E' et F' les paramètres de l'équation de la courbe par rapport aux nouveaux axes, dont l'angle est θ' , qui ont pour origine un point dont les coordonnées sont a et b , et qui font avec l'ancien axe des X les angles α et α' .

I.

Équation réduite propre aux trois courbes.

Si l'on choisit les nouveaux axes de manière à faire évanouir le terme en xy , le terme en y et le terme indépendant, l'équation se réduira à la forme :

$$A'y^2 + C'x^2 + E'x = 0$$

dont les paramètres se calculeront facilement, si l'on donne l'angle θ' des nouveaux axes, à l'aide des trois formules (A), qui deviennent ici :

$$\begin{aligned}\frac{-4A'C'}{\sin^2 \theta'} &= \frac{B^2 - 4AC}{\sin^2 \theta} \\ \frac{A' + C'}{\sin^2 \theta'} &= \frac{A + C - \cos \theta}{\sin^2 \theta} \\ \frac{A'E'^2}{\sin^2 \theta'} &= \frac{AE^2 + CD^2 - BDE + (B^2 - 4AC)F}{\sin^2 \theta}\end{aligned}$$

Les éléments a , b , α et α' des nouveaux axes seront fournis par les équations

$$B' = 0, D' = 0, F' = 0 \text{ et } \alpha' - \alpha = \theta'.$$

Discussion. — Pour que la réduction de l'équation soit possible, il faut que les valeurs de A' , C' et E' soient réelles; or A' et C' sont les racines de l'équation

$$z^2 - (A + C - B \cos \theta) \frac{\sin^2 \theta'}{\sin^2 \theta} \cdot z - \frac{B^2 - 4AC}{4} \cdot \frac{\sin^2 \theta'}{\sin^2 \theta} = 0 \quad (1)$$

Pour qu'elles soient réelles, il faut que l'on ait :

$$(A + C - B \cos \theta)^2 \cdot \frac{\sin^2 \theta'}{\sin^2 \theta} + B^2 - 4AC > 0 \text{ ou } = 0$$

Cette condition est toujours satisfaite pour la parabole et l'hyperbole; pour l'ellipse il faut que l'angle aigu des nouveaux axes soit supérieur à la limite fournie par

$$\sin^2 \theta' = \frac{4AC - B^2}{(A + C - B \cos \theta)^2} \cdot \sin^2 \theta$$

Admettons qu'il en soit ainsi; les valeurs de A' et C' sont donc réelles.

Pour que E' soit réel, il faut que A' soit de même signe que $AE^2 + CD^2 - BDE + (B^2 - 4AC)F$; mais ce polynôme peut s'écrire

$$\frac{1}{4A} [(BD - 2AE)^2 - (B^2 - 4AC)(D^2 - 4AF)]$$

1° Dans le cas de l'ellipse, la quantité entre parenthèse est toujours positive si l'équation représente réellement un lieu géométrique; donc pour que E' soit réel, il faut que A' ait le signe de A .

Or les racines de l'équation (1) sont de même signe, puisque leur produit est positif; leur somme est de même signe que

$A + C - B \cos \theta$, quantité qui a elle-même le signe de A ; en effet posons $B^2 - 4AC = n$, d'où $C' = \frac{B^2}{4A} - \frac{n}{4A}$

on aura $A + C - B \cos \theta = \frac{1}{4A} [4A^2 + B^2 - 4AB \cos \theta - n]$.

On peut donc prendre pour valeur de A' indifféremment l'une ou l'autre des racines de l'équation (1); on peut convenir de choisir la plus grande; il en résultera encore deux valeurs de E' ; mais elles sont égales et de signe contraire, ce qui signifie ici que les X positifs seront comptés dans un sens ou dans le sens directement opposé; car l'angle θ' étant donné par son sinus peut être remplacé par son supplément.

Choisissons pour E' la valeur de signe contraire à A , c'est-à-dire, négatif si d'abord on a eu soin de rendre le coefficient de y^2 positif dans le cas où il ne le fût pas d'avance.

2° Dans le cas de l'hyperbole, les deux racines sont de signes contraires; on devra prendre pour A' celle qui a le signe de $AE^2 + CD^2 - BDE + (B^2 - 4AC)F$; en supposant A positif, ce polynôme est positif ou négatif suivant que l'hyperbole rencontre ou ne rencontre pas le diamètre qui divise en deux parties égales les cordes parallèles aux Y . On devra donc prendre pour A' la racine positive dans le premier cas, la racine négative dans le second.

3° Dans le cas de la parabole, à cause de $B^2 - 4AC = 0$, l'une des racines de l'équation (1) est nulle; or ce ne peut être A' car alors $E' = \infty$; donc on doit prendre $A' = (A + C - B \cos \theta) \cdot \frac{\sin^2 \theta'}{\sin^2 \theta}$ qui a le signe de A , et $C' = 0$. Quant à E' , il aura encore deux valeurs égales et de signes contraires dans le cas de l'hyperbole comme de la parabole; mais comme elles ne font qu'invertir le sens positif et le sens négatif des X , nous pouvons réduire ces deux cas à un seul en prenant toujours E' de signe contraire à A .

Ainsi pour l'hyperbole il n'existe qu'un système de valeurs pour les nouveaux paramètres qui permette de réduire l'équation à la forme

$$A'y^2 + C'x^2 + E'x = 0.$$

Pour l'ellipse il y a deux systèmes de valeurs réelles, si l'angle

donné θ est au-dessus d'une certaine limite indiquée plus haut.

Pour la parabole il n'y en a qu'un et l'équation se réduit à

$$A'y^2 + E'x = 0.$$

Détermination des éléments a , b , α et α' . — Pour éviter toute ambiguïté, on calculera ces éléments à l'aide des valeurs choisies pour A' , C' , afin d'être certain de la correspondance des valeurs respectives des uns et des autres.

En désignant par m et m' les coefficients angulaires $\frac{\sin \alpha}{\sin(\theta - \alpha)}$ et $\frac{\sin \alpha'}{\sin(\theta - \alpha')}$, on aura d'abord

$$C' \sin^2 \theta = A \sin^2 \alpha + B \sin \alpha \sin(\theta - \alpha) + C \sin^2(\theta - \alpha)$$

$$\text{ou : } C'(1 + m^2 + 2m \cos \theta) = A m^2 + B m + C$$

qui donne pour m deux valeurs; on aura les deux valeurs correspondantes de m' par l'équation $B' = 0$ qui peut s'écrire

$$2 A m m' + B(m + m') + 2 C = 0.$$

Cette relation indique que les nouveaux axes sont parallèles à deux directions conjuguées; on ferait voir facilement qu'il existe généralement deux systèmes de directions conjuguées formant un angle donné θ' ; aussi obtenons-nous deux directions de l'axe des X qui permettent de ramener l'équation de la courbe à la forme $A'y^2 + C'x^2 + E'x = 0$, dans laquelle les paramètres sont les mêmes pour les deux systèmes d'axes.

Mais pour l'ellipse, on peut intervertir les valeurs de A' et C' , c'est-à-dire qu'on peut aussi prendre pour m les deux valeurs précédentes de m' et réciproquement, sans que E' cesse d'être réel; mais alors les paramètres A' , C' et E' ont d'autres valeurs; il n'en existe pas moins quatre directions que l'on peut prendre pour celles de l'axe des X .

Dans le cas de l'hyperbole, les deux premières valeurs de m sont seules admissibles; on ne peut choisir qu'entre deux directions pour l'axe des X .

Dans le cas de la parabole, il en est de même; mais à cause de $C' = 0$, les valeurs de m seront données par l'équation

$$A m^2 + B m + C = 0, \text{ d'où } m = -\frac{B}{2A}$$

puisque $B^2 - 4AC = 0$; pour obtenir les deux valeurs de m' , il faut recourir à l'équation

$$A'(1 + m'^2 + 2m' \cos \theta) = Am'^2 + Bm' + C$$

parce que dans ce cas l'équation $2Amm' + B(m+m') + 2C = 0$, laisse m' indéterminé, car elle devient $(m + \frac{B}{2A})(m' + \frac{B}{2A}) = 0$; pour y satisfaire il suffit que m ou $m' = -\frac{B}{2A}$

— Pour déterminer a et b , nous avons les équations $D' = 0$ et $F' = 0$.

Pour avoir D' , supposons que l'on ait d'abord transporté l'origine au point (a, b) , les paramètres D, E seront devenus $2Ab + Ba + D$ et $Bb + 2Ca + E$; si l'on change ensuite la direction des axes, D' sera fourni par

$D' \sin \theta = (2Ab + Ba + D) \sin \alpha' + (Bb + 2Ca + E) \sin (\theta - \alpha')$
de manière que l'équation $D' = 0$, peut s'écrire

$$(2Ab + Ba + D)m' + (Bb + 2Ca + E) = 0.$$

Tirons b de cette équation et substituons dans

$F' = Ab^2 + Bab + Ca^2 + Db + Ea + F = 0$, nous obtiendrons l'équation suivante en a :

$$(Am'^2 + Bm' + C)[(B^2 - 4AC)a^2 + 2(BD - 2AE)a + D^2 - 4AF] \\ = AE^2 + CD^2 - BDE + (B^2 - 4AC)F.$$

Pour l'ellipse et l'hyperbole on aura deux valeurs de a , et par suite deux valeurs correspondantes de b , pour chaque valeur de m'

C'est-à-dire que pour chacune des quatre directions que peut avoir l'axe des X dans le cas de l'ellipse, on peut choisir deux origines différentes qui permettent de réduire l'équation de la courbe à la forme $A'y^2 + C'x^2 + E'x = 0$.

En effet l'inspection de cette équation fait reconnaître immédiatement, que l'axe des X est un diamètre et l'axe des y une tangente à l'extrémité de ce diamètre; à chaque diamètre pris pour axe des X correspondent deux origines différentes qui sont les extrémités de ce diamètre.

De même à chacune des deux directions que peut prendre l'axe

des X , qui est un diamètre, correspondent dans l'hyperbole deux origines qui sont les extrémités de ce diamètre.

Enfin, pour la parabole, l'équation en a est du premier degré, ou bien l'une des racines est infinie, c'est-à-dire qu'à chacune des deux positions parallèles que peut avoir l'axe des X , qui est un diamètre, correspond une seule origine qui est l'extrémité de ce diamètre.

En résumé il existe pour l'ellipse huit systèmes d'axes formant l'angle θ' ,

pour l'hyperbole quatre systèmes,
pour la parabole deux systèmes,

qui réduisent l'équation à : $A'y^2 + C'x^2 + E'x = 0$
dans laquelle les paramètres ont les mêmes valeurs pour les différents systèmes d'axes; excepté pour l'ellipse, dans lequel cas ces paramètres ont des valeurs autres pour quatre systèmes que pour les quatre autres.

Les nouveaux axes étant rectangulaires.

Si l'angle $\theta' = 90^\circ$ l'équation (1) qui donne A' et C' devient

$$z^2 + \frac{(A + C - B \cos \theta)}{\sin^2 \theta} \cdot z - \frac{B^2 - 4AC}{4 \sin^2 \theta} = 0 \quad (1)$$

Il s'ensuit que l'équation qui donne m ,

$$C'(1 + m^2 + 2m \cos \theta) = A m^2 + B m + C$$

a ses deux racines égales; pour cela il suffit que la condition

$$(B - 2C \cos \theta)^2 - 4(A - C')(C - C') = 0$$

soit satisfaite. Cette condition peut s'écrire

$$C'^2 + \frac{A + C - B \cos \theta}{\sin^2 \theta} \cdot C' - \frac{B^2 - 4AC}{4 \sin^2 \theta} = 0$$

donc en vertu de l'équation (1) elle est remplie; il n'y a plus par conséquent qu'une valeur de m correspondant à une valeur de C' , et de même une valeur de m' à une valeur de A' .

Les opérations seront donc les mêmes que dans le cas général, seulement le nombre de solutions sera réduit de moitié.

On serait arrivé au même résultat si l'on avait d'abord résolu l'équation en m , et supposé ensuite $\theta = 90$, car cette équation

donne
$$m = -\frac{B}{2(A-C')} + \frac{C'}{(A-C')} \cdot \frac{\sin(\theta' \pm \theta)}{\sin \theta'}$$

ces deux valeurs se réduisent à une seule lorsque $\theta' = 90^\circ$, savoir :

$$m = -\frac{B}{2(A-C')} + \frac{C' \cos \theta}{(A-C')}$$

de même pour m' . Il serait facile de déterminer les sommets des trois courbes; l'ellipse en a quatre, l'hyperbole deux et la parabole un seul.

II.

Équation réduite propre aux ellipses et aux hyperboles.

On peut se proposer de rapporter la courbe à de nouveaux axes formant l'angle donné θ' et tels que l'équation se réduise à la forme

$$A'y^2 + C'x^2 + F' = 0.$$

Les nouveaux paramètres se déterminent immédiatement à l'aide des trois formule (A) qui deviennent ici

$$\begin{aligned} \frac{A' + C'}{\sin^2 \theta'} &= \frac{A + C - B \cos \theta}{\sin^2 \theta} \\ \frac{-4A'C'}{\sin^2 \theta'} &= \frac{B^2 - 4AC}{\sin^2 \theta} \\ \frac{-4A'C'F'}{\sin^2 \theta'} &= \frac{AE^2 + CD^2 - BDE + (B^2 - 4AC)F}{\sin^2 \theta} \end{aligned}$$

Ici nous pouvons prendre pour valeurs de A' et C' l'une ou l'autre des racines de l'équation (1), de sorte que l'hyperbole recevra pour la direction des axes quatre solutions comme pour l'ellipse; à cela près la discussion relative à la direction des axes est la même que dans le paragraphe qui précède.

Quant à l'origine, elle est déterminée par les conditions :

$$D' = 0 \text{ et } E' = 0,$$

qui peuvent s'écrire, d'après ce qui a été dit précédemment :

$$(2Ab + Ba + D). m' + (Bb + 2Ca + E) = 0$$

et
$$(2Ab + Ba + D). m + (Bb + 2Ca + E) = 0$$

Ces deux équations du 1^{er} degré, étant les mêmes, exigent que l'on ait

$$2Ab + Ba + D = 0$$

$$Bb + 2Ca + E = 0$$

c'est-à-dire que l'origine doit être au centre; comme elle est la même pour les quatre systèmes d'axes, il s'ensuit que intervertir les deux valeurs de A' et C' revient à prendre l'axe des X pour axe des Y et réciproquement.

On peut donc considérer ces quatre systèmes comme se réduisant à deux. Quant à la parabole, elle n'admet pas cette réduction.

Les nouveaux axes étant rectangulaires.

Comme au paragraphe précédent, cette hypothèse réduit de moitié le nombre de solutions; il n'y a donc qu'un système d'axes rectangulaires qui réduise l'équation d'une ellipse ou d'une hyperbole à la forme

$$A'y^2 + C'x^2 + F' = 0.$$

Les coefficients A' et C' sont les racines de l'équation (1) et F' a la même valeur que dans le cas général ci-dessus, puisqu'elle ne dépend pas de θ' .

Surface de l'ellipse.

La courbe étant rapportée à ses axes, son équation est ramenée à la forme

$$A'y^2 + C'x^2 + F' = 0.$$

On obtient alors facilement :

$$\pi ab = \pi. \frac{-F'}{\sqrt{A'C'}}$$

Substituant les valeurs de $A'C'$ et F' tirées des relations (A), il viendra

$$S = 2\pi. \frac{AE^2 + CD^2 - BDE + F(B^2 - 4AC)}{(4AC - B^2)\sqrt{4AC - B^2}}. \sin \theta.$$

III.

Équation réduite propre aux ellipses.

Nous avons vu que l'ellipse présente cette particularité que l'angle aigu θ' des nouveaux axes capables de faire évanouir le rectangle des variables doit toujours être supérieur à la limite donnée par

$$\sin^2 \theta' = \frac{4AC - B^2}{(A + C - B \cos \theta)^2}. \sin^2 \theta.$$

Si nous rapportons l'ellipse à deux diamètres conjugués formant l'angle aigu maximum, son équation deviendra

$$A'y^2 + C'x^2 + F' = 0.$$

Mais alors les deux racines de l'équation (1) sont égales, et l'on a

$$A' = C' = \frac{A + C - B \cos \theta}{2} \cdot \frac{\sin^2 \theta'}{\sin^2 \theta} = \frac{4AC - B^2}{2(A + C' - B \cos \theta)}$$

on a toujours pour F' la même valeur :

$$F' = \frac{AE^2 + CD^2 - BDE + (B^2 - 4AC)F}{B^2 - 4AC}.$$

L'équation peut donc prendre la forme

$$x^2 + y^2 = P$$

où l'on a

$$P = 2 \frac{A + C - B \cos \theta}{(B^2 - 4AC)^2} \cdot (AE^2 + CD^2 - BDE + (B^2 - 4AC)F).$$

IV.

Équation réduite propre aux hyperboles.

Au lieu de faire évanouir le rectangle des variables en se donnant l'angle des nouveaux axes, on peut faire évanouir les termes en x^2 et en y^2 , ce que exige que l'on ait

$$A' = 0 \quad C' = 0$$

ou $Am'^2 + Bm' + C = 0 \quad Am^2 + Bm + C = 0.$

Ces deux équations étant les mêmes, m et m' sont les racines de l'une d'elles; on connaîtra donc la direction des nouveaux axes. Cette réduction n'est possible que pour l'hyperbole, car le symbole se réduit alors à B'^2 qu'on ne peut supposer nul.

Si l'on change en même temps d'origine de manière à faire évanouir les termes du premier degré, l'équation se réduira à la forme

$$B'xy + F' = 0.$$

Les paramètres B' et F' , ainsi que l'angle θ' des nouveaux axes sont déterminés par les formules (A) qui deviennent ici :

$$\begin{aligned} \frac{B'^2}{\sin^2 \theta'} &= \frac{B^2 - 4AC}{\sin^2 \theta} \\ -\frac{B' \cos \theta'}{\sin^2 \theta'} &= \frac{A + C - B \cos \theta}{\sin^2 \theta} \end{aligned}$$

$$\frac{B'^2 F'}{\sin^2 \theta'} = \frac{A E^2 + C D^2 - B D E + (B^2 - 4 A C) F}{\sin^2 \theta}$$

On en tire $\lg^2 \theta' = \frac{B^2 - 4 A C}{(A + C - B \cos \theta)^2} \sin^2 \theta$

et $B'^2 = \frac{(B^2 - 4 A C)^2}{(A + C - B \cos \theta)^2 + (B^2 - 4 A C) \sin^2 \theta}$

Quant à F' , il conserve encore la même valeur; ce qui devait être puisque l'origine est encore au centre à cause de $D' = 0$ et $E' = 0$.

A l'inspection de l'équation on voit que la courbe est rapportée à deux asymptotes rectilignes; donc aussi quand l'équation est privée des termes en y^2 et en x^2 , les axes des coordonnées sont parallèles aux asymptotes; on pourrait déduire d'une manière complète la théorie des asymptotes.

Hyperbole équilatère.

Nous avons vu que pour l'ellipse il existe deux directions conjuguées capables de rendre égaux les coefficients de x^2 et y^2 ; pour l'hyperbole et la parabole cela ne peut arriver; car on a

$$-4 A' C' = \frac{B^2 - 4 A C}{\sin^2 \theta} \cdot \sin^2 \theta$$

Pour l'hyperbole C' et A' sont de signes différents; pour la parabole on a $C' = 0$, il faudrait donc que $A' = 0$, mais alors l'équation serait du premier degré.

Cependant on peut rechercher si dans l'hyperbole on ne peut pas avoir A' et C' égaux, mais de signes contraires, pour des axes parallèles à deux directions conjuguées.

Pour que cela soit possible la relation

$$\frac{A' + C' - B' \cos \theta'}{\sin^2 \theta'} = \frac{A + C - B \cos \theta}{\sin^2 \theta}$$

exige que $A + C - B \cos \theta = 0$; mais si cette condition est satisfaite, pour tout système d'axes qui fait évanouir le rectangle des variables on aura : $C' = -A'$. Si l'origine est au centre de la courbe, on reconnaît aisément qu'alors deux diamètres conjugués quelconques sont égaux; le caractère auquel on reconnaît une hyperbole équilatère est donc

$$A + C - B \cos \theta = 0.$$

On prouverait facilement que ce trinome ne peut être nul que dans le cas de l'hyperbole.

On a trouvé plus haut pour l'angle θ' des asymptotes

$$\operatorname{tg}^2 \theta' = \frac{B^2 - 4AC}{(A + C - B \cos \theta)^2} \cdot \sin^2 \theta.$$

Si l'hyperbole est équilatère on voit que cet angle devient droit.

J. LEDENT.

Malines, mai 1863. (*La fin prochainement*).

SYNTAXE DU CONDITIONNEL EN FRANÇAIS.

(*Suite. — Voir la livraison de juin*).

CHAPITRE II.

EMPLOI DU CONDITIONNEL POUR L'INDICATIF.

Règle I^{re}.

On emploie, par une sorte d'euphémisme, le conditionnel dans les assertions vagues, dans les affirmations adoucies, sans que ce mode diffère de l'indicatif présent ou futur autrement que par la nuance qui sépare le fait exprimé d'une manière positive de celui qu'on avance d'un ton moins absolu, avec plus de modestie.

Il s'ensuit qu'on se sert souvent du conditionnel pour marquer un désir, un souhait avec les verbes exprimant un acte de la volonté, comme vouloir, désirer, aimer mieux etc. Le verbe vouloir prend alors le sens de désirer.

J'aimerais qu'on travaillât à former le cœur et l'esprit de la jeunesse. Ce *devrait* être le principal objet de l'éducation. Cité par Wailly.

Je souhaiterais que les philosophes s'appliquassent à démontrer combien la paix serait avantageuse aux peuples de l'Europe. Id.

Il *pourrait* bien attendre que vous fussiez revenu de votre promenade.

BERQUIN.

C'est pour chercher cet adoucissement, répondit Télémaque, que *j'aimerais* mieux qu'Idoménée apprît notre départ par vous que par moi. FÉNÉLON.

Il y a des choses que je *croirais* un peu trop tournées. Id.

Non, vous dis-je, on *devrait* châtier sans pitié ce commerce honteux de semblants d'amitié. MOLIÈRE.

Je voudrais bien, pour voir, que de votre manière, vous en composassiez sur la même matière. Id.

Remarque I. Le plus souvent on pourrait, en torturant plus ou

moins le sens, finir par trouver une condition sous-entendue, mais cela importe peu : toujours est-il que dans ces exemples le conditionnel par lui-même donne à l'expression un sens particulier, sans que l'esprit aille rechercher, comme dans ceux de la règle III du chapitre I, quelle est la condition qu'on pourrait découvrir.

Ainsi à propos de la phrase de Chateaubriand — *Ah ! Nebée à ce coup je ne saurais survivre*, — Bescherelle, qui ne voit partout qu'une condition sous-entendue, est obligé de dire : « *Je ne saurais* » peut souvent se traduire par *je ne puis*, et paraît alors n'exprimer que l'idée d'un temps indicatif. Cependant pour la forme, « c'est un conditionnel ; il faut donc chercher à y retrouver l'idée « attachée à ce mode. » D'accord, mais cette idée est évidemment la manière moins absolue d'énoncer l'affirmation. N'est-il pas assez puéril d'expliquer le conditionnel de la phrase citée plus haut — *j'aimerais qu'on travaillât à former le cœur et l'esprit de la jeunesse* — par la condition — *si j'avais des vœux à faire* ? Qui donc peut empêcher qu'on ne fasse des vœux ?

Remarque II. On confond quelquefois avec le conditionnel qui n'est qu'un indicatif adouci, celui des verbes *dire, penser, croire* et d'autres verbes analogues, quand on veut indiquer que l'apparence seule de la chose existe ou a existé. Dans la phrase de Fénelon — *on aurait cru* que les voûtes éternelles du haut Olympe allaient s'écrouler sur les têtes des faibles mortels — *aurait cru* n'a pas de ressemblance de signification avec *on a cru* ou *on croyait* ; ce n'est donc pas une affirmation adoucie, mais un conditionnel ordinaire exigé par la condition sous-entendue — *si on en avait jugé par l'apparence*. Ce cas rentre donc dans la règle du chapitre I.

Règle II.

L'emploi du conditionnel dans les phrases interrogatives pour le présent, le passé indéfini, et le futur de l'indicatif est analogue à celui qui est déterminé par la règle précédente. On se sert de ce mode quand on veut donner à l'interrogation un sens dubitatif qui laisse cependant entendre qu'on est porté à croire ce qu'on demande. Le mot *peut-être* ou *par hasard* rend assez bien la nuance donnée par ce conditionnel.

Dans la phrase citée par M. l'abbé Peeters — *vous vantez cet homme, serait-il votre ami* ? — il n'est pas tout-à-fait exact de dire

avec ce grammairien, que *serait-il* s'emploie ici pour *est-il*, mais il a plutôt la nuance de *est-il peut-être*.

Nous en dirons autant des exemples suivants :

Vous n'avez pas réussi, *auriez-vous* mal pris vos mesures?

Croirait-il ma douleur moins vive que la sienne? RACINE.

Est-ce que j'écris mal? et leur *ressemblerais-je*? MOLIERE.

Remarque. Quelquefois la forme dubitative de l'interrogation donne à l'expression le caractère de l'ironie, qui convient surtout dans les reproches.

Et vous *n'auriez* pu le braver? Vous *n'auriez* pas ce courage? Vous, la reine.
SCRIBE.

Voilà ce que font les dieux; et nous les *louerions* encore! FÉNÉLON.

Je chancelai; il me pressait et je ne pouvais plus respirer, mais je fus ranimé par la voix de Mentor qui me criait : O fils d'Ulysse, *seriez-vous* vaincu? FÉNÉLON.

Règle III.

Le plus souvent le conditionnel dans une phrase interrogative indique une interrogation dubitative à sens négatif, c'est-à-dire que la proposition tout en paraissant marquer l'incertitude renferme au fond une négation réelle.

Que *pourrais-je* faire qui me donnât un plaisir plus sensible? FÉNÉLON.

Pourrais-je à cette loi ne pas me conformer? RACINE.

Devrais-tu être un seul moment sans rendre grâce au ciel de m'avoir pour ta femme? MOLIERE.

Moi, madame, et sur quoi *pourrais-je* en rien prétendre? ID.

Pourrais-je à ce penchant abandonner mon âme? LONGPIERRE.

Remarque. Il ne faut pas confondre avec les cas précédents ceux où le verbe de la phrase interrogative se trouve au conditionnel d'après les règles du chapitre I. C'est d'après ces règles que s'explique le conditionnel dans les interrogations suivantes :

Si on avait pu rire dans une si triste occasion, quels portraits *n'aurait-on* pas faits de l'état où nous étions tous? M^e DE SÉVIGNÉ.

Sganarelle. Hé, ne me fais pas parler là dessus, je *dirais* de certaines choses...

Martine. Quoi! que *dirais-tu*? (Si je te faisais parler.) MOLIERE.

CHAPITRE III.

CONDITIONNEL EMPLOYÉ COMME DEUXIÈME FORME DU FUTUR.

Règle I^{re}.

On emploie ainsi cette forme verbale, non plus comme mode

mais comme temps, pour exprimer dans une proposition subordonnée un acte ou un état postérieur à un fait passé rendu par un verbe qui renferme la notion de dire ou de sentir.

Vous avez juré par les choses les plus sacrées que vous *laisseriez* Vénuse en dépôt dans les mains des Lucaniens. FÉNÉLON.

Qui vous a dit que rien ne *s'opposerait* à vos desseins? ACADÉMIE.

Jésus-Christ a promis qu'il *viendrait* juger les vivants et les morts. WAILLY.

Vous m'avez dit que vous *reviendriez* le lendemain. J.-J. ROUSSEAU.

Vous avez bien prévu que cette lettre *m'attendrait*. Id.

En changeant le temps passé de la proposition principale en temps présent, on aurait, dans ces phrases, le futur au lieu du conditionnel.

Remarque I. Quand la proposition subordonnée marque un temps postérieur au temps présent, on peut employer le futur ordinaire au lieu du futur II. Mais alors le fait est présenté comme réel, comme indépendant de la pensée ou de l'assertion de celui dont on parle, tandis que, quand on emploie le futur II, on présente toujours la chose comme dite ou pensée et non d'une manière absolue.

Dans la phrase — *le bruit a couru que je quitterais le pays incessamment* — la proposition subordonnée ne fait que donner la nature du bruit, sans faire entendre si la chose se réalisera; mais si on emploie le futur ordinaire — *que je quitterai* — on présente le fait du départ en lui-même, sans rapport avec la pensée ou les paroles des autres.

La science que j'ai acquise des présages et de la volonté des dieux, m'a fait connaître qu'avant trois jours *vous serez attaqué* par des peuples barbares.

FÉNÉLON.

J'ai pleuré, répondit Xerxès, de pitié sur la brièveté de la vie humaine, quand j'ai réfléchi que de cette foule immense pas un seul homme *n'existera* dans cent ans. V. DURUY.

Remarque II. Souvent il arrive que des verbes qui expriment la volonté ou une idée de tendance et qui se construisent régulièrement avec le subjonctif, sont suivis du futur II. C'est que « l'idée de tendance s'affaiblit pour laisser dominer celle de déclaration. Ils se construisent alors, comme les verbes déclaratifs, avec l'indicatif (futur) pour exprimer un fait sur la réalisation duquel ou n'a pas de doute. » (1)

(1) Syntaxe du subjonctif français comparé au subjonctif latin, par J. G. Voir *Revue de l'instruction publique*, tome VII.

Il ordonna que personne ne *serait* reçu à la charge de prêteur qu'il n'eût passé par celle de questeur. VERTOT.

On exigea d'eux qu'ils *remettraient* aux Romains la place et le port de Lilybée. ID.

Pittacus ordonna qu'un homme qui *commettrait* quelque faute étant ivre, serait puni doublement. FÉNÉLON.

Règle II.

Souvent la proposition subordonnée est au conditionnel (futur II) sans qu'il y ait dans la phrase un verbe déclaratif au passé; c'est quand cette proposition concourt à exprimer indirectement la pensée ou les paroles du sujet d'un verbe au passé, qui d'après le sens de la phrase, suppose l'idée de dire ou de penser.

Déjanire brûla de jalousie : elle se ressouvint de cette fatale tunique que le centaure Nessus lui avait donnée en mourant, comme un moyen assuré de réveiller l'amour d'Hercule toutes les fois qu'il *paraîtrait* la négliger pour en aimer quelque autre. FÉNÉLON.

Il s'engagea à lui rendre les places qu'il *posséderait*, lorsque leurs étendards *flotteraient* sur les murs de Jérusalem. MICHAUD.

Remarque. Il arrive qu'au lieu d'employer des propositions subordonnées, l'écrivain, pour donner de la variété, de la couleur au style, arrête la dépendance des verbes et rend sous une forme directe, ce qui pour le sens dépend de la notion de dire ou de penser renfermée dans un verbe précédent. Le conditionnel dans ce cas n'est qu'un temps futur, comme l'imparfait représente un présent.

Il se calma en arrêtant sa pensée sur ce dernier point. Personne ne *pouvait* l'accuser d'avoir spéculé sur une prétendue fortune, puisqu'il *n'avait* pas touché une obole pour son compte. Il lui *serait* facile de le prouver.

GEORGES SAND.

Leurs souffrances les rendirent injustes : ils le maudirent; *seraient-ils* donc sans cesse sacrifiés à cette classe privilégiée? SÉGUR.

On était avide d'apprendre quelles étaient les dispositions réelles du gouvernement à l'égard des états. *Voudrait-il* assimiler la nouvelle assemblée aux anciennes, ou bien lui *accorderait-il* le rôle que lui *assignaient* les besoins de l'État? ID.

ÉD. MAERTENS.

Bruges, mai 1865.

DISTRIBUTION SOLENNELLE DES PRIX AUX LAURÉATS DES CONCOURS GÉNÉRAUX.

Le dimanche 24 septembre, à onze heures, a eu lieu à Bruxelles au temple des Augustins, cette intéressante solennité qui avait réuni un grand nombre d'assistants.

La séance était présidée par M. le ministre de l'intérieur, auprès duquel se trouvaient M. Van Hoegaerden, conseiller à la cour de cassation, membre du conseil de perfectionnement de l'enseignement moyen et supérieur, M. Thierry, directeur général de l'instruction publique, M. Rensing, chef de division, M. Émile Greyson, chef de bureau à la direction générale.

MM. Haus et Kupfferschlaeger, recteurs des universités de Gand et de Liège, M. Polain, administrateur-inspecteur de l'université de Liège, M. Blondel, inspecteur général, MM. Vinçotte et Dumont, inspecteurs de l'enseignement moyen, et les membres des jurys des concours ont pris place dans la loge réservée. Les appariteurs des universités, la masse sur l'épaule, occupaient les abords de l'estrade. Derrière le bureau étaient placés MM. les professeurs de l'enseignement supérieur et de l'enseignement moyen.

M. le ministre de l'intérieur a déclaré la séance ouverte.

Le discours d'usage devait être prononcé par M. F. Gravrand, professeur de rhétorique française à l'athénée royal d'Arlon. Une indisposition ayant empêché cet honorable professeur de se rendre à Bruxelles, M. Émile Greyson, chef de bureau à la direction générale de l'instruction publique et secrétaire du conseil de perfectionnement de l'enseignement moyen, a été chargé de donner lecture du discours préparé par M. Gravrand. Voici ce discours :

Messieurs,

Je crains, à beaucoup d'égards, de ne point me trouver à la hauteur de la tâche que l'on m'a fait l'honneur de me confier. Le sujet dont je me propose de vous entretenir ne comporte guère de développements oratoires. Ce ne sont que de simples observations, tirées de mon expérience personnelle, mais qui vous paraîtront peut-être de quelque intérêt, de quelque utilité, en ce qui concerne les progrès de l'esprit littéraire en Belgique. La grande question de la littérature nationale, si souvent traitée à des points de vue si divers par de savants professeurs, par d'habiles publicistes, offre encore bien des détails obscurs, bien des faits inaperçus, ou du moins auxquels on ne semble pas s'être suffisamment arrêté. Je crois être sûr que l'examen plus attentif de ces faits particuliers jetterait un nouveau jour sur la question elle-même. Je n'ai point la prétention d'émettre des idées toutes neuves, et les considérations que j'ai en vue n'admettent pas malheureusement les formes sévères de la rhétorique, mais j'ose compter, messieurs, sur cette bienveillance que vous ne

refusez à personne lorsqu'il s'agit de la grandeur morale et de l'avenir de la patrie.

Si l'on pouvait réunir en une sorte de congrès les professeurs de rhétorique française, les hommes qui, durant de longues années, ont, dans nos diverses provinces, assisté à la première éclosion de l'esprit littéraire chez les jeunes gens confiés à leurs soins, il sortirait de l'échange de leurs observations un ensemble de renseignements précieux, de nature à provoquer des méditations nouvelles. Notre place dans l'enseignement, tout humble qu'elle est, nous procure mille occasions de rechercher à quelles tendances natives, à quelles influences extérieures obéissent de prime abord nos écrivains; de constater enfin quel serait, en dehors de tout système imposé, de toute méthode officielle et classique, le développement spontané de leur intelligence. Ce n'est pas en faisant à ce sujet de la pure théorie, ce n'est pas même en raisonnant d'après les faits acquis, que l'on arrive à une appréciation exacte des choses de ce genre : de l'une et de l'autre manière, on risque de s'attacher à des idées préconçues ou de suivre des préventions. Les professeurs de l'enseignement supérieur ne sont pas non plus dans des conditions favorables pour juger de cette première expansion tout individuelle; mais ce seraient eux surtout qui profiteraient des informations, des révélations que leur fourniraient leurs collègues de l'enseignement moyen. Ce genre d'enquête aurait, je n'en doute pas, les plus grands avantages. Peut-être même y aurait-il lieu de modifier, de mettre en rapport avec les résultats de cette expérience immédiate, l'enseignement littéraire de la langue française en Belgique. Quelle que soit la valeur des attaques dont cet enseignement a été l'objet lorsqu'on a prétendu le considérer comme étranger ou même hostile à notre nationalité, il se peut qu'il y ait à cet égard quelque chose à améliorer, en faisant intervenir, en faisant pénétrer, pour ainsi parler, dans l'histoire de la littérature française, les remarques déjà recueillies sur le caractère spécial de nos populations.

Au premier abord, il est vrai, la littérature française paraît avoir une unité — je ne veux pas dire ici une centralisation — qui en fait un art homogène et compacte. On croit qu'il est impossible de parler ou d'écrire le français sans se soumettre aveuglément aux lois et aux règles des maîtres du langage en France. C'est l'opinion d'une foule d'esprits superficiels. Je ne reprendrai pas les arguments par lesquels on a répondu à ces affirmations. Je me bornerai à faire

ressortir l'inconséquence qui existe entre l'idée d'une unité prétendue de la littérature française et la définition unanimement admise du style. Le style c'est l'homme même. Or, si le style est l'homme, il est l'homme non-seulement avec son caractère personnel, mais avec ses traditions, ses tendances de famille, de localité, son petit monde à lui, son petit centre d'activité et de relations morales. L'unité française dont on parle tant, est au fond quelque chose de tout arbitraire, qui ne se constitue qu'au prix de beaucoup d'originalité et aux dépens des mille esprits divers qui peuvent se rencontrer dans une nation un peu étendue. A ce point de vue, la Belgique, moins encore que tout autre contrée, pourrait se rallier à une unité semblable. Ce ne sont pas seulement deux ou trois peuples différents qui composent la nation, ce sont, dans chacun de ces peuples, des groupes multiples, aussi distincts que l'étaient en définitive nos communes du moyen âge, nos fiefs et nos alleux. N'est-il pas évident que, selon cette diversité, doit exister une diversité de style, qui apparaît, qui persiste, même lorsque l'écrivain emploie une autre langue que sa langue maternelle.

Si notre littérature française a un défaut, c'est surtout de ne pas représenter ces divers styles, et d'avoir voulu se modeler quand même et en dépit de tout sur un seul type prétendu classique, qui n'est plus reconnu aujourd'hui par aucun des littérateurs de la France. Il est vrai que je n'exprime ici que des espérances, et ce serait avec quelque difficulté, j'en conviens, que je pourrais signaler chez les écrivains belges actuels le cachet d'originalité dont j'affirme l'existence. Si j'entreprenais cette tâche, on me taxerait peut-être de subtilité, les faits ne paraîtraient pas concluants, les exemples seraient tout au moins incomplets. Mais qu'on le demande aux professeurs de rhétorique française réunis en conseil, comme je le supposais tout à l'heure, à ceux surtout qui ont changé plusieurs fois de résidence : n'ont-ils point remarqué dans leurs élèves des aptitudes, des inclinations littéraires, un goût spécial qui, sans rien perdre de sa valeur, s'allierait parfaitement, serait en harmonie complète avec l'esprit français le plus pur? On connaît les écrivains qui, venus de l'Allemagne, de l'Italie, de l'Irlande, à Paris, y ont joué un rôle qui n'était pas inférieur à celui des littérateurs français les plus distingués, tout en conservant leurs premières tendances, et devant même à cette originalité un charme vraiment irrésistible. Grimm, Goldoni, Hamilton ont été reconnus et adoptés par la France litté-

raire. Dans notre siècle, il n'a pas même fallu que les étrangers écrivant en français vinssent se faire accepter à Paris. Töpffer est resté genevois, et les plus judicieux critiques de la France lui ont rendu un éclatant hommage. D'autres auteurs, plus récents encore, écrivant avec des idées étrangères, pour ainsi dire, au courant général, faisant des romans qui nous représentent l'Alsace ou la Forêt-Noire, et se servant d'un style qui appartiendrait bien plus à ces localités qu'à celui de la littérature française proprement dite, ont acquis, dans ces derniers temps, une popularité extraordinaire. Imaginons les compatriotes modernes du vieux Van Maerlant ou de Jacob Cats faisant de la littérature française; ressuscitons, ou plutôt perpétuons l'esprit des Baudouin de Condé et des Chrestien de Troyes; élevons à la hauteur d'une littérature les chansons populaires du pays de Liège : tout cela ne pourrait-il pas conserver son esprit propre et rester en dehors de la grande unité française? Sont-ce là des conjectures? Non, nous avons sous les yeux l'application de cette théorie hasardée, et notre espérance ne paraît pas chimérique. Les jeunes gens sortant de nos mains, tout imprégnés encore de l'air natal, ont déjà conquis cette personnalité qui leur permettra de braver des influences pernicieuses. Ce n'est donc pas une illusion; le progrès est manifeste; une génération tout entière a eu le temps de se former depuis notre révolution de 1830, depuis notre émancipation politique et morale. Cette génération, ne relevant que d'elle-même et du plus vif patriotisme, saura formuler notre véritable caractère dans la littérature française. Mais ce caractère ne sera pas uniforme; il donnera à l'art littéraire cent manifestations nouvelles dont beaucoup même ne sont point soupçonnées. Je ne veux en citer qu'un exemple. Nos Ardennes, avec leur population active et laborieuse, leur sol pittoresque, leur climat âpre et sain, leurs relations fréquentes avec des peuples d'une autre nature, n'auraient-elles point, en se créant une littérature, un style qui leur appartiendrait en propre? N'avez-vous jamais écouté ces paysans luxembourgeois dans leurs propos naïfs? N'avez-vous pas apprécié ce bon sens qui n'exclut nullement la largeur des idées? Ignorez-vous que c'est parmi ces hommes que se sont recrutés des émigrants qui ont fondé aux États-Unis des établissements d'une prospérité inouïe? Figurons-nous ces hommes, naturalisés en Amérique, ayant adopté la langue anglaise, et développés intellectuellement en raison de leur prospérité; leur sera-t-il plus difficile d'acquérir un style dans cette langue

étrangère que dans la langue qu'ils ont begayée au sein de la mère-patrie? N'est-il pas évident que, dans l'un et dans l'autre cas, leur style, comme toujours, sera l'homme même? Il est certainement bien plus malaisé d'user d'un style qui n'est pas le sien que de se laisser aller à la pente naturelle de son génie. Cette vérité est incontestable et porte en elle une grave leçon ; car il faut se donner beaucoup de peine pour prendre une physionomie d'emprunt qui ne sera jamais qu'un masque, et la peine est inutile : on tombe forcément dans le banal et le vulgaire.

La principale objection, je le prévois bien, sera tirée de la langue flamande. Je suis loin de contester les avantages inappréciables de l'enseignement littéraire de cette langue ; je suis même partisan de l'extension la plus grande de cet enseignement dans nos provinces wallonnes, mais je n'en suis que plus conséquent avec les idées que je viens d'émettre, en affirmant que nos compatriotes wallons ne perdraient rien de leur originalité et la fortifieraient au contraire en lui cherchant des équivalents dans un autre idiome. Cet idiome aussi y trouverait peut-être des éléments de progrès qui n'ont pas suffisamment attiré l'attention publique. La contre-partie de cette proposition n'est-elle pas d'ailleurs évidente pour tout le monde? Combien de Flamands se rendant compte de leur originalité, ayant su la conserver dans leur éducation française, se distinguent aujourd'hui dans tous les genres de manifestations de l'intelligence ! Non-seulement l'esprit qu'on veut avoir gâte celui qu'on a, mais l'esprit qu'on a naturellement est toujours plus vif, plus sympathique, plus entraînant que celui que l'on veut avoir. On a vu de nos écrivains flamands les plus renommés, obligés de s'exprimer en français, remporter de véritables succès d'éloquence, et l'on pourrait citer tels de nos orateurs politiques qui, dans un excellent style français, savent reproduire avec ses nuances exquisées le caustique bon sens des vieux satiriques flamands.

Telles sont les idées que j'ai eu à cœur de développer devant vous, messieurs, en m'appuyant sur les faits que m'a fournis l'expérience, et en me référant, du reste, aux observations analogues qu'ont pu recueillir mes collègues. J'ai parlé moins au point de vue de ce qu'on appelle beaucoup trop vaguement la littérature nationale, que en ce qui regarde le style dans sa véritable originalité. Pour me résumer en quelques mots, je dirai que c'est l'homme, mais l'homme en tant que membre d'un groupe social, ayant ses traditions, ses

tendances, sa tournure d'esprit, qui imprime son cachet au style, quelle que soit la langue dans laquelle il s'exprime. Et pour ne parler que de la langue française, j'ajouterai que le style, ainsi défini, reste invinciblement original, tout en se conformant aux lois de cette langue.

Telles sont aussi les espérances que je suis heureux d'avoir l'occasion de formuler; et si elles sont fondées, comme j'en ai la persuasion, je crois de mon devoir de signaler, ou plutôt de soumettre à votre examen, les moyens d'en hâter la réalisation.

Ces moyens, disons-le tout de suite, seraient l'attribution d'une part un peu plus grande à l'enseignement de l'esthétique dans les différents cours qui ont pour objet l'étude des langues.

Le style est un art aussi, et si l'on peut faire de la prose sans le savoir, l'étude des règles, l'étude du beau restent indispensables pour peu qu'on s'élève à la littérature écrite ou au langage oratoire. Or, en matière d'esthétique, les principes sont les mêmes pour tous les arts, et il y a beaucoup à gagner à un enseignement plus général, à une comparaison plus étendue. Il est évident pour moi que l'écrivain se perfectionne, autant par la contemplation des chefs-d'œuvre de la peinture, de la statuaire et de l'architecture, que par l'analyse des grands poètes. Je n'irai pas jusqu'à donner des conseils à cet égard, je ne réclamerai pas formellement une modification dans le programme des athénées. Il me suffit d'avoir attiré sur un sujet aussi sérieux l'attention des hommes compétents; certaines parties, d'ailleurs, du programme lui-même pourraient être entendues et appliquées d'une façon favorable à ces vues. Les exercices d'élocution, par exemple, paraissent se prêter tout particulièrement à cet enseignement. En effet, selon les diverses classes, le professeur peut y faire aborder une quantité de sujets habilement gradués et variés, de manière à développer plus harmoniquement le sens artistique. Sans doute, dans les explications d'auteurs, dans les analyses littéraires, il y a une part donnée à l'esthétique, mais on conviendra que cet enseignement est incomplet sous le rapport des idées d'art, et quant à l'analyse littéraire en particulier, il me semble même que ce mot gagnerait à être nettement défini.

S'il était possible, dans l'enseignement du style, de montrer l'ensemble du mouvement artistique à telle époque et dans tel pays déterminés, il y aurait là matière à de lumineuses déductions pour le professeur et à des méditations fécondes pour l'élève. On s'accorde

aujourd'hui à reconnaître que le progrès des beaux-arts dépend de certaines circonstances, de mœurs, de coutumes, de situations physiques, de certaines influences d'origines, de races, de climats. Sans me montrer trop absolu dans cette manière de voir, je crois avoir prouvé que le style, même individuel, est soumis à des lois analogues. On comprend dès lors tout l'avantage qu'il y aurait à donner plus de largeur aux principes qui lui servent de base.

Une autre considération encore vient appuyer les vœux que je forme à ce sujet. Notre siècle si positif est parvenu à introduire dans l'enseignement des humanités une partie des sciences exactes. Nul ne pourrait raisonnablement s'en plaindre. Les études littéraires complètement séparées de ce qui fait les préoccupations de la société actuelle, demeureraient sans but comme sans intérêt. Elles ne seraient plus qu'une distraction futile, un jeu, un délassement. Mais n'est-ce pas arriver précisément à ce résultat que de placer la littérature, isolée et sans contre-poids, en opposition et presque en hostilité avec cette science si étonnamment progressive dont se glorifie à juste titre notre époque ? Il importe évidemment de rattacher d'une façon plus directe, plus intime, l'art littéraire à l'ensemble de la civilisation, en indiquant tout au moins les corrélations nombreuses qui l'unissent à tous les autres arts.

Notre histoire est pleine de preuves à l'appui de cette simultanéité de développement de l'esprit littéraire et de l'esprit artistique. On y sent le même souffle, la même vie. Si la période la plus brillante de la peinture flamande semble contredire cette assertion par la disette ou par la médiocrité des écrivains contemporains, il y a là des circonstances exceptionnelles qui ont été souvent expliquées et sur lesquelles il est inutile d'insister davantage. Mais reportons-nous au **xiii^e** et au **xiv^e** siècle ; rappelons-nous la première école flamande, l'architecture civile de nos communes, le caractère si varié des productions que l'art de cette époque a multipliées sur les différents points de notre territoire. Mettons en rapport par la pensée cette prodigieuse efflorescence de tous les beaux-arts avec nos poésies populaires de ce même temps, qui constituent presque à elles seules toute la première littérature de la France, et, d'autre part, peut-être la première littérature de l'Allemagne. Quelle étude serait plus intéressante et aussi plus fertile en enseignements pour nos générations actuelles ? Quelle démonstration plus frappante de notre originalité, ou, pour parler plus exactement, de nos originalités diverses ? Le

raisonnement ne perd rien de sa valeur si nous l'appliquons à l'époque présente. Nous résistons à l'envahissement de l'art français dans la peinture et dans la musique, pourquoi nous y prêterions-nous pour la littérature ? Les couleurs, les sons, ne forment-ils pas aussi une véritable langue ? Et là pourtant nous avons notre style, mieux que cela, autant de styles particuliers que nous avons de populations de caractères différents.

Je vous avais prévenus, messieurs, que je n'avais pas à vous exposer d'idées neuves. Les vérités si simples dont je me fais ici l'interprète ne vous avaient certainement pas échappé. On pourrait presque dire qu'elles sont de celles que l'on comprend d'instinct. Les Belges commencent à posséder leur patrie dans toute la force de ce terme, dans sa haute signification morale ; et si je pouvais me servir d'une comparaison peut-être hyperbolique, je dirais qu'ils sont comme l'humanité prenant enfin à notre époque possession de sa planète. Pour atteindre parfaitement ce but suprême, il est indispensable que la vie et l'activité soient partout ; et, sans doute, je ne formule pas ici de vœux stériles, d'utopies irréalisables : le gouvernement belge n'a-t-il pas mis à l'ordre du jour l'idée aujourd'hui si populaire de la décentralisation ?

Mais, qu'il me soit permis de le dire, en terminant : il ne faut jamais que décentraliser puisse être pris dans le sens de diviser, de désunir. D'ailleurs, nous ne devons pas craindre un peu plus d'autonomie dans les différentes parties constituant le corps de l'État, après avoir vécu trente-cinq ans d'une existence commune, sous l'empire de nos libres institutions sous le règne d'un monarque vénéré qui, par sa haute sagesse, a rallié autour de lui les forces du présent et rattaché à sa dynastie les intérêts de l'avenir. Désormais l'esprit local, fondé sur les traditions les plus précieuses et les plus respectables, peut être original sans se montrer exclusif ; les forces individuelles, en apparence divergentes, sauront bien, à de certains moments, se réunir en faisceau, et l'harmonie se retrouvera toujours dans notre ardent amour de la patrie.

D'unanimes applaudissements accueillent ce discours.

Après un morceau d'harmonie exécuté par le corps de musique des carabiniers, M. Rensing, chef de division à la direction générale de l'instruction publique et secrétaire du conseil de perfectionnement de l'enseignement supérieur, a proclamé les noms des élèves vainqueurs dans le concours général de l'enseignement moyen.

Pendant la lecture du programme, on a annoncé la venue de LL. AA. RR. et

I. Monseigneur le Duc et Madame la Duchesse de Brabant. M. le ministre de l'intérieur, accompagné des membres du bureau et des dignitaires de l'enseignement, est allé recevoir au portail Leurs Altesses Royales, dont l'entrée a été saluée des plus vifs applaudissements. Leurs Altesses Royales étaient accompagnées de M. le comte G. de Lannoy, grand maître de la maison du prince, de M. le général major Goethals, aide de camp, de M. le baron de Wyckerslooth, officier d'ordonnance, de Madame la comtesse d'Yve de Bavay, dame du palais.

LL. AA. RR. et I. ont pris place dans la loge royale avec les personnes de leur suite et la séance, un moment interrompue, a été reprise par la continuation de la proclamation des noms des lauréats.

A la fin de la distribution des prix, M. le ministre de l'intérieur a fait connaître que le Roi ayant remarqué les succès exceptionnels du jeune élève de l'athénée d'Arlon, a voulu ajouter aux récompenses obtenues par M. Kurth, une médaille d'or à son effigie comme témoignage spécial de sa haute bienveillance.

Les paroles de M. le ministre ont provoqué les plus vifs applaudissements. M. le ministre de l'intérieur a eu l'honneur de présenter M. G. Kurth à Son Altesse Royale Monseigneur le Duc de Brabant, qui a daigné remettre de sa main la médaille royale au jeune et brillant lauréat, en lui adressant les paroles les plus sympathiques et les plus flatteuses. De nouveaux applaudissements ont éclaté à la suite de cette remise.

On a procédé ensuite à la remise des médailles décernées aux lauréats du concours universitaire de 1864-1865. M. De Jaer, de l'école des mines de Liège, a été proclamé premier en sciences naturelles; M. De Ridder, de l'université de Gand, premier en droit moderne; M. Van Wetter, de l'université de Gand, premier en droit romain.

Ces jeunes lauréats, présentés à Mgr. le Duc de Brabant par M. le ministre de l'intérieur, ont reçu les médailles, les couronnes et les diplômes qui leur étaient décernés, de Son Altesse Royale, qui a bien voulu leur adresser des félicitations pour leurs brillants succès.

Le programme de la cérémonie était épuisé; mais le Roi avait tenu à ce que la fête des étudiants fût aussi celle des professeurs. Il a été donné lecture, par M. Rensing, de plusieurs arrêtés royaux accordant des nominations ou des promotions dans l'ordre de Léopold à plusieurs fonctionnaires de l'enseignement supérieur, moyen et primaire.

LL. AA. RR. et I., suivies des personnes de leur maison, ont été reconduites jusqu'au portail avec le cérémonial d'usage et au milieu de bruyantes acclamations.
(*Moniteur belge.*)

RÉSULTATS DES CONCOURS GÉNÉRAUX.

CONCOURS ENTRE LES ÉCOLES MOYENNES (PREMIÈRE DIVISION).

Élèves nouveaux.

- 1^{er} Prix : Germain, Édouard, de l'école moyenne de Wavre, 89,8 p. sur 100.
2^e » Questienne, Jules, » de Soignies, 88,1.
3^e » Wouters, Fernand-Livin, » — 87,6.

4 ^e Prix :	Swolfs, Alph.-Marie-Dom.,	del'école comm.	de Bruxelles, 86,3.
	Theunis, Auguste,	de l'école moyenne	de Louvain, 86,5.
5 ^e »	Rossignol, Charles,	»	de Saint-Ghislain, 83,3.
6 ^e »	Klock, Wynand,	»	de Maeseeyck, 82,8.
7 ^e »	Houart, Félicien,	»	de Jodoigne, 82,2.
	Restieau, Félicien,	»	de Soignies, 82,2.
	Souffreau, Jean-Baptiste,	»	d'Alost, 82,2.
8 ^e »	Jacqmin, Ernest,	»	de Soignies, 81,2.
	Pardon, Gustave,	de l'école communale	de Bruxelles, 81,2.
	Terneu, Auguste,	de l'école moyenne	de Bruges, 81,2.
9 ^e »	Brien, Henri-Joseph,	»	de Waremmes, 80,8.
	Marteau, Adolphe,	»	de Gosselies, 80,8.
	Seghin, Ernest,	»	de Saint-Ghislain, 80,8.
10 ^e »	Dineur, Firmin-Édouard-Joseph,	»	de Thuin, 80,1.
	Gelin, Lambert-Joseph,	»	de Waremmes, 80,1.
1 ^{er} Acc.	Dessart, Jean-Paul,	»	de Limbourg, 79,5.
2 ^e »	Gosseries, Émile,	»	de Gosselies, 79,4.
	Tondelier, Victor-Charles-Franç.	»	de Malines, 79,4.
3 ^e »	De Jonghe, Alphonse,	»	de Bruges, 78.
	Loriers, Victor,	»	de Jodoigne, 78.
4 ^e »	Pittoors, Joseph,	»	d'Anvers, 76,9.
5 ^e »	Vinck, Henri,	»	» 76,6.
6 ^e »	Lambert, Joseph,	»	de Braine-le-Comte, 76.
	Quaadvlieg, Louis,	»	de Visé, 76.
7 ^e »	Pellegrin, Camille,	»	de Jodoigne, 75,5.
	Sanders, Eugène,	»	d'Anvers, 75,5.
	Vandenhende, Ferdinand,	»	de Renaix, 75,5.
	Weerbrouck, Léon-François,	»	de Nieupoort, 75,5.
8 ^e »	Vanhaesendonck, Théophile,	»	d'Aerschot, 74,8.
9 ^e »	Bajaerd, Arsène,	»	de Visé, 74,2.
	Closon, Auguste,	»	de St-Trond, 74,2.
10 ^e »	Godard, Félix-Louis,	»	de Spa, 73,7.
11 ^e »	Hardenne, Abdon-Corn.-Joseph,	»	de Limbourg, 73,3.
	Sanders, Bernard,	»	d'Anvers, 73,3.
12 ^e »	Colle, Émile,	»	de Thuin, 73,2.
	Rutten, Louis,	»	de Visé, 73,2.
13 ^e »	Van Buggenhout, Jul.-J.-B.	de l'école comm.	de Bruxelles, 72,7.
	Verheyen, Jean,	de l'école moyenne	de Turnhout, 72,7.
14 ^e »	Donnet, Émile,	»	de Beaumont, 72,4.
15 ^e »	Massaut, Junius,	»	de Gosselies, 71.
16 ^e »	Brismée, Arthur,	»	de Péruwelz, 70,8.
17 ^e »	Lechat, Arthur,	»	d'Anvers, 70,1.
18 ^e »	Biarent, Fernand,	»	de Houdeng-Aimeries, 69,9.
19 ^e »	Balmakers, Alphonse,	»	d'Ypres, 69,6.
	Hanneuse, Télesphore,	»	de Fosse, 69,6.
20 ^e »	Levrie, Alexis,	»	de Turnhout, 69,2.
	Michel, Édouard-François,	»	de Soignies, 69,2.

Indépendamment de ces élèves, 48 autres concurrents ont obtenu plus de 60 points dans les deux épreuves du concours, et auraient eu droit à un accessit ou à une mention honorable, si l'arrêté ministériel du 22 mai 1865, organique du concours de l'enseignement moyen du deuxième degré, n'avait limité les récompenses à dix prix et vingt nominations.

Élèves vétérans.

Prix :	Duchesne, Lambert, de l'école moyenne	de Waremmé, 88,3 p. sur 100.
	Henri, Jules-Antoine,	» de Soignies, 87,6.
	Desclée, Alfred,	» de Péruwelz, 82,3.
	Deraet, Chariclé,	» d'Aerschot, 82.
	Manchel, Pierre,	» de St-Hubert, 81,7.
	Mertens, Louis-Joseph,	» de Jodoigne, 81,3.
	Cousin, Victor-Joseph,	» de Rochefort, 81,1.
	Thys, Lucien,	» de Visé, 80,2.
	Detige, Adolphe,	» de Maeseyck, 79,8.
	Heyne, Pierre-Gaspard-Désiré,	» de Waremmé, 79,2.
	Degroodt, Félix,	» de Louvain, 78,6.
	Ducamp, Charles,	» de Marche, 78,2.
	Mottin, Isidore,	» de Jodoigne, 77,7.
	Balaes, Jacques-Joseph,	» de Waremmé, 76,8.
	Guillick, Michel,	» » 76,4.
	Misson, Louis-Joseph,	» de Spa, 75,8.
	Van Liempt, Auguste,	» de Turnhout, 75,4.
	Michiels, Joseph,	» de Tongeren, 75.
	Vens, Modeste-Eugène, de l'école comm.,	de Bruxelles, 74,8.
	Monoyer, Victor, de l'école moyenne	de Rœulx, 73,7.
	Demaret, Joseph,	» de Braine-le-Comte, 72,5.
	Levaz, Jean-Joseph,	» de Waremmé, 71,7.
	Longrée, Barthélemy-Hubert,	» » 71,7.
	Mahieu, Jules,	» de Turnhout, 70,8.
	Wanet, Prosper,	» de Louvain, 70,4.
	Marchal, Prosper,	» de Wavre, 70,1.

CONCOURS SPÉCIAL DE FLAMAND. *Élèves nouveaux.*

1^{er} Prix :	Klock, Wynand, de l'école moyenne	de Maeseyck, 80 p. sur 100.
2^e	» Sanders, Gustave,	» d'Anvers, 75.
3^e	» Elebaers, Henri,	» de Boom, 73.
4^e	» Souffreau, Jean-Baptiste,	» d'Alost, 70.
1^{er} Acc.	Verheyen, Jean,	» de Turnhout, 68.
2^e	» Sanders, Bernard,	» d'Anvers, 67.
3^e	» Vinck, Henri,	» d'Anvers, 66.
4^e	» Moons, Théodore-Franç.-Jos.,	» de Lierre, 65.
Ment. h.	Weerbrouck, Léon,	» de Nieupoort, 63.

Élèves vétérans.

Prix : Meylemans, Jean-Franç. de l'école moyenne de Lierre, 80 p. sur 100.
Detige, Adolphe, » de Maeseyck, 75.
Sevens, Théodore, » » 72.

CONCOURS ENTRE LES ATHÉNÉES ET COLLÈGES.

TROISIÈME PROFESSIONNELLE.

Partie littéraire.

- 1^{er} Prix : Schmidt, Henri, de l'athénée de Tournai, 82 p. sur 100.
2^e » Dineur, Henri, de l'athénée de Bruxelles, 79 1/2.
3^e » De Meyer, Jean, de l'athénée d'Anvers, 76.
4^e » Veders, Jacques, de l'athénée d'Anvers, 74 1/4.
1^{er} Acc. Rypens, Aimé, de l'athénée d'Anvers, 67.
2^e » Poncelet, Arthur, de l'athénée d'Anvers, 66 1/2.
1^{re} M. h. Grothaus, Edmond, de l'athénée de Bruxelles, 64 1/2.
2^e » Castiau, Célestin, de l'athénée de Tournai, 60.
Vandervoort, Florent, de l'athénée d'Anvers, 60.

Partie scientifique.

- 1^{er} Prix : Possemiers, Auguste, de l'athénée d'Anvers, 81 p. sur 100.
2^e » Poncin, Désiré, de l'athénée de Hasselt, 80.
3^e » De Rechter, Émile, de l'athénée de Namur, 79.
4^e » Dineur, Henri, de l'athénée de Bruxelles, 76.
Rasse, Edmond, du collège communal d'Ath, 76.
1^{er} Acc. Grothaus, Edmond, de l'athénée de Bruxelles, 75.
2^e » Desmet, Hector, du collège communal de Charleroi, 72.
Poncelet, Arthur, de l'athénée d'Anvers, 72.
3^e » Blairon, Frédéric, de l'athénée de Namur, 69.
4^e » Hubert, Auguste, de l'athénée de Namur, 67.
5^e » Latinis, Léon, du collège communal de Nivelles, 66.
Libert, Léon, de l'athénée de Mons, 66.
6^e » Doncker-Duyvis, Jean, de l'athénée de Liège, 65.
Segaert, Oscar, de l'athénée de Gand, 65.
1^{re} M. h. Degraux, Auguste, de l'athénée de Liège, 64.
2^e » Mativa Henri, de l'athénée de Liège, 63.
3^e » De Meyer, Jean, de l'athénée d'Anvers, 62.
Servais, Gérard, du collège communal de Louvain, 62.
4^e » Remy, Jules, de l'athénée de Bruxelles, 61.
5^e » Leloup, Alfred, de l'école industr. et litt. de Verviers, 60.

PREMIÈRE PROFESSIONNELLE.

Sections réunies.

Prix : De Stoop, François-Joseph, de l'athénée de Gand, 71 p. sur 100.

- 1^{er} Acc. De Schryver, Charles, du collège communal de Malines, 68 1/2.
Turnbull, Henri, de l'athénée de Liège, 68 1/2.
2^e » Davignon, François, de l'athénée de Liège, 68.
Ment. h. Moyaux, Auguste, de l'athénée de Bruxelles, 61 1/2.

Section industrielle et commerciale.

- Prix : Dereck, Richard, de l'athénée de Bruxelles, 70 p. sur 100.
1^{er} Acc. Sobry, Jules, de l'athénée de Bruges, 67.
2^e » Reisse, Albert, de l'athénée de Bruxelles, 66.
Ment. h. Van Minden, Jules, de l'athénée d'Anvers, 64.

Section scientifique. — Élèves nouveaux.

- Pr. d'honn. Moyaux, Auguste, de l'athénée de Bruxelles, 77 p. sur 100.
2^e Prix : De Schryver, Charles, du collège communal de Malines, 71.
Accessit : Heimburger, Paul, de l'athénée de Liège, 70.

Élève vétéran (1).

- Prix : Banning, Eugène, de l'athénée de Bruxelles, 74 p. sur 100.

Concours spécial de flamand.

- 1^{er} Prix : De Stoop, François, de l'athénée de Gand, 91 p. sur 100.
2^e » Sobry, Jules, de l'athénée de Bruges, 85.
1^{er} Acc. Royers, Gustave, de l'athénée d'Anvers, 82.
2^e » De Rudder, Édouard, de l'athénée de Gand, 75.
3^e » Fierens, Louis, de l'athénée d'Anvers, 71.
4^e » Bastian, Gustave, de l'athénée de Bruxelles, 70.

QUATRIÈME LATINE.

- 1^{er} Prix : Sohier, Adrien, du collège patronné de Saint-Trond, 79 1/2 p. sur 100.
2^e » Delvaux, Louis, de l'athénée de Liège, 76.
Wyzeur, Conrard, du collège patronné de Thielt, 76.
3^e » Stoffels, Martin, de collège communal de Tongres, 74 1/2.
Thiry, Fernand, de l'athénée de Bruges, 74 1/2.
4^e » Vanveerdeghem, François, de l'athénée de Gand, 73 1/2.
1^{er} Acc. D'Anethan, Albert, de l'athénée de Bruxelles, 73.
Trivier, Gabriel, de l'athénée de Bruxelles, 75.
2^e » Fredericq, Léon, de l'athénée de Gand, 72 1/2.
3^e » Dutrieux, Henri, de l'athénée de Tournai, 72.
4^e » Bartels, Thierry, de l'athénée de Namur, 71 1/2.
Dehoon, Henri, de l'athénée de Bruges, 71 1/2.

(1) Aux termes des dispositions organiques du concours, les élèves qui, après avoir terminé leurs humanités, ont suivi, pendant une année, le cours supérieur de mathématiques, sont admis à concourir et ils ont droit, comme les vétérans, à un prix spécial s'ils obtiennent au moins 70 points sur 100. M. Banning est dans ce cas; il n'est vétéran que par assimilation.

- 5^e Acc. Trivier, Paul, de l'athénée de Bruxelles, 70.
Watteyre, Victor, du collège patronné d'Enghien, 70.
- 6^e » Delreux, François, de l'athénée de Tournai, 69.
- 7^e » Borginon, Alphonse, du collège patronné d'Enghien, 68 1/2.
Buys, Lucien, de l'athénée de Bruxelles, 68 1/2.
- 8^e » Bosmans, Jules, du collège communal de Louvain, 66 1/2.
Criquelion Fernand, de l'athénée de Mons, 66 1/2.
- 9^e » Funcken, Joseph-François, de l'athénée de Namur, 66.
- 10^e » Blockhuys, Jean-Baptiste, de l'athénée d'Anvers, 65 1/2.
- 1^{re} M. h. Ortegat, Victor-Léon, du coll. privé de St-Rombaut, à Malines, 63 1/2
Thomas, Paul, de l'athénée de Mons, 63 1/2.
- 2^e » Delmotte, Joseph, du collège patronné d'Enghien, 63.
Prayon, Ernest, de l'athénée de Gand, 63.
Termote, Léon, de l'athénée de Bruges, 63.
- 3^e » Denis, Paul, de l'athénée d'Arlon, 62 1/2.
- 4^e » Herlant, Achille, de l'athénée de Bruxelles, 62.
- 5^e » Denis, Jules, de l'athénée d'Arlon, 61 1/2.
Goyens, Modeste, du collège patronné de St-Trond, 61 1/2.
- 6^e » Dufour, Émile, de l'athénée de Bruges, 61.
Lavergne, Léon, de l'athénée de Bruxelles, 61.
Mercier, Désiré-Joseph, du collège privé de St-Rombaut, à Malines, 61.
Fontaine, Théodore, du collège communal d'Ath, 61.
Waucomont, Robert, du collège patronné de Herve, 61.
- 7^e » Mercenier, Isidore, de l'athénée de Liège, 60 1/2.
- 8^e » Delcroix, Nestor, du collège patronné de Dinant, 60.
Douny, Joseph, de l'athénée d'Arlon, 60.
Lebrun, Jean-Baptiste, de l'athénée de Tournai, 60.

SECONDE LATINE. *Mathématiques.*

- 1^{er} Prix : Mestreit, Gabriel, de l'athénée de Liège, 83 p. sur 100.
Vanheerswyngheles, Jules, de l'athénée de Bruges, 85.
- 2^e » Passau, Maximilien, de l'athénée d'Arlon, 82.
- 1^{er} Acc. : Lebrun, Alfred, du collège communal de Nivelles, 80.
- 2^e » De Busschere, Louis, de l'athénée de Bruges, 77.
- 3^e » Robert, Alexandre, du collège communal de Nivelles, 73.
- 4^e » Thirionnet, Émile-Camille, du collège communal de Chimai, 71.
- 1^{re} M. h. Muls, Victor, du collège patronné de Saint-Trond, 64.
- 2^e » Masuy, Jules, du collège communal de Chimai, 63 1/2.
Vanham, Edgard, du collège patronné de Saint-Trond, 63 1/2.
- 3^e » Cloquet, Louis, du collège communal de Nivelles, 60 1/2.
- 4^e » Gravey, Victor, du collège communal de Chimai, 60.

RHÉTORIQUE LATINE. *Composition latine.*

- Pr. d'honn. Kurth, Godefroid, de l'athénée d'Arlon, 72 p. sur 100.
- 1^{er} Acc. Arnauts, Richard, du collège patronné de Saint-Trond, 69.
- 2^e » Lambert, Camille, du collège patronné de Saint-Trond, 68.

- 5^e Acc. Delgeur, Hippolyte, du collège patronné de Saint-Trond, 66.
4^e » Bosmans, Jean-Bernard, du coll. privé de St-Rombaut, à Malines, 65.
Ramaeckers, Jules, de l'athénée de Namur, 65.
1^{re} M. h. De Schutter, Jean-Henri, du coll. privé de St-Rombaut, à Malines, 64.
2^e » Hubert, Jules-François-Joseph, du collège patronné de Dinant, 63.
Michaux, François, du collège patronné de Saint-Trond, 63.
3^e » Deltombe, Alexandre, du collège patronné de Dinant, 61.
Geens, Jean-Augustin, du collège privé de St-Rombaut, à Malines, 61.
Van Berwaer, Évariste, du collège patronné de Saint-Trond, 61.
4^e » Bomal, Émile, du collège communal de Nivelles, 60.
Niesten, Joseph, de l'athénée de Bruges, 60.

Composition française.

- Pr. d'honn. Kurth, Godefroid, de l'athénée d'Arlon, 85 p. sur 100.
2^e Prix : Van Bredael, Edmond, de l'athénée de Bruges, 73.
1^{re} Acc. Cluydts, Edmond, du collège communal de Malines, 70.
2^e » Hubert, Jules-François, du collège patronné de Dinant, 69.
3^e » Ramaeckers, Jules, de l'athénée de Namur, 68.
4^e » Delcambe, Alfred, du collège communal de Charleroi, 66.
Lauvaux, Léon, de l'athénée de Namur, 66.
1^{re} M. h. Putzeys, Félix, de l'athénée de Liège, 64.
2^e » Dutrieux, Pierre-Joseph, de l'athénée de Tournai, 62.
3^e » De Baugnies, Jules, du collège communal de Nivelles, 61.
4^e » Dehachez, Adrien, de l'athénée d'Arlon, 60.
Derode, Léon, du collège communal de Louvain, 60.
Wilmart, Jules, de l'athénée de Namur, 60.

Histoire de Belgique.

- 1^{er} Prix : De Biève, Louis, de l'athénée de Bruxelles, 91 p. sur 100.
Kurth, Godefroid, de l'athénée d'Arlon, 91.
2^e » Montangie, Jacques, de l'athénée de Bruges, 87.
1^{re} Acc. De Schutter, Jean-Henri, du coll. privé de St-Rombaut, à Malines, 80.
2^e » Meertens, Pierre, du collège patronné de Saint-Trond, 70 1/2.
3^e » Michaux, François, du collège patronné de Saint-Trond, 66.
4^e » De Sélys-Longchamps, Walthère, de l'athénée de Liège, 65.
1^{re} M. h. Cluydts, Edmond, du collège communal de Malines, 64.
2^e » Dehachez, Adrien, de l'athénée d'Arlon, 63.
3^e » Lauvaux, Léon, de l'athénée de Namur, 62.
4^e » Legrand, Adolphe, du collège patronné d'Enghien, 61 1/2.
5^e » Doudan, Jules, de l'athénée de Bruges, 61.
Dutrieux, Pierre-Joseph, de l'athénée de Tournai, 61.
6^e » Dumont, André, de l'athénée de Liège, 60 1/2.

Concours spécial de flamand.

- 1^{er} Prix : Geens, Jean-Aug., du coll. privé de St.-Rombaut, à Malines, 93 p. sur 100.
2^e » Cluydts, Edmond, du collège communal de Malines, 90.

- 1^{re} Acc. Haelewaeters, Jacq.-Henri, du coll. privé de St-Rombaut, à Malines, 89.
 2^e » Naulaerts, Edmond, du collège patronné d'Hérentals, 88.
 3^e » Mathys, Alphonse, du collège patronné de Saint-Trond, 87.
 Sabe, Jules, de l'athénée de Gand, 87.
 4^e » De Schutter, Jean-Henri, du coll. privé de St-Rombaut, à Malines, 80.
 5^e » Jordens, Clément-Victor, du coll. privé de St-Rombaut, à Malines, 77.
 6^e » Naets, Joseph, du collège patronné d'Hérentals, 74.
 7^e » Bosmans, Jean-Bernard, du coll. privé de St-Rombaut, à Malines, 72.
 Meire, Auguste, du collège patronné d'Eecloo, 72.
 8^e » Boone, Jean, du collège patronné de Thielt, 71.
 Dave, Victor, de l'athénée de Hasselt, 71.
 9^e » Kaisergrüber, Gustave, de l'athénée de Gand, 70.
 10^e » Arnauts, Richard, du collège patronné de Saint-Trond, 69.

Le Roi, comme nous l'avons dit plus haut, ayant remarqué les succès exceptionnels en rhétorique de M. Kurth, de l'athénée d'Arlon, a voulu ajouter aux autres récompenses une médaille d'or à son effigie, comme témoignage spécial de sa haute bienveillance.

Pour les résultats du concours universitaire voir la livraison de juillet p. 291 et celle d'août p. 337.

EXAMEN DE GRADUÉ EN LETTRES ETC., SESSION DE 1865.

RÉSULTAT DES EXAMENS.

Examen de gradué en lettres :

	Inscrits.	Admis.	Ajournés.	Refusés.	Absents.
Brabant 1 ^{re} série,	38	24	10	4	»
» 2 ^e série,	48	32	10	6	»
Anvers,	44	41	»	»	3
Hainaut,	45	37	5	3	»
Flandre orientale,	60	35	16	8	1
Flandre occidentale,	38	31	5	2	»
Liège et Limbourg 1 ^{re} série,	31	27	4	»	»
» 2 ^e série,	49	43	4	2	»
Namur et Luxembourg 1 ^{re} série,	34	26	7	»	1
» 2 ^e série,	22	19	3	»	»
Total,	409	315	64	25	5

Six récipiendaires ont fait en flamand la composition écrite, trois se sont servis de cette langue pour la traduction orale; un récipiendaire a fait la composition écrite et la traduction orale en allemand.

Examen préalable à ceux de candidat notaire et de candidat en pharmacie :

	Inscrits.	Admis.	Ajournés.	Refusés.	Absents.
Brabant 1 ^{re} série,	16	8	3	5	»
» 2 ^e série,	8	5	1	2	»
Anvers,	7	5	»	2	»
Hainaut,	10	9	1	»	»
Flandre orientale,	13	13	»	»	»
Flandre occidentale,	9	9	»	»	»
Liège et Limbourg 1 ^{re} série,	16	11	3	2	»
» 2 ^e série,	12	6	5	1	»
Namur et Luxembourg 1 ^{re} série,	8	7	1	»	»
» 2 ^e série,	6	2	3	1	»
Total,	103	73	17	13	»

Examen supplémentaire pour les gradués en lettres :

	Inscrits.	Admis.	Ajournés.	Refusés.	Absents.
Brabant,	6	3	»	3	»
Anvers et Hainaut,	3	3	»	»	»
Flandre orientale,	1	1	»	»	»
Flandre occidentale,	1	1	»	»	»
Liège et Limbourg,	3	2	1	»	»
Namur et Luxembourg,	»	»	»	»	»
Total,	14	10	1	3	»

Examen supplémentaire pour la pharmacie et le notariat :

	Inscrits.	Admis.	Ajournés.	Refusés.	Absents.
Brabant,	7	3	»	3	1
Anvers et Hainaut,	4	3	1	»	»
Flandre orientale,	2	2	»	»	»
Flandre occidentale,	»	»	»	»	»
Liège et Limbourg,	10	5	2	1	2
Namur et Luxembourg,	3	2	1	»	»
Total,	26	15	4	4	3

Examen complémentaire sur la géométrie à trois dimensions :

	Inscrits.	Admis.	Ajournés.	Refusés.	Absents.
Brabant,	4	3	»	1	»
Anvers et Hainaut,	1	1	»	»	»
Flandre orientale,	»	»	»	»	»
Flandre occidentale,	»	»	»	»	»
Liège et Limbourg,	1	1	»	»	»
Namur et Luxembourg,	3	3	»	»	»
Total,	9	8	»	1	»

MATIÈRES DES EXAMENS ÉCRITS.

EXAMEN DE GRADUÉ EN LETTRES.

Nous indiquons, comme d'habitude, les sujets des compositions sans donner les arguments dont la plupart étaient accompagnés.

Composition latine.

Un sage vieillard prouve à de jeunes Belges belliqueux qu'un pays peut être grand par les arts de la paix et qu'il ne faut prendre les armes que lorsqu'on est attaqué.

Q. Fabius Ambustus demande aux Gaulois de ne pas faire la guerre à Clusium (Tite-Live V, 35).

Atticus cherche à consoler Cicéron exilé.

Un vieillard aux habitants de Gabies, pour les dissuader de confier à Sextus Tarquin le commandement de leurs troupes.

Alexandre à son armée au moment où il va s'embarquer avec elle pour l'Asie.

Discours de Cicéron au sénat et au peuple qui l'entoure, au moment de son départ pour l'exil.

L'armée d'Annibal amollie à Capoue demandant à retourner à Carthage, le général l'exhorte à continuer la guerre contre les Romains.

Ambiorix aux Éburons avant d'attaquer les Romains.

Après la bataille de Platée, Xerxès proposa la paix aux Athéniens et leur promit l'empire de la Grèce. Aristide leur conseille de ne pas accepter ces conditions.

Labor improbus omnia vincit.

Quid non mortalia pectora cogis, auri sacra fames !

Composition française, flamande ou allemande.

François I^{er} prouve à ses courtisans que son honneur et son intérêt s'opposent à l'arrestation de Charles-Quint traversant la France pour se rendre à Gand.

Discours de l'archiduc Albert aux États des provinces belges : Après la conclusion de la trêve de 1609 il s'appliquera à guérir les maux de la guerre.

Philippe le Bel permet à son prisonnier Gui de Dampierre de venir en Flandre proposer des conditions de paix ; s'il échoue, il doit reprendre ses fers. Gui combat ces propositions comme étant trop onéreuses pour la Flandre et opposées à la gloire de son peuple.

Boileau à Louis XIV en faveur du grand Corneille, qui, vieux et malade, languit dans la misère.

La ville de Gand a élevé naguère une statue à son grand citoyen, Jacques d'Artevelde. Faire un discours pour l'inauguration de cette statue.

Philippe d'Artevelde aux cinq mille Gantois, avant d'attaquer Louis de Male aux portes de Bruges.

Charlemagne aux grands de son empire pour les stimuler à cultiver les sciences et les lettres et à propager l'instruction.

Éloge des sœurs de charité qu'on a vues naguère se transporter à Alexandrie pour y secourir, alors que parents et amis prenaient la fuite, les populations décimées par le choléra.

Un noble Gantois supplie Charles-Quint de pardonner aux habitants de Gand leur révolte.

Les Phocéens, dans la personne de leur chef, demandent un asyle aux Gaulois (fondation de Marseille).

Witikind à Charlemagne, pour lui promettre de garder désormais la foi jurée et d'observer la religion du vainqueur.

Traduction du latin en français.

Tite-Live, XXIX, 28 jusqu'à *exercitui esse*.

Suétone, *Auguste* ch. 51.

Quinte-Curce, IV, 3.

Cicéron, *De officiis* III, 22.

Cicéron, *De officiis* I, 29 jusqu'au n° 103.

Tacite, *Annales* XIV, 5 jusqu'à *verum Acerronia*.

Tacite, *Dial. de oratoribus*, chap. I jusqu'à la dernière phrase exclusivement.

Cicéron, *Pro Fonteio* : péroraison (ch. 17) depuis *Tendit ad vos virgo Vestalis*.

Id. *De Republica* II, 3 depuis *Urbes maritimæ non solum multis periculis oppositæ* et ch. 4 depuis *Jam qui incolunt eas urbes* jusqu'à *cultum reliquerant*.

Cicéron, *De officiis* II, 13 depuis *sed expositis* jusqu'à *sperent fore*.

Tite-Live XXXIX, 46 et 47 depuis *ex quo fama* jusqu'à *permiserunt*.

Traduction du grec en français.

Plutarque, *Romulus* ch. 19, discours des Sabines.

Isocrate, *Panathenæicus* ch. 4 jusqu'à *δυσάρεστον*.

Lucien, *Piscator* ch. 36.

Plutarque, *Alexandre* ch. 31.

Xénophon, *Memorabilia* II, 2 § 1 — 3.

Id. *Oeconomicus*, ch. 5.

Plutarque, *Moralia* : *Sur la fortune d'Alexandre* ch. I depuis *διεφυγεν* jusqu'à *καὶ τοῦναντίον*.

Plutarque, *Alexandre* ch. 59 jusqu'à *προέπιεν*.

Lucien, *Verae historiae* II, 20 depuis *προσελθὼν ἐγὼ* jusqu'à *ψυχρολογίαν*.

Plutarque, *Comparatio Lycurgi cum Numa*, ch. 2 jusqu'à *μεταβολαῖς*.

EXAMEN PRÉALABLE A CEUX DE CANDIDAT NOTAIRE ET DE CANDIDAT EN PHARMACIE.

Rédaction française.

Lettre d'un père à un fils qui néglige ses études.

L'amour de la patrie.

Un père de famille voulant détourner son fils du projet d'aller chercher fortune dans les pays lointains au delà des mers, lui énumère les maux qu'il a soufferts à la suite d'un naufrage.

Utilité de la lecture : ce qu'on doit lire, comment il faut lire ; le but qu'il faut se proposer dans la lecture.

Reproches d'un père à son fils ingrat.

Un village est surpris, pendant la nuit, par une inondation. Description de la tempête et des suites de la catastrophe.

Lettre d'un jeune homme à un ami pour l'engager à bien étudier à l'université.

Lettre d'un jeune homme à un ami pour lui communiquer ses impressions reçues à la vue d'un port de mer.

Traduction du latin en français.

Aulu-Gelle XVIII, 15.

Id. XI, 8.

Cicéron, *De officiis*, III, 1.

Quinte-Curce, VII, 6.

Justin, XIX, 1 n^o 1 — 12.

De bello Africano, ch. 88 jusqu'à *sepultura afficiunt*.

Aulu-Gelle XIX, 1 § 4 — 10.

Justin XI, 15 jusqu'à *se tertio pugnare*.

Valère Maxime VII, 4 depuis *omnibus militaribus copitis* jusqu'à *invasurum Fidenatium terga*.

ANALYSES ET COMPTES-RENDUS.

NOUVELLE CHRESTOMATHIE LATINE par LOUIS BRANQUART, professeur à l'athénée royal de Bruxelles. Ouvrage autorisé par le conseil de perfectionnement de l'enseignement moyen. 4^{me} Édition, revue et corrigée. Gand, Lebrun-Devigne 1865. 1 vol. in-8^o de 166 pp.

COURS DE THÈMES D'IMITATION SUR LA CHRESTOMATHIE LATINE, à l'usage des élèves de sixième, par LOUIS BRANQUART, etc. Première partie. Même éditeur. 1 vol. in-8^o de XIV et 45 pp.

Cours de thèmes d'imitation, etc. PRÉFACE. Brochure de 26 pp. in-8^o.

En composant sa Chrestomathie latine, M. L. Branquart a eu pour but d'imprimer profondément les déclinaisons et les conjugaisons dans la mémoire des commençants, de faire marcher de front l'étude des formes et celle des principes de la syntaxe, de donner à l'élève la *copia verborum*, enfin de contribuer à son éducation morale et à son développement intellectuel, en écartant, autant que possible, les phrases banales n'offrant aucun aliment à l'esprit ou au cœur. Le succès obtenu par le livre, qui en est aujourd'hui à sa quatrième édition, prouve que l'auteur a atteint son but. N'ayant pas sous les yeux l'édition précédente, nous ne pouvons signaler les corrections de détail apportées par M. Branquart à l'édition nouvelle; voici un changement qu'il annonce lui-même : « Les notes, dit-il, qui se trouvaient dans le corps de l'ouvrage, ont été, à la demande de plusieurs professeurs, reportées dans le vocabulaire. » Tel qu'il est, ce vocabulaire suffit amplement aux élèves de sixième; nous avons cependant trouvé quelques légères incorrections dans les pages que nous avons parcourues. Ainsi, dans la première colonne, il y a deux fautes d'impression : *Abderae* pour *Abdera*, *aboluntur* pour *abolerunt*; le sens premier de *acer* n'étant pas *fort* mais *aigu*, c'est le dernier qui devrait se trouver en avant; *Aegos* tout court n'est pas le nom d'un fleuve; *altare* n'est pas usité au singulier en bon latin.

Afin de rendre encore plus utile l'emploi de sa chrestomathie et pour faire gagner du temps aux professeurs par la suppression de nombreuses dictées, M. Branquart vient de publier un cours de thèmes d'imitation sur tous les paragraphes de son livre. Ce cours comprend une série de phrases analogues à celles de la chrestomathie et ne contenant que des mots du texte latin. L'auteur s'est attaché à ce que chacune d'elles présentât quelque intérêt et apprît quelque chose à l'élève en dehors de la grammaire.

Dans la préface qui précède ce cours, M. Branquart donne des indications sur la manière de multiplier les exercices d'imitation et sur la méthode à suivre dans l'emploi de la chrestomathie. Il appuie surtout sur la nécessité d'étudier simultanément la lexicographie et les principes de la syntaxe; cette méthode est excellente et nous la croyons du reste généralement admise. On pourrait même aller plus loin sous ce rapport que ne le demande l'auteur : il désire qu'on enseigne d'abord les cinq déclinaisons régulières, puis le présent de l'indicatif des quatre conjugaisons régulières, puis la déclinaison des adjectifs. Or il y aurait moyen de commencer encore plus tôt l'exercice du thème et de la version, en suivant, dans les leçons, l'ordre suivant : première et seconde déclinaison des substantifs et des adjectifs (*bonus* se déclinant comme *dominus*, *bona* comme *rosa* etc., l'étude de l'adjectif n'offre aucune difficulté); verbe *sum*; accord du substantif avec l'adjectif; présent de l'indicatif des quatre conjugaisons; emploi principaux des cas. Il importe surtout que l'élève apprenne le plus tôt possible à quoi servent les cas, et pour cela il n'est pas nécessaire qu'il sache toutes les déclinaisons.

Une préface plus étendue, destinée exclusivement aux professeurs, a été brochée à part. Elle contient, outre les observations dont nous avons parlé plus haut, des conseils sur les autres travaux de la classe, sur les leçons, les devoirs, l'explication des auteurs, l'analyse, etc. Les professeurs les liront avec intérêt et avec fruit.

ATLAS DE GÉOGRAPHIE HISTORIQUE par J. MOELLER, professeur à l'université de Louvain. Un volume in-folio, renfermant 18 cartes, adaptées aux cours d'histoire du même auteur. Bruxelles, C. Callewaert frères. Prix : rel. 4 fr. par 15/12, 3-50.

L'étude de la géographie historique est un complément indispensable de l'étude de l'histoire : il est de la plus grande utilité, nous dirons presque d'une nécessité absolue, que l'élève étudiant un ouvrage historique comme les Commentaires de César ou l'Anabase de Xénophon, ait sous les yeux une carte du théâtre des événements. Les cartes ne sont pas moins nécessaires dans le cours spécial d'histoire; aussi le regretté M. Moeller, dont les manuels sont si répandus, a cru répondre à un besoin réel en faisant dresser, sous sa direction, un atlas de géographie historique adapté à son cours d'histoire générale. Profitant des meilleurs travaux qui avaient paru sur la matière en Allemagne et en France, il s'est attaché à réunir tout ce qui pouvait être utile à l'enseignement, à éviter l'insuffisance des uns et la surcharge des autres, à être complet sans cesser d'être clair.

Voici la table des cartes contenues dans l'atlas. 1 Tableau des migrations primitives. 2 et 3 La Chine et l'Inde. 4 et 5 L'Égypte et la Palestine. 6 La grande monarchie asiatique. 7 et 8 La Phénicie et l'Asie-Mineure. 9 La monarchie des

Perses. 10 La Grèce ancienne. 11 La Grèce et l'Orient. 12 L'empire d'Alexandre-le-Grand et les monarchies de ses successeurs. 13 L'Italie ancienne. 14 Rome et l'Occident. 15 L'empire romain. 16 L'Europe centrale et septentrionale. 17 L'empire carolingien et l'Occident. 18 Le khalifat arabe et l'Orient. 19 L'Occident et l'Orient durant les croisades. 20 Les États de la fin du moyen âge. 21 L'ancien et le nouveau Monde dans les temps modernes.

CONSEILS PRATIQUES POUR LA COMPOSITION DU THÈME GREC, avec quelques modèles de thèmes, par FRÉD. DÜBNER. Paris, L. Hachette 1865. 1 vol. in-8° de 60 pp.

Ce petit traité réunit un certain nombre d'articles qui ont paru en 1859 dans la Revue de l'instruction publique publiée à Paris par M. Hachette. Ils renferment, outre une série de thèmes donnés à des examens d'agrégation ou de licence, la traduction grecque de ces thèmes, des observations sur la manière de traduire et des conseils pratiques. Les sujets sont tirés des grands prosateurs français et offrent par là des difficultés presque insurmontables, même aux plus habiles, si on veut que la traduction grecque montre, dans sa forme, un reflet du mérite littéraire de l'original. « Il serait incomparablement plus facile, dit M. Dübner, de faire une petite composition *libre* sur un sujet donné..... mais l'Université a préféré rendre l'épreuve plus difficile, et ce n'est certes pas nous qui nous en plairons; bien au contraire, nous espérons démontrer que l'exercice ainsi conçu exige une étude et même une critique du morceau français, qui rend cet exercice aussi utile pour la connaissance intime de la langue maternelle que pour celle du grec. » La vérité de cette observation ressort réellement de l'écrit de l'auteur; elle contribue à prouver l'inanité des critiques élevées contre l'utilité des thèmes grecs.

Les conseils donnés pour la traduction du thème grec s'appliquent pour la plupart aussi au thème latin; voici comment le savant helléniste résume lui-même plusieurs d'entre eux. « 1° Observer, par l'étude attentive de la version, les différences qui existent entre le grec et le français sous le rapport des formes de phrase, de la manière de présenter et de disposer les idées, en un mot, des habitudes du style;

« 2° Étudier, en vue de cela, le morceau français avant d'écrire le premier mot du thème; rechercher jusqu'à quel point il se prête à une traduction à peu près littérale; transformer toutes les parties qui ne répondent pas à ce qu'exige le style grec;

« 3° Ces transformations, ainsi que les liaisons, très-fréquemment sous-entendues en français, toujours exprimées en grec, ne peuvent être trouvées par le candidat que s'il *approfondit* la pensée de l'auteur français plus soigneusement que tout lecteur ordinaire;

« 4° De cet examen préliminaire, et des changements dont il indique la nécessité ou l'à-propos, ressort un texte français qui se rapproche de la forme antique: ce n'est que *sur ce texte refait* par écrit ou mentalement que le candidat doit commencer à écrire son thème; dès lors il travaillera plus facilement et plus sûrement, de même que le peintre après avoir fait son ébauche. Pendant ce travail il doit avoir présentes à l'esprit les grandes ressources que la langue grecque lui offre pour enchaîner et pour grouper les idées toujours avec la convenance la plus

parfaite. Pour ne citer que ce qui nous manque à peu près en français, voici les moyens et ressorts mis à sa disposition : l'inversion ou la faculté de placer les mots et les membres de phrase selon leur importance respective et d'arriver en même temps à une période nombreuse et bien proportionnée avec plus de facilité que dans une langue où souvent un usage étroit fixe l'ordre des mots ; le grand nombre de conjonctions et de particules ; la quantité de participes, que nous avons déjà rappelée ; le genre neutre, dont la portée incalculable sur la forme du discours mériterait un exposé à part ; la faculté, on pourrait dire illimitée, de former des mots composés. Souvent cinq ou six mots français peuvent se rendre par un seul en grec, au grand avantage de la tournure ; souvent aussi les verbes composés, dont la proportion, du français au grec, est peut-être de un à cinquante, apportent au style des nuances délicates et pittoresques dont nous sommes aujourd'hui habitués à nous passer. »

L'on voit par cet extrait l'intérêt que présente cet écrit de M. Dübner pour tous ceux qui s'occupent de thèmes grecs ou latins ; comme les autres ouvrages de l'auteur il contribuera au progrès des bonnes études.

DES MÉTHODES DANS LES SCIENCES DE RAISONNEMENT par J. M. C. DUHAMEL, *membre de l'Institut, professeur à l'école polytechnique, etc.* Un vol. in-8°, de 96 pages ; Paris 1865, Gauthier-Villars, prix 2-50 fr.

A la lecture de la première page de ce livre on se rappelle involontairement M. de Freycinet, qui commence son excellent traité de mécanique rationnelle par dire qu'il n'a jamais rien compris en mécanique. M. Duhamel dit à peu près la même chose. « Les cours que j'avais suivis, dit-il, avant mon entrée à l'école « polytechnique, m'avaient laissé quelques obscurités dans l'esprit, les cours « plus élevés de l'école ne les éclaircissent point et en firent naître de nouvelles. « Quoique ces difficultés ne parussent point inquiéter autant que moi la plupart « de mes condisciples, je reconnaissais facilement qu'ils ne pouvaient pas les « lever quand elles leur étaient proposées et que sur ces points l'enseignement « manquait au moins de précision, et quelque fois peut être de franchise. »

Combien de professeurs ne pourraient pas dire la même chose ? Combien n'ont pas dû, comme M. Duhamel, commencer par lever par eux-mêmes, quand cela était possible, toutes les difficultés qu'ils rencontraient, afin de rendre ensuite l'exposition assez claire et assez rigoureuse pour que ces difficultés ne se représentaient pas à l'esprit de leurs élèves ?

Il eût été à désirer, qu'au lieu de propager ses idées dans des leçons orales, M. Duhamel composât un cours élémentaire complet, *indépendamment de toutes considérations d'examens et de programmes officiels*, car c'est dans les éléments que se présentent les difficultés qu'il importait tant de faire disparaître. C'est pour y suppléer en partie qu'il publie aujourd'hui son ouvrage ; et il aura déjà fait chose très-utile, en présentant avec le développement qu'elles comportent, les théories générales sur lesquelles il est à craindre que les élèves ne prennent des idées fausses ou du moins obscures.

Lorsqu'on s'occupe des méthodes relatives aux diverses questions générales que présente le développement des sciences mathématiques, on est conduit naturellement à l'étude de ces mêmes méthodes dans toutes les sciences de raison-

nement, quelle que soit la nature des choses dont elles traitent. La question devient alors du ressort de la logique pure, et constituerait même la logique tout entière si on la définissait l'*art de raisonner*, et qu'on en écartât toute dissertation sur l'âme et sur l'origine des idées; aussi la première partie de l'ouvrage qui paraît aujourd'hui traite-t-elle du raisonnement et des méthodes générales à suivre pour la résolution des questions qui peuvent se présenter dans toutes les sciences où l'on part de notions admises comme évidentes, et de principes regardés comme certains.

Elle diffère beaucoup des logiques publiées jusqu'à ce jour. De toutes celles-ci, la plus célèbre et aussi la plus ancienne est celle d'Aristote, qui pendant des siècles a servi de base à l'enseignement de la logique. C'est à Euler qu'on doit une exposition claire et rigoureuse de tous les ingénieux théorèmes établis par ce grand homme. Mais malgré cet hommage rendu par un illustre géomètre au créateur de la logique, malgré la simplicité qu'il a fait acquérir à ces démonstrations, M. Duhamel ne croit pas qu'il faille rester dans les anciens errements et repousse hardiment les doctrines d'Aristote et celles de tous ses imitateurs. C'est qu'Aristote, disciple de Platon, ne recherchant que les moyens de prévenir les fausses déductions pour parvenir, soit à la démonstration de la proposition énoncée, soit à la solution de la question proposée, ne s'occupe pas du tout de la méthode analytique inventée par son maître, méthode qu'il aurait dû reconnaître applicable non-seulement aux mathématiques, mais à la résolution de toutes les questions de raisonnement dont on possède les données certaines. Il ne la mentionne même pas.

Malheureusement les philosophes qui ont succédé aux Grecs, ont négligé l'étude des sciences mathématiques. Platon, qui avait écrit sur les murs de son école : *Que nul n'entre ici s'il n'est géomètre*, voyait, dans la *déduction*, la même opération de l'esprit quelle que fut la nature des données; et la méthode analytique, dont il est regardé comme l'inventeur, était destinée à la résolution de toutes les questions de raisonnement. Mais comme les données primitives qui sont la base des sciences mathématiques sont plus simples et plus claires que dans toute autre branche des connaissances humaines, on ne risque pas de s'égarer dans ces sciences, quelque loin qu'on pousse les déductions. Elles offrent donc la meilleure application des méthodes de démonstration et de recherche et c'est pour cela que Platon regardait comme indigne de prendre part aux discussions philosophiques celui qui ne s'y était pas préparé par l'étude approfondie de la géométrie.

Les choses ont bien changé après lui. La séparation de la science et de la philosophie est devenue de plus en plus marquée. Les géomètres ont conservé leurs méthodes; les philosophes ne les ont plus connues. L'analyse de Platon s'est appelée l'analyse des géomètres, comme si la nature du raisonnement variait avec la matière; l'analyse des logiciens purs est devenue une simple décomposition d'un tout en ses parties. Ils ne la considéraient pas encore autrement aujourd'hui. Condillac l'a ainsi définie et n'a pas encore été contredit; et ce qu'il y a de plus singulier il a été jusqu'à croire que cette analyse était celle des géomètres.

M. Duhamel explique très-clairement ce que c'est qu'une *analyse*, ce que c'est

que la *synthèse*. Il ne reconnaît qu'une seule analyse, qu'une seule synthèse. La déduction, pour lui, est la même opération de l'esprit et doit être dirigée de la même manière, qu'elle s'applique à des quantités géométriques, à des nombres, ou à toute autre espèce de choses. Cette première partie de son ouvrage sera donc très-utile, non pas seulement à ceux qui cultivent les sciences mathématiques mais à tous ceux qui veulent étudier les procédés que l'esprit humain doit employer pour la résolution des questions de raisonnement, quelle que soit la nature des objets auxquels il s'applique.

L'auteur entre dans de grandes considérations sur le caractère distinctif des méthodes analytiques et des méthodes synthétiques. Nous ne reproduirons pas ici les diverses opinions des auteurs sur la nature et le contraste de ces deux opérations de l'esprit; car il est clair que ces sortes de questions ne sont pas de la nature de celles qui peuvent se trancher par une démonstration mathématique. Pour notre part nous n'hésitons pas à nous ranger du côté de M. Duhamel, laissant aux logiciens géomètres à juger s'il a ajouté quelque chose aux méthodes des anciens en leur donnant plus de rigueur et de précision.

J. MISTER.

ACTES OFFICIELS.

Par arrêtés royaux du 8 septembre, sont nommés dans l'Ordre de Léopold :

Officiers : les sieurs *Van Coetsem*, professeur émérite à la faculté de médecine de l'université de Gand, pour les bons et utiles services qu'il a rendus au pays dans sa longue carrière professorale; *Nypels*, professeur ordinaire à la faculté de droit de l'université de Liège, pour les bons et utiles services qu'il rend à l'enseignement supérieur; *Vinçotte*, pour les bons et utiles services qu'il rend au pays, en qualité d'inspecteur de l'enseignement moyen.

Chevaliers : les sieurs *Fraeys*, professeur ordinaire à la faculté de médecine de l'université de Gand; *Burggraff*, professeur ordinaire à la faculté de philosophie et lettres de l'université de Liège, auteur d'un ouvrage intitulé : *Grammaire générale ou exposition raisonnée des éléments du langage*; *Oulif*, professeur ordinaire à la faculté de droit de l'université de Bruxelles; *Smolders*, professeur ordinaire à la faculté de droit de l'université de Louvain, pour les bons et utiles services qu'ils rendent dans l'enseignement supérieur;

Les sieurs *Schäfer*, professeur d'allemand à l'athénée d'Anvers; *Graff*, professeur de physique, de chimie et d'histoire naturelle, à l'athénée de Bruges; *Hins*, préfet des études du collège communal de Virton, directeur de l'école moyenne; *Castaigne*, directeur de l'école moyenne de Soignies, pour leurs bons et utiles services;

Les sieurs *Ghinijonet*, inspecteur de l'enseignement primaire pour la province de Liège; *Kleyer*, inspecteur de l'enseignement primaire pour la province de Namur; *Davreux*, inspecteur ecclésiastique de l'enseignement primaire pour la province de Luxembourg; *Van Puyfelicx*, inspecteur cantonal de l'enseignement primaire pour le septième ressort de la province de Namur, pour services rendus à l'instruction publique;

Les sieurs abbé *Boulaers*, professeur de religion et de morale à l'école nor-

male de Nivelles (59 ans d'âge et 21 ans de services); *Simons*, professeur de mathématiques à l'école normale de Lierre (66 ans d'âge et 49 années de services); *Massy*, instituteur communal à Droogenbosch (77 ans d'âge et 53 ans de services); *Campion*, instituteur communal à Bruxelles (54 ans d'âge et 21 ans de services); *Vlaene*, instituteur communal à Meulebeke (57 ans d'âge et 39 ans de services); *Devogelaere*, instituteur communal à Somergem (54 ans d'âge et 22 ans de services); *Soupart*, instituteur communal à Arquennes (59 ans d'âge et 41 ans de services); *Cantinciaux*, instituteur communal à Sars-la-Buyère (42 ans d'âge et 22 ans de services); *Davignon*, instituteur communal à Vaux-et-Borsel (48 ans d'âge et 32 ans de services); *Cajot*, instituteur communal à Liège (47 ans d'âge et 30 ans de services); *Peeters*, instituteur communal à Looz (69 ans d'âge et 41 ans de services); *Simonet*, instituteur communal à Châtillon (63 ans d'âge et 45 ans de services); *Petitjean*, ancien instituteur communal à Pétigny (62 ans d'âge et 31 ans de services), pour services rendus à l'instruction publique;

Les sieurs *Tuerlinckx*, statuaire et professeur à l'Académie des beaux-arts de Malines, et *Dumon*, artiste musicien, professeur au conservatoire royal de Bruxelles.

— Le sieur *Bormans*, professeur ordinaire à la faculté de philosophie et lettres de l'université de Liège, est déclaré émérite.

— Sont acceptées les démissions des sieurs *Wezel*, professeur de mathématiques supérieures à l'athénée d'Anvers; *Taylor*, professeur d'anglais à l'athénée d'Anvers; *Laurent*, préfet des études de l'athénée de Bruxelles; *Marchand*, professeur d'histoire et de géographie à la section professionnelle du même établissement; *Héger*, professeur de la classe préparatoire à la section des humanités du même établissement; *Allewaert*, professeur de seconde latine à l'athénée de Gand; *De Saint-Moulin*, professeur de la classe préparatoire à la section des humanités du même établissement; *Leschevin*, professeur de mathématiques supérieures à l'athénée de Tournai; *Descamps*, professeur de troisième latine à l'athénée de Mons; *Lenoir*, directeur de l'école moyenne de l'État, à Mons. — Tous sont admis à faire valoir leurs droits à la pension.

Le sieur *Wezel*, est autorisé à prendre le titre de professeur honoraire de mathématiques supérieures à l'athénée royal d'Anvers.

— Le sieur *Mestreit*, est déchargé, pour motif de santé, de ses fonctions de premier régent à l'école moyenne de Visé, et admis à faire valoir ses droits à la pension.

— *École normale des humanités*. M. Roersch, docteur en philosophie et lettres, professeur de troisième latine, chargé, avec le professeur de rhétorique, de la seconde latine, à l'athénée de Bruges, est nommé maître de conférences à l'école normale des humanités à Liège.

— Sont nommés :

À l'athénée d'Anvers : professeur de mathématiques supérieures, en remplacement du sieur Wezel, le sieur *Lecoïnte*, professeur de mathématiques supérieures à l'athénée de Namur; — professeur de cinquième latine, en remplacement du sieur Rasquin, le sieur *Spanoghe*, professeur d'histoire et de géographie à l'athénée de Hasselt; — professeur de la classe préparatoire dans la section professionnelle, en remplacement du sieur Proost, décédé, le sieur *Nelis*, chargé de la même classe à titre provisoire;

A l'athénée de Bruxelles : préfet des études, en remplacement du sieur Laurent, le sieur *Alvin*, préfet des études de l'athénée de Liège ; — professeur d'histoire et de géographie, en remplacement du sieur Marchand, le sieur *Du Fief*, professeur d'histoire et de géographie à l'athénée d'Anvers ; — professeur de la classe préparatoire dans la section des humanités, en remplacement du sieur Héger, le sieur *Piré*, professeur de la classe préparatoire dans la section professionnelle ; — professeur de la classe préparatoire dans la section professionnelle, le sieur *Guénair*, surveillant ;

A l'athénée de Bruges : professeur d'allemand, le sieur *Muller*, chargé du même service à titre provisoire ;

A l'athénée de Gand : professeur de seconde latine, en remplacement du sieur Allewaert, le sieur *Merten*, professeur de quatrième latine à l'athénée de Namur ; — professeur de cinquième latine, le sieur *Nélissen*, E. chargé de la même classe à titre provisoire ; — professeur de la classe préparatoire dans la section des humanités, en remplacement du sieur De Saint-Moulin, sieur *Nélissen*, J. professeur de la classe préparatoire dans la section professionnelle ; — surveillant à titre provisoire, en remplacement du sieur Wynands, démissionnaire, le sieur *De Bremascker*, candidat en sciences naturelles ;

A l'athénée de Mons : professeur de troisième latine, en remplacement du sieur Descamps, le sieur *Rasquin*, professeur de cinquième latine à l'athénée d'Anvers ; — professeur de cinquième latine, en remplacement du sieur Hallet, le sieur *Jopken*, professeur de sixième latine ; — professeur de sixième latine, le sieur *Vieuwjean*, surveillant à l'athénée de Tournai ;

A l'athénée de Tournai : professeur de mathématiques supérieures, en remplacement du sieur Leschevin, le sieur *Bourquin*, professeur de mathématiques supérieures à l'athénée d'Arlon ; — professeur d'histoire et de géographie, en remplacement du sieur Lequarré, le sieur *Hallet*, professeur de cinquième latine à l'athénée de Mons ;

A l'athénée de Liège : préfet des études, en remplacement du sieur Alvin, le sieur *Gérard*, professeur d'histoire et de géographie ; — professeur d'histoire et de géographie, le sieur *Lequarré*, titulaire de la même chaire à l'athénée de Tournai ;

A l'athénée de Hasselt, professeur de cinquième latine, en remplacement du sieur Meyer, le sieur *Rodberg*, professeur de sixième latine ; — professeur de sixième latine, le sieur *Meurice*, surveillant à l'athénée de Mons ;

A l'athénée d'Arlon : professeur de mathématiques supérieures, en remplacement du sieur Bourquin, le sieur *Neuberg*, professeur agrégé de l'enseignement moyen du degré supérieur, pour les sciences ; — professeur de flamand, le sieur *Schretter*, surveillant, chargé du même cours à titre provisoire ;

A l'athénée de Namur : professeur de quatrième latine, en remplacement du sieur Merten, le sieur *Stellings*, professeur de cinquième latine ; — professeur de cinquième latine, le sieur *Defossé*, professeur de sixième latine ; — professeur de sixième latine, le sieur *Gouder de Beauregard*, surveillant à l'athénée de Bruges ; — professeur de mathématiques supérieures, en remplacement du sieur Lecoite, le sieur *Boset*, préfet des études et professeur de mathématiques au collège communal d'Ypres ; — professeur de flamand, en remplacement du sieur

Knibbeler, le sieur *Roozes*, muni du diplôme de capacité pour l'enseignement de la langue flamande;

A l'école moyenne d'Anvers : second régent, le sieur *Fontaine*, chargé des mêmes fonctions à titre provisoire;

A l'école moyenne de Malines : troisième régent, en remplacement du sieur Delcroix, le sieur *Van Poppel*, instituteur à l'école moyenne de Hal;

A l'école moyenne de Diest : second régent, en remplacement du sieur Arkesteijn, démissionnaire, le sieur *Moureau*, troisième régent;

A l'école moyenne de Hal : instituteur, en remplacement du sieur Van Poppel, le sieur *De Geynst*, professeur agrégé;

A l'école moyenne de Bruges : quatrième régent, le sieur *Van Keirsbilck*, chargé des mêmes fonctions à titre provisoire; — premier instituteur dédoublant, le sieur *De Ceuninck*, deuxième instituteur; — deuxième instituteur, le sieur *Eeckhout*, titulaire des mêmes fonctions à l'école moyenne de Louvain;

A l'école moyenne de Furnes : deuxième instituteur, en remplacement du sieur Ghyselen, le sieur *Linters*, élève diplômé de l'école normale de Saint-Trond;

A l'école moyenne de Nieuport : second régent, le sieur *Keersmaekers*, chargé des mêmes fonctions à titre provisoire; — instituteur, en remplacement du sieur Gera, le sieur *Ghyselen*, deuxième instituteur à l'école moyenne de Furnes;

A l'école moyenne d'Ypres : directeur, en remplacement du sieur Boset, le sieur *Van Heugen*, professeur de mathématiques supérieures au collège communal de Charleroi;

A l'école moyenne d'Alost : premier régent, en remplacement du sieur Lagarde, décédé, le sieur *Mertens*, second régent; — second régent, le sieur *Marchandise*, premier régent à l'école moyenne de Rœulx; — premier instituteur, en remplacement du sieur Lansens, décédé, le sieur *Verhaeghe*, deuxième instituteur; — deuxième instituteur, le sieur *De Luyck*, chargé du même service à titre provisoire;

A l'école moyenne d'Ath : premier instituteur, en remplacement du sieur Marchal, le sieur *Colin*, premier instituteur à l'école moyenne de Visé;

A l'école moyenne de Beaumont : assistant, en remplacement du sieur Plon, le sieur *Boullienne*, professeur agrégé;

A l'école moyenne de Mons : directeur, en remplacement du sieur Lenoir, le sieur *Parez*, premier régent; — premier régent, le sieur *Detaïle*, troisième régent; — troisième régent, le sieur *Delcroix*, troisième régent à l'école moyenne de Malines;

A l'école moyenne de Gosselies : premier régent, en remplacement du sieur Métard, le sieur *Wéry*, second régent; — second régent, le sieur *Colinge*, troisième régent; — troisième régent, chargé de l'enseignement des sciences, le sieur *Plon*, assistant à l'école moyenne de Beaumont; — régent, chargé de l'enseignement de langues vivantes, le sieur *Schoofs*, chargé du même service à titre provisoire; — premier instituteur, en remplacement du sieur Cogniaux, le sieur *Balasse*, deuxième instituteur; — deuxième instituteur, le sieur *Nélis*, assistant à l'école moyenne de Stavelot;

A l'école moyenne de Rœulx : premier régent, en remplacement du sieur Marchandise, le sieur *Rolet*, second régent; — second régent, le sieur *Fievez*, assistant à l'école moyenne d'Andenne;

A l'école moyenne de Huy : surveillant, en remplacement du sieur Willame, le sieur *Schreurs*, élève diplômé de l'école normale de Nivelles;

A l'école moyenne de Limbourg : premier régent, le sieur *Philippe*, second régent; — second régent, le sieur *Sterck*, deuxième instituteur à l'école moyenne de Wavre;

A l'école moyenne de Stavelot : directeur, en remplacement du sieur Bergeron, le sieur *Mélard*, premier régent à l'école moyenne de Gosselies; — instituteur, en remplacement du sieur Gillot, le sieur *Gilmont*, professeur agrégé; — assistant, en remplacement du sieur Nélis, le sieur *Lenoir*, professeur agrégé;

A l'école moyenne de Visé : directeur, en remplacement du sieur De Condé, le sieur *Bergeron*, directeur de l'école moyenne de Stavelot; — premier régent, en remplacement du sieur Mestreit, démissionnaire, le sieur *Tilman*, second régent; — second régent, le sieur *Desonay*, troisième régent; — troisième régent, le sieur *Marchal*, premier instituteur à l'école moyenne d'Ath; — premier instituteur, en remplacement de sieur Colin, le sieur *Crevecœur*, deuxième instituteur dédoublant; — deuxième instituteur dédoublant, le sieur *Gérard*, professeur agrégé;

A l'école moyenne de Saint-Hubert : instituteur, le sieur *Gillet*, chargé des mêmes fonctions à titre provisoire;

A l'école moyenne de Virton : premier régent, en remplacement du sieur Bodson, décédé, le sieur *Poncin*, second régent; — second régent, le sieur *Goetz*, troisième régent;

A l'école moyenne de Philippeville : second régent, le sieur *Cogniaux*, premier instituteur à l'école moyenne de Gosselies;

A l'école moyenne d'Andenne : assistant, en remplacement du sieur Fievez, le sieur *Bertiau*, professeur agrégé;

A l'école moyenne de Couvin : maîtres de dessin, en partage, les sieurs *Golard* et *De Geynst*, respectivement premier et troisième régent; — maître de musique, en remplacement du sieur Courthoux, le sieur *Levoz*, directeur; — maître de gymnastique, en remplacement du sieur Courthoux, le sieur *Boullienne*, second régent; — deuxième instituteur, en remplacement du sieur Courthoux, le sieur *Lempereur*, élève diplômé de l'école normale de Virton.

— *Caisse centrale de prévoyance*. Un arrêté royal du 17 août modifie comme suit les statuts organiques de la caisse centrale de prévoyance des instituteurs et professeurs urbains, approuvés par arrêté du 18 décembre 1855;

Art. 1^{er}. Le n° 1 de l'art. 29 des statuts est modifié de la manière suivante :

« Ont droit à la pension : 1° Les participants âgés de 55 ans, dont 30 ans consacrés à l'enseignement public. »

Art. 2. Les diplômes ci-après seront comptés dans la liquidation de la pension :

Pour 4/60^{es} : le diplôme de professeur agrégé de l'enseignement moyen du degré supérieur; le diplôme de docteur en philosophie et lettres; le diplôme de docteur en sciences physiques et mathématiques et le diplôme de docteur en sciences naturelles;

Pour 2/60^{es} : le diplôme de capacité pour l'enseignement des langues vivantes; le diplôme de professeur agrégé de l'enseignement moyen du degré inférieur et le diplôme d'instituteur primaire;

Chaque titulaire ne pourra se prévaloir que du diplôme relatif aux fonctions qu'il remplissait au moment de la mise à la retraite.

Par mesure transitoire, les diplômes de candidat en philosophie et lettres et de candidat en sciences préparatoires au doctorat dans les mêmes facultés, seront également comptés pour deux soixantièmes aux professeurs des collèges et des écoles moyennes qui ne possèdent point le diplôme de docteur ou celui de professeur agrégé, et dont l'entrée en fonctions a précédé la mise en vigueur définitive de la loi du 1^{er} juin 1850.

Les retenues du chef des diplômes portent sur le premier traitement dont le participant jouit après la délivrance du diplôme.

L'intention de profiter des avantages attachés au diplôme devra être exprimée par une déclaration adressée au ministère de l'intérieur, dans un délai de trois mois, qui prendra cours :

Pour les participants actuels, munis d'un diplôme, à partir de la date du présent arrêté ;

Pour les participants qui obtiendront à l'avenir un diplôme, à partir de la date du diplôme ;

Pour les titulaires diplômés qui viendront ultérieurement participer à la caisse, à partir de la date de leur nomination.

Art. 3. Auront droit à la pension, la veuve et les orphelins dont le mari ou le père s'est trouvé dans les circonstances prévues par le § 2 de l'art. 39 de Notre arrêté du 18 décembre 1855.

Art. 4. Le § 2 de l'art. 43 dudit arrêté est remplacé par la disposition suivante :

« Les enfants d'une participante, si le père n'est pas pensionné du chef de la défunte, peuvent prétendre à une pension au même titre que les enfants d'un participant. »

Art. 5. Aucun participant ne pourra jouir simultanément, à charge de la caisse, de deux pensions, ou d'une pension et d'un traitement assujéti aux retenues au profit de la caisse.

Dans ce dernier cas, l'option du pensionnaire pour le traitement aura pour effet de suspendre la jouissance de la pension aussi longtemps qu'il touchera le traitement.

La participation à la caisse pourra continuer à raison du revenu qui a servi de base pour la liquidation de la pension, s'il est plus élevé que celui attribué aux nouvelles fonctions.

Nécrologie. — En Belgique : M. *Scheler*, père, bibliothécaire du Roi, à Bruxelles ; — M. *Arendt*, membre de l'Académie, professeur d'antiquités grecques et romaines et d'histoire politique moderne à l'université de Louvain ; — M. *Hubert-Joseph Defossé*, professeur de droit civil à l'université de Louvain.

A l'étranger : M. *Wex*, philologue distingué, directeur du gymnase de Schweirin ; — le docteur *J.-B. Hirscher*, professeur de théologie à l'université de Fribourg en Brisgau ; — le célèbre astronome M. *Encke*, ancien directeur de l'observatoire de Berlin ; — l'amiral anglais *W.-H. Smyth*, connu par ses travaux d'astronomie ; — sir *William Rowan Hamilton*, professeur d'astronomie à l'université de Dublin ; — M. le professeur *Michel-Ange Migliarini*, archéologue, conservateur des monuments antiques et des galeries royales, à Florence.

REVUE DE L'INSTRUCTION PUBLIQUE

EN BELGIQUE.

Numéro 11.

Novembre 1865.

LA CRITIQUE.

TRAITÉ INÉDIT DE CH.-B. HASE.

(Suite. — Voir la livraison d'août).

Il s'ensuit de là que des éditeurs d'ouvrages anciens ne sauraient être trop attentifs à recueillir toutes les variantes sans exception. Celles dont le vice est le plus marqué, sont ordinairement les plus précieuses; et les ténèbres qui s'y trouvent, quoique plus épaisses en apparence, fournissent souvent plus de lumières que toutes les corrections postérieures. Très-souvent, et presque toujours, un changement des plus légers dans ces leçons vous rend la pensée et les expressions d'un auteur, tandis que vous ne trouvez rien que d'arbitraire, et souvent de louche et d'absurde, dans les leçons des copistes qui sont venus dans la suite.

Je fais cette remarque à l'occasion de quelques éditions nouvelles, dans lesquelles, après avoir rapporté les variantes qui paraissent les moins défectueuses, on supprime les autres en disant : *In reliquis nihil sani*. C'est une perte que l'on ne peut s'empêcher de regretter quand on fait attention que les leçons les moins saines, en présentant comme elles font la première altération qui a été faite à un texte, sont les seules sur lesquelles on puisse faire avec quelque succès l'application des règles de critique que fournit la connaissance des diverses causes d'altération.

La certitude d'avoir recouvré une leçon primitive est, comme on l'a vu, fondée sur le rétablissement du passage altéré, par le moyen de termes qui ont un tel rapport avec ceux qui altèrent le texte, qu'on a pu aisément confondre les uns avec les autres. Lors donc qu'on propose, pour rétablir quelque passage, des mots qui n'ont aucun rapport avec ceux auxquels on les substitue, on est en général assuré de ne donner que ses propres idées; mais on l'est encore beaucoup plus, lorsqu'on ajoute ou supprime quelques termes.

Il résulte des observations précédentes que, pour travailler avec succès dans la recherche des leçons originales, il ne faut pas com-

mencer par se forger un sens dans la tête, auquel on adapte des mots qui soient propres à l'exprimer. Car avec un pareil procédé ces mots ne sauraient presque jamais avoir aucun rapport avec ceux auxquels on les substitue. *Nunquam enim potest investigari, quod non per suam viam quæritur*, dit Lactance (*Divinar. institt.* IX, 28). L'altération du sens est une suite de celle des expressions. Il faut donc s'attacher d'abord à examiner attentivement chaque mot d'un texte corrompu, pour découvrir celui dont il a pu prendre la place, à l'occasion de la ressemblance du son ou des lettres. C'est un examen qui demande quelquefois bien du temps et des peines; mais s'il se trouve accompagné d'une connaissance suffisante des diverses causes d'altération, et de celle du style de l'auteur, on a souvent la satisfaction de voir le sens le plus juste jaillir d'un changement à la fois simple et naturel, de sorte qu'on ne peut douter que la pensée et les expressions de l'auteur ne soient rendues.

Lorsque, par l'examen d'un texte corrompu, on parvient à en trouver d'autres, par le moyen desquels le sens se trouve rétabli sans employer d'autres changements que ceux qui sont fondés sur la connaissance des causes ordinaires d'altération, on a une assurance entière d'avoir recouvré la leçon primitive. Car dès qu'on sait que les copistes écrivaient quelquefois telle lettre, telle syllabe ou tel mot pour tel autre, il est évident que si l'un de ces mots détruit le sens d'un texte, ce n'est pas celui-là que l'auteur avait employé, et qu'il faut, sans hésiter, y substituer l'autre.

En latin, on sait que les lettres *a* et *u* ont la même forme dans les manuscrits du septième et du huitième siècle. On doit donc mettre une de ces lettres pour l'autre, partout où le sens l'exige. S. Augustin *De doctrina christ.* III, 7, p. 48. D. *Hæc siliqua intra dulce tectorium sonantes lapillos quatit : non est autem hominum, sed porcorum cibus*. Le sens exige *lupillos*.

Il y a un passage de Sénèque, *De beneficiis* VI, 16, auquel on serait tenté d'appliquer le mot de H. de Valois page 627, note *a*, de son édition d'Ammien Marcellin : *Ut desperatis ægris adhiberi remedia vetat Hippocrates, ita etiam a desperatis auctorum locis abstinendum esse existimo*. Sénèque dit : *Itaque medico, qui nihil amplius quam manum tangit et me inter eos quos perambulat ponit, nihil amplius deo : quia me non tanquam amicum vidit, sed tanquam imperatorem*. Pontanus, après avoir observé que ce texte a donné bien de l'exercice aux hommes les plus érudits de son

siècle et du précédent sans qu'ils aient pu trouver rien de satisfaisant, substitue *precatorem* à *imperatorem*. Peut être faudrait-il lire *impiatorem*, un objet funeste dont la présence serait capable de souiller. Le copiste confondant *r* avec *i*, comme il y a bien des exemples, lisait *impratorem* où il supposa une abréviation et mit *imperatorum*, ne connaissant peut-être pas la signification du mot *impiator*. Plaute, *Rudens* I, 3, 8, *se impiare*, se souiller, pécher. S. Augustin dit, *impiatores sæculi nostri*; S. Cyprien, *impiamenta altaris*; Minucius Félix p. 10 : *Christianos appellat profanos et impiati sæculi reos*.

On voit par ce rétablissement qu'il y a presque toujours très-peu de changements à faire dans un texte altéré pour le rendre à la pureté de son origine. Aussi l'abbé Dubos remarque-t-il dans son histoire critique de la monarchie française « qu'on adjuge ordinairement les corrections au rabais, c.-à-d. à celui qui rétablit le sens d'un auteur, en changeant le moins de lettres à son texte. »

Fin des considérations générales.

SECONDE PARTIE.

Avant que d'entreprendre la recherche des leçons que portaient dans l'origine les textes qui se trouvent aujourd'hui altérés, il est naturel qu'on commence par examiner quelle a été la source des leçons vicieuses qui en ont pris la place. C'est dans cette matière un travail préparatoire aussi indispensable, qu'il est essentiel dans la médecine de connaître les causes d'une maladie, avant que d'appliquer des remèdes. Sans cela les succès ne peuvent être que fortuits, et par conséquent extrêmement rares. Souvent même on est exposé à rendre encore plus grandes, et quelquefois incurables, les plaies des passages corrompus; et c'est de quoi l'on rencontre bien des exemples dans les copistes postérieurs qui ont entrepris de corriger les fautes de ceux qui les avaient précédés.

Pour procéder avec quelque ordre dans la recherche des causes qui ont altéré si fréquemment les ouvrages des anciens, remontons au moment où un ouvrage, grec ou latin, sortait des mains de son auteur, ou de celle du scribe à qui il l'avait dicté. Les fautes ne pouvaient être encore ni en grand nombre ni bien graves. On peut en juger par ce qui arrive aujourd'hui à un homme qui écrit lui-même, ou qui dicte sa production. Le même mot, devant être répété de suite, ne se trouvera écrit qu'une fois; ou bien il sera écrit deux fois, tan-

dis qu'il ne devait l'être qu'une. On ne trouvera guère que des fautes de cette nature, et en petite quantité.

Mais ce même ouvrage, passant entre les mains des copistes qui le transcrivent successivement, peut recevoir bien des altérations. Outre les fautes dont nous venons de parler, il peut s'en glisser de nouvelles de la même espèce, et d'autres encore dont les causes sont différentes.

Ces causes, dans les anciens manuscrits grecs et latins, sont :

1° La ressemblance qu'ont entre elles différentes lettres de l'alphabet, dont la plupart pouvaient être prises pour quelqu'autre. Différence de l'écriture d'après les différents siècles.

2° Les abréviations.

3° L'ignorance des copistes.

4° Certaines méprises ordinaires aux copistes.

5° L'identité, ou la proximité de deux mots différents.

6° L'usage de n'employer aucune sorte de ponctuation.

7° L'ancienne coutume d'écrire sans aucune distinction des mots.

8° Des explications marginales, et des avis de copistes ou de reviseurs pris pour portion du texte.

Ces différentes sources d'altération paraissent présenter le tableau de tout ce qui a fait défigurer en tant d'endroits les ouvrages des anciens écrivains; et leur réunion pourra être de quelque utilité, en offrant, comme sous un seul point de vue, les différentes voies qu'il faut tenter pour parvenir au rétablissement des leçons primitives. Je diviserai cette seconde partie en autant de chapitres que j'ai marqué de causes d'altération; et quelques-uns de ces chapitres seront eux-mêmes divisés en plus ou moins de paragraphes, selon l'étendue des sujets qui y seront traités.

CHAPITRE 1^{er}.

Première source d'altération : ressemblance qu'avaient entre elles différentes lettres de l'alphabet grec ou latin.

Les différentes formes qu'ont éprouvées en divers siècles les caractères de l'alphabet, ont été l'occasion d'une infinité de variantes, et bien souvent de fautes communes à tous les manuscrits. Deux mots tout différents ne diffèrent quelquefois que par une seule lettre; et cette lettre ayant été prise par un premier copiste pour une autre qui lui ressemblait, est devenue en bien des endroits l'occasion d'une faute, adoptée par tous les calligraphes qui ont suivi.

Il est donc important d'étudier la forme par laquelle ont passé successivement certaines lettres, et qui les a fait confondre avec d'autres. Cette étude paraîtra d'abord ennuyeuse et désagréable ; mais on verra qu'elle peut devenir le germe d'une grande satisfaction, par les découvertes utiles qui peuvent en être le fruit. *Litterarum radices amarae, sed fructus dulcis.*

§ 1. De la lettre A.

[A partir d'ici il n'y a plus de texte suivi, mais les simples matériaux d'une exposition orale, où Hase s'appliquait à intéresser son auditoire par une grande variété de détails instructifs et curieux. Ces détails, très-brièvement indiqués, ne font guère apercevoir une marche bien méthodique. Nous choisirons dans cette ὕλη.]

Fréquente confusion de l'A avec Δ et Δ. Ainsi on lit dans Platon, *Legum* l. VI, ΔΔος; pour ΑΔος; δ'άος; pour ἄλος;.

Confusion de a et u dans l'ancienne écriture cursive latine, où p. ex. *mundabat* et *mandabat*, *manus* et *munus* se distinguent difficilement. S. Jérôme tom. IV, part. 2, p. 719 éd. Martianay : *Studium vitæ istius et certaminis temporale est : qui autem inoffenso cucurrerint pede* etc. Lisez *Stadium vitæ* etc. — On sait que la consonne v se formait comme la voyelle u et ressemblait, par conséquent, à la lettre a. S. Jérôme *Commentarii in Jobi* c. 37, v. 10, tom. V, p. 760 A : *Ita hiemali tempore fieri novimus, ut flante, id est jubente Deo, nimio frigore densentur, vel etiam concrecant, aquæ, et iterum tempore AERIS resolvantur.* Lisez *tempore VERIS.*

§ 2. De la lettre B.

Peu de confusion pour le caractère majuscule, mais β est souvent confondu avec θ, par ex. λαβῆν et λαθῆν. Dans les scholies sur *Oppien* ἐνταῦθα a été lu ἐν τῷ θ. Anciennement β était écrit u et a été souvent confondu avec v et μ. Ressemblance de la prononciation avec v.

B latin. La confusion, peu fréquente dans l'onciale antique et dans la cursive romaine, lombardique ou mérovingienne, a eu souvent lieu dans l'écriture gothique, saxonne ou franco-gallique, parce qu'on confondait v et b. Mais déjà au cinquième siècle ces deux lettres s'étaient confondues par la prononciation : *Baccha* sonnait

comme *vacca*. De là la confusion perpétuelle dans les textes latins entre *veneficia* et *beneficia*, *acervo* et *acerbo*, de *vilioribus* et *debi-
lioribus*, *evitat* et *hebetat*.

S. Jérôme tom. IV, part. 2, p. 713 éd. Martianay : *Dicit (Ori-
genes) corpora quæ resurgunt, post multa sæcula in nihilum dis-
solvenda, nec futura aliquid, nisi cum de cælorum mansionibus
animæ ad inferiora dilapsæ indiguerint* NOBIS (lisez *novis*), *quæ
alia rursum fiant prioribus omnino deletis*.

Le même S. Jérôme, *Epist. 97 ad Demetriadem*, *ibid.* p. 787 :...
*et cum incensis direptisque omnibus in urbe captivitas sit, nunc
HABITAS* (lisez *avitas*) *venundare dicitur possessiones, et facere sibi
amicos de iniquo mammona*.

Une faute toute semblable se trouve à la fin d'une lettre de quel-
que empereur, où on lit : *Habe Donate carissime nobis*, pour *Ave*.

S. Jérôme *Comment. in Isaiam* lib. I, cap. 2, tom. III, p. 22 Mart. :
*Tunc docebit nos vias suas, per quas gradiamur in eum, et ambu-
labimus in semitis ejus, quas TRIBUERUNT* (lisez *triverunt*) *et alii*.

(La suite à un prochain numéro.)

COLLECTION DES GRANDS ÉCRIVAINS DU PAYS,
PUBLIÉE PAR L'ACADÉMIE ROYALE DE BELGIQUE.

LA CHRONIQUE DE GEORGES CHASTELLAIN.

(Voir la livraison de juillet.)

Nous avons parlé, dans un précédent article, du prologue dans lequel Chastellain pose les grands principes qui lui serviront de base pour tout le cours de son récit. Après ce prologue il entre en matière et commence sa chronique, dont nous possédons heureusement le début. C'est un fragment du livre premier, s'étendant du mois de septembre 1419 au mois de novembre 1422, et comprenant la matière d'un volume in-8°. Ce fragment forme un tout complet et offre un des actes les plus intéressants de ce long drame dont la France fut alors le théâtre. Il commence à la mort de Jean sans Peur, à « cette large blessure par où les Anglais entrèrent en France, » et se termine au moment où, sur le cercueil de Charles VI, en face des tombeaux de Saint-Denis, la voix du héraut proclama roi de France

un roi d'Angleterre âgé de moins d'un an. Les tristes négociations de Rouen, le honteux traité de Troyes, un prince anglais appuyé sur un grand vassal qu'emporte le désir de la vengeance, marchant à la suite d'un pauvre roi en démenée à la conquête de la France sur l'héritier légitime, des sièges terribles et des batailles sanglantes pendant trois années de campagne, les étrangers trônant à Paris, tels sont les principaux faits de cette période, que termine tristement la mort de deux rois et celle d'une princesse du sang. Cependant au milieu de ces luttes et de ces grands coups d'épée, Chastellain à l'art de varier son récit, de disposer les faits de manière à éviter la monotonie, d'introduire comme épisodes soit l'histoire du Brabant, soit les voyages du duc Philippe et ceux du roi Henry, et d'attacher le lecteur en l'intéressant à certains personnages.

On n'aurait pas une idée juste de Chastellain si l'on se bornait à lire les premiers chapitres. On trouve une cinquantaine de pages qui sont, à notre avis, ce qu'il y a de moins réussi comme histoire dans tout le volume. D'abord Chastellain disserte sur la conduite et la politique de Jean sans Peur depuis l'assassinat du duc d'Orléans, sur la trahison dont il fut lui-même victime, et sur la miséricorde de Dieu à son égard. Sans doute en cela Chastellain a son but, qui n'est pas de justifier Jean sans Peur, loin de là, ni d'accuser le dauphin, de l'innocence duquel il est persuadé, mais de plaire à Philippe le Bon, et d'expliquer, s'il est possible, son alliance avec les Anglais. Mais tout cela est de la dissertation ou de l'art oratoire et non de l'histoire. Ensuite la mort de Jean sans Peur est l'occasion de plusieurs longs discours. C'est en premier lieu l'évêque de Tournay, qui n'emploie pas moins de quatre pages pour annoncer à Philippe la mort de son père; puis viennent les grandes lamentations que fit madame la duchesse Michelle, ensuite les lamentations du jeune duc en présence de ses serviteurs, avec la réponse qu'y fit messire Atis de Brimeu. Or tous ces discours ne sont pas naturels; c'est de la belle rhétorique, rien de plus. L'écrivain les a composés; lui-même ne les donne pas pour authentiques: ce sont ceux, dit-il, que les amis du mort, surtout son fils, *ont pu ou dû faire* (p. 40). S'il a voulu imiter les anciens, la tentative n'est pas heureuse.

Mais à partir du chapitre VIII, nous entrons vraiment dans l'histoire et nous sommes conduits en premier lieu au traité de Troyes par des négociations très-bien décrites et très-bien appréciées. Philippe le Bon, en effet, après avoir réclamé l'appui des villes et des

États de Flandre pour venger la mort de son père, et tenu une assemblée de famille à Malines dans le même but, vient à Lille et ensuite à Arras. De là il envoie des députés à Henri V, qui se trouvait à Mantes, pour lui dire qu'il désirait être son allié. Dès cette première ambassade Chastellain nous fait bien connaître le roi d'Angleterre. Tandis que les députés parlaient, dit-il, « le roy les escoutoit très-ententivement, et, sans leur rompre propos, les parsouffroit raisonner jusques au bout. Dont, quand il vit le cas, encores non léger, ny hastif, leur donna lieu de recouvrer l'oublye, s'il y fust, mais nennyl. Lors gravement et bien en manière d'un fier roy, sans bouger de son lieu, ny autre aussi, tant fust grand, pourvu de responce en son saing, non par emprunt d'ailleurs, commença à leur répondre. » Après quelques compliments de condoléance, il leur dit ceci : « Si vostre maistre est tel d'aventure comme son feu père, qui m'a mené, par longue traite de temps, la teste au vent, en perte de ma maison, et le cuyde ainsi faire, certes vous êtes moins bien adressé à moy, car, à l'ayde de Dieu, j'entens désormais, sans plus bailler escout à nulluy, procéder en ma conquête et entreprise sur ce royaume mon héritage... J'en suis pressé. Avez-vous. Et, si vous n'avez puissance qui suffise, retournez hastivement là où vous devez, et revenez en faculté de besoingner et de final exploit, ou vous vous trouverez déçus bien brief par la forme que je vous dis. » Quand ces seigneurs bourgongnons oyrent ainsi parler le roy d'Angleterre, dont les mots tranchaient comme rasoirs, durement furent esbahis ; et y ot tel qui frémissait en la fierté de ses termes. « Mais il eurent beau faire, il fallut aller chercher des pleins pouvoirs, et quelque temps après fut conclue une alliance qui donnait à Henri V Catherine de France pour épouse, avec la France pour héritage, saut ratification du roi Charles et de son conseil.

Cette ratification Philippe voulut aller la demander à Troyes, où se trouvait alors la cour, et en même temps commencer la guerre. « Doncques il se partit d'Arras tantost après la Chandeleur et fut en bel arroy de seigneurie et de belles gens d'armes. » Sur son chemin il assiégea et prit Crespy, et le 21 mars il arriva à Troyes où il fut très-bien reçu. Finalement après un mois de pourparlers et de délibérations « il fut conclu et accordé en la faveur du duc bourgongnon : que le roy donneroit sa fille au roy Henry d'Angleterre, et avec ce l'establiroit seul et vray héritier de sa couronne après son trespas, en déboutant son fils propre, et mettant à néant la constitu-

tion autrement faite par ses prédécesseurs, que la couronne ne devoit nullement, ny jamais descendre sur fille. »

Philippe en donna aussitôt avis au roy anglois à Rouen, et celui-ci « disposa toutes ses choses le plus diligemment qu'il put, et manda et fit assembler ses gens d'armes pour trempement soy en aller vers le roy audit lieu de Troyes et pour là parfaire et confermer personnellement ce mesme traité, et au surplus prendre la possession de la très-noble dame, madame Catherine, destinée pour luy et accordée, que messire Loys de Robersart avoit en visitation et en garde de par son maistre le roy anglois. »

Il arrive à Troyes le 20 mai en grand appareil de seigneurs et de combattants. Chastellain a eu soin de faire de cet événement « narration telle que le cas le requiert. »

« Le duc de Bourgogne, sentant sa venue assez de près, se mit es champs noblement accompagné, et là, pour l'honneur de royauté, et de l'alliance aussi qui devoit estre entre eux des deux sœurs, s'en alla au devant de luy assez avant. Et venu près dudit roy Henry, lui fit compétent honneur et le salua à cheval assez révéremment, ny trop, ny peu, et le roy anglois arrièrè luy, par semblable cérémonie qui y apartenoit à faire, chascun soy contenant en ses termes joyeusement de sa hauteesse, et s'entrefirent grand chièrè. Aussi firent les seigneurs tous les uns aux autres; et vinrent tousjours devisant ensemble, par espécial le roy et le jeune duc jusques au descendre au logis là où le duc bourgongnon le convoya; mais descendu, n'arresta gaires qu'il ne s'en alla, à toute sa grand seigneurie amenée, devers le roy, où le duc bourgongnon ja estoit rallé luy signifier sa venue, et pour soy donner parement et compaignye à son seigneur chef, et splendeur de sa maison là où il devoit foy et honneur. »

La réception faite à Henri V est décrite d'une manière piquante et minutieuse. Chastellain a un secret plaisir à énumérer tous les saluts, toutes les génuflexions du roi d'Angleterre et à faire ressortir la fermeté avec laquelle Charles VI, malgré la folie qui le dominait alors, sut conserver la dignité d'un roi de France.

« Le roy Charles estoit assis en dos couvert de fleur de lis. Rembellissoit son throsne doré toute la salle pleine merveilleusement des seigneurs; et le roy anglois, mettant son pied en l'huys où estoit assis le roy tout au bout de la salle, osta son chapeau, et marchant diligemment outre pour venir jusques au dos, sans que le roy Charles se levast onques, assez vint près de luy; et lors le roy Charles se

levant se peu non, le roy Henry coula le genou assez bas et luy fit honneur, disant assez humbles et gracieuses paroles pour ennemy et roy tel qu'il estoit; et le roy françois faisant peu d'estime et peu de langage, luy respondy joyeusement : « Or çà, vous! soyez le très-bien venu, puisque ainsy est! Saluez les dames. » Et à ce mot se rassit. Et sembloit avoir sens plus mille fois que on y espéroit, car sa maladie régnoit lors. Et sembloit que Dieu, pour celle brève espace, ouvra en luy et luy donnast sens et vertu de sçavoir faire ou laisser; car oncques conseil d'homme ne le put faire lever, jusques à le voir près de luy, non plus que encontre un de ses vassaux, prince de son sang.

« Le roy anglois, qui moult désiroit à voir de près madame Catherine, s'approcha de la royne, et ployant genoux bien bas devant elle, la royne aussi honnorablement le recueillit et le baisa; et puis tirant jusques à madame Catherine, pareillement s'enclina bien bas et la baisa à grand joye. Et eurent un peu de gracieuses devises la royne et elle et luy ensemble; mais gaires ne durèrent; et ce fait, il prit congé à tous lez et s'en retourna en son hostel qui luy estoit député et mis à point magnifiquement et le lendemain, le jour de la Trinité,... espousa très-solemneusement ladite dame en la mesme paroche où estoit situé son logis. Et furent faites les noces riches et pompeuses; et si solennelles que le recorder seroit impossible, car toute extrémité de gloire et de beubant y estoit mis en avant, plus que ne se pourroit dire, ny escrire...

Douloureuses noces! s'écrie Chastellain, qui étaient la consommation de tous les traités. « La succession droiturière de la couronne fut aliénée en la main d'un estranger, ennemi encores du royal tronc, et en l'autre toute la génération françoise destituée du nom de franchise ancienne, et ramenée à l'impropère de servitude sous multitude de verges lamenteuses et désespérables, par longs ans, que divine équité permit lors advenir aux François en confusion de leur deffaut. »

(*La suite prochainement.*)

OBSERVATIONS SUR QUELQUES PASSAGES D'AUTEURS GRECS.

I. Sophocle. Ajax v. 1067 et suiv.

Ménélas déclarant à Teucer son intention de refuser la sépulture à Ajax prononce entre autres les vers suivants :

αἱ γὰρ βλέποντος μὴ ἔδυνήθημεν κρατεῖν, 1067
 πάντως θανόντος γ' ἄρξομεν, κἂν μὴ Θέλης
 χερσὶν παρευθύνοντες· οὐ γὰρ ἔσθ' ὅπου
 λόγων ἀκούσαι ζῶν ποτ' ἤθελος' ἐμῶν. 1070
 καίτοι κακοῦ πρὸς ἀνδρός, ὅντα δημότην
 μηδὲν δικαιοῦν τῶν ἐφεστώτων κλύειν.

Dans sa récente édition de l'*Ajax* (Berlin, Weidmann 1865) M. Nauck met entre crochets, comme n'appartenant pas au texte, les vers 1069 et 1070 et fait en note la remarque suivante : « *χερσὶν παρευθύνοντες* » en le dirigeant avec les mains (propr. « en le détournant ») » n'a pas de sens ici, puisque les morts ne se laissent pas diriger. Il n'est pas croyable qu'on doive chercher dans *παρευθύνοντες* une idée comme *καθυβρίζοντες* ou *καταικλίζοντες* : Ménélas ne veut exercer son pouvoir sur le mort que par le refus de la sépulture. » Sans doute les mots *χερσὶν παρευθύνοντες* n'ont aucun sens, si l'on prend pour complément direct *Ajax*, mais le complément ne peut-il pas être *Teucer*, sujet de *Θέλης*? « Nous gouvernerons du moins *Ajax* après sa mort, dit Ménélas, même si tu ne le veux pas, en le contraignant, en le retenant par la force. »

Si l'on retranche du reste la phrase *οὐ γὰρ ἔσθ' ὅπου λόγων ἀκούται ζῶν ποτ' ἤθελος' ἐμῶν*, la phrase suivante *καίτοι κακοῦ* etc. n'a plus de rapport direct avec ce qui précède. « Et cependant, dit Ménélas, c'est l'œuvre d'un méchant homme de ne vouloir en rien écouter ses supérieurs, quand il n'est qu'un citoyen vulgaire. » Cette idée est parfaitement amenée par les mots « car pendant sa vie il refusait d'entendre mes paroles; » elle se trouve au contraire isolée dans le discours si elle suit le vers *πάντως θανόντος γ' ἄρξομεν, κἂν μὴ Θέλης*.

Dans les vers 1073 et 1074

οὐ γὰρ ποτ' οὔτ' ἂν ἐν πόλει νόμοι καλῶς
 φέροιεντ' ἂν, ἐνθα μὴ καθεστήκη δέος,

M. Nauck trouve une difficulté dans les mots *νόμοι καλῶς φέροιεντ' ἂν*. On les traduit ordinairement « les lois ne seraient pas en bon état, » et l'on compare la phrase de Xénophon, *Helléniques* 3. 4, 25 *τὰ πράγματα κακῶς φέρεται* et celle de l'*Économique* du même auteur *εὖ φέρεται ἡ γεωργία*. Ces expressions, dit M. Nauck, sont d'une nature différente, car il s'agit de l'effet des lois, non de leur qualité. Ne pourrait-on pas entendre ici *φέρεισθαι* dans le sens de « être supporté; » « on ne supporterait pas les lois, c'est-à-dire, on leur désobéirait, si la crainte n'était pas là pour nous maintenir dans le devoir. » C'est ainsi qu'on dit souvent supporter un pouvoir, *imperium tolerare*, *μὴ δυνατοὶ φέρειν τὴν ὑμετέραν ἀρχήν* (Thuc. 3, 39), et la preuve que *καλῶς* peut être ajouté à *φείρομαι* dans ce sens, est donnée par le passage d'Isocrate (4, 148) *καλῶς φέρειν τὴν συμφορὰν*.

2. Plutarque de *Garrulitate* ch. 1.

Si le bavard écoute un instant, dit Plutarque au commencement de ce traité, c'est pour parler davantage; il ressemble au portique d'Olympie nommé *heptaphone*, parce qu'il répète plusieurs fois les mots qu'on y a prononcés. Chez le bavard, en effet, l'ouïe semble être en communication avec la langue et non avec l'esprit. Διὸ, continue-t-il, τοῖς μὲν ἄλλοις ἐμμενουσιν οἱ λόγοι, τῶν δ' ἀδολέσχων διαρρέουσιν· εἰθ' ὥσπερ ἀγγεῖα, κενοὶ φρενῶν, ἤχου δὲ μεστοὶ περιέλασιν.

La dernière phrase nous semblant offrir des difficultés, nous avons communiqué nos doutes à M. Dübner, auquel on doit la meilleure édition des *Moralia*. Nous lui demandions si Plutarque avait pu dire que les bavards se promènent comme des vases, et s'il ne fallait pas lire *περιάχουσιν* ou *περιήχουσιν*. Le sens serait ainsi: les bavards, dès qu'un mot touche leur oreille résonnent aussitôt comme les vases, quand on les frappe. Voici la réponse que le savant helléniste a eu l'obligeance de nous envoyer.

« J'ai examiné avec soin le passage du traité *περι ἀδολεσχίας*, sur lequel vous avez bien fait d'attirer mon attention. Comme Plutarque par les adjectifs masculins *μεστοί* et *νευροί* rentre dans la réalité, le verbe *περίχουσιν* cesse d'avoir un rapport étroit avec *ἀγγεῖα* et quoique les vases ne *marchent* pas, l'expression n'offre rien d'insolite. Mais que veut dire *ἀγγεῖα*? Ce n'est pas le propre des vases d'être pleins de son; l'on pourrait dire cela tout au plus des vases de métal, et encore, pour les faire résonner, faut-il les frapper. Si *περιηγεῖ* ne précédait et si *ἤχου μεστοί* ne suivait pas, j'aurais pensé à *ὥσπερ ἤχεῖα*. Pourtant *ἀγγεῖα* doit être changé: je me suis bien enquis de toutes les significations de ce mot, et suis certain qu'il ne peut aller ici. J'ai donc conjecturé *ὥσπερ ῥόπτρα*, comme les tambourins des Corybantes, des mendiants de Cybèle, des *ἀγύρται*. Vous savez que ces tambourins étaient garnis de petites sonnettes ou grelots en cuivre: *κορυβαντίων ἰαχήματα χάλκεα ῥόπτρων* lit-on dans l'Anthologie VI, ép. 165. Ce passage n'est pas cité dans le *Thesaurus linguae graecae* pas plus que VI, ép. 74 et Manethon VI, 559, où il est également question des tambourins des Corybantes. Plutarque lui-même dit, en parlant des tambours des Parthes, Crassus ch. 23 (cité par Dindorf) *ῥόπτρα βουρσοπαγῇ περιτείναντες ἡχείοις χιλοῖς*.

3. Denys d'Halicarnasse, *Antiqq. Rom.* II ch. 58.

Denys raconte qu'après la mort de Romulus les sénateurs furent indécis sur le choix d'un successeur: les uns, dit-il, pensaient qu'il fallait élire le roi parmi les anciens sénateurs, les autres désiraient le voir nommer parmi les nouveaux venus. (Οἱ μὲν ἐκ τῶν ἀρχαίων βουλευτῶν ὄντο δεῖν ἀποδεῖχθῆναι τὸν ἐπιτροπεύοντα τὴν πόλιν, οἱ δ' ἐκ τῶν ὑστερον ἐπισπαχθέντων, οὓς νεωτέρους ἐκάλου). Enfin ils décidèrent que les anciens éliraient le roi, sans que leur choix pût porter sur un d'entre eux, ou bien que les nouveaux feraient de même; les anciens acceptèrent la mission d'élire le chef de l'État, et après de longues réflexions ils décidèrent ceci: *ἐπειδὴ τῆς ἡγεμονίας αὐτοὶ κατὰ τὰς συνθήκας ἀπηλαύνοντο μῆτε τῶν ἐπιβουλευόντων μηδενὶ προσθεῖναι τὴν ἀρχήν, ἀλλ' ἐπακτόν τινα ἐξῴθεν ἄνδρα ἐξευρόντες ἀποδείξει βασιλέα*.

Le sens général de cette phrase saute aux yeux: les anciens sénateurs privés du pouvoir par la convention qu'ils venaient de conclure, ne voulurent pas non plus le conférer à l'un des nouveaux venus, et résolurent de chercher un étranger et de le placer sur le trône. Mais que signifient les mots *μῆτε τῶν ἐπιβουλευόντων*, comme nous lisons dans l'édition d'Adolphe Kiessling (Leipzig Teubner 1860)? « *ἐπιβουλευόντων*, dit ce critique, vix genuinum est. *ἐπιδημοῦντων* mavolt Sintenis p. 21, an *βουλευτῶν*? » Nous croyons que *ἐπιβουλευόντων* est parfaitement correct et que pour avoir un sens raisonnable il suffit de changer *μῆτε* en *μηδὲ*: « les anciens sénateurs ne voulaient pas non plus accorder le pouvoir à un de

ceux qui le briguaient. » Platon et d'autres disent *ἐπιβουλεύειν τῇ τυραννίδι* dans le sens de *affectare tyrannidem* (v. p. ex. *Gorgias* 473, c.); ici le verbe a la même signification, et il faut sous-entendre *αὐτῇ* c.-à-d. *τῇ ἡγεμονίᾳ* ou *τῇ ἀρχῇ*.

CORRESPONDANCE.

Monsieur le rédacteur,

J'ai lu à mon retour des vacances le compte-rendu anonyme de la grammaire grecque du P. Deblock, S. J. et je trouve au troisième alinéa de l'article précité les lignes suivantes : « dans la dérivation des mots, on établit entre eux des parentés imaginaires, les adjectifs deviennent fils des substantifs, les substantifs sont engendrés par les verbes. La science moderne a prouvé l'inanité etc. »

Ainsi d'après le compte-rendu anonyme voilà la dérivation condamnée et anéantie, non pas que je veuille la défendre, ni infirmer les jugements des maîtres en philologie ; loin de moi, profane, d'attaquer des résultats aussi rigoureusement déduits, mais j'avoue qu'en parcourant ces lignes, j'ai été quelque peu surpris. En effet si j'ouvre un livre d'enseignement qui a quelque réputation, les éléments de la grammaire latine par M. Gantrelle, j'y lis à la page 64 : « Verbes dérivés de verbes » etc., et à la page 65 : « Substantifs dérivés de verbes, *dirigere, directum, director*. » Voilà cette grammaire et le compte-rendu anonyme en complète contradiction.

D'un autre côté je parcours un petit traité de dérivation grecque publié dans la revue même par M. Hurdebise et qu'il a inséré dans la grammaire de M. Dübner, amendée par lui ; j'y vois des lignes comme celle-ci : « *γράφ-μα*, ce qui est écrit, lettre, de *γράφ-ω*, écrire ». C'est là bel et bien, *ni fallor*, un substantif engendré par un verbe.

Maintenant je vous déclare, monsieur le rédacteur, que ma perplexité augmente et que je ne sais à qui entendre, ou des deux ouvrages que je viens de citer ou du compte-rendu anonyme. Aussi je m'attends à voir l'auteur de cet article me donner là-dessus quelques éclaircissements qui puissent me guider au milieu de ces nouvelles ténèbres, ou vous-même, monsieur le rédacteur, établir sur ce sujet un débat contradictoire.

J'espère que vous voudrez bien insérer ces quelques réflexions dans un de vos prochains numéros.

Je vous prie d'agréer, etc.

9 Octobre 1865.

Votre abonné,

Ed. D.

L'auteur du compte-rendu cité ci-dessus regrette que sa pensée ait été mal comprise. Il est loin de rejeter la dérivation des mots, quand elle est bien entendue, et de nier qu'un radical verbal, par exemple, puisse, au moyen d'une désinence particulière, former un substantif; il s'est élevé contre la doctrine qui dérive le substantif d'un temps quelconque du verbe, soit du présent, soit du parfait, soit de l'infinitif ou du supin. Ainsi il est scientifiquement inexact de dire que γράμμα vienne de γράμμασι, ποῖνσι; de ποῖνσαι, *lector* de *lectum*: γράμμα et *lector* dérivent des radicaux γραφ et *leg* combinés avec les désinences μα et *tor*. Cependant un système artificiel, faux sous le rapport scientifique, peut être employé dans l'enseignement, s'il facilite beaucoup l'étude des éléments, et de même qu'il est permis de dire que *legerem* se forme de *legere* par addition de la lettre *m*, que *legam* peut être déduit de *lego* par le changement de *o* en *am*, de même l'on peut enseigner, avec M. Gantrelle, que, « pour produire le substantif *lector*, il suffit d'ajouter la terminaison *or* au supin après le retranchement de *um*. » Toutefois il ne faut pas oublier que c'est là une règle purement mécanique; la comparaison des désinences *tor* en latin, τωρ, τωρ en grec, *ter* en allemand, *târ* en sanscrit, prouve en effet que les éléments du substantif *amator* sont *ama-tor* et non *amat-or*, c'est-à-dire que la terminaison est *tor* et non pas *or*.

En résumé donc l'auteur du compte-rendu n'a pas nié l'existence d'une dérivation de mots; il s'est prononcé contre une méthode peu scientifique de l'enseigner; le commencement de sa phrase *dans la dérivation des mots on établit* etc. ne peut laisser de doute à cet égard. Pour la même raison qu'un cas ou un temps ne dérive pas d'un autre cas ou d'un autre temps, un mot ne dérive pas d'un autre mot tout fait, mais bien de son radical.

CALCUL DES AXES PRINCIPAUX.

1. — Les tracés, tant de l'ellipse que de l'hyperbole et de ses asymptotes, d'après leurs équations numériques données, sont les plus simples possible lorsque les longueurs des axes principaux sont calculées. Or pour cela il faut trouver le *maximum* ou le *minimum* d'un diamètre lorsque chaque courbe est rapportée à deux diamètres et à son centre. — Telle est la courbe représentée par l'équation

$$y^2 + 2xy + 2x^2 = 4; \quad (1)$$

l'angle compris par les parties positives des axes des x et des y étant de 60° . Or, si $x = k$ et $y = h$ satisfont à l'équation proposée, elle est aussi satisfaite par $x = -k$ et $y = -h$. L'origine est donc en effet au *centre* de la courbe, laquelle a deux *diamètres* sur les axes des coordonnées. De plus, cette courbe est une *ellipse*, puisque le binôme caractéristique $B^2 - 4AC$ est négatif et devient $4 - 8$ ou -4 .

2. — Cela posé, pour calculer les axes principaux $2a$ et $2b$, soit d un demi-diamètre quelconque et soit (x, y) son extrémité sur la courbe. Posant $d^2 = v$ et observant que $\cos 120^\circ = -\frac{1}{2}$, il est clair qu'on a

$$x^2 + xy + x^2 = v.$$

Les x et les y ont les mêmes valeurs respectives dans cette équation et la proposée (1).

Éliminant donc les seconds membres, on trouvera

$$(v - 4)y^2 + (2v - 4)xy + (2v - 4)x^2 = 0.$$

Résolvant cette équation par rapport à y et désignant par u^2 la quantité variable et essentiellement positive sous le radical, on aura

$$\begin{aligned} (v - 4)y &= -(v - 2)x \pm ux \text{ et} \\ (v - 2)^2 - (2v - 4)(v - 4) &= u^2. \\ \text{De là } v^2 - 8v &= -12 - u^2 \text{ et} \\ v &= 4 \pm \sqrt{4 - u^2}. \end{aligned}$$

La plus grande valeur 2 de ce second radical répond évidemment à $u = 0$; et l'on voit que $4 + 2$ ou 6 est le *maximum* de v , d'où $a^2 = 6$; tandis que le *minimum* de v est $4 - 2$ ou 2, d'où $b^2 = 2$. Ainsi les deux axes de l'ellipse proposée sont $2a = \sqrt{24}$ et $2b = \sqrt{8}$.

De plus, le maximum et le minimum de v rendent nulle la quantité u^2 sous le premier radical, et donnent

$$(v - 4)y = -(v - 2)x.$$

Substituant donc successivement, dans cette équation, le maximum 6 et le minimum 2 de v , il vient les équations des axes $2a$ et $2b$, savoir $y = -2x$ et $y = 0$; d'où $n = -2$ et $n' = 0$.

Or, à cause de $\cos 60^\circ = \frac{1}{2}$, les *directions* n et n' (ou si l'on veut les *coefficients angulaires* n et n') satisfont à la condition de *perpendicularité*

$$nn' + 1 + (n + n') \cos 60^\circ = 0.$$

Mais on sait que les axes principaux sont toujours perpendiculaires entre eux; et ainsi leurs équations sont inutiles au tracé de l'ellipse proposée, si l'on peut employer une autre figure. — Pour cet effet, on construit directement les deux axes dont on connaît les longueurs exactes ou approchées; d'où l'on déduit les deux foyers et le tracé de la courbe, soit par points, soit d'un mouvement continu.

Enfin, soit E l'aire de l'ellipse proposée : on a

$$a^2 b^2 = 12, ab = 2\sqrt{3} \text{ et } E = 2\pi\sqrt{3}.$$

REMARQUE. — Lorsque les demi-axes a et b sont égaux, l'ellipse devient la circonférence dont a est le rayon numérique; et l'aire elliptique devient l'aire du cercle, savoir πaa . Il faut donc que l'aire E limitée par l'ellipse proposée, soit exprimée par πab . Telle est la démonstration la plus simple de la formule $E = \pi ab$.

3. — Considérons encore la courbe représentée par l'équation rapportée à deux diamètres sur les axes des x et des y , dont les parties positives comprennent un angle de 60° , savoir :

$$2y^2 - 6xy - 3x^2 = -30. \quad (2)$$

Le binôme $B^2 - 4AC$ est ici positif et se réduit à $36 + 24$ ou à 60 ; donc la courbe proposée est une hyperbole, rencontrée par le seul axe des x . Pour calculer ses deux axes $2a$ et $2b$, le premier transverse ou *réel* et le second non transverse ou *imaginaire*, soit d un demi-diamètre quelconque et soit $d^2 = v$: on a cette seconde équation

$$y^2 + xy + x^2 = v.$$

Les x et les y ayant les mêmes valeurs respectives dans les deux équations, on peut éliminer les seconds membres; résoudre l'équation obtenue par rapport à y ; élever à u^2 la quantité variable nécessairement positive sous le radical; et résoudre enfin l'équation résultante par rapport à v : cela donne

$$v = 2 \pm \sqrt{49 + \frac{1}{15} u^2}.$$

Il est clair que $u = 0$ donne $\sqrt{49}$ ou 7 pour la plus petite valeur du radical de v , et l'on a $v = 2 \pm 7$. Or, 7 étant un *minimum*, il en est de même de la somme positive $2 + 7$ ou 9; et il en est aussi de même de la différence négative $-(7 - 2)$ ou -5 . Donc $a^2 = 9$ et $b^2 = -5$. Ainsi l'on a $2a = 6$ et $2b = 2\sqrt{5} = \sqrt{20}$.

Les longueurs des deux axes étant calculées, l'une exacte et l'autre approchée, on trace ces axes et les deux asymptotes, puis l'on détermine les deux foyers. On peut alors tracer une partie plus ou moins longue de chaque branche, soit par points, soit d'un mouvement continu.

4. — Maintenant, l'équation générale complète du second degré, à deux variables x et y , étant donnée numériquement, et l'angle compris entre les parties positives des axes des coordonnées étant mesuré par l'arc circulaire, dont le nombre θ de degrés est connu et dont le rayon est l'unité linéaire, il s'agit de simplifier cette équation. Or pour cela, il faut passer du système proposé d'axes des coordonnées à un système d'axes parallèles; il faut donc changer y en $y + h$ et x en $x + k$, développer, puis disposer des valeurs de h et k pour faire disparaître les termes du premier degré en x et y dans l'équation résultante; ce qui place la nouvelle origine au centre de la courbe, centre déterminé par les valeurs de ses coordonnées h et k . On aura alors, pour représenter la même courbe, l'équation dans laquelle deux diamètres sont sur les axes des x et des y , savoir :

$$Ay^2 + Bxy + Cx^2 = G. \quad (5)$$

Telle est l'équation de la courbe *rapportée à deux diamètres*. Les nombres A, B, C, G sont donnés de signes quelconques, à l'exception de A , toujours positif. — On connaît la règle pour simplifier beaucoup les calculs du développement, donnant les équations en h et k , et pour avoir l'expression la plus simple du nombre G .

L'équation (3) aux diamètres représente une *ellipse* ou une *hyperbole* suivant que le binôme $B^2 - 4AC$ est *négatif* ou *positif*: s'il est *nul*, l'équation représente deux droites parallèles, une

seule droite ou est impossible suivant que le nombre G est *positif*, *nul* ou *négatif*.

5. — *Calculer les longueurs des axes de l'ellipse (3).*

D'abord l'arc θ étant moindre que 90° , désignons par c son *cosinus* et par s son *sinus*. Soit toujours d un demi-diamètre quelconque, (x, y) son extrémité sur la courbe et soit posé $d^2 = v$. Dans le triangle dont d, x, y sont les côtés numériques, l'angle opposé à d est le supplément de l'angle mesuré par θ , et l'on a

$$y^2 + 2 c x y + x^2 = v.$$

Éliminant les seconds membres entre cette équation et la proposée (3), puis résolvant l'équation résultante par rapport à y , en observant que le *maximum* a^2 et le *minimum* b^2 de v rendent nulle la quantité sous le radical de y , on aura

$$\begin{aligned} (A v - G) y &= -\frac{1}{2} (B v - 2 c G) x \pm \frac{1}{2} u x \text{ et} \\ (B v - 2 c G)^2 - 4 (C v - G) (A v - G) &= 0. \end{aligned}$$

Développant, on trouve, à cause de $B^2 - 4 A C$ négatif,

$$v^2 - \frac{4 G (A + C - B c)}{4 A C - B^2} v + \frac{4 G^2 s^2}{4 A C - B^2} = 0.$$

Et puisque les racines de cette équation sont le maximum a^2 et le minimum b^2 de v on a les deux relations :

$$a^2 + b^2 = \frac{4 G (A + C - B c)}{4 A C - B^2} \text{ et } a^2 b^2 = \frac{4 G^2 s^2}{4 A C - B^2}. \quad (4)$$

Par ces deux relations générales, il sera facile de calculer les axes principaux $2 a$ et $2 b$ de l'ellipse représentée par une équation numérique donnée, *aux diamètres* sur les axes des x et des y , le nombre G étant *positif*. En voici différents exemples :

I. — Si $\theta = 60^\circ$; d'où $c = \frac{1}{2}$ et $s^2 = \frac{3}{4}$. Si de plus on a

$$y^2 - 2 x y + 2 x^2 = 4.$$

Il est clair qu'on aura successivement :

$$\begin{aligned} a^2 + b^2 &= 12 \text{ et } a^2 b^2 = 16; \text{ d'où } E = 4 \pi, \\ 2 a &= 2 (\sqrt{5} + 1) \text{ et } 2 b = 2 (\sqrt{5} - 1). \end{aligned}$$

II. — Si $\theta = 45^\circ$, d'où $c = s = \frac{1}{\sqrt{2}}$, et qu'on ait

$$3 y^2 - 8 x y + 6 x^2 = 48;$$

on trouve en mètres les longueurs des axes $2 a$ et $2 b$; d'où l'aire $E = 24 \pi$ mètres carrés.

III. — Si $B = 0$, l'ellipse est rapportée à deux diamètres conjugués, des longueurs données $2a'$ et $2b'$. On a alors

$$A = a'^2, C = b'^2 \text{ et } G = a'^2 b'^2; \text{ d'où } a^2 + b^2 = a'^2 + b'^2, ab = a'b's \text{ et } E = \pi a'b's.$$

IV. — Enfin, si $\theta = 90^\circ$, l'ellipse est rapportée à deux diamètres rectangulaires, comme dans l'équation

$$3y^2 - 4xy + x^2 = 4.$$

On trouve les longueurs des axes et l'aire $2\pi\sqrt{2}$.

6. — Maintenant, pour l'hyperbole le binôme $B^2 - 4AC$ est positif et par conséquent $4AC - B^2$ est négatif. D'ailleurs, en changeant b^2 en $-b^2$, les relations (4) de l'ellipse deviennent celles de l'hyperbole, savoir :

$$a^2 - b^2 = -\frac{4G(A+C-Bc)}{B^2-4AC} \text{ et } a^2 b^2 = \frac{4G^2 s^2}{B^2-4AC}. \quad (5)$$

Par ces deux relations, on voit comment, étant donnée l'équation numérique aux diamètres de l'hyperbole, on peut calculer ses deux axes $2a$ et $2b$, le premier réel ou transverse et le second non transverse ou imaginaire. En voici des exemples :

I. — Si $\theta = 60^\circ$ et $y^2 + 4xy + 2x^2 = 4$, les deux relations (5) donnent

$$2a = 2\sqrt{(\sqrt{7}-1)} \text{ et } 2b = 2\sqrt{(\sqrt{7}+1)}.$$

II. — Si $\theta = 90^\circ$ et $x^2 - 2xy = 6$, on trouve

$$2a = 2b = 2\sqrt{(\sqrt{45}-3)}.$$

III. — Enfin, $\theta = 90^\circ$ et $y^2 - 2xy - 2x^2 = -4$ donnent

$$2a = \sqrt{8} \text{ et } 2b = 4.$$

7. — Les coordonnées étant rectangulaires et le triangle donné ABC se mouvant dans le plan, de telle sorte que les extrémités A et B de la base AB glissent constamment, savoir A sur l'axe des y et B sur l'axe des x : quelle est la courbe décrite par le sommet C ?

Pour calculer l'équation de cette courbe, les données numériques sont la hauteur $CI = h$, le pied I tombant sur AB ; puis les deux segments $AI = p$ et $BI = q$. Soient x et y les coordonnées variables du point C , savoir $CD = y$ et $OD = x$. Soient de même x' et y' les coordonnées OH et IH du point I . Menant à

OD la parallèle MIK, M sur OA et K sur CD, il est clair que si l'on compare le triangle CIK à chacun de ses semblables AMI et BIK, on aura les deux proportions

$$h : p = y - y' : x' \text{ et } h : q = x - x' : y'.$$

D'ailleurs, le triangle rectangle CIK donne

$$(y - y')^2 + (x - x')^2 = h^2.$$

Éliminant x' et y' de ce système de trois équations, puis posant $A' = h^2 + p^2$, $B' = 2h(p + q)$ et $C' = h^2 + q^2$, on aura l'équation cherchée

$$A'y^2 - B'xy + C'x^2 = (h^2 - pq)^2.$$

Or, cette équation représente une ellipse rapportée à deux diamètres rectangulaires; car le binôme $B'^2 - 4A'C'$ est négatif et se réduit à $-4(h^2 - pq)^2$. Les relations (4) deviennent donc

$$a^2 + b^2 = A' + C' \text{ et } a^2 b^2 = (h^2 - pq)^2;$$

d'où $E = \pi(h^2 - pq)$.

COROLAIRES. — Lorsque $q = p$, le sommet C décrit une circonférence. — Mais si le pied I tombe sur le prolongement de BA, p devient $-p$. Dans ce cas, comme lorsque I est sur AB, si $h = 0$, le pied I décrit une ellipse rapportée à son centre et à ses axes; laquelle devient une circonférence lorsque $q = p$, le pied I étant alors le milieu de AB. — Le pied I tombant en A, on a $p = 0$ et $E = \pi h^2$.

Enfin, si l'angle ACB est droit, ce qui donne $h^2 = pq$; le sommet C décrit la droite $y\sqrt{p} = x\sqrt{q}$, passant par l'origine.

J.-N. NOEL.

Liège, juin 1865.

DES QUANTITÉS NÉGATIVES.

RÉPONSE A M. LEDENT.

(Voir la livraison du mois d'août.)

Pour répondre à l'objection qui lui a été faite, M. Ledent suppose que le point R reste fixe; c'est là, croyons-nous, une supposition toute fortuite, car rien dans l'énoncé ne semble exiger cette restriction. Sous ce point de vue donc notre objection reste debout.

M. Ledent termine son article en disant que si l'auteur persiste dans son opinion, il se met dans l'impossibilité de résoudre le problème suivant : *Trouver*, etc.... Ce défi n'est sans doute pas sérieux. Depuis quand est-on forcé d'avoir recours aux quantités négatives pour résoudre des problèmes de géométrie ? L'opinion que nous soutenons est celle généralement admise aujourd'hui. Notre manière de voir est la même que celle de Cournot, Bourdon, Bertrand, etc. Nous avons dit, et nous le maintenons, que lorsqu'un problème est susceptible d'être résolu par une valeur de l'inconnue prise dans un sens opposé à celui qu'on lui a supposé dans la mise en équation, on n'est pas *toujours* averti par une valeur négative de l'inconnue ; cela arrive *quelquefois*, mais il est impossible de prévoir *a priori* quand cette particularité aura lieu, et pour s'assurer de la réalité de la solution on est forcé dans tous les cas, d'*interpréter* la valeur négative trouvée, soit par une vérification comme le fait l'auteur, soit plus généralement, en remplaçant x par $-x$ dans l'équation, etc.

M. Ledent suppose le contraire : « Si la traduction d'un problème, dit-il, p. 310, est *précise*, c'est-à-dire *exacte et complète*, on n'a plus à se préoccuper de l'énoncé ; son expression algébrique seule doit nous conduire à toutes les solutions possibles. »

Et plus loin : « Cette loi est évidente, car on reconnaît en y réfléchissant qu'elle n'est autre chose que le principe de Descartes lui-même, etc. Il est donc évident que cette loi est d'une généralité absolue,...

Nous ferons remarquer, en passant, que le principe de Descartes n'a pas encore été démontré ; on est donc loin de pouvoir en déduire des conséquences *évidentes*.

Et, p. 311, *il est impossible de concevoir un problème qui ne la vérifie pas*.

Mais ces problèmes sont nombreux, et, sans chercher bien loin, je prends celui qui est proposé par M. Ledent lui-même ; seulement je l'applique à la géométrie des trois dimensions :

Sur une ligne indéfinie passant par deux points A et B dont la distance est a trouver un troisième point P tel que le cube construit sur sa distance AP au premier point A soit équivalent au parallélépipède rectangle qui aurait pour base un carré dont le côté serait égal à la distance BP du même point au point B et pour hauteur la distance AB, augmenté d'un cube donné d^3 (dans l'hypothèse $d > a$).

Soit x la distance, supposée positive, du point cherché au point A ;

(v. la fig. dans la liv. d'avril) que ce point soit placé, par inadvertance, entre A et B ou à la droite du point B, comme cela doit être, peu importe, on parvient dans les deux cas à l'équation

$$x^2 = a(x - a)^2 + d^2. \quad (1)$$

Cette équation est bien la traduction *précise*, c'est-à-dire *exacte* et *complète* du problème; cependant l'algèbre, bien qu'elle soit une science exacte, ne nous conduit pas à toutes les solutions dont le problème est susceptible; attendu qu'il existe un point à gauche du point A qui répond à la question et qui n'est pas fourni par une racine négative de l'équation (1), cette équation n'*admettant aucune racine négative*.

D'après M. Ledent on ne devrait plus se préoccuper de l'énoncé; c'est là une grave erreur, car pour avoir la distance de ce point au point A on doit recommencer la solution du problème.

Représentons encore par x la distance, supposée positive, de ce nouveau point au point A; dans ce cas, on a l'équation

$$x^2 = a(x + a)^2 + d^2 \quad (2)$$

dont la racine positive fournit le point demandé. Il n'arrive donc pas ici, comme cela s'est présenté dans l'exemple cité par M. Ledent, que la racine positive de l'équation (2) soit la même que la racine négative de l'équation (1), prise en valeur absolue. Cela tient à une circonstance algébrique facile à apercevoir, mais il n'y a rien dans la nature géométrique du problème qui rende raison de ce contraste. Cela provient uniquement de ce qu'on ne peut plus passer de l'équation (1) à l'équation (2) par le simple changement de x en $-x$, malgré l'analogie que ces problèmes présentent.

Rien n'empêche de faire $d = 0$, l'équation qu'on obtient alors

$$x^2 = a(a - x)^2$$

présente assez d'analogie avec celle qu'on trouve quand on se propose de partager une droite donnée en moyenne et extrême raison; et cependant elle ne fournit pas non plus, par une valeur négative de l'inconnue, la solution qui existe à gauche du point A.

Ces nouveaux exemples nous paraissent suffisants pour montrer que la manière de voir de M. Ledent n'est nullement justifiée. Si la règle qu'il énonce se *vérifie* presque toujours pour la géométrie plane, en revanche, elle se vérifie rarement dans la géométrie solide.

En publiant ces lignes nous avons voulu prémunir le lecteur contre

une fausse conclusion qu'il aurait pu tirer de l'article qui a paru dans la livraison du mois d'avril dernier. Nous bornerons là nos réflexions, croyant avoir atteint le but que nous nous étions proposé.

J. MISTER.

Bruges, octobre 1865.

ANALYSES ET COMPTES-RENDUS.

RECUEIL D'EXERCICES SYNTAXIQUES FRANÇAIS, disposés d'après une nouvelle méthode et mis en rapport avec les grammaires de MM. Noël et Chapsal, Poitevin et Péters, à l'usage des athénées, des collèges et des écoles moyennes par G. LE FRANÇOIS, professeur à l'athénée royal de Bruges. Gand, Le Brun-Devigne, 1865. Un vol. in-18.

Les recueils d'exercices syntaxiques français ne manquent pas, Dieu merci, et sous ce rapport, les professeurs n'ont que l'embarras du choix. Personne ne soutiendra que la théorie, pour la connaissance de l'orthographe, ait une importance aussi grande que la pratique. Ceux donc qui s'intéressent à l'instruction de la jeunesse, ne peuvent trop travailler à nous faire de bons recueils d'exercices. C'est ainsi que le gouvernement, pour faciliter l'étude du latin, a mis au concours la composition de bons recueils de thèmes. A ce point de vue, l'enseignement du français n'est pas aussi bien partagé, et sans contester le mérite réel de la plupart des ouvrages en usage dans nos établissements d'instruction, on peut dire que là, comme en beaucoup de choses, nous sommes loin d'avoir atteint à la perfection. Nous ne pouvons donc qu'applaudir à la patience et au dévouement de ces hommes qui, sans se laisser rebuter par l'aridité du travail et par le peu de gloire qu'ils peuvent en retirer, essaient de faire mieux que leurs devanciers. Il appartenait à M. Le François, depuis si longtemps rompu à l'enseignement du français, d'entreprendre ce travail. Son ouvrage comprend 226 exercices, dont 42 de récapitulation sur la lexigraphie et 8 sur la ponctuation. Les chapitres sont mis en rapport avec les différentes parties du discours. Ils sont partagés en plusieurs sections dont chacune roule sur un petit nombre de règles. Chaque section, et il y en a plus de soixante, commence par un exercice en texte plein et correct. L'élève doit, au moyen des règles qu'il a apprises, justifier l'orthographe du mot souligné, le bon emploi qu'on en fait, la place qu'il occupe. Viennent ensuite les exercices en texte incomplet. La phrase est précédée du mot qui fait l'objet de l'application de la règle; c'est à l'élève à compléter la phrase par ce mot, après lui avoir fait subir les changements réclamés par la grammaire et par le génie de la langue. Ce n'est pas tout; comme l'auteur veut répandre de la variété dans son ouvrage, tantôt c'est un exercice au singulier qu'il fait mettre au pluriel, ou réciproquement; tantôt ce sont des phrases incorrectes qu'il donne à corriger, en prévenant l'élève que ces phrases sont incorrectes, parce que les mots appartenant à telle partie du discours sont mal employés ou mal placés. Parfois même il lui suffira de dire : Telles phrases sont vicieuses, corrigez-les; ou bien encore : En quoi ces phrases sont-elles incorrectes?

Ces exercices sont excellents, on en conviendra sans peine; nous n'avons rencontré dans aucun ouvrage classique ceux de la première espèce. Cependant ce sont peut-être les plus utiles et pour la méthode et plus encore pour la théorie. Car ici l'élève ne peut se laisser diriger par la routine. Ce n'est réellement que par la réflexion et le jugement qu'il remontera à la théorie.

Quant aux exercices de la seconde catégorie, ils ne constituent par une méthode nouvelle; on en trouve de semblables dans les recueils en usage. Mais M. Le François a voulu généraliser la méthode, si méthode il y a, et l'a surtout appliquée fort heureusement aux chapitres remarquables concernant l'adjectif, les qualificatifs en *ant*, les adjectifs verbaux et les participes. Tout ces exercices sont distribués méthodiquement, bien gradués et très-variés, et nous paraissent supérieurs à ce que nous avons en Belgique. Sous le rapport des phrases, l'auteur a eu raison de laisser de côté les exercices cacographiques et de ne donner en général rien de fautif sous le rapport des mots ou des constructions.

Quant aux phrases considérées en elles-mêmes, qu'on ne s'attende pas à ne trouver que du nouveau. Tous les auteurs de recueils d'exercices se copient plus ou moins et ils ont raison. Ils s'emparent des phrases tombées dans le domaine commun; leur travail consiste moins à inventer des phrases nouvelles qu'à en trouver et à les coordonner selon la méthode qu'ils croient la meilleure. Mais ici il y a un choix à faire. L'auteur a eu soin de prendre autant que possible des pensées ou des faits portant quelque enseignement au point de vue intellectuel et moral. Il y a fait entrer quelques pensées concernant la Belgique, son histoire et ses monuments. Il est fâcheux qu'elles ne soient pas plus nombreuses. Elles auraient donné à son œuvre un cachet tout particulier.

Notre tâche pourrait se borner aux réflexions qui précèdent. Mais comme l'ouvrage aura sans doute plus d'une édition, nous croyons être agréable à l'auteur en lui signalant ce que nous regardons comme susceptible de quelque amélioration. Le choix des phrases, dans certains exercices n'est pas toujours assez varié. Par exemple s'agit-il des verbes de la seconde conjugaison, nous trouvons 28 phrases qui roulent sur 10 espèces de verbes seulement. Cependant la grammaire de Poitevin en donne 23, celle de Péters 26, et celle de Noël 22. Était-il bien régulier de donner 7 phrases sur *acquérir* et 5 sur *saillir*, et pas une seule sur *mourir* ou sur *se repentir*? Pourquoi ne pas donner un exercice sur le nombre des substantifs compléments d'une préposition et désignant l'espèce ou la matière dont une chose est faite? Par contre l'auteur n'aurait-il pas bien fait de retrancher le § 97? Car peut-on être partisan de l'emploi du relatif dans des phrases comme celle-ci : « J'ai reçu, ces jours derniers, une lettre de mon vieil ami, *laquelle* m'a fait beaucoup de plaisir. » D'autant plus qu'on peut dire plus élégamment « de mon vieil ami *une lettre, qui* ou *elle* m'a fait etc. » Nous ne nous arrêterons pas à faire remarquer que l'auteur n'est pas toujours fidèle à sa méthode quand il dit à propos de l'article : « Les flatteurs sont ceux qui se lassent *le, les* plus aisément. »

Passons aux phrases considérées en elles-mêmes. S'il s'agit de proverbes citez-les textuellement et ne remplacez pas : Dis-moi *qui* tu hantes et je te dirai qui tu es, par : Dis-moi *ce que* tu hantes etc. (§ 23). Présentez les phrases toujours de manière à leur faire porter tout l'enseignement dont elles sont susceptibles.

Ainsi au lieu de la phrase vague : « Le collège électoral sera convoqué dans les premiers jours du mois prochain » (§ 19), dites plutôt : Le collège électoral, en Belgique, est convoqué à telle époque, et pour tel motif etc. Ailleurs nous lisons que les orgues de Notre-Dame sont peut-être les meilleures de notre ville (§ 3). De quelle ville s'agit-il ? Puis il est question des pieds du grand *beffroi* qui ont 18 lignes de longueur et qui sont, ainsi que ses doigts etc. (§ 41); tout le monde ne sait pas qu'il s'agit ici de la grive de la Guyane et il fallait le dire. Est-il bien à propos d'apprendre que Strabon dit que les Perses épousaient leurs mères (§ 38), quand même on ajouterait que ce sont des oui-dire ? Ou bien encore que les femmes des Caraïbes ont l'air bien plus gai et plus riant que les hommes (§ 202) ? D'ailleurs cette dernière phrase est-elle bien correcte ? nous en doutons ; car de quels hommes s'agit-il ? Nous en dirons autant et avec plus de raison de cette autre qui n'a pas de sens : Tout citoyen belge *est égal* devant la loi (§ 18). Ce sont là de fautes légères que nous sommes presque honteux de signaler et qu'il est facile de faire disparaître. L'impression est soignée et généralement correcte ; seulement la ponctuation laisse souvent à désirer. Il en est de même de l'emploi des majuscules (§ 80, 82, 153, 184). Nous signalons enfin quelques fautes d'impression : *quadupede* (§ 17) pour quadrupède ; *parce* que (§ 198) pour par ce que ; *précipes* (§ 226) pour précipices. Nous ajouterons qu'il manque *elle* après tournerait (§ 58) et *que* après plus élevés (§ 201).

L'ouvrage de M. Lefrançois mis dans les mains des élèves produirait une grande économie de temps. Nous n'osons pas affirmer cependant que ces exercices, excepté toutefois ceux qui sont en texte plein et correct, puissent être donnés comme devoir par écrit. Un seul paragraphe ne comprendrait pas une tâche assez longue pour l'élève et n'aurait peut-être pas les bons résultats qu'on en attend. Car l'élève ne fait pas attention, d'ordinaire, à l'orthographe des phrases imprimées qu'il sait d'avance être correctes. Mais ces exercices conviendraient très-bien comme exercices de récapitulation à faire de vive voix, deux fois par semaine, en classe sous la surveillance du maître.

DICTIONNAIRE DES CRIS D'ARMES ET DE VISES des personnages célèbres et des familles nobles et autres de la Belgique ancienne et moderne, par M. le comte ALPH. O'KELLY DE GALWAY. Bruxelles, Aug. Schnée 1865. 1 vol. in-8° de 188 p. Prix 7 fr.

Un dictionnaire de cris d'armes et de devises est un livre intéressant, non-seulement sous le rapport historique et archéologique, mais encore sous le rapport esthétique ou littéraire. On admire en effet la concision énergique et la grandeur de beaucoup de ces devises formant pour les familles dont elles ornaient le blason, une leçon d'honneur ou de probité, à laquelle il n'était pas permis de déroger. En voici quelques-unes prises au hasard : *Honor et hominis victus, Virtute decet non stemmate niti, Nitendum ad alta, Praesim ut prosim, De spinis rosas, Virtus nunquam deficit, De coslo spiritus unit, Animam virtute adorna, Jamais arrière, Ad altiora, Virtus sibi praeium, Quae sursum quaerite* etc.

Nous félicitons donc l'auteur d'avoir eu la bonne pensée de recueillir, dans un volume facile à manier, les devises des familles nobles et autres de notre pays,

et nous n'aurions que des louanges à lui adresser s'il s'était borné à en donner le texte. En voulant les traduire et les commenter il a entrepris une tâche au-dessus de ses forces; il ignore en effet les éléments de la langue latine, dans laquelle la plupart ont été écrites, ou bien il fait fi des déclinaisons et des conjugaisons et des règles les plus simples de la syntaxe. Les plus belles pensées ont été ainsi complètement dénaturées. La superbe devise *Honor et hominis victus* (l'honneur aussi est une nourriture pour l'homme) est traduite par cette phrase banale « l'honneur de l'homme est engagé ou l'homme est lié par l'honneur, » et l'auteur ajoute : « allusion aux gerbes liées du blason ». La devise *De spinis rosas*, charmante allégorie montrant la gloire produite par les labeurs comme la rose naît de l'épine, est changée dans le proverbe vulgaire « pas de roses sans épines. » La pensée *Virtus sibi praemium* enseignant de chercher la récompense dans la vertu elle-même est perdue dans la traduction « vertu a pour moi le plus grand prix. » Un prêtre charitable avait adopté pour devise *Non in homines sed in vilia* (non contre les hommes mais contre les vices); que reste-il de cette pensée dans la traduction « non dans les hommes mais dans leurs défauts? » *A Jove principium* (commençons par Jupiter) est rendu par les mots : « tout vient de Jupiter ». L'auteur n'est guère plus heureux dans ses traductions de pensées religieuses : *Dominus pars hereditatis meae* (le Seigneur est la part qui m'est échue en héritage) signifie selon lui « piété fait partie de mon héritage; » *In velamento alarum exultabo* (je me réjouirai à l'ombre de vos ailes), « je m'élèverai avec mes propres ailes. » Rien n'égale toutefois la traduction de *Ne quid nimis* par « que voulez-vous de trop? » et celle de *Quae sursum quaerite* par « que cherchez-vous de plus? » Ici, il faut l'avouer, l'auteur a atteint le nec plus ultra du genre.

La traduction du flamand et de l'italien cause parfois des altérations non moins manifestes : une famille noble avait pour devise *Duer Godt stercke*, la force par Dieu; l'auteur traduit « Dieu est cher au puissant. » *Rapide ma con legge* signifie selon lui « rapidement mais avec légèreté. »

Nous n'en finirions pas si nous voulions énumérer tous les contre-sens dont fourmille l'ouvrage; citons en toutefois encore quelques-uns : *Fugite partes adversae* « fuyez les calamités ou les mauvaises chances; » *Ordinatè et providè* « dispose et prévois; » *Praesim ut prosim* « je gouvernerai pour être utile; » *Ne Jupiter quidem omnibus* « Jupiter n'est pas le même pour tous; » *Discite justitiam moniti et non temnere divos* « apprenez la justice de celui qui la connaît et sachez respecter les dieux; » *Omnia uni* « tout dans un; » *Nitendum ad alta* « en s'efforçant d'arriver aux choses élevées; » *Ex ungue leonem* « lion parfait; » *Nil displicuisse malis* « ne pas déplaire aux méchants » (belle leçon de morale!); *Memora novissima tua* « pense à ce que tu viens de faire; » *Hinc robur inde vigor* « de sa force, sa vigueur; » *Providebit futura* « il devine l'avenir, » etc.

Le texte latin n'est pas toujours correct non plus. La devise *Ubi bene ibi patria* est écrite *ubi bene ubi patria* ce qui n'a pas de sens. Le célèbre proverbe *Fabricando fabri fimus*, en forgeant on devient forgeron, est écrit *fabricando fabri funus* ce qui conduit l'auteur à cette jolie traduction « c'est en travaillant qu'expire l'artisan. »

On critique beaucoup de nos jours l'étude des langues anciennes; on voudrait

même supprimer l'enseignement du latin du système d'éducation moderne : l'ouvrage dont nous rendons compte, montre où nous arriverions si jamais cette opinion devait prévaloir. Le latin n'est pas une langue morte, il est vivant encore dans l'église, dans le droit, dans les archives, dans les armoiries et les inscriptions; les langues romanes en sont des dérivés et les langues germaniques lui ont emprunté une foule d'expressions. A quelles erreurs serait-on exposé si le latin était ignoré ou si l'on n'en faisait pas une étude plus approfondie que n'a fait l'auteur du présent ouvrage? On oublie trop souvent que l'enseignement de la grammaire doit précéder celui de l'histoire et que les travaux d'érudition s'écroulent s'ils ne sont basés sur de solides connaissances philologiques.

AIDE-MÉMOIRE DE CHIMIE à l'usage des lycées et des établissements d'enseignement secondaire, rédigé conformément au programme du baccalauréat ès sciences, par P. A. FAVRE, correspondant de l'Institut, professeur de chimie à la faculté des sciences de Marseille. Un vol. in-8° de 600 pages avec un atlas de 14 planches. Paris, 1864, chez Gauthier-Villars. Prix 8 francs.

Une grande partie des ouvrages qui paraissent aujourd'hui sont rédigés au point de vue des examens. Celui-ci, comme son titre l'indique du reste, est du nombre. Le but de l'auteur en le publiant a été de grouper les notions élémentaires les plus essentielles sous une forme propre à aider la mémoire et le travail de révision qui doit accompagner la préparation des examens, par les auditeurs d'un cours de chimie. Pour cela il a adopté une forme particulière, laissant de côté cette érudition savante qui embarrasse et fatigue les élèves, quand elle ne les décourage pas. « Les premières notions de chimie, dit l'auteur, doivent être présentées avec beaucoup de clarté et de concision; il faut qu'elles portent en elles et les clartés qui indiquent la route et celles qui en illuminant suffisamment les profondeurs de l'horizon, déterminent la vocation des auditeurs d'élite et enfantent les dévouements scientifiques. »

Par sa disposition et sa rédaction, ce livre offre à l'élève un véritable *cahier de notes* pouvant lui représenter à l'aide d'une méthode uniforme la trace des leçons des professeurs. On y rencontre, en effet, des *tableaux*, des *résumés synthétiques* analogues à ceux que les étudiants ont coutume de faire, soit pour aider leur mémoire, soit pour revoir rapidement sans fatigue, sans efforts, les cours sur lesquels ils doivent être interrogés.

Quant à la matière, elle a été indiquée par le programme des études de France, identique au nôtre, accepté dans son véritable esprit. Ce programme est suffisamment connu, inutile que nous insistions.

Le plan fort simple que s'est tracé l'auteur et qu'il a suivi jusqu'au bout avec une inflexible rigueur, consiste à ne donner au lecteur relativement à chaque sujet qu'il expose, que ce qu'il présente de véritablement utile, et à élaguer tous les faits de détail qui fatiguent la mémoire sans aucun profit. Les matières données forment, malgré cela, un ensemble d'une très-grande valeur. Bien possédées par l'élève elles fourniront un cadre excellent pour ses acquisitions ultérieures, elles lui auront fait attendre le véritable but des études classiques, qui consiste à *savoir étudier et apprendre par soi-même*.

L'auteur a visé à faire un livre *utile* plutôt qu'un livre *savant*. Il semble en

vérité que les élucubrations de certains savants n'aient eu d'autre effet jusqu'ici que d'embrouiller les choses, et de cacher la science en enveloppant leurs descriptions d'une foule d'hypothèses au milieu desquelles il est presque impossible de découvrir la vérité. A peine sont-ils parvenus à quelque phénomène nouveau, à quelque résultat inattendu, qu'ils ne peuvent résister à la tentation de passer pour des novateurs. Sur des faits plus ou moins bien isolés, plus ou moins bien observés, peu concluants le plus souvent, ils élèvent des théories, ils établissent une doctrine et prétendent faire une nouvelle école. Ce travers est tellement commun qu'il s'est formé une grande quantité de théories nouvelles depuis quelques dix ans. Chacun apporte la sienne et bientôt il ne sera plus possible de reconnaître les faits au milieu de ce chaos inextricable. M. Favre a su résister à ce travers. On doit lui en savoir gré.

Pour terminer nous ne saurions mieux faire que de citer textuellement les paroles qu'a prononcées M. Dumas en présentant ce livre à l'Académie des sciences : « L'Auteur a complètement atteint le but qu'il s'est proposé, son livre « sera indispensable et au professeur qui prépare la leçon de chimie et à l'auditeur qui l'écoute, et à l'élève qui subira demain son examen. »

ACTES OFFICIELS.

Université de Gand. M. Manderlier, professeur ordinaire à la faculté des sciences, est déclaré émérite.

MM. Donny, professeur extraordinaire à la faculté des sciences et Dumoulin, professeur extraordinaire à la faculté de médecine, sont promus au rang de professeur ordinaire dans leurs facultés respectives.

M. Th. Verstraeten, ingénieur des ponts et chaussées, répétiteur à l'école du génie civil, est nommé professeur extraordinaire à la faculté des sciences. Il donnera les cours de *géométrie descriptive et d'application de la géométrie descriptive à la coupe des pierres, à la charpente, etc.*

Un arrêté royal le dispense du grade de docteur ou de licencié en sciences.

— *Université de Liège.* M. Wasseige, docteur en médecine, en chirurgie et en accouchements, docteur spécial en sciences chirurgicales, est nommé professeur extraordinaire à la faculté de médecine. Il donnera les cours théorique et pratique des accouchements.

Sont promus au rang de professeur ordinaire dans leurs facultés respectives : MM. Dewalque, professeur extraordinaire à la faculté des sciences ; Kupffer-schlaeger, professeur extraordinaire à la même faculté ; Émile De Laveleye, professeur extraordinaire à la faculté de droit ; Heuse, professeur extraordinaire à la faculté de médecine.

— Le sieur Geedts, est déchargé de ses fonctions de maître de dessin à l'école moyenne de Huy, et admis à faire valoir ses droits à la pension.

— Sont acceptées les démissions des sieurs Quartier, premier régent à l'école moyenne de Nieuport, Courtheoux, deuxième instituteur à l'école moyenne de Couvin, admis à faire valoir ses droits à la pension, Adams, deuxième instituteur à l'école moyenne d'Anvers, Ghyselen, instituteur à l'école moyenne de Nieuport, Smets, troisième régent à l'école moyenne de Louvain.

— Sont nommés :

A l'école moyenne de Visé : maître de dessin en partage, à titre provisoire, en remplacement du sieur Colin, le sieur *Marchal*, troisième régent ;

A l'école moyenne de Nieuport : instituteur, en remplacement du sieur Ghyselen, le sieur *De Broe*, assistant ; — assistant, le sieur *Van Zype*, sous-instituteur à l'école communale de Furnes ;

A l'école moyenne de Louvain : troisième régent, en remplacement du sieur Smets, le sieur *Abrassart*, ancien régent au même établissement ;

A l'école moyenne de Hal : maître de dessin en partage, à titre provisoire, en remplacement du sieur Van Poppel, le sieur *Van Lint*, premier régent.

— Sont nommés inspecteurs ecclésiastiques cantonaux des écoles primaires les sieurs *Kerkhofs*, curé-doyen à Landen, pour le canton de Landen, en remplacement du sieur Demol, décédé ; *De Loose*, curé-doyen à Termonde, pour les cantons de Termonde, de Wetteren, de Hamme et de Zele, en remplacement du sieur Vandevelde, démissionnaire ; *Claessens*, curé-doyen à Deynze, pour les cantons de Deynze et de Cruyshautem, en remplacement du sieur Lamotte, démissionnaire.

— *Cours de dessin. Concours.* Par arrêté royal du 31 août, la durée du concours ouvert pour le cours élémentaire de dessin, par l'arrêté royal du 18 septembre 1852, est prorogée jusqu'au 31 décembre 1866, attendu qu'il résulte d'un rapport en date du 5 juillet 1865, du conseil de perfectionnement des arts du dessin, qu'il n'y a pas eu lieu de décerner le prix.

Voir pour le programme de ce concours *Revue* 1862, p. 375.

— Par arrêté royal du 31 août le prix quinquennal de littérature flamande pour la période de 1860-1864 est décerné à la dame veuve Courtmans, née Berchmans, de Maldegheem, pour son ouvrage intitulé : *Het geschenk van den Jager*, publié pendant ladite période.

— Un arrêté ministériel du 22 septembre accorde des encouragements à 339 instituteurs qui se sont distingués dans l'accomplissement de leurs devoirs. Ces encouragements sont de trois sortes : gratifications de cent cinquante francs au maximum ; récompenses en livres ; mentions honorables.

— *Examen d'aspirant professeur agrégé et de professeur agrégé pour les sciences.* Un arrêté royal du 29 septembre porte ce qui suit :

Revu Notre arrêté du 16 avril 1851 qui détermine notamment les matières de l'examen d'aspirant professeur agrégé et de celui de professeur agrégé de l'enseignement moyen du degré supérieur pour les sciences,

Le conseil de perfectionnement de l'instruction moyenne entendu ;

Sur la proposition de Notre Ministre de l'intérieur, nous avons arrêté et arrêtons :

Art. 1^{er}. Les art. 3, 5, 6, de Notre arrêté prérappelé sont modifiés ainsi qu'il suit :

« Art. 3. Sont admis à l'examen pour le diplôme de professeur agrégé de l'enseignement moyen du degré supérieur :

« B. Pour les sciences : Les récipiendaires ayant subi, depuis un an au moins, l'examen de candidat en sciences physiques et mathématiques, ou ayant obtenu, depuis le même temps au moins, le titre d'aspirant professeur agrégé.

« Art. 5. L'examen d'aspirant professeur agrégé pour les sciences porte sur les matières suivantes :

- « 1° L'analyse algébrique ;
- « 2° La géométrie analytique ;
- « 3° La géométrie descriptive ;
- « 4° Le calcul différentiel et le calcul intégral (1^{re} partie) ;
- « 5° La physique expérimentale ;
- « 6° La chimie générale.

« Sont admis à l'examen d'aspirant professeur agrégé pour les sciences, les récipiendaires ayant subi, depuis deux ans au moins, l'examen de gradué en lettres, préparatoire à la candidature en sciences.

« Art. 6. L'examen de professeur agrégé pour les sciences porte sur les matières suivantes :

- « 1° Le calcul intégral (2^e partie) et les éléments du calcul des variations ;
- « 2° La mécanique rationnelle ;
- « 3° La méthodologie mathématique ;
- « 4° Les éléments de botanique, de zoologie et de minéralogie.

« Le jury peut exiger des exercices pratiques sur les manipulations chimiques et sur l'usage des instruments de physique.

« Chaque récipiendaire doit, à la suite des examens, donner sur notes, en présence du jury, une leçon de trois quarts d'heure sur un sujet qui lui aura été indiqué vingt-quatre heures d'avance. »

Un arrêté royal de la même date modifie le programme des cours de l'école normale des sciences annexée à l'université de Gand, et porte à six, au lieu de cinq, le nombre des bourses affectées à cette école.

Par suite de ces changements, l'examen d'aspirant professeur agrégé est reporté à la fin de la seconde année d'études.

— *Chemins de fer, postes et télégraphes.* Le ministre des travaux publics porte à la connaissance des intéressés que les règlements organiques de l'administration des chemins de fer, postes et télégraphes autorisent l'admission, à *titre d'essai, avec rémunération immédiate*, des jeunes gens qui, par leur instruction, réunissent les conditions d'aptitude voulues pour rendre immédiatement des services dans certaines positions.

En exécution de ces règlements, les candidats porteurs d'un diplôme scientifique ou académique, peuvent concourir à la collation des emplois aux conditions exceptionnelles suivantes :

I. Les candidats porteurs d'un diplôme notamment :

- A. D'ingénieur honoraire des ponts et chaussées ou des mines, à défaut d'emploi vacant dans le cadre des sous-ingénieurs ;
- B. D'ingénieur civil des mines, d'ingénieur civil des arts et manufactures et d'ingénieur civil mécanicien (écoles de Gand et de Liège) ;
- C. D'élève ingénieur des mines ou des ponts et chaussées ;
- D. De conducteur honoraire des ponts et chaussées ;
- E. De docteur en droit, en philosophie et lettres, en sciences politiques et administratives, en sciences physiques et mathématiques, en sciences naturelles ;
- F. De candidat à l'un des doctorats qui précèdent ;

G. De gradué en lettres ;

H. De capacité de l'Institut commercial d'Anvers et de la première industrielle et commerciale des athénées royaux ;

Peuvent concourir, en cas de vacances d'emploi, dans les cadres du personnel, savoir :

Ceux qui sont désignés sous les litt. A, B, C et D, en qualité de sous-chef de section, de sous-chef de station ou de commis ;

Ceux qui sont mentionnés sous les litt. E, F, G et H. en qualité de sous-chef de station ou de commis.

Il leur sera alloué un traitement provisoire :

De 1,500 à 1,800 fr. pour les candidats repris sous les litt. A et E ;

De 1,200 à 1,500 pour les candidats désignés sous les litt. B, D et F ;

De 1,000 à 1,200 fr. pour les autres candidats.

II. Après un essai d'un an au moins et de deux ans au plus, les candidats seront classés, selon le degré d'aptitude dont ils feront preuve, dans l'une des catégories suivantes :

Première catégorie : Aptitude exceptionnelle ;

Deuxième catégorie : Bonne aptitude ;

Troisième catégorie : Aptitude ordinaire.

Pour autant que la situation des cadres le permette, ceux des deux premières catégories seront nommés définitivement et il leur sera alloué un traitement en rapport avec les services qu'ils seront jugés aptes à rendre. Ce traitement sera fixé :

1^o Pour les ingénieurs honoraires des mines ou des ponts et chaussées au minimum de 1,800 francs, sans pouvoir excéder les limites du traitement déterminées par les règlements organiques pour l'emploi de sous-ingénieur.

2^o pour les docteurs en droit, etc., repris ci-dessus au litt. E, dans les limites de 1,800 fr. à 3,000 fr. ;

3^o Pour ceux qui sont désignés sous les autres littéras, dans les limites de 1,000 fr. à 1,800 fr.

En outre, les candidats de la première catégorie qui, a raison des limites des cadres, ne pourraient être nommés immédiatement au grade et au traitement que justifie leur classement, ne seront pas soumis aux règles de l'avancement aussi longtemps qu'ils n'auront pas obtenu une position en rapport avec leur diplôme et le classement qui leur aura été attribué.

Quant aux candidats de la 3^e catégorie, ils pourront être congédiés ou leur nomination définitive être ajournée ; mais dans tous les cas, il ne leur sera attribué que le traitement minimum.

III. S'il se présente une vacance dans le grade de sous-ingénieur, endéans les deux ans de leur diplôme, la préférence sera accordée aux ingénieurs honoraires qui occuperaient déjà un autre emploi dans l'administration et qui auraient été classés dans la 1^{re} catégorie (aptitude exceptionnelle).

IV. Les candidats, belges de naissance ou naturalisés, qui désirent entrer dans les cadres du personnel de l'administration des chemins de fer, postes et télégraphes, aux conditions qui précèdent, doivent adresser leur demande au ministre des travaux publics et y joindre :

- 1° Leur diplôme ;
- 2° Un extrait de leur acte de naissance ;
- 3° Un certificat de milice ;
- 4° Un certificat de moralité, délivré par l'autorité compétente de leur dernière résidence.

V. La limite d'âge pour l'admission est fixée à vingt-cinq ans. Cependant dans des cas exceptionnels, une dispense d'âge pourra être accordée aux candidats n'ayant pas plus de vingt-sept ans et qui se présenteraient endéans les deux ans de leur diplôme.

Sous tous les autres rapports, ils sont soumis aux dispositions organiques qui régissent le personnel en général.

Bruxelles, le 10 octobre 1865.

JULES VANDERSTICHELEN.

NOUVELLES DIVERSES.

ACADÉMIE ROYALE DE BELGIQUE. CONCOURS. Dans sa séance du 9 novembre la classe des beaux-arts a proposé pour 1866 le programme de concours suivant :

I. Faire l'histoire de la peinture murale en Belgique et de son application polychrome à l'architecture. Indiquer les caractères et les procédés de chaque époque et de chaque école.

II. Apprécier Rubens comme architecte.

Les villes d'Anvers et de Bruxelles comptent diverses constructions dont on attribue les plans à Rubens. La tradition admise à cet égard est-elle authentique ou ne faut-il attribuer le style architectonique qui domine dans ces constructions qu'à l'influence exercée par les conseils, par les élèves et par les ouvrages du grand maître flamand ? On demande un examen de ces deux hypothèses.

III. Analyser et apprécier, au double point de vue de la science et de l'art, les principales méthodes d'enseignement du dessin qui ont été en usage depuis l'antiquité jusqu'à nos jours, discuter la valeur de chacune d'elles et en déterminer l'influence.

IV. Exposer l'origine et l'organisation des maîtrises des églises dans les Pays-Bas et dans le pays de Liège. Dire quelle fut la part de ces maîtrises dans les progrès de l'art musical. Déterminer quelles furent les causes de leur prospérité et de leur décadence.

Le prix pour la première question sera de douze cents francs, de huit cents francs pour la troisième, et de six cents francs pour la deuxième et la quatrième.

Nécrologie. — En Belgique : M. *Van Coetsem*, professeur à la faculté de médecine de l'université de Gand.

A l'étranger : M. *Malgaigne*, professeur de chirurgie à la faculté de médecine de Paris ; — M. *Bazin*, professeur de zoologie à la faculté des sciences de Bordeaux ; — M. *Dupin*, procureur général à la cour de cassation, à Paris, membre de l'Académie des sciences morales et politiques ; — M. *J. V. Le Clerc*, doyen de la faculté des lettres de l'Académie de Paris ; — M. *Hessler*, professeur de physique à l'institut polytechnique de Vienne ; — M. *Eiselen*, professeur à l'université de Halle.

REVUE DE L'INSTRUCTION PUBLIQUE

EN BELGIQUE.

Numéro 12.

Décembre 1865.

COLLECTION DES GRANDS ÉCRIVAINS DU PAYS, PUBLIÉE PAR L'ACADÉMIE ROYALE DE BELGIQUE.

LA CHRONIQUE DE GEORGES CHASTELLAIN.

(Voir la livraison de novembre.)

Dans la précédente livraison nous avons examiné le premier fragment de la chronique de Chastellain jusqu'à la conclusion du traité de Troyes. Nous jeterons maintenant un coup d'œil sur les événements qui suivirent, sur les tristes campagnes dont ce traité fut la cause, en mettant sous les yeux du lecteur comme précédemment quelques passages qui fassent connaître le style et la manière de notre historien.

Immédiatement après la ratification du honteux traité de Troyes, les deux rois de France et d'Angleterre « ensemble les deux roynes et le duc de Bourgogne et tout leur estat » se mirent en campagne, et commencèrent la guerre par le siège de Sens. Grande fut la perplexité des habitants, qui voulaient bien ouvrir leurs portes à leur souverain et naturel seigneur Charles VI, mais non pas à Henri V et au duc Philippe, les plus grands ennemis de la France. Toutefois après douze jours de siège la ville se rendit. La prise de Montereau, qui suivit, offrit un touchant épisode. Aussitôt que les Bourguignons furent dans la place ils demandèrent « à aucuns de la ville où estoit la place et le lieu que le duc Jehan avoit esté mis en terre. Sy leur fut monstré le lieu par de povres femmelettes, en l'église principale de la ville où elles les menèrent jusques à mettre le pied dessus. Dont incontinent atendris de courage, quand virent la terre encores toute fresche et rudement jettée dessus sans aucune révérence de sa personne, en soupirs et gémissements, prirent un drap noir pour celle première fois, et l'espandirent dessus, et y mirent en croix quatre cierges alumés, en remembrance au moins de son très-haut nom; et ce fait, s'en alèrent vers leur prince le duc Philippe, qui le lendemain y renvoya beaucoup de notables et de haute seigneurie pour le faire desterrer. Et de fait desterré fut et trouvé jetté inhumainement tout chaussé et vestu, au moins en pourpoint et des

houseaux; dont les voians, ses serviteurs jadis et sujets, avec plusieurs cris et piteuses lamentations, sembloient fondre en pleurs, et désiroient à nettoyer ses playes en leurs larmes. - Le duc Philippe fit alors solennellement relever le corps de son père et le fit transporter et inhumer à Dijon.

Bientôt après Henri et Philippe ayant laissé Charles VI et les deux reines à Corbeil, vont investir la place de Melun. Ce siège est l'événement capital de cette campagne, tant par sa longueur que par l'héroïque défense des habitants. Aussi Chastellain en a donné un récit circonstancié, dans lequel on sent partout l'homme du métier, l'homme habitué aux sièges et aux batailles. La résistance fut opiniâtre : les mineurs des deux partis se rencontrèrent sous le sol, et Philippe et Henri joutèrent dans la mine contre des chevaliers du parti opposé. Il faut renoncer à donner une idée des assauts furieux, des sorties, des hauts faits de toute espèce que l'on vit à ce siège, des prodiges de valeur que firent les Dauphinois pour repousser les étrangers, tandis que le malheureux roi signifiait à ses bonnes villes par ses députés d'avoir à jurer le traité de Troyes. La détresse était si extrême - que à peine avoit dedans substance nulle au monde dont ils pouvoient faire nourriture, non pas seulement humaine, mais bestiale à peine; car chevaux, chiens, rats, et toutes bestes vomitables à nature, jà estoient riflées presque toutes par rage de faim; et n'y restoit ny orge, ny froment, ny autre semence qui fust de reconfort, si non obstant tant seulement pierres et pièces de bois qui n'appartiennent ny à bestes, ny à hommes, ny ne peuvent servir à ceste qualité. Et s'il y avoit espices ou pain en respost, sy là dessus estoient les plus grands, et sy estoit-il sy très-escharcement ¹ trouvé, que le gros d'un poing en pouvait valoir un marc d'or....

« Or pense chacun en quel estat de courage pouvoient estre ces gens, et en quel extresme souci de leur honneur, quand se virent estre si près de estre pris, enrageans de faim, resvans par veiller, rompus par travail, foibles par jeusne et par toute manière de misère et de povreté, si au bas que mieux on les jugeoit semblance d'hommes que hommes proprement, car ils estoient desfaits et desfigurés jusques à peine les non congnaistre encores. »

Enfin la place capitula au milieu de novembre, après un siège de plus de quatre mois, dont Chastellain a eu soin de varier la monotonie en racontant soit l'histoire de Naples, où la luxurieuse Jeanne

¹ En si petite quantité.

est chassée par Louis d'Anjou, soit le gouvernement faible du duc Jean en Brabant, et la révolte de Bruxelles.

L'hiver ramena les princes et les princesses avec toute leur suite à Paris. Là il y eut de solennelles réceptions, des entrées triomphales, d'abord des deux rois et du duc, puis le lendemain des deux reines. Chastellain en fait longuement la description sans oublier les moindres détails d'étiquette; mais sa tristesse perce à chaque instant: « Lors pouvoit-on oyr gorges et voix démener bruit diversement, et les enfans crier « Noël! », peuples fléchir, nobles esjouir, bourgeois bien-venue chanter, prestres saluer prélats, dames se léesser et gorgiasser aux fenestres, richement parées et vestues, les maisons ornées de riches draps, les rues couvertes par dessus, et décorées de nouvelletés de divers personnages, comme si le monde eust dû estre tout renouvelé et estably en perpétuelle et permanable félicité et salut par leur venue; dont très-lointaine, hélas! et mal preste estoit encores l'heure. » Toutefois il a pitié « de ces povres François, lesquels pour lors faisoient bonne chiére de leur propre malheur et de leur propre confusion et vergoigne, réputans aucuns plus estre félicité, en leurs vieux jours, vivre paisibles et foulés sous main de tyran, que misérables champions en leur honneur sous un roy héritier infortuné avec eux. »

Ce qui le blesse profondément, c'est l'orgueil du roi Henri et des Anglais, qui, de la cité de Paris, siège ancien de la royale majesté française « faisoient un nouveau Londres, tant en langage comme en leur rude et fière manière de conversation et de repaire, icy et là, par toute la ville qui en fut toute occupée et maistriée. Et s'en alloient les testes eslevées en haut, comme un cerf, regardans de costé eux et derrière, et eux glorifians, à l'opprobre et male aventure des François, dont ils avoient le sang respandu largement à Azincourt et ailleurs, et une grand part de leur héritage fortrait par tyrannie. »

Un autre sujet de grande douleur pour l'âme noble de Chastellain, c'est l'abandon et la solitude où on laisse le roi et la reine de France dans leur hôtel Saint-Paul le jour de Noël, « jour où les roys et haux princes chrestiens tiennent volontiers solemnités de haut et de curieux estat en leur palais, et souverainement les roys François anciennement, qui à tous autres roys chrestiens ont esté patrons d'honneur et de sçavoir... Car là où les princes et haux membres par avant du royaume souloient servir et faire les cérémonies à la table de leur roy, avec toutes autres richesses qui y resplendissoient, maintenant, c'es-

toient povres vieux serviteurs deshabitués, peu réputés ydoines, qui se présentoient et avoient l'exercice de haux et royaux officiers, parce que les autres ne s'y monstroient. Vinrent à court aucuns notables citoyens à qui nature trayoit de aller voir et de visiter en un tel jour leur souverain et naturel seigneur, comme autres fois ils avoient fait. Lesquels, quand ils aperçurent le roy estre si povrement accompagné, en son estat si parsobre, et de si peu de fait, envers ce que autres fois avoient vu et congnu, certes le cœur leur atendrissoit durement, et n'y avoit celuy à qui les larmes ne mouillassent les yeux, et qui par pitié et par compassion du cas si amer ne partist et ne vuidast, faisant leurs complaintes et souspiremens l'un à l'autre, par mémoire du temps passé, jadis glorieux et felice pour eux, à celuy de lors plein d'opprobre et de confusion pour leurs enfans. »

En face de ce roi de France si délaissé, le roi et la reine d'Angleterre trônaient et tenaient état au Louvre au milieu d'une foule de seigneurs. « Mesmes les hauts hommes du royaume y venoient s'esjoir et augmenter la feste : et se traioient les officiers royaux et tous les notables de la ville, les seigneurs du parlement et autres, vers cestuy chastel où le roy ennemi estoit assis, ensemble la royne, en estat royal, couronne sur la teste. Et là vinrent les barons et nobles hommes, comme jadis, en grand nombre, faire les honneurs et révérences, en toute telle humilité comme si dès oncques il leur eust esté naturel prince et seigneur, et comme si la mémoire du noble et glorieux roi des Francs eust esté estainte et avieutie ¹ en leurs cœurs à tousjours. »

Les fêtes de Noël terminées, le duc Philippe s'en alla à Gand vers la duchesse madame Michelle, et le roi Henri partit pour l'Angleterre; « car les inhabitans désiraient sa venue, et souverainement de leur nouvelle royne, que encore jamais n'avoient vue. » L'historien profite de cette absence pour raconter l'histoire et la fuite de Jacqueline de Bavière. Peu de chapitres sont d'une lecture aussi agréable que celui-là. Outre que les aventures de la duchesse sont passablement romanesques, l'auteur a su jeter dans son récit une grâce, une simplicité, une finesse, qui contrastent avec toutes ses descriptions de guerre, et présentent son talent sous un jour tout nouveau.

Voici par exemple comment la duchesse s'y prit pour se sauver en Angleterre. « Ceste dame Jacque s'estoit venue rendre plaintive vers la douagière de Haynaut, sa mère, qui demouroit au Quesnoy.

¹ Dédaignée, méprisée.

Sy se tint là avec elle par assez bonne espace, comme dame et héri-
tière du pays, et ne se vouloit, pour prière de mère, ny d'autre,
partir de là, ny faire retour vers son mary le duc de Brabant, ains
avoit une autre imagination et une autre emprinse en cœur, dont
nul ne se donnoit garde. Sy advisa un jour d'enhorter sa mère de
venir jusques à Valenciennes, une ville qui luy estoit fort aymée, et
de aller là jouer et esbatre, et visiter ses sujets et les notables
bourgeois qui moult la désiroient à voir. La mère, qui ne pensoit
à rien, lui complut bénignement et y alla. Et après estre reçue hono-
rablement et festoiée, elles y firent aucun gracieux séjour, pendant
lequel la fille, dame Jacque, un jour vint dire à sa mère qu'il luy
estoit pris envie d'aller voir sa ville de Bouchain, une villette située
et assise assez près dudit Valenciennes; sy luy prioit qu'elle se tint
à contente pour l'abandonner, pour une nuyt ou pour deux, et le
lendemain, ou le tiers jour au plus tard, elle retourneroit sans nulle
faute devers elle. Sur ceste promesse et devises faites entre elles
deux, elle se party de la ville de Valenciennes un beau matin, et
menoit seulement une privée compagnie très-petite. »

Mais en route elle rencontra le sire d'Escaillon son confident,
qui avait avec lui soixante combattans, et qui la conduisit à Calais.
De là elle envoya vers le roi d'Angleterre, pour savoir si elle pour-
rait se rendre vers lui. Mais en attendant « souvent monta sur les
murs du havre, et regardant au travers de celle mer tout au plus
loing, ses yeux s'esclairissoient souvent sur ces dunes angloises que
elle véoit blanchir de loing, puis sur le chasteau de Douvres, là où
elle se souhaidoit estre dedans; car lui tardoit bien à estre si longue-
ment absente de la seigneurie que tant désiroit à voir. Sy ne véoit
bateau singler par mer, ne voile tendue au vent, que elle certaine-
ment n'espérast estre le rapporteur de sa joye. »

Sur la réponse très-favorable du roi d'Angleterre elle se mit en
mer. Bientôt « arrivèrent les nefes au havre, et la dame descendi
audit lieu; auquel, tantost après les honneurs et bienviengnans gra-
cieusement faits entre le duc ¹ et elle, monta sus son pallefroy, et
errant ² prit son chemin vers Londres, où le roy l'attendoit. Sy ne
vinrent pas celuy soir, mais le lendemain y arrivèrent de bonne
heure; et s'en allèrent ledit duc qui la conduisoit et elle devers le roy,
qui moult bénignement la reçut, et luy fit des honneurs et des révé-
rences beaucoup, pour ce que grant princesse estoit, et dauphine
jadis de Viennois, en attente d'avoir esté royne des François. »

¹ Le duc de Gloucester, frère du roi. — ² Aussitôt.

L'intérêt dramatique de la guerre se relève dans les premiers mois de l'année 1421 par quelques succès des Dauphinois. Ceux-ci avaient mis à profit l'absence de leur ennemis, et la fortune « bouchant l'un de ses yeux vers les vaincueurs, ouvrit l'autre en douceur vers eux » et leur permit de remporter la victoire de Baugé, où fut tué le duc de Clarence, frère de Henri V, et de commencer le siège de Chartres, qui tint court les Parisiens.

Mais au mois de juin la guerre recommença avec fureur. Le roi d'Angleterre débarqua à Calais, d'où il se rendit à Paris; puis il s'occupa à réduire différentes villes des environs. Le duc de Bourgogne de son côté défendit les marches de Picardie contre les compagnies dauphinoises. Ce fut là qu'il remporta la brillante victoire de Blanche-Taque, que Chastellain a eu soin de décrire fort au long, parce qu'elle fut chèrement disputée et qu'elle fut très-glorieuse pour ceux du parti bourguignon, surtout pour le duc Philippe. En lisant ce récit on se croirait en pleine épopée. Chastellain commence par le dénombrement « des hauts et vaillants hommes des deux armées, afin que la valeur des hommes nobles appère, et soit congnu qui a bien fait et qui mieux en leur temps. » Il énumère ensuite tous ceux qui furent faits chevaliers ce jour-là. Celui qui requit l'ordre le premier fut le duc Philippe lui-même, « lequel s'adressa à messire Jehan de Luxembourg chevauchant d'un costé, et froidement, sans montrer sembler esmu, lui bailla son espée et va dire : « Beau cousin, en nom « de Dieu, je vous requiers chevalerie. » Ledit de Luxembourg le prit à très-haut honneur, et luy bailla l'acoullée, disant : « Monseigneur, en nom de Dieu et de monseigneur Saint-George, je vous fais « chevalier; que aussy le puissiez-vous devenir, comme il vous sera « bien besoin et à nous tous ! » Du reste le duc en était digne et gagna noblement ses éperons.

La bataille fut terrible : « Merveilles fut voir les armes que l'on y faisoit et les pesans et horribles coups que on y ruoit à tous lez, l'un cy, l'autre là, d'estoc et de taille, et de toutes manières. Le duc mesmes y fut saisy au corps; et le cuidoit un très-puissant homme d'armes lequel luy avoit percé l'arçon de sa selle tout outre, le tirer jus à terre, car le tenoit à bras; mais son coursier, qui estoit viste et merveilleusement bon, le porta outre. Sy ne laissa pas pourtant à soy rebouter en la presse, car la queroit tousjours; et chassoit après les plus drus, et les servoit de son trenchant le plus mortel qui y fust en la journée. Aussi ne tint-il en celuy jour onques, ni route, ni

ordonnance, et ne regardoit, ni qui fust près ni loin de sa personne, mais tousjours mains et bras en besongne sur les sallades et visières, hurtoit et chocquoit sur les uns et sur les autres. Toutes presses lui estoient bonnes et toutes places visitées, à gauche et à dextre, devant et derrière. N'y ot chevalier son ennemy qui n'assaiast son bras, et qui ne sentist de sa valeur, qui estoit plus felle que de serpent en flambe. »

Le duc n'avait pas mis sa cotte de mailles, pour tromper l'ennemi, et il arriva que « par une esmerveillable et estrange oubliance, qui oneques n'advint, » sa bannière fut portée par un varlet, qui dans une déroute partielle s'enfuit entraînant les autres à sa suite, et peu instruit des lois de l'honneur jeta à terre la bannière. « Laquelle chose un gentilhomme voyant, nommé Jehan de Rosimbos, admonesté de vergongne de la sienne et autrui lascheté qui leur estoit advenue honteusement, releva la bannière de terre et la remit en estat, et dit à plusieurs nobles hommes qui près estoient : « Or ça, • messeigneurs, vous tous nobles hommes et moy, ne sommes dignes • de vivre, ni de nous trouver jamais en lieu de bien, si nous n'a-
• mendons nostre mespris aujourd'hui, qui nous vient de malheur et
• de léger courage par ceste bannière qui nous a abusé. Ça, ça,
• rallions-nous, au nom de Dieu ! monstrons-nous estre gentils-
• hommes, et servons nostre prince, car mieux vaut mourir en hon-
• neur avec luy que vivre reprochés. » A ces mots, ledit Rosimbos se retourna vers la bataille et se mit en chemin avec aucuns gentils-hommes qui y estoient ralliés ».

Chastellain décrit avec beaucoup de détails les merveilleuses prouesses des principaux chevaliers, les de Croy, Jean de Luxembourg, Saintrailles, Regnault de Fontaine etc. Mais les seigneurs flamands se distinguèrent entre tous; le duc lui-même leur accorda cet éloge « que plus par eux que par nuls autres, celui jour Dieu luy envoya victoire et honneur. » Ils firent merveille; aussi, à l'exemple du vieil Homère qui, à la fin, s'enivre de carnage et fait broyer les cadavres sous le char d'Achille comme les épis dans l'aire sous les pieds des bœufs, Chastellain à la fin embouche la trompette héroïque pour célébrer l'effroyable massacre fait par un de leurs chevaliers. Sy est vray que entre eux en y avoit un qui estoit fait chevalier celui jour, nommé messire Jehan Vilain, noble homme et de haute stature, gros avec ce, membreux, et portoit force et croysée ¹,

¹ Vigueur.

ayant hauts sorcels et gros yeux felles durement et flamboyeux. Cestuy estoit monté sur un haut puissant destrier, merveilleusement gros et courageux, comme il luy faisoit bien besoin, car il portoit de fais assez pour deux; et en la plus dure et mortelle presse là où ses ennemis estoient en leur plus haut orgueil, il vint à bride abandonnée et d'une pesante hache en ses mains, que nul n'eust peu sourdre, et à deux bras alloit ruant et ramonant devant luy; et par la plus horrible manière qui avoit esté vue oncques mais, tuoit gens et assommoit comme bouchers font les bœufs, espautroit testes de chevaux, confondoit hommes d'armes, espouvantoit courages, donnant forces et puissances, employant bras d'un foudre et d'un homme d'acier qui nulluy n'amiroit ¹, mais le fuirent chacun; et ne sembloit que un assommeur, un meurtrier à journée, plus diable que homme. Se tira à part Potton de Sainte-Traille espouvanté en luy-mesmes de ses faits, pour le regarder par une merveille plus à son aise, car oncques mais n'avoit vu, ni ouy parler ni de telle outrage, ni de telle horreur; et s'en signoit par amiration, comme d'un ². . . à qui force hautaine n'a lieu, car abandonnant son corps à chacun sans tenir bride, ni selle, nul ne l'osoit approcher, mais s'enfuyoient comme anneteaux ³ devant le faucon; et se laissoient plus tost cheoir à terre que recevoir son coup, tant estoit pesant et horrible et non portable sans mort. Sy escumoit par la bouche, et aussi estoit d'escume son cheval par tout le corps plus blanc que neige, du fais qu'il portoit et soutenoit. Bref tout fut mis à desconfiture devant luy, ce qui se trouvoit, et la victoire clère pour son party par luy et par autres. -

Enfin la victoire se décida; le duc revint de la poursuite et se montra à ses gens qui ne savaient ce qu'il était devenu. Ensuite, après avoir fait ensevelir convenablement ses morts, - il prit son chemin tantost vers Abbeville atout ses riches prisonniers, et là fust reçu à la plus grand feste que oncques fust haut homme, et à la plus grand joye. Mais, sans arrester nulle part, s'en alla descendre devant le portail de Nostre-Dame, et devant le grand autel bien richement mis à point, à deux genoux, rendi grâce à Dieu de sa victoire, et à la glorieuse Dame sa singulière dévotion et son offrande; et puis s'en alla loger et soy refaire, comme bien y estoit raison, et chacun à son advenant, un peu plus assùr que le matin devant. -

Lorsque la campagne fut terminée, le duc profita de l'hiver pour aller visiter ses pays de Bourgogne. Il s'y rendait pour des affaires

¹ Qui ne redoutait personne. — ² Lacune dans les Mss. — ³ Jeunes canards.

importantes que nous laisserons de côté, puis pour satisfaire le grand désir qu'on avait de le voir. En effet la duchesse sa mère « depuis la mort de son mary le duc Jehan, n'avoit vu son fils le jeune duc, dont mal se tenoit assouffie et peu à son aise; ses sœurs ne l'avoient point vu depuis la mort de leur père, et les Bourgongnons encores ne l'avoient eu en leur pays, depuis être venu à seigneurie. » Aussi « sa mère, la duchesse douagière, ensemble ses sœurs non maryées, le reçurent en naturelle amour et le conjoyrent d'amiables paroles et festes, telles que nature doit en tel cas. Et là venu, alla par toutes les villes requises à faire son entrée, et là reçut son pays, comme prince héritier de son père défunt. Dont l'esjoyssment estoit grand partout entre le peuple, avec espoir d'avoir recouvert un bon protecteur. » De là il alla faire visite à son oncle le duc de Savoie. « Et luy fit le duc savoyen une grande et très-haute chière, et fit, à sa cause, faire joustes et autres solemnités de festoiment, pour révérence de sa personne et bien venue, là où luy-mesme se fourra parmy, et josta et dansa pareillement. Sy fit le jeune duc de Bourgogne qui se savoit gaillardement contenir. »

Pendant que le duc de Bourgogne était au milieu des fêtes, le roi Henri poussait vigoureusement le siège de Meaux. La place investie dès le commencement de novembre 1421 fut attaquée et défendue avec toute l'opiniâtreté, tout l'acharnement imaginable et par tous les moyens alors en usage. La résistance se prolongea jusqu'au 2 mai 1422. On peut voir dans Chastellain toutes les péripéties de ce drame. Le roi vainqueur se montra, suivant son habitude, terrible justicier. C'est bien le même homme qui, au siège de Melun, fit couper la tête à un des siens, pour avoir sauvé secrètement un des meurtriers du duc Jehan, et répondit à son frère, le duc de Clarence, qui lui demandait sa grâce à genoux : « Par saint Georges, beau frère, si vous mesmes l'aviez fait et nous vous tinssions, nous en ferions le cas semblable; car, à nostre pouvoir, nous ne voulons, ny n'aurons, si Dieu plaist, nuls traistres emprès nous. »

Après la prise de Meaux, la guerre continua, mais bientôt des événements imprévus changèrent la face des choses; le roi d'Angleterre fut emporté par une maladie le 31 août, et le 22 novembre le roi de France le suivait dans la tombe. La duchesse Michelle, femme de Philippe le Bon, était morte au mois de juillet.

Nous n'essayerons pas de donner une idée des récits que Chastellain nous a laissés au sujet de la mort des deux rois; il a réuni

tous les détails qu'il a pu trouver sur leurs derniers moments, sur leurs funérailles, sur leur caractère, sur les sentiments manifestés par leurs sujets en cet instant suprême, et a su les présenter d'une manière parfois très-pathétique, toujours pleine d'intérêt. Mais c'est dans l'original qu'il faut les lire. Toutefois il nous est impossible de ne pas dire quelques mots, en finissant, de la duchesse Michelle. Peu de figures de cette époque sont plus touchantes que celle de cette fille de Charles VI. Elle se montre de temps en temps dans l'histoire de Chastellain pour disparaître aussitôt. Sans doute son rôle n'a rien de fort brillant : elle n'entre point triomphalement à Paris avec les deux reines, elle ne va ni à la cour ni dans les camps; mais douce, bonne, résignée, attachée à son mari elle meurt pleine de bonnes œuvres à l'âge de 28 ans. Le coup lui fut porté à la mort du duc Jehan, dont on accusait le dauphin son frère. Car en l'apprenant « celle povre desconfortée dame, la plus vergondée femme qui oncques fût, et la plus piteuse à voir, chut à terre toute espasmée, toute ignorante de soy-mesmes, plus morte que vive; et ne pouvoit descouvrir son amour par complaindre, ny vuyder sa douleur par plourer, car angoisse luy destraignoit si le cœur, que la bouche et les yeux et tous les membres luy estoient hors de vertu et d'ordinaire sentement. » A la fin « revenue de pamoison, fut ramenée en sa chambre, en laquelle alla faire les plus amères complaints qui oncques oyés furent, ne qui jamais partissent de fille de roy. Sy vit-on ces dames et ces filles par compassion plorer avec elle à tous lez et donner paroles confortatives plusieurs, l'une à genoux, l'autre à jointes mains, l'autre en larmes et en humbles prières, afin de la réduire à rapaisement de courage et à aucune modération de son deuil qui par trop estoit excessif. » Elle croyait avoir perdu l'amour de son mari, et celui-ci eut beau lui donner les assurances les plus positives du contraire, elle ne put se consoler et « tellement s'entoulla ¹ en mérancolye que oncques puis ne monstra joie. » Le duc cependant eut toujours pour elle la plus sincère affection; après sa première campagne il se hâta de revenir la voir à Gand, « et firent grant réjouissement l'un à l'autre, et très-amiable chière, comme raison le donnoit; et demeurèrent ensemble par aucun temps, bien l'espace de trois semaines. » Elle le revit encore après sa seconde campagne en 1421. Mais lorsqu'après avoir passé les fêtes de Noël à Arras « le duc prit congé de sa femme et se mit en son voyage vers Bourgogne, de la part de la duchesse

¹ S'enveloppa, se voila comme d'un vêtement de deuil.

le congé prendre fut piteux durement ; car se fit à larmes et à douleurs piteuses, comme de celle qui oncques depuis ne vit ce qu'elle laissa. » Et en effet, six à sept mois après, elle devint malade à Gand, là où elle avoit sa résidence ; et finalement chut en lit, où elle paya son dû, envers ce mesmes temps que le roy Henry et le duc son mary se préparèrent pour le voyage de Cosne. A cause duquel voyage, et que ledit duc estoit loingtain d'elle, mal luy estoit possible de venir à son dernier, car son honneur luy pendoit ailleurs ; et fut toutesvoies durement desplaisant quand on lui annonça sa mort. Mais entre tous ceux du monde qui ducil en firent, ce furent Gantois qui en fondirent en larmes ; car avoit été nourrie jeune fille avec eux, et si débonnaire et bénigne que oncques nulle tant ailleurs ; et avec ce, sy estoit-ce tout l'esperoir de leur salut et de tout leur pays que d'elle, pour cause que fille estoit du roy de France, dont la pluspart de leur félicité pouvoit despendre. » Le peuple de Gand crut qu'elle avoit été empoisonnée, et dans sa douleur fit poursuivre vigoureusement ceux qu'il supposait être les meurtriers. Jamais on n'avait vu dans la ville d'aussi grands murmures qu'au sujet de cette mort. Cependant jusqu'à présent rien n'est venu confirmer les soupçons.

Avec les funérailles de Charles VI à Saint-Denis, le 10 novembre 1422, se termine le premier fragment de la chronique de Chastellain.

DÉMONSTRATION ÉLÉMENTAIRE DE LA FORMULE D'OU DÉCOULENT LES LOIS DU PENDULE SIMPLE.

En mécanique analytique, on démontre, par l'étude du mouvement d'un point matériel libre sur un cercle vertical fixe, que la longueur l du pendule simple, la durée t d'une oscillation fort petite, la gravité g , et le rapport π de la circonférence au diamètre satisfont à l'égalité

$$t = \pi \sqrt{\frac{l}{g}}.$$

La démonstration de cette égalité étant du domaine des mathématiques transcendantes, je crois me rendre utile en faisant connaître une démonstration qui n'exige que de faibles notions de trigonométrie rectiligne.

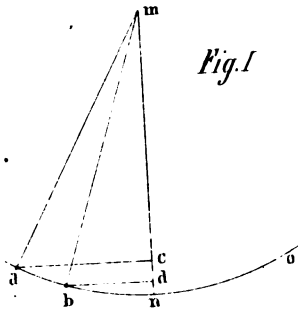


Fig. I

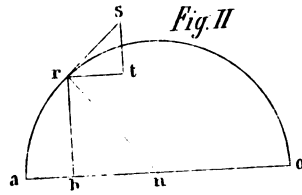


Fig. II

Soit m (fig. 1), le point de suspension d'un pendule simple, dont la masse b oscille entre a et o . Désignons par x l'angle de déviation nma . Lorsque la masse b , partie du point a , sera arrivée au point b , après avoir parcouru l'arc de cercle ab , elle aura une vitesse égale à celle qu'elle aurait acquise en b , si elle y était arrivée, après avoir parcouru une hauteur verticale égale à la différence cd des hauteurs des points a et b . La mécanique analytique établit encore ce dernier principe; mais on peut en trouver la démonstration dans la plupart des traités de mécanique élémentaire.

(On peut établir ce principe en démontrant qu'il existe pour un point descendant le long d'un plan incliné, et l'étendre ensuite à ce même point parcourant les différents côtés d'une portion de polygone régulier inscrite dans une de circonférence. Ce principe subsistant indépendamment du nombre de côtés, subsistera encore quand on passera à la limite, etc.)

Posant $bma = y$, nous aurons :

$$bmn = x - y, \quad md = l \cos (x - y) \text{ et } nc = l \cos x.$$

Retranchant les deux dernières égalités, membre à membre, nous aurons :

$$cd = s = l \cos (x - y) - l \cos x.$$

D'après les lois de la chute des corps dans le vide, la vitesse v que possède un corps, après avoir parcouru une longueur verticale représentée par s , est donnée par la formule :

$$v = \sqrt{2gs},$$

et nous aurons, en substituant,

$$v = \sqrt{2gl[\cos(x-y) - \cos x]}.$$

Mais on a

$$\cos(x-y) - \cos x = 2 \sin \frac{1}{2}(2x-y) \sin \frac{1}{2}y,$$

de plus, l'angle de déviation x étant très-petit, la limite du rapport de cet arc à son sinus sera égale à l'unité, par conséquent les arcs x et $2x-y$ peuvent être remplacés par leurs sinus, donc l'égalité précédente deviendra

$$\cos(x-y) - \cos x = (2x-y) \frac{y}{2}$$

et par suite

$$v = \sqrt{gl(2x-y)y} \quad (1)$$

expression de la vitesse dont la masse b est animée à son arrivée au point b .

Pour de petits angles de déviation, l'arc ao (fig. 1) diffère fort peu d'une ligne droite et nous pouvons imaginer qu'il ait été développé en une ligne droite ao (fig. 2), entre les extrémités de laquelle un corps oscille suivant des lois identiques à celles qui régissent le mouvement de la masse b sur l'arc ao (fig. 1).

Cela posé, si ab (fig. 2), est égal à l'arc ab (fig. 1), le corps, partant du point a , arrivera en b (fig. 2) avec une vitesse déterminée par l'égalité (1).

Sur ao , comme diamètre, décrivons une demi-circonférence et au point b élevons une perpendiculaire br sur ao . Lorsqu'un corps, parti du point a , aura parcouru l'arc ar et sera arrivé en r avec une vitesse $rs = c$ la composante de cette vitesse parallèlement à ao , sera donnée par l'expression

$$rt = c \cos \alpha$$

α désignant l'angle srt ; mais l'angle brn étant égal à l'angle trs , le triangle rectangle brn nous donnera l'égalité

$$\cos \alpha = \frac{\sqrt{ab \cdot bo}}{rn}$$

en observant que rb est une moyenne proportionnelle entre ab et bo . Comme nous avons désigné par x l'angle de déviation, et par l

la longueur du pendule, nous avons, pour nos deux figures, $an = lx$ et, par suite, $rn = lx$. De même $ab = ly$ et $bo = l(2x - y)$; d'où nous tirons $rb = \sqrt{ab \cdot bo} = \sqrt{l^2(2x - y)y}$.

Les expressions de rb et rn étant connues, l'égalité $\cos \alpha = \frac{rb}{rn}$ deviendra

$$\cos \alpha = \frac{\sqrt{l^2(2x - y)y}}{lx};$$

remplaçant $\cos \alpha$ par sa valeur dans l'égalité $rt = c \cos \alpha$, celle-ci deviendra

$$rt = c \frac{\sqrt{l^2(2x - y)y}}{lx} = c \cdot \frac{\sqrt{(2x - y)y}}{x}.$$

Posant $c = x\sqrt{gl}$, nous aurons

$$rt = \sqrt{gl(2x - y)y}. \quad (2)$$

Les égalités (1) et (2) font voir que v et rt ont des valeurs identiques; par conséquent, si nous admettons qu'un corps se meuve sur la demi-circonférence décrite sur ao comme diamètre avec une vitesse uniforme $x\sqrt{gl}$, il s'ensuit qu'en un point quelconque r de la demi-circonférence, la composante rt de la vitesse dont le corps est animé, est égale à la vitesse qu'acquerrait le même corps, s'il arrivait de a en b (fig. 2) en se mouvant sur cette droite suivant les lois du pendule.

D'après notre supposition, la longueur de la demi-circonférence est représentée par πlx , et le temps que met un corps pesant pour parcourir cette longueur, avec une vitesse uniforme, est donné par l'équation

$$t = \frac{\pi lx}{x\sqrt{gl}} = \pi \sqrt{\frac{l}{g}},$$

en observant que, dans le mouvement uniforme, le temps est égal au quotient de l'espace parcouru divisé par la vitesse.

EVEN.

Bouillon, octobre 1865.



PROPRIÉTÉS DES SÉCANTES ISSUES D'UN MÊME POINT.

(Voir la livraison d'octobre.)

I.

Sécantes perpendiculaires.

Lorsque $\theta = 90^\circ$, les quatre premières analogies deviennent
 $A + C = \text{constante}$ $B^2 - 4AC = c^{te}$ $D^2 + E^2 = c^{te}$ $AE^2 + CD^2 - BDE = c^{te}$.

Prenons pour axes des coordonnées deux sécantes quelconques perpendiculaires menées par un point fixe.

Si dans l'équation on fait $x = 0$, les segments déterminés sur l'axe des Y à partir de l'origine seront donnés par l'équation

$$Ay^2 + Dy + F = 0.$$

Soit y' et y'' les valeurs algébriques de ces deux segments, on aura

$$A = \frac{F}{y'y''} \text{ et } D = -F \cdot \frac{y' + y''}{y'y''}.$$

De même en désignant par x' et x'' les valeurs algébriques des deux segments de l'axe des X, on aura

$$C = \frac{F}{x'x''} \text{ et } E = -F \cdot \frac{x' + x''}{x'x''}.$$

Théorème 1. — La somme des valeurs algébriques inverses des rectangles construits sur les segments respectifs de deux sécantes perpendiculaires quelconques menées d'un point fixe est constante.

En effet l'équation $A + C = c^{te}$ devient

$$F \left(\frac{1}{x'x''} + \frac{1}{y'y''} \right) = c^{te} \text{ or } F \text{ est constant pour une même origine.}$$

Théorème 2. — La somme des carrés inverses des quatre segments est constante.

L'équation $D^2 + E^2 = c^{te}$ nous donne :

$$F^2 \left[\left(\frac{1}{x'} + \frac{1}{x''} \right)^2 + \left(\frac{1}{y'} + \frac{1}{y''} \right)^2 \right] = c^{te}$$

$$\text{ou} \quad \frac{1}{x'^2} + \frac{1}{x''^2} + \frac{1}{y'^2} + \frac{1}{y''^2} + 2 \left(\frac{1}{x'x''} + \frac{1}{y'y''} \right) = c^{te}$$

et, à cause du théorème précédent,

$$\frac{1}{x'^2} + \frac{1}{x''^2} + \frac{1}{y'^2} + \frac{1}{y''^2} = c'^2.$$

Théorème 3. — Dans l'ellipse, la somme des carrés inverses de deux diamètres rectangulaires est égale à la somme des carrés inverses des axes.

La courbe étant rapportée à deux diamètres perpendiculaires aura pour équation

$$Ay^2 + Bxy + Cx^2 + F = 0,$$

on aura donc, en désignant par α et β les demi-longueurs de ces diamètres

$$\alpha^2 = -\frac{F}{C} \quad \beta^2 = -\frac{F}{A}$$

d'où
$$\frac{1}{\alpha^2} + \frac{1}{\beta^2} = -\frac{A+C}{F} = c'^2.$$

Dans l'hyperbole la différence des carrés inverses de deux diamètres perpendiculaires dont l'un est réel et l'autre imaginaire est égale à la différence des carrés inverses des axes.

Si les deux diamètres sont réels, ou s'ils sont tous deux imaginaires, la somme de leurs carrés inverses est égale à la différence des carrés inverses des axes.

Corollaire. La valeur inverse d'un diamètre perpendiculaire à une asymptote est moyenne proportionnelle entre la somme et la différence des valeurs inverses des axes.

Cas particuliers. — Dans le cas de l'hyperbole équilatère, la formule

$$A + C - B \cos \theta = 0$$

se réduit pour $\theta = 90^\circ$ à $A + C = 0$; de là résultent les théorèmes suivants :

Théorème 4. — Si l'on mène par un point deux sécantes perpendiculaires à une hyperbole équilatère, les rectangles construits sur leurs segments respectifs sont équivalents.

Car on a

$$A = \frac{F}{y'y''} \text{ et } C = \frac{F}{x'x''} \text{ donc } A + C = F \left(\frac{1}{x'x''} + \frac{1}{y'y''} \right) = 0$$

ou en valeur absolue : $x'x'' = y'y''$.

Théorème 5. — Deux diamètres perpendiculaires d'une hyperbole équilatère sont égaux.

Dans le cas du cercle on a toujours $A = C$ quel que soit l'angle des axes (*); donc,

Théorème 6. — Les rectangles construits sur les segments de deux sécantes quelconques menées d'un point à un cercle sont équivalents.

II.

Sécantes parallèles à deux directions conjuguées.

Les quatre premières analogies se réduisent ici à :

$$\frac{A+C}{\sin^2 \theta} = c'^2 = \frac{4AC}{\sin^2 \theta} = c'^2 = \frac{AE^2 + CD^2}{\sin^2 \theta} = c'^2 \text{ et } \frac{D^2 + E^2 - 2DE \cos \theta}{\sin^2 \theta} = c'^2$$

Cependant il convient de faire une distinction pour la parabole; pour cette courbe on a

$$C = 0 \text{ et par suite } \frac{A}{\sin^2 \theta} = c'^2 \text{ et } E^2 = \text{constante.}$$

Si par un point fixe on mène à volonté deux sécantes parallèles à deux directions conjuguées d'une ellipse ou d'une hyperbole, on aura les trois théorèmes suivants :

Théorème 7. — La somme ou la différence des rectangles construits sur leurs segments respectifs est constante.

En effet si l'on prend les deux sécantes pour axes des coordonnées, on aura encore

$$\frac{F}{A} = y'y'' \text{ et } \frac{F}{C} = x'x''$$

or on a $\frac{A+C}{\sin^2 \theta} = c'^2$ et $\frac{AC}{\sin^2 \theta} = c'^2$ donc $\frac{1}{A} + \frac{1}{C} = c'^2$ et comme F est constant, il vient :

$$x'x'' + y'y'' = c'^2.$$

Or le symbole se réduisant à $-4AC$, pour l'ellipse A et C sont de même signe et par suite les deux rectangles $x'x''$ et $y'y''$ sont aussi de même signe; pour l'hyperbole $x'x'' + y'y''$ représente la différence des rectangles.

(*) En effet, soit $A'y^2 + C'x^2 + F = 0$ l'équation d'une ellipse rapportée à ses axes; pour que ceux-ci soient égaux il faut que $C' = A'$ ou que les racines de l'équation (1) soient égales, ce qui exige que l'on ait

$$(A + C - B \cos \theta)^2 + (B^2 - 4AC) \sin^2 \theta = 0$$

ou $[B - (A + C) \cos \theta]^2 + (A - C)^2 \sin^2 \theta = 0$, d'où il résulte $C = A$ et $B = 2A \cos \theta$; réciproquement, ces conditions étant remplies, tous les rayons sont égaux.

Théorème 8. — Les deux parallélogrammes construits sur leur angle en prenant un segment de l'une et un segment de l'autre pour côtés d'un même parallélogramme sont en raison inverse l'un de l'autre.

En effet
$$\frac{AC}{\sin^2 \theta} = \frac{F^2}{x'.x''.y'.y''.\sin^2 \theta}$$

donc $x'y' \sin \theta \times x''y'' \sin \theta = \text{constante.}$

Théorème 9. — La somme algébrique des rapports directs et inverses des deux segments de chacune d'elles est constante.

En effet substituons dans $\frac{AE^2 + CD^2}{AC} = \text{constante,}$

les valeurs $A = \frac{F}{y'y''}$ $D = -F \cdot \frac{y' + y''}{y'y''}$

$C = \frac{F}{x'x''}$ $E = -F \cdot \frac{x' + x''}{x'x''}$, il viendra :

$$\frac{(x' + x'')^2}{x'x''} + \frac{(y' + y'')^2}{y'y''} = c^2 \text{ d'où } \frac{x'^2 + x''^2}{x'x''} + \frac{y'^2 + y''^2}{y'y''} = c^2$$

ou bien $\frac{x'}{x''} + \frac{x''}{x'} + \frac{y'}{y''} + \frac{y''}{y'} = \text{constante.}$

Dans le cas de l'ellipse $x'x''$ et $y'y''$ sont de même signe, dans l'hyperbole ils sont de signe contraire; en mettant les signes en évidence, on aurait donc pour l'hyperbole

$$\left(\frac{x'}{x''} + \frac{x''}{x'} \right) - \left(\frac{y'}{y''} + \frac{y''}{y'} \right) = \text{constante.}$$

Théorèmes d'Apollonius.

Si l'ellipse et l'hyperbole sont rapportées au centre, on aura, en désignant par a' et b' les demi longueurs de deux diamètres conjugués.

$$\left. \begin{array}{l} a'^2 = \frac{F}{C} \quad b'^2 = \frac{F}{A} \text{ pour l'ellipse} \\ a'^2 = \frac{F}{C} \quad - b'^2 = \frac{F}{A} \text{ pour l'hyperbole} \end{array} \right\}$$

de manière que les relations $\frac{1}{A} + \frac{1}{C} = c^2$, $\frac{AC}{\sin^2 \theta} = c^2$, nous donneront les deux théorèmes suivants :

Théorème 10. — Dans l'ellipse ou l'hyperbole la somme ou la différence des carrés de deux diamètres conjugués est égale à la somme ou à la différence des carrés des axes.

Théorème 11. — Le parallélogramme construit sur deux diamètres conjugués est équivalent au rectangle construit sur les axes.

Hyperbole équilatère.

Nous aurons dans le cas actuel

$$A + C = 0, \text{ ou } \frac{1}{x'x''} + \frac{1}{y'y''} = 0,$$

c'est-à-dire, en valeur absolue : $x'x'' = y'y''$, de là :

Théorème 12. — Les rectangles construits sur les segments respectifs de deux sécantes menées à l'hyperbole équilatère, d'un même point et parallèlement à deux diamètres conjugués, sont équivalents.

Parabole.

De deux directions conjuguées, l'une est un diamètre, l'autre est quelconque; en les prenant pour axes et choisissant le diamètre pour axe des X, on aura $C = 0$.

Théorème 13. — Si par un point P on mène à la parabole une sécante quelconque, le produit des perpendiculaires abaissées des points d'intersection sur le diamètre qui passe par le point P, est constant. En effet, nous avons :

$$\frac{A}{\sin^2 \theta} \text{ ou } \frac{F}{y'y'' \sin^2 \theta} = \text{constante},$$

c'est-à-dire $y' \sin \theta \times y'' \sin \theta = \text{constante}.$

Théorème 14. — Si l'on joint deux points fixes P et P', situés sur un même diamètre, à un même point M, pris à volonté sur la parabole, par deux droites qui rencontrent la courbe en des points N et N', le rapport des distances de ces deux derniers points au diamètre est constant, quel que soit le point M.

Soit p, p', p'' les perpendiculaires menées des points M, N, N' sur le diamètre; on aura par le théorème précédent :

$$pp' = \text{constante}; \text{ de même } pp'' = \text{constante},$$

donc $\frac{p'}{p''} = \text{constante}.$

III.

Cas particulier et extension des formules relatives à une même origine.

— 1. En conservant la même origine, on peut toujours choisir pour axe des Y une direction qui fasse évanouir le terme en y ; il faut pour cela que l'on ait $D' = 0$, ou $Dm' + E = 0$, ce qui donne le coefficient angulaire m' du nouvel axe des Y.

La valeur trouvée pour m' indique que ce nouvel axe doit être parallèle aux cordes conjuguées du diamètre qui passe par l'origine; en effet, m' étant le coefficient angulaire d'un système de cordes parallèles, leur diamètre conjugué sera :

$$m' (2 Ay + Bx + D) + By + 2 Cx + E = 0.$$

Si ce diamètre passe par l'origine, on aura :

$$Dm' + E = 0.$$

Par un point fixe menons une sécante quelconque et une parallèle aux cordes conjuguées du diamètre qui passe par ce point; en prenant la première pour axe des X et la seconde pour axe des Y, l'équation sera privée des termes en y , et la quatrième analogie se réduira à :

$$\frac{E}{\sin \theta} = \text{constante}$$

quel que soit l'axe des X; or on a

$$E = -F \left(\frac{1}{x'} + \frac{1}{x''} \right); \text{ il viendra donc :}$$

$$\frac{1}{x' \sin \theta} + \frac{1}{x'' \sin \theta} = \text{constante; d'où :}$$

Théorème 13. — Si par un point fixe on mène une sécante quelconque à une courbe du second ordre, la somme des valeurs algébriques inverses des perpendiculaires abaissées, des deux points d'intersection, sur la droite menée du point fixe parallèlement aux cordes conjuguées du diamètre qui passe par ce même point, est une quantité constante.

En appliquant ce théorème aux deux tangentes menées par un point extérieur, on obtient la propriété suivante :

Théorème 16. — Les points de contact de deux tangentes sont

à égale distance de la droite menée par leur point de rencontre parallèlement aux cordes conjuguées du diamètre qui passe par ce point.

En d'autres termes,

La corde des contacts de deux tangentes partant d'un même point extérieur est conjuguée au diamètre qui passe par ce point.

— 2. Les quatre premières analogies ont été trouvées pour une origine fixe; cependant A, B, C restant constants quand on transporte les axes parallèlement à eux-mêmes, les deux premières conviennent pour toute origine. On peut de même rechercher s'il existe des points qui laissent subsister les deux autres, quand on y transporte l'origine; mais de plus pour une même origine, F est constant; déterminons d'abord les points que l'on peut prendre pour origines sans changer le terme indépendant.

Courbes semblables.

Si nous transportons l'origine au point (a, b), le terme F deviendra

$$Ab^2 + Bab + Ca^2 + Db + Ea + F;$$

pour qu'il reste le même, la nouvelle origine doit donc se trouver sur la courbe représentée par l'équation :

$$Ay^2 + Bxy + Cx^2 + Dy + Ex = 0,$$

c'est-à-dire sur une courbe passant par l'origine, semblable à la courbe donnée et semblablement placée, enfin concentrique avec la courbe donnée, si celle-ci est une ellipse ou une hyperbole, égale à la courbe donnée et ayant même axe, si c'est une parabole.

Or quels que soient les axes des coordonnées, nous avons

$$\frac{AE^2 + CD^2 - BDE + (B^2 - 4AC)F}{\sin^2 \theta} = \text{const}^{\text{te}} \text{ et } \frac{B^2 - 4AC}{\sin^2 \theta} = \text{const}^{\text{te}};$$

donc pour que $\frac{AE^2 + CD^2 - BDE}{\sin^2 \theta}$ soit constant, il faut et il suffit que F le soit.

On serait arrivé directement au même résultat en cherchant à quelle condition le trinôme $AE^2 + CD^2 - BDE$ ne varie pas quand on transporte les axes parallèlement à eux-mêmes.

Cependant pour la parabole, à cause de $B^2 - 4AC = 0$, on a toujours :

$$\frac{AE^2 + CD^2 - BDE}{\sin^2 \theta} = \text{constante}$$

quels que soient les axes et la valeur de F .

On trouvera facilement, parmi les théorèmes qui précèdent, ceux qui sont susceptibles de recevoir une certaine extension, consistant en ce que le point par où sont menées les sécantes, au lieu de rester fixe, pourra occuper une position quelconque sur une courbe semblable, semblablement placée et concentrique avec la courbe donnée.

Cas particulier. — Des asymptotes.

On peut avoir $AE^2 + CD^2 - BDE = 0$, alors on a aussi $F = \text{constante}$. Cette condition qui ne peut être réalisée que dans le cas de l'hyperbole, indique que l'origine se trouve sur une asymptote.

En effet, pour obtenir les équations des asymptotes, après avoir résolu l'équation par rapport à y , il faut, dans le trinôme sous le radical, remplacer le dernier terme $D^2 - 4AF$ par le complément du carré commencé par les deux premiers; ce qui revient à substituer à F la valeur tirée de l'équation :

$$D^2 - 4AF = \frac{(BD - 2AE)^2}{B^2 - 4AC}$$

ou $F = -\frac{AE^2 + CD^2 - BDE}{B^2 - 4AC}$; donc pour représenter les deux asymptotes à la fois, il suffit de remplacer F par cette valeur dans l'équation de la courbe.

Dans le cas qui nous occupe nous aurons $F = 0$, ce qui veut dire que le système des deux asymptotes passe par l'origine. Réciproquement si l'origine se trouve sur une asymptote, on aura $F = 0$ dans l'équation qui représente le système des deux asymptotes, donc $AE^2 + CD^2 - BDE = 0$.

De là résultent les propriétés diverses des segments d'une sécante compris entre les asymptotes et la courbe; le système des asymptotes pouvant être considéré comme une courbe semblable, semblablement placée et concentrique avec l'hyperbole, et réciproquement; ainsi le théorème 1 devient :

Théorème 17. — Si par un point d'une asymptote on mène à l'hyperbole deux sécantes perpendiculaires, la somme des valeurs inverses des rectangles construits sur leurs segments est égale à la différence des carrés inverses des demi-axes.

Théorème 18. — Si d'un point quelconque d'une hyperbole on mène à ses asymptotes deux sécantes perpendiculaires, la somme des valeurs algébriques inverses des rectangles construits sur leurs segments est égale à la différence des carrés inverses des demi-axes.

Car, par le sommet de la courbe, si on mène deux sécantes dans la direction des axes, les segments sont $+a$ et $\pm b$.

En reprenant les théorèmes 7 et 8, on démontrerait que le rectangle des segments d'une sécante, compris entre un point de l'asymptote et la courbe, ou entre un point de la courbe et les deux asymptotes, est équivalent au carré du demi-diamètre parallèle à la sécante; et par suite les portions d'une sécante comprises entre la courbe et les asymptotes sont égales.

— 3. On déterminerait facilement aussi à quelle condition le trinome $D^2 + E^2 - 2DE \cos \theta$ ne change pas de valeur quand on transporte les axes parallèlement à eux-mêmes. On aura l'équation d'une courbe du second degré sur laquelle doit se trouver l'origine pour conserver une même valeur au trinome.

LIEUX GÉOMÉTRIQUES.

1. Une ellipse de dimensions données a et b tourne dans un angle fixe donné θ de manière à rester constamment tangente aux deux côtés de l'angle : trouver le lieu décrit par son centre.

Prenons pour axes les deux côtés de l'angle et soit α, β les coordonnées du centre de l'ellipse; si on y transportait les axes, celle-ci aurait pour équation

$$Ay^2 + Cx^2 + Bxy + F = 0.$$

En ramenant les axes aux deux côtés de l'angle, l'équation de l'ellipse sera

$$Ay^2 + Bxy + Cx^2 - (2A\beta + B\alpha)y - (2C\alpha + B\beta)x + A\beta^2 + B\alpha\beta + C\alpha^2 + F = 0.$$

Pour exprimer qu'elle est tangente aux axes, nous aurons les équations :

$$(1) (B^2 - 4AC) \alpha^2 - 4AF = 0$$

$$(2) (B^2 - 4AC) \beta^2 - 4CF = 0.$$

La courbe rapportée à son centre et à ses axes a pour équation

$$a^2 y^2 + b^2 x^2 - a^2 b^2 = 0.$$

Rapportée à son centre et à des axes parallèles aux côtés de l'angle donné, elle a reçu pour équation :

$$A y^2 + Bxy + Cx^2 + F = 0.$$

On peut donc écrire

$$(3) A + C - B \cos \theta = (a^2 + b^2) \sin^2 \theta$$

$$(4) B^2 - 4AC = -4a^2 b^2 \sin^2 \theta$$

$$(5) F = -a^2 b^2.$$

On éliminera facilement A, B, C et F entre les équations (1), (2), (3), (4) et (5), et on aura l'équation du lieu demandé :

$$[\alpha^2 + \beta^2 - (a^2 + b^2)]^2 \sin^2 \theta - 4\alpha^2 \beta^2 \sin^2 \theta \cos^2 \theta + 4a^2 b^2 \cos^2 \theta = 0.$$

2. Une ellipse de dimensions données a et b tourne autour de son centre, on demande le lieu décrit par le sommet d'un angle θ dont les côtés restent constamment tangents à la courbe et parallèles à eux-mêmes.

Par le centre menons deux parallèles aux directions données; en les prenant pour axes, l'équation de la courbe sera :

$$A y^2 + Bxy + Cx^2 + F = 0.$$

Les coordonnées du point dont on cherche le lieu sont les valeurs maxima de x et y ; on aura donc :

$$(1) (B^2 - 4AC) x^2 - 4AF = 0$$

$$(2) (B^2 - 4AC) y^2 - 4CF = 0.$$

Du reste nous avons encore les relations

$$(3) A + C - B \cos \theta = (a^2 + b^2) \sin^2 \theta$$

$$(4) B^2 - 4AC = -4a^2 b^2 \sin^2 \theta$$

$$(5) F = -a^2 b^2.$$

Ces cinq équations sont les mêmes que plus haut; on aura donc la même équation pour le lieu demandé; ce qui était à prévoir, car on pouvait évidemment l'obtenir en changeant les signes des variables dans l'équation du premier lieu.

3. Une ellipse de dimensions données a et b reste tangente en un point d'une droite donnée : trouver le lieu des positions que peut occuper son centre.

Prenons la droite pour axe des Y et une perpendiculaire au point donné pour axe des X . L'équation de l'ellipse sera de la forme

$$Ay^2 + Bxy + Cx^2 + Ex = 0,$$

le centre est fourni par les équations

$$(1) By + 2Cx + E = 0$$

$$(2) 2Ay + Bx = 0.$$

Mais la courbe, étant rapportée à ses axes, aurait pour équation :

$$a^2y^2 + b^2x^2 - a^2b^2 = 0.$$

Les formules générales (A) deviennent ici :

$$(3) B^2 - 4AC = -4a^2b^2$$

$$(4) A + C = a^2 + b^2$$

$$(5) AE^2 = 4a^4b^4.$$

Si on élimine y entre les équations (1) et (2) on obtient $(B^2 - 4AC)x = 2AE$, d'où on peut tirer E pour substituer sa valeur dans l'équation (5) qui devient alors : $x^2 = A$.

On obtiendra l'équation du lieu en éliminant A , B et C entre les quatre équations :

$$(1) B^2 - 4AC = -4a^2b^2$$

$$(2) A + C = a^2 + b^2$$

$$(3) 2Ay + Bx = 0$$

$$(4) A = x^2$$

Ce qui donne :

$$x^2(x^2 + y^2) - (a^2 + b^2)x^2 + a^2b^2 = 0.$$

4. Une ellipse tourne autour de son centre ; trouver le lieu décrit par le point de contact d'une tangente qui reste parallèle à elle-même.

Prenons le centre de la courbe pour origine, une parallèle à la direction donnée pour axe des y , et une perpendiculaire pour axe des x .

L'équation de la courbe sera :

$$Ay^2 + Bxy + Cx^2 + F = 0.$$

Le point de contact de la tangente parallèle à l'axe des y a pour abscisse le maximum de x de l'équation de la courbe; les coordonnées de ce point seront donc fournies par les équations

$$(1) (B^2 - 4AC) x^2 - 4AF = 0$$

$$(2) 2Ay + Bx = 0.$$

La courbe étant rapportée à ses axes aurait pour équation :

$$a^2y^2 + b^2x^2 - a^2b^2 = 0,$$

nous aurons donc, l'origine étant la même :

$$(3) B^2 - 4AC = -4a^2b^2$$

$$(4) A + C = a^2 + b^2$$

$$(5) F = -a^2b^2.$$

Par suite l'équation (1) peut s'écrire : $A = x^2$ (6).

Pour obtenir le lieu il suffit d'éliminer A , B et C entre les équations (2), (3), (4) et (6) qui sont les mêmes qu'au problème précédent : on aura donc la même équation.

Cela devait être, car on pouvait la déterminer en changeant les signes des variables dans l'équation du lieu qui précède.

J. LEDENT.

Malines, mai 1868.

(A continuer.)

CORRESPONDANCE.

Monsieur le rédacteur,

Dans la réponse que vous faites à une remarque de M. Ed. D. concernant la dérivation des mots, vous établissez une distinction entre la dérivation scientifique et la dérivation mécanique. Permettez-moi d'ajouter quelques mots à vos observations.

Il me semble qu'il peut y avoir deux espèces de grammaires : l'une a pour but d'enseigner la langue telle qu'elle se présente devant nous; elle développe les faits grammaticaux sans vouloir les expliquer ni remonter à leur origine; l'autre ne se contente pas d'exposer les faits, elle cherche encore à les comprendre, à en saisir la genèse. Or pour apprendre une langue il suffit d'étudier une grammaire de la première espèce, et il serait peut-être même dangereux pour les progrès du commençant de lui donner pour manuel un ouvrage de la seconde. Quand on enseigne, par exemple, à un jeune flamand

que *ik zelf* se rend en français par *moi-même*, il n'est pas nécessaire d'ajouter que *même* vient de *semet ipsissimus*; quand on lui montre comment d'un adjectif on arrive à former un adverbe en *ment*, il n'est pas utile de lui dire que *doucement* est un mot composé de *dulci mente*. Pour expliquer aux jeunes gens l'origine de tous les mots qu'on rencontre en français, il faudrait supposer chez eux non-seulement la connaissance du latin, mais encore celle du grec, de l'ancien allemand, voire aussi celle du sanscrit; pour trouver, p. ex. l'étymologie, le sens réel et premier du mot *vingt*, il ne suffit pas qu'on remonte à *viginti*, il faut qu'on aille jusqu'au sanscrit *vin-sati* mis pour *dvi* (deux) *dasati* (dixaine) (1). Mais est-il nécessaire de connaître ces détails pour savoir compter en français? Faut-il que l'élève de cinquième apprenant ses conjugaisons grecques sache que *λύω* est mis pour *λυωμι*, *λύουσι* pour *λυοντι*, *λελυκνία* pour *λελυκτοια* etc.? L'élève de sixième doit-il savoir que *tricesimus* était primitivement *tricenttimus*, que *judex* est mis pour *jus-dex*, *pridie* pour *pris-die*, *major* pour *magjor*, *brevis* pour *bregvis*, *facillimus* pour *faciltimus*, *ferre* pour *ferse*, *celerrimus* pour *celertimus* etc.? Il suffit évidemment qu'on enseigne le latin tel qu'il est, non tel qu'il a été ou tel qu'il a pu être. Or si j'applique ce principe à la dérivation des substantifs en *or*, dont il a été question dans vos observations, je trouve que le professeur se lancerait dans un dédale d'explications s'il voulait suivre la méthode scientifique pure. Dans *amator*, dites-vous, la désinence est *tor*, non pas *or*; mais que ferez-vous de *cursor*, *lusor*, *messor*, *occisor*, *defensor*, *osor*, *percussor*, *possessor*, *professor*, *suasor*, *tonsor*, *expulsor* etc.? Vous répondrez que dans tous ces mots l's est mis pour un *t* primitif; je le crois volontiers, mais pourquoi enseigner, outre le latin des livres, le latin des siècles primitifs reconstruit par des combinaisons savantes, souvent certaines ou très-probables, comme dans le cas présent, mais souvent aussi fort problématiques? Certes l'on peut considérer comme certain qu'une dentale se changeait en *s* devant *t*, en latin comme en grec, et qu'au lieu de *lud-tor*, *met-tor*, *occid-tor*, *defend-tor*, *od-tor*, *percut-tor*, *possed-tor*, *profet-tor*, *suad-tor*, *tond-tor*, on a dit d'abord *lus-tor*, *mes-tor*, *occis-tor* etc. (2). Rien n'empêche non plus

(1) Max Müller, *Vorlesungen über die Wissenschaft der Sprache*. Leipzig 1863. p. 39.

(2) C'est ainsi qu'on trouve *comes-tus*, *comes-tura*, *claus-trum* de *edo*, *claudio*. V. Bopp, *Vergleichen le Grammatik* 2^e éd. T. I p. 173. Leo Meyer, *Vergl. Gramm. der griechischen und lateinischen Sprache* T. I p. 243.

de croire que la sifflante *s* a produit le changement du *t* et qu'on a dit ensuite *messor*, *percussor*, *possessor*, *professor*, *defensor*, *suassor* etc., de même qu'on a dit *fossus* pour *fod-tus fos-tus*, *missus* pour *mit-tus, mis-tus, messis* pour *met-tis, mes-tis, passus* de *pando*, *passus* de *pator*, *sessio* pour *sed-tio* (1). J'admets aussi que dans *defensor* une des *s* a disparu, de même que dans *versus* pour *vert-tus, vers-tus, verssus*, et que cette disparition de l'*s* a provoqué l'allongement de la voyelle dans *lusor*, *suasor*, *occisor*, *osor*, de même qu'on trouve *fusus* de *fundo*, *fudi*, pour *fud-tus, fus-tus, fus-sus* et *tusus* de *tundo* pour *tud-tus* (2). Mais le latin dans les ouvrages les plus anciens ne contient que les formes transformées; pourquoi donc en enseigner d'autres? Du reste pour rendre compte de tout, il faudrait encore expliquer pourquoi *cur-tor* se change en *cur-sor*, *expul-tor* en *expul-sor* (3). Puis si vous dérivez le substantif du radical verbal il faudra montrer aux élèves que le radical de *vinco* est *vic*, ce qui donne *victor*; il faudra lui dire qu'il y a ici un allongement par *n*, comme dans *fundo*, *tundo*, *scindo*, *linguo*, *tango*, *rumpo* etc. (4). Vous devrez lui dire encore que dans *adjutor* la voyelle *û* est contractée de *uv*, de même que *cautus* remplace *cav-tus, motus, mov-tus*; vous devrez lui enseigner que les verbes de la 2^e conjugaison perdent l'*e* qui les distingue, au supin, aux participes et aux mots dérivés commençant par un *t* et qu'ils ajoutent la désinence au radical verbal soit directement soit au moyen de la voyelle de liaison *i* : *doc-e-re, doc-tus, doc-tor, mon-e-re, mon-i-tum, mon-i-tor* (5). Enfin il sera utile de dire que dans *peto* il y a un mélange de deux conjugaisons, ce qui produit *petivi, petitum* et que *petitor* est formé du radical verbal *peti*, comme s'il y avait un infinitif *petire*.

Comme tout cela est long, et comme un enseignement élémentaire fait de la sorte deviendrait difficile! Tout est simple au contraire quand on se borne à dire que les substantifs en *or* se forment du supin par le changement de *um* en *or*; il est vrai que l'élève aura les mêmes difficultés pour apprendre les différents supins, mais l'usage de réciter les temps primitifs lui inculque profondément ces

(1) Bopp l. c. Leo Meyer o. c. p. 255.

(2) Bopp p. 172 Leo Meyer p. 256 et 265.

(3) Bopp p. 173.

(4) Georg. Curtius, *Die Bildung der Tempora und Modi im Griechischen und Lateinischen*. Berlin 1846 p. 78.

(5) Bopp T. III p. 290 *Fletum, plētum* forment une exception nécessaire.

formes dans la mémoire, et une fois qu'il les possède il en déduira tout de suite les substantifs dérivés.

Nous croyons avoir suffisamment prouvé qu'il y a lieu de ne pas rechercher toujours, dans l'enseignement élémentaire, la plus grande exactitude scientifique et que dans le cas présent la règle mécanique peut seule produire des résultats suffisants.

Avant de terminer permettez-moi de vous demander, monsieur le rédacteur, à quels substantifs allemands vous faites allusion, en parlant d'une terminaison *ter* usitée dans cette langue; les substantifs indiquant l'auteur de l'action exprimée par le verbe ne se terminent-ils pas en *er* en allemand comme en flamand : *schreiben, schreiber, schryven, schryver*?

Agréez, etc.

J. F.

Nous sommes entièrement de l'avis de notre correspondant quand il exige l'absence d'explications scientifiques dans le premier enseignement; nous sommes loin d'être hostile aux règles mécaniques, du moment qu'elles facilitent beaucoup l'étude des éléments. Seulement il faudra ne pas les prodiguer et n'en faire jamais usage lorsqu'on peut enseigner la même chose, avec autant de facilité, d'une manière scientifiquement exacte. Or la règle qui nous occupe deviendrait plus exacte et ne serait guère plus difficile, si on la posait à peu près comme suit : « Le radical verbal subissant devant la désinence *tor* ou *sor* les mêmes changements que devant la terminaison du supin *tum* ou *sum*, il suffit pour former les substantifs en *tor* ou en *sor* de changer la terminaison du supin en cette désinence.

La désinence *ter* s'est conservée dans un certain nombre de substantifs allemands et flamands indiquant des degrés de parenté : *vater, mutter, schwester, bruder*. La formation de ces substantifs remonte à une époque antérieure à la séparation des différentes branches de la famille aryenne; les radicaux verbaux qui leur ont donné origine n'existent plus, comme tels, ni en allemand ni en flamand, mais on les retrouve en sanscrit. V. Bopp, *Vergleichende Grammatik*, 2^e éd. T. III, p. 189.



ANALYSES ET COMPTES-RENDUS.

COURS MÉTHODIQUE DE GÉOGRAPHIE ÉLÉMENTAIRE, à l'usage des écoles moyennes, des pensionnats etc., par J. MOUZON, régent à l'école moyenne de Louvain, et F.-A. MOUZON, directeur de l'école moyenne de Bruges, auteur de plusieurs ouvrages d'enseignement. 2^e Édition. Liège, Dessain. Prix : broché 75 cent., 85 cent.).

Il y a un an à peine que nous signalions le manuel de géographie de MM. Mouzon comme appelé à rendre de grands services à l'enseignement élémentaire (v. *Revue*, décembre 1864). Le public a jugé comme nous, et 2,500 exemplaires écoulés en une année prouvent l'accueil favorable que l'ouvrage a reçu de la part du personnel enseignant des écoles moyennes, et le succès qu'il obtient dans les établissements d'instruction auxquels il est destiné.

En publiant la seconde édition, les auteurs ont tenu à y faire quelques modifications nécessitées par les changements politiques survenus depuis peu en Italie et en Allemagne, et à rectifier plusieurs chiffres de population, afin de les mettre en harmonie avec les documents statistiques les plus récemment publiés. Ils ont en outre modifié la description de l'Australie, d'après les nouvelles découvertes faites dans cette partie du monde, depuis une dizaine d'années, par Burke, Wils et Stuart.

Ces changements, qui sont autant d'améliorations, rendent l'ouvrage plus propre encore à répondre au but louable que les auteurs se sont proposé en le publiant. Nous ne doutons pas que cette seconde édition ne soit accueillie avec plus de faveur encore que la première, et nous le désirons; car le seul moyen de provoquer la composition de bons livres, c'est d'encourager les auteurs, en leur montrant que leurs travaux sont appréciés comme ils le méritent.

TRAITÉ DE GÉOMÉTRIE ÉLÉMENTAIRE, par MM. É. ROUCHÉ, professeur au lycée Charlemagne et CH. DE COMBEROUSSE, professeur au collège Chaptal, conforme aux programmes officiels. Première partie. Géométrie plane. Paris, 1864, chez Gauthier-Villars. Un vol. in-8° de 320 pages, prix 4 francs.

Dès la première lecture, on s'aperçoit que ce livre a été écrit par deux hommes de mérite, par deux professeurs distingués. Leur but est très-élevé; il a été nettement indiqué dans un prospectus qui a précédé de quelques semaines la publication et dans lequel on lisait ce qui suit :

« Les auteurs ont voulu autant qu'il était en eux écrire pour l'époque présente une géométrie qui remplit le même objet que celle de Legendre il y a cinquante ans. C'est là leur ambition et si on les taxe de présomption, on se rappellera que pour bien faire il faut viser haut. Ils ont donc cherché à retrouver le style du maître, sa clarté savante; ils se sont comme lui attachés aux définitions; comme lui ils ont dressé l'inventaire des richesses géométriques de leur temps.

« Ils n'ont jamais changé une démonstration que pour l'améliorer, convaincus qu'avant de toucher aux œuvres anciennes, il faut y regarder à deux fois, mais ils n'ont pas hésité non plus à modifier ce qui semblait présenter des lacunes ou des imperfections. Le lecteur pourra en étudiant en particulier ce qui a rapport à la mesure des angles et à celle de la circonférence, se rendre un compte exact du mérite du traité que nous publions aujourd'hui. »

Nous n'avons pas l'habitude d'ajouter foi aux prospectus de quelque nature qu'ils soient. Aussi avons-nous examiné ce traité de géométrie avec une attention toute particulière et nous sommes heureux de pouvoir dire que nous n'avons nullement été désillusionné. Ce livre a un mérite réel et nous croyons que le but des auteurs sera atteint.

Ils se sont donné pour mission de ne conserver aucune trace des démonstrations d'après coup, des vérifications par l'absurde, toutes renouvelées des Grecs, dites plus rigoureuses, mais complètement stériles et dont l'effet principal est d'étouffer l'esprit de recherche. Ces méthodes, qui ont été beaucoup employées par les anciens géomètres, auxquels les sophistes ne permettaient pas les hardiesses de raisonnement que prennent si légitimement les modernes, sont complètement délaissées aujourd'hui en France. Les propositions réciproques découlent directement de ce théorème général, emprunté à la géométrie de M. Vincent : « Lorsque dans une proposition ou dans une série de propositions, on a fait toutes les hypothèses admissibles sur un sujet déterminé, et que ces hypothèses ont conduit à des conclusions respectives essentiellement distinctes et dont chacune exclut toutes les autres, on peut affirmer que les réciproques des propositions établies sont toutes vraies. »

MM. Rouché et de Comberousse considèrent la ligne indépendamment de toute considération de surface comme la trace d'un point qui se meut. Il est assez étonnant qu'une fois la notion de mouvement admise, ils n'aient pas modifié la définition de la ligne courbe, définie dans Legendre par deux négations qui ne peuvent mener à rien et qui n'ont aucun rapport avec la nature intime de la courbe. Pourquoi après avoir défini la ligne droite : Le plus court chemin entre deux quelconques de ses points, ne pas adopter la définition proposée par M. Lamarle : La ligne courbe est la trace d'un point qui se meut sur une droite tandis que la droite tourne autour du point, les deux mouvements ayant lieu simultanément. Si l'on voulait conserver l'ancienne définition de la ligne courbe, il valait tout autant, nous semble-t-il, conserver également la définition abstraite de la ligne donnée dans Legendre, car l'idée de *dimension* est aussi nette, aussi précise que l'idée de *mouvement*.

Les auteurs admettent comme une notion première que : Deux lignes droites qui ont deux points communs, coïncident dans toute leur étendue. Legendre l'avait admis lui-même implicitement dans son théorème premier. La définition de l'angle a été conservée; il en est de même des autres définitions, seulement au lieu d'être placées à la tête du livre, comme cela se fait habituellement, elles sont distribuées dans le courant de l'ouvrage chacune à la place où ce qu'elle suppose est déjà démontré; ce qui est beaucoup plus rationnel. La théorie des parallèles, basée sur le postulatum d'Euclide, est établie par les propriétés des triangles rectangles. Les numéros qui affectaient chaque théorème ont été supprimés on ne sait trop pourquoi, mais en revanche les livres ont été partagés en paragraphes. Le premier en contient six comprenant : Les propriétés des angles. — Des triangles. — Des perpendiculaires et des obliques. — Des parallèles. — Des angles dont les côtés sont parallèles ou perpendiculaires. Somme des angles d'un polygone. — Du parallélogramme.

Le livre se termine par une série d'exercices partagée également en paragraphes. Ces exercices ont été choisis de manière que ceux qui se rapportent

à un paragraphe déterminé puissent toujours être résolus à l'aide des seuls principes démontrés dans ce paragraphe ou dans les paragraphes précédents. De cette manière on empêche l'élève d'éparpiller ses efforts en lui indiquant sur quel point il doit les concentrer. Les exercices sont disposés de la même manière dans les livres suivants.

Le livre II contient sept paragraphes. Le premier comprend les propriétés des cordes et des arcs; le second, les propriétés de la tangente au cercle et les théorèmes sur les positions mutuelles de deux cercles. La tangente se trouve définie de deux manières et l'on fait voir la concordance qui existe entre les deux définitions. Le troisième est consacré à la mesure des angles, donnée par la *théorie des limites*. Comme la mesure de l'étendue est l'un des principaux objets de la géométrie, les auteurs ont fait précéder la mesure des angles de quelques notions préliminaires dans lesquelles ils exposent d'une manière succincte, mais précise, la question générale de la mesure des grandeurs. Ils indiquent très-clairement ce que c'est que mesurer une grandeur et ce qu'on doit entendre par le rapport entre deux grandeurs, que le rapport soit commensurable ou non. Ils établissent ensuite, avec une grande facilité, ce théorème général, qui est employé dans tous les cas analogues :

Deux grandeurs A et B de nature différente sont proportionnelles l'une à l'autre, si à deux valeurs quelconques mais égales entre elles de la première répondent deux valeurs égales de la seconde, et si, de plus, à la somme de deux valeurs quelconques de la première répond une valeur qui soit la somme des deux valeurs correspondantes de la seconde.

Ainsi, *correspondance dans l'égalité et correspondance dans la somme*, telles sont les deux conditions nécessaires et suffisantes de la proportionnalité de deux grandeurs. Les angles au centre et les arcs correspondants sont dans ce cas.

Les paragraphes suivants renferment les solutions d'une série de problèmes : sur les angles et les triangles — sur le tracé des parallèles et des perpendiculaires — sur les tangentes — plus un appendice contenant quelques généralités sur la résolution des problèmes, et une série d'exercices. Tel est le second livre.

Ce que nous avons dit en commençant prouve suffisamment quelle est notre manière de voir quant aux méthodes qui divisent les géomètres. En France les méthodes par l'absurde sont condamnées sans retour. Chez nous, au contraire, depuis cette année, les programmes des études ne portent plus aucune restriction relativement à ces méthodes; chaque professeur emploie celle qu'il croit la meilleure. Nous pensons cependant que ceux qui ont conservé la géométrie de Legendre au programme des études devraient enseigner *sa géométrie*, telle que Legendre l'a conçue, et ne pas faire une géométrie de convention. Ainsi par exemple, certains professeurs rejettent la méthode par l'absurde pour la mesure des angles et la conservent pour établir cette propriété : *si deux angles sont égaux dans un triangle, les côtés opposés seront égaux*, qui peut cependant se démontrer directement *à priori*. Il en est de même du théorème par lequel on établit la mesure de la pyramide. Est-ce là de la logique? La géométrie de MM. Rouché et De Comberousse présente sous ce rapport un ensemble admirable.

Nous ne prétendons pas ici imposer notre opinion, nous ne reprendrons pas non plus les discussions qui se sont produites pour établir la supériorité d'une

méthode sur l'autre, car en cela nous sommes de l'avis de Cournot. Nous pensons que le caractère distinctif des mathématiques doit se tirer de ce qu'elles ont pour objet des vérités que la raison saisit sans le secours de l'expérience et qui néanmoins comportent toujours la vérification par l'expérience. « Si l'on trouvait dit-il (v. Correspondance entre l'algèbre et la géométrie p. 361), dans les écrits des géomètres des discussions relatives à des questions de théorie que l'expérience ne pourrait trancher, on serait averti par cela seul, que ces questions ne sont pas à proprement parler mathématiques ou scientifiques, qu'elles rentrent dans le domaine de la spéculation philosophique, dont la science quoi qu'on fasse ne peut s'isoler complètement et dont elle ne s'isolerait, si la chose était possible, qu'aux dépens de sa propre dignité.

« Lors donc que les géomètres se mettent en frais de raisonnement pour prouver que le rapport établi dans le cas de la commensurabilité subsiste encore quand on passe aux incommensurables; lorsqu'ils imaginent à cet effet divers tours de démonstration directs ou indirects; lorsqu'ils admettent les uns et rejettent les autres souvent sans tomber d'accord entre eux, en réalité ils ne font pas de la géométrie, ils font l'analyse et la critique de certaines idées de l'entendement non susceptibles de manifestations sensibles; ils se placent sur le terrain de la spéculation philosophique; ils font ce qu'on est convenu de désigner, ce que bien des gens décrivent sous le nom de métaphysique et nullement de la science positive.

« La philosophie des mathématiques consiste à discerner l'ordre et la dépendance rationnelle de ces vérités abstraites dont l'esprit contemple le tableau; à préférer tel enchaînement de propositions à tel autre aussi irréprochable logiquement, parce qu'il satisfait mieux à la condition de faire ressortir cet ordre et ces connexions, tels qu'ils résultent de la nature des choses indépendamment des moyens que nous avons de transmettre et de démontrer la vérité. Il est évident que ce travail de l'esprit ne saurait se confondre avec celui qui a pour objet l'extension de la science positive et que les raisons de préférer un ordre à un autre sont de la catégorie de celles qui ne s'imposent point par voie de démonstration logique. »

Le livre III est intitulé les figures semblables. Sous ce titre on a compris les polygones réguliers et la mesure de la circonférence. Dans ce livre il y a donc un changement notable, car il commence par la théorie des lignes proportionnelles, établie très-simplement au moyen du principe souligné plus haut. Dans Legendre, cette théorie est subordonnée, comme on sait, à celle des aires. Logiquement elle est irréprochable; cependant on ne peut s'empêcher de reconnaître qu'elle fausse l'ordre philosophique en faisant dépendre de la théorie de la mesure des aires la preuve des relations arithmétiques entre des grandeurs, relations qui ne doivent dépendre ni de la considération des aires ni de leur mesure. Le paragraphe deux est relatif aux figures semblables. Les trois cas de similitude des triangles ont été établis au moyen d'un mode uniforme de démonstration digne de remarque. Le paragraphe trois se rapporte aux relations métriques entre les différentes parties d'un triangle. Pour établir certaines de ces propositions, les auteurs admettent comme démontré en arithmétique le principe suivant : *Le carré construit sur la différence de deux nombres est égal etc....* Ici nous ne sommes pas de leur avis; nous croyons qu'on ne peut pas se

dispenser de démontrer ces théorèmes, car ils subsisteraient encore lors même que les lignes ne seraient pas évaluées en nombre. En arithmétique, le carré d'un nombre c'est un nombre, tandis qu'en géométrie, le carré d'une ligne c'est une surface. De plus la géométrie est une science tout-à-fait indépendante de l'arithmétique et l'une de ces deux sciences ne peut pas être subordonnée à l'autre. Chacune a ses principes distincts, son enchaînement de théorèmes, ses applications spéciales : chacune a donc le même droit que l'autre à l'indépendance.

Le paragraphe quatre contient les théorèmes relatifs aux lignes proportionnelles dans le cercle; le suivant, une série de problèmes; le sixième, les propriétés des polygones réguliers; le septième, une nouvelle série de problèmes; le huitième, la mesure de la circonférence; le neuvième, un appendice et le livre se termine par une série d'exercices. La mesure de la circonférence est donnée par la théorie des limites. La longueur d'une circonférence est définie : « La limite vers laquelle tend le périmètre d'un polygone régulier qui y est inscrit et dont le nombre des côtés croît indéfiniment. » Les auteurs démontrent que *cette limite existe et qu'elle est unique*, ce qui est de toute nécessité pour justifier cette définition. Cette théorie est donnée avec une rigueur toute nouvelle.

L'appendice est consacré à l'exposition des méthodes si remarquables et si générales qui constituent la géométrie moderne. Les auteurs n'ont donné que les plus importantes de ces méthodes telles que : la théorie du rapport anharmonique, la méthode des polaires réciproques, l'homothétie, les axes radicaux, la transformation par rayons vecteurs réciproques.

Le livre IV renferme la mesure des aires, la comparaison des aires, la mesure des aires dans les polygones réguliers et dans le cercle, une série de problèmes, et un appendice consacré aux questions de maximum et de minimum d'aires suivant la méthode de Steiner. Le livre se termine par une série d'exercices et de questions diverses sur la géométrie plane.

On voit par cet aperçu qu'on a établi une ligne de démarcation très-nette entre les parties élémentaires de la science et ses parties élevées. Il serait temps, nous semble-t-il, qu'on introduisît dans l'enseignement l'exposé des méthodes modernes en géométrie élémentaire de même qu'en géométrie analytique, et qu'on créât, dans l'une de nos universités, une chaire de géométrie supérieure. De cette manière, des docteurs en sciences n'ignoreraient plus, à la fin de leurs études, les travaux et les noms illustres de Chasles, de Poinso, de Poncelet, de Steiner, etc.

Par la manière dont il est disposé, ce livre peut très-bien convenir aux élèves des classes élémentaires ainsi qu'à ceux qui se destinent aux écoles spéciales, car on a eu soin d'imprimer en petits caractères tout ce qui peut être supprimé à une première lecture. Nous ne pouvons donc assez le recommander à tous ceux qui aiment à s'initier aux progrès faits depuis quelques années par les sciences géométriques. Il leur facilitera une étude toujours aride au début.

Notre tâche était terminée, lorsque parut, il y a quelques jours à peine, la **SECONDE PARTIE** de l'ouvrage, intitulée **GÉOMÉTRIE DANS L'ESPACE ET COURBES USUELLES**, formant un volume de 447 pages.

Ce n'était pas sans une légitime impatience que nous attendions l'apparition de cette seconde partie, nous étions curieux de savoir jusqu'à quel point elle

répondrait à la première, nous avons pleine confiance dans le talent de MM. Rouché et De Comberousse et c'est avec une certaine satisfaction que nous constatons que notre espoir n'a pas été déçu.

L'ordre du cinquième livre de Legendre a été conservé, excepté pour deux théorèmes, l'un relatif aux droites parallèles, l'autre à l'angle de deux droites. Ce léger changement, qui ne nuit pas le moins du monde à l'harmonie de ce livre, a permis aux auteurs de donner une élégante démonstration de la propriété de la perpendiculaire à un plan; cette démonstration, qui simplifie d'une manière très-notable toute la théorie qui en découle et en facilite singulièrement les applications, leur a été communiquée par M. Ossian Bonnet, membre de l'Institut; elle n'avait pas encore été publiée jusqu'aujourd'hui. Les paragraphes qui suivent comprennent les propriétés des droites parallèles à des plans — des plans parallèles entre eux — de l'angle d'une droite et d'un plan — plus courte distance de deux droites — des angles dièdres — plans perpendiculaires — angles polyèdres et un appendice renfermant les propriétés si utiles du quadrilatère gauche et le rapport anharmonique de quatre plans. Ce livre présente un autre avantage : on y trouve tous les théorèmes qu'on invoque en géométrie descriptive et qui ne font qu'embarrasser les préliminaires de cette dernière science.

Le livre VI est intitulé les *polyèdres*. Il contient sept paragraphes comprenant les propriétés des parallépipèdes — des prismes et de leur mesure. La mesure de ces corps, comme celle des angles dièdres du livre précédent, a été donnée au moyen du théorème général démontré au second livre. Le paragraphe trois contient les propriétés générales de la pyramide et le suivant, la mesure du volume de ce corps. Ici encore les auteurs n'ont pas voulu s'écarter de la voie qu'ils s'étaient tracée et la démonstration par l'absurde de la propriété sur laquelle repose la recherche du volume de la pyramide, a été remplacée par une démonstration directe fondée sur la méthode des limites. Le théorème relatif au tronc de pyramide a reçu un léger changement, et l'on a appelé *tronc* le corps qu'on obtient en coupant une pyramide par un plan parallèle à sa base, quelle que soit la position du plan sécant. Cette définition n'a d'autre but que d'interpréter les résultats de l'algèbre. Le théorème relatif au volume d'un tronc de prisme triangulaire a été établi au moyen d'une démonstration due au capitaine P. Bressant. La théorie de la symétrie qui vient ensuite, grâce à l'emploi de deux théorèmes fondamentaux, a pu être exposée d'une manière fort simple. Le livre se termine par la similitude des polyèdres et un appendice renfermant les propriétés générales des polyèdres, l'analyse du beau travail de Cauchy sur les conditions d'égalité et de similitude de ces corps, la théorie des centres des distances proportionnelles et l'évaluation de l'aire latérale et du volume du tronc de prisme quelconque.

Le livre VII intitulé les *trois corps ronds* renferme le septième et le huitième livres de Legendre. Les démonstrations qui ont subi des perfectionnements sont celles qui sont relatives aux aires et aux volumes (données au moyen de la théorie des limites) et celle du plus court chemin sur la surface de la sphère qui a été communiquée aux auteurs également par M. O. Bonnet. Il contient huit paragraphes traitant : du cylindre de révolution — du cône de révolution — premières notions sur la sphère — aire de la sphère — propriétés des triangles sphériques. Dans ce paragraphe les auteurs ont intercalé une série de théorèmes

et de problèmes analogues pour la plupart à ceux de la géométrie plane. Le paragraphe suivant contient des généralités sur les surfaces. On y trouve la section antiparallèle du cône oblique à base circulaire, les propriétés de la projection stéréographique et une démonstration simple et rigoureuse du théorème fondamental sur le plan tangent aux surfaces quelconques, dont l'existence, disent les auteurs, n'avait encore été établie géométriquement que d'une manière assez peu satisfaisante. Ils oublient, involontairement peut-être, la démonstration très-simple donnée, il y a quelques années, par M. Lamarle, professeur à l'université de Gand. Il est vrai qu'elle est fondée sur la définition de la ligne courbe rappelée plus haut, mais peu importe. L'appendice qui termine ce livre contient des développements nouveaux sur la géométrie de la sphère, trop peu étudiée dans les cours; le théorème de Guldin; la propriété dont jouit la sphère d'être maximum parmi tous les corps de même aire; et enfin la théorie des polyèdres réguliers. C'est la première fois que la théorie des *polyèdres réguliers étoilés* et les figures qui s'y rattachent paraissent dans un traité. On devait attendre pour cela les travaux si remarquables de M. J. Bertrand, qui a ramené cette théorie à son dernier degré de simplicité. M. Bertrand démontre très-simplement qu'il ne peut exister que quatre polyèdres réguliers étoilés qui sont précisément ceux que M. Poinsolet a découverts, et MM. Rouché et De Comberousse en résumant les travaux que ces grands géomètres ont publiés sur ce sujet, sont parvenus à introduire cette théorie dans les éléments. Ils examinent chacun de ces nouveaux polyèdres en particulier; les dessins qu'ils en donnent sont parfaitement exécutés et accusent très-nettement la forme de ces corps.

Le livre VIII comprenant sept paragraphes est consacré aux courbes usuelles : l'ellipse, l'hyperbole, la parabole, l'hélice. Les propriétés fondamentales des trois coniques ont été présentées sur un plan uniforme, et les propriétés relatives aux tangentes ont été l'objet d'un soin particulier. Un paragraphe traite de l'ellipse considérée comme projection du cercle et des tracés si commodes qui en découlent. Un autre est relatif aux sections planes du cône et de la surface gauche de révolution. L'appendice de ce dernier livre a une importance capitale. Il renferme les propriétés fondamentales de l'homographie et de l'involution, suivies de leur application aux coniques, et un résumé substantiel de la doctrine des polaires réciproques, de la transformation homologique, et de la méthode de projection. Si l'homographie et l'involution ont été rejetées au huitième livre, c'est parce que les auteurs ont voulu donner aux élèves le temps de se familiariser avec l'emploi des imaginaires en algèbre, qu'ils ont introduit sans scrupule dans cet appendice. Il en est de même de la notion si féconde des points circulaires à l'infini. En cela nous les approuvons complètement; car, ce n'est que lorsqu'on cessera d'affubler toutes ces théories du titre pompeux de *Géométrie supérieure*, et qu'on les introduira, sous une forme ou l'autre, dans les éléments, qu'on s'en occupera sérieusement.

Cet ouvrage forme ainsi un *traité complet de géométrie élémentaire*. L'horizon qu'il embrasse est très-vaste, nous le reconnaissons, mais on ne peut faire aux auteurs un reproche de lui avoir donné cette étendue; ils avaient pour cela d'excellents motifs, qu'ils font connaître eux-mêmes dans la préface.

« Il y a aujourd'hui, disent-ils, deux manières d'écrire un livre destiné aux études : on peut se restreindre aux *Programmes officiels* et n'en pas franchir

le cadre; on peut aussi en suivant strictement ces programmes dans ce qu'ils ont d'obligatoire aller au-delà et essayer de les compléter. Pour appliquer une science, il ne suffit pas d'en connaître quelques parties; il faut être familiarisé avec toutes ses méthodes, être maître de l'ensemble. Les magnifiques découvertes de la géométrie moderne n'ont pas pénétré dans l'enseignement; délaissées par les programmes, elles n'occupent pas dans la série des études mathématiques la place qui leur est due; on en parle à peine et accessoirement en géométrie analytique (1), où elles semblent bien à tort être une nouvelle conquête de l'admirable instrument créé par Descartes. Nous sommes loin de reprocher aux programmes leur silence à cet égard; ils sont tellement chargés, qu'on serait mal venu à réclamer une addition. Mais ne peut-on *apprendre* un programme d'examen et essayer en même temps de *comprendre* la portée de la science que l'on étudie, en prenant une connaissance rapide, une vue générale de ses principales méthodes? Telle est la pensée qui nous a guidés dans la composition de cet ouvrage; c'est aussi celle qui apparaît dans la division des caractères employés. »

Et plus loin : « L'élève studieux les lira à son aise (les parties imprimées en petits caractères) sans se préoccuper de la nécessité de retenir immédiatement tous les détails; il y puisera une profonde admiration pour la science dont les limites lui apparaîtront si lointaines, un goût des spéculations mathématiques qui donnera à son esprit plus de rectitude et de fermeté; et à mesure que son savoir gagnera en étendue, par une réaction inévitable, les matières exigées, éclairées par ces nouvelles connaissances, perdront pour lui leur difficulté première. Est-il donc utile qu'il y ait comme un monde entre la science des Collèges et celle des Instituts? »

Dans ce volume, comme dans le premier, chaque livre est suivi d'une série d'exercices très-variés et très-nombreux; on n'en compte pas moins de 1157. Il y en a pour tout le monde et de quoi satisfaire les plus difficiles. Les auteurs se proposent de publier plus tard, sous une forme nouvelle, les solutions de ces exercices. Ce sera une bonne aubaine pour les paresseux.

Les auteurs nous sauront gré de leur signaler les légères imperfections que nous avons rencontrées dans les *exercices* : plusieurs des propositions sur la similitude des polygones trouveraient une place plus naturelle dans les applications des lignes antiparallèles; les exemples 22 et 174 pourraient être généralisés, on peut substituer à des perpendiculaires des parallèles quelconques; les n^{os} 44 et 47 auraient pu être énoncés autrement; on devrait intervertir 204 et 205; les n^{os} 215 et 217 devraient suivre immédiatement 212; certaines propositions sont inexactes ou mal énoncées, telles sont 83, 201, 241.

Ajoutons, pour terminer, que le style de cet ouvrage est très-soigné et que l'impression en est charmante.

Bruges, décembre 1865.

J. MISTER.

(1) Dans un traité de géométrie analytique qui vient de paraître en Belgique, on a trouvé plus commode de n'en pas parler du tout.

HISTOIRE DE LA LITTÉRATURE GRECQUE jusqu'à Alexandre le Grand, par OTFRIED MÜLLER, traduite, annotée et précédée d'une étude sur Otfried Müller et sur l'école historique de la philologie allemande par K. HILLEBRAND, professeur à la faculté des lettres de Douai. Paris, Aug. Durand 1866. 2 vol. in-8° d'environ 800 pp. chacun. Prix 16 fr.

Il y a des livres que l'on doit se contenter d'annoncer, car on serait presque honteux d'en faire l'éloge. Celui-ci est du nombre, et le monde entier a entendu parler des magnifiques travaux d'Otfried Müller. Cependant jusqu'à présent beaucoup de personnes ne connaissant pas l'allemand, ont dû en croire la renommée, et glaner çà et là quelques épis que laissaient tomber les publications françaises. Mais aujourd'hui l'ouvrage paraît tout entier, dans deux volumes magnifiques d'impression et de papier, précédé d'une étude de près de 400 pages sur Otfried Müller, et suivi de notes complémentaires du traducteur. Le système de traduction nous paraît excellent : M. Hillebrand a cherché à rendre très-exactement, *verbum verbo*, au risque de laisser à son parler un léger accent germanique, de donner même parfois des tournures peu françaises, afin de mieux rendre la pensée, toute la pensée de Müller. Nous n'en dirons pas davantage, le lecteur est averti.

ACTES OFFICIELS.

La démission du sieur *Léonard*, surveillant à l'école moyenne de Soignies, est acceptée.

— Sont nommés :

A l'athénée de Bruxelles : surveillant, en remplacement du sieur Guénair, appelé à d'autres fonctions, le sieur *Demaret*, docteur en philosophie et lettres, surveillant à l'athénée de Liège;

A l'école moyenne d'Anvers : second instituteur dédoublant, à titre provisoire, en remplacement du sieur Adams, démissionnaire, le sieur *Van Wymelbeke*, sous-instituteur communal à Anvers;

A l'école moyenne d'Alost : second instituteur dédoublant, le sieur *Morren*, aspirant-professeur agrégé;

A l'école moyenne de Nieuport : maître de dessin, en remplacement du sieur Quartier, démissionnaire, le sieur *Houvenaghel*, professeur à l'académie de dessin;

A l'école moyenne de Beaumont : maître de dessin sans partage, à titre provisoire, le sieur *Ternex*, titulaire d'une partie du cours, le sieur Dufour étant déchargé de l'autre partie; — maître de gymnastique, à titre provisoire, en remplacement du sieur Plon, le sieur *Dufour*.

— M. l'abbé *Conrotte* est admis à donner l'enseignement religieux à l'école moyenne et à la section normale primaire de Virton.

— Sont nommés inspecteurs ecclésiastiques cantonaux des écoles primaires les sieurs *Dubois*, curé à Fleurus, pour le canton de Gosselies, en remplacement du sieur Gillion, décédé; *Blervacq*, chanoine, pour le canton de Tournai, en remplacement du sieur Descamps, démissionnaire; *Delcoigne*, curé-doyen à Celles, pour le canton de Celles, en remplacement du sieur Blervacq, démissionnaire.

ENSEIGNEMENT MOYEN. Pensions. Un arrêté royal du 15 novembre porte ce qui suit.

LÉOPOLD, Roi des Belges, à tous présents et à venir, salut.

Vu la loi du 26 avril 1865, qui apporte des modifications aux lois sur les pensions civiles, en faveur des professeurs et des inspecteurs de l'enseignement moyen ;

Vu notamment l'art. 3 de ladite loi, conçu comme suit :

« Les diplômes ci-après désignés sont comptés dans la liquidation de la pension, savoir :

« Pour 4/60 : le diplôme de professeur agrégé de l'enseignement moyen du degré supérieur ; le diplôme de docteur en philosophie et lettres ; le diplôme de docteur en sciences physiques et mathématiques, et le diplôme de docteur en sciences naturelles ;

« Pour 2/60 : le diplôme de capacité pour l'enseignement des langues vivantes ; le diplôme de professeur agrégé de l'enseignement moyen du degré inférieur et le diplôme d'instituteur primaire ;

« Chaque titulaire ne pourra se prévaloir que du diplôme relatif aux fonctions qu'il remplissait au moment de sa mise à la retraite ;

« Par mesure transitoire, les diplômes de candidats en philosophie et lettres, et de candidats en sciences préparatoires au doctorat dans les mêmes facultés, seront également comptés pour 2/60 aux professeurs des athénées et des collèges qui ne possèdent point le diplôme de docteur ou celui de professeur agrégé, et dont l'entrée en fonctions a précédé la mise en vigueur définitive de la loi du 1^{er} juin 1850 ; »

Considérant qu'il est équitable d'autoriser les fonctionnaires auxquels ladite loi est applicable, à faire admettre les services mentionnés à l'art. 3 ci-dessus, pour la pension éventuelle de leur femmes et de leurs enfants ;

Vu l'avis du conseil d'administration de la caisse des veuves et orphelins des membres du corps administratif et enseignant des établissements d'instruction moyenne dirigés par l'État ;

Sur la proposition de Notre Ministre de l'intérieur,

Nous avons arrêté et arrêtons :

Art. 1^{er}. Les fonctionnaires attachés à des établissements d'instruction moyenne dirigés par l'État, et les inspecteurs de l'enseignement moyen, qui ont des services admissibles pour leur pension, en vertu de l'art. 3 de la loi du 26 avril 1865, pourront les faire compter pour la pension éventuelle de leurs femmes et de leurs enfants, en souscrivant, dans les six mois à partir de la date du présent arrêté, l'engagement de payer au profit de la caisse des veuves et orphelins des membres du corps administratif et enseignant des établissements d'instruction moyenne dirigés par l'État, pour chaque soixantième admis, une retenue de 2 ou de 1 1/2 p. c., selon que les traitements, suppléments de traitement, casuel ou émoluments dont ils jouissent à la date précitée, sont de moins de 2,000 fr. ou de 2,000 fr. et au-dessus.

Pour les participants qui obtiendront à l'avenir un diplôme, l'engagement devra être produit au ministère de l'intérieur, dans les six mois à partir de la date du diplôme.

Pour les titulaires diplômé qui viendront ultérieurement participer à la caisse,

l'engagement devra être adressé dans les six mois à partir de la date de leur nomination.

Art. 2. Les intéressés pourront verser intégralement la retenue en une fois, dans le délai de trois mois à partir de la date à laquelle aura été notifiée l'admission des services, ou en deux années et par 24^e.

Les demandes d'admission indiqueront le mode de libération.

Art. 3. Notre Ministre de l'intérieur est chargé de l'exécution du présent arrêté.

NOUVELLES DIVERSES.

Voici les sujets de concours proposés par l'Académie des inscriptions et belles-lettres de France.

Pour 1866 : « Explication théorique et catalogue descriptif des stèles antiques, représentant la scène connue sous le nom de Repas funèbre.

« Rechercher les plus anciennes formes de l'alphabet phénicien; en suivre la propagation chez les divers peuples de l'ancien monde; caractériser les modifications que ces peuples y introduisirent, afin de l'approprier à leurs langues, à leur organe vocal, et peut-être aussi quelquefois en le combinant avec des éléments empruntés à d'autres systèmes graphiques.

« Étudier les formes du culte public et national chez les Romains; en décrire les principales cérémonies, et en faire ressortir le véritable caractère par la comparaison des textes et des monuments figurés. »

Pour 1867 : « Examiner dans leur ensemble les opuscules et fragments connus sous le nom de *Œuvres morales de Plutarque*; distinguer entre ces divers ouvrages ceux qui sont authentiques, ceux qui sont apocryphes, ceux dont la forme originale a été seulement altérée par des remaniements postérieurs. S'appuyer sur les indices de tout genre que peut offrir l'étude historique, philosophique et grammaticale des écrits dont il s'agit. »

Chacun de ces prix sera de la valeur de 2,000 fr.

Prix Bordin. « Faire l'analyse critique et philologique des inscriptions himyarites connues jusqu'à ce jour. »

Nécrologie. — En Belgique : M. *Lindemans*, inspecteur cantonal de l'enseignement primaire dans la province de Brabant, à Bruxelles; — M. le chanoine *Van Crombrughe*, ancien membre du congrès national, fondateur de l'institut des Joséphites et de l'institut des Filles de Marie et de Joseph, à Gand.

A l'étranger : M. *Defauconpret*, traducteur de Walter Scott, à Paris; — M. *Fréd. Petit*, professeur à la faculté des sciences et directeur de l'observatoire de Toulouse, membre de l'académie des sciences; — M. *Bernard*, professeur de physique à la faculté des sciences de Clermont-Ferrand; — le docteur *Barth*, célèbre explorateur de l'Afrique centrale, à Berlin; — M. *Lappenberg*, archiviste émérite de la ville de Hambourg, auteur d'ouvrages historiques; — M. *Mayer*, professeur d'anatomie et de physiologie à l'université de Bonn; — M. *Ventura de la Vega y Cardenas*, littérateur célèbre, membre de l'académie espagnole; — le docteur *Carlo Filtadini*, naturaliste distingué, membre de l'institut italien, à Milan.

TABLE DES MATIÈRES.

ARTICLES DIVERS.

LETTRES. — Thèmes d'imitation sur Tite-Live, accompagnés du texte latin, par *J. Grafé*, p. 1.

De la valeur des mots en grec. Des mots composés, par *A.-C. Hurdebise*, p. 12.

Examen et analyse de certains gallicismes, *ce, c'est, c'est... qui, c'est... que*, par *E. Feys*, p. 21.

Des institutions religieuses chez les Romains, p. 37, 81, 138 et 181.

Collection des grands écrivains du pays, publiée par l'Académie royale de Belgique. — *Le Pas de la mort*, poème de Chastellain, pp. 46 et 91. — *La Chronique de Georges Chastellain*, pp. 266, 402, 429.

Une lettre inédite de Jean Argyropoulo, p. 53.

Billets inédits d'Alexandre de Humboldt à Hase, p. 59.

Histoire de Jules César, par l'empereur Napoléon, analyse par *L. Roersch*, pp. 150 et 213.

Note sur un passage de Plutarque, par *Fr. Dübner*, p. 193.

Sur l'étymologie du mot *tante*, d'après M. Littré, p. 195.

Syntaxe du conditionnel en français, par *Ed. Maertens*, pp. 228 et 362.

La critique, traité inédit de *Ch.-B. Hase*, pp. 261, 297 et 397.

Sur l'étymologie du mot *Minerve*, p. 275.

Observation sur un passage de l'Anabase (I, 10, 12) par *L. Roersch*, p. 277.

Observations sur quelques passages d'auteurs anciens (Virgile, Tite-Live, Tacite), par *L. Roersch*, p. 299.

Sur quelques points de grammaire grecque. Lettre d'un professeur belge, p. 305.

Sur le mot *regnum*. Lettre de M. Hase à M. Raoul-Rochette, p. 306.

La science comparative des langues dans ses derniers progrès, à propos d'une fondation projetée à Berlin, par *Félix Nève*, p. 341.

Observations sur quelques passages d'auteurs grecs (Sophocle, Plutarque, Denys d'Halicarnasse), p. 406.

SCIENCES. — Note sur le cercle, par *T. Lambert*, p. 34.

Note sur les courbes du second degré, par *T. Lambert*, pp. 34 et 103.

Fouilles scientifiques dans la province de Namur. Rapport de M. *Édouard Dupont*, p. 63.

Les hommes d'Engis et les hommes de Chauvaux, lecture faite à l'Académie par M. *Spring*, p. 113.

Note sur la mise en équation des problèmes déterminés, par *J. Ledent*, p. 129.

Problèmes sur les maximum et les minimum, par *J. Mister* et *J. Neuberger*, p. 198.

Radicaux imaginaires du second degré, par *J.-N. Noël*, p. 238.

Quelques mots à propos d'un article publié par M. Ledent sur les quantités négatives, par *J. Mister*, p. 244. — Réponse de M. Ledent à cet article, p. 309.

Analogies de l'équation générale des courbes du second ordre, par *J. Ledent*, p. 278.

Réduction de l'équation générale des courbes du second degré, par *J. Ledent*, p. 352.

Calcul des axes principaux, par *J.-N. Noël*, p. 410.

Des quantités négatives. Réponse à *M. Ledent*, par *J. Mister*, p. 416.

Démonstration élémentaire de la formule d'où découlent les lois du pendule simple, par *Even*, p. 439.

Propriétés des sécantes issues d'un même point, par *J. Ledent*, p. 443.

CORRESPONDANCE. — De la prononciation moderne du grec ancien, p. 109.

Résultats d'une mission scientifique en Orient, p. 176.

Sur l'emploi de certains temps en latin, p. 197.

Lettre de *M. Britz*, p. 283.

Sur l'étymologie du mot *Minerve*, p. 309.

Dérivation des mots, p. 409.

Dérivation des supins et des substantifs en *tor*, *sor*, p. 454.

Concours des athénées et collèges. Sujets donnés, p. 315.

Concours des écoles moyennes. Sujets donnés, p. 324.

Distribution solennelle des prix aux lauréats des concours généraux. Discours de *M. Gravrand*, p. 367.

Résultats des concours généraux, p. 375.

Examen de gradué en lettres. Résultat des examens. Matières des examens écrits, p. 382.

ANALYSES ET COMPTES-RENDUS.

Martyrum Christi Domini vitam et res praeclare gestas ex Th. Ruinartii historiis deprompsit *Fr. Millozius*, p. 66.

Notice sur Anacréon, par *Ambr. Firmin Didot*, p. 67.

Glossaire roman-latin du XV^e siècle, annoté par *Aug. Scheler*, p. 121.

Grammaire élémentaire et pratique de la langue grecque, par *Fréd. Dübner* et *A.-C. Hurdebitse*, p. 122.

Epigrammatum Anthologia Palatina edidit *Fr. Dübner*, p. 198.

Les inscriptions grecques du Musée impérial du Louvre interprétées par *W. Froehner*, p. 208.

Arithmétique élémentaire raisonnée et appliquée par MM. *Noël* et *Mouzon*, p. 208.

La constitution belge et les lois organiques interprétées par *J. Britz*, p. 248.

Thesaurus graecae linguae ab *Henr. Stephano* constructus. Edid. *C.-B. Hase*, *Guil. Dindorfius* et *Lud. Dindorfius*, p. 252.

Le Roman de la Rose, nouvelle édition revue et corrigée par *Francisque Michel*, p. 254.

Solutions développées de 300 problèmes par *J.-L.-A. Lecoinge*, p. 288.

Grammaire grecque par *V. De Block*, p. 326.

Anabase de Xénophon, texte grec de *M. Cobet*, avec notice et notes en français par *M. Dübner*, p. 330.

Traité des sections coniques, par *M. Chasles*, p. 350.

Nouvelle chrestomathie latine par *Louis Branquart*. Cours de thèmes d'imitation sur la chrestomathie et préface par *le même*, p. 386.

Atlas de géographie historique par *J. Moeller*, p. 387.

Conseils pratiques pour la composition du thème grec par *Fréd. Dübner*, p. 388.

Des méthodes dans les sciences de raisonnement par *J.-M. Duhamel*, p. 389.

Recueil d'exercices français, par *G. Le François*, p. 419.

Dictionnaire des cris d'armes et devises par *Alph. O'Kelly de Galway*, p. 421.

Aide-Mémoire de chimie par *P.-A. Favre*, p. 423.

Cours méthodique de géographie élémentaire par MM. *Mouzon*, p. 438.

Géométrie élémentaire par MM. *Rouché et de Comberousse*, p. 458.

Histoire de la littérature grecque par *Otfried Müller*, traduite par *K. Hillebrand*, p. 466.

ACTES OFFICIELS.

Nominations, etc. pp. 35, 72, 126, 178, 209, 255, 290, 336, 391, 424, 466.

Concours de composition musicale, p. 36.

Résultat des examens de professeur agrégé etc. de 1851 à 1864, p. 73.

Questions de l'examen *oral* sur les mathématiques pour les élèves de la première scientifique au concours général de 1864. Jurys chargés de corriger le concours. Questions à traiter en loge par les concurrents en sciences physiques et mathématiques et en sciences naturelles, p. 74.

Projet de loi sur les jurys d'examen chargés de la collation des grades académiques, p. 75.

Projet de loi sur les pensions des professeurs de l'enseignement moyen, p. 77.

— Discussion de ce projet à la chambre des représentants, p. 178. — Loi sur les pensions, p. 210.

Décision ministérielle concernant l'orthographe flamande, p. 256.

Dispositions pour le concours général de 1865.

Loi sur les jurys universitaires, p. 290.

Résultats du concours universitaire, pp. 291 et 337.

Questions du concours universitaire de l'année 1865-1866, p. 337.

Arrêté royal concernant les traitements des membres du corps enseignant des écoles moyennes de l'État, p. 338.

Examen de gradué en lettres. Composition des jurys, p. 338.

Caisse centrale de prévoyance des instituteurs et professeurs urbains, p. 395.

Concours pour la composition d'un cours élémentaire de dessin, p. 425.

Examen d'aspirant professeur agrégé et de professeur agrégé pour les sciences, p. 423.

Admission aux emplois dans l'administration des chemins de fer, postes et télégraphes, p. 426.

Arrêté royal fixant la part contributive à payer par les diplômés à la caisse des veuves et orphelins, p. 467.

NOUVELLES DIVERSES.

Fouilles et découvertes faites à Bibracte, et à Gien-le-Vieux, p. 78.

Découverte faite à Neuig près de Trèves, p. 79.

Détails scientifiques sur le Mexique, p. 79.

- Les Poètes belges*, par M. Van Hollebeke, p. 127.
 Traduction de la Bible en langue basque, p. 127.
 Inscription hiéroglyphique trouvée à Abydos, p. 127.
 Projet de loi pour l'instruction primaire en France, p. 128.
 Communication faite à la classe des lettres de l'Académie par MM. Kervyn de Lettenhove et Gachard, p. 180.
 Programme du concours de l'Académie d'archéologie de Belgique pour 1867, p. 211.
 Résultats officiels des examens de gradué en lettres pendant la session de 1864, p. 212.
 Séance publique de la classe des lettres de l'Académie, p. 257.
 Concours artistique et littéraire ouvert par le comité central de l'Assemblée générale des catholiques à Malines, p. 258.
 Fouilles des Furfooz, p. 259.
 Concours de la classe des lettres de l'Académie pour 1866, p. 292. — Concours de la classe des sciences, p. 293. — Concours de la classe des beaux-arts, p. 428.
 Découvertes faites dans l'Afrique centrale par Sam. Baker, p. 293.
 Fondation d'un *prix Victor Cousin* à l'Académie des sciences morales et politiques de France, p. 293.
 Prix décernés par l'Académie française des inscriptions et belles-lettres, p. 293.
 Mesures prises dans le département des Vosges pour le développement de l'instruction primaire, p. 294.
 Extrait des *Capitulaires* de Charlemagne concernant l'instruction publique, p. 294.
 Circulaire du ministre de l'instruction publique en France pour l'organisation dans les lycées de cours spéciaux de préparation aux diverses écoles de l'État, p. 295.
 Observations de M. Jullien sur la grammaire grecque de MM. Dübner et Hurdebise, p. 295.
 Essais de poésies latines par M. Beaufrère, p. 296.
 Sujets de concours proposés par l'Académie française des inscriptions et belles-lettres, p. 468.
 Nécrologie pp. 36, 80, 128, 180, 212, 260, 296, 340, 396, 428, 468.
-

YC 32337

NON-CIRCULATING BOOK

